

**Essai sur les
mœurs et
l'esprit des
nations. et sur
les principaux**

Voltaire

LIREGRATUITEMENT.COM

**Essai sur les mœurs et
l'esprit des nations. et
sur les principaux faits
de l'histoire depuis**

Charlemagne jusqu'd Louis XIII

Voltaire

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

CHAPITRE CLXIV

Fondatioa de U république des Provinces-Un ie>.

& OD consulte tous les inonuiDents de ta fondatîou de cet état, auparavant presque inconnu, devenu bieatôt si puissant, on verra qu'il s'est formé sans dessfân et contre toute vraisemblance. La révolution commença par les belles et grandes provinces de tojTC ferme, te Brabant, laFlaBdre,etleHaiaaut, elles qui pourtant restèrent sujettes; et un petit coin de terre presque noyé dans l'eau , qui ne subsistait que de la pêche du hareng, est devenu une puissance formidable, a tenu tête à Phili[^ Il , a dépouillé ses successeurs de presque tout ce qu'ils avaient dans les Iodes orientales , et a fini enfin par les protéger.

On ne peut nier que ce ne soit Philippe U lui-même qui ait forcé ces peuples k jouer un si grand rôle, au-

EUII >U1 LU MUDU. IV. I

■2 CHIP. CLIIV. FONDAT. DE LA «ÉPUBL.

quel ils ne s'attendaient certaioement pas : son despotisme sanguinaire fut la cause de leur grandeur.

Il est important de considérer que tous les peuples ne se gouvernent pas sui- le même modèle ; que les Pays-Bas étaient un assemblage de plusieurs seigneuries appartenantes à Philippe à des titres différents ; que chacune avait ses lois et ses usages ; que dans la Frise et daus le pays de Groningue, un tribut de six mille écus était tout ce qu'où devait au seigneur; que dans aucune ville

on ne pouvait mettre d'impôts, ni donner les emplois à d'autres qu'à des regnicoles, ni entretenir des troupes étrangères, ni en rien innover, sans le consentement des états. Il était dit par les anciennes constitutions du pays : « Si le souverain, par violence ou par artifice, veut enfreindre les privilèges, les états seront déliés du serment de fidélité, et pourront prendre le parti qu'ils croiront convenable. » Cette forme de gouvernement avait prévalu longtemps dans une très grande partie de l'Europe : nulle loi n'était portée, nulle levée de deniers n'était faite sans la sanction des états assemblés. Un gouverneur de la province présidait à ces états au nom du prince, et ce gouverneur s'appelait *stadthouder*, teneur d'états, ou tenant l'état, ou lieutenant dans toute la Basse-Allemagne.

Philippe II, en 1558, donna le gouvernement de Hollande, de Zélande, de Frise, d'Utrecht, à Guillaume de Nassau, prince d'Orange. On peut observer que ce titre de prince ne signifiait pas prince de l'empire. La principauté de la ville d'Orange, tombée de la maison de Guise dans la sienne par une donation.

DES PRIVILEGES-UNIS.

était un ancien fief du royaume d'Arles, devenu l'apanage de la maison impériale dont il était : mais quoique cette maison, aussi ancienne que celle d'Autriche eût donné un empereur à l'Allemagne, elle n'était pas au rang des princes de l'empire. Ce titre de prince « qui ne commença à être en usage que vers le temps de Frédéric II, ne fut pris que par les plus grands seigneurs. Le sang impérial ne donnait aucun droit, aucun honneur ; et le fils d'un empereur qui n'aurait possédé aucune terre n'était qu'un empereur s'il était, et simple seigneur s'il ne succédait pas à son père.

Guillaume de Nassau était comte dans l'empire, comme le roi Philippe II était comte de Hollande et seigneur de Malines; mais il était sujet de Philippe en qualité de son stadt-holder, et comme possédant des terres dans les Pays-Bas.

Philippe voulut être souverain absolu dans les Pays-Bas, ainsi qu'il l'était en Espagne. Il suffisait d'être homme pour avoir ce projet; tant l'autorité cherche toujours à renverser les barrières qui la restreignent : mais Philippe trouvait encore un autre avantage à être despotique dans un vaste et riche pays, voisin de la France; il pouvait en ce cas démembler au moins la France pour jamais, puisqu'en perdant sept provinces, et étant souvent très gêné dans les autres, il fut encore sur le point de subjuguier ce royaume, sans même être jamais à la tête d'aucune année.

(1565) Il voulut donc abroger toutes les lois, imposer des taxes arbitraires, créer de nouveaux évêques, et établir l'inquisition, qu'il n'avait pu bien recevoir

j-, Google

4 CHAP. CLXIV. POUTDAT. DE LA RÉPUBL.

ni dans Naples ni dans Milan. Les Flamands sont naturellement de bons sujets et de mauvais esclaves. La seule crainte de l'inquisition fit plus de protestants que tous les livres de Calvin chez ce peuple, qui n'est assurément porté par son caractère ni à la nouveauté ni aux remuements. Les principaux seigneurs s'unissent d'abord à Bruxelles pour représenter leurs droits à la gouvernante des Pays-Bas, Marguerite de Parme, 611e naturelle de Charles Quint. Leurs assemblées s'appelaient une conspiration, à Madrid : c'était, dans les Pays-Bas, l'acte le plus légitime. Il est certain que les confédérés n'étaient point des rebelles, qu'ils

envoyèrent le comte de Berghes et le seigneur de Montmorenci-Montigni porter en Espagne leurs plaintes au pied du trône. Ils demandaient leloignement du cardinal de Granvelle , premier ministre , dont ils craignaient les artifices. La cour leur envoya le duc d'Albe avec des troupes espagnoles et italiennes, et avec Tordre d'employer les bourreaux autant que les soldats. Ce qui peut ailleurs étouffer aisément une guerre civile, fut précisément ce qui la fit natre en Flandre. Guillaume de Nassau, prince d'Orange, surnommé /e - Taciturne, songea presque seul à prendre les armes, tandis que tous les autres pensaient à se soumettre.

Il ya des esprits fiers, profonds, d'une intrépidité tranquille et opiniâtre, qui s'irritent par les difficultés. Tel était le caractère de Guillaume- le -Taciturne, et tel a été depuis son arrière-petit-fils le prince d'Orange, roi d'Angleterre. Guillaume-le-Taciturne n'avait ni troupes ni argent pour résister à un monarque tel que Philippe II : les persécutions lui en donnèrent.

D,s,i,7ertbyGoot^le

DES PBOVIlfCBS-UlflES. 5

L« uotiveau tribunal établi à Bruxelles jeta les peuples dans le désespoir. Le comte d'Ëgtnont et de Hora , avec dix-huit gentil3-bommes,autla tête tranchée; leur sang fut le premier ciment de la république des Provinces-Unies.

Le prince d'Orange, retiré en Allemagne, condamné à perdre la tête, ne pouvait armer que les prote»tants en sa faveur ; et pour les animer, il fallait l'être. Le calvinisme dominait dans les provinces maritimes des Pays-Bas. Guillaume était né luthérien. Charles- Quint , qui l'aimait , l'avait rendu catliolique ; la nécessi-

té le fit calviniste : car les princes qui ont ou établi, ou protégé , ou changé les religions , en ont rarement eu. Il était très difficile à Guillaume de lever une armée. Ses terres en Allemagne étaient peu de chose : le comté de Nassau appartenait à l'un de ses frères. Mais ses frères, ses amis, son mérite, et ses promesses, lui firent trouver des soldats. Il les envoya d'abord en Frise sous les ordres de son frère le comte Louis; son armée est détruite. Il ne se décourage point; il en forme une autre d'Allemands et de Français que l'enthousiasme de la religion et l'espoir du pillage engagent à son service. La fortune lui est rarement favorable; il est réduit à aller combattre dans l'armée des huguenots de France, ne pouvant pénétrer dans les Pays-Bas. Les sévérités espagnoles donnèrent encore de nouvelles l'essources. L'imposition du dixième de la vente des biens meubles, du vingtième des immeubles, et du centième des fonds, acheva d'irriter les Flamands. Comment le maître du Mexique et du Pérou était-il forcé à ces exactions? et comment Phi-

6 CHAP. CLXIV. raSDAT. DE L4 aipUBL.

Ëppen'étais-il pas veu lui-même dans le pays, comme son père, étouffer tous ces troubles?

(1570)Le prince d'Orange entra enfin dans le Brabant avec une petite armée. Il se retira en Zélande d en Hollande. Amsterdam, aujourd'hui si fameuse, était alors peu de chose , et n'osa pas même se déclara- pour le prince d'Orange. Cette ville était alors occupée d'un commerce nouveau et bas en apparence, mais qui fut le fondement de sa grandeur. La pêche du hareng et l'art de le saler ne paraissent pas un objet bien important dans l'histoire du monde; c'est cependant ce qui a fait d'un pays méprisé et stérile une jMiiissance respectable. Venise n'eut pas des commencements

plus brillants ; tous les grands empires ont commencé par des hameaux, et les puissances maritimes par des barques de pêcheurs.

Toute la ressource du prince d'Orange était dans des pirates: l'un d'eux surprend la Brille; un curé fait déclarer Flessingue; enfin les états de Hollande et de Zélande assemblés à Dordrecht, et Amsterdam elle-même, s'unissent avec lui, et le reconnaissent pour stathouder : il tint alors des peuples cette même dignité qu'il avait tenue du roi. On abolit la religion romaine, afin de n'avoir plus rien de commun avec le gouvernement espagnol.

Ces peuples depuis long-temps n'avaient point passé pour guerriers , et ils le devinrent tout d'un coup. Jamais on ne combattit de part et d'autre avec plus de courage ni avec tant de fureur. Les Espagnols , au siège de Harlem (iSyS), ayant jeté dans la ville la tête d'un de leurs prisonniers, les habitants leur je-

DES PROVINCES-UNIES. 7

tre onze têtes d'Espagnols , avec cette inscription, «Dix têtes pour le paiement du dixième denier, et ■ 1 Odeur pour Tiatérêt. » Harlem s'étant rendu à la discrétion, les vainqueurs font pendre tous les magistrats, tous les pasteurs, et plus de quinze cents citoyens: c'était traiter les Pays-Bas comme on avait traité le Nouveau-Monde. La plume tombe des mains quand on voit comment les hommes en usent avec les hommes.

Le duc d'Albe, dont les inhumanités n'avaient servi qu'à faire perdre deux provinces au roi son maître, est enfin rappelé. On dit qu'il se vantait, en partant, d'avoir fait mourir dix-huit mille personnes par la main du bourreau. Les horreurs de la guerre n'en continuèrent pas moins sous le nouveau gouverneur des Pays-

Bas, le grand -commandeur de Requesens. L'armée du prince d'Orange est encore battue (i \$74)¹ ses frères sont tués^ et son parti se forUfie par Tanimosité d'un peuple né tranquille, qui ayant une fois passé les bornes ne savait plus reculer.

(1574, 1575) Le siège et la défense de Lc^de sont un des plus grands témoignages de ce que peuvent la constance et la liberté. Les Hollandais firent précisément la même chose f^u'on leur a vu hasarder depuis, en 167a , lorsque Louis XIV était aux portes d'Amsterdam : ik percèrent les digues; les eaux de l'Issd, de la Meuse, et de l'Océan , inonderait les campagnes; et une flotte de deux cents bateaux apporta du secours daoB la ville par-dessus les ouvrages des Espagnols. Il y eut un autre prodige, c'est que les as«égeants osèrent coatiauer le siège et entreprendre de saigner

j-,Goot^le

8 CBAP. CLXIV. FONDAT. DE LA. B^PDBL.

cette vaste inondatioii. Il n'y avait poiôt «Fexemplé dans l'bÎE-toire ni d'une telle ressource dans des assiégés, ni d'une telle opiniâtreté dans des assiégeants; mais cette opiniâtreté fut inutile, et Lejde célèbre enc(H*e aujourd'liui tous les ans le jour de sa délivrance. Il ne faut pas oublier que les habitants se servirent de pigeons dans ce siège pour donu«- des nouvelles au piince d'Onnge : c'est une pratique commune en Asie.

Quel était donc ce gouvernement si sage et si vanté de Philippe II, lorsqu'on voit dans ce tenipft4à même ses troupes se mubner en Flandre, faute de paiement , saccager la ville d'Anvers (iSyô), et que toutes les provinces des Pays-Bas, sans consulter ni lui ni son gouverneur, font un traité de pacification avec les ré~voltés, publient une amnistie, rendent tes prisonniers, font dé-

molir des forteresses, et M^{on}nent qu'on abattra la fameuse statue du duc d'Albe, troplée que son orgueil avait élevé à sa cruauté, et qui était encore debout dans la citadelle d'Anv[»]^, dont le roi était le maître?

Après la mort du grand-commandeur de Bequesens, Philippe, qui pouvait encore essayer de remettre le <-alme dans les Pays-Bas par sa présence, y envoie don Juan d'Autriche, son frère, ce prince célèbre dans l'Europe par la femeuse victoire de Lépante remportée sur tes Turcs, et par son ambition qui lui avait fait tenter d'être roi de Tunis. Philippe n'aimait pas don Juan: il craignait sa gloire, et se déliait de ses <legseins. Cependant il lui donne malgré lui le gouvernement des Pays-Bas, dans l'espérance (pie les

DBS PaOVlirCES-TIHIKfl. 9

peuples, qui aimaient dans ce prioce le sang et la valeur de Chartes-Quint, pourraient revenir à leur devoir : il se trmnpa. Le prince d'Orange fut reconnu gouvemeur du K'abant dans Bruxelles, lonquejdon Juan en sortait (1577), après y avoir été installé gouvemenr* général. Cet honneur qu'on rendit h GuillaumeJe-Taciturne fut cependant ce qui empêcha le Brabant et la Flandre d'être libres, comme te furent les Hollandais. Il y avait trop de seigneurs dans ces deux }Ht>vii)ce8; ils furent jaloux du prince d'Orange , et cette jalouaie conserva dix provinces h l'Espagne. Ils appellent l'archiduc Mathias pour être gouverneurgénéral en concurrence avec don Juan. On a peine à concevoir qu'un archiduc d'Autriche, proche parent de Philippe II , et catholique, vienne se mettre à la lête d'un parti { }«sque tout protestant contre le chef de sa maison; mais l'ambition ne connaît point ces liens, et Philippe n'était aimé ni de l'empereur ni de l'empire.

Tout se divise alors, tout est en confusion. Le prince d'Orange, nommé par les états lieutenant-général de l'archiduc Mathias, est nécessairement le rival secret de ce prince : tous deux sont opposés à don Juan : les états se défient de tous les trois. Un autre parti, également mécontent des états et des trois princes, déchire la patrie. Les états publient la liberté de conscience (iSyS); mais il n'y avait plus de rumeur à la frénésie incurable des factions. Don Juan, ayant gagné une bataille inutile à Gemblours, meurt à la fleur de son âge au milieu de ces troubles (1578).

IO CBSP. CLIIV. FONDAT. DE LA RÉPUBL.

A ce fils lie Charles-Quint succède un petit-fils un Duius illustre; c'est cet Alexandre Famèse, duc de Panne, descendant de Charles par sa mère, et du pape Paul III par son père ; le même qui vint depuis en France délivrer Paris, et combattre Henri IV. L'histoire ne célèbre point de plus grand homme de guerre; mais il ne put empêcher ni la fondation des sept Provinces - Unies, ni les {««grès de cette république qui naquit sous ses yeux.

Ces sept provinces, que nous appelons aujourd'hui du nom général de la Hollande, contractent (31 janvier 1579) par les soins du prince d'Orange cette union qui paraît si fragile, et qui a été si constante, de sept provinces toujours indépendantes l'une de l'autre, ayant toujours des intérêts divers, et toujours si étroitement jointes par le grand intérêt de la liberté, que l'est ce faisceau de flèches qui forme leurs armoiries et leur emblème.

Cette union d'Union, le fondement de la république, l'est aussi du stathoudérat. Guillaume est déclaré chef des sept provinces sous le nom de capitaine, d'amiral général, de stathouder.

Tes dis autres provinces, qui pouvaient avec la Hollande former la république la plus puissante du monde , ne se joignent point aux sept petites Provinces - Unies. Celles-ci se protègent elles-mêmes; mais le Brabant, la Flandre, et les autres, veulent un prince étranger pour les protéger. L'archiduc Mathias était devenu inutile. Les âats-généraux renvoient avec une pension modique ce fils et ce frère d'empereur, cpui fut depuis empereur lui-même. Ils font venir François, duc d'Anjou, frère

UCS PBOVIBCSS-UHIKS. I I

du r(H de France, Henri III, -avec lequel ils négociaient depuis long-temps. Toutes ces provincw étaient partagées entre quatre partis : celui de Matfaias, si &ible qu'on le renvoie; celui du duc d'Anjou, qui devint bientôt fineste; celui du duc de Parme, qui, n'ayant pour lui que quelques seigneurs et soli armée, sut enfin conserver dix. provinces au roi d'Espagiie; et celui de Guillaume de Nassau , qui lui en arracha sept pour jamais.

Gest dans ce temps que Philippe , toujours tranquille à Madrid, proscrivit le prince d'Orange (i 580), et mit sa tête à vingt-Ktlmq mille écus. Cette méthode de commander des assassinats, inouïe depuis le triumvirat, avait été pratiquée en France contre l'amiral de Coligni , beau-père de Guillaume ; et on avait promis onquante mille écus pour son sang : celui du prince son gendre ne liit estimé que la moitié par Philippe, qui pouvait payer plus chèrement.

Quel était le préj ugé qui régnait encore ! Le roi d'Espagne , dans son édit de proscription , avoue qu'il a violé le serment qu'il avait fait aux. Flamands , et dit que le pape l'a dispensé de ce serment. » Il croyait donc que cette raison pouvait &ire une forte

irniH-essioa sur les esprits des catholiques? Mais combien devait-elle irriter les protestants, et les affermir dans leur défection !

La réponse de Guillaume est un des plus beaux monuments de l'histoire. De sujet qu'il avait été de Hiilippe, il devient son égal dès qu'il est proscrit On voit dans son apolt^ie un prince d'une maison impériale non mojns ancienne , non moins illustre autre-

la CHAP. CLXIV. FONDAT. DE LA RKPUBL.

fois que la maison d'Autnche, un stathouder qui 8« porte pour accusateur du plua puissant roi de l'Europe au tribunal de toutes les cours et de tous les hommes. H est enHn supérieur à Philippe, en ce que, pouvant le proscrire à son tour, il abhorre cette vengeance, et n'attend sa sûreté que de son épée.

Philippe dans ce temps-là même était plus redoutable que jamais ; car il s'emparait du Portu^ sans sortir de son cabinet, et pensait réduire de même les Provinces-Unies. Guillaume avait h craindre d'un côté les assassins, et de l'autre un nouveau maître dans le duc d'Anjou , frère de Henri III , arrivé dans les Pays-Bas, et reconnu par les peuples pour duc de Brabant et comte de Flandre. Il fut bientôt défait du duc d'Anjou, comme de l'archiduc Abtthias.

(i 580) Ce duc d'Anjou voulut être souverain absolu d'un pays qui l'avait choisi pour son protecteur. Il y a eu de tout temps des conspirations contra les princes: ce prince en fit une contre les peuples. Il voulut surpt-endi-c à -la -fois Anvers, Bruges, et d'autres villes (ju'il était venu défendre. Quinze cents Français furent tués dans la surprise inutile d'Anvers : ses mesures manquèrent sur les autres places. Pressé d'un i-ôté par Alexandre Fa-

mèse, de l'autre haï des peuples , il se retira en France couvert de honte , et laissa le duc de Parme et le prince d'Orange se disputer les Pays-Bas, qui devinrent le théâtre le plus illustre de la guerre en Europe, et l'école militaire où les braves de tous les pays allèrent faire leur apprentissage.

Des assassins vengèrent enfin Philippe du prince d'Orange. Un Français , nommé Salcède , trama sa

DES PROVINCES- DMBS.

mort. Jaurigni, Espagnol, le blessa d'un coup de pistolet dans le flanc (1583). Enfin, Balthazar Gérard, Franc-Comtois, le tua dans Delft (1584), aux yeux de son épouse , (qui vit ainsi assassiner son second mari après avoir perdu le premier, ainsi que son père l'amiral , à la journée de la Saint-Barthélemi. Cet assassinat du prince d'Orange ne fut point commis par l'envie de gagner les vingt-cinq mille écus qu'avait promis Philippe , mais par l'enthousiasme de la religion. Le jésuite Strada rapporte que Gérard soutint toujours dans les tourments ce qu'il avait été poussé à « cette action par un instinct divin. » Il dit encore expressément que « Jaurigni n'avait auparavant entrepris la mort du prince d'Orange qu'après avoir « purgé son âme par la confession aux pieds d'un dominicain, et après l'avoir fortifiée par le pain céleste. » C'était le crime du temps : les anabaptistes avaient commencé. Une femme, en Allemagne, pendant le siège de Munster, avait voulu imiter Judith ; elle sortit de la ville dans le dessein de coucher avec l'évêque qui l'assiégeait, et de le tuer dans son lit. Poltrot de Kéré avait assassiné François, duc de Guise, par les mêmes principes. Les massacres de la Saint-Barthélemi avaient mis le comble à ces horreurs : le même esprit fit répandre ensuite le sang de Henri III et de Henri IV, et forma la conspiration des

poudres en Angleterre. Les exemples tirés de l'Écriture, prêches d'abord par les réformés ou les novateurs, et trop souvent ensuite par les catholiques, faisaient impression sur des esprits faibles et féroces, imbécilement persuadés que Dieu leur ordonnait le meurtre. Leur aveugle fureur

j-,Goot^le

14 CHAP. CLXIV. «OKDAT. DK LI RIÉPUBL.

ne leur laissait pas comprendre que si Dieu denuuidait du sang dans l'ancien Testament, on ne pouvait obéir à cet ordre que quand Dieu lui-même descendait du ciel pour dicter de sa bouche, d'une manière claire et précise, ses arrêts sur la vie des hommes dont il est le maître: et qui sait encore si Dieu n'eût pas été plus content de ceux qui auraient fait des remontrances à sa clémence, que de ceux qui auraient obéi à sa justice?

Philippe n'était très content de l'assassinat; il récompensa la famille de Gérard; il lui accorda des lettres de noblesse, pareilles à celles que Charles VII donna à la famille de la Pucelle d'Orléans, lettres par lesquelles le ventre anoblissait. Les descendants d'une sœur de l'assassin Gérard jouirent tous de ce singulier privilège, jusqu'au temps où Louis XIV s'empara de la Franche-Comté : alors elle leur disputa un honneur que les maisons les plus illustres n'ont point en France, et dont même les descendants des frères de Jeanne d'Arc avaient été privés. On mit à la taille la famille de Gérard; elle osa présenter ses lettres de noblesse à M. de Vanolles, intendant de la province; il les foula aux pieds : le crime cessa d'être honoré, et la famille resta roturière.

Quand Guillaume-le-Taciturne fut assassiné, il était près d'être déclaré comte de Hollande. Les conditions de cette nou-

velle dignité avaient déjà été stipulées par toutes les villes, excepté Amsterdam et Gouda. On voit par là qu'il avait travaillé pour lui-même autant que pour la république.

Maurice son 61s ne put prétendre à cette prioci-

ras PBovnicES'-ijnBs. i5

pauté; mais les sept provinces le dētJarèrent stathouder (1584), et il affermit l'édifice de la liberté fondé par son père. Il fut digne de combattre Alexandre Famèse. Ces deux grands hommes s'immortalisaient sur ce théâtre resserré où la scène de la guerre attirait les regards des nations. Quand le duc de Panne, Farnèse, ne serait illustre que par le siège d'Anvers, il serait compté parmi les plus grands capitaines : les Auversoises se défendirent comme autrefois les Tyriens ; et il prit Anvers comme Alexandre, dont il portait le nom, avait pris la ville de Tyr, en faisant une digue sur le fleuve profond et rapide de l'Escaut, et en renouvelant un exemple que le cardinal de Richelieu suivit aussi au siège de la Rochelle.

La nouvelle république fut obligée d'implorer le secours de la reine d'Angleterre Elisabeth. Elle lui envoya, sous le comte de Leicester, un secours de quatre mille soldats ; c'était assez alors. Le prince Maurice eut quelque temps dans Leicester un supérieur, comme son père en avait eu un dans le duc d'Anjou et dans l'archiduc Mathias. Leicester prit le titre et le rang de gouverneur général; mais il fut bientôt désavoué par sa reine. Maurice ne laissa pas entamer son stathoudérat des sept Provinces-Unies : heureux s'il n'avait pas voulu aller au-delà.

Toute cette guerre si longue et si pleine de vicissitudes ne put enfin ni rendre sept provinces à Philippe, ni lui ôter les autres. La

république devenait chaque jour si formidable sur mer, qu'elle ne servit pas peu à détruire cette flotte de Philippe II, surnommée l'Invincible. On pû pendant plus de quarante ans résister*

D, s, i, 7ertbyGoot^le

16 CHAP. CLXIV. FOMDJKT. DE LA. HXPUBL., rrc.

bla aux Lacédémoniens, qui peussent toujours le grand roi. Les mœurs, la simplicité, l'égalité j'étaient les mêmes dans Amsterdam qu'à Sparte, et la sobriété plus grande. Ces provinces tenaient racine quelque chose des premiers âges du monde. Il n'y a point de Frison un peu instruit qui ne sache qu'alors l'usage des clefs et des serrures était inconnu en Frise. On n'avait que le simple nécessaire, et ce n'était pas la peine de l'enfermer: on ne craignait point ses compatriotes; on défendait ses troupeaux et ses grains contre l'ennemi. Les maisons, dans tous ces cantons maritimes, n'étaient que des cabanes où la propreté fit toute la magnificence. Jamais peuple ne connut moins la délicatesse: quand Louise de Coligni vint à Muser à La Haye le prince Guillaume, on envoya au-devant d'elle une charrette de poste découverte, où elle fut assise sur une paille. Mais La Haye devint, sur la fin de la vie de Maurice, et dans le temps de Frédéric-Henri, un séjour agréable par l'affluence des princes, des négociateurs, et des guerriers. Amsterdam fut, par le commerce seul, une des plus florissantes villes de la terre; et la bonté des pâturages d'alentour fit la richesse des habitants des campagnes.

CHAPITRE CLXV

Suite du règne de Philippe II. Malheur de don Sébastien , roi de Portugal.

Il semblait que le roi d'Espagne dût alors écraser la maison de Nassau et la république Daissante du

j-yGoot^le

CH. CLXV. SUITS DU SiGHE DU PHILIPPE II. I7

poids de sa puissance. Il avait perdu à la vérité en Afrique la souveraineté de Tunis , et le port de la Goulette où était autrefois Carthage : mais un roi de Maroc et de Fez, nommé Mulei-Mehemed, qui disputait le royaume à son oncle, avait offert à Philippe de se rendre son tributaire , dès l'an 1577. Philippe le refusa, et ce refus lui valut la couronne de Portugal. - Le monarque africain alla lui-même embrasser les genoux du roi de Portugal , Sébastien , et implorer son secours. Ce jeune prince , arrière-petit-fils du grand Emmanuel, brûlait de se signaler dans cette partie du monde où ses ancêtres avaient fait tant de conquêtes. Ce qui est très singulier, c'est que n'étant point aidé de Philippe , son oncle maternel , dont il allait être le gendre, il reçut un secours de douze cents hommes du prince d'Orange, qui pouvait à peine alors se soutenir en Flandre. Cette petite circonstance, dans l'histoire générale , marque bien de la grandeur dans le prince d'Orange, mais surtout une passion déterminée de frayer partout des ennemis à Philippe.

Sébastien débarque avec près de huit cents bâtiments au royaume de Fez , dans la ville d'Arzilla , conquête de ses ancêtres. Son armée était de quinze mille hommes d'infanterie ; mais il)

n'avait pas mille chevaux. C'est apparemment ce petit nombre de cavalerie, si peu proportionné à la cavalerie formidable des Maures, qui l'a fait condamner comme un téméraire par tous les historiens ; mais que de Icuiances s'il avait été heureux ! Il fut vaincu par le vieux souverain de Maroc, Molucco (4 août 1505). Trois rois périrent dans cette bataille, les deux rois maures, l'oncle et le

KWAI KUK >-M MOUDIIS. IV. s

D,s,i,7ertbyGoot^le

|8 CHAP. CLXV. SDITB DU ItiGHE

oeveu, et Sébastien. La mort du vieux roi Molucco est une des plus belles dont l'histoire fasse mention. Il était languissant d'une grande maladie; il se sentit affaibli au milieu de la bataille, donna tranquillement ses derniers ordres, et expira en mettant le doigt sur sa bouche , pour faire entendre à ses capitaines qu'il ne fallait pas que ses soldats sussent sa mort. On ne peut faire une si grande chose avec plus de simplicité. Il ne revint personne de l'année vaincue. Cette journée extraordinaire eut une suite qui ne le fut pas moins : on vit pour la première fois un prêtre cardinal et roi ; c'était don Henri , âgé de soixante et dix ans, fils du grand Emmanuel, grand-oncle de Sébastien. Il eut de plein droit le Portugal.

Philippe se prépara à le lui succéder; et pour que tout fût singulier dans cette affaire, le pape Grégoire XIII se mit au nombre des concurrents, et prétendit que le royaume de Portugal appartenait au saint-siège, fût-il d'héritiers en ligne directe par la raison, disait-il, qu'Alexandre III avait autrefois créé roi le comte Alfonse, qui s'était reconnu feudataire de Rome : c'était

une étrange raison. Ce pape Grégoire Xill, Buoncorapagno , avait le dessein ou plutôt l'idée vague de donner un royaume à Buoncompagno, son bâtard, en faveur duquel il ne voulait pas démembrer l'état ecclésiastique, comme avaient fait plusieurs de ses prédécesseurs. 11 avait d'abord espéré que son fils aurait le royaume d'Irlande, parceque Philippe II fomentait des troubles dans cette île, ainsi qu'Elisabeth attisait le feu allumé dans les Pays-Bas. Llrlande, ayant encore été donnée par les papes,

DE PHILIPPE

devait revenir à eux ou à leurs enfants quai]4 la souveraine d'Irlande était excommuniée. Cette id^ ne réussit pas. Le pape obtint, à la vérité, de Philippe quelques vaisseaux et quelques Espagnols qui abordèrent en Irlande avec des Italiens , souâ te pavillon du saiot-siége; mais ils furent passés au fit de l'épée, et les Irlandais de leur parti périrent par ta corde. GrégfMre XIII , après cette entreprise si extravagante et si malheureuse, tourna ses vues du côté du Portugal; mais il avait affaire h Philippe II, qui avait plus de droits que lui et plus de moyens de les soutenir.

(i58o) Le vieux cardinal-roi ne régna que pour voir discuter juridiquement devant lui quel serait son h^itier. Il mourut bientôt. Un chevalier de Malte, Antoine, prieur de Crato, voulut succéder au roi-prêtre, qui était son oncle paternel , au lieu que Philippe H n'était neveu de Henri que du côté de sa mère. Le prieur passait pour bâtard , et se disait légitime. Ni le prieur ni le pape n'héritèrent. La branche de Bragance, qui semblait avoir des prétentions justes, eut alors ou la prudence ou la timidité de ne les

pas faire valoir. Une armée de vingt mille hommes prouva le droit de Philippe ; il ne fallait guère dans ce temps-là de plus grandes armées. Le prieur, qui ne pouvait résister par lui-même, eut en vain recours à l'appui du grand-seigneur. Il ne manquait à toutes ces bizarreries que de voir le pape implorer aussi le Turc pour être roi de Portugal.

Philippe ne faisait jamais la guerre par lui-même : il conquiert de son cabinet le Portugal. Le vieux duc d'Albe, exilé depuis deux ans, après ses longs ser-

ÏO CHAP. CLXV. SUITE DU ftiCHE

vices fut rappelé comme un dogue enchaîné qu'on lâche encore pour aller à la chasse, termina sa carrière de sang en battant deux fois sa petite armée du roi-prieur, qui, abandonné de tout le monde, erra long-temps dans sa patrie.

Philippe vint alors se faire couronner à Lisbonne, et promit quatre-vingt mille ducats à qui livrerait don Antoine. Les proscriptions étaient les armes à son usage.

(1581) Le prieur de Crato se réfugia d'abord en Angleterre avec quelques compagnons de son infortune, qui, manquant de tout, et délabrés comme lui, le servaient à genoux. Cet usage, établi par les empereurs allemands qui succédèrent à la race de Charlemagne, fut reçu en Espagne quand Alphonse X^e de Castille, eut été élu empereur, au 13^e siècle, les rois d'Angleterre ont suivi cet exemple qui semble contredire la fière liberté de la nation. Les rois de France l'ont dédaigné, et se sont contentés du pouvoir réel. En Pologne les rois ont été servis ainsi dans des jours de cérémonie, et n'en sont pas plus absolus.

Elisabeth n'était pas en état de faire la guerre pour le prieur de Crato : ennemie implacable, mais non déclarée, de Philippe, elle mettait toute son application à lui résister, à lui susciter secrètement des ennemis; et ne pouvant se soutenir en Angleterre que par l'affection du peuple, ne pouvant conserver cette affection qu'en ne demandant point de nouveaux subsides, die n'était pas en état de porter la guerre en Espagne.

Don Antoine s'adresse à la France. Le conseil de Henri III était avec Philippe dans les mimes terniM

DB PHIUPPB 11. ai

de jalousie et de crainte que le conseil d'Angleterre. 11 n'y avait poiat de guerre déclarée, mais une anâenne inimitié, une envie mutuelle de se nuire; et Heori ni fut toujours embarrassé entre les hugue> nota, qui fesaient un état dans l'état, et Philippe, qui voulut en faire un autre en offrant toujours aux catholiques sa protection dangereuse.

Catherine de Médicis avait des prétentions sur le Portugal, presque aussi chimériques que celles du pape. Don Antoine, en flattant ces prétentions, en promettant une partie du royaume qu'il ne pouvait recouvrer, et au moins les îles Açores où il avait un grand parti, obtint par le crédit de Catherine un secours considérable. On lui donna soixante petits vaisseaux, et environ six mille hommes, pour la plupart huguenots, qu'on était bien aise d'employer au loin, et qui Tétaient encore davantage d'aller combattre des Espagnols. Les Français, et surtout les calvinistes, dierchaient partout la guerre. Ils suivaient alors eu foule le duc d'Anjou pour l'établir en Flandre. Ils s'embarquèrent avec allégresse pour tenta* de rétablir don Antoine en Portugal. On s'em-

para d'abord d'une des îles; mais bientôt la flotte d'Espagne parut (i 583) : die était supérieure en tout à celle des Français par la grandeur des vaisseaux, par le nombre des troupes; il y avait douze galères h rames qui accompagnaient cinquante galions. C'est la première fois qu'on vit des galères sur l'Océan, et il était bien étonnant qu'on les eût conduites jusqu'à six cents lieues dans ces mers nouvelles^ lorsque Louis XIV, long-temps après, 6t passer quelques galères dans l'Océan, cette entreprise

aa CHIP. CLXV. SCITE DU RiCNE

passa pour la première de cette espèce, et ne Tétait, pourtant pas; mais elle était plus périlleuse que celle de Philippe II, parce que océan Britanoique est plu» orageux que l'Atlantique.

Cette bataille navale fut la première qui se donna, dans cette partie du monde. Les Espagnols vainquirent, et abusèrent de leur victoire. Le marquis de Santa-Ouz, gén^l de' la flotte de Philippe, fit mourir presque tous les prisonniers français par la main du bourreau, sous prétexte que la guerre n'étant point déclarée entre TE^pagne et la France , il devait les traiter comme des pirates. Don Antoine, heureux d'échapper par la fuite, alla se faire servir à goioux en France, et mourir dans la pauvreté.

Philippe alors se voit maître non-seulement du Portugal, mais de tous les grands établissements que sa nation avait &its dans les Indes. Il étendait sa domination au bout de l'Amérique et de l'Asie, et ne pouvait prévaloir contre la Hollande.

(i564) Une ambassade de quatre rois du Japon sembla mettre alors le comble à cette grandeur suprême qui le faisait regarder comme le premier monarque de l'Europe. La religion chrétienne

fesait au Japon de grands progrès; et les Espagnols pouvaient se flatter d'y établir leur puissance, comme leur religion.

Philippe avait dans la chrétienté le pape, suzerain de son royaume de Naples , à ménager ; la France à tenir toujours divisée, en quoi il réussissait par le moyen de la Ligue et par ses trésors; la Hollande à réduire, et surtout l'Angleterre à troubler. Il fesait mouvoir à quatre-fois tous ces ressorts; et il parut bientôt, par

D, s, i, 7ertby Goot^le

DE PHILIPPE II

raiment de sa flotte dominée l'Invincible, que son but était de conquérir l'Angleterre plutôt que de l'in-

La reine Elisabeth lui fournoissait assez de loisir ; elle soutenait hautement les confédérés des Pays-Bas. François Drake, alors célèbre armateur, avait pillé plusieurs possessions espagnoles dans l'Amérique, traversé le détroit de Magellan, et était revenu à Londres, en 1580, chargé de dépouilles, après avoir fait le tour du monde. Un prétexte plus considérable que ces raisons était la captivité de Marie Stuart , reine d'Écosse, retenue depuis dix-huit ans prisonnière : contre le droit des gens. Elle avait pour elle tous les catholiques de l'île. Elle avait un droit très apparent sur l'Angleterre, droit qu'elle tirait de Henri VIII, par une naissance dont la légitimité n'était pas contestée comme celle d'Elisabeth. Philippe pouvait croire valoir pour lui-même le vain titre de roi d'Angleterre qu'il avait porté : et en vain l'entreprise de délivrer

la reine Marie mettait nécessairement le pape et tous les catholiques de l'Europe dans ses intérêts.

CHAPITRE CLXVI

De l'invasion de l'Angleterre, projetée par Philippe II De la France invincible. Du pouvoir de Philippe II en France. Examen de la mort de don Carlos, etc.

Dans ce dessein, Philippe prépare cette flotte prodigieuse qui devait être secondée par un autre armement en Flandre, et par la révolte des catholiques en

24 CHAF. CLXVI. SUITE DU Récit

Angleterre. Ce fut ce qui perdit la reine Marie Stuart (1587), et la conduisit sur un échafaud, au lieu de la délivrer. Il ne restait plus à Philippe qu'à la veuger en prenant l'Angleterre pour lui-même; après quoi il voyait la Hollande soumise et panie.

Il avait fallu l'or du Pérou pour faire tous ces préparatifs. La flotte invincible part du port de Lisbonne (3 juin 1588), forte de cent cinquante gros vaisseaux, de vingt mille soldats, de près de trois mille canons, de près de sept mille hommes d'équipage, qui pouvaient combattre dans l'occasion. Une armée de trente mille combattants, assemblée en Flandre par le duc de Parme, n'attend que le moment de passer en Angleterre sur des barques de transport déjà prêtes, et de se joindre aux soldats que portait la flotte de Philippe. Les vaisseaux anglais, beaucoup plus petits que ceux des Espagnols, ne devaient pas résister au choc de ces citadelles mouvantes, dont quelques unes avaient leurs enivres vives de

trois pieds d'épaisseur, impénétrables au canon. Cependant rien de cette entreprise si bien concertée ne réussit Bientôt cent vaisseaux anglais , quoique petits , arrêtent cette flotte formidable; ils prennent quelques bâtiments espagnols ; ils dispersent le reste avec huit brûlots. La tonpête seconde ensuite les Anglais; llovincible est prête d'échouer sur les côtes de Zélande. L'armée du duc de Parme, qui ne pouvait se mettre en mer qu'à la faveur de la flotte espagnole, demeure inutile. Les vaisseaux de Philippe, vaincus par les Anglais et par les vents , se retirent aux mers du Nord ; quelque» uns avaient échoué sur les côtes de Zélande, d'autres

DE PHILIPPE II. aS

sont fracassés vers les' rochers des îles Orcades et sur les côtes d'Ecosse ; d'autres foQt naufrage en Irlande. Les paysans y massacrèrent tes soldats et les matelots échappés à la fureur de la mer; et le vice-roi d'Ir* lande eut la barbarie de faire pendre ce qui en restait, Enfin il ne revint en Espagne que cinquante vaisseaux ; et d'environ trente mille hommes que la flotte avait portés, les naufrages , le canon, et le fer des Anglais, les blessures et les maladies, n'en laissèrent pas rentrer six mille dans leur patrie.

Il règne encore en Angleterre un singulier préjugé sur cette flotte invincible. Il n'y a guère de négociant (Jui ne répète souvent à ses apprentis que ce fut un marchand, nommé Gresham, qui sauva ta patrie , en retardant l'équipemmt de la flotte d'Espagne, et en accélérant celui de la flotte anglaise. Voici , dit-on , comment il s'y prit. Le ministère espagnol envoyait des lettres de diange à Gènes pour payer les armements des ports dltalie : Gresham , qui était le plus fort marchand d'Angleterre, tira en même temps sur Gènes, et menaça ses correspondants de ne plus ja-

mais traiter avec eux s'ils préféreraient le papier des Espagnols au sien. Les Génois ne balancèrent pas entre un marchand anglais et un simple roi d'Espagne. Le marctiand tira tout l'argent de Gênes; il n'en resta plus pour Philppe II , et son armement resta six mois suspendu. Ce conte ridicule est répété dans .vingt volumes; on l'a mêqte débité publiquement sur les théâtres de Londres : mais les historiens sensés ne se sont jamais déshonorés par cette fable absurde. Chaque peuple a ses contes inventés par l'amour-propre;

D,s,i,7ertbyGoot^le

CHA.P. CLXVI. SUITE DU RÈGNE

il serait heuroix que le genre humain n'eût jamais été bercé de contes plus absurdes et plus dangereux.

La florissante armée de trente mille hommes qu'avait le duc de Parme ne servit pas plus à subjuguier la Hollande que la flotte invincible n'avait servi à conquérir l'Angleterre. La Hollande, qui se défendait si aisém^t par ses canaux, par ses digues, par ses étroites chaussées , encore plus par on peuple idolâtre de sa liberté , et devenu tout guerrier sous les princes d'Orange, aurait pu tenir contre une année plus formidable.

Il o'; avait que Philippe II qui pût être enc(H% redoutable après un si grand désastre. L'Amérique et l'Asie lui prodiguaient de qu(» faire trembler ses voisins; et ayant manqué l'Angleterre, il fut sur le point de faire de la France une de ses provinces.

Dans le temps même qu'il conquérait le Portugal , qu'il soutenait la guerre en Flandre, et qu'il attaquait l'Angleterre, il animait en France cette ligue nommée aainte, qui renversait le trône, et qui déchirait l'état; et, mettant encore lui-même U division dans cette ligue qu'il protégeait , il iût près trois fois d'être r^ , connu souverain de la France, sous le nom Ae protecteur, avec le pouvoir de conférer toutes les charges. L'infante Eugénie , sa fille, devait être reine sous ses CH^-es , et porter en dot la couronne de France à son époux. Cette proposition fiit faite par la faction des S^ze, dès l'an iSSq, après l'assMsioat de Henri III. Le duc de Mayenne, chef de la ligue, ne put éluder cette pn^tositioa qu'en disant que la ligue ayant été formée par la religion, le titre de protecteur delà fiviace

SE PHIuppB II. ay

œ pouvait appartenir qvCaupape. L'ambassadeur de Philippe eo France poussa très loin cette négociatioD Avant la tenue des états de Paris , en i SgS. Oo dëli> béra long-temps sur les moyens d'abolir ta toi salique^ et enfin l'inâtate fut proposée pour reine aux états de Paris.

Philippe accoutumait insensiblement les Français à dépendre de lui ; car , d'un côté , il envoyait à la ligue assez de secours pour. l'empêcher de succomber, mais non assez pour ta rendre indépendante; de l'autre , il armait son gendre , Cliarles-Emmanuel de Savoie, contre la France; il lui entretenait des troupes; it l'aidait à le &ire reconnaître protecteur par le parlement de Provoice, afin que la France, apprivoisée par cet exemple, reconnût Philippe pour protecteur de tout le royaume. Il était vraisemblable que la France y serait forcée. L'ambadadem* d'Espagne té^sàx en effet dans Paris en prodiguant les pensions. La Sor-

bonne et tous les ordres religieux étaient dans son parti. Son [Hvjet n'était point de conquénr ta France comme le Portugal , mais de forcer la France à le |MÎer de la gouvoTier.

(1590) C'est dans ce dessein qu'il envoie du fond des Pays-Bas Alexandre Faroèse au secours de Paris, pressé par les armes victorieuses de Henri IV ; et c'est dans ce dessein qu'il le rappelle, après que Famèse a délivré par ses savantes. marches , sans coup férir, la capitale du royauiœ. Ensuite, lorsque Henri IV assiège Rouen , il renvoie encore le même duc de Panne bire lever le siège.

(iSgi) C'était une chose bien admirable, lorsque

aS CHAP. CLXVI. SCITE DD RÈGNE

MiiUppe était assez puissant pour décider ainei du destin de ta guerre en France, que le prince d'Orange, Maurice, et les Hollandais, le fussent assez pour s'y opposer et pour envoyer des secours à Henri IV, eux qui, dix ans auparavant, n'étaï^it regardés en Espagne que comme des séditeux obscurs, incapables d'échapper au supplice. Ils envoyèrent trois mille hommes au roi de France; mais le duc de Parme n'en délivra pas moins la ville de Rouen , comme il avait délivré celle de Paris.

Alors Philippe le rappelle encore; et toujours donnant et retirant ses secours à ta ligue , toujours se rendant nécessaire, il tend ses filets de tous côtés sur les frontières et dans te cœur du royaume, pour faire tomber ce pays divisé dans le piège inévitable de sa domination. Il était déjà établi dans une grande partie de la Bretagne par la force des annes. Son gendre, le duc de Savoie , l'était dans la Provence et dans une partie du Dauphiné : le chemin était toujours ouvert pour les armées espagnoles d'Arras

à Paris, et de Fontarabie à la Loire. Philippe était si persuadé que la France ne pouvait lui échapper, que dans ses entretiens avec le président Jeannin, envoyé du duc de Mayenne, il lui disait toujours : Ma viUe de Paris, ma ville <f Orléans, ma ville de Rouen.

La cour de Rome, qui le craignait, était pourtant obligée de le seconder ; et les armes de la religion coin* battaient sans cesse pour lui. Il ne lui en coûtait que l'affectation d'un grand zèle. Ce voile de zèle pour la religion catholique était encore le prétexte de la destruction de Genève, à laquelle il travaillait dans le

DK PHILIPPE II. 39

in&ne temps. Il fil marcher, dès Tan iSdg, une armée aux ordres de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, son gendre , pour réduire Genève et les pays circonvoisios; mais des peuples pauvres, élevas au-dessus d'eux-mêmes par l'amour de la liberté , furent toujours recueil de ce riche et puissant monarque. L^ Genevois, aidés des seuls cantons de Zurich et de Berne, et de trois cents soldats de Henri IV, se soutinrent contre les trésors du beau-père et contre les armes du gendre. Ces mêmes Genevois délivrèrent leur ville, en i6oa , des mains de ce même duc de Savoie, qui l'avait surprise par escalade eu pleine paix, et qui déjà la mettait au pillage. Ils eurent même la hardiesse de punir cette entreprise d'un souverain comme un brigandage, et de faire pendre treize officiers qualifiés, qui, n'ayant pu être conquérants, furent traités comme des voleurs de nuit.

Philippe, sans sortir de son cabinet, soutenait donc sans cesse la guerre à-la-fois dans les Pays-Bas contre le prince Maurice, dans presque toutes les provinces de France contre Henri IV, à Genève et dans la Suisse, et sur mer ccHitre les Anglais et les

Hollandais. Quel ' fut le fruit de toutes ces vastes entreprises qui tinrent si long-temps l'Europe en alarmes? Henri IV, en allant à la messe, lui fit perdre la France en un quart d'heure. Les Anglais, aguerris sur mer par lui-même,, et devenus aussi bons marias que les Espagnols , ravagèrent ses possessions en Amérique (iS^S). Le comte d'Essex brûla ses galions et sa ville de Cadix (i 596). Enfin, après avoir encore désolé la France après qu'Amiens eut été pris par surprise , et repris

ertbyGoO^li

30 CHAP. CLXVI. SURTB DD RÈGNE

par la valeur de Henri IV, Philippe fut obligé de conclure la paix de Vervins , et de reconnaître pour roi de France celui qu'il n'avait jamais nommé que le prince de Béarn.

Il faut observer surtout que dans cette paix il rendit à la France la ville de Calais (5 mai 1698), que l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, avait prise pendant les malheurs de la France , et qu'on ne fit nulle mention des droits prétendus par Elisabeth dans le traité ; elle n'eut ni cette ville ni les huit cent mille Â:us qu'on lui devait par le traité de Cateau-Cambresis.

Le pouvoir de Philippe fut alors comme un grand fleuve rentré dans son lit, après avoir inondé au loin les campagnes. Philippe resta le premier potentat de l'Europe. Elisabeth , et surtout Henri IV, avaient une gloire plus personnelle ; mais Philippe conserva jusqu'au dernier moment ce grand ascendant que lui donnait l'immensité de ses pays et de ses trës». Trois mille millions de nos livres que lui coûtèrent sa cruauté despotique dans les Pays-Bas, et son ambition en France, ne l'appauvrirent point. L'Amérique et les Indes orientales furent toujours inépuisables pour lui.

Il arriva seulement que ses trésors enrichirent l'Europe malgré son intention. Ce que ses intrigues prodiguèrent en Angleterre, en France, en Italie, ce que ses armements lui coûtèrent dans les Pays-Bas, ayant augmenté les richesses des peuples qu'il voulait subjuguier, le prix des denrées doubla presque partout, et l'Europe s'enrichit du mal qu'il avait voulu lui faire.

Il avait environ trente millions de ducats d'or de

jeu, Goot^lc

DE. PHILIPPE II. 31

revenu, sans être obligé de mettre de nouveaux impôts sur ses peuples. C'était plus que tous les monarques chrétiens ensembles. Il eut par là de quoi marquer plus d'un royaume, mais non de quoi les conquérir. Le courage d'esprit d'Elisabeth, la valeur de Henri IV, et celle des princes d'Orange, triomphèrent de ses trésors et de ses intrigues; mais, si on en excepte le sacquement de Cadix, l'Espagne fut de son temps toujours tranquille et toujours heureuse.

Les Espagnols eurent une supériorité marquée sur les autres peuples : leur langue se parlait à Paris, à Vienne, à Milan, à Turin ; leurs mœurs, leur manière de penser et d'écrire, subjuguèrent les esprits des Italiens; et depuis Charles-Quint jusqu'au commencement du règne de Philippe III, l'Espagne eut une considération que les autres peuples n'avaient point. Dans le temps qu'il faisait la paix avec la France, il donna les Pays-Bas et la Franche-Comté en dot à sa fille Marie-Éugénie, qu'il n'avait pu faire reine, et il les donna comme un fief réversible à la couronne d'Espagne, faute de postérité.

Philippe mourut bientôt après (13 septembre 1598) à l'âge de soixante et onze ans , dans ce vaste palais de l'Escorial , qu'il avait fait vœu de bâtir en cas que ses généraux gagnassent la bataille de Saint-Quentin : comme s'il importait à Dieu que le connétable de Montmorency ou Philibert de Savoie gagnât la bataille, et comme si la faveur céleste s'achetait par des bâtiments!

La postérité a mis ce prince au rang des plus puissants rois, mais non des plus grands. On l'appela le

3a CHAP. CLXVI. SUITE DD RICBE

Démon duMùU^, parceque du fond de l'Espagne, qui est au midi de l'Europe, il troubla tous les autres états.

Si, après l'avoir considéré sur le théâtre du gouvernement, on l'observe dans le particulier, on voit en lui un maître dur et défiant, un amant, un mari cruel, et UD père impitoyable.

Un grand événement de sa vie domestique, qui exerce encore aujourd'hui la curiosité du monde, est la mort de son fils don Carlos. Personne ne sait comment mourut ce prince ; son corps , qui est dans les tombes de l'Escorial , y est séparé de sa tête : on [H^ tend que cette tête n'est séparée que parceque la caisse de plomb qui renferme le corps est en effet trop petite. C'est une allégation bien faible : il était aisé de faire un cercueil plus long. Il est plus vraisemblable que Philippe Bt trancha la tête de son fils. On a imprimé dans la vie du czar Pierre I^{er} que , lorsqu'il voulut condamner son fils à la mort , il fit venir d'Espagne les actes du procès de don Carlos ; mais ni ces actes ni la condamnation de ce prince n'existent On ne connaît pas plus son crime que son genre de mort II n'est ni prouvé ni vraisemblable que son père l'ait fait condamner par l'inquisition. Tout ce qu'on sait, c'est qu'en 1568,

son père vint l'arrêter lui-même dans sa chambre, et qu'il écrivit à l'impératrice, sa soeur, « qu'il n'avait jamais découvert dans le prince s<hi fils «aucun vice capital ni auctm crime déshonorant, et « qu'il l'avait fait enfermer pour son bien et pour celui

■ Âk incariu et damoBia meridiaae. Pi. ne , 6. CTtest MOI le non ila Démon du mditfie TolUire puie de Philippe II iâluh Dir-tionmire phiioiophique, au mot DinociiÂTii. B.

ertbyGoOt^lc

DB PHILIPPE 11. y.i

« du royaume. » 11 écrivit en m&ne temps au pape Pie V tout le contraire : il lui dit dans sa lettre du au janvier 1 568 , a que dès sa plus tendre jeunesse lu « force d'un naturel vicieux a étouffé dans don Carlos « toutes les instrutlions patonettes. » Après ces lettres par lesquelles Philippe rend compte de l'emprisonnement de son Bls> on n'en voit point pai- lesquelles il se justiBe de sa mort; et cela seul, joint aux bruits qui coururent dans l'Europe, peut faire croire qu'en effet Philippe fut coupable d'un parricide. Son silence au milieu des rumeurs publiques justifiait encore ceuxqui prétendaient que la cause de cette horrible aventure fut l'amour de don Carlos pour Elisabeth de France, sa belle-mère, et l'inclination de cette reine pour ce jeune prince. Rien n'était plus vraisemblable: Elisabeth avait été élevée dans une cour galante et voluptueuse; Philippe II était plongé dans les intrigues des femmes ; la galanterie était l'essence d'un Espagnol. De tous côtés était l'exemple de l'inBdélité. Il était naturel que don Carlos et Elisabeth, à peu près du m&ne âge, eussent de l'amour l'un pour l'autre. La mort précipitée de la reine, qui suivit de près celle du prince, a>nBrina ces soupçons.

Toute l'Europe crut t[^]ue Philippe avait immolé sa femme et son fils à sa jalousie, et on le crut d'autant plus que quelque temps après ce même esprit de jalousie le porta à vouloir faire périr par la main du bourreau le fameux Antoine Pérès, sou rival auprès de la princesse d'Eboli. Ce sont là les accusations qu'on a vues intentées contre lui par le prince d'Orange au tribunal du public. Il est bien étrange que Phi-

34 CHAP. CLXVI. IlfeGMF. DE PHILIPPE II.

lippe n'y fit pas au moins répondre par les plumes vâiates de son royaume, et que personne dans l'Euiiope ne rëfitât le prince d'Orange. Ce ne sont pas là des convictions entières, mais ce sont tes présomptiotos les plus fortes; et l'histoire ne doit pas négliger de les rapport» comme telles, le jug«nent de la postérité étant le seul rempart qu'on ait contre la tyrannie heureuse.

CHAPITRE CLXVII

De« AngUn aona Édootn) VI, Marie, et Elisabeth.

Les Anglais n'eurent ni cette brillante pi[^]Mpérité des Espagnols, ni cette influence dans les autres cours, ni ce vaste pouvoir qui rendait l'Espagne si dangereuse; mais la mer et le négoce leur donnèrent une grandeur nouvelle. Ils connurent leur véritable élé~ ment, et cela seul les rendit plus heureux que toutes les possessions étraigières et les victoires de leurs an<ciens rob. Si ces rois avaient régné en FranM, l'Angleterre n'eût été qu'une province asservia Ce peuple qu'il fut si difficile de former, qui fut conquis si aisément par des pirates danois et saxons , et par un

duc de Normandie, n'avait été, sous les Edouard III et les Henri Y, que l'instrument grossier de la grandeur passagère de ces monarques; il fut sous Elisabeth un peuple puissant, policé, industriel, laborieux, entreprenant. Les navigations des Espagnols avaient excitée leur émulation : ils cherchèrent dans ti-ois

j-,Goot^le

CHAP. CLXVII. 1>KS ANGLAIS, £TC

voyages consécutif ud passage au Japon et k la Chine par le nord. Drake et Condish firent le tour du globe, en attatjuaot partout ces mêmes Espagnols qui s'éteodaïoit anx deux bouts du monde. Des sociétés qui n'avaient d'appui qu'elles-mêmes, trafiquèrent avec ua grand avantage siu* tes côtes de la Guinée. Le céitâtre chevalier ilalei^, sans aucun secours du gouvomement, jeta et effennit les fbodetnents des coloniesanglaisesdansTAmériqueseptentrionaleen iSSS. Ces entreprises formèrent bientôt la meilleure marine de l'Europe ; il y parut bien lorsqu'ils mirent cent vaisseaux en mer contre la flotte invincible de Philippe II, et qu'ils allèrent ensuite insulter les côtes d'Espagoe, détruire ses navires et brûler Cadix.; et qu'enfin, devenus plus formidables, ils battirent en i6oa la preniî^% flotte que Philippe III eût mise en mer, etpriren t dètJors une supériorité qu'ils ne perdirent presque

Dès les premières années du règne d'Elisabeth , ils s'appliquèrent anx manufactures. Les Flamands, persécutés par Philippe II , vinrent peupler Londres, la rendre industrielle, et l'enrichir. Londres, tranquille sous Elisabeth , cultiva même avec suocès les beauxarts , qui sont la marque et le fivit de l'abon-

dance. Les noms de Spencer et de Shakespeare, qui fleurirent de ce temps, sont parvenus aux autres nations. Londres s'agrandît, se polîça, s'embellit; enfin la moitié de cette île de la Grande-Bretagne balança la grandeur espagnole. Les Anglais étaient le second peuple par leur industrie ; et comme libres, ils étaient le premièr. Il y avait déjà sous ce règne des compagnies

D,s,i,7ertbyGoot^le

36 CHAP. CLXVII. UES ANGLAIS

de commerce établies pour le Levant et pour le M^ord. On commençait en Angleterre à considérer la culture des terres comme le premier bien, tandis qu'en Espagne on commençait à négliger ce vrai bien pour des trésors de convention. I^e commerce des trésors du Nouveau - Monde enrichissait le roi d'Espagne; mais en Angleterre le négoce des denrées était utile aux citoyens. Un simple marchand de Londres , nommé Gresham, dont nous avons parte', eut alors assez d'opulence et assez de générosité pour bâtir à ses dépens la bourse de Londres et un collège qui porte son nom. Plusieurs autres citoyens fondèrent des hôpitaux et des écoles. C'était là le plus bel effet qu'eût produit la liberté; de simples particuliers ^saient ce que font aujourd'hui les rois, quand leur administration est heureuse. .

Les revenus de la reine Elisabeth n'allaient guère au-delà de six cent mille livres sterling , et le nombre de ses sujets ne montait pas à beaucoup plus de quatre millions d'habitants. La seule Espagne alors en contenait une fois davantage. Cependant Elisabeth se défendit toujours avec succès, et eut la gloire d'aider à-ta-fois Henri TV à conquérir son royaume, et les Hollandais à établir leur république.

Il faut remonter en peu de mots aux temps d'Edouard VI et de Marie, pour connaître la vie et le règne d'Elisabeth.

Cette rûne, née en 1533, fut déclarée au berceau héritière légitime du royaume d'Angleterre, et peu de temps après déclarée bâtarde, quand sa mère Anne

j-,Goot^le

sous EDOUARD VI, MAJtIE, ET ÉLISABETB. 37

^ouleD passa du trôoe h l'échafaud. Son père, qui finit sa vie en 1547 ' niourut en tyran conune il avait vécu. De soa lit de mort il ordonnait des supplices, mais toujours par l'organe des lois. Il fit condamner à mort le duc de Norfolk et son fils , sur ce seul prétexte que leur vaisselle était marquée aux armes d'Angleterre. Le père, à la vérité, obtint sa grâce, mais le fils fut exécuté. Il faut avouer que si les Anglais passent pour faire peu de cas de la vie, leur gouvernement les a traités selon leur goût. Le règne du jeune Edouard VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, ne fut pas exempt de ces sanglantes tragédies. Son oncle Tliomas Seymour, amiral d'Angleterre, eut la tête tranchée, parcequ'il s'était brouillé avec Edouard Seymour, son frère, duc de Somerset, protecteur du royaume; et bientôt après le duc de Somerset lui-même périt de la même mort. Ce règne d'Edouard VI, qui ne fut que de ciuq ans, fut un temps de sédition et de troubles pendant lequel la nation Ait ou parut protestante. Il ne laissa ta couronne ni a Marie ni à Elisabeth, ses sœurs, mais à Jeanne Gray, descendante de Henri VII, petite-fille de la veuve de Louis XII et de Brandon, simple gentilhomme, créé duc de Suflokk. Cette Jeanne Gray était femme d'un lord Guildford, et Guildford était fils du duc de' Northumberland , tout puissant sous Edouard VI. Le tes-

tament d'Edouard VI, en donnant le trône à Jeanne Gray, ne lui prépara qu'un écliafiud : elle fut proclamée à Londres (i553]; mais le parti et le droit de Marie , fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, l'emportèrent; et la première iL'hosc que fit cette reine, après avoir signé son contrat

38 GBIV. CLXVII. DtS ANGLAIS, ETC.

de marisge avec Philippe, ce fut de feîre cocdunner à mort sa rivale (i554), princesse de dix-sept ans, pleine de grâces et d'innocence , qui n'avait d'autre crime que d'être nommée dans le testament d'Edouard. En vain elle se dépouilla de cette dignité fatale, qu'elle ne garda que neuf jours; elle fut conduite au atrplice , ainsi que son mari , son père , et son beau-père. Ce fut la troisi^e reine en Angleterre, en moins de vingt années, qui mourut sur l'écbafeud. La religiⁿ protestante, dims laquelle elle [^]it née, fut la principale cause de sa mort. Les bourreaux, dans cette révolution, furent beaucoup plus employa que les soldats. Toutes ces cruautés s'exécutaient par actes du paHement. Il y a eu des temps sanguinaires chez tous les peuples; mais chez le peuple anglais, plus de têtes illustres ont été portées sur l'écbafiud que dans tout le reste de l'EUirope ensemble. Ce fut le caractère de cette nation de commettre des meurtres juridiquement Les portes de Londres ont été infectées de crânes humains attachés aux murailles, Comme les temples du Mexique.

CHAPITRE CLXVIII

De la reine Élnabedi.

Elisabeth fut d'abord mise en prison par sa sœur, la reine Marie. Elle employa une prudence au-dessus de son Âge, et une flatterie qui n'était pas dans son caractère, pour conserver sa vie. Cette princesse, qui

CHAP. CLXVili. 1)E LA BKINK JÂUSABETU. ^9

rcAisa depuis Philippe II, quand elle fut reiaie, voulait alors épouser le comte de Devoosliire Courteuai; et il parait par les lettres qui restent d'elle qu'elle aTait beaucoup d'iDclination pour lui : ua t^l mariage n'eût point été extraordinaire; on voit que Jeanne Gray, destina au trôae, avait épousé le lord Guildfbrd; Marie, reine douairière de France, avait passé du lit de Louis XII dans tes bras du chevalier Brandon. Toute la maison royale d'Angleten-e venait d'un simple gentilhomme nommé Tudor, qui avait épousé la veuve de Henri V, fille du roi de France Charles VI; et eu France, quand les rois n'étaient pas encore parveuius au degré de puissance qu'ils ont eu depuis, la veuve de Louis-le-Gros ne fit aucune difficulté d'épouser Matthieu de Montmorend.

Elisabeth, dans sa prison, et dans l'état de persécution où elle vécut toujours sous Marie , mit à profit sa disgrâce; elle cultiva son esprit, apprit les langues et les sciences : mais de tous les arts oii elle excella, celui de se ménager avec sa sœur, avec les catholiques et avec les protestants, de dissimuler, et d'apprendre à régner, fut le plus grand.

(1559) A peine proclamée reine, Philippe II, son beau-frère , la rechercha en mariage. Si elle l'eût épousé, la France et la Hollande couraient risque d'être accablées: mais elle haïssait la religion de Philippe, n'aimait pas sa personne, et voulait à-ia-fois jouir de la vanité d'être aimée et du bonheur d'être indépendante.

Mise en prison sous la reine sa sœur catholique, elle songea , dès qu'elle fut sur le trône , à rendre

.\o CUKf. CLXVIII. DB LA REIITX ELISABETH.

le i-oyautne protestant. (iSSg) Elle se fit pourtant couronner par un évêque catholique, poui' ne pas effaroucher d'abord les esprits. Je ronarquerais qu'elle alla de Westminster à la tour de T^oodres dans un char suivi de cent autres. Ce n'est pas que les carrosses fussent alors en usage, ce n'était qu'un appareil passager.

Immédiatement après elle convoqua un parlement qui établit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui, et qui donna au souverain la suprématie, les décimes, et les annales.

Élisabetli eut donc le titre de chef de la religion anglicane. Beaucoup d'auteurs, et principalement les Italiens, ont trouvé cette dignité ridicule dans une femme : mais ils pouvaient considérer que cette femme régnait; qu'elle avait les droite attachés au trône par les lois du pays; qu'autrefois les souverains de toutes les nations connues avaient l'intendance des choses de la religion; que les empereurs romains furent souverains pontifes; que si aujourd'hui dans quelques pays l'Église gouverne l'état, il y en a beaucoup d'autres où l'état gouverne l'Église. Nous avons vu en Russie quatre souveraines de suite présider au synode qui tient lieu du patriarcat absolu. Une reine d'Angleterre qui nomme un archevêque de Cantorbéry, et qui hii prescrit des lois, n'est pas plus ridicule qu'une abbesse de Fontevrault qui nomme des prieurs et des curés , et qui leur donne sa bénédiction : en un mot chaque pays a ses usages.

Tous les princes doivent se souvenir, et les évêques

CHAP. CLXVIII. DE LA REINE ELISABETH

ne doivent pas perdre la mémoire de la fameuse lettre de la reine Elisabeth à Heatou, évêque d'Ély.

PRés<MIPTU£UX PBiLAT,

« J'apprends que vous difTérez à conclure l'affaire a dont vous êtes convenu : ignorez -vous donc que « moi, qui vous ai élevé, je puis également vous faire u rentrer dans le néant? Remplissez au plus tôt votre « engagement , ou je vous ferai descendre de votre <• siège.

a Votre amie, tant que vous mériterez que je le sois. « Elisabeth. »

Si les princes et les magistrats avaient toujours pu établir un gouvernement assez ferme pour être en droit d'écrire impunément de telles lettres, il n'y aurait jamais eu de sang versé pour les querelles de l'empire et du sacerdoce ' .

> Les troubles rdi^eni, qui <wt)i long-teinps déchiré l'Europe, ont pour première orifjine la bute que firent les premiers empereurs chrétiens de se mêler des if&ires ecclésiastiques, i U solldilation des préltre, qui, nÿaat pa soni les empereors païens que diffamer ou calomuieF leurs kd- Tcmim, espérèrent ivoir sous ces nouTcaui princes le plaisir de les punir. Soit mauvaise politique, soit vanité , soit superstition , on vil le féroce ConstantinD, noueueore baptisé , paraître i laSte d'un concile. Ses sncces-Kuis suivirent son eicniple , et les troubles qui ont depuis agité l'Europe (iiren la suile nécessaire de cette conduite. En eFfel , dès que l'on établit potlr principe que les prtneei sont ohligés en conscience de sévir contre ceux qtii attaquent la religion, de sta-

tuer une peine quelle qu'elle soit> contre la professioQ ouverte ou cachée, l'exercice public on sciel d'aucun cnlte; la maxime que les peuples ont le droit et même sont dans l'obligation de s'armer contre un prince hérétique ou ennemi de la religion, en devint une conséquence nécessaire. Les droits des princes peuvent-ils balancer ceux de ta Divinité même? la paix temporelle mériterait-elle d'être sacrifiée à la gloire de la foi ? Il n'est pas question ici d'accorder à des particuliers

4^ CHAP. CLXIII. DE LA SEINE ÉUSABETII.

La religion anglicane conserva ce que les cérémonies romaines ont d'auguste, et ce que le luthéranisme a d'austère. J'observe que de neuf mille quatre cents bénéficiers que contenait l'Angleterre, il n'y eut que quatorze évêques, cinquante chanoines, et quatre-

le droit dangereux de se révoluer; il eût été un tribunal supérieur qui protégeât le prince contre le non de perdre ses droits ; ainsi les objections qu'on fait contre le droit de résistance sont tenues par plusieurs publicistes, les restrictions qui rendent ce droit , pour ainsi dire , inutile dans la pratique , ne peuvent l'appliquer , il doit de se révolter contre un [Mince hé-

Je remarque que les parties de l'intolérance religieuse ont •affecté, -inévitablement tant les maximes séditieuses*, tant les maximes civiles. Mais entre deux opinions opposées , soutenues* suivent les circonstances par un même corps , celle qui s'accorde avec ses principes constants* ne doit-elle pas être regardée comme sa vraie doctrine ? Cette proposition. Tout prince doit employer sa puissance pour détruire l'hérésie ; et celle - d , Toute nation a droit de se soulever contre un prince hérétique, sont les conséquences d'un même principe. Il faut , si l'on veut l'appliquer

juste , ou les admeUre , ou les rejeter ensemble. Tout ce qu'on a dit, pour prouver que des prélm ■ ntolénuit* peuvent Mre de bons dlOfens,serédnitiunpnrTeiUage:fidre juj<r à un prince d'extenniuier les hérétiques , c'est lui faire jurtr, en terme* équivalents, qu'U *e soumet! âtre dépouillé de son trôna, si lui-^ème devient hérétique.

L'intérêt dei princes a donc été, non de chercher i régler ta rdi-gioo , mais de séparer la religion de l'état , de laisser aux prêtres la libre di^mù- (ion des sacrements , des censures, des fanchioni ecdéùastiques ; mais de ne donner aucun efllet civil i aucune de leur* décisions , de ne leur donner mcune influence sur les mariages, sur les actes qui constatent la mort ou la naissance; de ne point souffrir qu'ils interviennent dans aucun acte civil ou politique, et déjuger les procès qui s'élèveraient entre eux et les citayeni pour des droits temporels relatif à leurs fonction* , comme on dédderail les procès semblaUes qui s'élévoaient entre les membres d'une aModation libre, ou entre cette assodation et des particuliers. Si Constantin edt' suivi cette politique, que de nng il eût épargné! Dans tous les pays où le prince s'est mêlé de la religion , k moins que, comme celle de l'andenne Rome, die ne lilt bornée i dépures cérémoniES, l'^t aété troublé, le prince exposé à loua les attentats du fanatisme ; et l'indifférence seule pour la rdigim a pu amener une paix duraMe.

CHU>. CLXVIII. DE LA AEmE ÉUSA.BETU. 43

vingts curés, qui, n'acceptaot paa ia réforme, restèrent catho-
liques et perdirent leurs bénéfices. Quand oa pense que la nation
anglaise changea quatre fois de religion depuis Henri VIII , on
s'étonne qu'un peuple si lihre ait été si souraïs, ou qu'un peuple
qui a tsnt de fermeté ait eu tant d'inconst&nce. Les Anglais ea

cela ressemblèrent k ces cantons suisses qui attendirent de leurs magistrats la décision de ce qu'ils de* Tiûent croire. Un acte du parlement est tout poi* les Anglais; ils aiment la loi, et on ne peut les conduire que par les lois d'un parlement qui prononce, ou qui semble prononcer par lui-même'.

Personne ne fut persécuté pour être catholique;

< Ces wàmta An^iwf, li docilei mku !■ nuison de Xador, firent nne gctem opiniâtre i Chtrlea I", p«r zèle de religiou; ils chusèreal Jao> qvea II, wd Gk, lur le timple Mupfon qu'il tougcait i rétablir la religiao i«Mkke;iiiiai> le» ciroMUtaocei arucnt dmigé. HeDriTIII èproUTa pehde réûUnce , parcequ'il a'itttqu qtie la hiénrchk ecclisiaitiqm, dent lei abui mient lérolté tous It* peuples ; soiu ÉdouEvd , la religinB proteatante derint aisément la dominante ; elle a\^t Eut du progrès rapides mus le règne de Henii TIII, malgré les penéentionii et Home ne TeconiuûuMit pour lalboliquaet qoe cbui qui reconnaiuaient ion autorité , tout ceux qui anient apionoTé la révolution de Henri TCE le trouvèrent protatanti un* le voidoir. Le r^ne de Marie liit court ; elle étonna U Dation par des i^flice*, mail «Ue ne la efaango point; et il tôt «iié k tilinbelh de rétablir le protettaptiime. Enfin, lonqu'A force de diipotent on eat bien élaUi la dtilinctian mtte les différente* irojauces , lorsque Ica peTKCutiotti eurent fercé les diuidnti k se réunir en Mctet bien distinctes, tout diatigancot de relifpaa devint plu* difficile en Angleterre qn'ail]eDrt;eIle n'^tla-paii qn'apè» que U tolérance de toute» les comninnioni chrétiennes Fut bien étaUic ; et loéne, tant que les lois pénale* contre le» catholiques lubaiitenot, tant que l'entrée du parlemeni restera fciuiée aux non-eonformistes, celta paix ne >et« fondée que sur l'indifléroce pour ta religion : indiffiroice qui est moins grande

en Angleterre que dans aucun autre pays. En 1750, tes compatriotes de Locke et de Newton ont donné à l'Europe éminée le spectacle d'un incendie allumé au nom de Dieu. K-

CHAP. CLXVIII. DE LA. HEIHE ELISABETH

mais ceux qui voulurent troubler l'état par principe de conscience furent sévèrement punis. Les Guises, qui se servaient alors du prétexte de la religion pour établir leur pouvoir en France, ne manquèrent pas d'y employer les mêmes armes pour mettre Marie Stuart, reine d'Ecosse, leur nièce, sur le trône d'Angleterre. Maîtres des finances et des armées de France, ils envoyaient des troupes et de l'argent en Ecosse, sous prétexte de secourir les Ecosse catholiques contre les Ecosse protestants. Marie Stuart, épouse de François II, roi de France, prenait hautement le titre de reine d'Angleterre, comme descendante de Henri VII. Tous les catholiques anglais, écossais, irlandais, étaient pour elle. Le trône d'Elisabeth n'était pas encore affermi; les intrigues de la religion pouvaient le renverser. Elisabeth dissipe ce premier orage; elle envoie une armée au secours des protestants d'Ecosse, et force la régente d'Ecosse, mère de Marie-Stuart, à recevoir la loi par un traité, et à renvoyer les troupes de France dans vingt jours.

François II meurt : elle oblige Marie Stuart, sa veuve, à renoncer au titre de reine d'Angleterre. Ses intrigues encouragent les états d'Edimbourg à établir la réforme en Ecosse; par là elle s'attache un pays dont elle avait tout à craindre.

A peine est-elle libre de ces inquiétudes que Philippe II lui donne de plus grandes alarmes. Philippe était indispensablement dans ses intérêts, quand Marie Stuart, héritière d'Elisabeth, pouvait espérer de i-cunir sur une même tête les couronnes de France, d'Angleterre, et d'Ecosse. Mais François II était

CHAP. CLXVIII. DE I^ REINE ELISABETH

mort , et sa veuve retournée en Ecosse sans appui , Philippe, n'ayant que les protestants à craindre, devint l'implacable ennemi d'Elisabeth.

Il soulève en secret l'Irlande contre elle, et elle réprime toujours les Irlandais. Il envoie cette flotte invincible pour la détrôner, et elle la dissipe. Il soutient en France cette ligue catholique, si funeste à- la maison royale, et elle protège le parti opposé. La république de Hollande est pressée par les armes espagnoles; elle l'empêche de succomber. Autrefois les rois d'Angleterre dépeuplaient leurs états pour se mettre en possession du trône de France; mais les intérêts et les temps sont tellement changés, qu'elle envoie des secours réitérés à Henri IV pour l'aider à conquérir son patrimoine. C'^t avec ces secours que Henri assiégea enfin Paris, et que, sans le duc de Parme , ou sans son extrême indulgence pour tes as- «égés, il eût mis la religion protestante sur le trône. C'était ce qu'Elisabeth avait extrêmement à cœur. On aime à voir ses soins réussir, à ue point perdre le finit de ses dépenses. La haine contre la religion catholique s'était encore fortifiée dans son coeur depuis qu'elle avait été excommuniée par Pie V et par Sixte- Quint; ces deux papes l'avaient déclai-

rée indigne et incapable de régner : et plus Philippe II se déclarait le protecteur de cette religion, plus Elisabeth en était l'ennemie passionnée. Il n'y eut point de ministre protestant plus affligé qu'elle quand elle apprit l'abjuration de Henri IV. Sa lettre à ce monarque est bien remarquable : a Vous m'off[ri]ez votre amitié comme à ■ votre sœur, je sais que je l'ai méritée, et certes à un

CHAP. CLXVIII. DE LA. BEIHE ELISABETH

«grand prix; je ne m'en repentirais pas si vous n'a» <c vriez pas changé de père. Je ne puis plus être votre a sœur de père; car j'aimerais toujours plus chèrement « cdiû qui m'est propre que celui qui vous a adopté.* Ce billet fût voir eo mCme temps son cœur, ton esprit, et Ténergie avec laquelle elle s'exprimait dans une langue étrangère.

Malgré cette haine contre la religion romaine, il est rare qu'elle ne fut point sanguinaire avec les catholiques de «on royaume, comme Marie l'avait été avec les protestants. Il est vrai que le jésuite Créton, le jésuite Campion , et d'autres, furent pendus (1581), dans le temps même que le duc d'Anjou, frère de Henri III , préparait tout à Londres pour son mariage avec la reine, lequel ne se fit point; mais ces jésuites furent unanimement condamnés pour des conspira» tions et des séditions dont ils furent accusés : l'arrêt fut donné sur les dépositions des témoins. Il se peut que ces victimes fussent innocentes; mais aussi la reine était innocente de leur mort, puisque les lois seules avaient agi : nous n'avons d'ailleurs mille preuves de leur innocence; et les preuves

juridiques de leurs crimes subsistent dans les archives de l'Angleterre.

Plusieurs personnes en France s'imaginent encore qu'Elisabeth ne fit périr le comte d'Essex que par une jalousie de femme; elles le troient sur la foi d'une tragédie et d'un roman. Mais quiconque a un peu lu, sait que la reine avait alors soixante et huit ans; que le comte d'Essex fût coupable d'une révolte ouverte, fondée sur le déclin de l'âge de la reine, et sur la jalousie de profiter du déclin de sa jeunesse;

CHAP. CI.XVIII. DE LA REINE ELISABETH

qu'il fut enfin condamné par ses pairs, lui et ses complices.

La justice, plus exactement rendue sous le règne d'Elisabeth que sous aucun de ses prédécesseurs, fut un des fondements de son administration. Les finances ne furent employées qu'à défendre l'état.

Elle eut des favoris, et n'en enrichit aucun aux dépens de la patrie. Son peuple fut son premier favori; non qu'elle l'aimât en effet, mais elle sentait que sa sûreté et sa gloire dépendaient de le traiter comme si elle l'eût aimé.

Elisabeth aurait joui de cette gloire sans tache, si elle n'eût pas souillé un si beau règne par l'assassinat de Marie Stuart, qu'elle osa commettre avec le glaive de la justice.

CHAPITRE CLXIX

De la reine Marie Stuart.

Il est difficile de savoir la vérité tout entière dans une querelle de particuliers ; combien plus dans une querelle de têtes couronnées, lorsque tant de ressorts secrets sont employés, lorsque les deux partis font valoir également la vérité et le mensonge ! Les auteurs contemporains sont alors suspects; ils sont pour la plupart les avocats d'un parti , plutôt que les dépositaires de l'histoire. Je dois donc m'en tenir aux faits avérés dans les obscurités de cette grande et fatale avejiture.

48 CHA.P. CLXIX. DE LA REINE

Toutes ses rivalités étaient entre Marie et Élisabeth , rivalité de nation , de couronne, de religion; celle de l'esprit, celle de la beauté. Marie, bien 'moins puissante, moins maîtresse ch^ elle, moins ferme, et moins politique, n'avait de supériorité sur Élisabeth que celle de ses agréments, qui contribuèrent même à son malheur. La reine d'Ecosse encourageait la faction catholique en Angleterre; et la reine d'Angleterre animait avec plus de succès la faction protestante en Ecosse. Elisabeth porta d'abord la supériorité de ses intrigues jusqu'à empêcher long -temps Marie d'Ecosse de se remarier à son choix.

(1565) Cependant Marie, malgré les négociations de sa rivale, malgré ses états d'Ecosse composés de protestants , et malgré le comte de Murray , son frère naturel, qui était à leur tête, épouse Henri Stuart, comte Darnley, son parent, et catholique comme elle. Elisabeth alors excite sous main les seigneurs protestants, sujets de Marie , à prendre les armes; la reine d'Ecosse les pour-

suivit elle-même, et les contraignit de se retirer en Angleterre: jusque-là tout lui était favorable, et sa rivale était confondue.

La faiblesse du cœur de Marie commença tous ses malheurs. Un musicien italien, nommé David Rizzio[^] fut trop avant dans ses bonnes grâces. Il jouait bien des instruments, et avait une voix de basse agréable : c'est d'ailleurs une preuve que déjà les Italiens avaient l'empire de la musique , et qu'ils étaient en possession d'exercer leur art dans les cours de l'Eui-opc ; toute la musique de la reine d'Ecosse était italienne. Une preuve plus forte que les cours étrangères se servent

MARIE STUART

de quiconque est en crédit, c'est que David Rizzio était pention-Daire du pape. Il coDtribua beaucoup au mariage de la reine, et ne servit pas moins ensuite k j'en dégôûter. Dwnlc[^], qui n'avait que le nom de roi, m[^]irisé de sa femme, aigri, et jaloux, entre par un escalier dérobé, suivi de quelques hommes armés, dans la chambre de sa femme , où elle soupait avec Rizzio et une de ses favorites : on renverse la table, et on tue Rizzio aux yeux de la reine , qui se met en vain aiMievant de lui. Elle était enceinte de cinq mois : la vue des épées nues et sanglantes fit sur elle une impression qui passa jusqu'au fruit qu'elle portait dans aoa Banc. Son fils Jacques VI , roi d'Ecosse et d'Angleterre, qui naquit quatre mois après cette aventure, trembla toute sa vie 1 la vue d*u&e épée nue , quelque effort qu'il fit pour surmonter cette disposition de ses organes : tant la nature a de force , et tant elle agit par des voies inconnues ' !

La reine reprit bientôt son autorité, se raccommoda avec le comte de Murray, poursuivit les meurtriers du musicien , et prit un nouvel engagement avec un comte de Bothwll. Ces nouvelles amours produisirent la mort du roi son époux (1 567) : on prétend

■ L'opinion que fimigiutiaD des mcres influe uir le bttui ■ été longloipi «dnrisc presque génénJemnil; Its pUloMpbes mfme le croyaient obligia 4b l'expliquer. L'impouimitldeoelteiBflaeace n'eit puiiudujle rigoureuxBcineat proatée, snii c'eit tout ce qu'on peut iccorderi et poar établir une opininn de ce genre, il budrail une wiiu de bits bien constalà qiuDt ilearexiHakce.et ttji qu'ils ne puissent Mre attribués au hiuard; ■I c'est e* qu'on eil bien iloigué d'avoir. Lm œmplea qu'on dte uot bien plui pro[»«9 à noutrer]e pouvoir de l'imagiuation sur nos jugement! , lur notre muiitTe de <oir, qu'i prouver le pouvoir de celle de la nière lar l« talu. &.

F»ii sva LM Moiti». IV. i

50 CHàF. CLXIX. DB Ll. RXIHE

qu'il fut d'abord empoisonné , et que sou tempèrament eut ta force de résister au poison ; mais il est cettaia qu'il fut assassiné à Edimbourg dans une maison isolée, dont la reine avait retiré ses plus précieux meubles. Dès que te coup fut fait, on fit sauter la maison avec de ta poudre; on enterra son oorps auprès de celui de Rizzio dans le tombeau de ta maison royale. Tous les ordres de l'état, tout le peuple, accusèrent Bothwell de l'assassinat; et dans le temps même que ta voix publique criait vengeance, Mane se fit enlever par cet assassin , qui avait encore les mains teintes du sang de son mari, et l'épousa publiquement. Ce qu'il y eut de singulier dans cette horreur, c'est que Bothwell avait alors une

femme, et que, pour se séparer d'elle, il la força de l'accuser d'adultère, et fit prononcer un divoicé par l'archevêque de Salathiel» selon les usages du pays.

Bothwell eut toute l'insolence qui suit les grands crimes. Il rassembla les principaux seigneurs, et leur fit signer un écrit, par lequel il était dit expressément que la reine ne se pouvait dispenser de l'épouser, puisqu'il l'avait enlevée, et qu'il avait couché avec elle. Tous ces faits sont avérés ; les lettres de Marie à Bothwell ont été contestées ; mais elles portent un caractère de vérité auquel il est difficile de ne pas se rendre. Ces attentats soulevèrent l'Ecosse. Marie, abandonnée de son armée, fut obligée de se rendre aux confédérés. Bothwell s'enfuit dans les îles Orcades ; on obligea la reine de céder sa couronne à son fils, et on lui permit de nommer un régent. Elle nomma lord Murray, son frère. C'est ainsi qu'elle fut accusée.

MARIE II. RT. 51

Elle fut moins de reproches et d'injures. Elle se sauva de sa prison. L'humeur douce et sévère de Murray procurait à la reine un parti. Elle leva six mille hommes, mais elle fut vaincue, et se réfugia sur les frontières d'Angleterre (1568). Elisabeth la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlisle ; mais elle lui fit dire qu'étant accusée par la voix publique du meurtre du roi son époux, elle devait s'en justifier, et qu'elle serait jugée, si elle était innocente.

Elisabeth se rendit arbitre entre Marie et la régence d'Ecosse. Le régent vint lui-même jusqu'à Hamptoncourt (1569), et se soumit à remettre entre les mains des commissaires anglais les preuves qu'il avait contre sa sœur. Cette malheureuse princesse,

d'un autre côté, retenue dans Carlisle , accusa le comte de Murray lui-même d'être auteur de la mort* de son mari, et récusait les commissaires anglais, à moins qu'on ne leur joignit les ambassadeurs de France et d'Espagne. C^ pendant la reine d'Angleterre fit continuer cette espèce de procès, et jouit du plaisir de voir flétrir sa rivale, sans vouloir rien prononcer. Elle n'était point juge de la reine d'Ecosse; elle lui devait un asile, mais elle la fit transférer à Tuthbury , qui fut pour elle une prison.

Ces désastres de la maison royale d'Ecosse retombaient sur la nation partagée en actions produites par l'anarchie. Le comte de Murray fut assassiné par une Écossaise qui se fortifiait du nom de Marie. Les assassins entrèrent à main armée en Angleterre, et firent quelques ravages sur la frontière.

(1570) Elisabeth envoya bientôt une armée punir

51 CHAP. CLXIX. DE LA REINE

«es brigands , et teur l'Ecosse ea re^xx^. Elle 6t éltrr |K>ur régeait le comte de Leoox , fr^ du roi anasuné. Il n'y a dans t«tt« démande que de la justice et de la gaudeur : mats en même temps qq conspirait en Angleterre pour délivrer Marie de la prison ou elle était l'etaue; le pape Pie V faisait très indiscretement aflScher dans Londres uoe bulle par laquelle il excommuniait Elisabeth, et déliait ses sujets du serment de fidélité : c'est cet attentat , si familier aux papes , si horrible, etsi absurde, qui ulcéra le cœur d'Elisabeth. On voulait secourir Marie, et on la perdait. Les deux reines négociaient ensemble, mais l'une du haut du trône, et l'autre du fond d'une prison. Il ne paraît pas que Marie se conduisit avec la Bexibilité qu'exigeait •on malheur. L'Ecosse pendant ce temps-là ruisselait de sang. Les catholiques et les pro-

testants faisaient la guerre civile. L'ambassadeur de France et l'archevêque de Saint-André furent faits prisonniers , et l'archevêque pendu (1571) sur la déposition de son propre confesseur , qui jura que le prélat s'était accusé à lui d'être complice du meurtre du roi.

Le grand malheur de la reine Marie fut d'avoir des amis dans sa disgrâce. Le duc de Norfolk , catholique, voulut l'épouser , comptant sur une révolution et sur le droit de Marie à la succession d'Elisabeth. Il se forma dans Londres des partis en sa faveur, très faibles il la vérité, mais qui pouvaient être fortifiés des forces d'Espagne et des intrigues de Rome. Il en coûta la tête au duc de Norfolk. Les pairs le condamnèrent à mort (1571), pour avoir demandé au roi d'Espagne et au pape des secours en faveur de Marie. Ils sang

la, Goutte

MARIE STUART

du duc de Norfolk resserra les chaînes de cette princesse malheureuse. Une « longue infortune » découragea point ses partisans à Londres , animés par les princes de Guise, par le saint-siège, par les jésuites , et surtout par les Espagnols.

Le grand projet était de délivrer Marie , et de la placer sur le trône d'Angleterre sa religion catholique avec elle. On conspira contre Elisabeth. Philippe II prépara déjà sa invasion (1586). La reine d'Angleterre alors, ayant fait mourir quatorze conjurés, fit juger Marie son égale, et elle si elle avait été sa sujette (1

586). Quarante-deux membres du parlement et cinq juges du royaume allèrent l'interroger dans sa prison à Fotheringay ; elle protesta , mais répondit. Jamais juge Bien ne fut plus incompetent, et jamais procédure ne fut plus irrégulière. On lui représenta de amples copies de ses lettres, et jamais le& originaux.. On fit valoir contre elle les témoignages de ses secrétaires, et on ne les lui confronta point. On prétendit la convaincre sur la déposition de trois conjurés qu'on avait fait mourir, et dont on aurait pu différer la mort pour les ékaniner avec elle. Enfin, quand on aurait pr»t cédé avec les formalités que l'équité exige pour le moindre des hommes, quand on aurait prouvé que Marie cherchait partout des secours et des vengeurs, ou ne pouvait la déclarer criminelle. Elisabeth n'avait d'autre juridiction sur elle que celle du puissant sur le faible et sur le malheureux.

Enfin, après dix-huit ans de prison dans un pays qu'elle avait imprudemment choisi pour asile, Marie eut la tête tranchée dans une chambre de sa prison

CHAP. CLXIX. DE LA REINE MARIE ETUART

tendue de voir (le 8 février 1587). Elisabeth sentait qu'elle faisait une action très condamnable, et elle la rendit encore plus odieuse en voulant tromper le monde, qu'elle ne trompa point, en affectant de plaindre celle qu'elle avait fait mourir, en prétendant qu'on avait passé ses ordres, et en faisant mettre en prison le secrétaire d'état qui avait, disait-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. L'Europe eut en horreur sa cruauté et sa

dissimulation. On estima son règne, mais on détesta son caractère. Ce qui condamna davantage Elisabeth, c'est qu'elle n'était point forcée à cette barbarie; on pouvait même prétendre que la conservation de Marie lui était nécessaire, pour lui répondre des attentats de ses partisans.

, Si cette action flétrit la mémoire d'Elisabeth, il y a une imbécillité fanatique à canoniser Marie Stuart comme une martyre de la religion : elle ne le fut que de son adultère, du meurtre de son mari, et de son imprudence: ses fautes et ses infortunes ressemblèrent parfaitement à celles de Jeanne d'Albany ; toutes deux belles et spirituelles, entraînées dans le crime par faiblesse, toutes deux mises à mort par leurs parents. Cette histoire ramène souvent les mêmes malheurs, les mêmes attentats, et le crime puni par le crime.

CD. CLXX. DE LA « PRANCB SOCS FRANC. U

rôle «1 lui résistant, la France était déchirée, faible, et prête d'être démembrée; elle était loin d'avoir en Europe de l'influence et du crédit. Les guerres civiles la rendirent dépendante de tous ses voisins. Ces temps de fureur, d'avilissement, et de calamités, ont fourni plus de volumes que n'en contient toute l'histoire moderne. Quelles furent les causes de tant de malheurs? la religion, l'ambition, le défaut de bonnes lois, un mauvais gouvernement.

Henri II, par ses rigueurs contre les sectaires, et surtout par la condamnation du conseiller Anne du Bourg, exécuté après la mort du roi, par l'ordre des Guises, fit beaucoup plus de calvinistes en France qu'il n'y en avait en Suisse et à Genève. S'ils

avaient paru dans un temps comme celui de Louis XII, où l'on faisait la guerre à la cour de Rome , on eût pu les favoriser; mais ils venaient précisément dans le temps que Henri II avait besoin du pape Paul IV pour disputer Naples et Sicile à l'Espagne , et lorsque ces deux puissance* s'unissaient avec le Turc contre la maison d'Autriche. On crut donc devoir sacrifier les ennemis de l'Église aux intérêts de Rome. IjC clergé, puissant à la cour, craignant pour ses biens temporels et pour son autorité, les poursuivit; la politique, l'intérêt, le zèle, concoururent k les exterminer. On pouvait les tolérer, comme Elisabeth en Angleterre toléra les catholiques; on pouvait conserver de bons sujets, en leur laissant la liberté de conscience. Il eût importé peu à l'état qu'ils chantassent à leur manière, pourvu qu'ils eussent été soumis aux lois de l'état ;on les persécuta , et on en fit des rebelles.

CHAP. CLXX. DE LA FRANCE

La mort funeste de Hesri II fut le signal de trente ans de guerres civiles. Un roi eofaut gouverné par des étrangers , des princes du sang et de grands officiers de la couronne jaloux du crédit des Guises, commencèrent la subversion de la France.

La fameuse cc»tspiration d'Amboïse est la première qu'on connaisse en ce pays. Les ligues faites et rompues, les mouvements passagers, les emportements et le repentir, semblaient avoir fait jusqu'alors le cai-actère des Gaulois , qui , pour avoir pi'is te nom de Francs, et ensuite celui de Français ^ n'avaient pa» changé de mœurs. Mais il y eut dans cette conspiration une audace qui tenait de celle de Catilina, un manège, une

profondeui', et un secret qui la rendait semblable à celle des vêpres siciliennes et des Pazzi de Florence : le prince Louis de Condé en fût l'ame invisible, et conduisit cette entreprise avec tant de dextérité, que quand toute la France sut qu'il en était le chef, personne ne put l'en convaincre.

Cette conspiration avait cela de particulier qu'elle pouvait paraître excusable, en ce qu'il s'agissait d'ôter le gouvernement à François duc de Guise, et au cardinal de Lorraine, son frère, tous deux étrangers, qui tenaient le roi en tutèle, la nation en esclavage, et les princes du sang et les officiers de la couronne éloignés : elle était très criminelle, en ce qu'elle attaquait les droits d'un roi majeur, maître par les lois de choisir les dépositaires de son autorité. Il n'a jamais été prouvé que dans ce complot on eût résolu de tuer les Guises; mais, comme ils auraient résisté, leur mort était inévitable. Cinq cents gentilshommes, tous bini

j-, Goot^le

&OVi FB&MÇOIS II. 57

accompagnés, et mille soldats déterminés, conduits par trente capitaines choisis, devaient se rendre au jour marqué du fond des provinces du royaume dans Amboise, où était la cour. Les rois n'avaient point encore la nombréuse garde qui les entoure aujourd'hui : le régiment de gardes ne fut formé que par Charles IX. Deux cents archers tout au plus accompagnaient François II. Les autres rois de l'Europe n'en avaient pas davantage. Le connétable de Montmorency, restant depuis dans Orléans, où les Guises avaient mis une garde nouvelle à la mort de François, chassa ces nouveaux soldats, et les menaça de les faire pendre

comme des ennemis qui mettaient une barrière entre le roi et son peuple.

La simplicité des mœurs antiques était encore dans le palais des rois-, mais aussi ils étaient moins assurés contre une entreprise déterminée. Il était aisé de se saisir, dans la maison royale, des ministres, du roi même; le succès semblait sûr. Le secret fut gardé par tous les conjurés pendant près de six mois. L'indiscrétion du chancelier, nommé du Barri de Jean Renaudie, qui s'ouvrit dans Paris à un avocat, fit découvrir la conjuration : elle n'en fut pas moins exécutée; les conjurés n'allèrent pas moins au rendez-vous. Leur « initiative d'espérée venait surtout du fanatisme de la religion : ces gentilshommes étaient la plupart des calvinistes, qui se faisaient un devoir de venger leurs frères persécutés. Le prince Louis de Condé avait hautement embrassé cette secte, parce que le duc de Guise et le cardinal de Lorraine étaient catholiques. Une ré-

'58 CHA.P. CLXX. DE LA RÈGLE»CS

volution dans l'Église et dans l'état devait être le fruit de cette entreprise.

(1560) Les Guises eurent à peine le temps de faire venir des troupes. Il n'y avait pas alors quinze mille hommes enrégimentés dans tout le royaume; mais on en rassembla bientôt assez pour exterminer les conjurés. Comme ils venaient par troupes séparées, ils furent aisément défaits ; du Barri de La Renaudie fut tué en combattant; plusieurs moururent comme lui les armes à la main. Ceux qui furent pris périrent dans les supplices; et pendant un mois entier on ne vit dans Amboise que des échafauds sanglants et des potences chargées de cadavres.

Isa conspiration découverte et punie ne servit qu'à augmenter le pouvoir de ceux qu'on avait voulu détruire. François de Guise eut la puissance des anciens maires du palais, sous le nouveau titre de lieutenantgénéral du royaume : mais cette autorité même de François de Guise, l'ambition turbulente du cardinal en France, révoltèrent contre eux tous les ordres du royaume, et produisirent de nouveaux troubles.

Les calvinistes, toujours secrètement animés par le prince Louis de Condé, prirent le^ armes dans plusieurs provinces. Il fallait que les Guises fussent bien puissants et bien redoutables, puistjue ni Condé, ni Antoine, roi de Navarre, son frère, père de Henri IV, ni le fameux amiral de Coligni, ai son frère d'Ande- , lot, colonel-général de l'infanterie, n'osaient encore se déclarer ouvertement. I^e prince de Condé fut le premier chef de parti qui parut faire la guerre civile en homme timide. Il portait les coups et retirait la

sous FRARÇOIS II. 39

maîa; et, croyant toujours se ménager avec la cour, qu'il voulait perdre, il eut l'imprudence de venir à Fontainebleau en cour-tisan, dans le temps qu'il eût dû être en soldat à la tête de son parti. Les Guises le font arrêter dans Orléans. On lui fait son procès par le conseil privé et par des commissaires tirés du parlement, malgré les privilèges des princes du sang de n'être jugés que dans la cour des pairs, les chambres assemblées : mais qu'est un privilège contre ta force 7 qu'est un privilège dont il n'y avait d'exemple que dans la violation même qu'on en avait faite autre-fois dans le procès criminel du duc d'Alençon?

(1560) Le prince de Condé est condamné à perdre la tête. Le célèbre chancelier de L'Hospital, ce grand législateur dans un temps où on manquait de lois, et cet intrépide philosophe dans un temps d'enthousiasme et de fureurs, refusa de signer. Le comte de Sancerre, du conseil privé, suivit cet exemple courageux. Cependant on allait exécuter l'arrêt. Le prince de Condé allait paraître par la main d'un bourreau, lorsque tout-à-coup le jeune François II, malade depuis long-temps, et infirme dès son enfance, meurt à l'âge de dix-sept ans, laissant à son frère Charles, qui n'en avait que dix, un royaume épuisé et en proie aux factions.

La mort de François II fut le salut du prince de Condé; on le fit bientôt sortir de prison, après avoir ménagé entre lui et les Guises une réconciliation qui n'était et ne pouvait être que le sceau de la haine et de la vengeance. On assemble les états à Orléans. Rien ne pouvait se faire sans les états dans de pareilles cir-

60 CH. CLXX. DE LA FRAICHE AOUT 1560, t. I.

constances. L'autorité de Charles IX. et l'administration du royaume sont accordées par les états à Catherine de Médicis, mais non pas le titre de régente. Les états même ne lui donnent point le titre de majesté : il était nouveau pour les rois *. Il y a encore beaucoup de lettres du sire de Bourdieu, dans lesquelles on appelle Henri III votre altesse.

CHAPITRE CLXXI

De la France. Minorité de Charles IX.

Dans toutes les minorités des souverains, les anciennes constitutions d'un royaume reprennent toujours un peu de vigueur, du moins pour un temps, comme une famille assemblée après la mort du père. On tint à Orléans, et ensuite à Pontoise, des états-généraux : ces états doivent être mémorables par la séparation éternelle qu'ils mirent entre l'épée et la robe. Cette distinction fut ignorée dans l'empire romain jusqu'au temps de Constantin. Les magistrats savaient combattre, et les guerriers savaient juger. Les armes et les lois furent aussi dans les mêmes mains chez toutes les nations de l'Europe, jusque vers le quatorzième siècle. Peu-à-peu ces deux professions furent séparées en Espagne et en France : elles ne l'étaient pas absolument en France, quoique les parlements ne fussent plus composés que d'hommes de robe

CH. CLXXI. LA. gILKtiCF. SOUS CBAItLES IX. 61

Langue. Il résulta la juridiction des baillis, celle que dans plusieurs provinces allemandes, ou frontières de l'Allemagne. Les états d'Orléans, convaincus (que ces baillis de robe courte ne pouvaient guère se consacrer à étudier les lois, leur ôtèrent l'administration de la justice, et la conférèrent à leurs seuls lieutenants de robe noire : ainsi ceux qui par leurs institutions avaient toujours été juges, cessèrent de l'être.

Le chancelier de l'Hospital eut la principale part à ce changement. Il fut et dans le temps de la plus grande faiblesse du royaume; et il a contribué depuis à la force du souverain, en divisant sans retour deux professions qui auraient pu, étant réunies, balancer l'autorité du ministère. On a cru depuis que la noblesse ne pouvait conserver le dépôt des lois. On n'a pas fait remarquer que la chambre haute d'Angleterre, qui compose la

seule noblesse du royaume proprement dite, est une magistrature pennaneate, qui con-

■ Ce*10Belütt>D\>at p« être coDfbnéues^e chef des peupla
Mi le* Uw él^«ntsiHililM,etquiO'aiùeDtpuutnl de troupes réglées
toujours subMstauleg. . Alan DO même homme remplûait tour-i-
tour toutes les fonction* de lasori^é, romme cbaipie philosophe
nabnuait toute féiendiie des sdence*, lorsque les détail* de dMc-
nae éuicut très peu étanlui. A Rome, k« fonotîaoi de militaire et
de magi*tr«t commencèrent ■ se séparer long-te<il|M ■ laut U
deslniclion de la républitiue, quoique jamais elles n'aient appar-
lenn 4 d(s ordre* sépwés. Un génèrel étsit fe juge suprême des
previnces ^nll pHTcniail nn juri»con«ilte, devenu préteur ow
pr»mik»ul , commandait les troupes de sa province. Mai* ce mé-
lange n'avait lieu que pour toi IMTwnnages de cet ordre : les ju-
risconsultes se formaient au barreau . et les ^errieTs daoi le*
eamps. Le mal n'ert donc pas «o France d'avoir séparé t»
boctinii*, mais d'avoir formé deux ordres de ceui qui les rem-
plissent, n serait ridicule que les militaires voulussent juger,
comme il le serait qu'un géomètie voulût enseigner la chimie;
mais toute distinction légale, toute «KriagicHi eo ce genre ot nui-
sible à U nciété. K.

j-,Goot^le

6a CHA>. CLXU. DE LA FH&HCE

court à form«- les lois , et rend la justice. Qusiid cHi observe
un grand changeraeat dans la constitution d'un état, et qu'on voit
des peuples voisins qui n'ont pas subi ces changements dans les
mêmes circonstances, il est évident que ces peuples ont eu un
autre génie et d'autres mœurs.

Ces états -généraux firent connaître combien l'administration du royaume- était vicieuse. Le roi était endetté de quarante millions de livres. On manquait d'argent; on en eut à peine. C'est là le véritable principe du bouleversement de la France. Si Catherine de Médicis avait eu de quoi acheter des serviteurs et de quoi payer une armée, les différents partis qui troublaient l'état auraient été contenus par l'autorité royale. La reine-mère se trouvait entre les catholiques et les protestants, les Condés et les Guises. Le connétable de Montmorency avait une faction séparée. La division était dans la cour, dans Paris, et dans les provinces. Catherine de Médicis ne pouvait guère que négocier au lieu de l'égarer. Sa maxime de tout diviser, afin d'être maîtresse, augmenta le trouble et les malheurs. Elle commença par indiquer le colloque de Poissy entre les catholiques et les protestants : ce qui était nié l'ancienne religion en compromis, et donner un grand crédit aux calvinistes, en les faisant disputer contre ceux qui ne se croyaient faits que pour les juger.

Dans le temps que Théodore de Bèze et d'autres ministres venaient à Poissy soutenir solennellement leur religion en présence de la reine et d'une cour où l'on chantait publiquement les psaumes de Marot,

je, Google

SODS CHARLES IX. 63

Il y avait en France le cardinal de Ferrare , légat du pape Paul IV. Mais comme il était petit-fils d'Alexandre VI par sa mère, on eut plus de mépris pour sa naissance que de respect pour sa place et pour son mérite; les laquais insultèrent son porte-croix. On affichait devant lui des estampes de son grand-père , avec l'histoire

des scandales et des crimes de sa vie. Ce légat amena avec lui le général des jésuites, Lainez, qui ne savait pas un mot de français, et qui disputa au f»}lloque de Poissi en italien ; langue que Catherine de Médicis avait rendue familière à la cour, et qui influait alors beaucoup dans la langue française. Ce jésuite, dans le colloque, eut la hardiesse de dire à la reine qu'il ne lui appartenait pas de le convoquer, et qu'elle usurpait le droit du pape. Il disputait cependant dans cette assemblée qu'il réprouvait; il dit en parlant de l'eucharistie, -a que Dieu ■ était à la place du pain et du vin, comme un rot « qui se fait lui-même son ambassadeur. » Cette puérilité fit rire. Son audace avec la reine excita l'indignation. Les petites choses nuisent quelquefois beaucoup ; et dans la disposition des esprits tout servait à la cause de la religion nouvelle.

(Janvier 156a) Le résultat du colloque et des intrigues qui le suivirent fut un édit, par lequel les protestants-pouvaient avoir des prêches hors des villes; et cet édit de pacification fut encore la source des guerres civiles. Le duc François de Guise, qui n'était plus lieutenant-général du royaume, voulait toujours en être le maître. Il était déjà lié avec le roi d'Espagne Philippe II, et se faisait regarder par le p«uple

j-,Goot^le

CHAP. GLXXI. DE LA FRANCE

comme le protecteur de la catholicité. Les seigneurs ne marchaient dans ce temps-là qu'avec un nombreux cortège : on ne voyageait point comme aujourd'hui dans une chaise de poste pré-

cédée de deux ou trois domestiques ; on était suivi à plus de cent chevaux y c'était la seule magnificence. On couchait trois ou quatre dans le même lit , et on allait à la cour habiter une chambre où il n'y avait que des coffres pour meubles. Le duc de Guise, en passant auprès de Vassy sur les frontières de Champagne , trouva de* calvinistes qui, jouissant du privilège de Tédit, chantaient paisiblement leurs psaumes dans une grange : ses valets insultèrent ces malheureux; ils en tuèrent environ soixante, blessèrent et dissipèrent le reste. Alors les protestants se soulèvent dans presque tout le royaume. Toute la France est partagée entre le prince de Condé et François de Guise. Catherine de Médicis Botte entre eux deux. Ce ne fut de tous côtés que massacres et pillages. Elle était alors dans Paris avec le roi son fils ; elle s'y voit sans autorité ; elle écrit au prince de Condé de venir la délivrer-. Cette lettre funeste était un ordre de continuer la guerre civile; on ne la faisait qu'avec trop d'inhumanité : chaque ville était devenue une place de guerre , et les rues des champs de bataille.

(i 56a) D'un côté étaient les Guises, réunis par bien-séance avec la faction du connétable de Montmorency , maître de la personne du roi ; de l'autre était le prince de Condé avec les Coligni. Antoine, roi de Navarre, premier prince du sang, faible et irrésolu, ne sachant de quelle religion ni de quel parti il était, ja-

j-,Goot^le

sous CHJHLBS IX. 65

Louis du prince de Condé son frère, et servant malgré lui le duc de Guise qu'il détestait est traîné au siège de Rouen avec Catherine de Médicis elle-même : il est tué à ce siège, et il ne mérite

d'être placé dans l'histoire que parcequ'il lut le père du grand Henri IV.

La guerre se fit toujours jusqu'à la paix de Ver* vins , cfHnme dans les temps anarchiques de la décadence de la seconde race et du commencement de la troisi^e. Très peu de troupes réglées de part et f autrCf excepté quelques C(Hnpagnies de gens d'armes des priDcipaux chefs : la solde n'était fondée que sur le pillage. Ce que la faction protestante pouvait amasser servait à faire venir des Allemands pour achever la destruction du royaume. Le roi d'Espagne, de son côté, envoyait de petits secours aux catholiques pour entretenir cet incendie, dont il espérait profiter. C'ât ùnsi que treize enseignes espagnoles marchèrent au secours de Moatluc dans la Saintonge. Ces temps fbrent sans contredit les plus funestes de la monarchie. (l 56a) La première bataille rangée qui se donna fut celle de Dreux. Ce n'était pas seulement Français contre Français : les Suisses fesaient la principale force de l'infanterie royale , les Allemands celle de l'armée protestante. Cette journée Ait unique par la prise des deux généraux : Montmc-Hrenci , qui commandait l'armée royale en qualité de connétable, et le prince de Coudé, furent tous deux prisonniers. François de Guise, lieutenant du connétable, gagna la bataille, et Coligni , lieutenant de Condé , sauva son armée. Guise fiit alors au comble de sa gloire; toujours vainqueur partout où il s'était trouvé, et toujours réparant les

E*ui iDk uu Moioi. IT. s

CHAP. CLXXI. DE LA FBANCE

BuUheurB du connétable, son mal en autorité, mais non pas en réputatiim. 11 était l'idole des cathoLiqoes^ et te mutre de la cour; afi^le, généreux, et en tout SOIS le premier homme de l'état.

(1563) Après la victoire de Dreux, il alla £ùre le siège d'Orléans ; il était prêt de prendre la ville , qui était le centre de ta faction protestaaté, Itvsqu'il fut assassiné. Le meurtre de ce grand homme fut le premier que le &natisme fit commettre en France. Ces mêmes huguenots qui, sous François I"* et sous Henri U , n'avaient su que prier Dieu , et souiTir ce qu'ils appelaient /e martyr, étaient devenus des enthousiastes fiirieux : ils ne li-saient plu* l'Éciiture que pour j chercher des exemples d'assassinaats. Poltrot de Méré se crut un ^éod envoyé de IMeu pour tuer un chef phâlistin. Cela est si vrai que le parti fit des v«rs à son honneur, et que j'ai vu encore une de ses ea^ tampes, avec une inscription qui élève son crime jusr qu'au del. Ce crime cependant n'était que celui d'un tâche; car il feignit d'être un transfuge, et assassina le duc de Guise par derrière. Il <wa chaîner l'amiral de Coligni et Théodore de Bèze d'avoir au moins conoivé à son attentat; mais il varia tdlement dans ses intei^ rogatoires, qu'il détruisit lui-même son impoatare. Coligni offrit même d'aller à Piris subir une confrontation avec ce lâsérable, et fM>ia la rône de suspendra l'exécutioD jusqu'à ce que la vérité fût reconnue. Il &ut avouer que l'unirai, tout c^ef de parti qu'il était, n'avait jamais commis la moindre action qui pût le feire soupçonner d'une noirceur si lâche.

Un moment de paix succéda à ces trouthles : Gmdé

sons CHARLES IX. 6^

«'acoommoda avec la cour; mtàs l'amiral était toujoars Jt la tÊte d'un grand parti dans les provinecs. Ce n'était pas assez que les Espagnols, les Allemands et tes Suisses, vinssent aider les Français à w détruire; les Anglais se hâtèrent bientôt de concourir à cette oommwie mine. I^es protestants avairat introduit dans le Havre-de-Graoe, Mti par François V" ^ trois mille Anglais. Le connétable de Montmorenci, alors è la tête des catholiques et des protestants réunie, eut bieu de la peine à les en chasser.

(1563) Cependant Charles IX, ayant atteint l'âge de treize ans et un jour, vint tenir son lit de justice, non pas au parlement de Paris, mais à celui de Rouen ; et, ce qui est remarquable, sa mère, en se démettant de sa régence, se mît à genoux devant lui.

U se passa, à cet acte de majorité, une scène dont il n'y avait point d'exemple. Odet de Châtillon , cardinal , évêque de Beauvais , s'était Eut protestant omnine son frère , et s'était marié. Le pape l'avait rayé du n<Hnbre des cardinaux; lui-même avait méprisé ce titre : mais, pour braver le pape , il assista à le cérémonie en habit de cardinal ; sa femme s'asseyait chez le roi et la reine en qualité de femme d'un pair du royaume, et on la nommait ladifféremmeat madame ia comtesse de Beau/ais et madame la cardinaie. Ce qui est très remarquable, c'est qu'il n'était ni le seul cardinal, ni le seul évSque qui fût marié en secret. Le cardinal dti Belley avait épousé madame de Châtillon, à ce que rapporte Brantôme, qui ajoute que personne n'en doutait.

La France était plane de bizarreries aussi grandes.

■,Goot^le

CH1A.P. CLXXI. DK LA FRANCE

Le désordre des guerres civiles avait détruit toute police et toute bienséance. Presque tous les bénéfices étaient possédés par des séculiers : on donnait une abbaye, un évêché, en mariage à des filles; mais la paix, le plus grand des biens, faisait oublier ces irrégularités, auxquelles on était accoutumé. Les [wotestanls, tolérés, étaient sur leurs gardes, mais tranquilles. Louis de Condé prenait part aux fêtes de la cour; ce calme ne dura pas. Le parti liuguenot demandait trop de sûretés, et on lui en donnait trop peu. Le prince de Condé voulait partager le gouvernement. Le cardinal de Lorraine, à la tête de sa maison, si étendue et si [Miissante, voulait retenir le premier crédit. Le connétable de Montmorency, ennemi des Lorrains, conservait son pouvoir et partageait la cour. Les Coligni et les autres chefs de parti se préparaient à résister à la maison de Lorraine. Chacun cherchait à dévorer une partie du gouvernement. Le clergé d'un côté, les pasteurs calvinistes de l'autre, criaient à la religion. Dieu était leur prétexte; la fureur de dominer était leur dieu : et les peuples, enivrés de fanatisme, étaient les instruments et les victimes de l'ambition de tant de partis opposés.

(1567) Louis de Coudé, qui avait voulu arracher le jeune François II des mains des Guises, à Amboise, veut encore avoir entre ses rivaux Charles IX, et l'enlever, dans Meaux, au connétable de Montmorency. Ce prince de Coudé fit précisément la même œuvre que le prince de Condé, sur les mêmes prétextes, à la religion près, que fit depuis le grand Condé, du même nom de Jjouïs, dans les guerres de la Fronde. Le prince

sous CHARLES IX. 69-

et l'aimral doDoent la bataille deSaiiit-Denys(i567) contre le coonétable, qui y est blessé à mort, à l'&ge de quatre-vingts ans; howiioe iutrupide à la cour comme dans les armées, plem de grandes vertus et de défauts,, général malheureux, esprit austère, difficile, opiniâtre, mais honnête hcmme, et pensant avec grandeur. C'est lui qui répondit à son confesseur ; a Pensez-vous que a j'aie vécu quatre-vingts ans pow ne pas savoir mou- «rtr un quart d'heure?» On porta-son «fBgie en cire,, comme celle des rois, à Notre-Dame, et les cours supérieures assisterait à son service par ordre de la cour :. h<HiQeur dont l'usage dépend, comme presque tout, de la- volonté des rois et des drconstances des. temps. Cette bataille de Saint-Denys tut indécise, et la. France n'en fut que plus malheureuse. L'amiral de Coligni, fhmnme de son temps le plus fécond en ressources, fait venir du Palatinat près de dix mille Allemands, sans avoir de quoi les payer. On vit alors ce que peut le fanatisme fortiBé de l'esprit de parti. L'armée fie l'amiral se cotisa pour soudoyer l'armée pala-Uoe. Tout le royaume est ravagé. Ce n'est pas une guerre dans laquelle une puïssanee assemble ses forces contre une autre, et est victorieuse ou détruite; ce sont autant de guerres qu'il y a de villes ; ce sont les citoyens, les parents , acharnés, partout les uns contre les autres : le cathiJique, le protestant, l'indifférent, le prêtre, le bourgeois, n'est pas en sûreté dans son lit : on abandonne la culture des terres, ou on les laboure le sabre à la main. On fait encore une paix forcée (i568) : mais chaque paix est une guerre sourde.

D,s,i,7ertbyGoot^le

•JO CBAV. CLKU. DE I^ ^AHCE

et tous les jours sont marqués par des meurtres et par des assassinats.

Bientôt la guerre a fait ouvrir le chemin. C'est alors que la Rochelle devint le centre et le principal siège du parti royaliste, la capitale de la France. Cette ville, assez avantageusement située sur le bord de la mer pour devenir une république florissante, l'était déjà à plusieurs reprises; car, ayant appartenu au roi d'Angleterre depuis le mariage d'Éléonore de Guyenne avec Henri II, elle s'était donnée au roi de France Charles V, à condition qu'elle aurait droit de battre son propre nom de la monnaie d'argent, «t que ses maires et ses échevins seraient réputés nobles : beaucoup d'autres privilèges, et un commerce assez étendu, la rendaient assez puissante, et elle le fut jusqu'au temps du cardinal de Richelieu. La reine Elisabeth la favorisait; elle dominait alors sur l'Aunis, la Saintonge, et l'Angoumois, où se donna la célèbre bataille de Jarnac.

Le duc d'Anjou, depuis Henri III, à la tête de l'armée royale, avait le nom de général; le maréchal de Tavannes l'était en effet: il fut vainqueur (13 mars 1569). Le prince Louis de Condé fut tué, ou plutôt assassiné, après sa défection, par Mouton, capitaine des gardes du duc d'Anjou. Coligny, qu'on nomme toujours Voimirai, quoiqu'il ne le fût plus, rassembla les débris de l'armée vaincue, et rendit la victoire des royalistes inutile. La reine de Navarre, Jeanne d'Albret, veuve du faible Antoine, présenta son fils à l'armée, le fit reconnaître chef du parti; et sorte que Henri IV, le meilleur des rois de France,

fut, «liai qUe le bon roi Lmiis XII , rclieUc avant que de ré^er
' . L'amiral Coligni fut le chef v^riuble «t du parti et de l'armée, et
Rerrit de p^ à Henri IV et anx fffinces de la maisoD de G>ndé. Il
soutint seul ie poids de cette cause malheunnise, mBoquant d'ar-
gent, ^ eependant ayant des troupes ; brouvant l'art d'obtenir des
secours allemands , sans -pouvoir les adierter ; vaincu encore à ta
journ^ de Monoontour (1569), dans le Poitou, par Tannée du duc
d'Anjou, et réparant toujours les ruines de son [iarti.

n n'j avait point alors de numière uniforme de combattre. L'in-
fanterie allemande et suisse ne se servait que de longues piques ;
la française emplli^att pins onfinairement des arquebuses avec de
courtes hallebardes i la cavalerie allemande se servait de pisto-
lets; ta française ne oombatbùt guère qu'avec la lance. On ratre-
mêlait souvent les bataillons et les eacadrons. Les plus fuies ar-
mées n'alUii«it pas alors à vingt mille hommes : on n'avait pas de
quoi en payer davintage. Mille petits combats suivirent la ba-
taille de MoDContour dans toutes les provinces.

' It fut le chef et l'allié de< rebellei de France, car un roi de Na-
Tam, Mwiiuaïj d'an rqjaua» iiKUpeadaDt de la tnatae, Brfae
(Mtlcnrat, s'était f« pliu un rebelle «n fêaMit U pKrra à Charlta
qae Philippe II, •oufcrain de l'Arloii et de la Flandre , et en oetle
qualité nual de b coureone. H but obterver auui que Louis TII ne
fit la guerre que pour toal«ir K> prénipti*M et laa pnijeti d^nbil-
lion, «i lieu que Henri tTiUfaldait lei loia de b nation et l«i droits
dei citajeui. La aufciu qu'il eokploj'alt pouTaient être iltégitimei,
mais c'était en bveur d'une lanse just« qn^ le> employait. Ni les
cathtdiqun ni la proleiUats n'aimiaïl certaine- ^1 h éiâl de bâte b
faon mitti aaii lea piMMttBt* ua b irmt j>- ■ab que pour soutenir

b liberté de cunscience, ce droit l«f ilimc de lottl la bcHUiDCs; et les catholiques ne U fesaieut au contraire que pour main-

•Ji CHAP. CLXXI. SE I.A JFBAirCE

Enfin, au Biillieu de tant de désolations, une nouvelte paix semble faire respirer la France ; mais cette paix ne fait que la préparation de la Saint-Barthélemi (1570). Cette affreuse journée fut méditée et préparée pendant deux années. On a peine à concevoir comment une femme telle que Catherine de Médicis, élevée dans les plaisirs , et à qui le parti huguenot était celui qui lui faisait le nwins d'ombrage, put prendre une réstJution si barbare. Cette horreur étonne encore davantage dans un roi de vingt ans. La faction des Guises eut beaucoup de part à l'entrepriise. Deux Italiens, depuis cardinaux, Birague et Retz, disposèrent les esprits. On se fesait un grand honneur alors des maximes de Machiavel, et stirtout de celle qu'il ne feut pas feire le crime à demi. La maxime qu'il ne &ut jamais commettre de crimes eût été même plus politique; mais les mœurs étaient devenues, féroces par les gu^res civiles, malgré les fites et les plaiùrs que Catherine de Médicis entretenait Toujours à la cour. Ce mélange de galanterie et de furears , de voluptés et de carnage , forme te plus bizarre tableaui oii les contradictions de l'espèce humaine se soient jamais peintes. Charles IX, qui a'âait point du tout guerria-, était d'un tempérament sanguinaire; et quoiqu'il eût des maîtresses , son cœur était atroce. ' C'est te premier roi qui ait conspiré contre ses sujets. La trame iiit ourdie avec une dissimulation aussi profonde que l'action était horrible. Une seule chose aurait pu donner quelque soupçon ; c'est qu'un jour que le roi s'amusaut à chasser des lapins dans un clapier : «Faites-les-moi tous sortir, dit-il, afin que j'aie le

« pUûir de les ttier tous. » Auaai aa gentilbiHBnie du parti de Cotigni quitta Paris, et lui dit, en premat congé de lui : n Je m'e-niuiia , parcequ'on noua fait trop * de caresses. »

(157a) L'Europe ne sait que trop comment Char- . les IX marie sa «but à Henri de Navarre , pour le ûâee domier d&os le piège; par quels .serments il le rassura, et arec qudle rage s'exécutèrent enfin ces ma»> sacres projetés pendant deux années. Le P. Daniel dit que Charles IXj'oua bien la comédie; qi^ûfitparfaitement ton personnage. Je ne répéterai point ce que tout le monde sait de cette tragédie abominable; une miMtîe de la nation égorgeant l'autre , le poignard et le crucifix en mais ; le roi lui-même tirant d'une ar> quebuse sur les malheureux qui fuyaient : je remarquerai seulement quelques particularités; la première, c'est que, si on en croit le duc de SuUi, l'historien Matthieu, et tant d'autres, Henri IV leur avait souvent raconté que, jouant aux dés avec le duc d'Alençon et le duc de Guise, quelques jours avant la Saint-Bartbélemi , ils virent deux fois des taches de sang sur tes dés , et qu'ils abandonnèrent le jeu , saisis d'épouvante. Le jésuite Daniel , qui a recueilli ce fait , devait savoir assez de physique pour ne pas ignorer que tes poÏQts noirs, quand ils font un angle donné avec les raycHis du soleil, paraissent rouges; c'est ce que tout homme peut éprouver en lisant : et voilà à quoi se réduisent tous les prodiges. Il n'y eut certes dans toute cette action d'autre prodige que cette fureur religieuse qui changeait en bêtes féroces une nation qu'on a vue souvoit si douce et si légère.

Le jésuite Dsuiel npâte encore que k>riqa*'en out pendu le cadavre de Coligni au gibet de Bfootfoucon « Charles IX alla repâître ses yeux de ce spectacle y et dît a que le corps d'un ennemi mort sentait toi^ours « bon : « il devait ajouter que c'est un ancien mot de Vitelliut, qu'on s'est avisé d'attribuer i Charles EX. Hais ce qu'oo doit le plus remarquer, c'est <pie le P. Daniel veut £ûre croire que les massacres ne fiireiU jeniais prânédités. il se peut que le temps, le lieu, la manière, le nombre des proscrits, n'eussent pas éU cxmcOTtés pendant deux années ; mais il est vrai que le dessein d'exterminer le .parti était pris dès longtemps. Tout ce que rapporte Mêlerai , meilleur Français qne le jésuite Daniel, et historien très supérieur dans les cent dernières années de la monarchie, ne pamet pas d'en douter ; et Daniel se contredit luîra^e en louant Charles IX d'avoir bien joué la comédie, d'avoir bien fait son rôle.

Les mœurs des hommes , l'esprit de parti , se cminassent à la manière d'écrire l'histoire. Daniel se contente de dire qu'on loua à Rome et le zèle du roi , « et la t«9-rible punition qu'il avait faite des hérétin ques. > Baronius dit que cette action était nécessaire. La cour ordonna dans toutes les provinces les mémee massacres qu'à Paris ; mais plusieurs omnmandants rdusèrent d'obéir. Un Saint-flérem en Auvergne ', ua Ia Guiche à Mâcon, un vicomte d'Orte à Bayonne, et plusieurs autres, écrivirent à Giaiaes IX la substance

>Ia belle couduite du gaufenieur de l'Auvargne est cfMttnt^ i ityrx uue noi? ajoutée k VEiiai lar lei gumrei civiUi Jt France, ou-nago de

Voltaire, î^mné t U «uhe de h BtmUA. B.

de CM punies : expt'ib p&iraîçat pour son service, « nais ' qu'ils a'awawimenàeBt personne pour)fii

Cm temps éUjUBot si fiinestea , le fonatisme ou la terr«ur domina tellement les e«priU , que le parW ment de Paris oHbnaa que tous les ans on ferait une procession te jour de la Saint-BttF-thélemi , pour rendre gnuaes à Dieu. Le (dunoelier de L'Bospital pensa bieu autreniait , esi écrivant Eaxidat iUa ^iet. On reproduit "k L'Hospital d'être Ss d'un Juif, de n'être pu dirétien dans le fpnd de fKWi Meur; mais c'était ut| honuDe juste *. I^ procession ne «e jSt point , et l'o* «at enfin hureur de consao-er la mémoire de ce qui devait être ouUié pour jamais. JUais dans la chaleur de réTénoment, la cour voulut que le parlement Ht le procès i l'amiral après sa mort , et que l'on condamnât juridiquement deux gentilshommes de ses amis, Briquemaut et Gavagnes. Ils furent traîna à la Grève sur la claie , avec l'effigie de Coligni , et exécutés. Ce fut le comble des horreurs d'ajouter à cette multitude d'assassinats les formes qu'on appelle de la justice.

> n d' j ■ jNuii eu ■Doine pnuve que LILDipiUl ait ea un Juif pour - père; ion père, médccia du cardinil de Bourboo, profEuait ta religioD AréticBDe. Cependint. d'un antre cAté, beaucotip de Juib eurfuntla atUeeİDe; M jaaaVi qn^le qu'en «oit ta oan^e , m n'« tu ta non lû l'tet du gtand-pèie du dianœlier. Il est trê* vraûemblaUe d'aiUeim qn'il n'ôtait ni protestant ui calliolique, mais de ta religioa de Cicéron, de Galon, de Mato-Aurde , adme-Haot on Diea, et regardant tauteataa ifligionipu. ticnliërea ooM-na d^ hblaa id^téa par ta p«Ud?i<iwi* per|ua44qu'U e^ bn-poaiaible de le» détruire «uu que d'autrçi les remptacent , et qu'ainsi ta devoir de l'homme d'état édalré est de (Percher! les

reudre ta plus utiles, ou phiAi ta DMÎM luiiiiUe* qu'il ertfouitil*
au bvibsurcaaHivii. It.

CB. CLXSI. LA FRANCE SODS CHARLES IX

S'il ponvait y avoir quelque chose de-phu dépicMrable<|ue la Saiot-Barthélemi , c'est qu'eJle Bt naître la guerre civile, au lieu de couper la racine des troubles. Les calvinistes ne pensèrent plas, dans tout le royaume, qu'à vendre chèrement leurs vies. On' avait égorgé soixante mille de leurs frères &n pleine paix : il en restait environ deux millions pour 5iire la guerre. De nouveaux massacres suivent donc de part et d'autre ceux de la Saint-Barthélemi. Le siège de Sancerre fiit mémorable. Les historiens disent que les réformés s'y défendirent comme les Juifs à Jérusalem contre I^tus : ils succombèrent comme eux ; ils y éprouvèrent les mêmes extrémités; et l'on rapporte qu'un père et une mère y mangèrent leur propre 611e. On en dit autant depuis du siège de Paris par Henri IV.

CHAPITRE CLXXII

des particaUrités principales du concile de Trente.

C'est au milieu de tant de guerres de religion et de tant de désastres que le concile de Trente fut assemblé. Ce fut le plus long qu'on ait jamais tenu , et cepeudant le moins orageux. Il ne forma point de schisme comme le concile de Bftle ; il n'alluma point de bûchers comme celui de Constance; il ne prétendît point déposer

des empereurs comme celui de Lyon ; il se garda d'imiter celui de Latran , qui dépouilla le comte de Toulouse de l'héritage de ses pères ; encore moins celui de Rome, dans lequel Grégoire VII allu-

CHAP. CLXXII. oD COKCILE DE THEITTE. 77 ma l'incendie de l'Europe , en osant déposséder l'em» pereur Henri IV. Le troisième et le quatrième oondle de Gonstaatioople, le premier et le second de Nicée , avaient été des champs de discorde : le concile de Trente fiit paisible, ou du moins ses querelles n'eurent ni éclat ni suite.

S'il est quelque certitude historique , on la trouve dans ce qui iïit écnt sur ce concile par les contemporains. Jje célèbre Sarpi, ce défenseur de la liberté vénitienne, plus connu sous le nom de fra-Paolo, et le jésuite Pallavicini, son antagoniste, sont d'accord dans l'essentiel des faits. Il est vrai que Pallavicini compte trois cent soixante erreurs dans fra-Paolo; mais quelles erreurs ? il lui reproche des méprises dans les dates et dans les noms. Pallavicini lui-même a été convaincu d'autant de feutes que son adversaire ; et quand il a raison contre lui, ce n'est pas la peine d'avoir raison. Qu'importe qu'une lettre inutile de Léon X ait été écrite en 1516 ou 17? que le nonce Arcimbotto, qui vendit tant d'indulgences dans le Nord, fût le fils d'un marliand milanais , ou d'un génois ? ce qui importe, c'est qu'il ait fait trafic d'indulgences. On se soucie peu que le cardinal Martinusius ait été moine de Saint-Basile, ou ermite de Saint-Paul ; mais on s'intéresse à savoir si ce défenseur de la Transylvanie contre les Turcs fut assassiné par les ordres de Fadinand I", frère de CJiarles V. Enfin Sarpi et Pallavicini ont tous deux dit la vérité d'une manière différente, l'un en

homme libre, défenseur d'un sénat libre; l'autre en jésuite qui voulait être cardinal.

Dès l'an 1533, Charles V proposa la convocation de

^6 CH&P. CUCXII. DO CONCILE DE TBEKTS.

ce concile au pape Clément Vil , qui , encore effrayé du saccage de Rome et de sa prison, craignant que le [H^texte de sa bâtardise n'enhardît un conàle k le déposer, éluda cette proposition, sans oser relbser l'empereur. ^Le roi de Franc», François I", proposa Genève pour te lieu de l'assemblée, précisément dans le temps qu'on commençait à prêcher la réforme dans cette ville (1540). Il est bien probable que si le concile se ffit tenu dans Genève, le parti des réformés j eût beaucoup perdu.

Pendant qu'on diffère, les protestants d'Allemagne demandent un concile national, et se fondent dans leur réponse au légat Contarini sur ces paroles expresses : <r Quand deux ou trois seront assemblés en « mon nom, je serai au milieu d'eux. » On leur accorde que cet article est cwtain; mais que, si dans cent mille endroits de la terre, deux ou trois personnes sont assemblées en ce nom , cela pourrait pro» duire cent mille conciles, et cent mille confessions de foi différentes : en ce cas il n'y aurait 'eu jamais de réunion , mais aussi il n'y eât peut-être jamais eu de guerre civile. La multitude des opinions diverses produit nécessairement la tolérance.

Le pape Paul III , Famèse , propose Vicence ; mais les Vénitiens répondent que le divan de Constantinople prendrait trop d'ombrage d'une assemblée de dirétiens dans le territoire de Venise. Il propose Mantoue; mais te seigneur de cette ville craint d'y recevoir une garnison étrangère :(1543)en6n, il se décide pour la

ville de Trente, voulant complaire à l'empereur, dont il avait très grand besoin; car il espérait

CHkV. CLXXII. DO CONCILE DE TRENTE. 79

tAoTS <f obtenir rinvestiture du MUaiuris pour son bâtard IHçm Faroèse, auquel il donna depuis Parme et Plaisance.

(1 545) Le concile est enfin convoque par une bulle, « de l'autorité eu Père, du Fils, du Saint-Esprit, des s apôtres Pierre et Paul , laquelle autorité le papt! « ezerceen terre» : priant l'empereur, le roi de France, et les autres princes , de venir au concile. Charles V témoigne sou indignation de ce qu'on ose mettre un roi ^ côté de lui, et surtout un roi allié des musulmans, après tous les services rendus par l'empereur il FÉglise. Il oubliait le pillage de Bome.

Le pape Paul III, ne pouvant plus espérer que l'empereur donât le Milanais k son bâtard, voulait lui donner l'investiture de Parme et de Plaisance, et croyait avoir besoin du secours de François I". Pour intimider l'empereur, pressé à-la-^ois par les Turcs et par tes protestants, il menace Charles V du sort de Dathan, Coré, et Abiron, s'il s'oppose a l'investiture de Parme^ ajoutant que a tes Juifs sont dispersés pour ' ^«voir supplicié le maître, et que les Grecs sont as- « servis pour avoir bravé te vicaire.» Mais il ne Étllait pas que les vicaires de Dieu eussent tant de bâtards. Après bien des intrigues, l'empereur et le pape se réconcilient. Charles permet que le bâtard du pape règne à Parme, et Paul envoie trois légats pour ouvrir k Trente le concile qu'il doit diriger à Rome. Ces légats ont un chifire avec le pape; c'était une invention alors très peu commune, et dont les Italiens se servirent les premi^s.

Les légats et l'archevêque de Trente commencent

80 CHàP. CLXXII. DU COIRCILE DB therte. par accorder trois ans et cent soixante jours de délivrance du purgatoire à qui-conque se trouvera dans la ville à l'ouverture du concile.

(1545) IjC pape défend par une bulle qu'aucun prélat compareisse par procureur; et aussitôt les procureurs de l'archevêque de Mayence arrivent, et soDt bien reçus. Cette loi ne regardait pas les évoques princes d'Allemagne, qu'on avait tant intérêt de ménage*.

Paul 111 investit enfin son fils Pierre-Louis Famèse du duché de Panne et Plaisance, avec la connivence de Charles-Quint, et publie un jubilé.

Le concile s'ouvre par le sermon de Tévêque de Bitimto. Ce prélat prouve qu'un concile était nécessaire, premièrement, « parceque plusieurs conciles ont dé- « posé des rois et des empereurs; secondement, pare ceque, dans VÉnéide, Jupiter assembla le conseil des a dieux. Il dit qu'à ta création de l'homme et à la tour « de Babel , Dieu s'y prit eu forme de concile , et que M tous les prélats doivent se rendre à Trente, comme a dans le cheval de Troie : enfin , que la pm-te du cooa uiletdu paradis est la même; l'eau vive en découle, « les pères doivent en arroser leurs cœurs comme des a terres sèches; faute de quoi le Saint-Esprit leur oucT vira la bouche comme à Baiaain et à Caiphe. »

Un tel discours semble réfuter ce que nous avons dit de la renaissance des lettres en Italie : mais cet évêque de Bitonto était un moine du Milanais. Un Florentiu , un Romain, un élève des Bembo et des Casa, n'eût point paHé ainsi. Il faut songer que le

bon goût établi dans plusieurs villes ne s'est jamais étendu dans toutes les provinces.

CBAP. CLXXII. DU CONGILB DR TRBim. 81

(1 546) La première chose qui fut ordonna par le oonale, c'est que les prélats fussent toujours revêtus de l'habit de leur profession. La coutume était alors de s'habiller eu séculier, excepté quand ils ofSdaieDt.

n y avait alocs peu de prélats au coocile, et la plu* part des évêques des grands sièges menaient avec eux des théologiens qui parlaient pour eux. H y avait aussi des th^lc^ens employés par le pape.

Presque tous ces théologiens étaient ou de l'ordre de Saint-FrançtHS ou de celui de Saint-Dominique. Cet moines (Uspu-tèrent sur le péché originel , malgré les ambassadeurs de l'empereur, qui réclamaient en vain contre ces disputes, regardées par eux comme inutiles. Ils entamèrent la grande question si la Vierge, mère de Ié8u»4^rist , naquît soumise an péché d'Adam. Les dominicainB , ennemis des franciscains , soutinrent toujours avec saint Thomas qu'elle fut conçue dans le péché. La dispute fiit vive et longue , et le concile ne la détermina qu'en statuant qu'on ne comp«nait pas la Vierge dans le péché originel commua à tous les hommes, mais aussi qu'on ne l'en exceptait pas.

Dupmt, évêque de Clermont, demande ensuite qu'on prie Dieu pour le roi de France comme pour l'empereur, puisque ce roi a été invité au concile ; mais il est refusé , sous prétexte qu'il aurait fallu prier aussi pour les autres rois, et qu'on aurait indùposé ceux qu'on aurait nommés tes derniers. Leurs rangs n'^ taient plus réglés comme autrefois.

(i.'>46) Pierre Danès arrive en qualité d'ambassadeur de France. C'est alors que dans une des con-

Esul (Om LM HcBD**. TV, S

D,s,i,7ertbyGoot^le

8a CHAP. CLXXII. DD COSCILE DU TRENTE.

gréations il fit cette fameuse répoDse à un évêque italien, qui dit, après l'avoir entendu haranguer : « Vraiment oe coq chante bien, n Les mots de cog et de FYançais signifient la même choae dans la langue latine, dont se servait cet évêque. Danès répondit à ce froid jeu de mots : « Plût à Dieu que Pierrese repentît (c au chant du coq ! ' »

C'est id le lieu de placer le mot dedom Barthëlemides-Martyrs, primat de Portugal, qui, en parlant de la nécessité d'une réformation, dit : « Les très illiw- « très cardinaux doivent être très illustreut réfor- « mes. »

Les èvèques cédaient avec peine aux cardinaux, qu'ils oe comptaient pas dans la hiérarchie de !'£• glise ; et les cardinaux alors ne prenaient point le titre d'émineace , qu'ils ne se sont donné que sous Urbain Vni. On peut encore observer que tous les pères et les théologiens du concile parlaient en latin dans les sessions : mais ils avaient quelque peine à s'entendre tes uns les autres; un Polonais, un Anglais, un Allemand, un Français, un Italien, prononçant tous d'une manière très diffTérente.

(i546)Une des plus importantes questions qui 'furent agitées fut celle de la résidence et de l'établisaenœnt des évJkjues de droit divin. Presque tous les prélats, excepté ceux dlталіе, attachés particulièrement au pape, s'obstinèrent toujours à vouloir qu'on

décidât que leur institution était divinej préteudant que si elle ne l'était pas ils ne se voyaient pas en droit de

■ Voluirc Rgirdc cette réponse de Diaèi ce pot ; Tofei le Dit-
tioiuiùrt plûletopU^ia , tu m

Cn&P. CXXZII. DO CONCILE DE TtKWTE. 83

«XHidarooer les protestants. Mais aussi , en recevant l«urs haltes da pape, comment pourraient-ib être établis purement de drml divin ? Si le concile constatait ce ciroit, le pape n'était plus qu'un évêque comme eux. Sa chaire était la première dans l'Église latine , mais non le principe des autres diaires : eHe perdait son aittxHît^; et cette question, qui d'abord semblait purement théologique, tenait en effet à la politique la plus délicate. Elle fat long-temps débattue avec éloquence, et aucun des p^e8 soos qui se tint ce long concile ne souffrit qu'elle fût décidée.

Les matières de la prédestination et de la grâce forent long-temps agitées. Les décrets furent formés. Dominique de Soto, théologien dans ce concile, expliqua ces décrets en faveur de l'opinion des dominicains, en trois volumes in-foUo; mais frère André Vega les expliqua, en quinze tomes, à l'avantage des cordeliers, ' La doctrine des sept sacrements fiit ensuite examinée long-temps avec attenticm, et n'excita aucune dispute.

Après avoir établi cette doctnne telle qu'elle est reçue par toute l'Église latine, on passa à la pluralité des bénéfices, article plus épineux. Plusieurs voix réclament contre l'abus introduit dès long-temps de tant de prélatures accumulées dans les mêmes mains. On renouvelle les plaintes faites du temps de Clément Vil, qui donna, en i534) au cardinal Hippolyte, son neveu, la jouissance de tous les bénéfices de la tore vacants pendant six mois.

Le pape Paul III veut se réserver la décision de cette question ; mais les pères décrètent qu'on ne peut pos-

D,s,i,7ertbyGoot^le

o4 cuAP. CLxxii- AU conaLK de tskutb.

&éder deux évéchès à-la-fois. lia statueot pourtant qu'qn le peut avec une diapeiua de Rome, et c'est ce qu'oQ n'a jamais refusa aux prélats allemanda : ainsi il est arriv^^qu'uD curé ne jouit jamais de deux partnsBes de cent écuB chacune, et qu'un prélat possède des éyêchés de plusieurs millioni. Il était de l'iol^rât de tous les princes et de tous les peuples de déracina' cet abus: il est cependant autorisé.

. Cet article ayant mis quelque aigreur dans les esprits, Paul m transfère le concile de Trente i Bologne, sous prétexte des maladies qui régnaient à Trente.

Pendant les deux premières sessions du concile k Bologne, te bâtard du pape, Pierre-Louis Famèce, duc de Parme, devenu insupportable par l'insolenoë de ses débauches et de ses rapines, est assassiné dans Plaisance, ainsi que Cosme de Médias l'avait été auparavant dans Florence, Julien avant ce Cosme, le duc Galéas i Milan , et tant d'autres princes nouveaux. Il n'est pas prouvé que Çharles-Quiat e&t part à oe meurtre; mais il en recueillit le fruit dès le lendemain, et le gouverneur de Milan se saisit de Plaisance au nom de l'empereur.

(i548) Oa peut juger si cet assassinat et cette prcMnptitnde k priver le pape de la ville de Plaisance mirent des dissensions entre l'empereur et Paul m. Ces querelles influaient sur le

concile; le peu d'écclésiastiques impériaux restés à Trente ne voulaient point reconnaître les pères de Bologne.

C'est dans le temps de ces divisions que Charles- Quint ayant vaincu les princes protestants dans la

CHAP. f3.XXII. DU CONCILE DE TRIENT. 85

celle bataille de Mulberg , en 1547 > et marchant de succès en succès , méconnaissant du pape , n'espérant plus rien d'un concile divisé, ambitionne la gloire de faire ce qu'il n'avait pu au concile, de réunir, du moins pour un temps , les catholiques et les protestants de l'Allemagne. Il fait travailler des théologiens de tous les partis; il fait publier son traité, son interim, professant de foi passagère en attendant mieux. Ce n'était pas à déclarer chef de l'Église, comme le roi d'Angleterre, Henri VIII; mais c'eût été l'être en effet, si les Allemands avaient eu autant de docilité que les Anglais.

Le fondement de cette formule de l'interim est la doctrine romaine, mais mitigée, et expliquée en termes qui peuvent ne point choquer les réformateurs. On permet aux peuples le vin dans la communion ; on permet aux prêtres le mariage. Il ; avait de quoi contenter tout le monde, si l'esprit de division ne pouvait jamais être content : mais ni les catholiques ni les protestants ne furent satisfaits. Paul III (1548), qui pouvait éclater contre cette entreprise, garda le silence. Il prévoyait qu'elle tomberait d'elle-même; et, s'il osait se servir des armes de Grégoire VII et des biocent IV contre l'empereur, l'exemple de l'Angleterre et le pouvoir de Charles le faisaient trembler.

D'autres intérêts plus pressants, parcequ'ils sont particuliers, troublent la vie du pape. L'affaire de Parme et de Plaisance était

des plus épiquenses et des plus bixarrea : Charle^Quint, comme maître de la Lombardie, vient de réunir Haisvce Ji ce domaine, et peut y réunir Parme.

j-,Goot^le

CHAP. CLXXII. DD CONCILE DE TBEUTE

Le pape, de son côté, veut réunir Parme i VétaA ecclésiastique , et donner un équivalent à son petit-fils Octave Famèse. Ce prince a épousé une bâtarde de Charies-Quiot, qui lui ravit Plaisance : il est petit-Éls du pape, qui veut le priver de Parme. Persécuté à-la-fois par ses deux grands^ères , il prend le parti d'implorer le secours de la France ^ et de résister au pape son aïeul. Ain», dans le coneile de Trente, c'est l'iocoBlénence du pape et de l'empereur qui forme la querelle la plus importante. Ce sont leurs bâtards qui produisent les plus violentes intrigues, tandis que des moines théologiens argumentent. Ce pontife meurt saisi de douleur, comme presque tous les souverains au milieu des troubles qu'ils ont excités , et qu'ils ne voient point 6nir. De grands reproches, et peut-être beaucoup de calomnies, flétrissent sa mémoire.

(i55i) Jean del Monte, Jules m, est élu, et c(m<sieat à rétablir le concile k Trente ; mais la querelle d« Panne traverse toujours le coadle. Octave Famèse persiste à ne point rendre Parme à l'Église; Charles- Quint s'obstine à garder Plaisance , malgré tes pleur» de sa fille Marguerite, épouse d'Octave. Une autre bâtarde se jette à la traverse, et attire la guerre en Italie; c'est la femme d'un frère d'Octave, fille du rû de France, Henri II, et de la du-diesse de Valentinois; elle obtient aisément que Henri, son père,

se mêle de la querelle. Ce roi protège donc les Famèse contre l'empereur et le pape; et celui qui fait brûler les protestants en France , s'oppose à la tenue d'un concile contre les protestants.

Tandis que le roi très chrétien se déclare contre le

CBAP. CLXZII. DU CONCILE DS TREHTB. S-J

CDodle, quelques princes protestants y eQvment leurs «nbas-sadeurs, comme Maurice , nouveau duc de Saxe, UD duc de Virtemberg, et ensuite l'électeur de Brendeboiirg; mais ces nrioniitres, peu satisfaits, s'en retournent bientôt. Le roi de France y envoie aussi uu ambassadeur, Jacques Âmyot, plus conna par sa naïve traduction de Plutarqueque par cette ambassade; mais il n'arrive que pour protester contre l'assemblée.

(i55i) Cependant deux électeurs, Mayence et Trêves, prennûit séance au-dessous des légats: deux car^ dinaux légats, deux nonces, deux ambassadeurs de (Siarles-Qoint , un du roi des Romains , quelques prélats italiens, espagnols, allemands, rendent au cou- . Ole son activité.

Les ox^elîras et les jacobins partagent encore les o[ûiiiions des pères sur l'eucharistie comme sur la prédestination. Les corde-liers soutiennent que le corps de DÎMi, dans le sacrement, passe d'un lieu k un autre; et les jacobins affirment que ce corps ne passe point d'un lieu à un autre, mais qu'il est fait eu un ÎDstaat du pai» transsubslantié.

Les pères décident que le corps divin est sous l'apparence du pain, et son sang sous l'apparence du vin; ({ue le corps et le sang sont ensemble dans chaque espèce par concomitance , tout en-

tiers , reproduits eu un instant dans chaque parcelle et dans chaque goutte, auxquelles on doit un culte de latrie.

Cependant le prince Philippe , fils de Ctufflea^uiot, depuis roi d'Espagne, et le prince héréditaire de Sa-

D,s,i,7ertbyGoot^le

88 caip. O LXUi. DU coKCILs m TRonv.

voie, passent par Trente (i55a). Il est dit dans quel* 4{ues livres concernant les beaux-arts, «que les pères- « donnèrent un bal à ces princes, que le cardinal de « Mantoue ouvrit le bal, et que les pères daosèrrait < avec beaucoup de gravité et de décence. » On cît d sur ce fait le cardinal Pallavicini; et, pour faire voir que la danse n'est point une chose pro&ne, on se prévaut du silence de fra-Paolo, qui ne coadamne point ce bal du concie.

Il est vrai que chez les Hébreux et chea les Gentils la danse fut souvent une cérémonie religieuse; il est vrai que Jésus-Christ chanta et dansa après sa pâque juive, connne le dit saint Augustin dans ses Lettres: • mais il n'est pas vrai, comme on le dit, que Pallavicini parle de cette danse des pères. On réclame eo vain l'indulgence de fra-Paolo : s'il ne condamne point ce bal , c'est qu'en efiet les pères ne dansèrent point. Paliavicini, dans son livre onzième, chapitra i5, dit seulement qu'après un repas magnifique donné par le cardinal de Mantoue, préaident du concile, dans une salle bâtie exprès à trois cents pas de la ville, il j eut des divertissements, des joutes, des danses; mais il ne dit point du tout que ce président et le concile aient dansé.

Au milieu de ces divertissemraits et des oocup»* tiona plus sérieuses du concile, Ferdinand i", roi dft Hongrie, frère de

Charles-Quint, fait assassiner le cardinal Martinusius en Hongrie. Le concile, à cette nouvelle, est plein d'indignation et de trouble. Les pères remettent la connaissance (de cet attentat an

j-,Goot^le

CHiP. CLXXII. OU CONCILE DE TBXlrTZi &9

pApe, qui n'en peut connaître; ce n'est plus le temps de Thomas Becquet et de Henri II d'Angleterre '.

Jules m excommunie les assassins, qui étaient Italiens, et, au bout de quelque temps, déclare le roi Ferdinand, frère du puissant Charles-Quint, absous des censures. Le meurtre du célèbre Martinusius demeure dans le grand nombre des assassinats impunis qui déshoDoreat la oabire huqiaine.

De plus grandes entreprises dérangent le concile : le parti protestant , défait à Mulberg , reprend vigueur; il est en armes. Le nouvel électeur de Saxe, Maurice, assiège Augsbourg (1551). L'empereur est surpris dans les défilés du Tyrol : obligé de fuir avec s<Hi frère Fer> dinand , il perd tout le fruit de ses victoires. Les Turcs menacent la Hongrie. Henri II, toujours ligué avec Us Turcs et les protestants, tandis qu'il fait brûler les hérétiques de son royaume, envoie des troupes en Allemagne et en Italie. Les pères du concile s'enfuient en fâche de la ville de Trente, et le concile est oublié pendant dix années.

(1562) Enfin Medichino, Pie IV, qui se disait de la maison de ces grands négociants et de ces grands princes les Médicis , ressuscite le concile de Trente. Il invite tous les princes chrétiens; il envoie même des nonces aux princes protestants assemblés à Naumbourg en Saxe. Il leur écrit, ^ mon cher^fiis; mais oes

princes ne le reciHinaîâseot point pour père, et reftiaeut ses lettres.

(i 56a) Le concile recommence par une procession de cent douze évêques entre deux files de mousque-

■ Tojf« titaf. L. B.

90 CHA.P. CLXXII. DU GONaUE DE TBBimr.

taires. Un évêque de Beggio prêche av«; plus d'éloquence que u'avait fait Féréque de Bitonto. Oq ne peut relever davantage le pouvoir de l'Église; il égale aon autorité k celle de Dieu : a Car, dît-il , ITI^Iise a « détruit lar circonciaion et le saMiat que Dieu même « avait ordonnés '. » Dans les deux années 1 56a et 63 que dura la reprise du conàle, il s'élève presque toujours des dbputes entre les ambassadeurs sur la préséance : ceux de Bavière veulent l'emporter sur ceux de Venise; mais ils cèdent en£n, après de longues contestations.

(i563) Les ambassadeurs des cantons suisses catholiques demandent la préséance sur ceux du due de Florence, et t'obtiennent. L'un de ces d^mtés suisses, nommé Melchior Lucî, dit qu'il est prêt de soutenir le concile avec son épée, et de traiter les ennemis de l'Eglise ccHnme ses compatriotes ont traité le curé Zuingle et ses, adhérents, qu'ils tuèrent et qu'ils brûlèrent pour la bonne cause.

Mais la plus grande dispute fut entre les ambassadeurs de France et d'Espagne. Le comte de Luna, ambassadeur de Philippe II, roi d'Espagne, veut être encensé à la messe, et baiser ia patène avant Ferrier, ambassadeur de France. Ne pouvant obtenir cette distinction , il se réduit à souffrir qu'on emploie en même temps

deux patènes et deux encensoirs : Ferrier fut inflexible. On se menace de part et d'autre; le service est interrompu, l'église est remplie de

' Cel évique trait pliu rÛKMi qu'il ne cro jail ; car Jim ne prêcha rioi que l'obéissance i la religion Juive , et ne Gommuidt jtmît rien âe ce qae l'oD pratique cliei k* chritieiu : c«l> e«t ëvidau.

j-,Goot^le

CHAP. CLXXJI. DV CONCILE DE TRREITK. ^f

tumalte. On apaise enfin ce différent, en si^primant la cérémonie de l'encensoir et le baiser de la patène.

D'autres difficultés retardainit l'examen des questions théolf^ques. Les ambassadeurs de l'erapereur Ferdinand , successeur de Charles-Quint , veulent que cette assemblée soit un nouveau concile, et non pas une continuation du premier. Les légats prennent un pu*ti mitoyen ; ils disent : « Nous continuons le con'- « cile eu l'indiquant, et nous t'indiquons en le conti- « Duant. B

La grande question de l'institution et de la résidence des prélats de droit divin se renouvelle avec chaleur (mars 156a); les évêques espagnols, aidés de quelques prélats arrivés de France, soutiennent leurs prétentions : c'est à cette occasion qu'ils se plaignent que le Saint-Esprit a^ve toujours de Rome dans la malle du courrier; bon mot célèbre dcmt les protestants ont triomphé.

Pie rV, outré de l'obstination des évêques, dit que les ultramontains sont ennemis du saint^iége, qu'il aura recours à un million d'écus d'or. Les prélats espagnols se plaignent hautement

que les prélats italiens abandonnent les droits de l'épiscopat, et qu'ils reçoivent du pape soixante écus d'or par mois : la plupart des prélats italiens étaient pauvres , et le saint-siège de Rome, plus riche que tous les évêques du concile ensemble, pouvait les aider avec bienséance; mais ceux qui reçoivent sont toujours de l'avis de celui qui donne.

Pie IV offre à Catherine de Médicis, régente de France, cent mille écus d'or, et cent mille autres en

QA CHAP. CLXXII. DU CONCILE OB TREHTK

prêt f avec UD corps de Suisses et d'Allemands catholiques, si elle veut exterminer les huguenots de France, faire enfermer dans la Bastille Montluc, évêque de Valence, soupçonné d'« les favoriser », et le (^)lancadier de L'Hôpital , fils d'un Juif, mais qui était le plus grand homme de France, si ce titre est dû au génie, à la science et à la probité réunies. Le pape demande encore qu'on abolisse toutes les lois des parlements de France sur tout ce qui concerne l'Église (1564); et dans ces espérances, il donne vingt-cinq mille écus d'avance. L'humiliation de recevoir cette aumône de vingt-cinq mille écus montre dans quel abîme de misère le gouvernement de France était alors plongé.

(Novembre 1564) Ce fut un plus grand opprobre quand le cardinal de Lorraine, arrivant enfin au concile avec quelques évêques français , commença par se plaindre que le pape n'eût donné que vingt-cinq mille écus au roi son maître. C'est alors que

l'ambassadeur Fwrier, dans son discours au concile, compare Charles IX enfant à l'empereur Constantin. Chaque ambassadeur ne manquait pas de (aire la même comparaison eu faveur de son souverain: ce parall^e ne convenait à personne; d'ailleurs Constantin ne reçut jamais d'un pape vingt-cinq mille écus de subsides , et il y avait un peu de différence entre un enfant dont la mère étwt régente dans une partie des Gaules , et un empereur d'Orient et d'Occident.

Les ambassadeurs de Ferdinand au concile se plaignaient cependant avec aigreur que le pape eût promis de l'argent à la France. Ils demandaient que le concile réformât le pape et sa cour, qu'il n'y eût tout

CHiP. CLXXII. DU CONCILE 1>B TABini;. 93-

au pluB <|ue vingt-quatre cardinaux, ainsi que)e concile de Bile l'avait statue (i56a), ne songeant pas que ce petit nombre les rendait pins considérables. Ferdinand I"" demandait encore que chaque nation [niât Dieu dans sa tangué , que le calice fôt accorde aux laïques, et qu'on laissât les princes allemands maîtres des biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés.

Oa fesait de telles propositions quand on était mécontent du siège de Rome; et on les oubliait quand on s'était rapproché.

La dispute sur le calice dura long-temps. Plusieurs ibéologieDS affirmèrent que la coupe n'est pas nécessaire à la communion ; que la manne du désert , figure de rEucharistie , avait été mangée sans boire ; que Jonathas ne bat point en mangeant son miel ; que Jésus-Christ en donnant le pain aux apôtres les traita en laïques , et qu'il les fit prêtres en leur donnant le vin. Cette question fut décidée avant l'atrivée du cardinal de Lorraine (J6

juillet 1562) ; mais ensuite on laissa au pape la liberté d'accorder ou de refuser le vin aux laïques , selon qu'il le trouverait plus convenable.

La question du droit divin se renouvelait toujours et divisait le concile. C'est à cette occasion que le jésuite Lainez , successeur digne dans le généralat de son ordre, et théologien du pape au concile, dit que les autres Eglises ne peuvent réformer la cour romaine , parce que l'écluse n'est pas au - dessus de ■ Bon seigneur. >

Les évêques italiens étaient de son avis; ils ne reconnaissaient de droit divin que dans le pape. Les

j-,Goot^le

94 CHAP. CLXXII. DU CONCILE DE TREVES.

évêques français, arrivés avec le cardinal de Lorraine, se joignent aux Espagnols contre la cour de Rome : et les prélats italiens disaient que le concile était tombé dans la ruse espagnole et malfrancese.

(1563) 11 fallut négocier, intriguer, répandre Targem. Les légats gagnaient autant qu'ils pouvaient les théologiens étrangers. Il y eut surtout un certain Hugonis, docteur de Sorbonne^ qui leur servait d'espion: il fut avéré qu'il avait reçu cinquante écus d'or d'un évêque de Vintimiglia pour rendre compte des secrets du cardinal de Lorraine.

(Octobre 1563) la cour de France, épuisée alors par les querelles de religion et de politique , n'avait pas même de quoi payer ses théologiens au concile ; ils retournent tous en France, excepté

cet Hugonis, pensionnaire des légats; neuf évêques français avaient déjà quitté le concile, et il n'en restait plus que huit.

Les querelles de religion faisaient alors couler le sang en France, comme elles en avaient inondé l'Allemagne du temps de Chartes-Quint; une paix passagère avait été signée avec le parti protestant, au mois de mars de cette année 1563. Le pape, courroucé de cette paix, fait condamner à Rome, par l'inquisition, le cardinal de Châtillon, évêque de Beauvais, huguenot déclaré; mais il enveloppa dans cette condamnation dix autres évêques de France, et on ne voit point que ces évêques en appellent au concile : quelques uns se contentent de se pourvoir aux parlements du royaume. En un mot, aucune congrégation du concile ne réclama contre cet acte d'autorité.

(1563) IjCS pères prennent ce temps pour former

CBAP. CLXXII. DU CONCILE DE TRENT. ^5

iiD décret contre tous les princes qui voudront juger les ecclésiastiques et leur demander des subsides. Tous les ambassadeurs s'opposent à ce décret, qui ne passe point. I^ querelle s'échauffe; l'ambassadeur de France, Ferrier, dit dans le tumulte : « Quand Jésus-Christ approche, il ne faut pas crier ici comme les diables. Envoyez-nous dans des troupeaux de cochons. » On ne voit pas bien quel rapport ce troupeau de cochons pouvait avoir avec cette dispute.

(i 1 novembre 1563) Après tant d'altercations toujours vives et toujours apaisées par la prudence des légats, on presse la conclusion du concile. On y décrète, dans la vingt-quatrième session, que le lien du mariage est perpétuel depuis Adam, qu'il est devenu un sacrement depuis Jésus-Christ, que l'adultère ne peut le

dissoudre, et qu'il ne peut être annulé que par ta parenté jusqu'au quatrième degré, à moins d'une dispense du pape. Les protestants, au contraire, pensaient qu'on pouvait épouser sa cousine, et qu'on peut quitter une femme adultère pour en prendre une autre.

Le concile déclare dans cette session que les évêques, dans les causes criminelles, ne peuvent être jugés que par le pape, et que, s'il est besoin, c'est à lui seul de commettre des évêques pour juges. Cette jurisprudence n'est pas admise dans la plupart des tribunaux, et surtout en France.

(1563) Dans la dernière session, on prononce anathème contre ceux qui rejettent l'invocation des saints, qui prétendent qu'il ne faut invoquer que Dieu seul, et qui pensent que Dieu n'est pas semblable aux prius»

j-,Goot^le

96 CHA.P. tLXXII. DU CONCILE DE TRENTE.

ces fables et bornes qu'on ne peut aborder que par leurs coutumes.

Anathème contre ceux qui ne vénèrent pas tes reliques, qui pensent que les os des morts n'ont rien de commun avec l'esprit qui les anime, et que ces os n'ont aucune vertu. Anathème contre ceux qui nient le purgatoire, ancien dogme des Egyptiens, des Grecs, et des Romains, sanctifié par l'Eglise, et regardé par quelques uns comme plus convenable à un Dieu juste et clément, qui châtie et qui pardonne, que Tenfer éternel, qui semble annoncer l'Être infini comme infiniment implacable.

Dans tous ces anathèmes on ne spécifie ni les peuples de la confession d'Augsbourg, ni ceux de la communion de Zuingle et de Calvin, ni les anglicans.

Cette même session permet que les moines fassent des vœux à l'Age de seize ans, et les filles h douce; permission regardée comme très préjudiciable ft la police des états , mais sans laquelle les ordres monastiques seraient bientôt anéantis.

On soutient la validité des indulgences, première source des querelles pour lesquelles ce concile fut convoqué, et on défend de las vendre : cependant on les vend encore à Rome , mais à très bon marché ; on les revend quatre sous la pièce dans quelques petits cantons catholiques suisses. Le grand profit se &ât dans l'Amérique espagnole, où l'on est plus ridie et plus ignorant que dans les petits cantons.

(i 563) On finit enfin par recommander aux évâques de ne céder jamais la préséance aux ministres des rois et aux seigneurs : l'Église a toujours pensé ainsi.

CBAF. CLXT1I, DU CONCIL.K DE TRENTE. 97

Le concile est sousci'ît par quatre légats du pape, onze cardinaux, viugt^inq archevêques, cent soixantehuit évêques, sept abbés, trente-neuf procureurs d'évêques absents, et sept généraux d'ordre.

On n'y employa pas la formule, «Il a semblé bon o au Saint-Esprit et à nous » ; mais , a En présence du a Saint-Esprit il nous a semblé bon.» Cette formule est moins hardie.

Le cardinal de Lorraine renouvela les anciennes acclamations des premiers conciles grecs ; il s'écria : a Tjongues années au

pape, à l'empereur, et aux rois ! » Les pères répétèrent les mêmes paroles. On se plaignît en France qu'il n'eût point nommé le roi son maître, et OQ vit dès-lors combien ce cardinal craignait d'offenser Philippe n, qui fut le soutien de la ligue.

Ainsi finit ce concile, qui dura, dans ses interruptions depuis sa convocation , l'espace de vingt-un ans. Les théologiens qui n'avaient point de voix délibérative y expliquèrent les dogmes ; les prélats prononcèrent, les légats du pape les dirigèrent; ils apaisèrent les mormures , adoucirent les aigreurs , éludèrent tout ce qui pouvait blesser la cour de Rome, et furent toujours ses maîtres.

CHAPITRE CLXXIIL

De la France sous Henri 10. Sa transplantation en Pologne, sa

fuite , son retour en France. Mœurs du temps , ligue , asiaaii-

"oi , anecdote* curieuses.

Au milieu de ces désastres et de ces disputes, le duc d'Anjou, qui avait acquis quelque gloire en Europe, Euii «un tu MiKiiu. rv.

7

98 CHAP. CLXXIU. DB LA ÎRAHCE

dans les journées de Jarnac et de MoocoDtour, est élu roi de Pologne (1 SyS). Il ne regardait cet lionoeur que comme un exil. On l'appelait chez un peuple dont il n'entendait pas la langue, regarde alors comme barbare , et qui , moins malheureux , à la vérité , que les Français, moins fanatique, moins agité, était cepen-

dant beaucoup plus agreste. L'apanage du duc d'Anjou lui valait plus que la couronne de Pologne ; il se montait à douze cent mille livres ; et ce royaume éloigné était si pauvre , que , dans le diplôme de l'élection, on stipula, comme une clause essentielle, que le roi dépenserait ces douze cent mille livres en Pologne. Il va donc chercher avec douleur cette terre étrangère. Il n'avait pourtant rien à regretter en France : la cour qu'il abandonnait était en proie à autant de dissensions que le reste de l'état. C'étaient chaque jour des conspirations, ou réelles ou supposées, des duels, des assassinats, des emprisonnements sans forme et sans raison , pires que les troubles qui en étaient cause. On ne voyait pas tomber sur les échafauds autant de têtes considérables qu'en Angleterre ' , mais il y avait plus de meurtres secrets, et on commençait à connaître le poison.

Cependant, quand les ambassadeurs de Pologne vinrent à Paris rendre hommage à Henri III , on leur donna la fête la plus brillante et la plus ingénieuse. Le naturel et les grâces de la nation perçaient encore à travers tant de calamités et de fureurs. Seize dames de la cour, représentant les seize principales provinces de France, ayant dansé un ballet accompagné

' VojtBi chip. cuiTii , î II On. B.

sous HENRI m. 99

de machines, [«■ësèrent au roi de Pologne et aux ambassadeurs des médailles d'or, sur lesquelles on avait gravé les productions qui caractérisaient chaque province.

(1574) A. peine Henri m est -il transplanté sur le trône de Pologne, que Charles IX meurt à l'âge de vingt-quatre ans et un mois. Il avait rendu son nom odieux à toute la terre, dans un âge

où les citoyens de sa capitale ne sont pas encore majeurs. La maladie qui l'emporta est très rare; son sang coulait par tous les pores : cet accident, dont il y a quelques exemples, est la suite ou d'une crainte excessive , ou d'une passion furieuse, ou d'un tempérament violent et atrabilaire: il passa dans l'esprit des peuples, et surtout des protestants, pour l'effet de la vengeance divine. Opinion utile, si elle pouvait arrêter les attentats de ceux qui sont assez ' puissants et assez malheureux pour n'être pas soumis au frein des lois !

Dès que Henri HI apprend la mort de son frère, il s'évade de Pologne, comme on s'échappe de prison. 11 annit pu engager le sénat de Pologne à souffrir qu'il se partageât entre ce royaume et ses pays héréditaires, comme il y en a eu tant d'exemples; mais il s'ra»- [M'essa de fuir de ce pays sauvage, pour aller chercher, dans sa patrie, des malheurs, et une mort non moins fime^e que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors en France.

Il quittait un pays où les mœurs étaient dures, mais tiraptes, et où l'ignorance et la pauvreté rendaient la ne triste, mais exempte de grands crimes. lia cour de France était, au contraire, un mélange de luxe,

IUO CHA.P. CLXXIII. DE Lk FBAJfCE

(l'intrigues, de galanteries, de débauches, de complots, de superstition , et d'atliëisme. Catherine do Médicîs, nièce du pape Clément VII, avait introduit la vénalité de pres<|iie tontes les charges de la cour, telle qu'elle était h celle du pajie. La ressource, uUe pour un temps , et dangereuse pour toujours , de vendre Ira revenus de l'état à des partisans qui avançaient l'argent . était encore une invention qu'elle avait apportée d'Italie. La superstition

de l'astrologie judiciaire, des enchantements , et des sortilèges , était aussi un des fi'uits de sa patrie, transplanté en France : car, quoique le génie des Florentins eût fait revivre dès longtemps les beaux -arts, il s'en fallait beaucoup que la vraie philosophie fût connue. Cette reine avait amené avec elle un astîxilogue nommé Luc Gauric, homme qui n'eût été de nos jours qu'un misérable charlatan méprisé de la populace, mais qui alors était un homme très important. Les curieux conservent encore des anneaux constellés, des talismans de ces temps-là. On a cette fameuse médaille oîi Catherine est représentée toute nue entre les constellations d'jiries et Taurus, le nom à^ÉbuUé Asmodée sur sa tête, ayant un dard dans une main , un cceur dans l'autre , et dans l'exer^ gue le nom SOxiel.

Jamais la démence des sortilèges ne fiit plus en crédit, il était commun de faire des Bgures de cire, qu'on piquait au cœur eu prononçant des paroles inintelligibles. On croyait par IJk faire périr ses ennemis; et le mauvais succès ne détrompait pas. On fit subir la question à C«sme Buggieri, Florentin, accusé d'avoir attenté, par de t«ls sortilèges, à la vie d« CliairW IX.

D,s,i,7ertbyGoot^le

sous BSSRI III. lOl

Un de ces sorciers, coodamné i £tre brûlé, dit, dan* son interrogatoire, qu'il y en avait plus de trente mille en France,

Ces manies étaient jointes à des pratiques de dévotion ; et ces pratiques se mêlaient à la débauche effréoce. Les protestants, au contraire, qui se piquaient de réferme , opposaient des mœurs austères à celles de la cour; ils punissaient de mort l'adultère. Les spectacles, les jeux, leur étaient autant en horreur que les cô^io-

nies de l'Eglise romaine ; ils mettaient presque au même rang la messe et les sortilèges : de sorte qu'il y avait deux nations dans la France absolument différentes l'une de l'autre ; et on espérait d'autant moins la réunion , que les huguenots avaient , surtout depuis la Saint-Barthélemi , formé le dessein de s'ériger en république.

Le roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV, et le prince Henri de Condé, fils de Louis, assassine à Jarnac , étaient les chefs du parti ; mais ils avaient été retenus prisonniers à la cour depuis le temps des massacres. Charles IX leur avait proposé l'alternative d'un changement de religion ou de la mort. Les princes, en qui la religion n'est presque jamais que leur intérêt, se résolvent rarement au martyre. Henri de Navarre et Henri de Condé s'étaient faits catholiques ; mais vers le temps de la mort de Charles IX , Condé , évadé de prison, avait abjuré l'Eglise romaine à Strasbourg; et, réfugié dans le Palatinat, il menageait, chez les Allemands , des secours pour son parti , à l'exemple de son père.

Henri III , en revenant en France , pouvait la réta-

103 CHAP. CLXXIU. OS tA. FHÀirCB

blir; elle était sanglante ^-déchirée, mais non d'annoncée. Pignerol, le marquisat de Saluces, et par conséquent les portes de l'Italie , étaient encore à elle. Une administration tolérable peut guérir, en peu d'années, les plaies d'un royaume dont le terrain est fertile et les habitants industrieux. Henri de Navarre était toujours entre les mains de la reine^ne, déclarée régente par Charles IX jusqu'au retour du nouveau roi. Les protestants ne demandaient que la sûreté de leurs biens et de leur religion; et leur projet de former une république ne pouvait prévaloir contre

l'autorité souv^{er}aine, déployée sans faiblesse et sans «xcès. Il eût été aisé de les contenir : tel avait toujours été l'avis des plus sages têtes, d'un chancelier de L'Hospital , d'un Paul de Foix , d'un Christophe de Thou, père du véritable et éloquent historien, d'un Pibrac, d'un Harlai : mais les favoris, ouyant gagn^{er} à la guerre , la firent résoudre.

A peine donc le roi fut à Lyon , qu'avec le peu de troupes qu'on lui avait amenées il voulut forcer des villes, qu'il eût pu ranger à leur devoir avec un peu de politique. Il dut s'apercevoir, quand il voulut entrer à main armée dans une petite ville nommée Livron', qu'il n'avait pas pris le bon parti ; on lui cria du haut des murs : «Approchez, assassins; venez, mas- « sacreurs , vous ne nous trouvn^{ez} pas endonnis a comme l'amiral '. »

■ Voyez duu le> Miiange^t, uinéc 1763 , In 1 qatt (ULU' wttiae de Nonotte], B,

> Il panit, d'après Ict mémoinn du temps, que la Toii publique aocumH Hmn Ut 4'tniir à/là ■ mère i ntïMre b rtMiUma qui Qa-riii IX

sous BENHl III. lo3

11 a'avait pas alors de quoi payer ses soldats ; ils se déb^{an}dèrent; et, trop heu^{re}ux de n'être point attaqué dans son chemin , il alla se f^{ai}ire sacrer à Reims , et faire son' entrée dans Paris sous ces tristes auspices , au milieu de la guerre civile qu'il avait fait renaître à son arrivée, et qu'il eût pu étouffer. Il ne sut ni contenir les huguenots , ni contenter les catholiques , ni réprimer son frère le duc d'Aleçon , alors duc d'Anjou, ni gouverner ses finances, ni discipliner une armée ; il voulait être absolu , et ne prit aucun moyen de l'être. Ses débauches honteuses avec ses mi-

gnons le rendirent odieux; ses superstitions, ses processions , dont il croyait couvrir ses scandales, et qui les augmentaient, l'avilirent; ses profusions, dans un temps où il fallait n'employer l'or que pour avoir du fer, énervèrent son autorité. Nulle police , nulle justice : on toait, on assassinait ses favoris sous ses yeux, ou ils s'égorgeaient mutuellement dans leurs querelles. Son propre frère, le duc d'Anjou, catholique, s'unit contre lui avec le prince Henri de Condé, calviniste, et fit venir des Suisses, tandis que Condé rentre en France avec des Allemands.

Dans cette anarchie, Henri, duc de Guise , fils de Francis, riche, puissant, devenu le chef de la maison de Lorraine en France , ayant tout le crédit de son

•PfwinitaBaiMMCM de la gùit-BaithJl<mL Lca rMBordidace DilhciaTciu pince , la mort extraordinaire , kTuent njelé Unie U) baioe de ce for&it nr Calberioet lur Henri III, d'ailleurs avili par u superslition et par aa

Dana aon pwtge ta DBBphîni, Montbnui lûlU ks équipages deM petite armée; et ktnqu'oD lui raprocha cène action, il répondit: Lasoerraei liJKiNudtntkaboaiiMaigBHx. K.

lo4 CUAP. CLXXIII. DE LA FRANCE

père, idolâtré du peuple, redouté à la cour, force le roi à lui donner le commandement des armées. Son intérêt était que tout fût brouillé, afin que la cour eût toujours besoin de lui.

Le roi demande de l'argent à la ville de Paris : elle lui répond qu'elle a fourni trente-six millions d'extraordinaire en quinze ans, et le clergé soixante millions; que les campagnes sont désolées par la soldatesque; la ville, par la rapacité des financiers;

l'Église^ par la simouie et le scandale. Il n'obtient que des plaintes au lieu de secours.

Cependant le jeune Ilenri de ^Navarre se sauve enfin de la cour, où il était toujours prisonnier. On pouvait le retenir comme prince du sang; mais on n'avait nul droit sur la liberté d'un roi ; il l'était en effet de la Basse- Navarre, et la haute lui appartenait par droit d'héritage. Il va eu Guieuue. Les Allemands , appelés par Condé, entrent dans la Champagne. I^ duc d'Anjou, frère du roi, est en armes.

I^es dévastations qu'on avait vues sous Charles IX recommencent. Le roi fait alors, par un traité honteux dont on ue lui sait point de gré, ce qu'il aurait dû faire, en souverain habile, à son avénemeot : il donne la paix ; mais il accorde beaucoup plus qu'où ne lui eût demandé d'abord : libre exei-cice de la religion réfonnée , temples , synodes , cliambres miparties de catholiques et de réformés dans les parlements de Paris , de Toulouse , de Grenoble , d' Aix , de Rouen, de Dijon, de Rennes. Il désavoue publiquement la Saint-Barthélemi, il laquelle il n'avait eu que trop de part. Il exempte d'impositions, pour six ans.

soDs HEsai m. 105

les enfaats de ceux qui ont été tués daas les massaures , réhabilite la mémoire de Tainiral Coligai ; et , pour ccnnble d'humiliation , il se soumet h payer les troupes alletnaudes du prince palatin, Casimir, (|ui le forçaient à cette paix : mais n'ayant pas de quoi tes satisfaire, il les laisse vivre à discrétion pendant trois mois dans la Bourgogne et dans la Champagne. Enfin il envoie au prince Casimir six cent mille écus par Bellêvre. Casimir retient l'envoyé du roi en otage pour le reste du paiement, et l'emmène

prisonnier à Heidelberg, où il fait porter en triomphe, au son des fanfares, les dépouilles de la France, dans des chariots traînés par des bœufs dont on avait doré les cornes. Ce fiit cet excès d'opprobre qui enhardit le duc Henri de Guise à former la ligue projetée par son oncle le cardinal de Lorraine, et à s'élever sur les ruines d'un royaume si malheureux et si mal gouverné. Tout respirait alors les factions, et Henri de Guise était fait pour elles. Il avait, dit-on, toutes les grandes qualités de son père, avec une ambition plus effrénée et plus artificieuse. Il enflamait comme lui tous les coeurs. On disait du père et du fils qu'après d'eux tous les autres princes paraissaient peuple. On vantait la générosité de son coeur; mais il n'en avait pas donné un grand exemple quand il foula aux pieds, dans la rue Bétisier, le corps de l'amiral Coligni, et jeta à ses yeux pleins les fenêtres.

La première proposition de la ligue fut faite dans Paris. On fut courir chez les bourgeois les plus zélés des papiers qui contenaient un projet d'association pour défendre la religion, le roi, et la liberté de l'état;

j-,Gout^le

106 CHAP. CII. DB LA FAKCS

c'est-à-dire pour opprimer à-la-fois le roi et l'état par les armes de la religion. La ligne fut ensuite signée solennellement à Péronne et dans presque toute la ~ Picardie. Bientôt après les autres provinces y entrèrent. Le roi d'Espagne la protège, et ensuite les papes Tautorise. Le roi, pressé entre les calvinistes, qui demandaient trop de liberté, et les ligueurs qui voulaient lui ravir la sienne, croit faire un coup d'état en signant lui-même la ligue, de peur qu'elle ne l'écrase. 11 s'en déclare le chef, et par cela

même il l'enhardit. Il se voit obligé de rompre malgré lui la paix qu'il avait donnée aux réformés (1576), sans avoir d'argent pour renouveler la guerre. Les états- généraux soat assemblés à Blois; mais on lui refuse les subaides qu'il demande pour cette guerre à laquelle les états mêmes le forçaient Il n'obtient pas seulement la permission de se ruiner en aliénant sou domaine. Il assemble poiyiant une armée, m se ruinant d'une autre manière, en engageant les revenus de la couroDne, en créant de nouvelles charges. Les hostilités se renonvellent de tous cotés , et la paix se &it encore. Le roi n'avait voulu avoir de l'aient et une armée que ponr être en ^t de ne plus craindre les Guises : mais, dès que la paix est faite, il consomme ces foiblest ressources en vains plaisirs, eu fêtes, en profiinoBS pour ses f&Toris.

Il était difficile de gouverner un tel royaume autrement qu'avec du fer'et de l'or. Henri IH pouvait à çmne avoir l'un et l'autre. Il &ut voir quelles peines il eut à obtenir dans ses pressants besoins treize cent mille francs du clergé pour ûx années, à fiûre vérifier

j-,Goot^le

sous asHBi lu. 107

au parlement quelques nouveaux édits bunaux , et avec quelle rapacité le marquis d'O , suriatendant des finances, deYpraît cette subsistaoce passagère.

Il ne i-égoait pas. La ligue catholique et les confédérés protestants se fesalent la guen-e malgré lui dans les provinces. Les maladies contagieuses, la famine, se joignaient à tant de fléaux : et c'est dans ces temps de calamités que, pour opposer des favoris au duc de Guise, ayant créé ducs et pairs Jeteuse et d'Ëpernoa, et

leur ayant donné la préséance sur leurs anâens pairs, il dépense quatre millions aux noces du duc de Joyeuse, en le mariant à la sœur de la reine sa femme, et en le faisant son beau-frère. De nouveaux impôts pour payer ses prodigalités excitent l'indignatioiL publique. Si le duc de Guise' n'avait pas fait une ligue contre lui, la conduite du rà suffisait pour en produire une.

C'est dans ce temps que le duc d'Anjou, son frère, va dans les Pays-Bas cliercher, au milieu d'une désolation ncm moins funeste, une pi-incipauté qu'il perdit par une tyrannique imprudence. Comme Henri III permettait & son frère d'aller ravir les provinces des Pays-Bas à niilippe II , & la tête des mécontents de I^ndre , ou peut juger si le roi d'Espagne encourageait la ligue en France, où elle prenait chaque jour de nouvdlles forces. Quelle ressource le roi crut-il avoir contre elle? celle d'instituer des confréries de pénitents, de bâtir des cellules de moines à Vincennes pour lui et pour les compagnons de ses plaisirs , de prier Dieu en public tandis qu'il outrageait la nature m secret, de se v£tir d'un sac blanc, de porter une

IU8 CflAP. CLXXIII. DK LI. PKAJfCK

discipline et un rosaire à la ceiature , et de s'appeler frère Henri. Cela m^me indigna et enhardît les ligueurs. On prêchait publiquement dans. Paris contre sa dévotion scandaleuse. T^a iaction des Seize se formait sous le duc de Guise, et Paris n'était plus au roi que de nom.

(l 585) Henri de Guise, devenu maître du parti catholique, avait déjà des troupes avec l'argent de son parti, et il attaquait les amis du roi de IHavarre. Ce prince, qui était, comme le roi François I", le plus généreux chevalier de son temps , offrit de vider ce

grand différent en se battant contre le duc de Guise, ou seul à seul, ou dix contre dix, ou en tel nombre qu'on voudrait. Il écrit à Henri 111, son beau-frère: il lui remontre que c'est à lui et à sa couronne que la ligue en veut, bien plus qu'aux huguenots; il lui fait voir le précipice ouvert; il lui offre ses biens et sa vie pour le sauver.

Mais dans ce temps-là même le pape Sixte-Quint fulmine contre le roi de Navarre et le prince de Condé cette fameuse bulle, dans laquelle il les appelle génération bâtarde et détestable de la maison de Bourbon: il les déclare déchus de tout droit, de toute succession. La ligue fait valoir la bulle, et force le roi à poursuivre son beau-frère qui voulait le secourir, et à secourir le duc de Guise qui le détrônait avec respect. C'est la neuvième guerre civile depuis la mort de François II.

Henri IV (car il faut déjà l'appeler ainsi, puisque ce nom est si célèbre et si cher, et qu'il est devenu un nom propre), Henri IV eut à combattre à la fois le roi de France, Marguerite sa propre femme, et la

sous le règne de Henri m. 109

ligue. Marguerite, en se déclarant contre son époux, rappelait ces anciens temps de barbarie où les excommunications rompaient tous les liens de la société, et rendaient un prince odieux à ses proches. Ce prince se fit connaître dès-lors pour un grand homme, en bravant le pape jusque dans Rome, en y faisant afficher dans les carrefours un démenti formel à Sixte-Quint, et en appelant à la cour des pairs de cette bulle. 11 n'eut pas grande peine à empêcher son imprudente femme de se saisir de l'Agénois, dont elle voulut s'emparer; et quant à l'armée royale qu'on

envoya contre lui sous les ordres du duc de Joyeuse, tout le monde sait comment il la vainquit à Coutras (octobre 1587), combattant en soldat à la tête de ses troupes, faisant des prisonniers de sa main, et montrant après la victoire autant d'humanité et de modestie que de valeur pendant la bataille.

Cette journée lui lit plus de réputation qu'elle ne lui donna de véritables avantages. Son armée n'était pas celle d'un souverain qui la soudoie et qui la relie toujours sous le drapeau, c'était celle d'un chef de parti : elle n'avait point de paie réglée. Les capitaines ne pouvaient empêcher leurs soldats d'aller faire leurs moissons; ils étaient obligés eux-mêmes de retourner dans leurs terres. On accusa Henri IV d'avoir perdu le fruit de sa victoire, en allant dans le Béarn voir la comtesse de Grammont, dont il était amoureux. On ne fait pas réflexion qu'il eût été très aisé de faire agir son armée en son absence, s'il avait pu la conserver, Henri de Condé, son cousin, prince aussi austère dans ses mœurs que le Navarrois avait

IIO CHAP. CLXXIII. DE LA FORTUNE

de galanterie dans les siéges, quitta l'armée pour aller, comme lui dans ses terres, après avoir resté quelque temps dans le Poitou, ainsi que tous les Français, qui jureraient de se retrouver, le 30 de novembre, au rendez-vous des troupes. C'était ainsi qu'on faisait la guerre alors.

Mais le séjour du prince de Condé dans Saint-Jean d'Angély fut des plus fatales aventures de ces temps horribles. A peine a-t-il soupe, à son retour, avec Charlotte de La Trimouille, sa femme, qu'il est saisi de convulsions mortelles qui l'emportent en deux jours (janvier 1588). Le simple juge de Saint-Jean d'Angély met

la princesse «) prison, l'interroge, commence un procès criminel contre elle : il condamne par contuma<» un jeune page nommé Permillac de fiel-Castel, et fait exécuter Brillant, maitr&d'hôtel du prince, qui est tiré à quatre chevaux dans SainWean-d'Ang^ , après que la sentence a ét^ confirmée par des ctMnmissaires que le roi de Navarre a nommés lui-même. La princesse appelle à la cour des pairs; elle était en* ceinte; elle fut depuis déclarée inno-cente, et les procédures brûlées. Il n'est pas inutile de réfuter encm ici ce conte répété dans tant de livres, que la priacesse accoucha du père du grand Condé, quatorze mois après la mort de son mari , et que la Sorbonne lut consultée pour savoir si cet enfant était lé^tirae. 'Riea n'est plus faux , et il est assez prouvé que ce nouveau prince de Condé naquit six mois après la mort de son père.

Si Henri de Navarre délit Tannée de Henri III à ta journée de Coutras, le duc de Guise, de son côté, dii-

D,s,i,7ertbyGoot^le

sous HENU m. m

a*pa dans le même temps une armée d'AIleiiiaD(& qui venaient se joindre au Navarrois , et il fit voir, dans cette expéditî-QD, autant de conduite que Henri IV avait montré de courage. Le malheur de Coutras et la gloire du duc de Guise furent deux nouvelles disgrâces pour le roi de France. Guise concerta, avec tous les princes de sa maison, une requête au roi, par laquelle on lui demande la publicatitm du concile de Trente, l'étsUissement de l'inquisition, avec la cooâscation des biens des huguenots au profit des die& de la ligue, de nouvelles places du sûreté pour elle, et le bannissement de ses favoris qu'on lui nommera. Chaque mot

de cette requête était une offense. Le peuple de Paris , et surtout les Seize , insultaient publiquement les favoris du roi , et marquaient peu de respect pour sa personne.

Rien ne fait mieux voir la malheureuse administration du gouvernement, qu'une petite chose qui fut la source des désastres de cette année. Le roi, pour éviter les troubles qu'il prévoyait dans Paris, fit défense au duc de Guise d'y venir. Il lui écrit deux lettres ; il ordonne qu'on lui dépêche deux courriers. Il ne se trouve point d'argent dans l'épargne pour cette dépense nécessaire : on met les lettres à la poste; et le duc de Guise vient à Paris , ayant pour excuse apparente qu'il n'a point reçu l'ordre. De là suit la journée des Barricades. Il serait superflu de répéter ici ce que tant d'historiens ont détaillé sur cette journée. Qui ne sait que le roi quitta sa capitale, fuyant devant son sujet, et qu'il assembla ensuite les seconds états de Blois, où il fit assassiner le duc et le cardinal de Guise

D, s, i, 7ertby Goot^le

CHA.P. CLXXIII. DE LA FRANCE

son frère (d'après 1588), après avoir communiqué avec eux, et avoir fait serment sur l'hostie qu'il les aimerait toujours ?

Les lois sont une chose si respectable et si sainte, que si Henri III en avait seulement conservé l'apparence, si, quand il eut eu son pouvoir le prince et le cardinal , dans le château de Blois, il eût mis dans sa vengeance , comme il le pouvait , quelque formalité de justice, sa gloire et peut-être sa vie eussent été sauvées;

mais t'assassinât d'un héros -et d'un prêtre le rendirent exécration
aux yeux de tous les catholiques, sans le rendre plus redoutable.

Je crois devoir réfuter ici une erreur qui se trouve dans beaucoup de livres, et principalement dans VÊ- Uit delà France qu'on réimprime souvent '. On y dit que le duc de Guise fut assassiné par les gentilshommes ordinaires de la chambre du roi; et le déclamateur Maimbourg prétend , dans son Histoire de la ligue, que Lognac, le chef des assassins, était premier gentilhomme de la chambre : tout cela est faux. Les registres de la chambre des comptes qui ont échappé à l'incendie, et que j'ai consultés, font foi que le maréchal de Rclz et le comte de Villequier, tirés du nombre des gentilshommes ordinaires, avaient le titre de premier gentilhomme, charge de nouvelle création, instituée sous Henri II pour le maréchal de SaintAn-

■ Vélat Je la France n eu eu effet iu grand Dombre
il'édittOI\$,oii pour nixuixdire il existe un grand DDmbred'ou-
TraftnMDi le tilredc: ÀD/i/e/« Fronce, Élal prètent df la France,
Le Vrai Élat de la France. La plus U) eieuneëdilJouquecile la Bi-
bliothèque hiilarique de la France, r*iie i65i, in-r»; la plu» rcrcii-
tr Je 1749, fi vnlhmei in-ia. B.

sous HENRI m. llJ

dré. Ces m^ea registres font voir les noms des geii> til^om-
nies ordinaires de la chamlire, qui étaient alors des premières
maisons du royaume ; ils avaient aiaecédé aoua François I" aux
chambellans, et ceux-ci aux. cdievaliers de l'hôtel. Les
gestil^ommes nomma lea quararUe-^ànq , qui assassinèrent le
duc de Guise, étaient one compagnie nouvelle, formée par le duc
d'Eftenion , payée au trésor royal sur les billets de c« doc, et au-

cun de leurs noms ne se trouve panai les gentilahoounes de la chambre.

Lognac, SaintCapautet, Alireoas, Herbélade, et leurs compagnons , étaient de pauvres gentilshommes gaacoos que d'Ëpemon avait fournis au r»i, des gens de main, des gens de service, connue on les appelait alws. Chaque prince, chaque grand seigneur en avait auprès de lui dans ces temps de troubles. C'était par des hommes de cette espèce que la maison de Guise avait fait assassiner Saint-Mégrin , l'un des favoris de Henri III. Ces mœurs étaient bien différentes de la noble démente de l'ancienne chevalerie, et de ces temps d'une barbarie plus généreuse, dans lesquels on terminait ses différents en diamp clos , à armes égales.

Tel est le pouvoir de l'opinion chez les hommes, qae les mêmes assassins qui n'avaient fiait nul scrupule de tuer en làcltes le duc de Guise, refusèrent de tremper leurs mains dans le sang du cardinal son frère. Il faUut chercher quatre soldats du régiment des gardes, qui le massacrèrent dans le même château à coups de hallebarde. Il se passa deux jours entre la mort des deux frères : c'est une preuve in-

Il4 CHAP. CLXXflI. DE LA FRAITCR

viucible que le roi aurait eu le temps de se couvrir de quelques apparences d'uoce forme de justice précipitée.

Non seulement il n'eut pas l'art de prendre ce ma»que nécessaire, mais il se manqua encore â lui^néme en ne courant pas dans l'instant à Paris avec ses troupes. Il eut beau dire à la reine Githerine, sa mère, qu'il avait pris toutes ses mesures, îl n'en avait pris que pour se venger, et non pour régner. 11 restait dans Blois , inutilement occupé à examiner les cahiers des états, tandis

que Paris, Orléans, Rouen, Dijon, Lyon, Toulouse, se soulèvent presque en même temps, comme de concert On ne le regarce plus que comme un assassin et un parjure. Le pape l'excommunique; cette excommunication, qui eût été méprisée en d'autres temps, devient terrible alors, parcequ'elle se joint aux cris de la vengeance publique, et par^t réveiller Dieu et les hommes. Soixante et dix docteurs asseï»blés en Sorbonne le déclarent déchû du trône (1589), et ses sujets déliés du serment de fidélité. Les prêtres refusent l'absolution aux pénitents qui le reconnaissent pour roi. La faction des Seize emprisonne à la Bastille les membres du parlement affectionnés à la monarchie. La veuve du duc de Guise vient demander justice du meurtre de son époux et de son beau^père. Le parlement, à la requête du procureur-général» nomme deux conseillers, Courtin-et Michon, qui instruisent le procès criminel contre Henri de Valois, chievant roi de France et de Pologne. Voy. l'Histoire du Parlement, oit ce fait est discuté (ch. xxx et xxxi).

Ce roi s'était conduit avec tant d'aveuglement, qu'il

D,s,i,7ertbyGoot^le

sous HEItnl III. I 15

n'avait point encore d'armée : il envoyait Sanci négociier des soldats chez les Suisses, et il avait la bassesse d'écrire au duc de Mayenne, déjà chef de la ligue, pour le prier d'oublier l'assassinat de son frère. Il lui féaait parler par le nonce du pape, et Mayenne répondait au nonce : s Je ne pardonnerai jamais à ce mis^ < rable. • Les lettres qui rendent compte de cette négocia-tion sont encore aujourd'hui à Rome.

Enfin le roi est obligé d'avoir recours à ce Henri de Navarre , son vainqueur et son successeur légitime , qu'y eût dû dès le commencement de la ligue prendre pour son appui, non seulement comme le seul inté- Rssé au maintien de la monarchie, mais comme un prince dont il connaissait la franchise, dont l'ame était au-^lessUB de son siècle , et qui n'aurait jamais ^iisé de son droit d'héritier présomptif.

Avec le secours du Navarrois, avec les efforts de son parti , il a une armée. Les deux rois arrivent devant Paris. Je ne répéterai pas ici ' comment Paris fut délivré par le meurtre de Henri HI. Je remarquerai senl^nent avec le président de Thou , que quand le dcHuinicain Jacques Clément, prêtre fanatique, encouragé par son prieur Bourgoïn , par son couvent , par l'esprit de la ligue, et muni des sacrements, vint demander audience pour l'assassiner (iSSg), le roi sentit de la joie en le voyant, et qu'il disait que son cœur s'épanouissait toutes les fois qu'il vt^it un moine. Je ne vous fatiguerai point de détails si connus, ni de tout ce qu'on fit à Paris et k Rome : je ne dirai point avec quel zèle on mit sur les autels de Paris

' Vojcz Im nota in chant «<)>«/■ Htariadt. n.

j-yGoot^lt:

116 CHA.P. CLXXill. DE T.A FRANCE

le portrait dû parricide; qn'on tira le canon à Rome; qu'on y prononça l'éloge du moine : mais il faut <^servêr que daoa l'opinion du peuple ce misérable était un Aiint et UD martyr; il avait délivre le peuple de Dieu du tyran persécutenr, à qui on ne donnait d'fautre Aom que celui d^Hérode. Ce n'est pas que Henri III , i*oi de France, eét la moindre ressMnblance arec ce petit roi de

la ^lesttne; mais le bas peApfe, toujonn tot bX bari>are, ayant ouï dire qu'Hérode avait fait égorger tous les petits enfants d'un pays, tkmnait ce aom à Henri UI. Clément était à ses yeux un homme ibai^ré ; il s'était offert h une mort inévitable; ses sopëiieurs et tous ceux qu'il avait consultés hii aviaietit imlonné de la part de Dieu de commettre cette sainte actitm. Son esprit égaré était dans le cas de ^ignorance invincible. Il était inUme-ment persuadé qu'il s'iinifHK lait à Diou, & l'Église, à la patrie; enfin, selon le sentiment de ses théologiens, il couraH à la gl<tlre eter^ nelle, et le roi assaniaé était damné. C'est ce que quelques théologiens calvinistes avaient pensé de PoltlMt; c'est ce que les catholiques avaient dit et VâtfsBssin du prince d'Orange.

Il n'y eut aucun pays catholique, à l'exception tte Venise , où le crime de Jacques Clément ne tât consacré. I>e jésuite Mariana, qUi passait pour lin hîstoHëd •age^ s'esprime ainsi dans son livre de l'Institution dts rotr: «Jacques Clément Se fit un grand nom; lemeuN ■ tre fut ex{Hé par le meurtre, et te sang royal cbu4â « en sacrifice aux mânes du duc de Guiee ptîtfidement aas-Siusiné. Ainsi périt Jacques Clément, âgé de vingt- « quatre ans , la gloire éternelle de la France. » T^e là-

sous UEHEI III. 117

natisme fut porté eu France jusqu'à mettre le portrait de cet assassin sur les autels, avec ces mots gravés aa hw : Saùtt Jace/uej Oèment, priez pour nous.

Uo fait très long'temps ignoré, c'eA la forme du jugnaent contre le cadavre du moine parricide : son (vocès fut fait par le marquis de Richelieu, grand prévôt de France, p^ du cardinal; et loin que le pro> cureur-généra), la Guesle, tôuoin de l'aMassinat,

et <fui avait amené firère Ctémeot à Henri IQ, fit ks foBclions de sa charge dans ce jugement, il Be fit que celle de ténoin; il déposa comme les autres. Ce ^ Henri IV qui porta lui-même l'arrêt, et qui coudamoa le corps du moine à être écarta et brûlé, de l'avis de son conwil, signé Bu^ (à Saint-^oud, a août 1589).

Ce qu'on ue savait pas eucore, c'est qu'un autre jacobin nommé Jean Le Roi , ayant asûssiné le com.~ ntn^aat de Coutancea en !Nonnaadie, Henri IY jugea aiusi ce malheureux te jour même -qu'il jugea Clémimt U coadamaa le pwine Jean Le Roi & être BÎs diras uo tac, et à être ytié dans la nvière; ee qui fut «sécuté i Sf-tuit-Glound, doux, jours après. C'était une chose très rare qu'un tel jugement et un tel supplice; mais les orines qu'on fuaissait étaient encore plus étonaants.

CHAPITRE CLXX[V

De Henr) IV.

En Usant l'histoîi'e de Henri JV dans paniel, on est tout étonné de ne le pas trouver un grand homme. On jr v(Ht à peine son caraetère; b'^ pev de ces belles

IIU CUAP. CLXXIV. DE HEKKI IV.

réponses qui sont l'image de son ame; rien de ce discours digne de l'immortalité , qu'il tint à l'assembla des notables de Rouen; aucun détail de tout le bien qu'il fit à la patrie. Des manœuvres de guerre sèchement racontées, de longs discours au parlement &% fitveur des jésuites, et enfin* la vie du P. Coton, forment, dans Daniel, le règne de Henri IV.

Bayle, souvent aussi répréhensible et aussi petit quand il traite des points d'histoire et des affaires du monde, qu'il est judicieux et profond quand il manie la dialectique, commence son article de Henri IV par dire que « si on l'eût fait eunuque , il eût pu etût-« cer la gloire des Alexandre et des César.» Voilà de ces choses qu'il eût dû effacer de son dictionnaire. Sa dialectique même lui manque dans cette ridicule supposition; car César iiiiit beaucoup plus débauché que Henri IV ne fut amoureux; et on ne voit pas pourqu« Henri IV eût été plus loin qu'Alexandre. Bayle a-t-il prétendu qu'il &ille être un demi-homme pour être un grand homme ? Ke savait-il pas , d'ailletu's , quelle foule de grands capitaines a mêlé l'amour aux armes ? pe tous les guoriers qui se sont &it un nom , il n'y a peut-être que le seul Charles XII qui ait ren<Hicé absolument aux femmes ; encore a-tril eu plus de revers que de succès. Ce n'est pas que je veuille, dans cet ouvrage sérieux, flatter cette vaine galanterie qu'on reproche à la nation française; je ne veux que reconnaître une très grande vérité : c'est que la nature , qui donne tout, ôte presque toujours la force et le courage à ceux qui sont dépouillés des marques de la virilité, ou en qui ces marques sont imparfaites. Tout

CBAP. CLXXir. DE HENRI IV. | | ^

est phjsUpie dans toutes les espaces ; ce o'est pas le beeaf qui combat, c'est te taureau. Les forces de t'ame et du corps sont puisées dans cette source de la vie. Il n'y a parmi les eunuques, que Nârsès de capitaine , et qu'Origèoe et Photîus de savants. Henri IV fut souvent amoureux, et quelquefois ridiculement; mais jamais il ne fiit amolli : la belle Gabrielle l'appelle dans ses lettres .mon soldat; oe seul mot r^ute Bayle. Il est à souhaiter, pour l'exemple des rois et pour la consolation des peuples, qu'on lise

ailleurs, comme dans la grande histoire de Mëzerai , dans Péréfixe, dans les Mémoires de SulU, ce qui concerne les temps de ce bon prince '.

Pesons, pour notre usage particulier, un précis de

■ Ce panKE" <^ ilirtintiiwife île B«yle , kinn qu'un grand nombre d'utn* , ne peut 'tn rcfirdé que comme vofi pUiMDierie.

DcM certûn qa'nn prince qtù profite de llmpunité <[ue(oa rang lui ta- «an, four priver un de let njeti de la fiimT, mm^nt un acte deljnut- (ie : l'adnlctie eit un mine pptr on louverain oomme pour iiu particulier; mui les ctreunsUncci qui kugiDeulent du diminnenl U gratlté du crtm« , Mm en dmiger la nature , rendent eelui-â bien plui grave dans un roi qae dani un beanme privé.

H but avouer encore qn'un prince dout lei paxiious sont publique*, peu! s'aillir, soil par l'influence que sa hibleue donne k set maitresses; nit par les actions indignci de lui on l'amour peut l'«ntrainer, soit miime pv le ridicule dont peuvent le couirir les infidélités ou l'insoleace de se*

Cependant, de toutes les paraions des roii, l'amour est encore la moins fancne i leon peupln. Ce n'est point Marie Touchet qui t conseillé 1* Saint'Barthélenii ; madame de Hontespan n'a point cootribué à !« révocatioD de l'édit de Nantes ; ce ne sont point les nuùtictses de Louis XT ou desoa pRoier ministre qui ont fait donner l'édit de 1794. Les confesseors >!.* rais ont bit bien ptia de nul à l'Europe que leurs matlresses.

Oh serrans enfin que l'amour des plaisirs et la chasteté toni également coapatiUes avec toutes les vertus e| tous les vices , toutes les grandes netim el bNU let eriBe*. K.,

ceUe vie qui tut trop courte. IL est dès sod eofanoe DOUixi dans les troubles et dans les nulheurs. Il se trouve, à quatorze ans, à la bataille de Moncontour. JI est rappelé k Paris. Il u'épouse la sœur de Qiarles IX que pour voir ses amis assassiués autour de lui, pour courir lui-même risque de sa vie, et pour rester près de trois ans prisonnier d'état. Il ne sort de sa prison que pour essayer toutes- les fatigues et toutes les fortunes de la guerre, mancpiaot Souvent du nécessaire, 'nayant jamais de repos, s'exposaot comme le plu» hardi soldat, fesaot des actioas qui ne paraissent pas croyables, et qui ne le deviennent que parcequ'U les a répétées; comme lorsqu'à la prise de Cahors, en i588, il fut sous les armes pendant cinq^^urs, combattant de rue en rue sans presque prendre de repos. I>a victoire de Coutras fut duc principalement à son courage. Son humanité après la victoire devait lui gagner tous les cœurs.

Le meurtre de Henri III le feit roi de France : mais la religion sert de prétexte à la moitié des chefs de l'armée pour l'abandonner, et à la ligue pour ne pas le recoonaître. Elle choisit pour roi ud fantôme, un cardinal de Bourbon-Vendôme; et le roi d'Espagne, Philippe n, maître de la ligue par son argent, compte déjà la France pour une de ses provinces. Le duc de Savoie, gendre de Philippe, envahit la Provence et le Dauphiné. Le parlement de Languedoc défend , sous peine de la vie, de le reconnaître, et le déclare a ioca- « pable de posséder jamais la couronne de France , '■ conformément à la bulle de notre saint -père le « pape. » Le parlement de Rouen (septembre iSSq)

déclftre «i erimiBeU de lèse-majesté divine et humaine a tous ses adbéreats '. >

Heari IV n'avait poar lui que la jutiice de ta caute, son courage, et quelques amis. Jamais il ne lut en état de tenir long - temps une armée sur pied ; et cocore quelle armée ! elle ae se monta presque jamais à douze mille hommes complets : c'était mouu que les detai (âkenento de nos jours. Ses serviteurs venaitat toui^lour se r^i^ sbss sa bannière, et s'en retournaient les UBS après les autres au bout de quelques mois de service. Les Suisses, qu'à peint il pouvait payer, et qudques compagnies de lances , fesaient le fond per> manent de ses forces. Il fallait courir de ville en ville, combattre et négocier sans relâche. Il n'y a presque point de provinces en France oii il n'ait fait de grands exploits à la tête de quelques amis qui lui tenaient lieu d'année.

D'abord , avec environ cinq mille combattants , il bat, à la journée d'Arqués (octobre 1589) , auprès de Dieppe, l'armée du duc de Mayenne, forte de vingt mille hommes; c'est alors qu'il écrivit cette lettre au marquis de Grillon : aPends-toi, brave Crillon; nous

' Lei apologiite* des jisaittt Mil reproché ca srrréti ani parlmeati, lonqn'Q* détmisiieit la jémittiinilesaccuMnldeoetaiJnicsnuès. Iti^atlice oUige d'observer qu'oa ue doit reprochEr i un nirpi que les crime* qui lui ont M faupirés psr KotMl ou par l'e^t de corps. Ou peut alon dbé àeeox qui le compotent: -Toili ce que vos prUécMceun ont Ut,

- toilt ce que dans les mimes circoastaDces on pourrait attendre de vous :

- l'esprit qui les animait n'est point Meint , Tolre intérêt n'a pas changé. ■ Mais il n'est pas phis raisonnable de reprocher k des corps liculiers lea crimes du flmalisnie ou de la superstition

dont teiin prédécesseurs se sont nuiDés, que de reprocher les
excn de la Sainl-BaHhélemi aux descendants des Tlimuie on dta
Guise. K.

D,s,i,7ertbyGoot^le

las CHAF. CLXIIIV. I>E HENRI IV.

« avons combattu k Arques, et tu n'y iSuis pas. Adieu , u mon
ami, je vous aime à tort et à travers. » Ensuite il emporte les fau-
bourgs de Paris , et il ne lui manque qu'assez de soldats pour
prendre la ville. Ji &ut qu'il se retire, qu'il force jusqu'aux villages
retranches pour s'ouvrir des passages, pour communiquer avec
tes villes qui défendent sa cause.

Pendant qu'il est ainsi continuellement dans la &tigue et dans
le danger, un cardinal Cajetan , légat de Rome , vient tranquille-
ment à Paris donner des lois au nom du pape. La Sorbonne ne
cesse de déclarer qu'il n'est pas roi (et elle subsiste encore I) ; et
la ligue règne sous le nom de ce cardinal de Vendôme , qu'elle ap-
pelait Charles X, au nom duquel on frappait la monnaie , tandis
que le roi le retenait prisonnier à Toun'.

Les religieux animent les peuples contre lui. Les

' Ce que nom «rau dit dam U noU précédenti peut ('Bpplîqner
ioL La SorboDDG agĭMiit ilan d'aprèi les principes d'intolémioç
«doua par touilei tbMngieiu , d'a]^ ^ l'intMl de l'autoritt eedésiiai-
tĭijiM , l'eifHit g^éral 6m àwf/t; ainsi, tant qa'eUe n'eieueieDera
pu dani «* écde> que tout actads violence temporelle eiercé
contre tliir^sie ou l'inipté est coalnre i la jutke, «t par coiué-
quent 1 la loi de Dieu, twit qu'elle u'eieigneia poĭnl que le de^ ne
peal avoir d'antre juridirtion que eelle qn'il re^ de la ptÛMaïKe

licalière, el qui «Huare le droit de l'en priter, on e>t en droit de croire que la SoriMmne a conservé set principes d'iutolèiance et de ré-

D'aillcuTs il n'est que tnqi public qu'elle n'a potnl rougi d'avancer ha»lenient dans la œmure de Béliiaire, el plus recem-ment dans cdie de yHit- Jare piUoiopliijae da conuiuret tUi Dtax-Iadtt , les principei des aaMsina et des bourrcaui do seîxiàne siècle.

Ainsi , autant il terait injuste de reprocher aux pailonents leurs ar» rètt coDlre Henri IV, autant est-tt raisonuaUe de reprocher k la SoriNMUM son décret contre Henri lu , ses décisians contre Henri IT, Ks iustrui<i«u •u P. llalthiM.etc, «te, etc. K.

CHAP. CLXXIV. DE HKtfttl IV. ia3

jésuites courent de Paris à Rome et en Espagne. Le P. Matthieu, qu'on nommait le courrier de la ligue^ ne cesse de procurer des bulles et des soldats. Le roi d^pagne (i4 mars 1690) envoie quinze cents lances fournies, qui fesaient environ quatre mille cavaliers, et trois mille hommes de la vieille infanterie val-lone, aoaa le comtt; d*£gmont, Bis de cet Egmont à qui ce roi avait fait trancher la tête. Alors Henri IV rassemble le peu de forces qu'il peut avoir, et n'est pourtant pas à la tête de dix mille combattants. Il livre cette fameuse bataille dlvri aux ligueurs commandes par le duc de Sftayenne, et aux Espagnols très supérieurs aï nombre, en artillerie, en tout ce qui peut entrete* nir une armée considérable. Il gagne cette balaille , comme il avait gagné celle de Coutras , en se jetant dans les rangs ennemis au milieu d'une forêt de lances. On se souviendra dans tous les siècles de ces paroles : ■ Si vous perdez vos enseignes, ralliez-

vous à mon > panache blanc ; vous le trouverez toujours au ehe>
« min de l'honneur et de la gloire.» Sauvez les Français! s'éfHïä-
t-il quand les vainqueurs s'acharnaient sur les vaincus.

Ce n'est plus comme à G>utr8S , oix à peine il était le maître.
Il ne perd pas un moment pour profiter de la victoire. Son armée
le suit avec allégresse; elle est même renforcée : mais enfin il
n'avait pas quinze mille iuunmes, et avec ce peu de troupes il as-
siège Paris, où il restait alors deux cent vingt mille habitants. Il
est constant qu'il l'eût pris par famine, s'il n'avait pas pennis lui-
même , par trop de pitié , que les assiégeants nourrissent tes as-
siégés. Eu vain ses généraux

D,s,i,7ertbyGoot^le

Ia4 CBAP. CLXXiV. 1>E UEHal IV.

publiaieot sous ses ordres des.déïenses, sous peine ()e mort t
de fbuniir des vivres aux PsrisieiM ; les soldats «ux.-4nêiue8 leur
eu veadaieat. Un jour que, pour Ûïre UD exemple, «a allait pen-
xlre deux paysans qui avaient amené des charrettes de pain à une
poterne, îleari les neuooatra en allant visiter ses quartiers : ÎU se
jetèrent à ses genoux , et lui remontrant qu'il* n'avaiut que cette
manière pour giagner leur vie: ^Iks en paix, leur ^ le roi, en leur
donnant aii>> sitôt l'aident qu'il avait sur lui. « Le Béarnais est a
pauvre, ajouta-t-il; s'il avait davantage, il vous le « dtanneratU a
Un cœur bien né ne peut lire de pa-> reik. traits sans quelques
larmes d'admiration et de tendresse.

Pendant qu'il pressait Paris , les mwnes ar>^ festient des pro-
cessions , le mousquet et le crucifix à la in&in , et la cuirasse sur
le dos. Le parlement (juin 1590), les cours supérieures, les ci-
toyens, fesairaik serment sur l'Ëvaogile, en présence du légat et

de l'ambassadeur d'Espagne, de ne le point recevoir; mais enfin les vivres manquent, la femme &it sentir ses plus cruelles extrémités.

Le duc de Parme est envoyé p«> Philippe II au secours de Paris avec une puissante armée : Henri IV court lui présenter la bataille. Qui ne connaît oette lettre qu'il écrivit du champ où il croyait combattre , à cette Gabriëlle d'Estrées, rendue célèbre par lui: a Si je meurs , ma dwnière pensée sera à Dieu , et l'a» avant-dernière i vous (octobre lûgo)?» Le duc <te Parme n'accepta point la bataille; il n'était venu que pour secourir Paris, et pour rendre la ligue plus dé<

CBU>. CLXXIV. SE HEKRI IV. IsS

pendante du roi d'Espagne. Assiéger cette graâde vUle avec si peu de monde, devant une année supérieure, était une chose iAi-possible : voîli donc encore sa fortsne retardée et ses victoires inutiles. Bu moins il empêche le duc de Parme de ftire des conquêtes, et te côtoyant jusqu'aux dernières frontières de la Picardie, il le fit rentrer en Flandre.

A peine est-il délivré de cet ennemi, que le pape Grégoire XIV, Sfondrat, emploie une partie des trésors aÂassés par Sixte-Quint à envoyer des troupefi k li ligue. Le jésuite Jouvcuci avoue dans son histoire que le jésuite THigri, supérieur des boviles de Parisy rassetnUe tous leS novices de cet ordrfi en France, et qu'U les conduisît jusqu'à Yerdun au-devaot de l'arntée du pape; qu'il les enrégimenta, et qu'il les inoor>pora à cette armée, laquelle ne laissa en France que . Ws traôes des plus horribles dissolutions : ce trait peint l'esprit du ten^.

Céfaït bien alors que lès moines pouvaient écrire qm l'évdque de Rome avait le droit tie déposer les rois ; ce droit était prêt d'être cbnstaté à main armée. Hetni IV avait toujours à cbmbattre l'Espagne, Rome, et la Ftvnce; car te duc de Parme, en se retirant, iivait4aissé huit mille soldats au duc de Mayenne. Un neVeu dli pape eait« en Fi^Qce avec des troupes italiennes et des monitoires; il se joint au due de Savoie dans le Daupfainé. Lesdt-guières , oelûi v|ui (tu d^is le dernier Èonikétable dé Fraàce et le' detTivsr •cigneur puissant^ battit \ea troupes bavusienoeb <^ celles du pape. Il lésait la guerre comme Henri IV, «vec des tap-kaîÂes <^ ne servaient qu'an temps : re^

tl6 CHAP. CLXXIV. DE H8RBI IV.

pendant tl défit ces arm^ réglées. Tout était alors soldat en France, paysan , artisan , bourgeois : c'est ce qui la dévasta ; mais c'est ce qui l'empêcha eafin d'être la proie de ses voisins. Ijes soldats du pape se dissipèrent, après n'avoir donné que des exemples d'une débauche inconnue au-delà de leurs Alpes, ijea habitants des campagnes brûlaient les dtèvres quî suivaient leurs régiments.

Philippe n, du fond de son palais, continuait h entretenir et ménager la dissension , toujours donuant au duc de Mayenne de petits secours, a6n qu'il ne ît ni trop faible ni trop puissant, et prodiguant l'or dans Paris, pour y faire reconnaître sa fille, Claire-Eug^ nie, reine de France, avec le prince qu'il lui donnera pour époux. C'est dans ces vues qu'il envoie encore le duc de Parme en France , lorsque H«iri IV assiège Rouen, conune il Tavait envoyé pendant le siège de Paris. Il promettait à la ligue qu'il ferait marcher une armée de cinquante mille hommes dès qne Sa

filles seraient reines. Henri, après avoir levé le siège de Rouen, ne put encore sortir de France le duc de Parme.

Cependant il s'en fallut peu que la faction des Seize, pensionnaire de Philippe II, ne remplît enfin les projets de ce monarque, et n'achevât la mine entière du royaume. Ils avaient fait pendre (novembre 1593) le premier président du parlement de Paris et deux magistrats qui s'opposaient à leurs complots. Le duc de Mayenne, prêt à être accablé lui-même par cette faction, avait fait pendre quatre de ces séditieux à son tour. C'était au milieu de ces divisions et de ces horreurs, après la mort du prétendu Charles X, que se

tenaient à Paris les états-généraux, sous la direction d'un légat du pape et d'un ambassadeur d'Espagne: le légat même y présida, et s'assit dans le fauteuil qu'on avait laissé vide, et qui marquait la place du roi qu'on devait élire. L'ambassadeur d'Espagne y eut séance: il y harangua contre la loi salique, et proposa l'infante pour reine. Le parlement fit des remontrances au duc de Mayenne en faveur de la loi salique (1593); mais ces remontrances n'étaient guères pas visiblement concertées avec ce chef de parti? La nomination de l'infante ne lui ôtait-elle pas sa place? le mariage de cette princesse, projeté avec le duc de Guise son neveu, ne le rendait-il pas sujet de celui dont il voulait demeurer le maître?

Vous remarquerez qu'à ces états le parlement voulut avoir séance par députés, et ne put l'obtenir. Vous remarquerez encore que ce même parlement venait de faire brûler, par son bourreau, un arrêt du parlement du roi séant à Châlons, donné contre le légat et contre son prétendu pouvoir de présider à l'élection d'un roi de France.

A peu près dans le même temps, plusieurs citoyens ayant présenté requête à la ville et au parlement pour demander qu'on fît au moins le roi de se faire catholique, avant de procéder à une élection, la Sorbonne déclara cette requête inepte, séditieuse, impie, inutile, attendu qu'on connaît la robustesse d'Henri le relaps. Elle excommunia les auteurs de la requête et conclut à les chasser de la ville. Ce décret, rendu en aussi mauvais latin que conçu par un esprit de démence, est du premier novembre : il a été

leS CHAP. CLXSIV. DE HENRI IV.

révoqué depuis lorsqu'il importait fort peu qu'il le fût. Si Henri IV n'eût pas régné, le duc eût substitué, et on eût continué de prodiguer à Philippe II le titre de protecteur de la France et de l'Église.

Les prêtres de la ligne étaient pénétrés et persuadés aux peuples que Henri IV n'avait ni droit au trône; que la loi salique, respectée depuis si longtemps, n'est qu'une chimère; que c'est à l'Église seule de donner les couronnes.

On a conservé les écrits d'un nommé Voriéas, avocat au parlement de Paris, et député aux états de la ligue. Cet avocat développe tout le système dans un gros livre intitulé Réponse des vrais catholiques.

C'est une chose digne d'attention que la fourberie et le fanatisme avec lesquels tous les auteurs de ce temps se cherchaient à persuader leurs entêtements par les livres juifs : Comme si les usages d'un petit peuple confiné dans les rochers de la Palestine devraient être, au bout de trois mille ans, la règle du royaume de France. Qui oserait que le pouvoir exclure Henri IV de son héritage,

on citait l'exemple d'un roitelet juif niHnné Oa'as, tpte les prêtres avaient chassé de son palais parcequ'il avait la lèpre , et qui n'avait la tèpre que pour avoir voulu offrir de l'eticoûs an Seigneur? o L'hérésie, dit l'avecftt D'Orléans (p»ge %'io), est la « lèpre -de l'ame; par conséquent Henri IV est un lé- « preux qui ne (foit pas i-é^er^ » GViSt ainsi que raisonnm tout le parti de la ligue; mais il faut transcrire les pr<^res paroles <èè l'avocat au èujet de la loi salique*.

■ Le tede métti'e de L. D'Orléans se Iroute duu unp note que j'ai ajoutée de Va. B. C, dialogue ivojez Utiaigei, muée 176B. B.

CHAP. CLXXIV. DB HSNtU IV. I19

« Le devoir d'un roi de France est d'être chrétien « aussi-bien que mâle. Qui ne tient la foi catholique, s apostolique et romaine, n'est point chrétien , et ne «croît point en Dieu, et ne peut être justement roi « de Franice, non plus que le plus grand faquin dn ■ moode (pa^ 224)- »

Void un morceau encore plus étrange :

«Pour être roi de Fraoce, il est plus oëcessaire s d'être catholique que d'être homme : qui dispute «cela, mérite qu'un bourreau lui réponde plutôt « qu un philosophe (page 373). »

Bien ne sert plus à faire connattre l'esprit du temps. Ces maximes étai^it en vigueur dans Rome depuis huit cents ans, et elles n'étaient en hoïTeur dans la moitié de l'Europe que depuis un si^le. Les Espagnols , avec de l'argent et des prêtres , fesalent valoir ces opinions en FranSe , et Philippe U eût soutenu les sentiments contraires , s'il y avait %u le moindre intérêt.

Pendant qu'on employait contre Henri les armes ^ la plume, la politique, et la superstition; pendant que ces états, aussi tumultueux, aussi divisés qu'irréguliers, se tenaient dans Paris, Henri était aux portes, et menaçait la ville. Il y avait quelques partisans. Beaucoup de vrais citoyens, lassés de leurs malheurs et du joug d'une puissance étrangère, soupiraient après la paix; mais le peuple était retenu par la religion. La plus vile populace fait en ce point la loi aux grands et aux sages; elle compose le plus grand nombre; elle est conduite aveuglément, elle est fanatique; et Henri IV n'était pas en état limiter Hen-

130 CUAP. CLXXIV. 1>£ HENRI IV.

ri Vni et la reine Elisabeth. Il fallut cliadger de religion : it en coûte toujours à un brave homme. Les lois de l'honneur, qui ne changent jamais chez les peuples pc^icés, tandis que tout le reste change, attachent quelque honte à ces changements quoad Tin^ térêt les dicte ; mais cet intérêt était si grand , si généra), si lié au bien du royaume, que les meilleurs serviteurs qu'il eût parmi les calviuistes lui conseillèrent d'embrasser la religion même qu'ils liaïssaïenl. u Il est nécessaire, lui disait Rosni, que vous soyez u papiste, et que je demeure réformé. » C'était tout ce que craignaient les factions de la ligue et de l'Espagne, hea noms d'hérétique et de re/o^ étaient leurs principales armes que sa conversion rendait impaiitsantes. Il fallut qu'il se fît instruire, mais pour la forme; car il était plus instruit en effet que les évêques avec lesquels il confitta. Ililourri par sa mère dans la lecture de l'ancien et du nouveau Testament, il les possédait tous deux. La controverse était, dans son parti, le sujet de toutes les conversations aussi>- bien que la guerre et l'amour. Les citations de l'EiCriture, les allusions à ces livres, entraient dans ce qu'on appelait le bel esprit en

ces temps-là ; et la Biôle était si familière à Henri IV, qu'à la bataille de Coutras il avait dit, en faisant prisonnier de sa main un ofBcier, nommé Chiteaurenard : a Rends-toi , Philistin. »

On voit assez ce qu'il pensait de sa conversion, par sa lettre (a4 juillet 1 593) à Gabrielle d'Estrées : « G'oet s demain que je &is le saut périlleux. Je crois que ces ti gens-ci me feront haïr Saint-Denys autant que vous a baissez Monceaux... » C'est immoler la vérité à de

-CHAP. CLXXIV. DB HEffKI IT. l3l

très Tansses bienséances, de prétoindre, comme le jésuite Daniel , que quand Henri IV se convertit , il était dès long-temps catholique dans le cœur. Sa conversion assurait sans doute son salut, je le veux croire; mais il paraît bien que l'amant de Gabrielle ne se convertit que pour régner ; et il est encore plus évident que ce changement n'augmentait en rien son droit à la couronne.

Il avait alors auprès de lui un envoyé secret de la rane Elisabeth, nommé T/iomas Filquési,fpi écrivît cet propres mots, <]uelque temps après, à la reine M maîtresse.

■ Votri conmie ce prince s'excuse sur son change- (ment de religion, et les paroles qu'il m'a dites' : (Quand je fus appelé à la couronne, huit cents gen- > tilshommes et neuf régiments se retirèrent de mon

■ service, sous prétexte que j'étais hérétique. Les li-

< gueurs se sont hâtés d'élire un roi; les plus notables

■ se sont (^erts au duc de Guise. C'est pourquoi je «me suis résolu, après mûre délibération, d'embras- «ser la religion ro-

maine : par ce moyen, je me suis (entièrement adjoint le tiers-
parti; j'ai anticipé l'é- (lectitHi du duc de Guise ; je me suis ac-
quis la bonne

■ volonté du peuple français; j'ai eu parole du duc

< de Florence en choses importantes ; j'ai finalement

< empêché que la religion réformée n'ait été flétrie. »

*Henri envoya le sieur Morland à la reine d'Angleterre pour
certifier les mêmes choses , et faire comme il pourrait ses ex-
cuses. Morland dit qu'Elisabeth lui

iJa cn\p. CLxxiv. ce aENRi iv.

rèpoD{it ; M Se peut-il feirp qu'une cliip^ nuwd4i|ia « lui aîf
f^t uvtlrc hgs la crainte de Dieu? s Quand la meurtrière de Marie
Stuart parlait de la crainte de Dieu , il est très vrai&eoibUb)e que
cette reine fe^t la çoniédienne, comme on)le lui a tant reprodié;
mais, quand le brave et giinéreux Henri IV avouait qu'il n'avait
changé de religion que par l'intérêt de Fétat, qui est la souveraine
raison des roie, ou ne peut douter qu'il ne parlât d^ bonne foi.
Comment donc le jésuite Daniel peut-il îpsultftr à la vérité et k
ses lecteurs au point d'assurer, contre tant de vraisemblance,
contre tant de preuves, et contre U OOD* naissance du cœur
hu/nain, que Heori IV était d^Hiis long-temps catholique dans
)e cœur? Encore une ibi;, le cpTf\\f: de Boul^ioivilliers a bien
raiwn d'awurer qu'un jésuite nP peut écrire fidèlan^t rbi^towe.

Les cottfêr«qces qu'pn' eut avec lui r^diroot «a paonne Ch^^
à tpuA ceux, qui sortirent de Paris pour le vptr- Va des députés ,
étonp^ dç Ia fanilianté avec laquelle ^ oflSciars sfi pressaient au-
tour de lui, et faisaient à peipe place : « Vous ne \{Vf^ ries , dit4] ;

« ils me pñeçsent h)en autctaiiieat dans, le» batailles. » Ën^D, ay^Qt r^iis d'assaut la ville de Dreux, avant d'apprendre sou pouveau çat^çh^me, ayant eoMiitt! fait son abjuration dans Saint-Deoys, s'étant &it sacrer à Chartres, ^t syapt surtout méutfgé dos iotcJiligences dauft Pari; , qui avait une garai*on de trois mille i^pagpols, avec dw Kapplitaina et de* Lanaquenets, il y entre en souveraio^ n'ayant pas plus de soldats autour de sa personne qu'il n'y avait d'étrang«rs dans les murs.

CHIP. CLXXIV. DB ifFHIU IV. |33

Paria n'avait vu ni recODou de roi depuis quinze «M. Deux. honniNS oi^ nagèreut seuls cette révolntion; le nurèdia) àe Bris-sac, et un bMvè ciloyett doift le nom était moios illQMre, et dont t'ame o'ètaît pas moii» noble; c'étMt un échevia de Paris, Aomtné langlois^ Ces deux restaurriteun de 1é tratiquillité publique a'aaaùtàèrent bîeAtôt les itiagistrats et les prticipaux bMirgeoù. Les âieaWes furedt si bien prises^ te légat^ le cai^lnal de Pelle-vé, les coftnnan^ doata espagnols, les Setze, si ftrtificieusement frompésf et («MUite si bîed coatenus, que Henri IV fit son oitrée dans sa ca|ntale, sans qu'ïi j eût presque du sang répandu (mardi 12 mari 1594). H renvoya tous les étrangerv, qu'il pouvait retenir prisonniers; il par^ donna à totu les ligueats. Les ambtissAdeiHti de Ftilippe n partirent le ^ouf mêue sans qu'où leur fît \sl moindre violence; et le roi les voyant passer diùñè fen£tte, leur dit; « Measieurï , mes eain{ditnent8 i K votre maître; mai» tfy re-VeUez plus, v

Plusieurs villes suiftrCttt l'exempte de Parit; AAis Henn était encore biett ébtgné «fCt^e maître dâ royaume. Philippe II, qui, dans la vue d'èti^ toujours nécessaire k la ligue, u'anût jamais fait de ùMl au ro? qir'à ientf, lui en fëisait encore assez ifafls pins

d'une pniwiae. Dé[^]iompé de Y«spétau<X àé ré[^]er eif France sous le nom de sa â)e,- il ne songeait pit» (fBik offfinb[^] potfe jo-num té rooytâne, éh le démentbnwi; et il était ti>ë9 vnâiemb-tâMe que la France sé[^] riM d«as un [^]t pite que quitnd les Anglais en possé[^] [^]eift la Moitié, et qaAbd tes seigneurs pairticuliers tyrattoisaient l'autre.

l34 CHA.P. CLXXIV. DE HEVRI IV.

Le duc de Mayenae avait la Bourgogne; le[^]uc de Guise[^] Els du Balafré, possédait R[^]ms et une parliede la Champagne ; le duc de Mercœur dominait du» la Bretagne , et tes Espagnol y avaient Blavet , qui est aujourd'hui le Port-Louis. Les principaux capitaines même de Henri XV songeaient à se rendre indépendants; et les calvinistes qu'il avait quittés, se cantonnent contre les ligueurs, se ménageaient déjà des ressources pour résister un jour à. l'autorité royale.

Il fallait autant d'intrigues que de combats pour que Hemri IV regagnât peu-à-peu son royaume. Tout maître de Paris qu'il était , sa puissance fut quelque temps si peu afEemiie, que le pape Clément Vm luî refusait constamment l'absolution, dont il n'eût pas eu besoin dans des temps plus heureux. Aucun ordre religieux oe priait Dieu pour lui dans les cloîtres. Son nom même fut omis» dans les prière», par la plupart des curés de Paris jusqu'en 1606; et il fallut que le parlement, rentré dans le devoir, et y lésant rentrer les prêtres, ordonnât, par un arrêt (16 juin 1606)[^] que tous les curés rétablissent dans leur missel la prière pour le roi. Enfin la fureur épidémique du fanatisme possédait encore tellement la populace catholique, qu'il n'y eut presque point d'années où l'on n'attendât contre sa vie. Il tes passa toutes à combattre tantôt un chef, tantôt un autre, à vaincre, à pardon» ner, à négocier, à

payer la soumission des ennemis. Qui croirait qu'il lui en coûta trente-deux millions numéraires de son temps pour payer les prétentions de tant de seigneurs ? les Mémoires du duc de Sully en font foi; et ces promesses furent fidèlement acquit-

CHAP. CLXXIV. DE Henri IV. 135

les, lorsque enfin, étant roi absolu et paisible, il eût pu refuser de payer ce prix de la rébellion. Le duc de Joyeuse ne fit son accommodement qu'en 1596. Henri se réconcilia sincèrement avec lui, et lui donna le gouvernement de la France. Non seulement il lui dit, après l'avoir lassé un jour dans une promenade, « Mon cousin, voilà le seul mal que je vous aie fait de ma vie; » mais il lui tint parole, et il n'en manqua jamais à personne.

Plusieurs politiques ont prétendu que quand ce prince fut maître, il devait alors imiter la reine Elisabeth, et sépara son royaume de la communion romaine. Ils disent que la balance penchait trop en Europe du côté de Philippe II et des catholiques; que pour tenir l'équilibre il fallait rendre la France protestante; que c'était l'unique moyen de la rendre peuplée, riche, et puissante.

Mais Henri IV n'était pas dans les mêmes conjonctures qu'Elisabeth; il n'avait point à ses ordres un paillardement de la nation affectionné à ses intérêts; il manquait encore d'argent; il n'avait pas une armée assez considérable; Philippe II lui faisait toujours la guerre; la ligue était encore puissante et encore animée.

Il recouvra son royaume, mais pauvre, déchiré, et dans la même subversion où il avait été du temps de Philippe de Valois, Jean, et Charles VI. Plusieurs grands chemins avaient disparu sous les ronces, et on se frayait des routes dans les campagnes in-

cultes- Paris, qui contient aujourd'hui environ sept cent mille habitants, n'en avait pas cent quatre-vingt mille

136 CHAP. CUXIV. I»£ HSHRI IV.

quand il y entra*. Les finances de l'état, dissipées sous Henri Ul, n'étaient plus alors qu'un trafic public des restes du sang du peujJe, que le consei) des finances partageait avec les traitants.

La reine d'Angleterre, le grand-duc de Eknrence, des princes d'Allemagne, les Hollandais, lui avaient prêté l'argent avec lequel il s'était sout^u cmtre la ligne, contre Eome, et contre l'Espagne; et poar payer ces dettes si légitimes, on abandonnait les recettes générales, les domaines, i des (ernà&n de ces puissances étnui-gères , qui géraient au cceur du royaume les revenus de t'état. Plus d'un chef de la ligne, qui avait vendu à son rai la fidélité qu'il lui devait, tenait aussi des receveurs des deniers publics, et parta-geait cette portion de la souveraineté. Les fermiers de ces droits pillaient sur te peu]^ le triple, le quadruple de ces droits aliénés; ce qiù restait au rot était administré de mâne : et enfin , quand la dc|H<édation générale jEbrça Henri IV à donner l'administra-tion entière des finances au duc de SuUi, ce ministre, aussi éclai-ré qu'intègre, trouva qu'en iSgS on levait cent cinquante millions sur le peuple poor ea &ii« entrer environ trente dans te ti'ésM' royal.

Si Henri IV n'avait été que le plus hrane prince de son tenps, le plus clément, le plus drràt, le plus hoonéte homme, son n^aume était ruiné : il fiJlaît un prince qui sût faire la guerre et la paix, onnaîtftt toutes tes blessures de son état, et y apporter les re-

' Il jr RTiit deux cent vingt mille unes à Pvis au lemps dn uège
que Cl Henri IV, tir iSgw ■ iws'fuirow'N que MBtqMIN-nngtwl-
Ieea iS93.

j-,Goot^le

CHAP. GLXXTV. DE HENRI IV. iSy

mèdes; v^W »ur les grandes et les petites choses , teut réfor-
mer et tout faire : c'est ce qu'on trouva dans HenrL II joi^it l'ad-
ministratioa de Cliarie»-le-Sage à Uvaleur et à la franchise de
François 1", et à la bonté de Louis XII.

Pour subvenir à tant de besoins, pour faire à-la- (bis tant de
traités et tant de guerres, Henri -con- Toqua dans Rouen une as-
semblée des notables du loyaume; c'était une espèce d'étatA-gé-
néraux. X^ei pannes qu'il y pronod^ sont encore dans la ménH^
des bons citoyens qui savent l'histoire de leur pays :

■ Déjà par b faveur du ciel , par les conseils de mes a bons ser-
viteurs, et par l'épée de ma brave noblesse y

■ dont je ne distingue point mes princes , la qualité de

■ gentilhomme étant noire plus beau titre , j'ai tiré « cet état
de la servitude et de la nime. Je veux loi • rendre sa force et sa
sj^endeur; participer à cette

■ seconde gloire, comme vous avez eu part à la pr&- « mière.
Je ne vous ai ptunt appelés, comme fesaient «mes prédécesseurs,
pour vous obliger d'approuver (aveuglément m^ volontés, mais
pour recevoir yoa

■ conseils, pour les ciwre^ pour Les suivre, pour me

■ mettre en tutèle entre vos mains. C'est une envie qui I ne prend guère aux roîâ , aux victorieux ^ et aux « barbes grises ; mais l'amour que je porte à mes sujets « Btaresd tout possible et tout honorable, v Cette éloquQDce du cœur, dan» un héros, est bien au^essus de touCes lea harangues de l'antiquité.

(Mars 1 597) Au milieu de ces travaux et de ces dangers continuels, les Espagnols surprennent Amiens,

■ 38 CUAP. CLXXIV. DE UBHItl IV.

dont 1«3 bourç;e(ns avaient voulu se garder eax-mêmes. Ce fuueste privilège qu'ils avaient, et dont ils se prévalurent si mal , ne servît qu'à faire piller leur ville^ à exposer la Picardie entière, et à ranimer encore les cfibrts de ceux qui voulaient démembrer la France- Henri, dans ce nouveau malheur, manquait d'argent et était malade. Cependant il assemble quelques troupes, il marche sur la frontière de la Picardie, il revole à Paris, écrit de sa main aux parieuients, aux communautés, « pour obtenir de quoi nourrir ceux <t qui défendaient l'état : » ce sont ses propres paroles. Il va lui^même au parlement de Paris : « Si on me <x donne une armée, dit-it , je donnerai gaiement ma

■ vie pour vous sauver et pour relever la patrie, ■ Il proposait des créations de nouveaux offices pour avoir les prompts ressources qui étaient nécessaires; mais le parlement, ne voyant dans ces ressources mêmes qu'un nouveau malheur, refusait de vériBer les édits, et le roi eut besoin d'employer plusieurs jussions poar avoir de quoi aller prodiguer son sang à la tête de sa noblesse. Sa maîtresse, Gabrielle d'Entrées, lui prêta de l'argent pour hasarder ce sang, et son parlement lui en refusa.

Enfin, par des emprunts, par les soins infatigables, et par l'économie de ce Rosni, duc de Sully, si digne de le servir, il vint à bout d'assembler une florissante armée. Ce fut la seule, depuis trente ans, qui fût pourvue du nécessaire, et la première qui eût un hôpital réglé, dans lequel les blessés et les malades eurent le secours qu'on ne connaissait point auparavant. Chaque

CHAP. CUCXV. DE HBNRI IV. l3g

troupe auparavant avait soigné de ses blessés comme elle pouvait, «t le manque de soigner avait fait périr autant de monde que les armes.

(Septembre 1597) Il reprend Amiens, et la vue de l'archiduc Albert, et le contraint de se retirer. De là il court pacifier le reste du royaume : enfin toute la France est à lui. Le pape, qui lui avait refait une abdication aussi inutile que ridicule, quand il n'était pas à Rome, la lui avait donnée quand il fut victorieux. Il ne restait qu'à faire la paix avec l'Espagne ; elle fut conclue à Vervins (le mai 1598), et ce fut le premier traité avantageux que la France eût fait avec ses ennemis depuis Philippe-Auguste.

Alors il met tous ses soins à policer, à faire fleurir ce royaume qu'il avait conquis : les troupes inutiles sont licenciées; l'ordre dans les finances succède au plus odieux brigandage ; il paie peu-à-peu toutes les dettes de la couronne, sans fouler les peuples. Les paysans répètent encore aujourd'hui qu'il voulait qu'ils eussent une poule au pot tous les dimanches : expression triviale, mais sentiment paternel. Ce fut une chose bien admirable que, malgré l'épuisement et le brigandage, il eût, en moins de quinze ans, diminué le fardeau des tailles de quatre millions de son temps, qui en feraient environ dix du nôtre; que tous les autres droits

fussent réduits à la moitié , qu'il eût payé cent millions de dettes, qui aujourd'hui feraient environ deux cent cinquante millions. Il racheta pour plus de cent cinquante millions de domaines, aujourd'hui aliénés; toutes les places furent réparées, les magasins, les arsenaux remplis, les grands chemins en-

140 CUAP. CLXXIV. DE HKRBI IV.

toetenas ; c'est la gloire éternelle du doc de Sulli , et celle du roi, qui osa choisir un homme de guerre pour rétablir les finances de l'état, et qui travailla avec son ministre.

La justice est réformée, et, ce qui était beaucoup {dus difficile, les deux religions vivait en paix , au moins en apparence. Le cananerce, les arts, sont ea honneur. Les étoffes d'argent et d'or, prosrites d'abord par un édit somptuaire dans le commencement d'un règne difficile et dans la pauvreté , reparaissait avec plus d'éclat, et enrichissent Lyon et {a France. Il établit des manufactures de tapisseries de haute* lice, en laine et en soie rehaussée d'or. On «omnfence à faire de petites glaces dans le goût de Venise. C'est à lui seul qu'on doit tes vers à soie, les i^antations de nûriers, malgré les oppositions de Sutli, plus estimable dans sa fidëKté et dans l'art de gouverner et de conserver les fmances, que capable de discerner les nouveautés utiles.

Henri fait creuser le camt de firiare , par lequel OB a joint la Seine et ta Loire. Paris est agian^ et ettbdl : il forme la Place-Royale; il restaure tous les ponts. Le fauboui^ Sainl-Germain ne tenait point à la ville; il n'était point pavé : le roi se charge de tout. Il tût. construire ce beau pont oii les petqJés regar* deotai^ourd'hui sastatue svec tendresse'. Saint-<>er^

' l* lUtae d» Weaiî tv qui niislalt da tempi ik V oltaîM a M dî-
traîle JMMknt U rèvolatian. Le Asnl ttMit l'ooniv» da J«m do
Bolo^ie; ht figure, long-temps ittribuée à Guillaume Daj)ré, farait
être d« Piètre Taaea. C'e*t 1 Pniçoi-Frédéric Lemot, néL^ooen
1771, mort le e mai iS>7, que fan doit h Malue que l'od loil
«ajourd^l. B.

CHAP. CLXXIV. DE HENBI IV. l4l

main. Monceaux, Fontainebleau, et surtout le Louvre, soDt
augmenta, et presque entièrement bâtis. Il donne des logements
dans le Louvre , sous cette longue galerie qui est son ouvrage, à
des artistes en tous genres , qu'il encourageait souvent de ses re-
gards comme par des récompises. Il est enfiu le vrai fon» dateur
de la bibliothèque royale.

Quand don Pèdre de Tolède fiit envoyé par Philippe m en am-
bassade auprès de Henri, il ne reconnut plua cette ville, qu'il
avait vue autrefois si malheureuse et si languissante. « C'est
qu'alors le père de « la famille n'y était pas, lui dit Henri, et au-
jourd'hui ■ qu'il a soin de ses enfants , ils prospèrent. » Les jeux,
les fêtes, les bals, les ballets introduits à la cour par Catherine de
Médicis dans les temps même de troubles , ornèrent , sous Henri
IV , les temps de la paix et de la félicité.

En fesoot ainsi fleurir son état, il était l'arbitre des autres. Les
papes n'auraient pas imaginé , du temps de la ligue, que le Béar-
nais serait le pacificateur de l'Iulie, et le médiateur entre eux et
Venise. Cependant Paul V fiit trop heureux d'avoir recours à lui
pour le tirer du mauvais pas où il s'étint engagé en «ccomma-
niant le doge et le sénat, et en jetant ce qu'on appelé un interdit
sur tout l'état vénitien, au sujet des droits incontestables que ce

sénat maintenait avec sa .vigueur accoutumée. Le roi fit l'arbitre du différent : celui que les papes avaient excommunié fit lever* l'excommunication de Venise.

' Daniel raconte une particularité qui paraît bien extraordinaire, et il me semble seul qui l'a raconté. Il prétend que Henri IV, après avoir n' " " "

Il protégea la république naissante de la Hollande, l'aider de son épargne , et ne contribua pas peu à la faire reconnaître libre et indépendante par l'Espagne.

Sa gloire était donc affermie au-dedans et au-dehors de son royaume : il passait pour le plus grand homme de son temps. L'empereur Rodolphe n'eut de réputation que chez les physiciens et les chimistes. Phi-

le pape avec la république de Venise, donna lui-même cet accommodement , en comédiens qu'il avait «u Dow», inrii, a Delettrei Dte Rq» l'éd'un prêtre de Genève , du» laquelle ce pape se vintail que le doge de Venise et pla- Meun aénateun étaient praléitanti dans le cœur, qu'ils n'atteadaiint ijiie l'oManaa hvaraUe de m dtdkrer, que le P. Fagnolio, de l'ordre des Serritielli , le compagnon et l'ami du célèbre Sarpi , n connut tous le nom de fra-pBolo , ■ traTaillait efficacement dans cette vigne. • Il ajoute que Hoiri IT fit montrer cette lettre au sénat par aOn ambassadeur, et qu'on en reirancha multiant le nom ifai doge accusé. Hti> après que Daniel t r^tporté la nbitanoie de cette lettre, dans laquelle le nom de fra-Paolo nete troan pat , il dit cependant que ce mime Ira-Paola fut cité et accnté dans la copie de la lettre montrée au sénat. Il se nomme pcont te paateur calvinète qui avait écrit cette [négligée lettre interceptée. Il faut remar-

quer encore que dans cette lettre il était question des jésuites, lesquels étaient bannis de la république de Venise. Enfin Daniel emploie cette manœuvre, qu'il impute à Henri IV, comme une preuve du zèle de ce prince pour la religion catholique. C'eût été un zèle bien étrange dans Henri IV, de mettre ainsi le trouble dans le sénat de Venise, le mécontenter de ses alliés, et de rendre le mépris d'un brouillon et d'un délateur au personnage glorieux de pauvre Gécile. Dr. ne peut s'empêcher d'y attacher une lettre vraie ou l'apposée d'un ministre de Genève, que cette lettre même ait produit quelques petites intrigues fort indifférentes (aux grands objets de l'histoire) jamais il n'est point du tout vraisemblable que Henri IV soit descendu à la baraque dont Duiid Ini bit bonneur : il faut que quiconque a des liaisons avec les hérétiques est de leur religion, au n'en a point du tout. Cette réflexion odieuse est môme contre Henri IV, qui, de tous les hommes de son temps, avait le plus de liaisons avec les réformés. Il eût été à désirer que le P. Daniel fût entré plus dans les détails de l'administration de Henri IV et du duc de Suède que dans ces petites choses qui montrent plus de partialité que d'équité, et qui décèlent même l'intention d'un auteur plus jésuite que catholique.

CHAP. CLXXIV. DE HENRI IV. 143

Philippe II n'avait jamais combattu; il n'était, après tout, (quoiqu'il fût tyran laborieux, subtil et dissimulé; et sa prudence ne pouvait entrer en comparaison avec la valeur et la franchise de Henri IV, qui, avec ses vivacités, était encore aussi politique que lui. Elisabeth acquit une grande réputation; mais n'ayant pas eu à surmonter les mêmes obstacles, elle ne pouvait avoir la même gloire. Celle qu'elle mérita fut obscurcie par les artifices de comédienne qu'on lui reprochait, et souillée par le sang de Marie Stuart, dont

rien ne la peut laver. Sixte-Quint sf. fit un nom par les obélisques qu'il releva , et par tes monuments dont il embellît Borne ; mais sans ce mérite , qui est bien loin d'être le premier, on ne l'aurait connu que pour avoir obtenu la papauté par quinze ans de feusseté, et pour avoir été sévère jusqu'à ta cruauté.

Ceux qui reprochent encore à Henri IV ses amours si amèrement ne font pas réflexion que toutes ses faiblesses lurent celles du meilleur des hommes, et qu'aucune ne l'empêcha de bien gouverner. Il y parut assez , lorsqu'il se préparait à être l'arbitre de l'Europe, à l'occasion de la succession de Juliers. C'est une calomnie absurde de Le Vassor et de quelques autres compilateurs, que Henri voulut entreprendre cette guerre pour la jeune princesse de Condé. Il faut en croire le duc de Sully , qui avoue la faiblesse de ce monarque , et qui , en même temps , prouve que les grands desseins du roi n'avaient rien de commun avec la passion de l'amour. Ce n'était pas certainement pour la princesse de Condé que Henri avait fait le traité de Quérasque , qu'il s'était assuré de tous les potentats

144 CQAP. CLXXIV. DB HBRI IV.

d'Italie, de tous les princes protestants d'Allemagne, et qu'il allait mettre le comble à sa gloire en tenant la balance de l'Europe entière.

Il était prêt à marcher en Allemagne à la tête de quarante-six mille hommes. Quarante millions en réserve, des préparatifs immenses, des alliances sûres, d'habiles généraux formés sous lui, les princes protestants d'Allemagne , la nouvelle république des Pays-Bas, prêts à le seconder, tout l'assurait d'un succès solide. La prétendue division de l'Europe en quinze dominations

est recchiniue pour une chinière qui n'entra point dans sa tête. S'il y avait jamais eu de négociation entamée sur un dessein si extraordinaire, on en aurait trouvé quelque trace en Angleterre, à Venise, en Hollande, avec lesquelles on suppose que Henri avait préparé cette révolution ; il n'y en a pas le moindre vestige ; le projet n'est ni vrai, ni vraisemblable : mais par ses alliances, par ses armes, par son économie, il allait changer le système de l'Europe, et s'en rendre l'arbitre.

Si on faisait ce portrait fidèle de Henri IV à un étranger de bon sens, qui n'eût jamais entendu parler de lui auparavant, et qu'on finît par lui dire, C'est là ce même homme qui a été assassiné au milieu de son peuple, et qui l'a été plusieurs fois, et par des hommes auxquels il n'avait pas fait le moindre mal ; il ne le pourrait croire.

C'est une chose bien déplorable que la même religion qui ordonne, aussi-bien que tant d'autres, le pardon des injures, ait fait commettre depuis longtemps tant de meurtres, et cela en vertu de cette seule

CBAP. CLXXIV. I>£ BKNAI IV. 1^3

maxime, que quiconque ne pense pas comme nous est réprouvé, et qu'il faut avoir les r^rouvés en tior» reur.

Ce qui est encore plus étrange, c'est que des catholiques conspirèrent contre les jours de ce bon roi depuis qu'il fut catholique. Le premier qui voulut attenter à sa vie, dans le temps même qu'il faisait son abjuration dans Saint-Denis, fut un malheureux de la lie du peuple, nommé Pierre Barrière (a7 août 1594) - Il eut quelque scrupule quand le roi eut abjuré ; mais il fut confirmé dans son dessein par le plus furieux des ligueurs, Aubri, ouré de

Saint-André-des-Arcs ; par un capucin , par un prêtre habitué , et par Varade, recteur du collège des jésuites. Le célèbre Etienne Pasquier, avocat général de la chambre des comptes, proteste qu'il a su de la bouche même de ce Barrière que Varade l'avait encouragé à ce crime. Cette accusation reçoit un nouveau degré de probabilité par la fuite de Varade et du curé Aubri , qui se réfugièrent chez le cardinal légat, et l'accompagnèrent dans son retour à Rome, quand Henri IV entra dans Paris; et enfin ce qui rend la probabilité encore plus forte, c'est que Varade et Aubri furent depuis écartelés en 1595 (25 janvier 1595), par un arrêt du parlement de Paris , comme il est rapporté dans le journal de Henri IV. Daniel fait des efforts pardonnables pour excuser le jésuite Varade : les curés n'en font aucun pour justifier les fureurs des curés de ce temps-là. La Sorbonne avoue les décrets punissables qu'elle donna ; les dominicains conviennent aujourd'hui que leur confrère Clément assassina Henri III , et qu'il fut

Etui iDi u« H«iiM. IT. to

■ 46 CBAP. CUCZIV. DE HENBI IV.

exhorté à ce parricide par le pieux Bttingoin. La v^e rhé l'eHip-Mte sur tous les égarés ; fit cette même vérité prononcer qu'aucun des ecclésiastiques d'aujourd'hui ne doit ni répondre ni rougir des ténaximes sanguinaires et de la sup^{er}stition barbare de ses prédécesseurs, puisqu'il n'en est aucun qui ne les abhorre; elle conserve seulement les monuments de ces crimes , afin qu'ils ne soient jamais imités'.

L'enthousiasme était si généralement répandu qu'on séduisit un diatreux imbécile, nommé Chiin, et qu'on lui mit en tête d'aller plus vite au ciel en tuant Henri IV. Le malheureux, fut

enfermé comme un òi par ses supérieurs. Au commencement de 1599, deux, jacobins de Flandre, l'un nommé Ai^{er}, Tautre RiA-covi, originaire d'Italie, résolureut de renouveler

< H. de Voltaire caiUMÛMit nisui que po^{HU}ie la liaiion étroite el a^{ce}isaire qni eiûte entre ces maximes sédilieiuei et celle de llntolàvae re- Ugienae ; mail il Ut ici au dsgé de Franee , 1 la Sorbomie, ani jacabbn, llmiuieur de croire qo'ili le* nid Clément abjur^{et}

S n'est peut-être pu inutile d'observer qoedanilaouTiaga où kscor^{de} Pari) reprochèrent aux j^{ite}i ta doctrine de lluiniicide , ili aTancéroit que l'unuinat n'ot permii que dam le cai d'une ri-WiitiiM partieriierà, et que le droit de vie et de mort est le plus iliuttre avantage dei KHi*amiu ^ le génie de Patcal l'ibaiiuit à mettre en bon français cet maximes dod moioi tnaena^{qu'}abomiiublei.

Obiervoi^eDepre qu'avot Iw ODuldet tdipMix dn tdiène àêdf , le» papei et le clergé eiliortaient lea princes i employer lessupplices contre Ica DDfaleurs, aoui prétexte que de l'indépendance rdipeiue onvondnit fn- ■erl l'indipendabee piJitique. Quelques annéét'aprè*,ilieBnignb«>t aux Mijeti à le réiûlter contre lea princes hérétiqua ou BicoinmniiiéL Blaintenant ils sont revenu i U première maxime qu'ils cbercheni à bire valnr CMiIre les libres pfmenrs ; noul hissons aox princes i linr U conaéquemee, et à jo- ger qocUe nmflaace ils doivoit anir i. une sooété d'honnies qui ftiâu: toai4-tour le pour et le ooutre, et p'a été constante que dans les principes qui but un devoir de conscience d'eraplojer la guare on la snppUcespotir maiotctttTMntuiorité. K.

j-,Goot^{le}

IVtctioD àb Jacques Cl^iient, leor confrère : le com- {^"fbt découvert; ils expierait à la potence tecrime qn'ils tt'ftvaient pu exécuter. Leur supplice n'effraya pas un frire capucin de Milan , qui vint à Patis dans le mtrae dessein , et <jui fut pendu comme eax. (i 5^5) Un vicaire de Saint-Nicolas-des-Champs, un tapissier (rSgâ)', më<fitèreot'le même crime, et pénrent du même supplice^

{■k"] àécemhre iS^O-^'^^^^*''*'^''''''^ par X«an Chitei est celui de tous qui démontre te pins quel' esprit de vertige régnait alors. Hé d'une honnête famiUe, de parents riches, bien élevé par em, jeune, sans expérience, n'ayant pas encore dix-neuf ans, il n'était pas possible qu'il eût formé de lui-même cette résositioa désespérée. On sait que, dans le Louvre même,< il donna un coup de coutedU'au roi, et qu'il ne le IVappa qu'^ la bouche, parceque ce bon prince, qui embrassait tous ses serviteurs lorsqu'ils venaient lui Jàire leur cour après quelque absence , se baissait alors pour embrasser Montigni.

Il soutint, à son premier mterrogatoire, <r qu'il avait « Êtit une bomie action, et que le roi, n'étant pas eo-

■ Dore absous par le pape , il pouvait le tuer en con-

■ science » : par cela seul , la séduction était prouvée.

Il avait étudié long-temps au collège des jésuites. Parmi les superstitions dang^uses de ces temps, il y en avait une capable d'égarer les esprits ; c'était tine chambre de méditations dans laquelle on enfermait un jeane homme ; les murs étaient peints de

représentés de démons , de tourments , et de flammes , éclairés d'une lueur sombre : une imagination sensible et faible

j-,Goot^le

1/^8 CHAP. CLXXIV. t>E HKRRI IT.

en était souvent frappée jusqu'à la démence. Cette démence finit au point dans la tête de ce malheureux, qu'il crut qu'il se rachèterait de l'enfer en assasiner son souverain : tant la fureur religieuse troublait encore les têtes ! tant le baptême inspirait une férocité absurde 1

Il est indubitable que les juges auraient manqué à leur devoir, s'ils n'avaient pas fait examiner les papiers des jésuites, surtout après que Jean Comte eut avoué qu'il avait souvent entendu dire , chez quelques uns de ces religieux, qu'il était permis de tuer le roi.

On trouva dans les écrits du professeur Guignard ses propres paroles , de sa main : que « ni Henri III , ni Henri IV, ni la reine Elisabeth, ni le roi de Suède, ni l'électeur de Saxe, n'étaient point de véritables « rois ; que Henri III était un Sardanapale , le Béarnais « un renard, Elisabeth une louve, le roi de Suède « un griffon , et l'électeur de Saxe un porc. » Cela s'appelait de l'éloquence, a Jacques Clément, disait-il, a « fait un acte héroïque, inspiré par le Saint-Esprit: si « on peut guerroyer le Béarnais, qu'on le guerroye; > si on ne peut le guerroyer, qu'on l'assassine.»

Guignard était bien imprudent de n'avoir pas brûlé cet écrit dans le moment qu'il apprit l'attentat de Châtel. On se saisit de sa personne, et de celle de Guéret, professeur d'une science absurde qu'on nommait ^tA/hsophie , et dont Châtel avait été long-temps

l'écolier. Guignard fut pendu et brûlé; et Guérri, n'ayant rien avoué à la question, fut seulement condamné à être banni du royaume avec tous les frères nommés]€• suites.

CBAP. CLXXIV. UK HENRI IV. , 149

Il faut que le préjugé mette sur les yeux un bandeau bien épau, puisque le jésuite Jouvenci, dans son Histoire de la compagnie de Jésus, compare Guignard et Guëret aux premiers chrétiens persécutés par Néron. Il loue surtout Guignard de n'avoir jamais voulu demander pardon au roi et à la justice, lorsqu'il fit amende honorable, la torche au poing, ayant au dos ses écrits. Il fait envisager Guignard comme un martyr qui demande pardon à Dieu, parce qu'après tout il pouvait être pécheur; mais qui ne peut, malgré sa conscience, avouer qu'il a offensé le roi. Comment aurait-il donc pu l'offenser davantage qu'en écrivant qu'il fallait le tuer, à moins qu'il ne l'eût tué lui-même? Jouvenci regarde l'arrêt du parlement comme un jugement très inique: « Meminimus, dit-il, et ignoscimus; nous nous en souvenons, et nous le pardonnons. » non, il est vrai que l'arrêt était sévère; mais assurément il ne peut paraître injuste, si on considère les écrits du jésuite Guignard, les emportements du nommé Hay, autre jésuite, la confession de Jean Châtel, les écrits de Tollet, de Fiellarmin, de Mariana, (Tema Duel Sa, de Suarès, de Salmatin, de Molina, les lettres des jésuites de Naples, et tant d'autres écrits dans lesquels on trouve cette doctrine du régicide. Il est très-vrai qu'aucun jésuite n'avait conseillé Chitel; mais aussi il est très-vrai que, tandis qu'il étudiait chez eux, il avait entendu cette doctrine, qui alors était trop commune. Il est encore très-vrai que les jésuites se souvenaient que le jésuite Guignard avait été pendu et brûlé; mais il est très-faux qu'ils l'ont par-

D,s,i,7ertbyGoot^le

150 CHAF. CLXXIT. D£ HRHIU IV.

Gommeat peutoa trouver trop iojutte, dans de pareil» temps, le baQoissemat d«» jésuites, quand (m be »e plaint pas de celui du père et de la mère de Jesn Chât«lj qui n'avaient, d'autre crime (^ue d'avoir mis ail mande un malheurous dont ou aliésa l'«aprit ? Ces parents iufqrtunés fiirent coadamnés au bannissement et à une aoieade ; on ^molit leur moiaon , et on ^leva à la place uae f^rainide, où,t'ou grava le crime et l'arrêt; il y était dît: a La oour a banni en outre 4 cette société d'un genre nouveau et d'une supersti- « tioo dial)oUqu« , qui a porté Jean Cbâtel à cet boru rible parricide, s Ce qui eat encore bien digne de remarque , c'est que l'arcét du parlement fut mis à Vlfides de Rome. Tout cela démontre qu« ces temps étaient ceux dt\ fanatisme ; que si les jésuites avaient, Goeame les autres, eoseigné des nuutimes. affi^euses, ils paMÛsaient plus dangereux. que les autl^es, parcequ'its élevaient ta jeunesse.; qu'ils furent puuis pour des fautes passées, qili, trois an^^uparavant , n'étaient pas regardées dans Paris comme des lautes, et qu'ev- ' fin le malheur des tttops rendit cet .arr^t du parlement nécessaire.

Il l'était tellemepEit , qu'on vit paraître «lors une apologie pour J«aa Châtet dans laquelle il est dit que « ton parri<^e ^est un acte, ver^tueuK , géuéreux , hé- « roïque , comparable «ux pUu grande de l'histoire « sacrée -«t profane , et qu'il fmit être «tln^ pottr eu « douter. Il n'y a , dit cettt apologie, qu'un point à re- « dire , «'est que Gbitel n'a pas mis à chaf son tetre- ■tpristi, pour envoyer lejnécbant en son lieu, oomme « Judas. » . . ,

D,s,i,7ertbyGoot^le

CHAP. CLXXIV. DE HEKIII IT. I[^]tl

Cette apologie fkit voir clairement qnè si Guigninl se voulut jamaîa demander pardon au roi, c'est qu'il ne le reconnaissait pas pour roi. « La constaooft dé «ce «ftÎDt bomm«,-dit l'anteuT, ne voulut janiio'rci<- «{»iwiatre celui que rÉgtisB.ne reconnaissait pae; « et, quoique les jugea aient brûlé son corps , et jeté «ses ceodres au vent. Bon sang ne laissera de bouil- « loBuer contre ees.meurtriers ifemat lédieu Sabaodi , « qui saura te leur rendre. >

. Tfj ébtitl'éspritde la ligiè; tel fcsj[^]t mouacal, t[^] Tâhus esÂo[^]AUe de la religion si mal entendue, et tda ftubùsté cet abuk jusqd'à ces derniers temps.

.On A .vu encore de nos jours bn yétuité , Bommié La Croix., théc[^]giea de Cologne, réim[Hini«r et com[^] iBtoter je ne aaia quel ouvrage d'un ancien .jésuite nommé Busembaum ' ; ouvrage qui eût été aussi igtmré qQe ton Auteur et son conuncii[^]téur, si on n'y avait pas déterré {wr lu[^]ard la doctrine la plua inconstuèiie ile rbomicide et dû régicidei

-1 II est du dans ce livré qu'un homme proscrit [nr un prince ne peut être assassiné lé[^]tioœmèixt que danii le ten-itoire dti prince ; mais qu'un Bouverain

■][^] MvfaOa fit[^]Hi» «oMlîi,,jkail,U {NWière éditipa eri de i6it5, se tormul alon qu'un voliime in-is. La iS' édition, Lisbonne, 1670, est
rà-»'.ClBUdeLBeroIi',iDoHen'i7iS,UisMuncomiDenl«ire qui parut iO-)e[^],i7i9, Anfolnnteafii-fDDcr[^]inpTtoisparDtiMiltMihit-.ManUM- UiLyoD, ija[^]fifol-
lume* iit-fbUa,aaiqueU, en 1757,011 mit de aouyMiK frontiipic».

Un urèt du ptrlement de l'oïlouse , du 9 septembre 17S7, fit irtler rpuinge, que lei jiniitet déMiou^ni. I.e poriemnt d« Ptm le «tid-nuMàmi.I<'a|tniiiiàTotiiraenpu<f, ta troU qià k [MeMeni, itlcs-deuiqDileauiiient, onliléÉJoulésen 1761. Voiture avait d^ptrié de BoKsibauni et de Lacrux dans M Relation dt la malad'i, *lc.< Jajimln iMU*-. (T«ra hi Wihmgt. annie 17S9.} B.

l5a CUAf. CI,XXIV. DE HEIfRI IV.

proscrit par le pape doit ^tre assassiné partout , parceque le pape est souverain de riinivers , et qu'uB homme cba^ de tuer un excommunié , quel qu'il soit , peut donner cette commisMon à tm autre , et que c'est un acte' de cbmté d'accepter cette commission.

Il est vrai que les parlements ont condamné ce livre abominable*, il est vrai que les jésuites de France ont détesté publiquement ces propositions : mais enfin ce livre, nouvellement réimprimé avec des additions, prouve assea qtte ces maximes infernales ont été longtemps gravées dans plus d'une ^te ; que ce» maximes mêmes ont été regardées comme sacrées, comme des point» de religion ; et que par conséquent les lois ne pouvaient s'élever avec trop de rigueur contre les docteurs dn régiàde.

(i4 nin 1610, à 4 heures du soir), Henri IV fiit enfin la victime de cette étrange théologie chrétienae. Ravaitlac avait été quelque temps feuillant , et son esprit était encore échaafSé àe tout ce qu'il avait entendu dans sa jemiesse. Jnmais, dans aucun siècle, la superstition n'a produit de pareil» effets. Ce malheureux crut , précisément comme Jean Châtel , qu'il apaiserait la justice divine en- tuant Henri IY. Le peuple disait que ce rôl allait faire la guerre au pape, parcequ'il allait secourir les protestants-d'Al-

laaagBe. L'Allemagne était dirisée par deux ligues, dont l'une était Vévangelique^ composée de presque tous les [uùcet protestants ; l'autre était la catholique, à la tête de Ia>' quelle on avait mis le nom du pape. Henri IV protégeait la ligne protestante : voiUi l'unique cause de Vwr

, Il faut en éroire les dépositions constantes de Ravallac. Il asura, sans jamais varier, qu'il n'avait aucun complice, qu'il avait été poussé à ce ré^ cide par un instinct dont il ne put être le m^tre. 11 signa son interrogatoire, dont quelques feuilles furent retrouvées , en 1730, par ungrefEer du parlement; je les ai vues : cet abominable nom est peint parfaitement , et il y a au-dessous , de la même main , a Que « toujours dans mon cœur Jésus soit le vainqueur n : DDUV^e preuve que ce monstre n'était qu'un furieux ûnbéeSe.

On sait qu'il avait été feuillant dans an temps oix ces moines étaient encore des ligueurs fanatiques : frétrait UQ homme perdu de mmes et de superstition. Le conseiller Matthieu , historiographe de France , qui lui parla long-temps au petit hôtel de Retz , près du Louvre , dit dans sa relation que ce misérable avait iié tenté depuis trois ans de tuer Henri IV. Lorsqu'un conseiller du parlement lui demanda, dans cet hôtel de Retz, en présence de Matthieu , comment il avait pu mettre ta main sur le roi très chrétien : « Cestà ■ savoir, dit-il , s'il est très chrétien. »

La fetalité de la destinée se fait sentir ici plus qu'en aucun autre événement. C'est un maître d'école d'Angoulême, qui, sans conspiration, sans complice, sans intérêt, tue Henri IV au milieu de son peuple, et diange la face de l'Europe.

On voit par les actes de son procès , imprimés en 1611 , que cet homme n'avait en effet d'autres complices que les sermons des prédicateurs , et les discours des nxHnes. Il était très dévot, fiesait l'oraison

154 CHAP. CL3LXIV. DE HlÇHSl IV.

mentale et jaculatoire; il avait m^e des risions célestes. Il avoue qu'après être sorti des feiillants, U avfût eu souvent l'envie de Se faire Jésuite. Son aveu porte que sbn premier dessein était d'engager le roi k proscrire la religion réformée, «t que, même, po^ dant les fêtes de Noël, voyant passer le roi eu carrosse, dans la même rue où il l'ftssassİQa depuis j il s'écria , « Sire, au nom de notre S^neur Jétus-Cluist, « et de la sacrée vierge ,M9rie , que je parle k voua ! ■ qu'il fut repoussé par les gardes ; qu'alcHV il retourna dans Ângoulême, sa patrie, où il avait quatre -vîilgts écoliers; qu'il s'y confessa et communia souv^it. Il est prouvé que son crime ne fut conçu dans son esprit qu'au milieu des actes ré-itérés d'une dévotion sinoèce. Sa réponse, dans son second în-terrdgatdlre, porte ces propres mots : «c Personne quelconque ne l'a cdn^ « duit à ce faire que le commun bruit des Soldats qui a disaient que si le roi voulait faire la guâre contrte « le saint-père, ils l'y assisteraient et mourraietit pour a cela) à laquelle raison s'est laissé allw à la tentation u qui l'a porté de tuer le roi, parceque fesabt ta guerre a contre le pape , c'est la iàire coqt| % DjeU ^ d'âiUant 'u que le pape est Dieu , et Dieu est le pape, it Ainsi tout concourt à faire voir que Henri IV n'a été e» .rffet assassiné que par les pr^ugés qui depuis ai Ibngtemps ont aveuglé les hommes. et désdbé la terre. On osa imputer ce crime à la maison d'Autriche, à.Marie de Médicis, épouse du rpi, à Balzac d'^Çntra-guesy sa maîtresse, au fine d'Épemon : coQJeittures odieuvA,

que Mézerai et d'autres ont recueillies sabs «Lantoi ^ qui se détruisent l'une p4r l'ante* , r?t qui q^servent

CHAP. CLZXIV. DE HBITRI IV. |55

^'ii &ire voir combien U malignité humaine est crédule.

Il est très avéré cpCon perlait âe sa lOort procbaïDe dam les Payais avant le coup de l'assassin. Il n'est pu étonnant que les partisans de la ligue catholique, en vivant l'armée formidable qu'il allait commander, eussent dit qu'il n'y avait que la mdrt de Henri qui pût les sauva:. Eux et les restes de la ligue souhaitaient quelque Clément, quelque Gérard, quelque Châtel. On passa aisément du désir à l'espérance : ces bruits se répandirent; ils allèrent aux oreilles aé Ravailac, et le déterminèrent.

Il-est encore certain qu'on avait pirédit à Henri qu'il mourrait en carrosse. Cette idée venait de ce que ce pïioce , si intrépidé ailleurs , était toujours inquiet de la crainte de verser qu^nd il était en voiture. Cette &iblesse lut regardée par les astrologues comme un pressentimoit ; et l'aventure la moins vraisemblable justifia ce qu'ils avaient dit an hasard.

Bavaillac ne fut que l'instrument aveugle dé l'esprit du temps , qui n'était pas moins aveugle. Ce B<^ rière , œ Châtel , ce chartreux nommé Ouin , ce vicaire de SaiDtrNicoUs-dés-Champs, pébdti en 159\$; enfià, jusqu'à na malheureux qui était ou qui contrefesait llasensé, d'autrei dont le nom m'échappe, méditèrent le même assassinat^ pi>esque tous jeuneï et tous de la lie du peuple : tant la i<eligion dévient foreur dans la populace et dans la jeunesse ! De tous les assaf^ins de cette espèce que ce siècle affi-ieux produisit , il n'y eut que Poltrot de Méré qui fût gentilhomme.

' J'eo eiLcepte ceux qui avaient tué te duc de Guise, par ordre de Henri III : ceux-là u'étaient pas fanatiques; Us n'étaient que de lâches meroenairea.

Il n'est que trop vrai que Henri IY ne fut ni conmm ni aimé pendant sa vie. Le niéioe esprit qui pr^Mia tant d'assassinats souleva toujours contre lui la faction catiioleque; et son changement nécessaire de religion lui aliéna les réformés. Sa femme, qui ne l'ùmait pas, l'accabla de chagrins domestiques. Sa maîtresse mime, la marquise de Vemeuil, conspira contre lui : la plus cruelle satire qui attaqua ses mœurs et sa probité fiit l'ouvrage d'une princesse de Conti , sa proche parente. Enfin , il ne comença à devenir cher à la nation que quand il eut été assassiné. La régence inconsidérée, tumultueuse et infortunée de sa veuve augmenta les regrets de la perte de son mari. Let Mémoires du duc de Sulli développèrent toutes ses vertus, et firent pardonner ses faiblesses : plus l'histoire fut approfondie , plus il fut aimé. Le siècle de I»uis XrV a été beaucoup plus grand sans doute que le sien; mais Henri IV est jugé beaucoup plus grand que Louis XIV. Enfin , chaque jour ajoutant à sa gloire, l'amour des Français pour lui est devenu une passion. On en a vu depuis peu un témoignage siagulier h Saint-Denys. Un évêque du Puy en Velay' pronçait l'oraison funèbre de la reine , épouse de Louis XV : l'orateur n'attachant pas assez les espriu,

■ ToDI ce qui mît* M ajouté duu rMitiDDiD-i° de 1769. B. ' LHNnc de Pompignui : Toyei duu U ComiponJaaet h tette i Qh-.Ixwoa, du 9 tqilenibre 1788. B.

quoiqu'il fit l'éloge d'une reine chérie, une cinquan- Uîne d'au-
diteurs se détacha de l'assemblée pour aller voir le tombeau de
Henri IV : ils se mirent à genoux autour du cercueil, ils répan-
dirent des larmes, on entendit des- exclamations : jamais il n'y
eut de plus véritable apothéose.

PREMIÈRE LETTRE

Il ne se sauve point de laquais, ou pour le moins fort peu qui ' ne
soient dévalisés, ou les lettres ouvertes. Il est arrivé sept ou huit
gentilshommes de ceux qui étaient à l'armée étrangère, qui as-
surent comme est vrai (car l'un est M. de Monlouet , frère de '
Rambouillet, qui était un des députés pour trai-

' La neuf letlreiuiTuitia font partie d'un recueil de qtiinnle-
uiwlettm deUeari IV,]xiUiées eD t;88, en i Tolune iu-ii de 75
pages: Mpt "'^aoent se trouTent imprimies dan* le Mermre de
France de i'j65 et ■7^1 Fanai beacoup d'autra lettres deltairilV.-
Coaunelesdeax textes ■rai iMei diflereuts, je les donne ici confur-
mei au recueil de 17S8, avec Io laritnles du Hemrr. Pour les denx
qui ne tout point dans le Mpt- ^"t, je donne lei nriaates de l'édi-
tion de 1 ehl, dont le texte a tti repr». duil ilaus la plnpMl des
uontellts édilionna de Voltaire. (AsM Jt M. L^

j-,Goot^le

158 CHAP. CLXXIV. UE HBNBI IV.

ter), qu'il c'y a pas dix gentilshotnmes qui fient |>roni>s de
ne porter les armes. M. de Bouillon n'a point promis : bref, il ne
s'est rien perdu qui ne se recouvre pour de l'argeaL M. de

Mayenne ^ a fait un acte de quoi il ne sera guère loué; il a tué Sacroore (lui demandant récompense de ses services) à coQps de poignard : l'on me mande que ne le voulant contenter, il craignit qu'étant mal content, il ne découvrit ses secrets, qu'il savait tous, même l'entreprise contre la personne du roi , de quoi il était chef de l'exécution '. Dieu les veut vaincre par eux-mêmes , ' car c'était le plus utile serviteur qu'ils eussent : il fiit enterré qu'il n'était pas encore morL Sur ce mot vient d'arriver Morlans , et un laquais de mon cousin qui ont été dévalisés des lettres et des habillements ^ M. de Turenne sera ici demain : il a pris autour de Syjac dix-huit forts en trois jours ; je ferai peut-être quelque chose de meilleur bientôt, s'il plaît à Dieu. Le bruit de ma mort allant à Pau et à Meaux , a couru à Paris ^, et quelques prêcheurs en leurs sermons la mettaient pour un des bonheurs que Dieu leur avait promis. Adieu, mon ame^. Je vous ? baise un million de fois les mains.

De Hontanbu, ce 14 'pana.

VAKIISTBS.

^Qu'ils ne aient dévalisés. — * Frère d«« ftAmbouillieL — ^VL.Dumejme (du Usine) — *J)e lettres et t/'habillements.

■ BJca n'ot li rariame que cette anecdote. Ce 8*a«moi« était Biragne de KMi nom. Cette aTentnre praoTe que le duc de Mayenne était liMn {dos ■p*^'»* cl [du* crud que tout le* hkioriem ne fe dépeignait; ce qai n'en pat extraordJDure daiia on dief de parti- Ia letlreest de 1S87.

cbaP. clxxiv. de REirni iv. iSq

— < AllHit k Pan et Maux, courut k Paris. — * Ces mots, j/din, mon ame, sont omis du» le Hercnre.-^'Je te baïe «c.

DEUXIÈME LETTRE

Pour achever de me peindre, il m'est arrivt^ un ' des plus extrêmes malheurs que je pouvais craindre, qui est la mort suhite de M. le Prince. Je le plaïas comme ce qu'il me devait être, non comme ce qu'il m'était: je suis à cette heure la seule butte où visent tous les perfides de la messe'. Ils l'ont empoisonné, les traîtres; si'est-ce que Dieu demeurera le maître, et moi par sa grâce rexÀ:uteur? Ge pauvre prince, non de cœur, jeudi ayant couru -la bague, soupa se portant bien ; à minuit lui prit un vomissement très violent qui lui dura jusqu'au matin ; tout le vendredi il demeura au lit, le soir il soupa, et ayant bien dormi, il se leva le samedi matin , dîna debout, et puis joua aux ^ecs; H se leva de sa chaise^, se mit à se promener^ par sa chambre, devisant avec l'un et l'autre: tout d'un coup il dit, baillez-moi ma chaise, je sens une grande &iblesse; il ne fut pas assis ^ qu'il perdit ta parole, et soudain après il rendit l'ame assis. Les marques du ^ poison sortirent soudain ; il n'est pas croyable l'étonnement que cela a apporté en ce payslà. Je pars dès Tatibe du jour pour y aller pourvoir eu diligence. Je me vois en chemin d'avoir bien de la peine ; priez Dieu hardiment pour moi ; si j'en échappe, ri faudra bien que ce soit lui qui m'ait gardé jusqu'au tombeau , dont je suis peutr^tre plus près que je ne

IDO CHIP. CULXIV. DI HEItU IV.

pense. Je voua demeurerai fidèle esclave. Bonsinr, mon ame, je vous baise un million de fois les mains.

< X'un. — *DelaH....— ^Desachère.... ma chère (chaire). *3e mit àprthDener. — ^11 ne fut aasû, etc. — 'Les marques de poison.

TROISIÈME LETTRE

Il m'arriva hier, l'un à midi, l'autre au soir, deux courriers de Saint-Jean d'Ângely ' : le premier rapportait comme Belcastel , page de madame la princesse, et son valet de chambre, s'en étaient fuis coudain, après avoir vu mort leur maître, avaient trouve deux chevaux valant deux cent^ écus, à une hôtelle* rie du &ubourg , que l'on y tenait , il y avait quinze jours, et avaient chacun une mallette pleine d'argent : enquis l'hôte, dit que c'était uu nommé Brillant" qui lui avait baillé les chevaux, et lui allait dire tous les jours qu'ils fussent bien traités; que s'il baillait aux autres chevaux quatre mesures d'avoine, qu'il leur en baillât huit , qu'il paierait aussi le double '. Ce Brillant* est uu homme que madame la Princesse a mis

■ Cdl»«i ol du mail de nMn i S89.

^ Brilluit , mainUeur de U maiioii du prince de Coudé , est mal à pmpw ■(WinA BriUtud pu la historioBi.

' o fut écartdé i Sunt-Jeui-d'Aiigelj, uns «ppd , ptr lentoKe do prv- TOI ; et par celte mtoie Motence b princeue de Condé fut co-adamnée à piritt h priion jaaqu'après tea ■ccoudMmetil. Elle be-dobcIui «a »aïi d'auguite de Henri de Condé, premier prince da

uog. Ell« (ffwla i k coïir dei pùn;in«ii eUei«st* prisonnière, sou) k
garde de Siate-Minw, dans Angdy, juiqu'eu Tau i5gG. Henri IT
Bt lupprimn- aiop les premi-

CHAP. CLXXIV. DE HENBI XV. l6l

ea la maison , et lui fesait tout gouverDer. Il fut tousoudain
pris, confessa avoir baillé mille écus au page, et lui avoir achepté
ses chevaux par le commandement de sa maîtresse pour aller en
Italie. Le second confirme, et dit de plus, que l'on avait fait écrire
une lettre par ce Brillant^ au valet de chambre, qu'on savait être
à Poibérs, par où il lui inandait être à, deux cents pas de la porte,
qu'il voulait parler à lui. L'autre sortit soudain; l'embuscade qui
était là le prit, et fut mené à Saint-Jean. II n'avait été encore ouï
^j mais bieu, disait-il à ceux qui le menaient, ah! que madame est
méchante ! que l'on prenne le tailleur, je dirai tout, sans gêne; ce
qui fiit fait.

Voilà ce que l'on en sait jusqu'à cette heure; souvenez-vous de
ce que je vous en ai dit autrefois " : je se me trompe guère en mes
jugements; c'est une dangereuse bête qu'une mauvaise femme.
Tous ces empoisonneurs sont papistes ' ; voilà les instructions de
la dame. J'ai découvert un tueur pour moi *, Dieu m'en gardera 7,
et je vous en manderai bientôt davantage. Le gouverneur et les
capitaines de Taillebouï^ m'ont envoyé deux soldats, et^ écrit
qu'ils n'ouvriraient leur place qu'à moi 9 , de quoi je suis fort aise.
Les emiemis les pressent, et ils sont si empressés à la vérification
de ce fait, qu'ils ne leur donnent nul empêchement; ils ne laissent
sortir homme vivant de

* Cat I nérac qu'on dicouiril un usauin, Lornin de nali pu la
piètre* de U ligne. On atlentft plus de doquaute fois si n: {nmd et

bon prince :

16a CB&P. CLXXIV. DB HERiII IV.

Saïot4ean que ceux qu'ils m'envoient. M. de T^a Tri-mouilleyst, lui vingtième seulongent. L'on m'a écrit >o que «i je tardai* beaucoup il y pourrait avoir du mal et grand; cf^ me iait hâter, de façon que je prendrai vingt maîtres , et m'y en irai jour et nuit pour être de retour à Sainte-Foi , à l'assemblée. Mon ame , je me p<Hte assez bien du corps, mais fort afflige de l'esprit. Aimez-moi, et me le faites paraître; ce me aer» une grande conaokuioD " ; pour moi, je ne manquerai point à la fidélité que je vous ai vouée : sur cette vérité, je vous baise ua million de fois les maina.

D'AfiiKtiCc ilman.

■ D^Angefÿ est en note dans le Mercure. — ' An double.— 1 .4 ce Brillant. — 4 II n'avait encore été oiiL — s D'autresfoU. — 'Sont P..... — » Dien me garder*. — 'Ce mot et est omis dans le Hercnre. — > Leur f^ce à penann* qu'à nK^, ■~- "'L'on m'^r/f. — "C« Sera une {raadeGODMlaiioBponr mai; je se, etc.

QUATRIÈME LETTRE

J'arrivai hier au soir en ce lieu < de Pont, oti il m'ar^ riva des nouvelles de Saint-Jean par où tes «oupçons croissent du côté que les avez pu juger. Je verrai tout demain; j'appréhende fort la vue des fidèles serv»teurs de la maison, car c'est \ la vérité le plus extrême deuil qui se soit jamais vu. Les prêcheurs romains prêchent tout haut par les ' villes d'ici autour ^ qu'il n'y en a plus

qu'un à avoir ^, canonisrat ce bel acte et celui qui l'a fait , admo-
nestent tout bon ca-

* Cdlc-ci n W pùnt diD* le MeNun.

j-,Goot^le

CHAP. CLXXIV. DE HKNRI IT. 163

tholique de prendre exemple à une si chrétienne en* trepme,
et voua êtes de cette religion ! Certes, mon cœur, c'est un beau
sujet ^ pour faire paraître votre piété et votre vertu; n'attendez
pas k une autre fois à jeter le froc ' aux orties ; mais je vous dis
vrai. Les querelles de M. d'Espemon avec le maréchal d'Au* mont
et Crillon troublent fort la cour, d'où je saurai tous les jours des
nouveUes, et vous les manderai. L'homme de qui vous a parlé
Briquesière m'a fait dt méchaula tours que j'ai sus et avérés de-
puis deux jours. Je finis là, allaiU monter k cheval ; je te baïe ^
na chère maîtresse, un million de fois les mains.

takiautes dk L'inmoH dx kbbl.

TuTivai hierau soir au lieu de Pons. — 'Dans. — ^ A Fenbiur.
— 4 Qu'il u'y en a pKis qu'une à voir. — * Ccst un beaa sujet que
notn misère pour. — ' Jeter ce froc.

CINQUIEME LETTRE

Dieu sait quel regret ce m'est de partir d'Ici sans vous aller baiser
les mains ; certes , mon ccenir, j'en suis au grabat. Vous trouverez
étrange (et direz que je ne me suis point trompé) ce que Lyceran
vous dira. I« diable est déchainé, je suis à plaindre, et c'est mer-

veille que je ne succombe sous le faix. Si je n'étais huguenot, je me ferais turc. Âh ! les violentes épreuves par où l'on sonde ma cervelle ! je ne puis faillir d'être bientôt un fol ou habile homme ; cette année Kra ma pierre doit toucher ; c'est un mal bien doulou-

164 CHA.P. CLXXIV. DE HENRI IV.

reux que le domestique. Toutes les géhennes que l'on peut recevoir un esprit sont sans cesse exercées sur le mien, je dis toutes ensemble. Plaignez-moi, mon âme, et n'y portez point votre espèce de tourment; c'est celui que j'appréhende le plus. Je pars vendredi , et vais à Clayrac : je retiendrai votre précepte de me taire. Croyez que rien qu'un manquement d'amitié ne me peut faire clianger la résolution que j'ai d'être éternellement à vous, non toujours esclave, mais oui bien forcé. Mon tout, aimez-moi; votre bonne grâce est l'appui de mon esprit au choc de mon affliction ; ne me refuse ce soutien. Bon soir, mon âme, je te baise les pieds un million de fois.

DeNénc, le 8 murs, à ainuiL

' Bientôt ou fou ou habile homme. — ' Toutes les peines. —
 ^Hais oui MxenfiTcere, — * Au choc des aUctioiu. — * Ce.

SIXIÈME LETTRE

Ne vous manderé ' jamais que prises de villes et forts. En huit jours » se sont rendus à moi Saint-Mexant et Maille-Sayc, et espèrent devant la fin du mois que vous m'oyerez parler de moi'. Le roi triom-

■ Cette lettre doit être écrite trois ou quatre jours après l'arrivée du duc de Guise; mais on le rompt sur l'écution prétendue du [Hérident Neveu et de Li Chepelle-Uarteau. Henri II tes tint en prison; ils méritaient d'être pendus, mais ils ne le furent pas. Il ne finit pas toujours croire ce que les rois écrivent; ils ont souvent de nouvelles erreurs. Cette erreur fut probablement corrigée dans les lettres qui suivirent, et que nous n'avons point. Ce Neveu et ce Marteau étaient des ligueurs outrés, qui avaient massacré beaucoup de Français et de «ilwliqaa à MacMans au rat.

CH&P. CLXXIV, DE UERRE IV. 165

plie; il a fait garrotter en prison le cardinal de Guise, pub montre sur la place vingt-quatre heures le président de Neuville, et le prévôt des marchands pendus, et le secrétaire de feu M, de Guise et trois autres. L'empereur sa mère lui dit: Mon fils, octroyez-moi une requête que je vous veux faire; selon ce que sera ^, madame; C'est que vous me donniez M. de Nemours et le prince de Guise; ils sont jeunes, ils vous feront un jour service. Je le veux bien, dit-il, madame; je vous donne les corps et retiendrai les têtes. Il a envoyé à Lyon pour attraper le duc de Mayenne, l'on ne sait ce qu'il en est réussi. L'on se bat à Orléans, et encore plus près d'ici, à Poitiers, d'où je ne serai demain qu'à sept lieues. Si le roi le voulait, je vous mettrais d'accord. Je vous plains, s'il fait tel temps où vous êtes qu'ici, car il y a dix jours qu'il ne dégele point. Je n'attends que l'heure d'ouïr dire que l'on aura envoyé étrangler la reine" de Navarre; cela, avec la mort de sa mère, me ferait bien chanter le cantique de Siméon. C'est une trop longue lettre pour un homme de guerre. Bon soir, mon ami; je te baise un million de fois; aimez-moi comme vous en avez sujet.

CtM k premier de l'an.

Le pauvre C^i-ainburu " est borgne, etjl^leurimont s'en va mourir. '

diui la jodmée de U Saiut-BarthéleuiL Roie , èvèqe de Senlis , ce ligueur "'rieiix , séduisit 11 fille du président NeuiUi , et lui fil un eii^l. Jamais ua De tii pjus de cniaulés el de débauches. * Cctl de M femme dont il parie; elle «lait liée avec les Gniies; el U

niiiCithuriae.si mère. Était alors malade à la mort.

■ 66 QUiP. CLXXIV. DX BKHII IV.

> He TOUS rnaitiUrége. — * ^la^ (la nuit). — ^Deee mois.—

m<)fnt. — * Je Iw mettrais biem d'aecord. — «la^M reĭM de H.... — "■ Cent milUaiu. — *' Banunbwre.

SEPTIÈME LETTRE

Mon ame, je tous ^is de BloU', où il y a cinq mois que l'on me condamnait hérétique, et indigne de succéder à la couronne , et j'en suis à cette heure le principal pilier. Voyez les œuvres de Dieu enyera ceux qui se sont 6és en lui , car y arait-il rien ' qiù eût tant d'apparence de force qu'un arrêt des états? cependant j'en appelais devant celui qui peut tout (ainsi font bien d'autres), qui a revu le procès, a * cassé les arrlts des hommes, m'a remis en mon droit, et crois que ce sera auK dépens de mes tmnemis; tant mieux pour vous ! ceux qui se fient en Dieu et le servent, ne sont jamais confia^; voilà à quoi vous devriez songoi" Je me porte très bien , Dieu merci , vous jurant avec vérité que je n'aime ni

honore rien au monde comme vous; il n'y a rien qui n'y paraisse, et vous garderai fidélité jusqu'au tombeau. Je m'en vais à Bois-jeancy, où je crois que vous oyerez bientôt parler de moi, je n'en doute point, d'une ou autre façon. Je fais état de faire venir ma sœur bientôt ^ ; résolvez-vous de venir avec elle. Le roi m'a parlé de la dame d'Auvei^e;

* Cilk-d n'eM point diiu le Mercura.

' C'eit «facBokt WT It fin d'avril 1SS9. Il éuil alon i Bloia ■vec Ihiirim.

CHAP. CLXUV. DK UMBtLl IV. 167

je crois que je lui ferai faûv un mauvais saut. Bon jour, mon cœur, je te baise ua tnllItcHi de fois. Gè i8 mai, celui qui est lié avec vous d'un lien indissoluble.

VAUAims ra L'iLaiTiOH nx keml.

'Car tfj- avait rien. — *Qui a reru le procès ff caaié les uréti. — 3 Ceux qtô M fient en Dieu il les conserve et ne sont januà confus. — *De moi; je n'ea doute poiDt:d'M«e outn ^içoa, j« fais élat, etc.

HUITIÈME LETTRE

Vous entendrez de ce porteur l'heureux succès que Dieu nous a donné an plus firieux combat ' qui se •oit 6iît de cette guerre : il vous dira aussi comme HM. deLongueville, deLalfoue, etautres, ont triomphé près de Paris. Si le roi use de diligence, comme j'espère qu'il le fera ', nous verrons bientôt les clodiers de Notre-

Dame de i^is. Jeivous ëcrivi» il n'y a que deux jours par Petit-Jean. Dieu veuille que cette (emaine nous fossions encore quelque chose d'auss signalé que l'autre ! Mon cœur , aimez-moi toujours comme vôtre, car je vous aime comme mienne * : sur cette vérité , je vous baise les mains. Adieu , mon ame. Ceit de-BoiiJeanc)', le «omat'.

TIKIISTKS.

'Qa'iifera. — lAu lieu de ces mots, comme vôtre, car je vous aime comme mienne, on lit dans le Mercure, comme Mm nettes à moi ny moi à vous. — ^ Cest le xu* may. De Bojjancjr.

• Ct oamlMt «t cdm du iS mai 1S89, où la «ontc de CULilloD diél tel

ibo CRAP. CI.XXIV. DE HKHftl IV.

NEUVIÈME LETTRE

Renvoyez - moi Briquesière, et il s'en retouraera avec tout ce qu'il vous faut, hormis moi. Je suis très affligé ■ de la perte de mon petit', qui mourut hier: à votre avis ce que serait d'un légitime ' ! Il commençait à parler. Je ne sais si c'est par acquit que vous^ m'avez écrit pour Doysit, c'est pourquoi je fais la réponse que vous ^ verrez sur votre lettre, par celui que je désire qui vienne : mandez-m'en votre volonté. Les ennemis sont devant Montégu, oii ils svont tnen mouillés; car il n'y a couvert à demiJieue autour. L'assemblée sera achevée dans douze jours. Il m'aniva hier force nouvelles de Blois , je vous envoie uo extrait des plus véritables : tout à cette heure me vient d'arriver un homme de Mon-

tégu ; ils ont fait une très belle sortie, et tué- force ennemis; je mande toutes mes troupes, et espère, si ladite place peut tenir quinze jours, y faire quelque bon coup. Ce que je vous ai miandé de ne vouloir mal k personne est requis pour votre contentement et le. mien ; je parle à cette heure à vous-même étant mienne 4. Mon ame , j'ai un ennui étrange de vous voir ^ . Il y a ici un homme qui porte des lettres k ma sœur du roi d'Ecosse ; il me presse plus que jamais du mariage ; il s'oflFre à me ' venir servir avec six mille hommes à ses dépens*, et

■ Cétùl un Gis qu'il rtiU de CoriMnde.

"Voill une inecdote bien singulière , et que tons Ici hùtnriifu omt ig>i>réc ; cela veut dire qu'il «mit un jour roi d'Angleterre, parceque la reine Ëlinbelh n'aTiil point d'enboli. CeM ce même roi que Henri tV appell Inijonn depub taaùre Joequa. Cette lettre doit ttrede i5SI.

CHAP. CLXZIV. DE HEITRI IV. 169

venir lui-même offrir son service; il s'en va infailibloneat être roi ? d'Angleterre; préparez ma sœur de loin à lui vouloir du bien, lui ^ remontrant l'état auqud nous sommes, la grandeur ^ de ce prince avec sa vertu. Je ne lui en écris point, ne lui en parlez que comme discourant, qu'il est temps de la marier, et qa'il n'y a parti que celui-là, car de nos parents, c'est pitié. Adieu, mon cœur, je te baise cent millions de fois.

VAflllMTBS.

> Fort af/ligé. — >Ce9 niota, à votn aoù ee que serait d'un lép-timel aaat omis dans leHercure. — ^ Ce mot iwiw est omis 4ut3 le SI ercure. — « Je parle à cette heure à vous comme étant

mienne (celte leçon paraît préférable). — ^ J'ai un ennui de vous voir étrange. — 'il s'offre if^. — 'H s'en va infailliblement roi. — 'Ce mot lui est omis dans le Mercure s Et la

graadenr. — "Ce dernier novembre.

CHAPITRE CLXXV

De la France , sous Lom'a Xni , jusqu'au ministère du cardinal de Richelieu. États-gëninux tenus en France. Admiuistntîon malheureuse. Le maréchal d'Ancre assassiné; M femme condamnée ■ être brûlée. Ministère du duc de Luines. Guerres civiles. Comment le cardinal de Richelieu entra au conseil.

On vit après la mort de Henri IV combien la puissance, la considération, les mœurs, l'esprit d'une nation, dépendent souvent d'un seul homme. Il tenait, par une administration douce et forte, tous les onlres de l'état réunis , toutes les fectîons assoupies , les deiu

D,s,i,7ertbyGoot^le

170 CBA.P. CLXXV. DB LA FRAITCE

religions dsi» la paùtt lei peuples dans rabonJanœ. La balance de l'Europe ^taît diBS sa main par sea alliances , par ses trésors, et par ses armes. Tous ces avantages sont perdus dès la prenù^ année de la régence de sa veuve , Maïe de Médicis. Le dac d'Ëpernon, cet orgueilleux mignon de Henri III, en* nemi secret de Henri IV, déclaré ouvertemoit contre ses nünistres» va au paHement le jour mime que Henri est assassiné. D'Ëpemon était

colonel-général de Infanterie; le régiment des gardes était à ses ordres : il entre en mettant sa main sur sa garde de son épée, et force le parlement à se donner le droit de disposer de la régence (14 mai 1610), droit qui jusqu'alors n'avait appartenu qu'aux états-généraux. Les lois de toutes les nations ont toujours voulu que ceux qui nomment au trône, quand il est vacant, nomment à la régence. Faire un roi est le premier des droits ; faire un régent est le second , et suppose le premier. Le parlement de Paris jugea la cause du trône, et décida du pouvoir suprême pour avoir été menacé par le duc d'Épernon , et parcequ'on n'avait pas eu le temps d'assembler les trois ordres de l'état.

Il déclara, par un arrêt, Marie de Médicis seule régente. La reine vint le lendemain faire confirmer cet arrêt en présence de son fils ; et le chancelier de Sillery, dans cette cérémonie qu'on appelle lit de justice , prit l'avis des présidents avant de prêter celui des pairs et même des princes du sang, qui prétendaient partager la régence-

Vous voyez par là , et vous avez souvent remarqué comment les droits et les usages s'établissent, et comment-

«OUI Louis» xxi. 171

meant ce qui a été fait plusieurs fois solennellement contre les anciennes coutumes devient une règle pour l'avenir , jusqu'à ce qu'une nouvelle coutume l'abolisse.

« Marie de Médicis , régente et non maîtresse du royaume » dépense en profusions , pour l'acquiescer des créatures, tout ce que Henri-le-Grand avait amassé pour rendre sa nation puissante. Les troupes qu'il avait desquelles ! allait combattre sont pour la plupart mécontentes ; les princes dont il était l'appui sont abandonnés (1

610). I« duc de Savoie, Charles*Enunaniel , nouvel allié de Henri IV, est obligé de demander par* ion à Philippe III , roi d'Espagne, d'avoir fait vu traité avec le roi de France; il envoie son fils à Madrid im* plorer la clémence de la cour espagnole, et s'humilier comme un sujet , au nom de son père. Les princes d'Allonagne, que Henri avait protégés avec une tr> née de fpia-rante mille honunea , ne sont que &ibl^ ment secourus. L'état perd toute sa considération ao-^diors ; il est troublé au^^ledans. Les princes du sang et les grands seigneurs remplissent la France de factions , ainsi que du temps de François II , de Qiarles IX, de Henri III, et depuis flans la minorité de Louis XIV.

(1614) On assemble enfin dans Paris les derniers états -géné-raux qu'on ait tenus en France. Le parlement de Paris ne put y avoir séance. Ses députés mient assisté à la grande assemblée des notables, touie k Rouen en 1594 : tnaïs ce n'était point là une convocation d'états-génénuux; les intendants des finances, les trésoriers, y avaient pria séance comme le* nagiatraU.

CHAP. CLXXV. DE LÀ FRANCE

L'univawtë de Paris somma juridiquement la chambre du clei^ de la recevoir comme membre des états; c'était, di&ait-^lle, 80a ancien privilège; mais l'université avait perdu ses privilèges avec sa considération , k mesure que les esprits étaient devenus plus déliés, sans être plus éclairés. Ces états, assemblés à la liâte, n'avaient point de dépôts des lois et des usages, comme le parie-ment d'Angleterre, et comme les diètes de l'empire : ils ne fe-saient poant partie de la législation suprême; cependant ils au-

raient voulu être législateurs. C'est à quoi aspire nécessairement un corps qui représente une nation ; il se forme de l'ambition secrète de chaque particulier une ambition générale.

Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ces états , c'est que le clergé demanda inutilement que le concile de Trente fût reçu en France , et que le ti««-état demanda, non moins vainement, la publication de la loi « qu'aucune puissance ni temporelle ni spirituelle n'a droit de disposer du royaume, et de di^ « penser les sujets de leur serment de fidélité ; et que « l'opinion, qu'il soit loisible de tuer les rois, est a impie et détestable, n

- C'était surtout ce même tiers-état de Paris qui demandait cette loi , après avoir voulu déposer Henri III, et après avoir souffert les extrémités de la famioe plutôt que de reconnaître Henri IV. Mais les factions de la ligue étant éteintes, le tiers-état, qui compose le fonds de la nation , et qui ne peut avoir d'intérêt particulier, aimait le trâue et détestait les prétentions de la cour de Rome. Le cardinal Duperron oublia dans

D,s,i,7ertbyGoot^le

sous LOUIS XIII. 1^3

cette ocoasioD ce qu'il devait au saag de Henri IV, et ne se souvint que de l'Église. Il s'opposa fortement à U loi proposée, et s'emporta jusqu'à dire « qu'il se- '

- mit obligé d'excommunier ceux qui s'obstineraient
- à soutenir que l'Église n'a pas le pouvoir de déposer
- séder les rois. » Il ajouta que la puissance du pape était ^/ei>i«, plênùsime, tûrecte au spirituel, et indirecte au temporel.

La chambre du clergé, gouverna par le cardinal Duperron, persuada la chambre de la noblesse de s'unir avec elle. Le corps de la noblesse avait toujours été jaloux du clergé ; mais il affectait de ne pas penser comme le tiers-état. On s'agissait de savoir si les puissances spirituelles et temporelles pouvaient disposer du trône. Le corps des nobles assemblés se regardait au fond, et sans se le dire, comme une puissance temporelle. Le cardinal leur disait : « Si ■ un roi voulait forcer ses sujets à se faire ariens ou mahométans, il le devrait le déposer, d Un tel discours était bien déraisonnable ; car il y a eu une foule d'empereurs et de rois ariens , et on n'en a déposé aucun pour cette raison. Cette supposition, toute chimérique qu'elle était , persuadait les députés de la noblesse qu'il y avait des cas où les premiers de la nation pouvaient détrôner leur souverain; et ce droit, quoique éloigné, était si Batteur pour Taipour-propre, que la noblesse voulait le partager avec le clergé. La chambre ecclésiastique signifia à celle du tiers-état qu'à la vérité il n'était jamais permis de tuer son roi , mais elle tint ferme sur le reste.

Au milieu* de cette éb«nge dispute, le parlement

I ^4 CHA^P. CUXV. DE LA FHAMCB

rendit un arrêt qui déclarait l'indépendance absolue du trône et l'indépendance du royaume.

C'était, sans doute, l'intérêt de la cour de tout apaiser la demande du tiers-état et l'arrêt du parlement, après tant de troubles qui avaient mis le trône en danger sous les règnes précédents. La cour, cependant, céda au cardinal Duperron, au clergé, et surtout à Rome qu'on ménageait : elle étouffa elle-même une opinion sur laquelle sa sûreté était établie : c'est qu'au fond elle pensait

alors que cette vérité ne serait jamais ré* lement combattue par les événements, et qu'elle vou> lait finir des disputes trop délicates et trop odieuses ; elle supprima même l'arrêt du parlement, sous prétexte qu'il n'avait aucun droit de rien statuer sur les dé* baratious des états , qu'il leur manquait de re»* pect, et que ce n'était pas li lui à âtire des lois fondamentales: «ioai (die rejeta les armes de omit qui combattaient pour elle, comptant n'en avoir pas besoin : enfin tout le résultat de cette assemblée fut de parier de tous les abus du royaume, et de n'en pouvoir ré* forma- un seul.

Iji France resta dans la oonfiiHon , gouTemée par leFlor^tin Concini, favon de la reine, devenu maréchal de France sans jamais aroir tiré l'épée, et pre* mier ministre sans connaître les lois du ro^une. C'était assez qu'il fât étranger pour que les princes du sang eussent sujet de se plaindre.

Marie de Médicis était bien malheureuse ; car elle ne pouvait paitager son autorité, avec le prince de Condé, dief des mécontents, sans la pM'dre, ni la confier à Concini , sans indisposer tout le royaume.

socs Lotin XIII. 17S

LepriaodêCondé, Hoitri , pèce du grand Coudé, et fils de celui <fui avait gagn^ la bataille de Coutraa avec Henri IV, se met à la tête d'un parti et prend lei armes. La cour conclut avec lui une paix stimulée, et le fait mettre à la Bastille.

Ce fut le sort de son père , de son grand-père , et de soo fils. Sa. prison augmenta te nombre det mécoa* tents. I>es Guises, autrefois ennemis si implacablet des Condés, se joignent à présent avec eux. Le duc it Vendâme, fils de Henri IV, le duc de Ne-

vers, de la maison de Gobiague, le maréchal de Bouillon, tous les seigneurs mécontents se cantonnent dans les provinces; ils protestent qu'ils servent leur roi, et qu'ils ne font la guerre <|u'au premier ministre.

Concini, qu'on appelait le maréchal d'Ancre, assuré de la faveur de la reine, les bravait tout. Il leva sept mille hommes à ses dépens pour maintenir l'autorité royale » ou plutôt la sienne, et ce fut ce qui le perdit. D «st vrai qu'il levait ces troupes avec une commission du roi ; mais c'était un des grands malheurs de l'état, qu'un étranger, qui était venu en France sans aucun bien, eût de quoi assembler une armée aussi forte que celles avec lesquelles Henri IV avait reconquis son royaume. Presque toute la France soulevée contre lui ne put le faire tomber et un jeune homme dont il ne se défiait pas, et qui était étranger comme lui, causa sa ruine et tous les malheurs de Marie de Médicis.

Charles-Albert de Luynes, né dans le comtat d'Avignon, admis avec ses deux frères parmi les gentilshommes.

> LU «n tG;S à Uarnii, duu le mnnt vMaLuia ou d'AiignoiL B.

176 CUAP. (XXXV. DE LA. FBAHCE

hommes ordinaires du roi attachés à son éducation, s'était introduit dans la familiarité du jeune monarque, en dressant des pièges à prendre des moineaux. On ne s'attendait pas que ces amusements d'enfance dussent finir par une révolution sanglante. Le maréchal d'Ancre lui avait fait donner le gouvernement d'Amboise, et croyait l'avoir mis dans sa dépendance : ce jeune homme conçut le dessein de faire tuer son bienfaiteur, d'exiler la reine, et de gouverner: et il en vint à bout sans aucun obstacle. Il persuada bientôt au roi qu'il est capable de régner par lui-même,

quoiqu'il n'ait que seize ans et demi; il lui dit que la reine sa mère et Concini le tiennent en tutèle. Le jeune roi , à qui on avait donné dans son eufaoce le surnom de Juste, consent à l'assassinat de son premier ministre. Le marquis de Vitri, capitaine des gardes, du Hallier, son frère, Persan, et d'autres, l'assassinent à coups de pistolet dans la cour même du Louvre (1617). On crie vive le roi, comme si on avait gagné une bataille. Louis XUI se met à la fenêtre, et dit: Je suis maintenant roi. On ôte h la reine-mère ses gardes ; on les désarme : on la tient en prison dans son appartement i elle est enfin exilée à Blois. La place de maréchal de France qu'avait Concini est donnée a Vitri qui l'avait tué. La reine avait récompensé du même honneur Thémines, pour avoir arrêté \p prince de Condé : aus« le maréchal duc de Bouillon disait qu'il rougbsait d'être maréchal, depuis que cette dignité était la récompense du métier de sergent et de celui d'assassin.

I^a populace, toujours extrême, toujours barbare,

j-,Goot^le

sots LOUIS xm. 177

quaud on lui lâche ta bride, va déterrer le coi^ de Coocioi, in-humé à Saint-Gennain-l'Auxerois, le traîne dans tes rues, lui arrache le cœur; et il ae trouva des hommes assez Iw-utaus pour le gi'iiter publiquement sur des charb<»)s, et pour le manger. Son corps Alt enfin peadu par le peuple à une potence. Il y avait dans ta nation un esprit de férocité que les belles années de Henri IV et le goût des arts apporté par Marie de Médicis avaient adouci quelque temps, niais qui à la moindre occasion reparaissait dans toute sa force. Le peuple ne traitait ainsi les restes sanglants du

maréchal d'Ancre que parcequ'il était étranger, et qu'il avait été piùssant.

L'histoire du célèbre Nani, les Mannoires du maréchal d'Estrées, du comte de Brienne, rendent justice au mérite de Concini et à son innocence; témoignages qui servent au moins à éclairer les vivants, s'ils ne peuvent rien pour ceux qui sont morts injustement d'une manière si cruelle.

Cet emportement de haine n'était pas seulement dans le peuple; une commission est envoyée au parlement pour condamner le maréchal après sa mort, pour juger sa femme Éléonore Galigai, et pour couvrir par une cruauté juridique l'opprobre de Tassa»smat Cinq conseillers du parlement refusèrent d'ajuster à ce jugement; mais il n'y eut que cinq hommes sages et justes.

Jamais procédure ne fut plus éloignée de l'équité, ai plus déshonorante pour la raison. Il n'y avait rien à reprocher à la maréchale; elle avait été favorite de la reine, c'était là tout son crime : on l'accusa d'être

EuAi tnii.T.u MwDiii. IV. la

I^à CHAP. CliXXV. DE LA. FRARCB

sorcière; on prit des agnus Dei qu'elle portait pour des talismans. Le conseiller Courtin lui demanda de quel charme elle s'était servie pour ensorceler la reine: Galigai, indignée contre le conseiller, et un peu mécontente de Marie de Médicis , répondit : «l Mou a sortilège a été le pouvoir que les âmes fortes doivent avoir sur les esprits faibles. • Cette réponse ne la sauva pas; quelques juges eurent assez de lumières et d'équité pour ne pas opiner à la mort; mais le reste, entraîné par le préjugé public, par

l'ignorance, et i[^]us encore par ceux qui voulaient recueillir les dépouilles de ces infortunés, condamnèrent à-la-fois le mari déjà mort et la femme, comme convaincus de sortilège, de judaïsme, et de malversations. La marédiale fut exécutée (1617), et son corps brûlé; le favori Luines eut la confiscation.

C'est cette infortunée Galigaï qui avait été le premier mobile de la fortune du cardinal de Richelieu, lorsqu'il était jeune encore, et qu'il s'appelait l'abbé de Cihillon; elle lui avait procuré l'évêché de Luçon, et l'avait enBn i»it secrétaire d'état en 1616. Il fut enveloppé dans la disgrâce de ses protecteurs; et celui qui depuis en exila tant d'autres du haut du trône où il s'assit près de son maître, fut alors exilé dans un petit prieuré au fond de l'Anjou.

Concini, sans être guerrier, avait été maréchal de France; l'uiues fut quatre ans après connétable, étant à peine officier. Une telle administration inspira peu de respect; il n'y eut phis que des factions dans les grands et dans le peuple, et on osa tout entreprendre.

D,s,i,7ertbyGoot[^]le

»ODS LODIS XIII. 179

(1619) Le doc (fi[^]ienMHi, qui avait &it donner la régence k la reine , alla la tirer du château de Blois où elle était reléguée, et la mena dans ses terres à Angoulême, comme un souverain qui secourait «on alliée.

C'était là nanifestement un crime de lèse-majesté, mais un crime approuvé de tout le royaume, et qui ne donnait au duc d'Ëpernon que de la gloire. On avait haï Marie de Médicis toute

puissante; on l'aimait nialheureuse. Personne n'avait murmura dans le royaume, quand Louis XIII avait emprisonné sa mère au I^uvre, quand il l'avait reléguée sans aucune raison; et alors on regardait comme un attentat Yeffort qu'il voulait faire pour ôter sa mère à un rebelle. On craignait tellement la violence des conseils diiffiuiñes et les cruautés de la –blesse du roi, que son propre confesseur, le jésuite Amoux , en prêchant devant lui avant l'accommodement, prononça ces paroles nsmarquables : u On ne doit pas croire qu'un

■ prince religieux tire l'épée pour verser le sang dont * il est formé : vous ne permettrez pas , sire , que j'aie

■ avancé un mensonge dans la chaire de vérité. Je « vous conjure, par les entrailles de Jésus-Christ , de €ne point écouter les conseils violents, et de ne pas

■ donner ce scandale à toute la chrétienté. »

C'était une nouveUe [H%uve de la faiblesse du gouvernement, qu'on osât parlei- ainsi en chaire. Le P. Anaoux ne se serait pas exprimé autrement si le roi avait condamné sa mère à la mort. A peine Louis XIII avait-il alors une armée contre le duc d'Épernon. Celait prêcher publiquement contre le secret de l'état.

|8(> CUA.P. CLXXV. DE L^ PRAHCE

c'était pwlc de la part de Dieu contre le ihtc de Luines. Ou oe' confesseur avait une librcrti h^vuque et mducrâte, ou U était gagné par Marie de Hédicia. Quel que fut son ntotif , ce diacours public moqtre qu'il y avait alors de la hardiesse, même dans les «»■ pritA qui ne semblant faits que pour ta loupleiae. Le connétable fit, quelques années aprèa, renvoyer le confesBeur.

(1619) Cependant le roi, loin de s'emporter aux violences! qu'on semblerait craindre, recfaercba sa mère, et traita avec le duc d'epemon de couronne à couronne. Il n'osa pas même, dans sa déclaration, dire que d'Epemon l'avait offensé.

A peine le traité de réconciliation Ait-il ugaé, « il fut roapu; c'était l'esprit du temps. De nouveaux partisans de Marie armèrent, et c'était toujours contre le duc de Luynes, comme auparavant contre le maréchal d'Ancre, et jamais contre le roi. Tout favori naît alors après lui la guerre civile. Louis XIV et sa mère se firent on effet la guerre. Marie de Médicis était en Anjou, à la tête d'une petite armée contre ses fils; on se battait au pont de Ce, et l'état était au point de sa ruine.

(1640) Cette confusion fit la fortune du célèbre Richelieu. Il était surintendant de la maison de la reine-mère, et avait supplanté tous les confidents de cette princesse, comme il l'enferma depuis sur tous les ministres du roi. La sagesse et la sagesse de son génie devaient partout lui donner la première place ou le perdre. Il ménagea racommodement de la mère et du fils. La confusion au cardinalat que la

»OBSERVATION XIII. 101

Le roi demanda pour lui, et il obtint une récompense de ce service. Le duc d'Épernay fut le premier à poser les armes, et ne demanda rien; tous les autres se faisaient payer par le roi pour lui avoir fait la guerre.

Le roi et le fils le virent à Paris, et s'embrassèrent en versant des larmes, pour se brouiller plus que jamais. Tant de faiblesse, tant d'intrigues et de dissensions à la cour, portaient l'anarchie dans le royaume. Tous les vices intérieurs de

l'état, qui l'attaquaient depuis long<-temps, augmentèrent, et tous ceux que Henri IV avait extirpés renaquirent.

L'Église souffrait beaucoup, et était encore plus déréglée.

L'intérêt de Henri IV n'avait pas été de la réformer; la piété de Louis XIII, peu éclairée, laissa subsister le désordre; la règle et la décence n'ont été introduites que par Louis XIV. Presque tous les bénéfices étaient possédés par des laïques, qui les faisaient desservir par de pauvres prêtres à qui on donnait des gages. Tous les princes du sang possédaient les riches abbayes. Plus d'un bien de l'Église était regardé comme un bien de famille. On stipulait une abbaye pour la dot d'une fille, et un colonel remontait son régiment avec le revenu d'un prieuré. Les ecclésiastiques

■ CMUMgC JnitHMteoBalMt qualefkitdeCDrVMtIf dHmabns Iréalnjmnwut. Le prnMitnnit nu d«aM réonir 1 «on daraiine et «tbpkyerlu - HnioB pubAe les bfraii panMés pur le dergé, en payant anx kuU ecdèihMkfMk Htilea, même nii^nt le) priDcipe« de h religion, «"eM-Ji-iUre MX é*<^M et mx curé) , dca appoinleBinitB rt^ par l^a(, comme ceux de iDulei les auCrea fenctioui puUMpiei, Ou bien eti binant t la }rièté dei

CHAP. CLXXV. OB LA. FBAJICE

tiques de cour portaient souvent l'épée; et, parmi les dueU et les combats particulio^ qui désolaient U France, on en comptait beaucoup où des gens d'Église avaient eu part, depuis le cardinal de Guise, qui tira l'épée contre le duc de Nevera-Gonzague en

1617, jusqu'à l'abbé depuis cardinal de Retz, qui se battait souvent en sollicitant l'archevêché de Paris.

Les esprits demeuraient en général grossiers et sans culture. Les génies des Malherbe et des Baccin n'étaient qu'une lumière naissante qui ne se répandait pas dans la nation. Une pédanterie sauvage, compagne de cette ignorance qui passait pour science, s'agrippait

fidèlement le Mécène de pourroir à leurs besoins, comme d'ailleurs les premiers (siècles), de l'Église: nuig tant que ce luvel ordre d'« Mra point établi, n'est-U pti évident qu'il gM ptui raisonnable d'employer une abbaye à doter une fille ou à lever un régiment, qu'il en rit à voir un philosophe, un moine, ou un

réfuté-il pas étrange que la ODUtndioa de* église et dei preabytère l'entretien des moines mendiants, les appointements des aumôniers des troupes ou des laïques, nient à la charge des peuples; qu'un dergé d'une ridicule immensité ait recouru, pour tirer des églises, à l'Urettoanx boB' toise des loteries; qu'il le tisse payer de l'impôt les fonctions qu'il exerce qu'il tende pour doute on qu'on mhu, à qui veut les adier, les mérites infinis du corps et du sang de Jésus-Christ?

Une partie des biens de l'Église a été à la disposition des donateurs au moment de la mort des pauvres: j'aurais voulu une meilleure manière de les soulager que de vendre cet bien pour payer les dettes de l'état, et pouvoir alors dire des impôts onéreux?

Une autre partie a été donnée d'après les vues de l'instruction publique: pourquoi donc ne donne-t-on pas avec des abbayes des établissements nécessaires pour l'éducation? pourquoi n'en donne-t-on pas aux académies, aux écoles de droit ou de médecine?

cine P pourquoi ne récompenseait-on pas avec me abbaye l'auteur d'un livre utile, d'une découverte importante, sans l'asMijettir i la ridicule oUigatimi de pOTter l'balat d'un état dont il ne fait auenne EanctioD,oa de se faire lous-dUcre dans l'espéraDoe d'atoir part aux gracr) ecdéMÉStique*; ce qui est une véritable limcoief K.

soDs LOUIS xni. i83

les mœurs de tous les corps destin^{*^} à mseigner ta jeunesse, et même de la magistrature. Oa -a de la peine à «oire que le parlement de Paris, en i6ai, défendit, sous peine île mort, de rien enseigner de contraire à Aristote et aux anciens auteurs, et qu'on bannit de Paris un nommé de Clave et ses associés, pour avoir voulu soutenir des thèses contre les prindpes d' Aristote, sur le nombre des éléments, et sur la matière et la forme.

Malgn[^] ces mœurs sévères, et malgré ces rigueurs, la justice était vénale dans presque tous les tribunaux des provinces. Henri IV l'avait avoué au parlement de Paris [^] qui se distingua toujours autant pai' une probité incomiptible que par un esprit de résistance aux volontés des ministres et aux édits pécuniaires, a Je • sais, leur disait-il, que vous ne vendez point la jus-

■ tice; mais dans d'autres parlements il faut souvent

■ soutenir sou droit par beaucoup d'argent : je m'en «souviens[^] et j'ai boursillé moi-même. »

La nf[^]lesse, cantonnée dans ses châteaux, ou montant à cheval pour aller servir un gouverneur de province, ou se rangeant auprès des princes qui troublaient l'état, opprimait les cultivateurs. Les villes étaient sans police, Ibs chemins impraticables et

infestés de brigands. Les registres du parlement font voir que le guet qui veille à la sûreté de Paris consistait alors en quarante-cinq hommes, qui ne faisaient aucun service. Ces dérèglements, que Henri IV ne put réformer, n'étaient pas de ces maladies du corps politique qui peuvent le détruire : les maladies véritablement dangereuses étaient le dérangement des B-

D,s,i,7ertby*Google

IB4 CUIAI». CLXXV. DE LA FRANCE

La dissipation des trésors au profit de Henri IV, la nécessité de mettre pendant la paix des impôts que Henri avait épargnés à son peuple, lorsqu'il se préparait à la guerre la plus importante; les levées tyranniques de ces impôts, qui n'enrichissaient que des traitants; les fortunes odieuses de ces traitants, que le duc de Sully avait éloignés, et qui, sous les ministères suivants, s'enrichirent du sang du peuple.

A ces vices qui faisaient languir le corps politique, se joignaient ceux qui lui donnaient souvent de violentes secousses. Les gouverneurs des provinces, qui n'étaient que des lieutenants de Henri IV, voulaient être indépendants de Louis XIII. Leurs droits ou leurs usurpations étaient immenses : ils donnaient toutes les places; les gentilshommes pauvres s'attachaient à eux, très peu au roi, et encore moins à l'état. Chaque gouverneur de province tirait de son gouvernement de quoi pouvoir entretenir des troupes, au lieu de la garde que Henri IV leur avait ôtée. La Guenne valait au duc d'Épernon un million de livres, qui répondaient à près de deux millions d'aujourd'hui, et même à près de quatre, si on considère le renchérissement de toutes les denrées.

Nous venons de voir ce sujet protégé* la reine, faire la guerre au roi, en recevoir la part avec hauteur. Le maréchal de Lesdiguières avait, trois ans auparavant, en 1616, signalé sa grandeur et la faiblesse du trône d'une manière glorieuse. On l'avait vu lever une véritable armée à ses dépens, ou plutôt à ceux du Dauphiné, province dont il n'était pas

SODS LOUIS XIII. | 65

Hième gouverneur, mais simplement lieutenant-général; mener cette armée dans les Alpes, malgré les défenses positives et répétées de la cour; secourir contre les Espagnols le duc de Savoie que cette cour abandonnait et revenir triomphant. La France alors était remplie de seigneurs puissants, comme du temps de Henri III, et n'en était que plus faible.

Il n'est pas étonnant que la France manquât alors la plus heureuse occasion qui se fût présentée depuis le temps de Charles-Quint, de mettre des bornes à l'extension de la maison d'Autriche, en secourant l'électeur palatin élu roi de Bohême, en tenant la balance de l'Allemagne suivant le plan de Henri IV, auquel se conformèrent depuis les cardinaux de Richelieu et Mazarin. La cour avait conçu trop d'ombrage des réformés de France, pour protéger les protestants d'Allemagne. Elle craignait que les huguenots ne fissent en France ce que les protestants faisaient dans l'empire. Mais si le gouvernement avait été ferme et puissant comme sous Henri IV, dans les dernières années de Richelieu, et sous Louis XIV, il eût aidé les protestants d'Allemagne et contenu ceux de France. Le ministère de Luynes n'avait pas ces grandes vues; et quand même il eût pu les concevoir, il n'aurait pu les remplir : il eût fallu une autorité respectée, des finances en bon ordre, de grandes armées, et tout cela manquait.

Les divisions de la cour, sous un roi qui voulait être maître, et qui se donnait toujours un maître, répandaient l'esprit de sédition dans toutes les villes. Il était impossible que ce feu ne se communiquât pas

186 CHAP. CXXXV. DE LA FRANCE

tôt ou tard aux réformés de France. C'était ce que la cour craignait, et sa faiblesse avait produit cette crainte; elle sentait qu'on désobéirait quand elle commanderait, et cependant elle voulut commander.

Louis XIII réunissait alors le Béarn à la couronne par un édit solennel : cet édit restituait aux catholiques les églises dont les réformés s'étaient emparés avant le règne de Henri IV, et que ce monarque leur avait conservées. Le parti s'assemble à la Rochelle, au mépris de la défense du roi. L'amour de la liberté, si naturel aux hommes, flattait alors les réformés d'idées républicaines; ils avaient devant les yeux l'exemple des protestants d'Allemagne qui les encouragait. Les provinces où ils étaient répandus en France étaient divisées par eux en huit cercles : chaque cercle avait un général, comme en Allemagne, et ces généraux étaient un maréchal de Bouillon, un duc de Soubise, un duc de La Trémouille, un Châtillon, petit-fils de l'amiral Coligny; enfin, le maréchal de Lesdiguières. Le commandant général qu'ils devaient choisir, en cas de guerre, devait avoir un sceau où étaient gravés ces mots, Pour Christ et pour le roi; c'est-à-dire, contre le roi. La Rochelle était regardée comme la capitale de cette république, qui pouvait former un état dans l'état.

Les réformés dès-lors se préparèrent à la guerre. On voit qu'ils étaient assez puissants, puisqu'ils offrirent la place de généralis-

sime au maréchal de Lesdiguières, avec cent mille écus par mois. Lesdiguières, qui voulait être connétable de France, aima mieux les combattre que de les commander, et quitta même

OoS LOUI» XIII

Ineotôt après leur religion; majs il fut trompé d'abord dans ses espérances k la cour, he duc de Luiaes, qui ne s'était jamais servi d'aucune épée , prit pour lui odie de connétable; et Lesdiguières, trop engagé, &it obligé de servir sous Luiues contre les i-éformé», dont il avait été l'appui jusqu'alors.

U fallut que la cour négociât avec tous les chefs du parti pour les contenir, et avec tous les gouverneurs de province pour fournir des troupes. Louis XIII marche vers la Loire, en Poitou, en Béarn, dans tes {HvviDces méridionales : le prince de Condé est à la tête d'un corps de troupes; le connétable de Ltiines oommaade l'année royale.

On renouvela une ancienne formalité, aujourd'hui entièrement abolie. Lorsqu'on avançait vers une ville où commandait un homme suspect , un héraut d'armes K présentait aux p<M'tes; le commandant l'écoutait, chapeau bas : et le héraut criait : « A toi , Isaac ou • Jacob tel ; le roi , ton souverain seigneur et le mien,

- te commande de lui ouvrir, et de le recevoir comme
- tu le dois, lui et son armée; à faute de quoi, je te
- dédare criminel de lèse-majesté au premier cb^ < et roturier, b» et ta postérité; tes biens seront coii-

■ fia]ués, tes maisons rasées, et celles de tes assis- (taots. »

Presque toutes les villes ouvrirent leurs portes au ni, excepté Saint-Jean-d'Angely, dont il démolit les Kmparts, et la petite ville de Clérac qui se rendit à <liscrëtioD. La-cour, enSée de ce succès, fit pendre le consul de Clérac et quatre pasteurs.

(i6ai) Cette exécution irrita les protestants au

100 CUAP. CLXXV. DE LA FRANCE

lieu de tes intimider. Pressés de tous côtés, abandonné» par le maréchal de Lesdiguières et par le maréchal de Bouillon , ils élurent pour leur général le cé> lèbre duc Benjamin de Rohsn , qu'on regardait comme un des plus grands capitaines de son tiède, comparable aux princes d'Orange, capable, corame eux, de fonder une république; plus zélé qu'eux encore pour sa religion, ou du moins paraissant t'ître: homme vigilant, infatigable, ne se permettant aucun des plaisirs qui détournent des affaires, et fait poor être chef de parti, poste toujours glissant, oîi l'ona également à craindre ses ennemis et ses amis. Ce titre, ce rang, ces qualités de chef de parti , étaient depuis longtemps, dans presque toute l'Europe, l'objet ^ l'étude des ambitieux. L.es guelfes et les gibelii» avaient commencé en Italie; les Guises et les Coligni etabHrent depuis en France une espèce d'école de cette politique, qui se perpétua jusqu'à la majoribé de Louis XIV.

Louts XIII était réduit à assiéger ses jvopree villes. On crut réussir devant Montaubaa comme devant Glé- ^; mais le connétable de Luines y perdit presqiM toute l'armée du roi sous les yeux de son mître.

Montauban était une de ces villes qui ne s'attendait pas à être assiégée pendant un siège de quatre jours; elle fut si mal investie, que le duc de Foix jeta deux fois du secours dans la place à travers les lignes des assiégés. Le marquis de La Force, qui commandait dans la place, se défendit mieux qu'il ne put l'être. C'était ce même Jacques Nompar de La Force, à « l'insolentement servi de ta mort, dans son commandement, aux

royaux, Goutte

auv L'LOUIS XI. 186

. de la Saint-Barthélemy, et que Louis XIII fut depuis marié à une Française. Les citoyens de Montauban, à qui l'exemple de Clérac inspirait un courage désespéré, voulaient s'ensevelir sous les ruines de la ville plutôt que de se rendre.

Le connétable ne pouvant réussir par les armes temporelles, employa les spirituelles. Il fit venir un carême pendant lequel, qui avait, dit-on, aidé par ses miracles l'unité catholique des Impériaux à gagner la bataille de Prague contre les protestants. Le carême, nommé Dominique, vint au camp; il bénit l'armée et distribua, des agnès, et dit au roi : « Vous ferez tirer à quatre cents coups de canon, et au quatre centième Montauban capitulera. » Il pouvait se faire que quatre cents coups de canon bien dirigés produisissent cet effet : mais le roi ne tira pas; Montauban ne capitula point, et il fut obligé de lever le siège.

(Décembre 1621) C'est à l'Évêque de Montauban que le roi se rendit moins agréable aux catholiques, et moins terrible aux huguenots. Le connétable fut odieux à tout le monde. Il mena le roi se venger de la disgrâce de Montauban sur une petite ville de Guienne nommée Montaubert; une fièvre y termina sa vie. Toute espèce de brigandage était

alors si («Slinaire , qu'il vit , en mourant ^ pilter tous ses meubles, son équipage, son argent, par «es domestiques et par ses soldats, et qu'il resta à peine un drap pour ensevelir l'homme le plus puissant du royaume, qui d'une main avait tenu l'épée de connétable, et de l'autre les sceaux de France : il utourut hai du pei^e et de soD maître.

190 CBAP. CLXXV. DB LA FBANCE

Louis Xm était malheureusement engage dam la guerre contre une partie de ses sujets. Le duc de Luines avait voulu cette guerre pour tenir son maître dans quelque embarras , et pour être connétable. Louis Xin s'était accoutumé à croire cette guerre indispensable. On doit transmettre à la postérité les remontrances que Duplessis-Momai lui fit à l'âge de près de quatre-vingts ans. Il lui écrivait ainsi, après avoir épuisé les raisons les plus spécieuses : « Paire la u guerre à ses sujets, c'est témoigner de la bi- blesse. a L'autorité consiste dans l'obéissance paisible du « peuple; elle s'établît par la prudence et par la ju»- « tice de celui qui gouverne. La force des armes ne se « doit employer que contre un ennemi étranger. Le a feu roi aurait bien renvoyé à l'école des premi^ x éléments de la politique ces nouveaux ministres «d'état, qui, semblables aux chirurgiens ignorants, « n'au- raient point eu d'autres remèdes à proposer que a le fer et le feu, et qui seraient venus lui conseiller A de se couper un bras inatade avec celui qui est en « bon état, n

Ces raisons ne persuadèrent point la cour. Le bras malade donnait trop de convulsions au cfu-ps ; et Louis XIII , n'ayant pas cette force d'esprit de son père, qui retenait les protestants dans le devoir, crut pouvoir ne les réduire que par la force des armes. Il marcha donc encore contre eux dans les provinces au-delà de

la Loire, à la tête d'une petite armée d'environ treize à quatorze mille hommes. Quelques autres corps de troupes étaient répandus dans ces pro-

SOUB LOUIS XIII. I

vioces. Le dérangement des finances ne permettait (pas des années plus considérables, et les huguenots ne pouvaient en opposer de plus fortes.

(1624) Soubise, frère du duc de Rohan , se retranche avec huit mille hommes dans l'île de Rhé , séparée du Bas- Poitou par un petit bras de mer. Le roi y passe à la tête de son armée, à la faveur du reflux, d'ait entièrement les ennemis , et force Soubise à se retirer en Angleterre. On ne pouvait montrer plus d'intrépidité, ni remporter une victoire plus complète. Ce prince n'avait guère d'autre faiblesse que celle d'être gouverné dans sa maison, dans son état, dans ses affaires, dans ses moindres occupations : cette faiblesse le rendit malheureux toute sa vie. A l'égard de la victoire, elle ne servit qu'à faire trouver aux chefs calvinistes de nouvelles ressources.

Où n'ocioit encore plus qu'on ne se battait, ainsi <ius du temps de la ligue et dans toutes les guerres civiles. Plus d'un seigneur rebelle, condamné par un parlement au dernier supplice, obtenait des récompenses et des honneurs, tandis qu'on l'exécutoit en effigie. Cest ce qui arriva au marquis de La Force, qui avait chassé l'armée royale devant Montauban , et qui tenait encore la campagne contre le roi ; il eut deux cent mille écus et le bâton de maréchal de France. Les plus grands services n'eussent

pas été mieux payés que sa soumission fiit achetée. Châtillon, ce petit-fils de l'amiral Coligni, vendît au roi la ville iTÂigues-Mortes, et fut aussi maréchal. Plusieurs firent acheter ainsi leur obéissance: te seul I^sdiguières vendit sa religion. Fortifié alors dans le Dau-

j-,Goot^le

CBAP. CLXXV. DE LA FRANCE

phiné, et y (esant encore prolèsnon du calvinisme, il se laissait ouvertement solliciter par les huguenots de revenir à leur parti, et laissait craindre au roi qu'il ne rentrât dans la faction.

([612) On proposa dans le conseil de le tuer ou de lefeire connétable: leroipritcedemierparti, et alors Lesdiguières devint en un instant catholique; il fallait l'être pour être connétable, et non pas pour être maréchal de France : tel était fusage. L'épée de connétable aurait pu être dans les tnains d'un huguenot, comme ta surintendance des finances y avait été si long-temps; mais il ne fallait pas que le chef des armées et des conseils professât la religion des calvinistes en les combattant. Ce changement de religion dans Lesdigui^res aurait déshonoré tout particulier qui n'eût eu qu'un petit intérêt; mais les grands objets de l'ambition ne connaissent point la honte.

Louis XIII était donc obligé d'acheter sans cesse des serveurs, et de négocier avec des rd>elles. II met le siège devant Montpellier; et, craignant la même disgrâce que devant Montauban,.il consent) n'être reçu dans la ville qu'à condition qu'il

confirmera Fédit de Nantes et tous les privilèges. Il semble qu'en laissant d'abord aux autres villes calvinistes leurs privilèges, et en suivant les conseils de Duplessis-Mordai, il se serait épargné la guerre; et on voit que, malgré sa victoire de Ries, il gagnait peu de chose à la continuer.

Le duc de Bohan , voyant que tout le monde négociait , traita aussi. Ce fut lui-même qui obtint des habitants de Montpellier qu'ils recevraient le roi dans

sous LOUIS XIII. 193

leur ville. Il enUmft et il conclut à Privas la paix géoâ^e avec le «Mmétable de Lesdiguières (1643). Le roi le paya comme les autres,' et lui donna le duché de Valois en engagement.

Tout resta dans les mêmes tnmcs où l'on était avant la prise d'armes : ainsi il en coûta beaucoup au rot et au royaume pour ne rien gagner. Il y eut, dans lé cours de la guerre, quelques malheureux citoy^s de pendus, et les chefs rebelles eurent des récompenses. Le conseil de Louis XIII, pendant cette guerre ci* iriie, avait été aussi agité que 4a France. Le prince de Gondé accompagnait le roi , et voulait conduire l'ar^ _îe et l'état. Les ministres étaient partagés; ils n'aient pressé le roi de donner l'épée de connétable à Lesdiguières que pour diminuer l'autorité du prince de Condé. Ce prince, lassé de combattre dans le cabinet, alla à Rome, dès que la paix fiit faite, pour obtenir que les bénéfices qu'il possédait fussent héréditaires dans sa maison. Il pouvait les faire passer à ses enfants, sans le bref qu'il demanda et qu'il n'eut point. A peine put-il obtenir qu'on lui donnât à Rome le titre d'altesse , et tous les cardinaux-prêtres prirent nos difficulté la main sur lui. Ce fut là tout le fruit de «m voyage à Rome.

La cour, délivrée du fardeau d'une guerre civile, ruineuse, et infructueuse, fut en proie à de nouvelles intrigues. Les ministres étaient tous ennemis déclarés les uns des autres, et le roi se débattait d'eux tous.

Il parut bien, après la mort du connétable de Luynes, que c'était lui, plutôt que le roi, qui avait persécuté la reine-mère. Elle fut à la tête du conseil dès

CHAP. GUXV. DE LA FRANCE

que le favori eut expiré. Cette princesse, pour affermir son autorité naissante, voulait faire entrer dans le conseil le cardinal de Richelieu, son favori, son surintendant, et qui lui devait la pourpre. Elle comptait gouverner par lui-même, et ne cessait de presser le roi de l'admettre dans le ministère. Presque tous les Mémoires de ce temps-là font connaître la répugnance du roi. Il traitait de folie celui en qui il mit depuis toute sa confiance : il lui reprochait jusqu'à ses mœurs.

Ce prince, dévot, scrupuleux, et soupçonneux, avait plus que de l'aversion pour les galanteries du cardinal ; elles étaient vaines, et même accompagnées de ridicule. Il s'habillait en cavalier ; et, après avoir écrit sur la théologie, il faisait l'amour en plume. Les Mémoires de Retz confirment qu'il mêlait encore de la pédanterie à ce ridicule. Vous n'avez pas besoin de ce témoignage du cardinal de Retz, puisque vous avez vu les vaines d'amour que Richelieu fit soutenir, chez sa nièce, dans la forme des thèses de théologie qu'on soutient sur les bancs de Sorbonne. Les Mémoires du temps disent encore qu'il porta l'audace de ses desirs,

ou vrais ou affectés , jusqu'à la reiae régnante, Anne d'Autriche, et qu'il en essuj'a de* railleries qu'il ne pu^onna jamais. Je vous remets BOUS les yeux ces anecdotes qui ont influé sur les grands événements. Premi^ment , elles font voir que dans ce cardinal si cél^re , le ridicule de l'homme galant n'ôta rien à la grandeur de l'homme d'état, et que les petitessees de la vie privée peuvent s'allier avec l'héroïsme de la vie publique. En second lieu , elles

IODS LOniS XIII. lg'>

sont une espèce de démonstration, parmi bieu d'autres, que le Testament poUtique qu'on « publié bous son nom ne peut avoir été fabriqué par lui. Il n'était pas possible que le cardinal de Richelieu , trop connu de Louis Xni par ses intrigues galantes , et que l'amant public de Marion Delorme eût eu le front de recommander la chasteté au chaste Louis XIII, t^é de quarante ans , et accablé de maladies.

La répugnance du roi était si forte, qu'il fallut encore que la r«ne gagnât le surintendiidaQt La Vieuvîlle, qui était abuv le ministre le plus accr^itë, et à qui ce nouveau compétiteur donnait [dus d'ombrage en- COR qu'il n'inspirait d'aversion à Louis XIIL

(39 avril 1634) L'archevêque de Toulouse, Moutcfaal, rapporte que te cardinal jura sur l'hostie une amitié et une Bdâté inviolable au surintendant La Vieuvîlte. Il eut donc enfin part au ministère, malgré ie roi et malgré les miustres; mais it n'eut ni la première pUce que le cardinal de La Rochefoucauld occupait, ni le pronier crédit que La Vieuville conserva ^Ique temps enoire; point de département, point de supéritmté sur les autres; U se bornait, dit la reinr Marie de Médicis , dans une lettre au roi son

Elle , « attirer quelquefois au conseil. C'est ainsi qu'elle se passèrent les premiers mois de son introduction dans le

Je sais, encore une fois, combien toutes ces petites (trivialités) sont indignes par elles-mêmes d'arrêter (ce) vos regards ; elles doivent être anéanties sous les grands événements : mais ici elles sont nécessaires

196 CHAP. CLXXV. PE LA PBAHCE

pour détruire ce préjugé qui a subsisté si longtemps dans le public, que le cardinal de Richelieu fut premier ministre et maître absolu dès qu'il fut dans le conseil. C'est ce préjugé qui fait dire à Pimposteur auteur du Testament politique : « Lorsque votre maître » jecté résolut de t'en donner en même temps l'entrée « de ses conseils , et grande part dans sa confumée , je « lui promis d'employer mes soins pour rabaisser l'or- « gueil des grands, ruiner les huguenots, et relever « son nom dans les nations étrangères, n

Il est manifeste que le cardinal de Richelieu n'a pu parler ainsi , puisqu'il n'eut point d'abord la confiance du roi. Je n'insiste pas sur l'imprudence d'un ministre qui aurait débuté par dire à son maître : « Je relève- « rai votre nom, » et par lui faire sentir que ce nom était avili. Je n'entre point là dans la multitude des raisons invincibles qui prouvent que le Testament politique attribué au cardinal de Richelieu n'est et ne peut être de lui ; et je reviens à son ministère.

Ce qu'on a dit depuis à l'occasion de son mausolée élevé dans la Sorbonne, *magnum disputandi argumentum* , est le vrai caractère de son génie et de ses actions. Il est très difficile de connaître un homme dont ses flatteurs ont dit tant de bien , et ses ennemis

tant de mal. Il eut à combattre la maison d'Autriche, les calvinistes, les grands du royaume, la reine-mère sa bienfaitrice, le frère du roi, la reine régnante, dont il osa être l'amant, enfin le roi lui-même, auquel il fut toujours nécessaire et souvent odieux. Il était impossible qu'on ne fêlât pas à le décrier par des ji-

• ODS LOUIS XIII. 197

belles; il y faisait répoudre par des panegyrique*. Il ne faut croire ni les uns ni les autres, mais se représenter les faits.

Pour être sûr des faits, autant qu'on le peut, on doit discerner les livres. Que penser, par exemple, de Tévraitt de la Fie du P. Joseph, qui rapporte une lettre du cardinal à ce fameux capucin, écrite, dit-il, immédiatement après son entrée dans le conseil? ■ Comnw vous êtes le principal agent dont Dieu s'est servi pour me conduire dans tous les honneurs où je me vois élevé, je me sens obligé de vous apprendre • qu'il a plu au roi de me donner la charge de son « premier ministre, à la prière de la reine. »

Le cardinal n'eut les patentes de premier ministre qu'en 1619. Cette place ne s'appelle point une chaîne, et le capucin Joseph ne l'avait conduit ni aux honneurs, ni dans les honneurs.

Les livres ne sont que trop pleins de suppositions pareilles; et ce n'est pas un petit travail de démêler le vrai d'avec le faux. Faisons-nous ici un précis du ministère orageux du cardinal de Richelieu, ou plutôt de son règne.

CHAPITRE CLXXVI

Du ministère du cardinal de Richelidu.

Le surintendant La Vieuvitte , qui avait prêté la main au cardinal de Richelieu pour monter au ministère, en fut écrasé le premier au bout de six mois, et

igd CBÀP. CLxxvi. oc MniSTi&E

le serment sur lImstn ne le saura pas. On Talcciuut secrètem-cot des malvenations dont on peut toujours chaîner uo surintendanL

La Vieuville devait sa grandeur au chancelier de Silleri , et l'avait &it disgracier. Il est rmaé à son tour par Richelieu , qui lui devait sa place. Ces viassitadeai^ si communes dans toutes les cours ^ l'ëttinit encore plus daas celle de Louis XHI que dam) aucune autre. Ce ministre est mis.en prison au château d'Axoboiae. Il ETait commencé la négociation du mariage entre la sœur de Louis XIII , Henriette , et Charles , prince de Galles, qui futbien-tôti^»^ roi de la Grande-Bretagne: le cardinal 6nit le traité malgré les cours de Ronie el de Madrid.

Il &vorise sous main les protestants d'Allemagne , et il n'en esc pas moins dans le dessein d'accabler ceux (le France.

Avant son ministinre , on négociait vaincmoit avec tous les princes d'Italie, pour «np£clier la maison d'Attridie; si puissante alors , de demeurer maîtresse de la Valteline.

Cette petite proviace, alors catholique, ^partenait aux ligues grises qui sont réformées. Les Espagnols voulaient joindre ces vallées au Milanais. Le duc de Savoie et Venise, de concert avec la

France, s'opposaient à tout agrandissement de ta maison d'Autriche en Italie. Le pape Urbain VIII avait enfin obtenu qu'on séquestrât cette province entre ses mains, et ne désespérait pas de la garder.

Marquemont, ambassadeur de l'ance à Rome, écrit à Ridie-lieu une longue dépêche, dans laquelle

DU CAJUS IRIAS. X>B HICHBUIU. 199

Il étale toutes les difficultés de cette affaire. . Celui-ci répond par cette même lettre : « Le roi a changé de « conseil , et la minietère de maxime : on enverra une > année dans la Valteline, «pii rendra le pape moins incertain et les Espagnols plus traitables. » Aussitôt le marquis de Cœuvres entra dans la Valteline avec une armée. On ne respecte point les divvoux du pape, et on affranchit ce pays de l'invasion autrichienne. C'est là le premier événement qui rend à la France sa considération chez les étrangers.

(16a5) L'argent manquait sous les précédents ministères, et l'on en trouve assez pour prêter aux Habsbourgs trois millions deux cent mille livres, afin qu'ils soient en état de soutenir la guerre contre la branche d'Autriche espagnole, leur- ancienne souvaine. On fournit de l'argent à ce fameux chef Manfréd , qui soutenait presque seul alors la cause de la maison palatine, et des protestants contre la maison impériale.

11 Écoutez bien s'attendre, en armant ainsi les protestants étrangers, que le ministère espagnol exciterait ceux de France , et qu'il leur rendrait («Hume disait Mirabel, ambassadeur d'Espagne) l'argent donné aux Hollandais. Les huguenots, en effet, animés et payés par l'Espagne, recommencent la guerre civile en

France. C'est depuis Charles-Quint et François I" que dure cette politique entre les princes catholiques, d'annuler les protestants chez autrui , et de les poursuivre chez soi. Cette conduite prouve assez manifestement que le zèle de la religion n'a jamais été ,

aOO CHAP. CLXXVI. DD MIRESTERE

dans les cours , que le triomphe de la religion et de la perfidie.

Pendant cette Douvelle guerre civile le duc de Rohan et son parti , le cardinal négocie encore avec les puissances <qu'il a outragées; et ni Tempereur Ferdinand III, ni Philippe IV, roi d'Espagne, n'attaquent la France.

La Rochelle commençait à devenir une puissance; elle avait alors presque autant de vaisseaux que le roi. Elle voulait imiter la Hollande, et aurait pu y parvenir, si elle avait trouvé, parmi les peuples de sa religion , des alliés qui la secourussent. Mais le cardinal de Richelieu sut d'abord armer contre elle ces mêmes Hollandais qui, par les intérêts de leur secte, devaient prendre parti pour elle, et jusqu'aux Anglais, qui, par l'intérêt d'état, semblaient encore plus la devoir défendre. Ce qu'on avait donné d'argent aux Provinces-Unies , et ce qu'on devait leur donner encore, les engagea à fournir une flotte contre ceux qu'elles appelaient leurs frères; de sorte que le roi catholique secourait les calvinistes de son argent, et les Hollandais calvinistes combattaient pour la religion catholique, tandis que le cardinal de Richelieu (1645) chassait les troupes du pape de la Valteline en faveur des Grisons huguenots.

C'est un sujet de surprise que Soubise, à la tête de la flotte rochellose , osât attaquer la flotte hollandaise auprès de l'île de Ré, et qu'il remportât l'avantage sur ceux qui passaient alors pour les

meilleurs marins du monde (1645). Ce succès, en d'autres temps,

D, s, i, 7ertby Goot^le

DU CAADIRiJ. DE BICUILUtU. aOI

aurait &it de la Aodienne une république affermie et puûsaDte.

Louis XIII alors avait ud amiral et point de flotte. Le cardinal, en conunenant son ministère, avait btuvé dans le royaume tout à réparer ou à faire, et il n'avait pu, dans l'espace d'une année, établir une marine. A pdne dix ou douze petits viisseaux de guerre pouvai^it être armé». Le duc de Montàiorenci , alors amiral, celui-là même qui finit depuis sa vie si tragi- <{ueioeQt, fut obligé de monter sur le vaisseau amiral des Provinces -Unies; et ce ne fut qu'avec des vaisseaux hollandais et anglais qu'il battit la flotte de la Rochelle.

Cette victoire même montrait qu'il allait se rendre puissant sur mer et sur terre, quand on avait le parti calviniste à soumettre en France , et la puissance autrichienne à miner dans TEtu^pe. Le ministre accorda donc la paix aux huguenots pour avoir le temps de s'aflermir (1646).

Le-cardinal de Richelieu avait dans la cour de plus grands ennemis ii combattre. Aucun prince du sang ne l'aimait; Gaston, frère de Louis XIII, le détestait; Marie de Médicis commençait à voir son ouvrage d'un œil jaloux : presque tous les grands cabalaient.

% ôte la place d'amiral au duc de Montmorenci , ptmr se la donner bientôt à lui-même sous un autre nom, et par là il se fait un ennemi irréconciliable. (1636) Deux 61s de Henri IV, César de

Vendôme et le grand-prêur, veulent se soutenir contre lui, et il les fait enfermer à Vincennes. Le maréchal Ornano et Taleyrand-Chalais animent contre lui Gaston : il

ao2 CHU>. CLXXVI. DU MimSTàRlt

les fait accuser de vouloir attenter contre le roi. Il enveloppe dans l'accusation le comte de Soissons, prince du sang, Gaston, frère du roi, et jusqu'à la reine régnante, dont il avait osé être amoureux, et dont il avait été rebuté avec mépris. On voit par là combien il savait soumettre l'indolence de ses passions passagères à l'intérêt permanent de sa politique.

On dépose tantôt que le dessein des conjurés a été de tuer le roi, tantôt qu'on a formé le dessein de le déclarer impuissant, de l'enfermer dans un cloître, de lui donner sa femme à Gaston, son frère. Ces deux accusations se contredisaient, et ni l'une ni l'autre n'étaient vraisemblables. Le véritable crime était de s'être uni contre le ministre, et d'avoir parlé même d'attenter à sa vie. Des commissaires jugent C[^]ialaî à mort (1646); il est exécuté à Nantes. Le maréchal Omeau meurt à Vincennes; le comte de Soissons fuit en Italie; la duchesse de Ghevreuse, courtisée auparavant par le cardinal, et maintenant accusée d'avoir cabalé contre lui, prête d'être arrêtée, poursuivie par ses gardes, échappe à peine, et passe en Angleterre, le frère du roi est maltraité et observé. Anne d'Autriche est mandée au conseil : on lui défend de parler à aucun homme chez elle qu'en présence du roi son mari; et on la force de signer qu'elle est coupable.

Les soupçons, la crainte, la désolation, étaient dans la famille royale et dans toute la cour. Louis XIII n'était pas l'homme de son

royaume le moins malheureux. Réduit à craindre sa femme et son frère ; em-

' EUc tnvcnab rivière de SomKieàUMgc pour aller gagner (kkis.

j-,Goot^le

DU CABDIMAL DE BICHEUSU. ao3

buraasé devant sa m^, qu'il avût autrefois si maltraitée, et qui c» laissait toujours ëdiapper quelque sotneoir; plus embarrassé eocore devant le cardinal, <kmt il commençait à sentir le joug : la crise des afbires étrangères était encore pour lui un nouveau su* Jet de p£ine; le cardinal de Richelieu le liait à lui par la crainte et par les intngues domestiques, par la nécessité de réprimer les complots de ta cour, et de ne pas perdre sou crédit chez les nations.

Trois minlstivs également puissants fesaïent ^rs furesque tout le destin de l'Europe; Olivarès en Espagne, fiuckingham ea Angleterre, Hîdielieu eo France : tous trois se haïssaient réciproquement , et tous trois négociaient toujours à-Wfois les uns contre les autres. Le cardinal de Richelieu se brouillait avec le duc deBuckingham, dans le tonps même que l'ÂJtt gleterre lui fournissait des vaisseaux contre la Ro* , dielle , et il se liguait avec le comte-duc Olivarès , lorsqu'il Tenait d'enlever la Valteline au roi d'E»pagBC.

De ces trois ministres , le duc de Buckingham passait pour être le moins ministre ; il bnilait comme un bvthĬ et un grand seigneur, libre, franc, audacieux, non comme un homme d'état; ne gouvernant pas \e ràk Charles I^ par l'intrigue, mais par l'as-

pendant qu'il avait eu sur le père, et qu'il avait conservé sur le fils. C'était l'homme le plus beau de son temps, le plus fier, et le plus généreux. Il pensait que ni les femmes ne devaient résister aux charmes de sa figure, ni les hommes à la supériorité de son caractère. Enivré de ce double amour-propre, il avait conduit le ru

404 CHIP. CLXXVI. DU MINISTÈRE

Charles, encore prince de Galles, en Espagne pour lui faire épouser une infante, et pour briller dans cette cour. C'est là que, joignant la galanterie espagnole à l'audace de ses entreprises, il attaqua la femme du premier ministre Olivarès, et fit manquer, par cette indiscretio, le mariage du prince. Étant depuis venu en France, en 1625, pour conduire la princesse Henriette qu'il avait obtenue pour Charles I^{er}, il fut encore sur le point de faire échouer l'affaire par une indiscrétion plus hardie. Cet Anglais fit à la reine Anne d'Autriche une déclaration, et ne se cacha pas de l'aimer, ne pouvant espérer dans cette aventure que le vain honneur d'avoir osé s'expliquer. La reine, élevée dans les idées d'une galanterie permise alors en Espagne, ne regarda les témérités du duc de Buckingham que comme un hommage à sa beauté, qui ne pouvait offenser sa vertu.

L'éclat du duc de Buckingham déplut à la cour de France, sans lui donner de ridicule, parce que l'audace et la grandeur n'en sont pas susceptibles. Il mena Henriette à Londres, et y rapporta dans son cœur sa passion pour la reine, augmentée par la vanité de l'avoir déclarée. Cette même vanité le porta à tenter un second voyage à la cour de France : le prétexte était de faire un traité contre le duc Olivarès, comme le cardinal en avait fait un avec Olivarès contre lui. La véritable raison qu'il laissait assez voir

était de se rapprocher de la reine : non seulement on lui en reñîisa la permission , mais le roi chassa d'auprès de sa

■ Voyez b première partie des IUâwira J< la Kochefoueauld, publiée pour 11 praBière luU par H. Rcnouard, 1B17, in-ia et in-tS. B.

DV CARDINAL DE RICHEUEU. a05

femme plusieurs domestiques accusés d'avoir favorisé la tēmément du duc de Bùckiaghams. Cet Anglais fit déclarer la guerre à la France, uiiûquément parce-' qu'on lui refusa la permissios d'y venir parler de son ' amour. Une telle aventure semblait être du temps des Amadis. Les afiûres du monde sont tdlemeat mêlées, sont tellement enchaînées, que les amours ro> tnaaesques du duc de Buckingham produisirent une guerre de religion et la prise de la Rochelle (1637).

Un chef de parti profite de toutes les circonstance. Le duc de Rohan, aussi profond dans ses desseins que Buckingham était vain dans les siens, obtient du dépôt de l'Anglais l'armement d'une flotte de cent vais» seaux de transport. La Rochelle et tout le parti étaient tranquilles ; il les anime , et engage les Rochellois à recevoir laflotte anglaise, non pas dans la ville même, mais dans l'île de Ré. Le duc de Buckingham descend dans Itle avec environ s^t mille hommes. Il n'y avait qu'un petit fort k prendre pour se rendre maître de Itle, et pour séparer à jamais la Rochelle de la France. Le parti calviniste devenait alors indomptable. Le royaume était divisé , et tous les projets du cardinal _ de Richelieu auraient été évanouis, si le duc de Buckingham avait été aussi grand homme de guerre, ou du moins aussi heureux qu'il était audacieux.

(Juillet 1633) L'Amiral, depuis maréchal de Thoîras, sauva la gloire de la France, en conservant l'île de Bé avec peu de troupes, contre les Anglais très supérieurs. Louis XIII a le temps d'envoyer une armée devant la Rochelle. Son frère Gaston la commande d'abord. Le roi y vient bientôt avec le cardinal. Buc-

106 CaA.P. CLXXVI, DU MARIAGE

Kingham est forcé de ramener en Angleterre ses troupes* diminuées de moitié, sans même avoir jeté du secours dans la Rochelle, et n'ayant paru que pour en précipiter la ruine. Le duc de Rohan était allié de cette ville, qu'il avait armée et exposée. Il soutenait la guerre dans le Languedoc contre le prince de Condé et le duc de Montmorency.

Tous trois combattaient pour le même but : le duc de Rohan, pour être toujours chef de parti; le prince de Condé, à la tête des troupes royales, pour regagner à la cour son crédit perdu; le duc de Montmorency, à la tête des troupes levées par lui-même et de sa seule autorité, pour devenir le maître dans le Languedoc, dont il était gouverneur, et enfin rendre sa fortune indépendante, à l'exemple de Lesdiguières. La Rochelle n'a donc qu'elle seule pour se soutenir. Les citoyens, animés par la religion et par la liberté, ces deux puissants motifs des peuples, durent un maire nommé Guiton, encore plus déterminé qu'eux. Celui-ci, avant d'accepter une place qui lui donnait la magistrature et le commandement des armes, prend un poignard, et le tenant à la main: « Je n'accepte, » dit-il, « l'emploi de votre maire qu'à condition d'enfoncer ce poignard dans le cœur du premier qui se parlera de se rendre; et qu'on s'en serve contre moi, si jamais je songe à capituler, »

Pendant que la Rochelle se préparait ainsi à une résistance invincible, le cardinal de Richelieu emploie, toutes les ressources pour la soumettre; vaisseaux bâtis à la hâte, troupes de renfort, artillerie, enfin jusqu'au secours de l'Espagne : et profitant avec célérité

DU CARDINAL DE RICHELIEU. 207

de la haine du duc de Buckingham contre le duc de Bouchefort, faisant valoir les intérêts de la religion, promet* : tant tout, et obtenant des vaisseaux du roi d'Espagne, alors l'ennemi naturel de la France, pour ôter aux Rochellois l'espérance d'un nouveau secours d'Angleterre. Le comte-duc envoie Frédéric de Tolède avec quarante vaisseaux devant le port de la Rochelle.

L'amiral espagnol arrive (1638). Croirait-on que le cardinal rendit ce secours inutile ; et que Louis XIII, pour n'avoir pas voulu accorder à l'amiral de se couvrir en sa présence, vit la flotte espagnole retourner dans ses ports (1639)? Soit que cette petitesse décidât d'une affaire si importante, comme il n'arrive que trop souvent, soit qu'alors de nouveaux différends au sujet de la succession de Mantoue aigrissent la cour espagnole, sa flotte parut et s'en retourna et peut-être le ministre espagnol ne l'avait envoyée que pour montrer ses forces au ministre de France.

Le duc de Buckingham prépare un nouvel armement pour sauver la ville. Il pouvait en très peu de temps rendre tous ses efforts du roi de France inutile. La cour a toujours été persuadée que le cardinal de Richelieu, pour parer ce coup, se servit de l'amour même de Buckingham pour Anne d'Autriche, et qu'on exigea de la reine qu'elle écrivit au duc. Elle le pria, dit-on, de dif-

féer au moins l'embarquement; et on assure que la faiblesse de Buckingham t'emporta sur son honneur et sur sa gloire.

Cette anecdote singulière a acquis tant de crédit-, qu'on ne peut s'emp[^]char de ta rapporter ; elle ne 'dément ni le caractère de fiuclùngham , ni l'esprit de ta

ao8 CHAP. cucxvi. du MiRts-riMs

cour; et en efiet oo ue peut comprendre comment le • duc de Buckingham se borne à faire partir seuiement quelques vaisseaux, qui se montrent inutilement, et qui reviennent dans les ports d'Angleterre. Les intérêts publics sont si souvent sacrifiés à des intrigues secrètes , qu'on ne doit point du tout s'étonner que le Èiible Cliarles I^{er} , en feignant alors de protéger la Rochelle, la trahît pour complaire à la pasaion romanesque et passage de son favori. Le général Ludiow, qui examina les papiers du roi , lorsque le parlement s'en fut rendu maître, assure qu'il a vu la lettre signée Cfiaïies nx . par laquelle ce monarque ordonnait au chevalier Pennington, cominandant de l'escadre, de suivre en tout les ordres du roi de France quand il serait devant la Rochelle, et de icouter à fond les vaisseaux anglais dont les capitaines ne voudraient pas obéir. Si quelque chose pouvait justifier la cruauté avec laquelle les Anglais traitèrent depuis leur roi, ce serait une telle lettre.

Il n'est pas moins singulier que le cardinal ait seul commandé au siège, tandis que le roi était retonmé k Paris. Il avait des patentes de général. Ce fut son coup d'essai : il montra que la résolution et le génie suppléent à tout; aussi exact à mettre la discipline dans les troupes qu'appliqué dans Paris à établir l'ordre, et l'un et l'autre étant également difficile. On ne pouvait réduire la

Rochelle tant que son port serait ouvert aux flottes anglaises; il fallait le fermer et dompter la mer. Pompe Targon, ingénieur italien, avait, dans la précédente guerre civile, imaginé de construire une estacade, dans le temps que Louis XIII

DD Ci.aOIHA.L DB RICBKUKn. aOO

voulait assiéger cette ville et que la paix fût conclue. Le cardinal de Richelieu suit cette vue : la mer renverse l'ouvrage : il n'en est pas moins ferme à le faire recommencer. Il construit une digue dans la mer d'environ quatre mille sept cents pieds de long ; les vagues la détruisent. Il ne se rebute pas, et ayant à la main son Quirinus-Curce et la description de la digue d'Alexandre devant Tyr, il recommence encore la digue. Deux Français, Métézeau et Tiriote, mettent la digue en état de résister aux vents et aux vagues.

(Mars 1628) Louis XIII vient au siège, et y reste depuis le commencement de mars 1628 jusqu'à sa reddition. Richelieu présent aux attaques, et donnant l'exemple aux officiers, il presse le grand ouvrage de la digue; mais il est toujours à craindre que bientôt une nouvelle flotte anglaise ne vienne la renverser. La fortune se joue en tout cette entreprise. Le duc de Buckingham, s'étant encore brouillé avec Richelieu, était prêt à partir et de conduire une flotte redoutable devant la Rochelle, (septembre 1628) lorsqu'un Anglais fanatique, nommé Fenton, l'assassina d'un coup de couteau, sans que jamais on ait pu découvrir ses instigateurs.

Cependant la Rochelle, sans secours, sans vivres, tenait par son seul courage. La mère et la sœur du duc de Rohan, souffrant comme les autres la même dure disette, encourageaient les citoyens. Des malheureux prêts à expirer de faim déploraient leur

état d'attente le maire Guition , qui répondait : s Quand il ne « re-
fera plus qu'un seul homme , il faudra qu'il ferme «[les portes. »

Emat an im Mmv». IV. i4

alO CHA.P. CLXXTI, IID MINISTÈRE

. L'éclaircie renaît dans la ville, à la vue de la flotte préparée par Buckingham , qui paraît enfin sous le commandement de l'amiral Lindsey. Elle ne peut percer la digue. Quarante pièces de canon , établies sur un fort de bois, dans la mer, écartaient les vaisseaux. Louis se montrait sur ce fort exposé à toute artillerie de la flotte ennemie, dont tous les efforts furent inutiles.

La famine vainquit enfin le courage des Rochellois, et, après une année entière d'un siège où ils se soutinrent par eux-mêmes , ils furent obligés de se rendre (38 octobre 1648), malgré le poignard du maire, qui restait toujours sur la table de l'hôtel de ville, pour percer quiconque parlerait de capituler. On peut remarquer que ni Louis XIII comme roi , ni le cardinal de Richelieu comme ministre, ni les maréchaux de France en qualité d'officiers de la couronne, ne signèrent la capitulation. Deux maréchaux de camp signèrent. La Rochelle ne perdit que ses privilèges; il n'en coûta la vie à personne. La religion catholique fut rétablie dans la ville et dans le pays, et on laissa aux habitants leur calvinisme , la seule chose qui leur restât.

Le cardinal de Richelieu ne voulait pas laisser son ouvrage imparfait. On marchait vers les autres provinces où les réformés avaient tant de places de sûreté, et où leur nombre les rendait encore puissants. Il fallait abattre et désarmer tout le parti , avant de pouvoir déployer en sûreté toutes ses forces contre la maison

d'Autriche, en Allemagne, es Italie, en Flandre, et vers l'Espagne.
Il importait que l'état

j-,Goot^le

DU CARDINAL ItP. RICHELIV. 311

fut uni et trampiille, pour troubler et diviser les autres états.

Déjà l'intérêt de donner à Mantoue tin duc dépendant de la France et non de l'Espagne , après la mort du dernier souverain, appelait les armes de la France en Italie. Gustave-Adolphe voulait descendre déjà en Allemagne , et il fallait l'appuyer.

Dans ces circonstances épineuses , le duc de Rohan , ferme sur les ruines de son parti , traite avec le roi d'Espagne , qui lui promet des secours , après en avoir donné contre lui un an auparavant. Philippe IV, roi catholique, ayant consulté son conseil de conscience, promet trois cent mille ducats par an au chef des calvinistes de Fraoce; mais cet argent vient à peine. Les troupes du roi désolent le Languedoc. Privas est abandoDué au pillage, et tout y est tué. Le duc de Rohan ne pouvant soutenir la guerre, trouve encore le secret de &ire une paix gén^le pour tout' le parti, aussi bonne qu'on le pouvait. Le même homme , qui venait de traiter avec le- roi d'Espagne en qualité de chef de parti , traite de même avec le roi de France son maître, dans le temps qu'il est condamné par le parlement comme rebelle; et, après avoir reçu de l'argent de TEspagne pour entretenir ses troupes, il exige et reçwt coit mille écus de Louis XIII (i6a8) pour ache- Ter de les payer et pour les congédier.

Les villes calvinistes sont traitées comme la Rochelle; on leur âte leurs fortifications et tous les droits qui pouvaient être dange-

reux ; on leur laisse la libnté de conscience, leurs temples, leurs lois municipales, les chambres de t'édit, qui ne pouvaient pas

D,s,i,7ertbyGopt^le

aia CHA.P- CLXXVI. DU M1RISTÈHE

nuire. Tout est apaisé. Le grand parti calviniste, au lieu d'établir uqe domination, est désarmé et abattu sans ressource. La Suisse, la Hollande, n'étaient pa» si puissantes que ce parti quand elles s'érigèrent en souverwnetés indépendantes. Genève, qui était peu de diose, se donna la liberté et ta conserva. Les oal-vi^nistes de France succombèrent : la raison en est que leur parti même était dispersé dans leurs provinces, que ta moitié des peuples et les parlements étaient catholiques, que la puissance royale tombait sur leurs pays tout ouverts , qu'on les attaquait avec des troupes supérieures et disciplinées, et qu'ils eurent afibire au cardinal de Richelieu.

Jamais Louis XIU , qu'on ne connaît point asaea , ne mérita tant de gloire par lui-m^e; car, tandis qu'après la prise de la Rochelle les armées foraient les huguenots h l'obéissance, il soutenait ses alliés ea Italie ; il marchait au secours du duc de Mantoue (mars 1639) au travers des Alpes, au milieu d'un hiver rigoureux, forçait trois barrif^ades au pas de Suze, s'emparait de Suze, obligeait le duc de Savoie i s'unir à lui , et chassait les Espagnols .de Casai. Le roi avait de la bravoure, mais n'avait nul courage d'esprit.

entendant le cardinal de Richelieu négociait avec tous les souverains , et contre la plus grande partie des souverains. Il envoyait un capucin à la diète de Ratisbonne pour tromper les Allemands, et pour lier les nùins à l'empereur dans les affaires dlta-

lie. En même temps Charnacé était chargé d'encourager le roi de Suède, Gustave-Adolphe, à descendre en Alle<

DU CARDINAL DE RICHELIEU. a 1 .>

magne: eotreprise à laquelle Gustave était déjà très disposé. Richelieu songeait à ébnuiler] l'Europe, tandis que la cabale de Gaston et des deux reioea tentait en vain de le perdre à la cour. Sfi faveur causait encore plus de troubles dans le cabinet que ses intrigues n'en excitaient dans les autres états. Il ne &ut pas croire que ces troubles de la cour fussent le fruit d'une profonde politique et de desseins bien concertés, qui uaisseDt contre lui un parti habilement formé pour le &ire tomber, et pour lui donner un -successeur capable de le remplacer. L'hutiieur, qui domine souvent les hommes, même dans les plus grandes affaires, produisit en grande partie ces divisions si funestes. La reine-mère, quoiqu'elle eût toujours sa plat» au conseil, quoiqu'elle eût été régente des provinces endecà de la Loire pendant l'expédition de son fils à la Rochelle, était toujours aigrie contre le cardinal de Ristelieu, qui affectait de ne plus dépendre d'elle. Les Mémoires composés pour la défense de cette princesse rapportent que le cardinal étant venu la vmr, et sa majesté lui demandant des nouvelles de sa onté, il lui répondit, eaQammé de colère et tes lèvres tremblantes (1 629) : « Je me porte mieux que ceux ■ qui sont ici ne voudraient. » La reine fut indignée; le cudinal s'emporta : il demanda pardon ; la reine s'adoucit; et deux jours après ils s'aigrirent encore : la politique, qui..surmonte les passions dans le cabioet, n'en étant pas toujours maîtresse dans la conversation.

(3 1 novembre 1 639.) Marie de Médicis ôte alin^ au cardinal la place de iurintendant de sa maison. I^e

j-,Goot^le

ai4 CUAP. CIOCXVI. ou HiniSTÈBE

premier fruit de cette querelle fut la patente de premier ministre que le roi écrivit de sa main en faveur du cardinal, lui adressant la parole, exaltant sa valeur et sa magnanimité, et laissant en blanc les endroits pointements de la place pour les faire remplir par le cardinal même. Il était déjà grand-amiral de France, sous le nom de surintendant de la navigation ; et ayant ôté aux calvinistes leurs places de sûreté, il s'assurait pour lui-même de Saumur, d'Angers, de Uonfleur, du Havre-de-Grace , d'Oléron , de l'île de Ré , qui devenaient ses places de sûreté contre ses ennemis : il avait (les gardes; son faste effaçait la dignité du trône; tout l'extérieur royal l'accompagnait , et toute l'autorité résidait en lui.

Les affaires de l'Europe le rendaient plus que jamais nécessaire à son maître et à l'état. L'empereur Ferdinand II, depuis la bataille de Prague, s'était rendu despotique en Allemagne, et devenait alors puissant en Italie. Ses troupes assiégeaient Mantoue. La Savoie hésitait entre la France et la maison d'Autriche. Le marquis de Spinola occupait le Montferrat avec une armée espagnole. Le cardinal veut lui-même combattre Spinola; il se fait nommer généralissime de l'armée qui marche en Italie, et le roi ordonne dans ses provisions qu'on lui obéisse comme à sa propre personne. Ce premier ministre faisant les fonctions de connétable, ayant sous lui deux maréchaux de France , marche en Savoie. Il négocie dans la route, mais en roi , et veut que le duc de Savoie vienne le trouver à Lyon (1630) ; il ne peut l'obtenir. L'armée française s'empare de Pignerol et de Chambéry en

deux jours, l^e roi prend enfin lui-même le chemin de la Savoie ; il amène avec lui les deux reines, son frère, et toute une cour ennemie du cardinal, mais qui n'est que témoin de ses triomphes. Le cardinal revient trouver le roi à Grenoble ; ils marchent ensemble en Savoie. Une maladie contagieuse attaqua dans ce temps Louis XI, et l'obligea de retourner à Lyon. C'est pendant ce temps-là que le duc de Montmorenci remporte, avec peu de troupes, une victoire signalée, au combat de Yégliane, sur les Impériaux, les Espagnols, et les Savoisien : il blesse et prend lui-même le général Doria. Cette action le combla de gloire. Le roi lui écrivit (juillet 1630) : « Je me sens ■ obligé envers vous autant qu'un roi le puisse être. ■ Cette obligation n'empêcha pas que Montmorenci ne mourût deux ans après sur un échafaud.

Il ne fallait pas moins qu'une telle victoire pour Hâter la gloire* et les intérêts de la France, tandis que les Impériaux prenaient et saccageaient Mantoue, poursuivaient le duc protégé par Louis XI, et battaient les Vénitiens ses alliés. Le cardinal, dont les plus grands ennemis étaient à la cour, laissait le duc de Montmorenci combattre les ennemis de la France, et observait les siens auprès du roi. Ce monarque était alors mourant à Lyon. Les confidents de la reine régnante, trop empressés, proposaient déjà à Gaston d'épouser la femme de son frère, qui devait être bientôt veuve. Le cardinal se préparait à se retirer dans Avignon. Le roi guérit ; et tous ceux qui avaient fondé de vaines espérances sur sa mort furent confondus. Le cardinal suivit à Paris ; il y trouva beaucoup plus d'in-

trigues qu'il n'y en avait en Italie entre l'Empire, l'Espagne, Venise, la Savoie, l'illune, et la France.

Mirabel, l'ambassadeur espagnol, était ligué contre lui avec les deux raaes. Les deux trères MarilliM; , l'un maréchal de France, l'autre garde-des-aceaux^ qui lui devaient leur fortune , se fiat-taient de le perdre et de succéder k son cré^t. Le maréchal de Bassompifirre, sans prétendre à rien, était dans leur confidence; le premier valet-de-chambre, Bériogben, instruisait la cabale de ce qui se passait chez le roi. Ia rein»-mère ôte une seconde fois au cardinal la cfaai^ de surintendant de sa maison , qu'elle avait été f<Hvée de lui rendre ; emploi qui , dans l'esprit du cardinal, était au-dessous de sa fortune et de sa fierté , Sais que par une autre fierté il ne voulait pas perdre. Sa nièce, depuis duchesse d'Aiguillon, est renvoyée; et Marie de Médicis , à force de plaintes et de prières redoublées, obtient de son fils qu'il dépowllna le cardinal du ministère.

Il n'y a dans ces intrigues que ce qu'on voit toua les jours dans les maisons des particuliers qui ont an grand nombre de domestiques; ce sont des petiteaaes communes , mais ici elles entraînaient le destin de ta France et de l'Europe. Les négociation» avec les pnaces d'Italie, avec le roi de Suède, Gustave-Âdolphbe , avec les Provinces-Unies et le prince d'Orange, contre l'empereur et l'Espitgne, étaient dans les mains de Richelieu, et n'en pouvaient gaère sortir sans danger pour l'état. (lo novembre i63o) Cependant la foiblesse du roi , appuyée en secret dans son cœur par ce dépit que lui inspirait la sup^iorité du cardinal ,

■ bendoDoe 'oe ministre oèces^aire; il promet sa dis- {[race aux empressements opiniâtres et aux larmes de sa mère. Le cardinal entra par une fausse porte dans la chambre où l'on concluait sa ruine : le roi sort sans lui"paHer; il secroit perdu, et prépare sa retraite au Havre-d&Grace^ comme il l'avait déjà préparée pour Avignon , quelques mois auparavant. Sa ruine paraissait d'autant plus sûre, que le roi , le jour même, donne pouvoir au maréchal de Marillac, ennemi déclaré du cardinal , de faire la guerre et la paix dans le Piémont. Alors le cardinal presse son départ : ses mulets avaient d^à porté ses trésors à trente-cinq lieues, sans passer par aucune ville; précaution prise contre la haine publique. Ses amis lui conseillent de tenter enfin auprès du roi un nouvel eflbrt

Le cardinal va trouver le nù à Versailles (i i novembre i630), alors petite maison de chasse, acheta par Louis Xni vingt mille écuS, devenue depuis, sous Louis XIV, un des plus grands palais de l'Europe et un abîme de dépenses '. Le roi , qui avait sacrifié son ministre par faiblesse, se remet par faiblesse entre ses mains , et il lui abandonne ceux qui l'avaient perdu. Ce jour, qui est encore à présent appelé la journée des dupes, fut celui du pouvoir absolu du cardinat. Dès le lendemain Icgarde^es-sceaux est arrêté, et conduit prisonnio* i Châteaudun , où il mourut de douleur. Le jour même le cardinid dépêche un huissier du cabinet, de la part du roi, aux maréchaux de La Force et Scbomberg , pour faire arrêter le outrédial de Marillac au milieu de l'armée qu'il allait cont-

' Vaja aiaU de Um XIV, dwp. xiix. A.

ai 8 CHA.P. CLXXVI. DU HlHiarèRE

mander seul. L'huissier arrive une heure après que ce maréchal de Marillac avait reçu la nouvelle de la disgrâce de Richelieu. Le maréchal est prisonnier, dans le temps qu'il se croyait mutre de l'état avec son frère. Richelieu résolut de faire mourir ce général ignominieusement par la main du bourreau; et ne pouvant l'accuser de trahison, il s'avisa de lui imputer d'être concussionnaire. Le procès dura près de deux années : il fut en rapport (»ler ici les suites , pour ne point reprendre le fil de cette affaire , et pour faire voir ce- que peut la vengeance» armée du pouvoir suprême, A colorée des apparences de la justice.. - Le cardinal ne se contenta pas de priver le maréchal du droit d'être jugé par les deux chambres du parlement assemblé , droit qu'on avait déjà violé tant de fois : ce ne fut pas assez de lui donner dans \&pdun des commissaires dont il espérait de la sévérité; ces premiers juges ayant, malgré les promesses et les menaces , conclu que l'accusé serait reçu à se justifier, le ministre fit casser l'arrêt : il lui donna d'autres juges , parmi lesquels on comptait les plus violents ennemis de Marillac , et surtout ce Paul Hay du Châtelet, connu par une satire atroce contre les deux frères. Jamais ou n'avait méprisé davantage les formes de la justice et ses bienséances. Le cardinal leur insulta au point de transférer l'accusé , et de continuer le procès à Ruel , dans sa propre maison de campagne.

Il est expressément défendu par les lois du royaume de détenir un prisonnier dans une maison particulière; mais il n'y avait point de lois pour la vengeance

DU CARDINAL DE RICHELIEU. aiQ

et pour l'autorité. Celles de l'Église ne furent pas moins violées dans ce procès que celles de l'état et celles de la bienséance. Le nouveau garde-des-sceaux , Châteauneuf, qui venait de succéder

au frère de l'accusé, présida au tribunal, où la décence devait Tenir pêcher de paraître; et, quoiqu'il fût sous-diacre et revêtu de bénéfices, il instruisit un procès criminel : le cardinal lui fit venir une dispense de Rome, qui lui permettait de juger à mort. Ainsi, un prêtre verse le sang avec le glaive de la justice, et il tient ce glaive en France de la main d'un autre prêtre qui demeure au fond de l'Italie.

Ce procès fait bien voir que la vie des infortunés était le désir de plaire aux hommes puissants. Il fallut rechercher toutes les actions du maréchal : on déterra quelques abus dans l'exercice de son commandement; quelques anciens profits illicites et ordinaires, fournis autrefois par lui ou par ses domestiques, dans la construction de la citadelle de Verdun: «Chose étrange! disait-il à ses juges, qu'un «homme de mon rang soit persécuté avec tant de rigueur et d'injustice; il ne s'agit dans tout mon procès que ces que de foin , de paille, de pierre, et de chaux. »

Cependant ce général, chargé de blessures et de quarante années de service , fut condamné à la mort (1634) sous le même roi qui avait donné des récompenses à trente sujets rebelles.

Pendant les premières instructions de ce procès étrange, le cardinal fait donner ordre à Berlinghien de sortir du royaume; il met en prison tous ceux qui ont voulu lui nuire ou qu'il soupçonne. Toutes ces cruautés

330 CHAP. CLXXVI. DU MINISTÈRE

À, M en même temps toutes ces petites vengeances ne semblaient pas faites pour une grande âme occupée de la destinée de l'Europe.

Il concluait alors avec Gustave-Adolphe le traité qui devait ébranler le trône de l'empereur Ferdinand II. Il n'en coûtait à la France que trois cent mille livres de ce temps-là une fois payées, et neuf cent mille par an pour diviser l'Allemagne, et pour accabler* deux empereurs de suite, jusqu'à la paix de Westphalie; et déjà Gustave-Adolphe commençait le cours de ses victoires, qui donnaient à la France tout le temps d'établir en liberté sa propre grandeur. La cour de France devait être alors paisible par les embarras des autres nations; mais le ministre, en manquant de modération, excita la haine publique, et rendit ses ennemis implacables. Le duc d'Orléans, Gaston, frère du roi, fût de la cour, se retire dans son apanage d'Orléans, et de là en Lorraine (1632), et proteste qu'il ne rentrera point dans le royaume tant que le cardinal, son persécuteur et celui de sa mère, y régnera. Richelieu fait déclarer, par un arrêt du conseil, tous les amis de Gaston criminels de lèse-majesté. Cet arrêt est envoyé au parlement : les voix y furent partagées. Le roi, indigné de ce partage, manda au Louvre le parlement, qui vint à pied, et qui parla à genoux : sa procédure fut déchirée en sa présence, et trois principaux membres de ce corps furent exilés.

Le cardinal de Richelieu ne se bornait pas à soutenir ainsi son autorité liée désormais à celle du roi; ayant forcé l'héritier présomptif de la couronne à sortir de la cour, il ne balançait plus à faire arrêter la

ou CA.RDINAL DE RICHELIEU. aa I

reine, Marie de Médicis. C'était une entreprise délicate depuis que le roi se repentait d'avoir attendu sur sa mère, et de l'avoir sacrifiée à un favori. Le cardinal fit valoir l'intérêt de l'état pour étouffer la voix du sang, et fit jouer les ressorts de la religion pour

calmer les scrupules. C'est dans cette occasion surtout qu'il employa le capucin Joseph du Tremblai , homme en soa genre aussi singulier que Richelieu même, enthousiaste et artificieux, tantôt fanatique, tantôt fourbe, voulant à-la-fois établir une croisade contre le Turc, fonder les religieuses du Calvaire, faire des vers, négocier dais toutes les cours, et s'élever à la pourpre et au ministère. Cet homme, admis dans un de CM conseils secrets de conscience inventés pckur faire le mal en conscience , remontra au roi qu'il pouvait et qu'il devait sans scrupule mettre sa mère hors d'état de s'opposer à son ministre. La cour était alors à CtHnpiègne. Le roi en part, et y laisse \$a mère eutoui<ée de gardes qui la retiennent (février iG3l). Ses amis, ses créatures, ses domestiques, son médecin même , sont conduits à la Bastille et dans d'autres prisons. La Bastille fut toujours remplie sous ce mini»* tère. Le maréchal de Bassompierre , soupçonné seulement de n'être pas dans les intérêts du cardinal, y fut raifermé pendant le reste de la vie du ministre.

(Juillet i63i) Depuis ce moment Marie ne revit plus ni son fils, ni Paris qu'elle avait embelli. Cette ville lui devait le palais -du Luxembourg, ces aqueducs dignes de Rome, et la promoiade publicjue qui porte encore le nom de la Heine. Toujours immolée k des favoris, elle passa le reste de ses jours dans un

D,s,i,7ertbyGoot^le

Hli CH&t>. CLXXVI. DU HIHIST^RI!

exil volontaire, mais douloureux. La veuve de Uënri-le-Grand, la mère d'un roi de France, la belle^nère de trois souveraiâs, manqua quelquefois du nécessaire. Le fond de toutes ces que-

relles était qu'il fallait que Louis XIII fût gouverné, et qu'il aimait mieux l'être par son ministre que par sa mère.

Cette reine, qui avait si long-temps dominé en France, aJla d'abord à Bruxelles, et, de cet asile, elfe crie à son fils; elle demande justice aux tribunaux du royaume contre son ennemi. Elle est suppliante enprès du pai^ement de Paris, dont elle avait tant de fois rejetë les remontrances, et qu'elle avait renvoyé au soin de juger des procès, tandis qu'elle fut régente: tant la manière de penser change avec la fortune! On voit encore aujourd'hui sa requête : > Supplie Marie, «reine de France et de Navarre, disant que depuis « le a3 février elle aurait été arrêtée prisonnière an « château de Compiègne, sans être ni accusée ni soupaçonée,etc.i> Toutes ses plaintes réitérées contre le cardinal furent afl&iblies par cela même qu'elles étaient trop fortes, et que ceux qui les dictaient, mêlant leurs ressentiments à sa douleur, joignaient trop d'accusations fausses aux véritables; enfin, en déplorant ses malheurs, elle ne 6t que les augmenter.

(i63i) Pour réfkonse aux requêtes de la rdne envoyées contre le ministre, il se fait créer duc et pair, et nommer gouverneur de Bretagne. Tout lui réussissait dans le royaume, en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas. Jules Mazario , ministre du pape dont l'affaire de Mantoue, était devenu le ministre de la France par la dextérité heureuse de ses négociations;

DU CABDIMAIL DE RICHELIRU, 2a3

et, en sei'vaat le cardinal de Richelieu, il jetait sans le prévoir les fondements de la fortune qui le destinait à devenir le successeur de ce ministre. Un traité avantageux venait d'être conclu avec ta Savoie; elle cédait pour jamais Pigoerol à la France.

Vers les Pays-Bas, le prince d'Orange, secouru de l'argent de la France, faisait des conquêtes sur les Espagnols; et le cardinal avait des intelligences jusque dans Bruxelles.

En Allemagne , le bonheur extraordinaire des aimes de Gustave-Adolphe rehaussait encore les services du cardinal en France. Enfin , toutes les prospérités de son ministère tenaient tous ses ennemis dans l'impui»ance de lui nuire, et laissaient un libre cours à ses vengeances, que le bien de l'état semblaitautoriser. Il établit une chambre de justice, où tous les partissuis de k mère et du frère du roi sont condamnés. La liste des proscrits est prodigieuse : on voit chaque ' jour des poteaux chargés de l'effligie des hommes ou des fenunes qui avaient ou suivi ou conseillé Gaston et la reine ; on rechercha jusqu'à des médecins et des tireurs d'horoscopes qui avaient dit que le roi n'avait pas longtemps à vivre; et deux furent envoyés aux galères. Enfin, les biens, le douaire de la reine-mère, Aient confisqués. « Je ne veux point vous attribuer, « écrivitelle à son fils (i63i), la saisie de mon bien, "ni l'inventaire qui en a été fait, comme si j'étais ■ morte; il n'est pas croyable que voiis ôtiez les ali- " méats à celle qui vous a dcHiné la vie. »

Tout le royaume murmurait, mais presque personne n'c»ait élever la voix : la crainte retenait ceux

a24 CHAP. CLSXVI. DU MliriST^RR

qui pouvaient prendre le parti de la reine^nère et du duc d'Orléans. 11 n'y eut guère alors que le maréchal duc de Montmorenci, gouverneur du Languedoc, qui crut pouvoir braver la fortune du cardinal. Il se flattea d'êlre chef de parti; mais son grand courage ne sufiBsait pas pour ce dangereux rôle-: il n'était point

maître de sa province , comme Lesdiguières avait su l'être du Dauphiné. Ses profusions l'avaient mis hors d'état d'acheter un assez grand nombre de serviteurs; son goût pour les plaisirs ne pouvait le laisser tout entier aux affaires : enfin , pour être chef d'un parti, il fallait un parti, et il n'en avait pas.

Gaston le flattait du titre de vengeur de la famille royale. On comptait sur un secours considérable du duc de Lorraine, Charles IV, dont Gaston avait épousé la sœur; mais ce duc ne pouvait se défendre lui-même contre Louis XIII, qui s'emparait alors d'une partie de ses états. La cour d'Espagne faisait espérer à Gaston, dans les Pays-Bas et vers Trêves, une armée qu'il conduirait en France; et il put à peine rassembler deux ou trois mille cavaliers allemands, qu'il ne put payer, et qui ne vécurent que de rapines. Dès qu'il paraîtrait en France avec ce secours, tous les peuples devaient se joindre à lui; et il n'y eut pas une ville qui remuât en sa faveur dans toute sa route, des frontières de la Franche-Comté aux provinces de la Loire et jusqu'en Languedoc. Il espérait que le duc d'Epemon, qui avait autrefois traversé tout le royaume pour délivrer la reine sa mère, et qui avait soutenu la guerre et fait la paix en sa faveur, se déclarerait aujourd'hui pour la même reine, et pour un

DU CARDINAL DE RICHELIEU. 2^e5

de ses Gens, héritier présomptif du royaume, contre un ministre dont l'orgueil avait souvent mortifié l'orgueil du duc d'Epemon. Cette ressource, qui était grande, manqua encore. Le duc d'Epemon s'était presque nué pour secourir la reine-mère, et se plaignait d'avoir été négligé par elle après l'avoir si bien servie. Il haïssait le cardinal plus que personne, mais il commençait à le craindre.

Le prince de Condé, qui avait fait la guerre au maréchal d'Ancre, était bien loin de se déclarer contre Richelieu : il cédait au génie de ce ministre; et, uniquement occupé du soin de sa fortune, il brigait le commandement des troupes au-delà de la Loire contre Montmorenci son beau-frère. Le comte de Soissons n'avait encore qu'une haine impuissante contre le cardinal, et n'osait éclater.

Gaston , abandonné parcequ'il n'était pas assez fort, traversa le royaume, plutôt comme un fugitif suivi de bandits étrangers que comme un prince qui venait combattre un roi. Il arrive enfin dans le Languedoc. Le duc de Montmorenci y a rassemblé , à ses dépens et à force de promesses , six à sept mille hommes que ' l'on compte pour une armée, La division , qui se met toujours dans les partis , affaiblit les forces de Gaston , dès qu'elles purent agir. Le duc d'Elbeuf, favori de M. de Montmorenci, voulait partager le commandement avec le duc de Montmorenci, qui avait tout fait, et qui se trouvait dans son gouvernement.

(i" septembre 163a) La journée de Casteinaudari «HDmença par des reproches entre Gaston et Montmorenci. Cette journée fut à peine un combat; ce fut

Ehu hik I.U Mniiu. IT. l5

336 CHAP. CLXXVI. DU MIHISTÈHX

une rencontre, une escarmouche, où le duc se porta, avec quelques seigneurs du parti, contre un petit détachement de l'armée royale , commandée par le maréchal de Schomberg ; soit impétuosité naturelle, «ût dépit et désespoir, soit encore débauche de via, qui n'était alors que trop commune, il franchit un large fossé suivi seulement de cinq ou six personnes; c'était la manière

de combattre de l'ancienne chevalerie, et non pas celle d'un général. Ayant pénétré dans les rangs ennemis, il y tomba percé de coups, et fut pris à la vue de Gaston et de sa petite armée, qui ne fit aucun mouvement pour le secourir.

Gaston n'était pas le seul fils de Henri IV présent à cette journée; le comte de Moret, bâtard de ce monarque et de mademoiselle du Beuil, se hasarda plus que le fils légitime; il ne voulut point abandonner le duc de Montmorenci, et fut tué à ses côtés. C'est ce même comte de Moret qu'on a fait revivre depuis, et qu'on a prétendu avoir été long-temps vivant : vaine fable mêlée à ces tristes événements.

Le moment de la prise de Montmorenci fut celui du découragement de Gaston, et de la dispersion d'une armée que Montmorenci seul lui avait donnée.

Alors ce prince ne put que se soumettre. La cour lui envoie le conseiller d'état BuUion, contrôleur général des finances, qui lui promet la grâce du duc de Montmorenci. Cependant le roi ne stipula point cette grâce dans le traité qu'il fit avec son frère, ou plutôt dans l'armistice qu'on lui accorda; ce n'est pas agir avec grandeur que de tromper les malheureux et les faibles: mais le cardinal voulait, partons les moyens.

DC CARDIN & L DE BICHBLIZD. i^J

L'assignement de Monsieur et la mort de Montmorenci. Gaston même promit, par un article du traité, de laisser le cardinal de Richelieu.

On n'ignore point la triste fin du maréchal duc de Montmorenci. Son supplice fut juste, si celui de Malillac ne l'avait pas été

: mais la mort d'un homme de à grande espérance, qui avait gagné des batailles, et que son extrême valeur, sa générosité, ses grâces, avaient rendu tAter à toute la France, rendit le cardinal plus odieux, que n'avait fait la mort de Marillac. On a écrit que, lorsqu'il fut conduit en prison, on lui trouva un bracelet au bras, avec le portrait de la reine Anne d'Autriche : cette particularité a toujours passé pour constante à la cour; elle est conforme à l'esprit du temps. Madame de Motteville, confidente de cette reine, avoue dans ses Mémoires que le duc de Montmorcien avait, comme Buckingham, fait vanité d'être touché de ses charmes ; c'était le galanterie des Espagnols, quelque chose d'approchant des sigidées d'Italie, un reste de chevalerie, mais qui ne devait pas adoucir la sévérité de Louis XIII. Montmorcien, avant d'aller à la mort (30 octobre 1632), légua un fameux tableau du Carrache au cardinal. Ce n'était pu là l'esprit du temps,, mais un sentiment étranger inspiré aux approches de la mort , regardé par les uns comme un christianisme héroïque , et par les autres comme une faiblesse.

(15 novembre 1632) Monsieur n'étant revenu en France que pour faire périr sur l'échafaud son ami et son défenseur, réduit à n'être qu'exilé de la cour pu grâce , et craignant pour sa liberté , sort encore

D, s, i, 7ertbyG(11)t^le

nuit CHKV. CLXXVI. DU HISTOIRE

il y a un royaume, et va chez les Espagnols rejoindre sa mère à Bruxelles.

Sous un autre ministère, une reine, un haïtier [véritablement de la France, retirés chez les ennemis de l'état, tous les ordres du

royaume mécontents, cent familles qui avaient du sang à-veng[^], eussent pu d[^]chirer le royaume dans les nouvelles cira)uitancea où œ. trouvait l'Europe. Gustave-Adolphe, le fléau delà maison d'Autriche, fut tué alors (i6 novembre i63a), au milieu de sa victoire de Lutzen, auprès de Leipsick; et l'empereur, délivré de cet ennemi, pouvait avec l'Espagne accabler la France. Mais , ce qui n'était presque jamais arrivé, les Suédois se soutinrent dans un pays étranger après la mort de leur chef. L'Allé magne fut aussi troublée, ausst sanglante qu'auparavant , et l'Espagne devint tous les jours plus feible. Toute cabale devait donc être écrasée sous le pouvoir du cardinal. Cependant il n'y eut pas un jour sans intrigues et sans factions. Ijui-même y donnait lieu par des faiblesses secrètes qui se mêlent toujours sourdément aux grandes affiiires, et qui, malgré tous les déguisements qui les cachent, décèlent les petitesses de la grandeur.

On prétend que la duchesse de Chevreuse, toujours intrigante et belle encore, engageait le cardinal ministre, par ses artifices , dans la passion qu'elle voulait lui inspirer, et qu'elle le sacrifiait au garde-des-sceaux Châteauneuf. Le commandeur de Jars et d'autres entraient dans la confidence. La reine Ajine, femme de Louis XIII , n'avait d'autre consolation , dans la perte de son crédit, que d'aider la duchesse de-Chevreuse à

DU C&ROLirU. J)E RICHELIKU. a[^]Ç)

rabaïsser par lo ridiciite odui qu'elle ne pouvait perdre. La dachesse feignait du goût pour le cardinal, et formait des intrigues, dans l'atteale de sa mort, que de fréquentes maladies faisaient voir aussi prochaine qu'on la souhaitait. Un terme injurieux dont on se servait dans cette cabale pour désigner le cardinal , iat ce qui l'oHensa davantage '.

Le gardâmes-sceaux fut mis en prison sans forme de procès, parcequ'il n'y avait point de {wocès à lui faire. Le commandeur de Jars et d'autres , qu'on accusa de conserver quelques iatelligences avec le frère et la mère du roi, furent condamnés par des commissaires à perdre la tête. L' commandeur eut sa grâce ■ or l'échaud, mais les autres furent exécutés.

(1633) On ne poursuivait pas seulement les sujets qu'on pouvait accuser d'être dans les intérêts de Gaston ; le duc de Lorraine, Charles IV, en fut la victime. Louis XIV s'empara de Nancy , et promit de lui rendre sa capitale, quand ce prince lui mettrait entre les mains sa sœur Marguerite de Lorraine , qui avait secrètement épousé Monsieur. Ce mariage était une nouvelle source de disputes et de querelles dans l'état et dans l'Eglise. Ces disputes même pouvaient un jour entraîner une grande révolution. Il s'agissait de la succession à la couronne ; et depuis la question de la 1^{re} salique , on n'en avait point débattu de plus importante.

Le roi voulait que le mariage de son frère avec Marguerite de Lorraine fût déclaré nul. Gaston n'avait qu'une fille de son premier mariage avec l'infant de

■ La reine Anne et le duc d'Orléans l'appelaient coupable.

je, Goût le

130 GHAP. CLXXVI. DV KUTORTA

Montpensier. Si l'héritier présomptif du royaume per^ s'utait du son nouveau mariage, s'il en naissait un prince , le roi prétendait que ce prince fût déclaré bâtard et incapable d'hériter.

C'était évidemment insulter les usages de la religion ; mais la religion n'ayant pu être instituée que pour le bien des états , il est certain que quand «s usages sont nuisibles ou dangereux, il faut les abolir.

Le mariage de Monsieur avait été célébré en présence de témoins , autorisé par le père et par toute la famille de son épouse , consommé , reconnu juridiquement par les parties, confirmé solennellement par l'archevêque de Malines. Toute la cour de Rome, toutes les universités étrangères regardaient ce mariage comme valide et indissoluble ; la faculté même de Louvain déclara depuis qu'il n'était pas au pouvoir du pape de le casser, et que c'était un sacrement ineffaçable.

Le bien de l'état exigeait qu'il ne fût point permis aux princes du sang de disposer d'&a. sans la volonté du roi; ce même bien de l'état pouvait, dans la suite, exiger qu'on reconnût pour roi légitime de France le fruit de ce mariage déclaré illégitime : mais ce danger était éloigné, l'intérêt présent paraissait; et il importait qu'il fut décidé, malgré l'Église, qu'un sacrement tel que le mariage doit être annulé , quand il n'a pas été précédé de l'aveu de celui qui tient lieu du pèlerin de Jérusalem.

(Septembre 1634) Un édit du conseil fit ce que Rome et les conciles n'eussent pas fait , et le roi vint avec le cardinal faire vérifier cet édit au parlement de

Paris, Goutte

I DU CAHIER DE RICHELIEU. 36

Paris. Le cardinal parla dans ce lit de justice en qualité de premier ministre et de pair de France. Vous saurez quelle était Télo-

quence de ces temps -là, par deux ou trois traits de la harangue du cardinal ; il dit ' ■ que convertir une ame c'ètiût plus que créer le a monde ; que le roi o'osait toucher à la reine sa mère < non plus qu'à l'arche ; et qu'il n'arrive jamais plus ■ de deux ou trois rechutes auK grandes maladies, si «les parties nobles ne sont gâtées. » Presque toute la harangue est dans ce style, et encore était-elle une des moins mauvaises qu'on prononçât alors. Ce faux goût, qui régna si ItMig-temps, n'ôtait rien au génie : dn ministre, et l'esprit du gouvernement a toujours été ctnnpatible avec la fausse éloquence et le faux j bel e^rit. Le mariage de Monsieur fiît sol^nelle^ ment cassé; et même l'assemblée générale dn clergé, I en i6S5,secoDfi»inant à l'édit, déclara nuls les mai riages des princes du sang contractés sans la volonté I' dn roi. Bome ne vérifia pas cette loi de l'état et de ' l'Église de France.

L'état de la maison royale devenait prtJitéaatique en Europe. Si l'héritier présomptif du royaume persistait dans un mariage réprouvé ^b France, les en- &nts nés de ce mariage étaient bâtards en France, et taraient besoin d'une gu^'re civile pour h^ter : s'il prenait une autre femme, les enfants nés de ce nouveau mariage étaient bâtards à Rome, et ils fesaient une guerre civile contre les enfants du premier iit. Ces extrémités furent préveni)es par la fermeté de Monsieur ; il n'en eut qu'en cette occasion ; et le roi consentit enfin , au bout d« quelques années , à re-

j-,Goot^le

Ct32 CHXP. CLXXVI. DU HISISTÈEE

^connaître la femme de son frère; mais l'édit qui casse tous les mariages des prioces du sang contractés sans l'aveu du roi , est

demeuré dans toute sa force.

Cette opiniâtreté du cardinal à poursuivre le frère du roi jusque dans l'intérieur de sa maison, à lui ôter sa femme, à dépouiller le duc de Lorraine, son beaufrère, à tenir la reine-mère dans l'exil et dans l'humiliation, soulève enfin les partisans de ces princes, et il y eut un complot de l'assassiner : on accusa juridiquement le P. Chancelier de l'Oratoire, aumônier de Marie de Médicis, d'avoir suborné des meurtriers, dont l'un fut roué à Metz. Ces attentats furent très rares : on avait conspiré bien plus souvent contre la vie de Henri IV; mais les plus grandes inimitiés produisent moins de crimes que le fanatisme.

1« cardinal, mais gardé que Henri IV, n'avait rien à craindre ; il triomphait de tous ses ennemis. La cour de la reine Marie et de Monsieur, errante et désolée, était encore plongée dans les dissensions qui suivent la révolte et le malheur. '

Le cardinal de Richelieu avait de plus puissants ennemis à combattre. Il résolut, malgré tous les troubles secrets qui agitaient l'intérieur du royaume, d'établir la force et la gloire de la France au-dehors, et de remplir le grand projet de Henri IV, en faisant une guerre ouverte à toute la maison d'Autriche, en Allemagne, en Italie, en Espagne, Cette guerre le rendait nécessaire à un maître qui ne l'aimait pas, et auprès duquel ou était souvent prêt de le perdre. Sa gloire était intéressée dans cette entreprise ; le temps paraissait venu d'acquiescer la puissance d'Autriche dans son dé-

DU CARDINAL DE RICHELIEU. 33

clin. La Picardie et la Champagne étaient les frontières de la France : on pouvait les reculer, tandis que les Suédois étaient en-

core dans l'empire. Les Provinces-Unies étaient prêtes d'attaquer le roi d'Espagne dans la Flandre, pour peu que la France les secondât. Ce sont là les seuls motifs de la guerre contre l'empereur, qui ne finit que par les traités de Westphalie, et de celle contre le roi d'Espagne, qui dura long-temps après jusqu'au traité des Pyrénées : toutes les autres raisons ne furent que des prétextes.

(6 décembre 1634) La cour de France jusqu'alors, sous le nom d'alliée des Suédois et de médiatrice dans l'empire, avait cherché à profiter des troubles de l'Allemagne. Les Suédois avaient perdu une grande bataille à Mordlingen ; leur défaite même servit à la France, car elle les mit dans sa dépendance. Le comte Oxenstiern vint rendre hommage, dans Compiègne, à la fortune du cardinal, qui dès-lors fut le maître des affaires en Allemagne, au lieu qu'Oxenstiern n'était auparavant. Il fit en même temps un traité avec les États-généraux pour partager d'avance avec eux les Pays-Bas espagnols, qu'il comptait subjuguier aisément.

Louis XIII envoya déclarer la guerre à l'Espagne par un héraut d'armes. Ce héraut devait présenter un cartel au cardinal infant, fils de Philippe III, gouverneur des Pays-Bas. On peut observer que ce prince cardinal, suivant l'usage du temps, commandait des armées. Il avait été l'un des chefs qui gagnèrent la bataille de Nordlingen contre les Suédois. On vit dans ce siècle les cardinaux de Richelieu, de Mazarin, de Louis de Valette,

de Gortale

34 CHAP. CLXXI. DE MILITÈRE;

& de Sourdis, endosser la cuirasse, et marcher à la tête des troupes : tous ces usages ont changé. La durée (durée) de guerre

par un héraut d'armes ne se renouvela plus depuis ce temps-là : on se contenta de publier la guerre chez 8<H , sans l'aller signifier- à tes

Le cardinal de Richelieu attira encore le duc de Savoie et le duc de Panne dans cette ligue : il s'assura surtout du duc Bernard de Veimar, en lui donnant quatre millions de livres par an , et lui prometta^ le' landgraviat d'Alsace. Aucun des évén^neuts ne répondit aux arrangements qu'avait pris la politique. Cette Alsace, que Veimar devait posséder, tomba long-temps après dans les mains de la France; et Louis XIII , qui devait partager en une campagne les Pays-Bas espagnols avec les Hollandais-, perdit son armée, et fut près de voir toute la Picardie en prime aux Espagnols (1636). Ils avaient pris Gorbie. Le comte de Galas, général de l'empereur, et le duc de Lorraine, étaient déjà auprès de Dijon. Les armes de la -France Quoient d'abord malheureuses de tous les côtés. Il fallut faire de grands efforts pour rester à ceux qu'on croyait w facilement abattre.

Enfin le cardinal fut en peu de temps sur le point d'être perdu par cette guerre même qu'il avait suscitée pour sa grandeur et pour celle de la France. Le mauvais succès des affaires publiques diminua quelque temps sa puissance à la cour. Gaston , dont la vie était un rebux perpétuel de querelles et de accommodements avec le roi son frère, était revenu en France ; et le cardinal fut obligé de laisser à ce prince

j-,Goot^le

DD CA.KinSAL DE RICHSUBV. e15

et au comte de Soissons le commandement de Guinée qui reprit Corbie (1636). Il se vit alors exposé au réel sentiment des

deux prioces. C'était, comme on Ta déjà dit, le temps des conspirations ainsi que 'des duels. Les mêmes personnes qui depuis excitèrent , avec le cardinal de Retz , les premiers troubles de la fronde, et qui firent les barricades, embrassaient dès lors toutes les occasions d'exocorer cet esprit de fétichisme qui les dévorait. Gaston et le comte de Soissons consentirent à tout ce que ces conspirateurs pourraient attenter contre le cardinal. Il fut résolu de l'assassiner diez le roi même; mais le duc d'Orléans, qui ne feaaait jamais rien qu'à demi, effrayé de l'attentat, ne donna point le signal dont les conjurés étaient convenus. Ce grand crime ne fut qu'un projet inutile.

Les impériaux furent chassés de la Bourgogne; les Espagnols , de la Picardie : le duc de Veimar réussit en Alsace, et s'empara de presque tout ce landgraviat que la France lui avait garanti. Enfin , après plus d'avantages que de malheurs, la fortune, qui sauva la vie du cardinal de tant de conspirations, sauva aussi sa gloire, qui dépendait des succès.

(1637) Cet amour de la gloire lui^faisait ret^ierchO' l'empire des lettres et du bel esprit jusque dans la aise des affaires publiques et des sciences, et parmi les attentats contre sa personne. Il érigeait dans ce temps-là même l'académie française, et donnait dans son palais des pièces de théâtre auxquelles il travaillait quelquefois. Il reprenait sa hauteur et sa fierté sévère dès que le péril était passé. Car ce fut encore dans ce temps qu'il fomenta les premiers troubles

j-,Goot^le

a3Ô CHAP. CLXXVI. DU MARIAGE

d'Angleterre, et qu'il écrivit au comte d'Estrades ce billet, avant-coureur des malheurs de Charles I^{er} : « I^{er} roi d'Angleterre, avant qu'il soit un an, verra à qu'il ne faut pas me mépriser, o

(1638) Lorsque le siège de Fontarabie fut levé par le [M^{onsieur} de Condé, son armée battue, et le duc de La Valette accusé de n'avoir pas secouru le prince de Condé, il fit condamner La Valette fugitif par des commissaires auxquels le roi présida lui-même. C'était l'ancien usage du gouvernement de la pairie, quand les rois n'étaient encore regardés que comme les chefs des pairs; mais sous un gouvernement véritablement monarchique, la présence, la voix du souverain dirigeait trop l'opinion des juges.

(1638) Cette guerre, excitée, par le cardinal, ne réussit que quand le duc de Veimar eut enfin gagné une bataille complète, dans laquelle il fit quatre généraux de l'empereur prisonniers, qu'il s'établit dans Fribourg et dans Brisach, et qu'enfin la branche d'At^{lantique} espagnole eut perdu le Portugal par la seule conspiration heureuse de ces temps-là, et qu'elle perdît encore la Catalogne par une révolte ouverte, sur la fin de 1640. Mais avant que la fortune eût disposé de tous ces événements extraordinaires en faveur de la France, le pays était exposé à la ruine; les troupes commençaient à être mal payées. Grotius, ambassadeur de Suède à Paris, dit que les finances étaient mal administrées. Il avait bien raison, car le cardinal fut obligé, quelque temps après la perte de Corbie, de lever vingt-quatre nouveaux conseillers du parlement et un président. Certainement on n'avait pas

DU CA. BOHLEN. L. DK RICHKLIRC. 1^{er}-J

bcMHn .de nouveaux juges j et il était honteux de n'en faire que pour tirer quelque aide de la vente des charges. Le parlement se plaignit. Le cardinal, pour toute réponse, fit mettre en prison cinq magistrats qui s'étaient plaints en hommes libres. Tout ce qui lui résistait dans la cour, dans le parlement, dans les ai^ mées , était disgracié, exilé, ou emprisonné.

C'est une chose peu digne d'attention , qu'il ne se trouva que vingt personnes qui achetassent ces places de juges : mais ce qui fait connaître l'esprit des hommes, et surtout des Français , c'est que ces nouveaux membres firent long-temps l'objet de l'aversion et du mépris de tout le corps ; c'est que, dans la guerre de la fronde , ils furent obligés de payer chacun quinze mille livres pour obtenir les bonnes grâces de leurs confrères , par cette contribution à la guerre contre le gouvernement; c'est, comme vous le verrez', qu'ils en eurent le sobriquet de Quinze-f^ngts ; c'est qu'en- Go, de nos jours, quand on a voulu supprimer des conseillers inutiles, le parlement, ^qui avait éclaté contre l'introduction des membres surnuméraires, a éclaté contre la suppression. C'est ainsi que les mêmes choses sont bien ou mal reçues selon les temps, et qu'on se plaint souvent autant de la guérison que de* la blessure.

Louis XIII avait toujours besoin d'un confident, qu'on appelle un^(<rt, qui pût amuser son humeur triste, et recevoir les confidences de ses amertumes.

> Chapitre iT du Siicle Ja Loau Xlf. Lanqn'en 1761 Voluire le vanit des mots Comme voiii h -verrei, il k^t rtimpiimé la SUelt Jk lamt Xiy à U luhe de VEsià. B.

Le duc de Saiot^inu» occupait ce poste ; nutis n'ayant pas assez ménagé le cardinal, il fut éloigné de la ccHir et relégué à Blayes.

]> roi s'attachait quelquefois à des feounes : il aimait made-moiselle de La Fayette , fille d'honn^ir de la reine régnante, comme un homme faible, scrupuleux et peu voluptueux peut. aimer. Le jésuite Caotsin, confesseur du roi, favorisait ceUe liaison, qui pouvait servir à faire rappeler la reine-mère. Bfademaiselle de La Fayette , en se laissant aûner du roi , était dans tes intérêts des deux reines, ctmte le cai^ dînai : mais le ministre l'empenta sur la maîtresse et sur le confesseur, comme il l'avait empm^ sur les deux reines. Mademoiselle de La Fayette, intimidée, fut obligée de se jeter dans un couvent (1637), et bientôt après le confesseur Causûn fut arrêté et relégué

Ce même jésuite Caussin avait conseillé à Louis Xm de mettre le royaume sous la protection de la Vierge, pour sanctifier l'amour du roi et de mademoiselle de La Fayette , qui n'était regardé que comme une liaison du cœur à laquelle les sens avaient très peu de parL Le conseil fiit suivi , et le cardinal ^e Richelieu remplit cette idée l'année suivante, tandis que Caussin célébrait en mauvais vers , à QuimperoHVUtin , l'attadiement particulier de la Vierge pour le royaume de France. Il est vrai que la maison d'Autriche avait aussi Marie pour protectrice; de sorte que, sans les armes des Suédois et du duc de Veimar, protestants, la sainte Vierge eût été apparemment fort indécise.

La duchesse de Savoie, Christine, fille de Henri IV,

D,s,i,7ertbyGoot^le

DD CARDIBÀL DB RtCBBLlBI!. a39

veuve de Louis Amédée , et régente de la Savoie, avait juché un confesseur jésuite qui cabalait dans cette cour, et qui imitait sa pénitente auprès le cardinal de Richelieu. Le ministre préféra la vengeance et l'intérêt de l'état au droit des gens ; il ne balança pas à faire saisir ce jésuite dans ses états de la duchesse.

Retenarquet ici que vous ne verrez jamais dans l'histoire aucun trouble, aucune intrigue de cour, dans lesquels les confesseurs des rois ne soient entrés ; et que souvent ils ont été disgraciés. Un prince est assez faible pour consulter avec un confesseur sur les affaires d'état (et c'est là le plus grand inconvénient de la confession auriculaire) : le confesseur, qui est presque toujours d'une faction , tâche de faire regarder à son pénitent cette confession comme la volonté de Dieu : le ministre en est bientôt instruit; le confesseur est puni, et on en prend un autre qui emploie le même artifice.

(1687)]> les intrigues de cour, - les cabales, continuent toujours. La reine Anne d'Espagne , que nous nommons Anne d'Autriche, pour avoir écrit à la duchesse de Chevreuse, ennemie du cardinal et fugitive, est traitée comme une sujette criminelle. Ses papiers sont saisis, et elle subit un interrogatoire devant le chancelier Séguier. U n'y a eu par exemple en France d'un pareil procès criminel.

Tous ces traits rapprochés forment le tableau qui peint ce ministère, le même homme semblait destiné à dominer sur toute la famille de Henri IV, à persécuter sa veuve dans les pays étrangers; à maltraiter Gaston, son fils; à soulever des partis contre la reine

d'Angleterre, sa fiUe; à te rendre maître de la du- «hesse de Savoie, son autre 611e ^ en6n, à humilier Louis XIII en le rendant puissant, et à faire trembler son épouse.

Tout le temps de son ministère se passa ainsi à exciter la haine et à se venger; et l'on vit presque chaque ann^ des rebellions et des châtements. La révolte du comte de Soissons fut la plus dangereuse : elle était appuyée par le duc de Bouillon , fils du maréchal , qui le reçut dans Sedan ; par le duc de Guise, petit-fils du Balafgré, qui, avec le courage de ses ancêtres, voulait en faire revivre la fortune; enfin, par l'argent du roi d'Espagne, et par ses troupes des Pays-Bas. Ce n'était pas une tentative hasardée comme celle de GastoD.

Le comte de Soissons et le duc de Bouillon avaient une bonne armée; ils savaient la conduire; et, pour plus grande sûreté, tandis que cette armée devait s'avancer, on devait assassiner le cardinal, et faire soulever Paris. Le cardinal de Retz, encore très jeune, faisait dans ce complot son apprentissage de conspirations. (i64i) La bataille de la Marfée, que le comte de Soissons gagna, près de Sedan, contre les troupes du roi, devait encourager les conjurés : mais la mort de ce prince, tué dans la bataille , tira encore le cardinal de ce nouveau dang«>. 11 fiit, cette fois seule, dans l'impuissance de punir. Il ne savait pas la conspiration contre sa vie, et l'armée révoltée était victorieuse. Il fallut négocier avec le duc de Bouillon , possesseur de Sedan. Le seul duc de Guise, le même qui depuis se rendit maître de Naples , fut condamné par contumace au parlement de Paris.

j-,Goot^le

OD CLtmilIkL DE RICQEUBO. a4l

Le duc de Bouillon , reçu en grâce à U cour, et raccommode eu apparence avec le cardioal, jura d'être , fidèle, et daus te niéioie temps il tramait une nouvelle conspiration. Comme tout ce qui approdiait du roi haïssait le ministre, et <pi'il fallait toujours au roi un favori, Richelieu hii avait donne lui-même le jeune d'££5at Cinq -Mars, a6n d'avoir sa propre créature auprès _du monarque. Ce jeune homme, devenu bientôt grand-écuyer, prétendit entrer dans le conseil; et k cardinal, qui ne le voulut pas souHrir, eut aussitôt en lui un ennemi irrèconcîtable. Ce qui enhardit le fJus Gnq-Mars à conspirer, ce fut le roi lui-même. Souvent mécontent de son ministre, offensé de son &ste, de sa hauteur, de son mérite même, il confiait iesdiagrins à son favori, qu'il appelait cher ami, et pariait de Richelieu avec tant d'aigreur, qu'il enharditGnq-AIars à lui proposer plus d'une fois de l'assassiner; et c'est ce qui est prouvé par une lettre de Louis Xin lui-même au chancelier Séguier. Mais ce même roi fut ensuite si mécontent de son favori , qu'il le baonit souvent de' sa présence; de sorte que bientôtCinq-Mars hait également Louis XIII et Richelieu. Il avait eu déjà des intelligences avec le comte de Soissons : il les continuait avec le duc de Bouillon : et «ifin Monsieur, qui, après ses entreprises malheuretises, se tenait tranquille dans son apanage de Blois, eonujé de cette oisiveté , et pressé par ses confidents , entra dans le complot. Il ne s'en faisait point qui n'eût pour base la mort du cardinal ; et ce projet, tant de ^ tenté, ne fut exécuté jamais.

(1642) Louis XIII et Ricb^ieu , tous deux attaqués

D,s,i,7ertfvGoot^le

24^ CRAP. CLXWI. DU MIHISTiBE

déjà d'une maladie plus dangereuse que les conspirations , et qui les conduisit bientôt au tombeau , marchaient en RoussiltoQ , pour achever d'ôter cette province à la maison d'Autriche. Le duc de Bouillon à qui l'on n'aurait pas dû donner une armée à commander lorsqu'il sortait d'une bataille contre les troupes du roi, en commandait pourtant une en Piémont contre les Espagnols; et c'est dans ce temps-là même qu'il conspirait avec Monsieur et avec Cinq-Mars. Les conjurés faisaient un traité avec le comte duc Olivares pour introduire une armée espagnole en France , et pour y mettre tout en confusion dans une régence qu'on croyait prochaine, et dont chacun espérait profiter. Cinq-Mars alors, ayant suivi le roi à Narbonne, était mieux que jamais dans ses bonnes grâces ; et Richelieu, malade à Tarascon, avait perdu toute sa faveur , et ne conservait que l'avantage d'être nécessaire.

(1641) Le bonheur du cardinal voulut encore que le complot fût découvert et qu'une copie du traité lui tombât entre les mains. Il en coûta la vie à Cinq-Mars. C'était une anecdote transmise par les courtisans de ce temps-là, que le roi, qui avait si souvent appelé le grand-écuyer son ami, tira sa montre de sa poche à l'heure destinée pour l'exécution, et dit ; « Je crois que mon ami est à présent une vilaine machine. » Le duc de Bouillon fut arrêté au milieu de son armée à Casai. Il sauva sa vie, parcequ'on avait plus besoin de sa principauté de Sedan que de son sang. Celui qui avait deux fois trahi l'état conserva sa dignité de prince, et eut en échange de Sedan des terres d'un

DD CARDINAL de FLECHIU. 43

plus grand revenu. De Thou, à qui on a reproché que d'après lui la conspiration , et qui l'avait déjà prouvée , fut

ccHidamoé à mort pour ne l'avoir pas révélée. En vain il repré-
 nEa qu'il n'aurait pu prouver ta déposition , et que s'il avait accu-
 sé le irère du roi d'un crime d'état dont il n'avait point de
 preuves, il aurait Inen plus mérité la mort. Une justification ù
 évidente ne fut point reçue du cardinal, son enoemi personnel.
 Les juges le condamoèrent suivant une loi de Louis XJ , dont le
 seul nom suffit pour faire voir que la loi était cruelle'. La reine
 elle-même était dans le secret de la conspiration ; mais , n'étant
 point accuaée, elle échappa aux mortiections qu'elle aurait es-
 suyées. Pour Gaston, duc d'Orléans, il accusa ses complices à son
 ordinaire, s'humilia, consentit à reata à Blois , sans gardes, sans
 honneurs ; et sa destinée fut toujours de traîner ses amis à la pri-
 son ou k l'échafaud.

Le cardinal déploya dans sa vengeance , autorisée de la justice,
 toute sa rigueur hautaiaie.'On le vit traîner le graad-écuyer à sa
 suite, de Tarascon à Lyon, sur le Rhône, dans un bateau attaché
 au sien, frappé lai-ni£me à mort, et triomphant de celui qui allait

' Le fil* de Iknie«e]t fut condanuié en HolUude nir nue Mm-
 blable «ccuation; le Florentia Ken l'aniléli de mfane i Floreneetn
 1^97: cepcodutle jarncoimlleailuMÙ GigM l'éUit éleré contre
 tette ucauiTe lélérité ; Qui uiei eoitJenuuiii , dit-il , non nuit ju-
 diets , i*d eamifici. HnjgaDi de Zuilichem, père da célèbre Huj-
 geiu, filrarUm<Mtdc H- de noa ee diMique Ulin :

■ o)a(aiB HbOkMtal quibu nHr ■dIkh « a«Ut U^ frwlTH pro-
 dan , pmUlio nt. ■

La duc de Bonillon était Deveii du iMtbourder, allié de la Fra-
 nee, et qui de ploi mit lerri le cardinal auprèi de LooÎJ XUL K.

j-,Goot^le

mourir par le deroier supplice. De là le cardinal se fit porter à Paris, sur les épaules de ses gardes, dans une chambre ornée , où il pouvait tenir deux hommes à côté de son lit : ses gardes se relayaient; on abattait des pans de muraille pour le faire entrer plus commodément dans les villes : c'est ainsi qu'il alla mourir à Paris (4 décembre 1643), à cinquante-huit ans, et qu'il laissa le roi satisfait de l'avoir perdu et embarrassé d'être le maître.

On dit que ce ministre régna encore après sa mort, parcequ'on remplit quelques places vacantes de ceux qu'il avait nommés ; mais les brevets étaient expédiés avant sa mort; et ce qui prouve sans réplique qu'il avait trop régné, et qu'il ne régnait plus, c'est que tous ceux qu'il avait fait enfermer à la Bastille en sortirent, comme des victimes déliées qu'il ne fallut plus immoler à sa vengeance. Il légua au roi trois millions de notre monnaie d'aujourd'hui, à cinquante livres le marc, somme qu'il tenait toujours en réserve. La dépense de sa maison , depuis qu'il était premier ministre, montait à mille écus par jour. Tout chez lui était splendeur et faste, tandis que chez le roi tout était simplicité et négligence; ses gardes entraient jusqu'à la porte de la chambre , quand il allait chez son maître; il précédait partout les princes du sang. Il ne lui manquait que la couronne; et même, lorsqu'il était mourant, et qu'il se flattait encore de survivre au roi , il prenait des mesures pour être régent du royaume. La veuve de Henri IV l'avait précédé de cinq mois (3 juillet 1644), et Louis XIII le suivît cinq mois après.

DU CARDINAL DE RICHELIEU

(Mai 1643) Il était difficile de dire lequel des trois fut le plus malheureux. La reine-mère, long-temps errante, mourut à Colombe dans la pauvreté. Le Roi, maître d'un beau royaume, ne goûta jamais, ni les plaisirs de la grandeur, s'il en est, ni ceux de l'humanité; toujours sous le joug, et toujours voulant le secouer; malade, triste, sombre, insupportable à lui-même; n'ayant pas un serviteur dont il fut aimé; se défiant de sa femme; haï de son frère; quitté par ses maîtresses, sans avoir connu l'amour; trahi par ses favoris, abandonné sur le trône; presque seul au milieu d'une cour qui n'attendait que sa mort, qui le prédisait sans cesse, qui le regardait comme incapable d'avoir des enfants: le sort du moindre citoyen paisible dans sa famille était bien préférable au sien.

Le cardinal de Richelieu fut peut-être le plus malheureux des trois, parcequ'il était le plus haï, et, qu'avec une mauvaise santé il avait à soutenir, de ses mains teintes de sang, un fardeau immense dont il fut souvent prêt d'être écrasé.

Dans ce temps de conspirations et de supplices le royaume fleurit pourtant; et, malgré tant d'afflictions, le siècle de la politesse et des arts s'annonçait. Louis XIII n'y contribua en rien; mais le cardinal de Richelieu servit beaucoup à ce changement. La philosophie ne put, il est vrai, effacer la rouille scolastique; mais Corneille commença, en 1636, par la tragédie du Cid, le siècle qu'on appelle celui de Louis XIV. Le Poussin égala Raphaël d'Urbin dans quelques parties de la peinture. La sculpture fut bientôt perfectionnée par Girardon, et le mausolée même

du cardinal de Richelieu eu est une preuve. Les Français commencèrent à se rendre recommandables, surtout par la grâce» et les polites«es de l'esprit ; c'était l'aurore du bon goût.

La nation n'était pas encore ce qu'elle devint depuis; ni le commerce n'était bien cultivé, ni la police générale établie. L'intérieur du royaume était en confusion à régler; nulle belle ville, excepté Paris, qui manquait encore de bien des choses nécessaires, on peut le voir ci-après dans le Siècle de Louis XIV. Tout était aussi différent dans la manière de vivre que dans les habillements, de tout ce qu'on voit aujourd'hui. Si les hommes de nos jours voyaient les hommes de ce temps-là, ils ne pourraient pas voir leurs pères. Les petites bottines, le pourpoint, le manteau, le grand collet de point, les moustaches, et une petite barbe en pointe, les rendraient aussi méconnaissables pour nous que leurs passions pour leurs complots, leur fureur des duels, leurs festins au cabaret, leur ignorance générale, malgré leur esprit naturel.

La nation n'était pas aussi riche qu'elle l'est devenue en espèces monnayées et en argent travaillé : aussi le ministère, qui tirait ce qu'il pouvait du peuple, n'avait guère, par année, que la moitié du revenu de Louis XIV. On était encore moins riche en industrie. Les manufactures grossières de draps de Rouen et d'Elbeuf étaient les plus belles qu'on connût en France: point de tapisseries, point de cristaux, point de glaces. L'art de l'horlogerie était faible, et consistait à mettre

> chip. w\ ; \»ytz tusai mi noie ci-dehors, page 137. fl.

DD CARUIMAL DE RICRUSU. 1^{er}

une corde à la fin d'une montre : on n'avait point encore appliqué le pendule aux horloges. Le commerce maritime, dans

les échelles du Levant , était dix fois moins considérable qu'aujourd'hui ; celui de l'Amérique se bornait à quelques pelleteries du Canada : nul vaisseau n'allait aux Indes orientales , tandis que la Hollande y avait des royaumes , et l'Angleterre de grands établissements.

Ainsi la France possédait bien moins d'argent que sous Louis XIV. Le gouvernement empruntait à un plus haut prix; les moindres intérêts qu'il donnait pour la constitution des rentes étaient de sept et demi pour cent à la mort du cardinal de Richelieu. On peut tirer de là une preuve invincible, parmi tant d'autres , que le testament qu'on lui attribue ne peut être de lui. Le faussaire ignorant et absurde qui a pris son ouvrage, dit, au chapitre I^{er} de la seconde partie, que la jouissance fait le remboursement entier de ces rentes en sept années et demi : il a pris le dernier sept et demi pour la septième et demi partie de cent; et il n'a pas vu que le remboursement d'un capital supposé sans intérêt, en sept années et demi, ne donne pas sept et demi par année, mais près de 4 « pour cent ». Tout ce qu'il dit dans ce chapitre est d'un homme qui n'entend pas mieux les premiers éléments de l'arithmétique que ceux des financiers. J'entre ici dans ce petit détail, seulement pour faire voir combien les Doms eux-mêmes imposent aux hommes : tant que cette œuvre de ténèbres a passé pour être du cardinal de Richelieu, on l'a louée comme un chef-d'œuvre ; mais quand on a reconnu la foule des anachronismes , des erreurs

j-, Google

a^O ■ CHAP. CLXXVI. DE RICHELIEU.

sur les pays voisins, des fausses évaluations, et l'ignorance absurde avec laquelle il est dit que la France avait plus de ports sur

la Méditerranée que la monarchie espagnole; quand on a vu enfin que dans un prétendu Testament politique du cardinal de Richelieu!, il n'était pas dît un seul mot de la manière dont il fallait se conduire dans la guerre qu'on avait à soutenir; alors on a méprisé ce chef-d'œuvre qu'on avait admiré sans examen.

CHAPITRE CLXXVII

de* umbrats de l'Espagne depuis l'année 1641 jusqu'à Charles II

On voit, depuis la mort de Philippe II, les monarques espagnols affermir leur pouvoir absolu dans leurs états, et perdre insensiblement leur crédit dans l'Europe. Le commencement de la décadence se fit sentir dès les premières années du règne de Philippe III : la faiblesse de son caractère se répandit sur toutes les parties de son gouvernement. Il était difficile d'étendre toujours des soins vigilants sur l'Aine riche, sur les vastes possessions en Asie, sur ces Vies d'Afrique, sur l'Italie, et les Pays-Bas; mais son père avait vaincu ces difficultés, et les trésors du Mexique, du Pérou, du Brésil, des Indes orientales, devaient surmonter tous les obstacles. La négligence fut si grande, l'administration des deniers publics si infidèle, que, dans la guerre qui terminait toujours

■ D,s,i,7ertbyGoogle

CHA.P. CLXXVII. DE l'ESPAGNE. * 3^9

contre les Provinces-Unies, on n'eut pas de quoi payer les troupes espagnoles; elles se mutinèrent, elles passeraient, au nombre de trois mille hommes, sous les drapeaux du prince

Maurice. (1604) Un simple stathouder, avec un esprit d'ordre, payait mieux ses troupes que le souverain de tant de royaumes. Philippe III aurait pu couvrir les mers de vaisseaux, et les petites provinces de Hollande et de Zélande en avaient plus que lui : leur flotte lui enlevait les principales îles Moluques (1606), et surtout Amboïoe, qui produit les plus précieuses épiceries, dont les Hollandais sont restés en possession. Enfin, ces sept petites provinces rendaient sur terre les forces de cette vaste monarchie inutiles, et sur mer elles étaient plus puissantes.

(1609) Philippe III, en paix avec la France, avec l'Angleterre, n'ayant la guerre qu'avec cette république naissante, est obligé de conclure avec elle une trêve de douze années, de lui laisser tout ce qui était en sa possession, de lui assurer la liberté du commerce dans les Grandes-Indes, et de rendre enfin à la maison de Nassau ses biens situés dans les terres de la monarchie. Henri IV eut la gloire de conclure cette trêve par ses ambassadeurs. C'est d'ordinaire le parti le plus faible qui désire une trêve, et cependant le prince Maurice ne la voulait pas. Il fut plus difficile de l'y faire consentir que d'y résoudre le roi d'Espagne.

(1609) L'expulsion des Maures fit bien plus de tort à la monarchie. Philippe III ne pouvait venir à bout d'un petit nombre de Hollandais, et il put malheu-

■ 150 CHAP. CLXVII. DU GOVERNEMENT

reusement chassa six à sept cent mille Maures de ses états. Ces restes des anciens vainqueurs de l'Espagne étaient la plupart désarmés, occupés du commerce et de la culture des terres, bien moins forroidaliles en Espagne que les protestants ne l'étaient en France, et beaucoup plus utiles, parcequ'ils étaient laborieux dans

le pays de la paresse. On les forçait à paraître chrétiens; l'inquisition les poursuivait sans relâche. Cette persécution produisit quelques revêches, mais faibles et bientôt apaisés (1606). Henri IV voulut prendre ces peuples sous sa protection; mais ses intelligences avec eux furent découvertes par la trahison d'un commis du bureau des affaires étrangères. Cet incident hâta leur dispersion. On avait déjà pris la résolution de les chasser; ils proposèrent en vain d'acheter de deux millions de ducats d'or la permission de respirer l'air de l'Espagne. Le conseil fut inflexible: vingt mille de ces proscrits se réfugièrent dans des montagnes; mais n'ayant pour armes que des frondes et des pierres, ils y furent bientôt forcés. On fut occupé, deux années entières, à transporter des citoyens hors du royaume, et à dépeupler l'état. Philippe se priva ainsi des plus laborieux de ses sujets, au lieu d'imiter les Turcs, qui savent contemner les Grecs, et qui sont bien déterminés de les forcer à s'établir ailleurs.

La plus grande partie des Maures espagnols se réfugièrent en Afrique, leur ancienne patrie; quelques uns passèrent en France, sous la régence de Marie de Médicis: ceux qui ne voulurent pas renoncer à leur religion s'embarquèrent en France pour Tunis. Quelques-

D, s, i, 7ertby Goot^le

CT DES MCBUBS DE l' bPAGBTB. a51

((Les ftunilles, qui firent profession du christianisme, s'établirent en Provence, en Languedoc; il en vint à Paris même, et leur nombre n'y a pas été inconnue: mais enfin ces fugitifs se sont incorporés à la nation, qui a profité de la faute de l'Espagne, et qui ensuite l'a rejointe dans l'émigration des réformés. C'est ainsi

que Ukh ks peuples se mêlent , et que toutes les nations KKit absorbées les une» dans les autres, tantôt par les persécutions, tuitôt par les conquêtes.

Cette f^ranée émigration , jointe h ctAie qui arriva sous Isabelle, et aux colonies que l'avarice transplantait dans le Nouveau-Monde, épuisait insensiblement l'Espagne d'habitants, et bientôt la monarchie ne fut plus qu'un vaste corps sans substance. La superstition, ce vice des âmes &tUes, avilit encore le règne de Philippe III; sa cour ne fut qu'un chaos d'intrigues, comme celle de Louis XIII. Ces deux rois ne pouvaient vivre sans fitroris, ni régner sans premiers ministres. Le duc de Lerme , depuis cardinal , gouverna longtnnps le roi et le royaume : la confusion où tout était le chassa de sa place. Son fils lut succéda , et l'Es-' pagne ne s'en trouva pas mieux.

{i6ai) Le désordre augmenta sous Philippe IV, fils de Philippe III. Son favori , le comte-duc Olívarès , lui fit prendre le nom de grand à son avènement : s'il l'avait été, il n'eût point eu de premier ministre. L'Eun»pe et ses sujets lui re&isèrent ce titre; et quand il eut perdu depuis le Roussillon par la faiblesse de ses «mes, le Portugal par sa négligence, la Catalogne par l'abus de son pouvoir, la voix publique liiidonna pour

332 CK1.P. CLXXVII. DO GODVEKHEMSHT

devise tm fossé, avec ces mots : «Plus on lui ôte, plus «il est grand.»

Ce beau royaume était alors peu puissant au-dehors , et misérable au - dedans. On n'y connaissait DuHe police. Le commerce intérieur était ruiné par les droits qu'on continuait de lever d'une province à une autre. Chacune de ces provinces ayant été autre-

fois un petit royaume , les anciennes douanes subsistaient ; ce qui avait été autrefois une loi regardée comme nécessaire devenait un abus onéreux. On ne sut point faire de toutes ces parties du royaume un tout réguUw. Le même abus a été introduit en France; mais il était porté en Espagne à un tel excès , qu'il n'était pas permis de transporter de l'argent de province à province. Nulle indusstie ne secondait, dans ces climats heureux, les présents de la nature : ni les soies de Valence, ni les belles laines de l'Andalousie et de la Castille, n'étaient préparées par les mains espagnoles. Les toiles Bnes étaient un luxe très peu connu. Les manufactures Bamandes , reste des monuments de ta maison de Bourgogne, fournissaient à Madrid ce que l'on connaissait alors de magnificence. Les étoffes d'or et d'ai^ent étaient défendues dans cette monarchie , comme elles le serai<it dans une république indigente qui craindrait de s'appauvrir. En effet, malgré les mines du Nouveau-Monde, l'Espagne était si pauvre , que le ministère de Philippe IV se trouva réduit à la nécessité de la monnaie de cuivre, à laquelle on donna un prix presque aussi fort qu'à l'argent : il &llut que le maître du

D,s,i,7ertbyGoot^le

ET DBS MCBURS DE l'iSPAGNE. i53

Mexique et du Pérou fit de la fausse monnaie pour payer les charges de l'état. On u'osait, si on en croit le sage Gourville, imposer des taxes personnelles, parceque ni les bourgeois ni les gens de la campagne , n'ayant presque point de meubles , n'auraient jamais pu être contraints à payer. Jamais ce que dit Cibarries-Quint ne se trouva si vrai : s'En France tout «abonde, tout manque en Espagne. »

Le règne de Philippe IV ne fut qu'un enchaînement de pertes et de disgrâces; et le comte-duc Olivarès fut aussi malheureux dans son administration que le cardinal de Richelieu fut heureux dans la sienne.

(16a5) Les Hollandais, qui commencèrent la guerre à l'expiration de la trêve de douze années, enlèvent le Brésil à l'Espagne ; il leur en est resté Surinam. Ils prennent Mastricht , qui leur est enSn demeuré. Les armées de Philippe sont chassées de la Yaltesline et du Piémont par les Français , sans déclaration de guerre; et enfin, lorsque la guerre est déclarée en 1635, Philippe IV est malheureux de tous côtés. L'Artois est envahi (1639); la Catalogne entière, jalouse de ses privilèges auxquels il attentait, se révolte, et se donne à la France (1640); le Portugal secoue le joug (1641); une conspiration aussi bien exécutée que bien conduite, mit sur le trône la maison de Bragance. Le premier ministre, Olivarès, eut la confusion d'avoir contribué lui-même à cette grande révolution en envoyant de l'argent au duc de Bragance, pour ne point laisser de prétexte au refus de ce prince de venir à Madrid. Cet argent même servit à payer les conjurés.

T^a révolution n'était pas difficile. Olivarès avait eu

j-,Goot^le

a54 cakk. CLXxvii. dv godvbskehbiit l'imprudence de retirer une garnison espagnole de la forteresse de Lisbonne. Peu de troupes gardaient le royaume. Les peuples étaient irrités d'un nouvel impôt; et enfin, le premier ministre, qui croyait tromper le duc de Bragance, lui avait donné le commandement des armées (le 1^{er} décembre 1640). La duchesse de Mantoue, vice-reine, fut chassée, sans que personne prît sa défense. Un secrétaire

d'état espagnol, et un de ses commis, furent les seules victimes immolées à la vengeance publique. Toutes les villes du Portugal imiterait l'exemple de Lisbonne presque dans le même jour. Jean de Bragance fut partout proclamé roi sans le moindre tumulte : un fils ne succède pas plus paisiblement à son père. Des vaisseaux partirent de Lisbonne pour toutes les villes de l'Asie et de l'Afrique, pour toutes les îles qui appartenaient à ta couronne de Portugal : il n'y en eut aucune qui hésita à chasser les gouverneurs espagnols. Tout ce qui restait du Brésil , ce qui n'avait point été pris par les Hollandais sur les Espagnols, retourna aux Portugais; et enfin les Hollandais, unis avec le nouveau roi, don Jean de Bragance, lui rendirent ce qu'ils avaient pris à l'Espagne dans le Brésil.

Les îles Açores, Mozambique, Goa, Macao, furent animées du même esprit que Lisbonne. Il semblait que la conspiration eût été tramée dans toutes ces villes. On vit partout combien une domination étrangère est odieuse, et en même temps combien peu le ministère espagnol avait pris de mesures pour conserver tant d'états.

On vit aussi comme on flatte les rois dans leurs

Discours, et par quel artifice on les

ET DES MŒURS DE L'ESPAGNE. 25

malheurs, comme on leur déguise de vérités tristes. La manière dont Otavarez annonça à Philippe IV la perte du Portugal est célèbre, « Je viens vous annoncer, dit-il, une heureuse nouvelle : votre majesté a gagné tous les biens du duc de Bragance : il s'est avisé de se faire proclamer roi , et la confiscation de ses terres vous est acquise par son crime. » La confiscation n'eut

pas lieu. Le Portugal devint un royaume considérable, surtout lorsque les richesses du Brésil commencèrent à lui pitteurer un commerce qui eût été très avantageux, si l'amour du travail avait pu animer l'industiie de la nation portugaise.

Le comte-duc Olivarès, long-temps le maître de la monarchie espagnole , et l'émule du cardinal de Bidielieu , fut enfin disgracié pour avoir été malheureux. Ces deux ministres avaient été long-temps égalemoit rois, l'un en France, l'autre en Espagne, tous deux ayant pour ennemis la maison royale-, les grands,, et le peuple : tous deux très différents dans leurs caractères, dans leurs vertus, et dans leurs vices; le comte-duc aussi réservé , aussi tranquille ^ et aussi doux, que le cardinal était vif, hautain, et sanguinaire. Ce qui conserva Bi<^elieu dans te ministère , et ce qui lui donna presque toujours l'ascendant sur (Mivarè», ce fut son activité. Le ministre espagnol perdit tout par sa négligence; H mourut de la mort des ministres déplacés : on dit que le cliagrin les tue; ce n'est pas seulement le chagrin de la solitude après le tumulte, mais celui de sentir qu'ils sont haïs et qu'ils ne peuvent se venger. Le cardinal de Bichelieu avait ibr^^ ses jours d'une autre manière, par Iw inquié-

a56 CBAP. CLXXVII. DU GOUVERHEHBHT

tudes qui le dévorèrent dans la pléoitude de sa puissance.

Avec toutes les pertes que fit la bnmche d'Autriche espagnole, il lui resta encore plus d'états que le royaume d'Espagne n'en possède aujourd'hui. Le Milanais, la Flandre, la Frandie-Comté, le Roussillon , liaples, et Sicile, appartenaient à cette monarchie; et, quelque mauvais que fût son gouvernement, elJe fit encore beaucoup de peine à la France jusqu'à là paix des Pyrénées.

La dépopulation de l'Espagne a été si grande, que le célèbre Ustariz, homme d'état, qui écrivait en 17³ pour le bien de son pays , n'y compte qu'environ sept millions d'habitants, un peu moins des deux cinquièmes de ceux de la France; et en se plaignant de la diminution des citoyens , il se plaint aussi que le nombre des moines soit toujours resté le même. Il avoue que les revenus du maître des mines d'or et d'argent ne se montaient pas à quatre-vingt millions de nos livres d'aujourd'hui.

Les Espagnols, depuis le temps de Philippe II jusqu'à Philippe IV, se signalèrent dans les arts de génie. Leur théâtre, tout imparfait qu'il était, l'emportait sur celui des autres nations; il servit de modèle à celui d'Angleterre ; et lorsque ensuite la tragédie commença à paraître en France avec quelque éclat, elle emprunta beaucoup de la scène espagnole. L'histoire, les romans agréables, les fictions ingénieuses, la morale, furent traités en Espagne avec un succès qui passa beaucoup celui du théâtre; mais la saine philosophie y fut toujours ignorée. L'inquisition et la superstition

D,s,i,7ertbyGoot^le

KT DBS HOBUR» l>E l'bSPAGKE. 257

ils perpétuèrent les erreurs scolastiques : les mathématiques furent peu cultivées, et les Espagnols, dans leurs guerres , employèrent presque toujours des ingénieurs italiens. Ils eurent quelques peintres du second rang, et jamais d'école de peinture. L'architecture n'y fit point de grands progrès : l'Escorial fut bâti sur les dessins d'un Français. Les arts mécaniques y étaient tous très grossiers. La magnificence des grands seigneurs consistait dans de grands amas de vaisselle d'argent , et dans un nombreux domestique. Il régnait chez les grands une générosité d'ostenta-

tion qui en imposait aux étrangers , et qui n'était & i usage qde dans l'Espagne : c'était de partager l'argent qu'on gagnait au jeu avec tous les assistants, de quelque condition qu'ils fussent, Mon-trésor rapporte que quand le duc de Lerme reçut Gaston , fi-ère de Louis III, et sa suite dans les Pays-Bas, il étala une magnifi-cence bien plus singuliù-e. Ce premier ministre, chez qui Gaston resta plusieurs joura, fesatt mettre api-ès chaque repas deux mille louis d'or sur une grande table de jeu. Les suivauls de Mon-sieur, et ce prince lui-même, jouaient avec cet argent

Les fêtes des combats de taureaux étaient très fréquentes, comme elles le sont encore aujourd'hui; et c'était le spectacle le plus magnifique et le plus galant, comme le plus dangereux. Ce-pendant rien de ce qui rend la vie commode n'était connu. Cette disette de l'utile et de l'agréable augmenta depuis l'expulsion des Maures. De là vient qu'on voyage en Espagne comme dans les dé-serts de l'Arabie , et que dans les. villes on trouve peu de res-source. La société ne fut

Etlll IVD LM MOTITM. IT. 17

aSS CBAJ>. CLxivii. DD GoDVE nifEifnn' pas {dus perfection-née que les arts de Ift main. Les femmes, presque aussi rea-fermées qu'en Afrique, comparant cet esclavage avec la libuté de la France, en étaient plus malheureuses. Cette coatrainte avait perfectionné un art ignoré parmi nous, cdui de parter avec les doigts ; un amant ne s'expliquait pas autrement SOUB les fe-nêtres de sa maîtresse, qui oiirrait en ce moment-là ces petites grilles de bois nomiDée» jalousies, tenant lieu de vitres, pour lui répondre dans la même langue. Tout le monde jouait de la gui< lare, et la tristesse n'en était pas moins répandue sur la fece de

l'Espagne. Les pratiques de dévotion tenaient lieu d'occupation à des citoyens désœuvrés.

Od disait alors que la fierté, la dévotion, l'amour, et l'oisiveté , composaient le caractère de la nation ; mais aussi il n'y eut aucune de ces révolutions sanglantes , de ces conspiratioifs , de ces diâtiments cruels, qu'oq voyait dans les autres cours de l'Eure^. Ni le duc de Lerne , ni le comte Olivarès , ne répondirent le sang de leurs ennemis sur tes échafauds : les rois n'y furent point assassinés comme en France, et ne périrent point par la main du bourreau, comme en Angleterre. EnBn, sans les horreurs de l'inquisition, on n'aurait eu alors rien à reprocher à l'Espagne.

Après la mort de Philippe IV, arrivée en 1666, l'Espagne fut très malheureuse. Marie d'Autriche , sa veuve, sœur de l'empereur Léopold, fut régente dans la minorité de don Carlos, ou Charles II du Mexique, son fils. Sa régence ne fut pas si orageuse que celle d'Anne d'Autriche en France; mais elles eurent ces triâtes confonnités, que la reine d'Espagne s'attira la liaison

■D,S,l,7ertbyGoot^le

ET DES MŒURS DE L'ESPAGNE. sSq

ifs Espagnols pour avoir donné le ministère à un prêtre étranger, comme la reine de France révolta l'esprit des Français pour les avoir mis sous le joug d'un cardinal italien ; les grands de l'état s'élevèrent dans l'une et dans l'autre monarchie contre ces deux ministres, et l'intérieur des deux royaumes fut également mal administré.

Le premier ministre, qui gouverna quelque temps l'Espagne, dans la minorité de don Carlos, ou Charles II , était le jésuite

Evrard Nitard , Allemand , confesseur de la reine, et grand-inquisiteur. L'incompatibilité que la religion semble avoir mise entre ses vœux monastiques et les intrigues du ministère excita d'abord les murmures contre le jésuite.

Son caractère augmenta l'indignation publique. Nitard , capable de dominer sur sa pénitente, ne l'était pas de gouverner un état, n'ayant rien d'un ministre et d'un prêtre que la hauteur et l'ambition , et pas même la dissimulation : il avait osé dire Un jour au duc de Lorraine, même avant de gouverner : n'est-ce vous «qui me devez du respect; j'ai tous les jours votre «Dieu dans mes mains, et votre reine à mes pieds. » Avec cette Berté si contraire à la vraie grandeur, il utilisait le trésor sans argent , les places de toute la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline, destituées de chefs qui fussent commander : c'est là surtout ce qui contribua aux premiers succès de Louis XIV, quand il attaqua son beaufrère et sa belle-mère en 1667, et qu'il leur ravit la moitié de la Flandre et toute la Franche-Comté.

On se souleva contre le jésuite, comme en France

D, s, i, 7ertby Goot^le

260 ■ CHAP. CLXXVII. DE L'ESPAGNE.

OD s'était soulevé contre Mazario. Ifitard trouva sup* tout dans don Juan d'Autriche, bâtard de Philippe IV, un ennemi aussi implacable que le grand Condé le fut ' du cardinal. Si Condé fut mis en prison, don Juan fut exilé. Ces troubles produisirent deux actions qui partageant l'Espagne; cependant il n'y eut point de guerre civile. Elle était sur le point d'éclater, lorsque la reine intervint, en chassant, malgré elle, le P. Nitard, ainsi que la reine

Anne d'Autriche fut obligée de renvoyer Mazarin, son ministre: mais Mazarin revint plus puissant que jamais; le P. Nitard, renvoyé en 1669, ne put revenir en Espagne. La raison en est que la régente d'Espagne eut un autre confesseur qui s'opposait au retour du premier, et la régente de France n'eut point de ministre qui lui tint lieu de Mazarin.

Nitard alla à Rome, où il sollicita le chapeau de cardinal, qu'on ne donne point à des ministres déplacés'. Il y vécut peu accueilli de ses confrères, qui marquent toujours quelque ressentiment à quiconque s'est élevé au-dessus d'eux. Mais enfin il obtint par ses intrigues, et par la faveur de la reine d'Espagne, cette dignité de cardinal, que tous les ecclésiastiques ambitionnent; alors ses confrères les jésuites devinrent ses courtisans.

Le règne de don Carlos, Charles II, fut aussi faible que celui de Philippe III et de Philippe IV, comme vous le verrez dans le Siècle de Louis XIII < Chap. IV. B.

CHAPITRE CLXXVIII

Des Auteurs dont Hottel, Mathieu, et Ferdinand II. Des malheurs de Frédéric, électeur palatin. Des conquêtes de Guillaume-Adolphe. Paix de Westphalie, etc.

Pendant que la France reprenait une nouvelle vie sous Henri IV, que l'Angleterre florissait sous Elisabeth, et que l'Espagne était la puissance prépondérante de l'Europe sous Philippe II, l'Allemagne et le Nord en jouaient pas un si grand rôle.

Si on regarde l'Allemagne comme le siège de l'empire, cet empire n'était qu'un vain nom; Qt on peut observer que, depuis l'abdication de Gbarles-Quint jusqu'au règne de Léopold, elle n'a eu aucun crédit en Italie. Les couronnements à Rome et à Milan furent supprimés comme des cérémonies inutiles : on^ les regardait auparavant comme essentielles.; mais depuis que Ferdinand I", frère et successeur de L'empereur Charles-Quint, négligea le voyage de Itx>me, on s'accoutuma à ^en passer.. Les prétentions des empereurs mrRome, celles des papes, de donner l'empire, tombèrent insensiblement dans l'oubli : tout s'est réduit à une lettre de félicitation que le souverain pontife écrit a l'empereur élit. L'Allemagne resta avec le titre d'empire, maia faible, pwce- qu'elle fut toujours divisée. Ce fut une république de princes, à laquelle présidait l'empereur; et ces princes, ayant tous des prétentions W uns contre les autres, entretenrent presque tou-

CHAP. CLXXVIII. DES ALLEHAMI

jours UDe guerre civile , tantôt sourde , Mitôt éclatante, nourrie par leurs intérêts opposés, et par les trois religions de l'Âtleina-giie , plus opposées encore que les intérêts des princes. Il était impossible que ce vaste état, partagé en tant de principautés désu4 nies, sans commerce aian et sans richesses, infiBat beaucoup sur le système de TEurope. Il n'était point fort au-dehors, mais il l'était au-dedans , parceque la nation fut toujours laborieuse et belliqueuse. Si la oonstitutioa genuinique avait succombé, si les Turcs avaient envahi une partie de l'Allemagne, et que l'autre eût appelé des maîtres étrangers, les politiques n'auraient pas manqué de prouver que l'Allemagne, déjà déchirée par dle-

même, ne pouvait subsister : ils auraient démontré que la forme singulière de son gouvernement, la multitude de ses princes, la pluralité des religions, ne pouvaient que préparer une ruine et un esclavage éternel. Les causes de la décadence de l'ancien empire romain n'étaient pas, à beaucoup près, si palpables; cependant le corps de l'Allemagne est resté inébranlable, en portant dans son sein tout ce qui semblait devoir le détruire; il est difficile d'attribuer cette permanence d'une constitution si compromise il y a une autre cause qu'au génie de la nation.

L'Allemagne avait pour Metz, Toul, «et Verdun, en 1552, sous l'empereur Charles-Quint; mais ce territoire, qui était l'ancienne France, pouvait être regardé plutôt comme une excroissance du corps germanique, que comme une partie naturelle de cet état. Ferdinand I^{er} ni ses successeurs ne firent aucune ten-

SODS RODOLPHE II. «63

taient pour recouvrer ces villes. Les empereurs de la maison d'Autriche, devenus rois de Hongrie, eurent toujours les Turcs à craindre, et ne furent pas en état d'inquiéter la France, quelque faible qu'elle fût depuis François II jusqu'à Henri IV. Des princes d'Allemagne purent venir la piller, et le corps de l'Allemagne ne put se réunir pour l'accabler.

Ferdinand I^{er} voulut en vain réunir les trois religions qui partageaient l'empire, et les princes qui se faisaient quelquefois la guerre. L'ancienne maxime, tâcher pour régner ne lui convenait pas. Il fallait que l'Allemagne fût réunie pour qu'il fût puissant; mais loin d'être unie, elle fut démembrée. Ce fut précisément de son temps que les chevaliers teutoniques donnèrent aux Polonais la Livonie, réputée province impériale, dont les Russes

sont à présent en possession[^] iMévéchés de la Saxe et du Brandebourg, tous séculisés, ne firent pas un démembrement de l'état, ■ ais un grand changement qui rendit ces princes plus poissBotSj et l'empereur plia faible.

HaxiiniUen H fut euodre moins Souverain que Vvidinaud I". Si l'empir* avait coIt8«>vé quelque vigotur, il aurait maintenu ses droits sur les Pays-Bas, (qui étaient réellement une province impériale. L'empereur et la diète étaient les juges naturels ; ces peuples, (qu'on appela rebelles si longtemps, devaient être mis par les lois au ban de l'empire : cependant Huimilien Q laissa le prince d'(^ange, Guillaume- Ic'Taciturne, faire la guerre dans les Pays-Bas, il la tint[^] des troupes allemandes, sans se mêler de la que-

a64 CHAP. CLXXVItl. DES ALLEMANDS

relie. En vain cet empereur se fit élire roi de Pologne en 1546, après le départ du roi de France Henri III ; départ regardé comme une abdication : Battori, vaivode de Transylvanie, vassal de l'empereur, l'emporta sur son souverain; et la protection de la Porte ottomane, sous laquelle était ce Battori, fut plus puissante que la cour de Vienne.

Rodolphe II , successeur de son père Maximilien H , tint les rênes de l'empire d'une main encore plus faible. Il était à-la-fois empereur, roi de Bohême et de Hongrie; et il n'influa en rien ni sur la Bohême, ni sur la Hongrie, ni sur l'Allemagne, et encore moins sur l'Italie. Les temps de Rodolphe semblent prouver qu'il n'est point de règle générale en politique.

Ce prince passait pour être beaucoup plus incapable de gouverner que le roi de France Henri III. La conduite du roi de

France lui coûta la vie, et perdit presque le royaume; la conduite de Rodolphe, beaucoup plus faible, ne causa aucun trouble en Allemagne. La • raison en est qu'en France tous les seigneurs voulurent s'établir sur les ruines du trône , et que les seigneurs allemands étaient déjà tout établis.

Il y a des temps où il faut qu'un prince soit guérissable. Rodolphe, qui ne le fut pas , vit toute la Hongrie envahie par les Turcs. L'Allemagne était alors si mal administrée, qu'on fut obligé de faire une quête publique pour avoir de quoi s'opposer aux conquérants ottomans. Des tronc furent établis aux portes de toutes les églises : c'est la première guerre qu'on ait faite avec des aumônes; elle fut regardée comme

&OUS RODOLPHE II. a65

sainte, et n'en fut pas plus heureuse; sans les troubles à se séparer, il est vraisemblable que la Hongrie restait pour jamais sous le pouvoir de Constantinople.

On vit précisément en Allemagne, sous cet empereur, ce qu'on venait de voir en France sous Henri III , une ligue catholique contre une ligue protestante, sans que le souverain pût arrêter les efforts ni de l'une ni de l'autre. La religion, qui avait été si longtemps la cause de tant de troubles dans l'empire , n'en était plus que le prétexte. Il s'agissait de la succession aux duchés de Clèves et de Juliers. C'était encore une suite du gouvernement féodal; on ne pouvait guère décider que par les armes à qui ces fiefs appartenaient. Les maisons de Saxe , de Brandebourg , de Meubourg, les disputaient. L'archiduc Léopold, cousin de l'empereur, s'était mis en possession de Clèves, en attendant que l'affaire fût jugée. Cette querelle fut, comme nous l'avons vu , l'unique cause de la

mort de Henri IV. U allait marcher au secours de la ligue protes- tante. Ce prince victorieux, suivi de troupes aguerries, des plus grands généraux, et des meilleurs ministres de l'Ëurope, était près de profiter de la faiblesse de Rodolphe et de Philippe IH.

La mort de Henri IV, qui fit avorter cette grande entreprise, ne rendit pas Rodolphe plus heuveux. Il avait cédé la Hongrie, l'Au- triche, la Moravie, à son frère Mathias, lorsque le roi de France se préparait à marcher contre lui ; et lorsqu'il fut délivré d'un enne- mi si redoutable , il Ait encore obligé de céder la Bohême h ce même Mathias; et en conservant le titre , d'empereur, il vécut en homme privé.

D,s,i,7ertbyGoot^le

igÈ CHAP. CLXXVIIIt. DBS ALLFHàNDS

Tout M fit sans lai sous son empire : il ne s'^it pu même méU dé la singulière affaire de Gerhard de Truchsès, âecteur de Co- logne, qui voulut garder sou archevêché et sa femme , et qui fut chassé de son éleotorat par tes armes de ses chanoines et de son compë^ titeur. Cette inaction singulière venait d'un principe plus singulier encore dans nn empereur. La philosophie qu'il cultivait lui avait appris tout ce qu'on pouvait savoir alors , excepté i rem- plir ses devoirs de souverain. Il aimait beaucoup mieux s'ins- truire avec le femeux Tycho-Brahé que tenir l«s états de Hongrie et de Bohême.

Les fameuses tables astronomiques de Tycho>Braiié et de Ke- pler portent le nom de cet empereur; elles sont connues sous le nom de Tables Rodolphines, comme celles qui furent composées au douzième siècle, en Espagne , par deux At-abes , portèrent le nom dn roi Alfonse. Les Allemands se distinguaient principa-

lonent dans ce siècle par les commencements de hr véritable physique. Ils ne réussirent jamais dans les arts de goût comme les Italiens; k peine même s'y adonnèrent-ils. Ce n'est jamais qu'aux esprits patients et laborieux qu'appartient le don de Tinvcnition dans tes sciences naturelles. Ce génie se remarquait depuis long-tetnp» en Allemagne , et s'étendait à leurs voisins du Nord. Tycho-Brahé était Danois. Ce fut une chtne bien extraordinaire, surtout dans ce temps -là, de voir un gentilhomme danois dépenser cent mille éais de son bien à bâtir, avec le secours de Frédéric II , nn de Danemardt, non Seulement un observatdiic , mais uue petite ville habitée par plusieitr^ savants : elle fbt

sous RODOLPHE II. 267

e Uraotbourg, la tâllt du okl. Tyoho-BraM avait, à la vérité, la faiblesse commune d'être persuadé de l'astrologie judiciaire; mais il n'en était ni inoiDs bon astronome, ni moins habile mécaaièn. Sa destinée iit celle des grands hommes; il fut per* técabè dans sa patrie après la mort du roi son ptxMeotenr; mais il en trouva un autre dans l'empereur Ro* dolphe, qui le dédommagea de toutes ses pertes et de toutes les injustices des cotvs.

Copernic avait trouvé le vrai système du monde , avant que Tycho-Brahé inventât le sien , qui n'est qu'ingénieux. Le trait de lumière qui éclaire aujour* d'hui le monde partit de la petite ville de Thom, dans la Prusse polonaise , dès le milieu du s«zième siècle. Kepler, né dans le duché de Virtemberg, devina , au commencement du dix-septième siècle, les lois mathématiques du cours des astres, etfiit regardé comme ' OD législateur en astronomie. Le ohancelier Bacon {««posait alors de nouvelles sciences; mais Copernic •t Kepler en inventaient. L'antiquité n'avait point But de plus grands efforts, et la Grèce n'avait pas été

illustrée par de plus belles découvertes ; mais les autres arts fleurirent i-la-fois en Grèce, au lieu qu'en Allemagne la physique seule lût cultivée par un petit nombre de sages inconnus à la multitude : cette multitude était grossière ; i) y avait de vastes provinces où les hommes pensaient à peine, et on ne savait que se haïr pour la religion.

Enfin , la hgue catholique et la protestante f^ngtrmt l'Allemagne dans une guerre civile de trettè années, qui la réduisit dans un état plus déplorable

j-,Goot^le

CUAP. CLXXVIII. DES ALLEMANDS

que a'avait été celui de la France avant le règne paisible et heureux de Henri IV.

En l'an 1619, époque de la mort de l'empereur Mathias, successeur de Rodolphe, l'empire allait échapper à la maison d'Autriche ; mais Ferdinand , archiduc de Gratz , réunit enfin les suffrages en sa faveur. Maximilien de Bavière, qui lui disputait l'empire, le lui céda : il fit plus, il soutint le trône impérial aux dépens de son sang et de ses trésors , et affermit la grandeur d'une maison qui depuis écrasa la sienne. Deux branches de la maison de Bavière réunies auraient pu changer le sort de l'Allemagne : ces deux branches sont celles des électeurs palatins et des ducs de Bavière. Deux grands obstacles s'opposaient à leur intelligence, la rivalité et la différence des religions. L'électeur palatin, Frédéric, était réformé, le duc de Bavière catholique. Cet électeur palatin

fut un des plus malheureux princes de son temps, et ta cause des longs malheurs de l'Allemagne. ,

Jamais les idées de liberté n'avai[^]t prévalu dans l'Europe que dans ces temps-là. I[^] Hongrie,, la Bohême et l'Autriche même étaient aussi jalouses que les Anglais de leurs privilèges. Cet esprit dominait en Allemagne depuis les derniers temps de Charles-Quînt. L'exemple des sept Provinces-Unies était sans cesse présenta des peuples qi^ù prétendaient avoir les mêmes droits, et qui croyaient avoir plus de force que la Hollande.

Quand l'empereur Mathias fit élire, en 1618, son cousin Ferdinand de Gralz, roi désigné de Hongrie et de Bohême; quand il lui fit céder l'Autriche par les

n,oi-7=[^]-,Goot[^]le

sous BODOLPHE 11. 369

autres archiducs, la Hongrie, la Bohême, l'Autriche, se plaignirent également qu'on n'eût pa[»] assez d'égard au droit des états. La religion entra dans les griefs des Boh^Àniens, et alors la fureur fut extrême. Les prote[»]* tant^s voulurent rétablir des temples que les catholiques avaient fait abattre. I[^]e conseil d'état de Mathias et de Ferdinand se déclara contre les [««testants; ceux-ci entrèrent dans la chambre du conseil, et précipitèrent de la salle dans la rue trois principaux magistrats. Cet emportement ne caractérise que la violence du peuple, violence toujours plus grande que les tyrannies dont il se plaint: mais ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que les révoltés prétendirent, piar un manifeste, qu'ils n'avaient fait que suivre tes lois, et qu'ils avaient le droit de jeter par les fenêtres des conseillers qui les opprimaient.

L'Autriche prit le parti de la Bohême, et ce fiit parmi ces troubles que Ferdinand de Gratz fut élu empereur.

Sa nouvelle dignité n'en imposa point aux protes* tants de Bohême, qui étaient alors très redoutables : ils se crurent en droit de destituer le roi qu'ils avaient élu , et ils offrirent leur couronne à l'électeur palaUn , gendre du roi d'Angleterre, Jacques I". Il accepta ce trône (19 novembre 1620), sans avoir assez de force pour s'y maintenir. Son parent, Maximilieu de Bavière, avec tes troupes impériales et les siennes, lui fit perdre è la bataille de Prague et sa couronne et son palattnat.

Cette journée fut le commencement d'un carnage de trente années. T^a victoire de I^gue décida pour

i'JO CRAP. CLXXVIII. ors ALLVH&RDS

quelque temps l'aDdeaDe querelle des princes de l'nnpire et <le l'empereur : elle rendit Ferdinand II des» potique (i6ai). Il mit l'électeur palatin au ban de l'empire, par un simple arrêt de son conseil aulique, et proachvit tous les princes et tous les seigneurs de soD parti, au mépris des capitulations impériales, qui ne pouvaient âtre un frein que pour les faibles.

L'électrar palatin fuyait en Silésie , eu Dànemarck , en Hollande, en Angleterre, en France; il fiitau nombre des princes malheureux à qui la fortune manqua toujours , privé de toutes les ressources sur lesquelles il devait compter. Il se fût point secouru par son beau- . père, le roi d'Angleterre, qui se refusa aux cris de sa nation , aux Sfillicitations de son gendre et aux intérêts du parti prolestant , dont il pouvait être le chef; il ne fut point aidé par Louis XIII , malgré l'intérêt visible qu'avait oe prince à empêcher les princes d'Allonagne d'être opprimés. Louis XIII n'était

point alors gouverné par le cardinal de Richelieu. Il ne resta bientôt à la maison palatine , et à l'union protestante d'Alkmagne, d'autres secours que deux guerriers qui avaient chacun une petite année vagabonde, comme les Condattieri d'Italie : Tun était un prince de Brunavkle, qui n'avait pour tout état que l'administration eu l'usurpation de Tévêché d'Halberstadt; il s'intitulait <!»>'<£; jDûu, et ennemi des prêtres , et méritait ce dernier titre, puisqu'il ne subsistait que du pillage des églises : l'autre, soutien de ce parti alors ruiné, était un aventurier, bâtard de la maison de Mansfeld, aussi digne du titre ^ennemi des prêtres que le prince

SDDS RODOLPHE 11. 1^1

de BruQSVick. Ces deux secours pouvaient bien servir à désoler une partie de l'Allemagne, nuisaient pas à rétablir le palatin et l'équilibre des provinces.

(1633) L'empereur, après s'être alors en Allemagne, assemble une diète à Batisbonne , dans laquelle il déclare que « l'électeur palatin s'étant rendu criminel de lèse-majesté, ses états, ses biens, ses dignités, « sont dévolus au domaine impérial; mais que ne voulant pas diminuer le nombre des électeurs, il veut, « commande et ordonne que Maximilien de Bavière « soit investi de l'électorat palatin. » Il donna en effet cette investiture du haut du trône, et son vicaire-chancelier prononça que l'empereur conférait cette dignité de sa pleine puissance.

La ligue protestante, après d'être écrasée , fit de nouveaux efforts pour prévenir sa ruine entière. Elle mit à sa tête le roi de Danemarck, Christien IV. L'Angleterre fournit quelque argent; niait ni l'argent des Anglais, ni les troupes de Danemarck, ni

Bninsvid:, . ai Mansfeld, ne prévalurent contre l'empereur, et ne servirent qu'à dévasta* l'Allemagne; Ferdinand n triomphait de tout par les mains de ses deux généraux, le duc de Yalstein et le comte TîUy. Le roi de Danemarck était toujours battu à la tête de ses armées, et Ferdinand, sans sortir de sa maison, était vktwieux et tout puissant.

Il mettait au ban de l'empire le duc ~dé Meckelbourg, l'un des (âwfs de l'union protestante, et donnait ce duché à Valstein son général. Il proscrivait de même le duc Charles de Mantoue , pour s'être mis , sans ses ordres, de son pays qui lui

j-,Goot^le

CHAP. GLXZVIII. RES ALLEMANDS

appartMi^t par les droits du sang. Les troupes impériales surprirent et saccagèrent Mantoue; elles répandireot la terreur en Italie; Il commençait k resserrer cette ancienne chaîne qui avait lié l'Italie à l'Empire, et qui était relâchée depuis si long-temps. Cent cinquante mille soldats, qui vivaient à discrétion dans l'Allemagne, rendaient sa puissance absolue. Cette puissance s'exerçait alors sur un peuple bien malheureux; on en peut juger par Ja monnaie, dont la valeur numéraire était alors quatre fois au-dessus de la valeur ancienne, et qui était encore altérée. Le duc de Valsteii^ disait publiquement que le temps était venu de réduire les électeurs à la condition des ducs et pairs de France, et les évêques à ta qualité de chapelains de l'empereur. C'est ce même Valstein qui voulut depuis se rendre indépendant, et qui ne voulait asservir ses supérieurs que pour s'élever sur eux.

L'usage que Ferdinand II faisait de son bonheur et de sa puissance, fut ce qui détruisit l'un et l'autre. Il voulut se mêler en maître des affaires de la Suède et de la Pologne, et prendre parti contre le jeune Gustave-Adolphe, qui soutenait alors ses prétentions contre le roi de Pologne, Sigismond, son parent. Ainsi ce fut lui-même qui, en forçant ce prince à venir en Allemagne, prépara sa propre ruine. Il hâta encore son malheur, en réduisant les princes protestants au désespoir.

Ferdinand II se crut, avec raison, assez puissant pour casser la paix de Passau, faite par Charles-Quint, pour ordonner de sa seule autorité à tous les princes et à tous les seigneurs, de rendre les évêques et les bénéfices

sous RODOLPHE U. 3^e

benefices dont ils s'étaient emparés (1629). Cet édit était encore plus fort que celui de la révocation de l'édit de Nantes, qui avait tant de succès sous Louis XIV. Ces deux entreprises semblables ont eu des succès bien différents. Gustave-Adolphe, appelé alors par les princes [et] que le roi de Danemarck n'osait plus secourir, vint les venger en se vengeant lui-même.

L'empereur voulait rétablir l'Église pour en être le maître; et le cardinal de Bicyclieu se déclara contre lui. Rome même le traversa. La crainte de sa puissance était plus forte que l'intérêt de la religion. Il n'était pas plus extraordinaire que le ministre du roi très chrétien, et la cour de Rome même, soutinssent le parti opposé contre un empereur redoutable, qu'il ne l'avait été de voir François I^{er} et Henri II ligués avec les Turcs contre Charles-Quint. C'est la plus forte démonstration que la religion se fait quand l'intérêt parle.

On aime à attribuer toutes les grandes choses à un seul homme quand il en a fait quelques-unes. C'est une préjugé fort commun en France, que le cardinal de Richelieu attira les armes de Gustave-Adolphe en Allemagne, et prépara seul cette révolution; mais il est évident qu'il ne fut autre chose que profiter des conjonctures. Ferdinand II avait en effet déclaré la guerre à Gustave ; il voulait lui ôter la couronne, dont ce jeune conquérant s'était emparé ; il soutenait contre lui Sigismond , son compétiteur au royaume de Suède ; il lui refusa le titre de roi. L'intérêt, la vengeance, et l'orgueil, appelaient Gustave en Allemagne ; et l'on

Enfin l'on a vu Hoin^a. IV. 18

D, s, i, 7, ertby Goot^{le}

174 CKAp. CLXXVII. Les allemands même, lorsqu'il fut en Poméranie, le ministère de France ne l'eût pas assisté de quelque argent, il n'en aurait pas moins tenu la fortune des armes dans une guerre déjà commencée.

(1631) Il était vainqueur en Poméranie quand la France fit son traité avec lui. Trois cent mille Français une fois payés, et neuf cent mille par an qu'on lui donna, n'étaient ni un objet important, ni un grand effort de politique , ni un secours suffisant. Gustave-Adolphe fit tout par lui-même. Arrivé en Allemagne avec moins de quinze mille hommes, il en eut bientôt près de quarante mille, en recrutant dans le pays qui les nourrissait, en faisant servir l'Allemagne même à ses conquêtes en Allemagne. Il força l'électeur de Brandebourg à lui assurer la forteresse de Spandau et tous les passages ; il força l'électeur de Saxe à lui donner ses propres troupes à commander.

L'année impériale commandée par Tilly est entièrement dé-
faite aux portes de Leipsick (17 septembre 1631). Tout se soumet à
lui des bords de l'Elbe à ceux du Rhin. Il rétablit tout d'un coup le
duc de Saxe dans ses états, à un bout de l'Allemagne; et
U est déjà à l'autre bout, dans le Palatinat, après avoir pris
Mayence.

L'empereur, immobile dans Vienne, tombé en moins d'une
campagne de ce haut degré de grandeur qui avait paru si redou-
table, est réduit à demander au pape Urbain VIII de l'argent et
des troupes ; on lui refusa l'un et l'autre. Il veut engager la cour
de Rome à publier une croisade contre Gustave; le saint-pape pro-
met un jubilé au lieu de croisade. Gustave traverse

SOUVERAIN ET BODOLPH II. SÈS

Le victorieux de l'Alsace; il amène dans l'électeur
palatin, qui eut du moins la consolation d'entrer dans le pa-
lais de celui qui l'avait dépossédé. Cet électeur allait être rétabli
dans son palatinat, et même dans le royaume de Bohême, par les
mains du conquérant, lorsqu'à la seconde bataille auprès de
Leipsick, dans les plaines de Lutzen, Gustave fut tué au milieu
de sa victoire (16 novembre 1632). Cette mort fut fatale au palatin
, qui étant alors malade, et croyant être sans ressource, termina
sa malheureuse vie.

Si l'on demande comment autrefois des essaims venus du
Nord conquièrent l'empire romain, qu'on voie ce que Gustave a
fait en deux ans contre des peuples plus belliqueux que n'était
alors cet empire et l'on ne sera point étonné.

C'est un événement bien digne d'attention, que ni la mort de
Gustave, ni la minorité de sa fille Christine, reine de Suède, ni la

sanglante défaite des Suédois (Hs à Nordlingen, ne nuisit point à la confiance. Ce fut alors que le ministère de France joua en effet le rôle principal ; il fit la loi aux Suédois et aux princes protestants d'Allemagne, en les soutenant; et ce fut ce qui valut depuis l'Alsace au roi de France, aux dépens de la maison d'Autriche.

Gustave - Adolphe avait laissé après lui de très grands généraux qu'il avait formés : c'est ce qui est arrivé à presque tous les conquérants. Ils furent secondés par un héros de la maison de Saxe , Bernard de Weimar, descendant de l'ancienne branche électorale dépossédée par Charles Quint, et respirant encore

S76 CHAP. OLXXII. DES ALLEMANDS

core la haine contre la maison d'Autriche. Ce prince n'avait pour tout bien qu'une petite année qu'il avait levée dans ces temps de trouble , formée et aguerrie par lui , et dont la tête était au bout de leurs épées. La France payait cette armée , et payait alors les Suédois. L'empereur, qui ne sortait point de son cabinet ^ n'avait plus de grand général à leur opposer; il s'était défait lui-même du seul homme qui pouvait rétablir ses armes et son trône : il craignait que ce fameux duc de Valstein , auquel il avait donné un pouvoir sans limites sur ses armées, ne se servît contre lui de ce pouvoir dangereux; (3 février 1634) il fit assassiner ce général qui voulait être indépendant.

C'est ainsi que Ferdinand I^{er} s'était débarrassé , par un assassinat, du cardinal Martinusius, trop puissant en Hongrie , et que Henri II avait fait périr le cardinal et le duc de Guise.

Si Ferdinand II avait commandé lui-même ses armées , comme il le devait dans ces conjonctures critiques , il n'eût

point eu besoin de recourir à ceUe vengeance des faiUes, qu'il crut nécessaire, et qui ne le rendit pas plus heureux.

Jamais l'Allemagne ne fut plus humiliée que dans ce temps : un chancelier suédois y dominait et y tenait sous sa main tous les princes protestants. Ce chancelier Oxenstiern , animé d'abord de l'esprit de Gustave- Adolphe, son maître, ne voulait point que les Fs«bçais partageassent le fruit des conquêtes de Gustave; mais, après ta bataille de Nordlingen, il fut oUigé de prier le ministre français de daigner s'nnpara' de l'Aisae sous le titre de [HVtect- lenr. Le cardinal de Ridie-

D,s,i,7ertbyGoot^le

sous KODOLPUE II. %'J'J

fiel promet l'Ahace à Bernard de Veimar, et fit ee qu'il put pour l'assurer à la France. Jusque-là ec miüître avait teroporÎBé et agi sous Biaio ; mais alors il éclata. Il déclara la guerre aux deux branfbes de la maiwm d'Autnche , affaibli»» toutes h» deux eu £«pagD« ^ dans l'empire. Cest là le fort do wtte guerre de trait* aimées. La Fraoce, la Suède, la HoUande, la Savoie, attaquaient à-la-fois la maison d'Autriche, et le vrai système de Henri IV était suivi.

(15 février 1637) Ferdinand II ^Qourut danis ces tristes ciro-Hwtances , à l'âg^ de daq^ante-neuf ans, après dix-huit ans d'un ràgpe toujours troublé par ides fueFres intestines et étrangères, n'ayant jamais combattu que de aqn f^abinet. I) fut Xrks fàallieux, puisque dans ses succès il se crut obligé d'£tT« sapr guioaii-e, et qu'il fallut soutenir epsi^ife de grands r^Ttrs.,Iu'Allj»nagne était plus malheureuse que lui, ravagée tour4-toup par ^le>même, par les Suéjdoia et les Français, éprouvant

la&mme, la disette, et plg^r gée dans la barbarie, suite iaévitale
d'upe guerre si longue et si malheureuse.

Ferdinand H a été Wué conune un gi^ï^d pmpoi'eur, et l'Alle-
magne ne fut jamais plus à plaindre qu^ soui M» gouvemeaieot ;
elfe avait été heureuse sous ce Rodolphe n qu'on méprise.

Fenjijand II latsM l'empire à son fils, Ferdinand III, d^i élu
roi des ^oinaiqs; maie il ne lui laissa qu'un wpire déchiré, dont
la fr^-jffx et la Suède partagèrent les dépouilles.

Sai|s le règup de Ferdinand III, la puissance autridùtiue dé-
clina toujours. Les Suédois , établis dany

j-,Goot^le

378 CHIP. CLXXVIII. DIS ALLXHANDS

L'Allemagne, n'en sortirent plus: la France, jointe i 'eux, soute-
nait toujours le parti protestant de «on argent et de ses armes; et,
quoiqu'elle fût elle-mèaw embarrassée dans une guerre d'abord
malheumuse contre l'Espagne, quoique le ministère eût
««Hivent des conspirations ou dés guerres civiles à étouffer,. ce-
pendant elle triompha de l'empire, comme on homme blessé ta-
rasse avec du secours un enneni plus blessé que lui.

- Le duc Bmiard de Veimar, descendant de Hafertuné duc de
Saxe, dépossédé par Charle»QuiQt, vengea sur l'Autriche les mal-
heurs de sa race. Il avait âé l'un des généraux de Gustave, et il n'y
eut pas ub seul de ces généraux qui, depuis sa mort, ne soutint la
gloire de la Suède. Le duc de Veimar fiit le plus fiital de tous à
l'emp^^nr. Il avait commencé , i la vérité, par perdre la grande
bataille de Nordlingeo; mais ayant depuis ralssemblé avec l'ar-
gent de la France ime armée qui ne reconnaissait que lui, il gagna

quatre batailles, en moins de quatre mois, contre les Impériaux. Il oomptait se faire une souveraineté le long ifai Rhin. La France même lui garantissait, par son traité, ta possession de l'Alsace.

(1639) Ce nouveau conquérant mourut à trentecinq ans, et légua son armée à ses frères, comme oo lègue son patrimoine; mais la France, qui avait plus d'argent que les frères du duc de V«mar, acheta farmée, et contifiua les conquêtes pour elle. Le mar^ chai de Guébriant, le vicomte de Turenne, et le doc 'd'Enghien , depuis le grand Condé , achevèreat ce que \c, duc de Vei-mar avait commencé. IjCS génà^ux sué-

sous RODOLPHE 11. 2^9

dois Baoni^ et Torstenson pressaient l'Autriche d'un côté, tandis que Turenne et Condé l'attaquaient de l'autre.

Fn^inand III , fatigué de tant de secousses , fiit obligé de conclure enfin la paix de Vestplialie. Les Suédois et les Français furent, par ce fameux traité, les législateurs de l'AUemagae dans la politique et dans . la religion, La qun^lle des empereurs et des princes de l'empire, qui durait depuis sept cents ans, fut enfin terminée. L'Allemagne fiit une grande aristocratie, composée d'un roi , des électeurs, des princes et des villes impériales. Il fal-lut que l'Allemagne épuisée payât encore cinq millions de rix- dales aux Suédois , qui l'avaient dévastée et pacifiée. T.ies rob de Suède devinrent princes de l'empire, en se f^nt céder la plus belle partie de la Poméranie , Stetin , Yistuar , Hugén , Yerdeu , Brème , et des territoire» considérables. Le rtû de France devint land- grave d'Alsace, sans être prince de l'empire.

La maison palatine fut enfin rétablie dans ses droits, excepté dans le Haut-Palatinat, qui demeura s la branche de Bavière. Les

prétentions des moindres gentilshommes furent discutées devant les plénipotentiaires, comme dans une cour suprême de justice. Il y eut cent quarante restitutions d'ordonnées, et qui furent faites. Les trois religions, la romaine, la luthéranne, et la calviniste, furent également autorisées. La chambre impériale fut composée de vingt-quatre membres protestants, et de vingt-six catholiques, et l'empereur fût obligé de recevoir six protestants jusque dans son conseil aulique à Vienne.

CH1.P. CLXXVIII. DES ALLEMANDES, ETC

L'Allemagne, sans cette paix, aurait devenue ce qu'elle était sous les descendants de Charlemagne, un pays presque sauvage. Les villes étaient minées de la Silésie jusqu'au Rhin, les campagnes en friche, les villages déserts; la ville de Magdebourg, réduite en cendres par le général impérial Tilly, n'était point rebâtie; le commerce d'Augbourg et de Hurembeurg avait péri. Il se restait guère de manufactures que celles de fer et d'acier; l'argent était d'une rareté extrême; toutes les commodités de la vie ignorées; les allemands se ressentaient de la dureté que trente ans de guerre avaient mise dans tous les esprits. Il a fallu un siècle entier pour donner à l'Allemagne tout ce qui lui manquait. Les réfugiés de France ont commencé à y porter cette réforme, et c'est de tous les pays celui qui a retiré le plus d'avantages de la révocation de l'édit de Nantes. Tout le reste s'est fait de soi-même et avec le temps. Les arts se communiquent toujours de proche en proche; et en France « n'est devenue Aussi florissante que l'était l'Italie au sixième siècle, lorsque tant de princes entretenaient à l'école dans leurs cours la magnificence et la poli-

CHAPITRE CLXXIX

De l'Angleterre jusqu'à l'année 1641.

Si l'Espagne s'affaiblit après Philippe II, si la France tomba dans une décadence et dans le trouble après Henri IV jusqu'aux grands succès du cardinal de Bi-

CHAP. CLXXIX. DE l'Angleterre. 1641

Enfin, l'Angleterre devint long-temps depuis le règne d'Édouard. Son successeur, Jacques I^{er} dut avoir plus d'influence qu'elle dans l'Europe, puisqu'il joignait à la couronne d'Angleterre celle d'Ecosse; et cependant son règne fut bien moins glorieux.

Il faut à remarquer que les lois de la succession au trône n'avaient pas en Angleterre cette sanction et cette force incontestable qu'elles ont en France et en Espagne. (1603) On compte pour un des droits de Jacques le testament d'Elisabeth qui l'appela à la Couronne; et Jacques avait craint de n'être pas nommé dans le testament d'une reine respectée, dont les dernières volontés auraient pu diriger la nation.

Malgré ce qu'il devait au testament d'Elisabeth, il ne porta point le deuil de la meurtrière de sa mère. Dès qu'il fut reconnu roi, il crut l'être de droit divin; il se fit traiter, par cette raison, de sacrée majesté. Ce fut là le premier fondement du mécontentement de la nation, et des malheurs inouïs de son règne et de sa postérité. -

Dans le temps paisible des premières années de son règne, il se forma la plus horrible conspiration qui soit jamais entrée dans

l'écrit humain; tous les autres cunpiots qu'ont produits la vengeance, la politique , ' la barbarie des guerres civiles , le fenatisme même ,, n'approchent pas de l'atrocité de ta conjuration de» poudres. Les catholiques romains d'Angleterre »'é- Uient attendus à des condescendanoes que le roi n'eut point pour eux; quelques uns, possédés plus que les autres de cette lijreur de parti , et de cette mélancolie sombre qui détermine aux grands crimes , résolurent

a8a CHAP. CLXXIX. de L'ASGLKTfîRHK

de faire tégaet leur religion en ÀDgleterref en ezterminant d'un aeul coup le roi , la famille royale , et tous les pairs du royaume. (Février i605) Ud Piercy, de li maison de !NorthumberlaDd, un Catesby, et plusieun autres, conçurent l'idée de mettre trente-six tonneaux de poudresous la chambre où le roi devait haranguer son parlement Jamais crime ne fut d'une exécution plus fiicile, et jamais succès ne parut plus assuré. Personne ne pouvait soupçooaer une entreprise si inouïe ; aucqn empâdiement n'y pouvait mettre obstacle. Les trente -six barils de poudre, achetés en Hollande, en divers temps, étaient déjà placés sous les solives de la chambre, dans une cave de cluuiM» louée depuis plusieurs mois par Piercy. On n'attendait que te jour de l'assemblée : il n'y aurait eu k craindre que le remords de quelque conjuré ; mais les jésuites Gamet et o1da>m , auxquels Us s'étaient confessés, avaient écarté tes remords. Piercy, qui allait sans pitié faire périr la noblesse et te roi , eut pitié d'un de ses amis, nommé Monteagle, pair du royaume; et ce seul mouvement d'humanité fit avorter t'^itreprise. I) écrivit par une main étrangère à ce pair : « S ■ vous aimez votre vie, n'assistez point à l'ouverture a du parlement; Dieu et les hommes concourent à p>- «

nir la perversité du temps : le danger sera passé en > aussi peu de temps que vous en mettrez à brûler a cette lettre. ».

Piercy , dans sa sécurité , ne croyait pas possible qu'on devinât que le parolent entier devait périr pu un amas de poudre. Cependant la lettre ayant été lue dans le conseil du roi , et personne n'ayant pu cou-

D,s,i,7ertbyGoo^|(J

jecturer la nature du ccmplot, dont il n'y avait pas le moindre indice, le roi, réfléchissant sur le peu de t^mps que le danger devait durer, imagina prédaément quel était le dessein des conjures. On va par son ordre, la nuit même qui précÀit le jour de l'assemblée, visiter les caves sous la salle ; on trouve un homme à la porte, avec une mèche, et un cheval qui l'attendait : on trouve les trent&«ix tonneaux.

Pi^v^ et les chefe , au premier avis de la découverte, eurent enotv^ le temps de rassembler cent cavaliers catholiques, et vendirent chèrement leurs vies. Huit conjurés seulement furent pris .et erëcutës; les deux jésuites périrent du même supplice. Le roi soutint publiquement qu'ils avaient été légitimement condamnés; leur ordre les soutint innocents, et en 6t des , martyrs. Tel était l'esprit du temps dans tous les pays où les (pi««lles de la religion aveuglaient et pervertissaient les hommes.

Cependant 1^ conspiration des poudres fut le seul grand exempté d'atrocité que les Anglais donnèrent au monde sous le règne de Jacques I". Loin d'être pwsécuteur, il embrassait ouvertement le tolérantisme; il censura vivement les presbytériens, qui enseignaient alors que l'enfer est nécessairement le partage de tout catholique romain.

Son règne fiit une paix de vingt-deux années : le commerce florissait ; la nation vivait dans l'abondance. Ce règne fut pourtant méprisé au-deliors et au-dedans. Il le fut au-dehors , parce-qu'étant à la tête du parti fffotestant' en Europe , il ne le soutint pas contre le parti catholique, dans la grande crise de la guerre de

a84 CHAP. CLzxix. DB l'akolvterbe Bohême, et que Jaequea absBcloBDa »on gendre, i*-« ^ lecteur palatin; négociant quand il fallait combattiw, trompé à-la-^ois par la cour de Vienne et par-celle de Madrid , envoyant toujours de célèbres ambatMdes ^ et n'ayant jamais d'atliés.

Son peu de crédit chez les aatioot étrengàves coii> tribua beauooup h le priver de celui qu'il devait avoir chez lui. Son aut-wité en An^et«Te prouva un graad déchet par le cceuaet où il la mit lui^même , en voulant lui donner trop de pt^ds et trop d'édat, ne cessMit àe dire à son parlement que Dieu l'avait fait maîtne al>> solu, que tous leurs privilèges n'étaient que des contcessions de la bonté des rois. Par là il excita les parlements à examiner les homes de l'autorité royale, et l'étendue des droits de la dation. On diercha dis> lom à poser des limites qu'on ne connaissait pas bisa

L'éloquence du roi ne servit qu'à lui attirer des laitiquites sé-vères : on ne rendit pas il son^rudítioa toute la justice qu'il croyait mériter. Henri IY ne l'appelait jamais que Maître Jacques; et ses sujets ne lui don* naient pas des titres plus flatteurs. Aussi il disait^ scm parlement : «Je vous ai joué de la flûte, et vous n'a-« vez point dansé; je vous ai chanté des UmentattiCMi»^ a et vous n'avez point été attendris. » Mettant ainsi 'ses droits en compromis par de vains discours mal reçus, il n'obtint presque jamiùs l'argent qu'il deman* dait. Ses libéralités et son indigence

Tf^tgèfent, comme plusieurs autres princes, de vendre des dignités et des titres que la vanité paie toujours cùèremem. 11 créa deux icents chevaliers baronnets héréditaires {

jusqu'à L'AHNél l64t- 305

ce fiible honneur fut payé deux mille livres sterHng par diacuD d'eux. Toute la pm*ogaUve de ces l>aroanets cooastait à passer devant les chevaliers : ui les uns ni les autres n'entraient dans la chambre des pairs; et le reste de la nation fit peu de cas de cette distinctitm nouvelle.

Ge qui aliéna surtout les Anglais de lui, ce fut son abandoone-ment à ses favoiis. Louis XIII, PIiilippe III , et Jacques, avaient en même temps le même bible^ et, tandis que Louis XIII était absolument gouverné par Cadenet, créé duc de Luines, Philippe III par Sandoval , fait duc de Lerme* Jacques l'était par uo Ecos-sais nommé Carr, qu'il fit comte de Sodunerset; et depuis il quitu ce favori pour Georges Yilliov, comne une femme abandonne un amant pour un autre.

Ce George Villiers est ce même Bucktnghem^ fameux alors dans l'Europe par les agréments de sa figure, par ses galanteries, et par ses prétentions. Il fut le prcfnier gentilhomme qui fut duc eq Angleterre sans être parent ou allié des rois. C'était un de ces caprices de l'esprit humain, qu'un roi théologien^ écrivant sur la controverse , se livrât sans réserve à un héros de roman. Buckingham mit dans la tête du prince de Galles , qui ttit depuis l'infortuné Charles 1% d'aller déguisé, et sans aucune suite, faire l'amour, dlms Madrid , à l'infante d'Espagne , dont on ménageait dore le mariage avec ce jeune prince; s'of^ant à Ini servir d'écuyer dans ce voyage de chevalerie ernmte. Jacques, que l'on

appelait^ Salomon tï Angleterre, donna les mains à cette bizarre aventure,

a86 CHAP. CLXXIX. 1)E LABGLKTERRE

dans laquelle il hasardait la sûreté de son 61s. Plus il fut obligé de ménager alors la branche d'Autriche, moins' il put servir la cause protestante et cdie du palatin sou gendre.

Pour r«idre l'aventure complète , le duc de Buddn> gham, amoureux de la duchesse d'Olivarès, outragea de paroles le duc son mari, premier ministre, rompit le mariage avec l'inëuite, et ramena le prince de Galles en Angleterre aussi précipitamment qu'il en était parti. Il négocia aussitôt le mariage de Charies avec Henriette, fille de Henri IV et Meur de Louis XIII; et,' quoiqu'il se laissât eanporter en France à de plus grandes témérités qu'en Espagne, il réussit : mais Jacques ne regagna jamais dans sa nation le atéait qu'il avut perdu. Ces prérogatives de la majesté royale, qi^il mêlait dans tous ses discours , et qu'il ue soutint point par ses actions , firent ndtre une faction qui renversa lé trône, et en disposa plus d'une fois aprte l'avoir souillé de sang. Cette faction fiit c^le des puritains, qui a subsisté long-temps sous le nom de tvfiigs; et le parti opposé, qui fiit celui de l'église anglicane et de l'autorité royale, a pris le nom de torys. Ces animosités inspirèrent dès-lors à la nation un esprit de dureté, de violence, et de tristesse, qui étouffa le germe des sciences et des arts à peine développé.

Quelques génies , du temps cTÉlisabeth, avaient défriché le champ de la littérature, toujours inculte jusqu'alclfv en Angleterre. Shakespeare , et après loi Ben-Johnson , paraissaient dé-

grossir le théâtre barbare de 'la nation. Speacer avait ressuscité la poésie épique. François Bacon , plus -estimable dans ses Ira-

j-,Goot^le

iusqd'a. h'kHVÉR i64i- aH7

vaux littéraires que dans sa place de chancelier, ouvrait une carrière toute nouvelle à la philosophie. Les esprits se polissaient , s'éclairaient. Lies disputes du clergé , et les anintosités entre le parti royal et le parlement, ramenèrent là barbarie.

Les limites du pouvoir royal, des piiviléges pariemeotaires, et des libertés de la nation, étaient diffidles à discerner j tant en Angleterre qu'en Ecosse. Celles des drcHts de l'épiscopat anglican etécossais ne l'étaient pas moins. Henri VIII avait renversé toutes les barrières; Elisabeth en trouva quelques-unes nouvellement posées , qu'elle 'abaissa et qu'elle releva avec dextérité. Jacques i" disputa : il ne les abattit point j mab il prétendit qu'il fallait les abattre toutes; et la nation, avertie par lui, se préparait à les défendre. (16^5 et suiv.) Charies I", bientôt après son avènement, voulut faire ce que son père avait trop proposé, «t qu'il n'avait point fait.

L'Angleterre était en possession, comme l'Allemagne, ta Pologne , la Suède, le Danemarck, d'accorder à lei souverains les subsides comme un don libre et volontaire. Charles I" voulut secourir l'électeur palatin, son beau-frère, et les protestants, contre l'empereur. Jacques, son père, avait enfin entamé ce dessin, la dernière année de sa vie, lorsqu'il n'en était plus tMnps. Il fallait de l'argent pour envoyer des troupes dans le Bas-Palatinat ; il en fallait pour les autres dépenses : ce n'est qu'avec ce métal qu'on est puissant, depuis qu'il est devenu le signe représentatif de

toutes dtoses. Le roi en demandait comme une dette ; le parlement n'en voulait accorder que comme un don gra-

j-,Goot^le

-kii CBLP. CLXXIX^ OE l'akgLKTBRRE

tuit;«t avant de l'aocorder , il voulut que le rDĪ rĕlbi> mât des abus. Si l'on attendait dans chaque royaùnie que tous les abus fiissent r^onnés pour avoir de quoi lever des troupes, on ne ferait jamais la guerre. Charles I" était détmniné par sa s«eur, la princesse palatine, à cet arrangement; c'était elle qui avait târcé le prince son mari à recevoir la couronne de Bohêtné, qui ensuite avait, pendant cinq ans enlĕen, sollicité le roi son père à la secourir, etqui enfin obtenait^ parles iaspiratiōns du duc de Buckinghamsm , un secours si long^ temps différé. Le parlement ne donna qu'un très léger subside. Il y avait quelques' exemples en Anj^ettre de nois qui, ne voulant point assembler de parlement, et ayant besoin d'argent, en avaient extorqué des par* ticuliers par voie d'en^runt Le prêt était forcé : oelui qui prêtait perdait d'ordinaire son argent, et celui qui .ne prêtait pas était dûs en prison. Ces moyens tyranniques avaient été mis en usage dass des occasions où un roi afiomt et armé pouvait exercer impunément queues vexations. Qiarles I^" se servit de cette voie, «|u'il adoucit; il emprunta quelques deniers, nvec les* quftb il eut une flotte et des sokUts, qui revinrent Mos avoir rĕs fait.

(16a6) Il fallut assembler un part«n«at nouveau. La. chambre des communes, au lieu de secourir le roi, poursuivit sm favori, le duc de Budthi^bimi, d<Hit la puissance et la fierté révoltaieat la nation. Charles, loin de souffrir l'outrage qu'cm I uĭ faisait dans la personne de son mmisCre , fit mettre en pritoe «letix membres

de la chambre <tes plus ardents à l'accuser. Cet apte de des-
polbme, qui violait les 1ms, ne fut p»

.D,s,i,7eflbyGoot^le

jusqu'à l'ahnée i64i. 289

outeDu; «t la faibleBse avec laquelle U reiâdia les deux pri-
sonniers enhardit contre lui. les espriu, que U détention de ces
deux membres avait irrités. Il mit en prison pour le même sujet
un pair du royaume, et le relâcha de même. Ce n'était pas le
moyen d'obtenir des subsides; aussi n'en eut-il point. Les em-
prunts forcés continuèrent. On logea^des gens de guerre chez les
bourgeois qui ne Toulurent pas prêter , et cette conduite acheva
d'aliéner tous les ctsurs. Le duc de Buckioghham augmenta le mé-
contenteroot général par son expédition infructueuse à la Ro-
chelle (1637). Ud nouveau parlement fut convoqué, mais c'était
usemblw des citoyens irrités; ils ne songeaient qu'à rétaUir les
droits de la nation et du parlement : ils vo* t^«Dt que la fameuse
loi Habeas corpus , la gardienne de la liberté, ne devait jamais re-
cevoir d'atteinte; qu'aucune levée de deniers ne devait être faite
que par acte du parlemuit; et que c'était violer la liberté et la pro-
priété , de loger les gens de guerre chez les bourgeois. Le roi
s'opiniâtrant toujours à soutenir ■on autorité, et à demander de
l'argent, affiaiblissait l'une, et n'obtenait point l'autre. On voulait
toujdus ^re le procès au duc de Buckingham. (1636) Un fa-
natique nommé Filton, comme on l'a déjà dit, rendu ^rieux par
cette animosité générale, assassina le pre^ raîer ministre dans sa
propre maison et au milieu de •es coui^sans. Ce coup ât voir
quelle fureur commen- ~ Çait dàs-lors à saisir la nation.

U y avait un petit droit sur l'importation et l'exportation des marchandises , qu'on nommait droit de tonnage et de pontage. Le feu roi en avait toujours joui

Ehli nrm 1.1* Mmdiii. IT. 19

a^O CH&P. CLXXIX. DR LAHGLETKRRE

par acte du parlement, et Charles croyait n'avoir pas besoin d'un second acte. Trois marchands de Londres ayant refusé de payer cette petite taxe, les officiers de la douane saisirent leurs marchandises. Un de ces trois marchands était membre de la chambre basse. Cette chambre, ayant voulu soutenir à-la-fois ses libertés et celles du peuple, poursuivit les commis du roi. Le roi irrité cassa le parlement, et fit emprisonner quatre membres de la chambre. Ce sont là les taibles et premiers principes qui bouleversèrent tout l'état, et qui ensanglantèrent le trône.

A ces sources du malheur public se joignit le torrent des dissensions ecclésiastiques en Ecosse. Charles voulut remplir les projets de son père dans la religion comme dans l'état. L'épiscopat n'avait point été aboli en Ecosse au temps de la réformation , avant Marie Stuart ; mais ces évêques protestants étaient subjugués par les presbytériens. Une république de prêtres égaux entre eux gouvernait le peuple écossais. C'était le seul pays de la terre où les honneurs et les richesses ne rendaient pas les évêques puissants. La séance au parlement, les droits honorifiques, les revenus de leur siège, leur étaient conservés; mais ils étaient pasteurs sans troupeau, et pairs sans crédit. Le parlement écossais, tout presbytérien, ne laissait subsister les évêques que pour les avilir. Les anciennes abbayes étaient entre les mains de séculiers, qui entraient au parlement en vertu de ce titre d'abbé.

Peu-à-peu le nombre de ces abbés titulaires diminua. Jacques I^{er} rétablit l'épiscopat dans tous ses droits. Le roi d'Angleterre n'était pas reconnu chef de l'Église en Ecosse ; rois

jusqu'à l'année 1641- 1691

étant né dans le pays, et prodiguant l'argent anglais, les pensions et les charges à plusieurs membres, il était plus maître à Edimbourg qu'à Londres. Le rétablissement de l'épiscopat n'empêcha pas l'assemblée presbytérienne de subsister. Ces deux corps se choquèrent toujours, et la république synodale l'emporta toujours sur la monarchie épiscopale. Jacques , qui regardait les évêques comme attachés au trône, et les calvinistes presbytériens comme ennemis du trône, crut qu'il réunirait le peuple écossais aux évêques en faisant recevoir une liturgie nouvelle, qui était précisément la liturgie anglicane. Il mourut avant d'accomplir ce dessein, que Charles son fils voulut exécuter.

La liturgie consistait dans quelques formules de prières, dans quelques cérémonies, dans un surplis <{ue les célébrants devaient porter à l'église. A peine l'évêque d'Edimbourg eut fait lecture dans l'église des canons qui établissaient ces usages indifférents , que le peuple s'éleva contre lui en fureur et lui jeta <les pierres. La sédition passa de ville en ville. Les presbytériens firent une ligue, comme s'il s'était agi du renversement de toutes les lois divines et humaines. D'un côté cette passion si naturelle aux grands de soutenir leurs entreprises , et de l'autre la fureur populaire, excitèrent une guerre civile en Ecosse.

On ne sut pas alors ce qui la fomentait, et ce qui ^para la fin tragique de Charles ; c'était le cardinal de Richelieu. Ce ministre-roi, voulant empêcher Marie de Médicis de trouver un asile en

Angleterre chez sa fille , et engager Charles dans les intérêts de la France, essuya du monarque anglais, plus fier que po-

aga chap. clxxix. dp. lahgleterre

litique, des refus qui t'aigrirent (1637). On lit, ànn» une lettre du cardinal au comte d'Ëitrades, alors envoyé en Angleterre, ces propres mota bien remarquables, que nous avons déjà rapportés : «Le roi et a la reine d'Angleterre se repentiront , avant qu'il whI ■ un an, d'avoir négligé mes offres; on connaîtra bi«i- « tôt qu'on ne doit pas me mépriser, a

Il avait parmi ses secrétaires un [H^tre irlandais, qu'il envoya à Londres et k Edimbourg; semer la discen^ avec de l'argent parmi les puritains; et la lettre au OHnte d'Estrades est encore un monument de cette manœuvre. Si l'on ouvrait tontes les archives, on j verrait toujours la religion immolée à l'intà^ et i la vengeance.

Les Ecossais armèrent. Charles eut recours au clergé anglican , et même aux catholiques d'Angleterre, qui tous haïssaient également les puritains. Ils ne lui fournirent de l'argent que parceque c'était ooe guerre de religion; et il eut même jusqu'à vingt mille hommes pour quelques mots. Ces vingt mille hommes ne lui servirent guère qu'à négocier ; et quand la plus grande partie de cette armée fut dissipée, feute de paie, les négociations devinrent plus difficiles. (i638 et suiv.) Il fallut donc se résoudre encore à la guene. On trouve peu d'exemples dans l'histoire d'une gnadeur d'ame pareille à celle des seigneurs qui oomposaient le conseil secret du roi : ils lui sacrifièrent tous une grande partie de leurs biens. Le célèbre Laud , archevêque de Cantorb^, le marquis Ha-

milton surtout, se signalèrent dans cette générosité; et le comte de Strafford donna seul vingt mille livres

jusqu'à L'illustre 1641. 393

Bterling : nuis ces libéralité n'étant pas à beaucoup près suffisantes, le roi fut encore obligé de convoquer un parlement.

La chambre des communes ne regardait pas les Ecossais comme des ennemis , mais comme des frères ^ui lui enseignaient à défendre ses privilèges. Le roi De recueillit d'elle que des plaintes amères contre tous les moyens dont il se servait pour avoir des secours qu'elle lui refusait. Tous les droits que le roi s'était arrogés furent déclarés abusifs : impôt de tonnage et pontage, impôt de marine, vente de privilèges exclusif à des marchands , logement de soldats par billets chez les bourgeois, enfin tout ce qui gênait la liberté publique. On se plaignit surtout d'une cour de justice nommée la Chambre étoilée, dont les arrêts avaient condamné trop sévèrement plusieurs citoyens. Charles cassa ce nouveau parlement, et aggrava ainsi les griefs de la nation.

Il semblait que Charles prît à tâche de révolter tous les esprits ; car, au lieu de ménager la ville de Londres dans des circonstances si délicates, il lui fit intenté un procès devant la Chambre étoilée pour quelques terres en Irlande, et la fit condamner à une amende considérable. Il continua à exiger toutes les taxes contre lesquelles le parlement s'était récrié. Un roi despotique qui en aurait usé ainsi aurait révolté ses sujets; à plus forte raison un roi d'une monarchie limitée. Mal secouru par les Anglais , secrètement inquiété par les intrigues du cardinal de Richelieu, il De put empêcher l'armée des puritains écossais de pé-

sétrffl' jusqu'à Newcastle. Ayant ainsi préparé ses malheurs, il convoqua en6n le parlement, qui acheva sa ruine (i640).

Cette assemblée commença, comme toutes les autres, par lui demander la réparation des griefs, abolition de la Chambre étoUée, suppression des impôts arbitraires, et particulièrement de celui de la marine; enfin elle voulut que le paHement fût convoqué tous les trois ans. Charles, ne pouvant plus résister, accorda tout. Il crut regagner son autorité en pliant, et il se trompa. Il comptait que son parlement raidirait à se venger des Écossais qui avaient fait une irruption en Angleterre ; et ce même parlement leur fit [MréseDt de trois cent mille livres sterling pour les récompensade la guerre civile. Il se Battait d'abaisser eu Ang)^ terre te parti des puritains, et presque toute la chambre des communes était puritaine. Il aimait tendrement le comte de Strafford, dévoué si généreus^nent à son service; et la chambre des communes, pour ce dévouement même, accusa Strafford de haute trahison. On lui imputaquelques malversations inévitables dans ces temps de troid>les, mais commises toutes pour le service du r(H, et surtout efTacées par la grandeur d'ame avec laquelle il l'avait secouru. Les pairs le condamnèrent; il fallait le consent^nent du roi pour l'exécution. Le peuple féroce demandait ce sang a grands cris. (i64i) Strafiord poussa la vertu jusqu'à supplier lui-même le rot de consentir à sa mort; et le vo\ poussa la Êiiblese jusqu'à signer cet acte fiital, qui apprit aux Anglais à répandre un sang plus pré-

deux. On ne voit point dans les grands hommes de Plutarque une telle magnanimité dans un citoyen^ ni une telle faiblesse dans un monarque.

CHAPITRE CLXXX

De malheur et du la mort de Charles I^{er}.

L'Angleterre, l'Ecosse, et l'Irlande, étaient alors partagées en factions violentes, ainsi que l'était la France : mais celles de la France n'étaient que des cabales de princes et de seigneurs contre un premier ministre qui les écrasait; et les partis qui divisaient le royaume de Charles I^{er} étaient des convulsions générales dans tous les esprits, une ardeur violente et tételée de changer* la constitution de l'état, un dessein mal conçu chez les royalistes d'établir le pouvoir de^tique, la ruine de la liberté dans la nation, la soif (de l'autorité dans la chambre des communes, le désir vague dans les évêques d'écraser le parti-calviniste-puritain ; le projet formé chez les puritains d'humilier les évêques; et. enfin le plan ^uivi et caché de ceux qu'on appelait indépendants^ qui consistait à se servir des fautes de tous les autres pour devenir leurs maîtres.

(Octobre 1641) Au milieu de tous ces troubles, les catholiques d'Irlande crurent avoir trouvé enfin le moyen de secouer le joug de l'Angleterre. La religion et la liberté, ces deux sources des plus grandes actions, leur précipitèrent dans une entreprise horrible dont il

je, Goot^le

n'y a d'exemple» que dans la Saight-Barthélenii. ils complo-
tèrent d'anassiner tous les protestants de leur île, et en effet ib en
égorgèrent plus de quarante mille. Ce massacre n'a pas dans
l'histoire des ointes la même célébrité que la Saiat-Barthétemi ; il
fiit poiii^ tant aussi général et aussi distingué par toutes les hor-
reurs qui peuvent signaler un tel fanatisme. Mais cette dernière
conspiratim de la moitié d'un peuple contre l'autre, pour cause
de religicui, se faisait dans une île alors peu connue des autres na-
tions ; elle ne fut point autorisée par des personnages aussi caasi-
déi«yes qu'une Catherine de Médias, un tvi de Fraace, uo duc de
Guise : les victimes immolées n'étaient pu aussi illustres, quoique
aussi nombreuse*. La scène n« Alt pas moins souillée de saog ;
mais le thettre n'attirait pas les yeux de l'Europe. Tout retentit
encore des fureurs de la Saint-Barthélemi, et le* mitsacres dlr-
lande sont presque oubliés.

Si on comptait les meurtres que le fanatisme a commis depuis
les querelles d'Athanase et d'Arius jusqu'à nos jours , on verrait
que ces querelles ont plus seni que les combats à dépeupler la
terre : car dans les batailles on ne détruit que l'espèce mâle, tou-
jours plui nombreuse que la femelle ; mais dans les massaocs
faits pour la religion, les femmes sont immcJées comme les
hommes.

Pendant qu'une partie du peuple irlandais égorgeait l'autre, le
roi Charles I*^ était en Ecosse, à peine pacifiée, et la chambre
des communes gouvernait l'Angleterm. Ces catholiques irlandais,
pour se justiBer de ce massacre, jn^tendirent avoir reçu une c

âloo do roi même pour prendre les armes; et Charka, qui demandait du secours contre eux à l'Ecosse et Jk l'ÂDgleterre, se vît accusé du crime même qu'il voulait punir. Le parlement d'Ecosse le renvoie avec raison au parlement de Londres, parceque l'Irlande appartient en effet à l'Angleterre, et non pas à l'Ecosse.' I) retourne donc à Tjoadres. La chambre basse , at>yftDt ou feignant de croire qu'il a ptat en effet Ji la rébellion des Irlaudaïs, n'envoie que peu d'ai^ent et peu de troupes dans cette île, pour ne pas dégarnir le royaume , et fait au roi la l'emontrance la plus tuTÎble.

' Elle lui signifie a qu'il faut désormais qu'il n'ait

■ pour conseil que ceux que le parlement lui nomme- « ra ; et en cas de refus elle le menace de prendre.

■ des mesures. » Trois membres de la chambre allèrent lui présenter à genoux cette requête qui lui déclarait ta guerre. Olivier Cromwe) était déjà dans ce temps-là admis dans la chambre basse; et il dit que,

■ si ce projet de remontrance ne passait pas dans la «chambre, il vendrait le peu qu'il avait de bien, et • se retirerait de l'Augleterre. »

Ce discours prouve qu'il était alors fanatique de la liberté , que son ambition développée foula depuis aux pieds.

(i64<) Charles n'osait pas alors dissoudre le parlement : on ne lui eût pas obéi. Il avait pour lui plusieurs ofBcÎOTS de l'armée assemblée auparavant contre l'Ecosse, assidus auprès de sa per-

sonne. Il était soutenu par les évoques et les seigneurs catholiques épars dans Londres; eux qui avaient voulu, dans la conspi-

i^S cuâp. clxxx. des malheurs

ration des poudres, exterminier la famille royale, le livraient alors à ses intérêts: tout le reste était contre le roi. Déjà le peuple de Londres, excité par les puritains de la chambre basse, remplissait la ville de séditions ; il criait à la porte de la chambre des pairs: « Point d'évêques ! point d'évêques ! » Douze prélats intimidés résolurent de s'absenter, et protestèrent contre tout ce qui se ferait pendant leur absence. La chambre des pairs les envoya à la Tour; et, bientôt après, les autres évêques se retirèrent du parlement.

Dans ce déclin de la puissance du roi , un de ses favoris, le lord Digby, lui donna le fatal conseil de la soutenir par un coup d'autorité. Le roi oublia que c'était précisément le temps où il ne fallait pas la compromettre. Il alla lui-même dans la chambre des communes pour y faire arrêter cinq sénateurs les plus opposés à ses intérêts, et qu'il accusait de haute trahison. Ces cinq membres s'étaient évadés; toute la chambre se récria sur la violation de ses privilèges. Le roi , comme un homme égaré qui ne sait plus à quoi se prendre, va de la chambre des communes à l'hôtel-de-ville lui demander du secours; le conseil de la ville ne lui répond que par des plaintes contre lui-même. Il se retire à Windsor; et là, ne pouvant plus soutenir la démarche qu'on lui avait conseillée, il écrit à la chambre basse « qu'il se désiste de ses différentes procédures contre ses membres , et qu'il prendra au moins autant de soin des privilèges du parlement que de sa propre vie. » Sa violence l'avait rendu odieux , et le pardon qu'il en demandait le rendait méprisable.

Ija chambre basse commençait alors à gcmvemer

ET DK LA. HOBT DE CHARLES I . 399

l'état. Les pairs sont en parlemeat ^u/* eux-mêmes; c'est l'ancien droit des barons et des seigneurs de fiefs ; les communes soqt en parlement pour les villes et les boui^ dont elles sont dou-tées. Le peuple avait bien [Jus de confiance dans ses députés , qui le représenteut , que dans les pairs. Ceux-ci , pour regagner le o^t qu'ils perdaient insensiblement, entraient dans les sentiments de la nation, et soutenaient l'autcHîtë d'un parlement dont ils étaient originairement la partie principale.

Peadaat cette anarchie, les rebelles d'Irlande triomphait, et, teints du sang de leurs compatriotes, ils ^autorisent encore du nom du roi , et surtout de celui de la reine sa femme , parce-qu'elle était catholique. Les deux chambres du parlement proposent d'armer les milices du royaume, bien entendu qu'elles ne mettront à leur tête que des officiers dépendants du parlement. On ne pouvait rien faire, selon ta loi, au sujet des milices sans le consentement du roi. Le parlement s'attendait bien qu'il ne sous-crirait pas à un établissemeot fait contre lui-même. Ce prince se retire, ou plutôt fuit vers le nord d'Angleterre. Sa femme, Henriette de France, fille de Henri IV, qui avait pre^ que toutes les qualités du roi son père, l'activité et Fîntrépidité , l'insinuation et même la galanterie, secourut en héroïne un époux à qui d'ailleurs elle était infidèle. Elle vend ses meubles et ses pierreries, emprunte de l'argent en Angleteire , en Hollande , donne tout à son mari, passe en Hollande elle-même pour solliciter des secours par le moyen de la princesse Marie, sa fille, fernow du prince d'Orange. Elle né-

D,s,i,7ertbyGoot^le

3oO CHAP. CLXXX. DMS MALHEURS

gode dans les cours du Nord ; elle cherche partout de l'appui, excepté dans sa patrie, où le cardinal de Richelieu, son eonemi, et le roi «on frère, étaient mourants.

La guerre civile n'était point encore déclarée. Le parlement avait de son autorité mis un gouv^aeur, nommé le chevalier Hotham, dans Hull, petite ville maritime de la province d^ork. Il y avait depuis longtemps des magasins d'armes et de munitions. Le roi s'y transporte, et veut y entrer. Hotham fait fermer les portes, et conservant encore du respect pour la personne du roi, il se met à genoux sur tes remparts, en lui demandant pardon de lui désobéir.-Oa lui résista depuis moins respectueusement. Les manifestes du roi et du parlement inondent l'Angleterre. Les s«gneurs attachés au roi se rendent auprès de lui. Il fait venir de Londres te grand sceau du royaume, sans lequel on avait ci-u qu'il n'y a point de loi; mais les lois que te parlement f&sait contre lui n'en étaient pas moins promulguées. Il arbora son étendard royal à Nottingham; mais cet étendard ne fut d'abord entouré que de quelques milices sans armes. Enfin, avec les secours que lui fournit la reine sa femme, avec tes présents de l'université d'Oxford qui lui donna toute son argenterie, et avec tout ce que ses amis loi fournirent, il eut une armée d'environ quatorze mille hommes.

IjC parlement, qui disposait de l'argent de la nation, en avait une plus considérable. Charles protesta d'abord, en présence de

la sienne, qu'il a maintiendrait u les lois du royaume, et les privilèges mêmes du par-

D,s,i,7ertbyGoot^le

RT nE LA AORT DE CHAULES I". 3<>1

a Icmffflt armé contre lui , et qu'il vivrait et mourrait « dans la véritable religion protestaote. » C'est ainn 4]ue les princes, en fait de religion, obéissent ptuB auK peuples que les peuples ne leur obéissent. Quand une fois ce qu'oo appelle le dogme est enraciné dans une nation, il faut que le souverain dise qu'il mourra pour ce dogme. Il est plus aisé de tenir ce discours que d'éclairer le peuple'.

Les armées du roi fiirent presque toujours commandées parle prince Robert, frère de l'infortuné Frédéric, électeur palatin, prince d'un grand courage, renommé d'ailleurs pour ses connaissances dans la physique, dans laquelle il fit des découvertes.

(i64a) Les combats de Worcester et d'Edge-hill furent d'abord favorables à la cause du roi. Il s'avança jusqu'au près de Londres. La reine sa femme lui amena de Hollande des soldats, de l'artillerie, des armes, des munitions. Elle repartit sur-le-champ pour aller cherdier de nouveaux secours, qu'elle amena qud-

■ Le dernier puii icreit h plus nobte et le plus itr. Les prioces odI cni tùn un gnnl trait de ptriitique, eu K parait li'uD zèle religieux; et ib n'eut bit par là que te noetlre ihoa la dépendance dei bnatiques de leur ■ wte,et auorer «m partis politiques, soulevés contre eux, l'appui du EuAtiaoe de tontes W antrei ; or cet appui kuI a pa donner i re> partis h iortf. de rsBit«r k l'autorité rojak, ou de la délniire.

j^J n'ot pat miine néceuaire, pour la iireté et l'indépeadance d'an prince, qu'a l'occupe directement dii soin d'écUirer ses sujets; il suffit qu'il oene de protéger, et surtonl de payer ceux dont le métier est de le trenaper.

Dau£ l'état actuel de l'Eun^, tonte révolution (ffompte est impouibte, à moint que le fanatiime religieux n'en soit un des motifs. Ainsi tous les soin* que prend un prince pour protéger la religion , et empêcher le peuple de se- MOer le joug des prêtre), n'ont d'autre eRet que de conacrre aux foMieux de Ml éuta le teul mojoy de renverser ion trAnc, qn'ib puiuaient emplo^rer

D,s,i,7ert"byGoot^le

30a CHA.P. CLXXX. DES HALBSDBS

ques moiâ après. On reconnaissait dans cette acUvité courageuse la fille de Henri FV. Les parlementaires ne furent point découragés; ils sentaient leurs ressources : tout vaincus qu'ils étaient y ils agissaient comme des maîtres contre lesquels le roi était révolté.

Ils condamnaient à la mort , pour crime de liaute trahison , les sujets qui voulaient rendre au roi des villes; et le roi ne voulut point alors user de représailles contre ses piisonniers. Cela seul peut justifier, aux yeux de la postérité, celui qui fut si criminel aux yeux de son peuple. Les politiques le justifient moins d'avoir trop négocié, tandis qu'il devait, selon eux, profiter d'un premier succès, et n'employer que ce courage actif et intrépide qui seul peut finir de pareils débats.

(1643) Charles et le prince Robert, quoique battus à Newbury, eurent pourtant l'avantage de la campagne. Ijc parlement n'en fut

que plus opiniâtre. On voyait, ce qui est très rare, une compagnie plus ferme et plus inébranlable dans ses vues qu'un roi à la tête de son armée.

Les puritains, qui dominaient dans les deux chambres, levèrent . enfin le masque; ils s'unirent solennellement avec l'Ecosse , et signèrent (1643) le fameux convenant, par lequel ils s'engagèrent à détruire l'Épiscopat. Il était visible, par ce convenant, que l'Ecosse et l'Angleterre puritaines voulaient s'ériger en république : c'était l'esprit du calvinisme. Il tenta long-temps en France cette grande entreprise ; il l'exécuta en Hollande : mais en France et en Angleterre,

D, s, i, 7ertbyGoot^le

ET DE LA. KORT UIÏ CHARLES I". 303

on ne pouvait arriver à ce but si clavier aux peuples qu'à travers des flots de sang.

Tandis que le presbytérianisme armait ainsi l'Angleterre et l'Ecosse, le catholicisme servait encore de prétexte aux rebelles d'Irlande , qui , teints du sang de quarante mille compatriotes , continuaient à se défendre contre les troupes envoyées par le parlement de Londres. Les guerres de religion, sous Louis XIII, étaient toutes récentes, et l'invasion des Suédois en Allemagne, sous prétexte de religion, durait encore dans toute sa force. C'était une chose bien déplorable que les chrétiens eussent cherché, durant tant de siècles, dans le dogme, dans le culte, dans la discipline, dans la hiérarchie, de quoi ensanglanter presque sans relâche la partie de l'Europe où ils sont établis.

La fureur de la guerre civile était nourrie par cette austérité sombre et atroce que les puritains affectaient. Le parlement prit ce temps pour faire brûler par le bourreau un petit livre du roi Jacques I^{er}, dans lequel ce monarque savant soutenait qu'il était permis de se divertir le dimanche après le service divin. On croyait par là servir la religion et outrager le roi régnant. Quelque temps après, ce même parlement s'avisa d'indiquer où joindre le jeûne par semaine, et d'ordonner, qu'on payât la valeur du repas qu'on se retranchait, pour subvenir à la guerre civile. L'empereur Rodolphe avait cru se soutenir contre les Turcs par des aampnes¹. Le parti parlementaire essaya dans les Indes de vaincre par des jeûnes.

¹ Voyez l'Appendice. CH. III. B.

Jeûne, Gout² le

² CHAP. CLXXX. DES MALHEURS

De tant de troubles qui ont si souvent bouleversé l'Angleterre avant qu'elle ait pris la forme stable et heureuse qu'elle a de nos jours, les troubles de ces années, jusqu'à la mort du roi, firent les siècles où l'excès du ridicule se mêla aux excès de la fureur. Ce ridicule, que les réformateurs avaient tant reproché à la communion romaine, devint le partage des presbytériens. Les évêques se conduisirent en lâches ; ils devaient mourir pour défendre une cause qu'ils croyaient juste : mais les presbytériens se conduisirent en insensés ; leurs habillements³ leurs discours, leurs basses allusions aux passages de l'Évangile, leurs contorsions, leurs sermons, leurs prédictions, tout cela eût mérité, dans des temps plus tranquilles, d'être joué à la foire de Londres, si cette farce n'avait pas été trop dégoûtante. Mais malheureuse-

meot l'sbaurdîté de ces fanatiques se joignait à la fureur : les mêmes hommes dtmt les en&nts se seraient moqués, impri- maient la terreur en se baignant dans le sang; et ils étaient à-la- fois les plus fous de tous les hommes et les plus redoutables.

Il ne faut pas croire que dans aucune des factions, ni en Angle- terre, ni en Irlande, ni en Ecosse, ni auprès du roi, ni parmi ses ennemis, il y eût beaucoup de ces esprits déliés qui, dégagés des préjugés de leur parti , se servent des erreurs et du fiuuitisme des autres pour les gouverner; ce n'était pas là le génie de ces na- tions. Presque tout le monde était de bonne foi dans le parti qu'il avait embrassé. Ceux qui en changeaient pour des mécontente- ments particuliers, changeaient presque tous avec hauteur. I^es
în-

ET SK I^ MORT DE CHARLES I". 30S

dépendants étaient les seuls qui cachassent leui's desseins : premièrement , parcequ'étaat à peine comptés pour chrétiens, ils auraient trop révolté les autres sectes; en second lieu, parcequ'ils avaient des idées fanatiques de l'égalité primitive des hommes , et que ce, système d'égalité choquait trop l'ambition des Mitres.

Une des grandes preuves de cette atrocité inflexible répandue alors dans les esprits, c'est le supplice de l'archevêque de Cantor- béry, Guillaume Laud, (}ui, après avoir été quatre ans en prison , fut enfin condamné par le parlement Le seul crime bien constaté qu'on lui reprocha était de s'être servi de quelques cérémonies de l'Église romaine en consacrant une église de Londres. La sen- tence porta qu'il serait pendu, et qu'on lui arracherait le cœur pour lui en battre les joues; supplice ordinaire des traîb^s : on lui fit grâce en lui coupant la tête.

Charles , voyant les parlements d'Angleterre et d'Ecosse réunis contre lui , pressé entre les armées de ces deux royaumes, crut devoir faire au moins une trêve avec les catholiques rebelles irlandais, afin d'engager à sa cause une partie des troupes anglaises qui servaient dans cette île. Cette politique lui réussit. Il eut à son service non seulement beaucoup d'Anglais de l'armée irlandaise, mais encore un grand nombre d'Irlandais, qui vinrent grossir son armée. Alors, le parlement l'accusa hautement d'avoir été l'auteur de la rébellion irlandaise et du massacre. Malheureusement ces troupes nouvelles, sur lesquelles il devait tant compter, furent entièrement défaites par le lord Fair-

Ehà Hin LU Mraums. TV. lo

j-,Goot^le

306 CHIP. CLXXX. DES MIUIEORS

fax, l'un des généraux partemeatAires (1644) et il

ne resta au roi que la douleur d'avoir donné à ses

Irlandais le prétexte de l'accuser d'être complice des

Irlandais.

Il menaçait d'infortune en infortune. Le prince Robert, ayant soutenu long-temps l'honneur des armes royales, est battu auprès d'York, et son armée est dissipée par Manchester et Fairfax (1644)- Charles se retire dans Oxford, où il est bientôt assiégé. La reine fuit en France. Le danger du roi excite, non la vérité, mais les amis à faire de nouveaux efforts. Le siège d'Oxford fut levé. Il rassembla des troupes ; il eut quelques succès. Cette apparence de fortune ne dura pas. Le parlement était toujours en état de lui

opposer une armée plus forte que la sienne. Les généraux Essex, Manchester, et Waller, attaquèrent Charles à Newbury, sur le chemin d'Oxford. Cromwell était colonel dans leur armée; il s'était déjà su connaître par des actions d'une valeur extraordinaire. On a écrit qu'à cette bataille de Newbury (4 octobre 1644) il fut le corps que Manchester commandait ayant plié, et Manchester lui-même étant entraîné dans la fuite, Cromwell courut à lui, tout blessé, et lui dit, « Vous vous avez trompé, milord; ce n'est pas de ce côté que sont les ennemis »; qu'il le ramena au combat, et qu'enfin en ne dut qu'à Cromwell le succès de cette journée. < Ce qui est certain, c'est que Cromwell, qui commençait à avoir autant de crédit dans la chancellerie des communes qu'il avait de réputation dans l'armée, accusa son général de n'avoir pas fait son devoir.

Le penchant des Anglais pour des choses inouïes

ET DE LA MOBILITÉ CHANGÈRENT LES I". So-J

tu éclater alors une étrange nouveauté, qui développa le caractère de Cromwell, et <[il fut à-la-fois l'origine de sa grandeur, de la chute du parlement et de l'épi]-> par là, du meurtre du roi, et de la destruction de la monarchie. Cette secte des indépendants commençait à faire quelque bruit. Les presbytériens les plus emportés s'étaient jetés dans ce parti : ils ressemblaient aux quakers, en ce qu'ils ne voulaient d'autres prêtres qu'eux-mêmes, ni d'autre explication de l'Évangile que celle de leurs propres lumières ; ils différaient d'eux en ce qu'ils étaient aussi turbulents que les quakers étaient pacifiques. Leur projet chimérique était l'égalité entre tous les hommes : mais ils allaient à cette égalité par la violence. Olivier Cromwell les regarda comme des instruments propres à favoriser ces desseins.

La ville de Londres, partagée entre plusieurs factions , se plaignait alors <lu fardeau de ta guerre civile que le parlement appesantissait sur elle. Cromwell fit proposer à ta chambre des communes , par quelques indépendants, de réformer l'armée, et de s'engage, eux et les pairs, à renoncer à tous les emplois civils et militaires. Tous ces emplois étaient entre les mains des membres des deux chambres. Trois pairs étaient généraux des armées parlementaires. La plupart des colonels et des majors, des trésoriers , des munitionnaires, des Commissaires de toute espèce, étaient de la chambre des communes. Pouvait-on se flatter d'engager par la force de la parole tant d'hommes puissants à sacrifier leurs dignités et leurs revenus? C'est pourtant ce qui arriva dans une seule séance. La

■ D,s,i,7ertbyGoogle

308 CHkP. CLXXX. DBS MALHEURS

chambre des communes surtout fut éblouie de t'id^ de régner sur les esprits du peuple par un désintéressement sans exemple. On appela cet acte acte du renoncement à soi-même. Les pairs hésitèrent; mais la chambre des communes les entraîna. Les lords Essex, Denbigh, Fairfax, Manchester, se déposèrent eux-mêmes du généralat (1645) et le chevalier Fairfax, fils du général , n'étant point de la chambre des communes , fut nommé seul commandant de l'armée.

C'était ce que voulait Cromwell; il avait un empire absolu sur le chevalier Fairfax. Il en avait un si grand dans la chambre, qu'on lui conserva un régiment, quoiqu'il fût membre du parlement; et même il fut ordonné au général de lui confier le commandement de la cavalerie qu'on envoyait alors à Oxford. Le même homme

qui avait eu l'adresse d'oter à tous les sénateurs tous les emplois militaires, eut celle de faire coDso^er dans leurs postes les ofH-ciers du parti da indépendants , et dès-tors on s'aperçut bien que l'armée devait gouverner le parlement. Le nouveau général Fairfax, aidé de Cromwell , réforma toute l'armée, incorpora des régiments dans d'autres , changea tous les corps , établit une discipline nouvelle : ce qui , dans tout autre temps, eût excité une révolte, se fit alors sans résistance. ,

Cette armée, animée d'un nouvel esprit, marcha droit au roi, près d'Oxford; et alors se donna la bataille décisive de Mas^y, non loin d'Oxford. Cromwell, général de la cavalerie, après avoir mis «i dé- Boute celle du roi , revint défaire son infanterie , et eut presque seul l'honneur de cette célèbre journée (14

j-,Goot^le

ÏT OK LA. MODT DE CU&RLES l". 30ç)

juin 1645). L'armée royale, après un grand carnage, iit ou prisonnière ou dispersf^. Toutes les villes se rendirent à Fairfax et à Cronrwe)). Le jeune prince de Galles, qui fiit depuis Charles H, partageant de bonne heure les infortades de son père, fut obligé de s'enfuir dans la petite île de Scilly. Le roi se retira enfin dans Ozfbrd avec les débris de son armée, et demanda au pu-lement la paix, qu'on était bien loin de lui accoi^ der. La chambre des communes insultait à sa disgrâce. Le général avait envoyé à cette chambre la- cassette du roi, trouvée sur le champ de bataille, remplie de lettres de la r^ne sa femme. Quelques unes de ce» lettres n'étaient que des expressions de tendresse et àe douleur. La chambre les lut avec ces railleries tmères qui sont le partage de la férocité.

Le roi était dans Oxford, ville presque sans fortification , entre l'armée victorieuse des Anglais et celle des Ecossais, payée par les Anglais. Il crut trouver sa sûreté dans l'armée écossaise, moins acharnée contre lui. Il se livra entre ses mains ; mais la chambre des communes ayant donné à l'armée écossaise deux cent mille livres sterling d'arrérages, et lui en devant encore autant, le roi cessa dès-lors d'être libre.

(16 février 1645) Les Ecossais le livrèrent au commissaire du parlement anglais, qui d'abord ne sut comment il devait traiter son roi prisonnier. La guerre paraissait finie; l'armée d'Ecosse payée retournait en son pays : le parlement n'avait plus à craindre que sa propre année qui l'avait rendu victorieux. Cromwell et ses indépendants y étaient les maîtres. Ce parlement, ou plutôt la chambre des communes, toute

310 CHAP. CLXXX. DES PARLEMENTS

puissamment encore à Londres et maintenant que le roi allait l'être, voulut se débarrasser de cette armée devenue si dangereuse à ses maîtres: elle vota d'envoyer une partie en Irlande, et de licencier l'autre. On peut bien croire que Cromwell ne le souffrit point. C'était là le moment de la crise; il forma un conseil d'officiers, et un autre de simples soldats nommés agitateurs,, qui d'abord firent des remontrances, «t qui bientôt donnèrent des lois. Le roi était entre les mains de quelques commissaires du parlement , dans un château nommé Holmbury. Des soldats du conseil des agitateurs allèrent l'enlever au [parlement] dans ce château , et le conduisirent à Newmarket.

Après ce coup d'autorité, l'armée marcha vers Londres. Cromwell, voulant mettre dans ses violences des formes usitées, fit ac-

cuser par l'armée onze membres du parlement, ennemis ouverts, du parti indépendant. Ces membres n'osèrent plus , dès ce ni<Hnent , rentrer dans la eliambre. La ville de Londres ouvrit enfin les yeux, mais trop tard et trop iuutilement , sur tant de malheurs; elle voyait un parlement oppresseur opprimé par l'armée, son roi ci^tif entre les mains des soldats, ses citoyens exposés. I^e conseil de ville assemble ses milices, on entoure à la Itâte Londres de retranchements; mais l'armée étant arrivée auxp<Hles, Londres les ouvrit, et se tut. Le parlement remit la tour au général Fairfax (1647), remercia l'armæ d'avoir désobéi, et lui donna de l'argent.

Il restait toujours à savoir ce qu'on forait du ra |Kisonnier, que les indépendants avaient transféré à la ■ maison royale de Hampton-court. Cromwell d'un colé,

j-,Goot^le

ET HE LA MOaT DK CHARLES I . 31 I

les presbytétiens de l'autre, traitaient secrètemNit avec lui. Les Écossaii lui proposaient de l'enlever. Charles, craignant également tous les partis, trouva te moyen de s'enfuir de Hampton-court et de passer dans l'île de Wight , où U crut trouver un asile , et où ' il ne trouva qu'une nouvelle prison.

Dans cette anarchie d'un parlement factieux et m^ prisé, d'une ville divisée , d'une armée audacieuse, d'un roi fugitif et prisonnier, le même esprit qui animait depuis long-temps les indépendants saisit tout- >coup plusieurs soldats de l'armée; ils se nommèrent les aplanisseurs, nom qui signifiait qu'iU. voulaient tout mettre au niveau, et ne reconnaître aucun maître au-dessus d'eux, ni dans l'armée, ni dans l'état, ni dans l'Église. Ils ne fe-

saient que ce qu'avait fait la chambre des communes: ils imitaient leurs ofBcin^, et leur droit paraissait aussi bon que celui des autres; leur nf»ntwe était coosidô^ble. Cromicell, voyant qu'ils étvent d'autant plus dangereux qu'ils se servaient de see pnnicipes, et qu'ils allaient lui ravir le fruit de tant de politique et de tant de travaux , prit tout d'un coup le parti de les eiLtemûner au péril de sa vie. Un jour qu'ils s'assemblaient il marche à eux , \ U tête de son régiment des Frvres rouges, avec lesquels il avait toujours été victorieux, leur demande au nom de Dieu ce qu'ils veulent, et les charge avec tant d'impétuosité , qu'ils résistèrent à peine. U en fit pendre plusieurs, et dissipa ainsi une faction dont le crime était de l'avoir imité.

Cette action augmenta encore son pouvoir dans l'aruiée, dans le parlement , etdaDsTjondres.Lerlievaliec

D,s,i,7ertbyGoogIe

3l3 CUAP. CLZXX. DES KALHECRS

Fairfax était toujours général , mais avec bien moins de crédit que Jui. Le roi, prisonnier dansHle de Wight, ne cessait de faire des pn^HMitions de paix, conune s'il eût fût encore la guerre, et comme si cm eût voulu l'écouter. Le duc d'York, un de sea fils, qui fut d^Miis Jacques II, âgé alors de quinze ans, prisonnier au palais de Saint-Jantee , se sauva pins heureuseraent de sa prison que son père ne s'était sauvé de Hampttncourt: il se retira en Hollande; et quelques partisans du roi ayant dans ce t«mp»4à même gagné une partie de la flotte anglaise, cette flotte fit .voile au pc»! de Ja Brille où oe jeune prince était retiré. Le prince de Galles, son frère, et lui, montèrent sur cette flotte pour aller au secours de leur père, et ce secours h&ta sa perte.

Les Écossais, honteux de passer (bns l'Europe pour avoir vendu leur maître, assemUaient de loin quelques troupes en sa faveur. Plusieurs jeunes seigneurs les secondaient en Angleterre. Cromwell marche à eux à grandes journées , avec une partie de l'armée. Il les défait entièrement à Preston, (1648) et prend prisonnier le duc Hamilton, général des Écossais. La ville de Colchester, dans le comté d'Essex , ayant pris le parti du roi, se rendit à discrétion au général Fairfax; et ce général fit exécuter à ses yeux, comme des traîtres, plusieurs seigneurs qui avaient soulevé 1» ville en faveur de leur prince.

Pendant que Fairfax et Cromwell achevaient ainsi de tout soumettre, le parlement, qui craignait cnc(H« plus Cromwell et les indépendants qu'il n'avtût craint le roi , commençait à traiter avec lui , et «Perchait tous

j-,Goot^le

ET DE LA. MOUT DE CHAULES I". 31 3

les moyens possibles de se délivrer d'une armée dont il dépendait plus que jamais. Cette armée, qui revenait triomphante , demande enfin qu'on mette le roi en justice, comme la cause de tous les maux, que ses principaux partisans soient punis , qu'on ordonne h ses enfants de se soumettre, sous peine d'être déclarés traîtres. Le parlement ne répond rien; Cromwell se &it présenter des requêtes par tous les régiments de sbn armée, pour qu'on fesse le procès au roi. Le général Fair&x, assez aveuglé pour ne pas voir qu'il laissait pour Cromwell, fait transférer le monarque prisonnier de l'île de Wight au château de Hurst, et de là à Windsor, sans daigner seulement en rendre cnnpte au parlement. Il

mène l'armée à Ix)ndres, saisit tous les postes, oblige la ville de payer quarante mille livres sterling.

Le lendemain la cbambre des communes veut s'assembler ; elle trouve des soldats à la porte , qui chassait la plupart de ces membres presbytériens, les andens auteurs de tous les troubles dont ils étaient alors les victimes; on ne laisse entrer que tes indépendants et les presbytériens rigides, ennemis toujours implacables de la royauté. Les membres exclus protestent; on déclare leur fhvtestation séditeuse. Ce qui restait de ta chambre des communes n'était plus qu'une troupe de bourgeois esclaves de l'année; les officiers, membres de cette chamln^, y dominaient; la ville était asservie à l'armée; et ce même conseil de ville, qui naguère avait pris le parti du roi , dirigé alors par les vainqueurs , demanda par une requête qu'on lui fit son procès.

3l4 CnAP. CLXXX. DES HALHEUHS

La ciumbre des communes établit un comité de trente-huit persoDoes, pour dresser contre le roi des accusations juridiques : on érige une cour de justice nouvelle, composée de Fairfax, de Cromwelt, d'ireton , gendre de Croaiwell , de Waller, et de cent quaraute-sept autres juges. Quelques pairs qui s'assemblaient encore dans la diambre haute seulement pour L) forme, tous les autres s'étant retirés, fiirent sommés de joindre leur assistance juridique à cetl£ chanw bre illégale; aucun d'eux n'y voulut consentir. Leur i-efus n'empéclia point la nouvelle cour de justice de continuer ses proctîdures.

Alors la cliambre basse déclara enBn que le pouvoir souverain réside originellement dans le peuple, et que les représentants du peuple avaient l'autorité légitime : c'était une question que l'ar-

mée jugeait par l'organe de quelques citoyens; c'était renverser toute la constitution de l'Angleterre. La nation est, à la vérité, représentée légalement par la chambre des communes; mais elle l'est aussi par un roi et par les pairs. On s'est toujours plaint dans les autres états, quand on a vu des particuliers jugés par des commissaires; et c'étaient ici des commissaires nommés par la moindre partie du parlement, qui jugeaient leur souverain. Il n'est pas douteux que la chambre des communes ne crût en avoir le droit; elle était composée d'indépendants, qui pensaient tous que la nature n'avait mis aucune différence entre le roi et eux, et que la seule qui subsistait était celle de la victoire. Les Mémoires de Ludlow, colonel alors dans l'armée, et l'un (les juges, font voir combien leur Gerté était flattée

ET DE LA. Uenr DE CRABLES l". 315

en secret de condamner en maîtres celui qui avait été le leur. Ce même Ludlow, presbytérien rigide, ne laisse pas douter que le fanatisme n'eût part à cette catastrophe. Il développe tout l'esprit du temps, en citant ce passage de l'ancien Testament : « Le pays « ne peut être purifié de sang que par le sang de celui « qui l'a répandu. >

(Janvier 1648) Enfin Fairfax, Cromwell, les juifs; pendant, les presbytériens, croyaient la mort du roi nécessaire à leur dessein d'établir une république. Cromwell ne se flattait certainement pas alors de succéder au roi; il n'était que lieutenant-général dans une armée pleine de factions. Il espérait, avec grande raison, dans cette armée et dans la république, le se voir attaché à ses grandes actions militaires et à son ascendant sur les esprits; mais s'il avait formé dès lors le dessein de se faire reconnaître pour le souverain de trois royaumes, il n'aurait pas mérité de

l'être. L'esprit humain, dans tous les genres, ne marche que par degrés, et ces degrés amènent nécessairement l'élévation de Cromwell, qui ne la dut qu'à sa valeur et à la fortune.

Charles I^{er}, roi d'Ecosse, d'Angleterre et d'Irlande, fut exécuté par la main du bourreau, dans la place de Whitdiall (le 30 février 1649) ; son corps fut transporté à la chapelle de Windsor, mais on n'a jamais pu le retrouver. Plus d'un roi d'Angleterre avait été dé-

claré innocent par le parlement; mais les femmes de misérables avaient péri par le dernier supplice ; des commissaires anglais avaient jugé à mort le roi d'Ecosse, Marie Stuart, sur laquelle ils n'avaient d'autre droit que celui des brigands sur ceux qui tombent entre leurs mains; mais on n'avait vu encore aucun peuple faire périr son propre roi sur un échafaud, avec l'appareil de la justice. Il faut remonter jusqu'à trois cents ans avant notre ère pour trouver dans la personne d'Agis, roi de Lacédémone, l'exemple d'une pareille catastrophe'.

D, s, i, 7ertbyGoot^le

CBiLP. CLXXX. DE CHARLES I

posé anciennement par des arrêts du parlement; des femmes de misérables avaient péri par le dernier supplice ; des commissaires anglais avaient jugé à mort le roi d'Ecosse, Marie Stuart, sur laquelle ils n'avaient d'autre droit que celui des brigands sur ceux qui tombent entre leurs mains; mais on n'avait vu encore aucun peuple faire périr son propre roi sur un échafaud, avec l'appareil de la justice. Il faut remonter jusqu'à trois cents ans avant notre ère pour trouver dans la personne d'Agis, roi de Lacédémone, l'exemple d'une pareille catastrophe'.

CHAPITRE CLXXXI

De CroniHell

Après le meurtre de Chartes I", la chambre des communes défendit, sous peine de mort, de recon-

■ On ■ comerré le> acia de celte procédure. Ud tribunt^d lé[^]limc qai coBduniKnit un gaumnaitl im mois de Bicitre, air nue pareille ioHnicioD , commettrait un acte de tyrannie : et si on ajoute que ni suinnt le droit particnlier d'Angleterre, ni (en lupposant alors la Anglais absolument libres) nùvint aucun principe de droit pafalic qu'un bomme de bou sent poitae adoietire, ce tribunal ne pouvait £tr« re[^]u[^] oomme légiline, sa auro une Idée juste de ce jugement extraordinaire.

Cbartes répondit avec une modération el une fermeté qui honorent n ménioire, et qui contraient avec l> dureté et la maimiK foi de KS jt[^]OL

On prétend que des T<deurs de grands diemins se sont avisés qudqudois de condamner en cérémonie , avant de les assassiner, des juges qui étaient tombé* entre leurs maiiu. Kien ne ressemble mieux i la conduite de Cronimll et de aea amis. D a bln toute l'atroalé du lanatisme pour que cette sentence ne aoulcTit point tous les putis , et que l'indignatian géoénle n'ca rendit pas reaéculiou impossible ; et le bOatisioe seul eu a pu âtire l'apologie. 1t.

CHAP. CLXXXI. DE CROHWEIX. Zf]

naître pour>rot ni soa Bis ni aucun autre. £lle abolit la chambre haute, où il ne siégeait plus que sme pairs du royaume, et resta ainsi souveraine en apparence de l'Angleterre et de l'Irlande.

Cette chambre, qui devait être composée d£ cinq cent tr[^]ze membres, ne l'était alors que d'environ , quatre-vjnfts. Elle fit un

nouveau grand sceau , sur lequel étaient gravés ces mots : Le parlement de la république d'Angleterre. On avait déjà abattu la statue du roi, élevée dans la Bourse de Londres, et on avait mis en sa place cette inscription : Charles le dernier roi et le premier tyran.

Cette même chambre condamna à mort plusieurs seigneurs qui avaient été faits prisonniers en combattant pour le roi. Il n'était pas étonnant qu'on violât les lois de la guerre , après avoir violé celles des nations; et pour les enfreindre plus pleinement encore, le duc Hamilton, Écossais, fut du nombre des condamnés. Cette nouvelle barbarie servit beaucoup à déterminer les Écossais à reconnaître pour leur roi Charles II; mais en même temps, l'amour de la liberté était si profondément gravé dans tous les cœurs qu'ils bornèrent le pouvoir royal autant que le parlement d'Angleterre l'avait limité dans les premiers troubles, L'Irlande reconnaissait le nouveau roi sans conditions. Cromwell alors se fit nommer gouverneur d'Irlande (1649) : il partit avec l'élite de son armée, et fut suivi de sa fortune ordinaire.

Cependant Charles II était rappelé en Ecosse par le parlement, mais aux mêmes conditions que ce parlement écossais avait faites au roi son père. On vou-

318 CBAP. CLXXXI. DE CROMWELL.

lait qu'il fût presbytérien , comme les Parisiens avaient voulu que Henri IV, son grand-père, fût catholique. On restreignait en tout l'autorité royale; Charles la voulait pleine et entière. L'exemple de son père n'affaiblissait point en lui des idées qui s'enfantaient dans le cœur des monarques. Le premier fruit de sa nomination au trône d'Ecosse eût déjà une guerre civile. Le marquis de Montrose, héros de son siècle dans ces temps-là par son

attachement à la famille royale et par sa valeur, avait amené d'Allemagne et du Danemark quelques soldats dans le nord d'Ecosse; et, suivi des montagnards, il prétendait joindre aux droits du roi celui de conquête. Il fut défait, prié, et condamné par le parlement d'Ecosse à être pendu à une potence haute de trente pieds, à être ensuite écartelé, et ses membres à être attachés aux portes des quatre principales villes, pour avoir contrevenu à ce qu'on appelait la loi d'aveu, ou convenu presbytérien. Ce brave homme dit à ses juges qu'il n'était fâché que de n'avoir pas assez de membres pour être attachés à toutes les portes des villes de l'Europe, comme des monuments de sa fidélité pour son roi. Il mit même cette pensée en assez beaux vers, en allant au supplice. C'était un des plus agréables-esprits qui cultivassent alors les lettres, et l'âme la plus héroïque qui fût dans les trois royaumes. Le clergé presbytérien le conduisit à la mort en l'insultant et en prononçant sa damnation.

(1650) Charles II, n'ayant pas d'autre ressource, vint de Hollande se remettre à la discrétion de ceux qui venaient de faire pendre son général et son ap-

CHAP. CLXXXI. DE CROATWELL. SIQ

puî, et entra dans Edimbourg par la porte où les membres de Montrose étaient exposés.

La nouvelle république d'Angleterre se prépara dès ce moment à faire la guerre à l'Ecosse, ne voulant pas que dans la moitié de l'île il y eût un roi qui prétendit l'être de l'autre. Cette nouvelle république soutenait la révolution avec autant de conduite qu'elle l'avait faite avec fureur. C'était une chose inouïe, de voir un petit nombre de citoyens obscurs, sans aucun intérêt à leur tête, tenir

tous les pairs du royaume dans l'éloignement et dans le silence, dépouiller tous les évêques, contenir les peuples, entretenir en Irlande enviix>a seize mille combattants et autant en Angleterre, maintenir une grande flotte bien pourvue, et payer exactement toutes les dépenses,, sans qu'aucun des membres de la chambre s'enrichît aux dépens de la nation. Pour subvenir à tant de frais , on employait avec une économie sévère les revenus autrefois attachés à la couronne, et les terres des évêques et des chapitres qu'on vendit pour dix années. EnËu la nation payait une taxe de cent vingt mille livres sterling par mois, taxe dix fois plus forte que cet impôt de la marine que Charles I" s'était arrogé, et qui avait été la première cause de tant de désastres.

Ce parlement d'Angleterre n'était pas gouverné par Cromwell,qui alors était en Irlande avec son gendre Ireton; mais il était dirigé par la faction des indépendants , dans laquelle il conservait toujours un grand crédit. La chambre résolut de faire marcher Une armée contre l'Ecosse, et d'y faire servir Cromwell sous le général Fairfax. Cromwell reçut ordre

3aO CHAP. CLXXXI. UB CHOHWSLL.

de quitter l'Irlande, qu'il avait presque soumise. Le général Fairfax ne voulut point marcher contre l'Ecosse : il n'était point indépendant , mais presbytérien. Il prétendait qu'il ne lui était pas permis d'aller attaquer ses frères, qui n'attaquaient point l'Angleterre. Quelques représentations qu'on lui fît, il d^ meura inflexible , et se démit du généralat pour passer le reste de ses jou^ en. paix. Cette résolution n'ébût point extraordinaire dans un temps et dans un pays où chacun se conduisait suivant ses principes.

(Juin 1650) C'est là l'époque de la grande fortune de Cromwell. Il est nommé général à la place de Fairfax. Il se rend en Ecosse avec une armée accoutumée à vaincre depuis près de dix ans. D'abord il bat les Ecossais à Dunbar, et se rend maître de la ville d'Edimbourg. De là il suit Charles II, qui s'était avancé jusqu'à Worcester, en Angleterre, dans l'espérance que les Anglais de son parti viendraient l'y joindre; mais ce prince n'avait avec lui que de nouvelles troupes sans discipline, (le 3 septembre 1650) Cromwell l'attaqua sur les bords de la Saveme, et remporta presque sans l'assistance la victoire la plus complète qui eût jamais signalé sa fortune. Environ sept mille prisonniers furent menés à Londres, et vendus pour aller travailler aux plantations anglaises en Amérique. C'est, je crois, la première fois qu'on a vendu des hommes comme des esclaves, chez les chrétiens, depuis l'abolition de la servitude. L'armée victorieuse se rend maîtresse de l'Ecosse entière. Cromwell poursuit le roi partout.

L'imagination, qui a produit tant de romans, n'a

non, n'est qu'un jeu d'enfant, Gout le

CHAP. CLXXIII. DE CROMWELL. 3a [

pièce intentée d'aventures plus singulières, ni des dangers plus pressants, ni des extrémités plus cruelles, que tout ce que Charles II essuya en fuyant la poursuite de son père. Il alla tout seul par les routes les moins fréquentées, exténué de fatigue et de faim, jusque dans le comté de Stratford. Là, au milieu d'un bois, poursuivi par les soldats de Cromwell, il se cacha dans le creux d'un chêne, mais il fut obligé de passer un jour et une nuit. Ce chêne servait encore au commencement de ce siècle. Les astronomes l'ont placé dans les constella-

tions du pôle austral, et ont ainsi éternisé la mémoire de tant de malheurs. (Novembre 1650) Ce prince, «*rant de village en village, déguisé, tantôt en postillon , tantôt en bûchaY>n , se sauva enfin dans une petite barque , et arriva en Normandie , après six semaines d'aventures incroyables. Remarquons ici qtie son petit-neveu, Charles Edouard, a éprouvé de nos jours des aventures pareilles, et encore plus inouïes. On ne peut trop remettre ces terribles exemples devant tes yeux des hommes vulgaires qui voudraient inté* Ksser le monde entier à leurs malheurs, quand ils ont été traversés dans leurs petites prétentions, ou dans leurs vains plaisirs.

Cromwelt cependant revint à Londres eu triomphe. La plupart des députés du parlement, leur orateur it leur lète, le conseil de ville, précédé du maire, allèrent au-devant de lui à quelques milles de Londres. Son premier soin, dès qu'il fut dans la ville, fut de porter le parlement à un abus de la victoire dont les Anglais devaient être ftattés. La chambre réunit TÉ-

fMu >un LU Hocuns. IV. ai

CHAP. CLXXXI. DE CHOMWKLL

rosse à l'ÂDgleteire comme un pays de conquête, et abolit la royauté chez les vaincus^ comme elle l'avait exterminée chez les vainqueurs.

Jamais l'Auglet^Te n'avait été plus puissante que depuis qu'elle était république. Ce parlement tout ripublicain forma le projet singulier de joindre les sept Provinces-Unies à l'Angle-

terre, comme il venait d'y joindre l'Ecosse (1651). Le stathoudor, Guillaume D, gendre de Charles I^{er}, venait de mourir, après avoir voulu se rendre souverain en Hollande, comme Charles en Angleterre, et n'ayant pas mieux réussi que lui. Il laissait un fils au berceau, et le parlement espérait que les Hollandais se passeraient de stathouder, comme l'Angleterre se passait de monarque, et que la nouvelle république de l'Angleterre, de l'Ecosse, et de la Hollande, pourrait tenir la balance de l'Europe : mais les partisans de la maison d'Orange s'étant opposés à ce projet, qui tenait beaucoup de l'enthousiasme de ces temps-là, ce même enthousiasme porta le parlement anglais à déclarer la guerre à la Hollande. On se battit sur mer avec des succès balancés. Les plus sages du parlement, redoutant le grand crédit de Cromwell, ne continuaient cette guerre que pour avoir un prétexte d'augmenter la flotte aux dépens de l'année, et de détruire ainsi peu-à-peu la puissance dangereuse du général.

Cromwell les pénétra comme ils l'avaient pénétré : ce fut alors qu'il développa tout son caractère. ■ Je le suis, dit-il au major-général Vernon, poussé à bout « d'indignité qui me fait dresser les cheveux à la tête, si bien se rendit au parlement (30 avril 1653), suivi

CHAP. CLXXXI. DE CROMWELL

d'officiers et de soldats choisis qui s'emparèrent de la porte. Dès qu'il eut pris sa place : « Je crois, dit-il, que ce parlement est assez mûr pour être dissous. » Quelques membres lui ayant reproché son ingratitude, il se met au milieu de la chambrée. Seigneur, dit-il, n'a plus besoin de vous ; il a choisi « d'autres ins-

truments pour accomplir son ouvrage. » Après ce discours fanatique, il les charge d'injures, dit à l'un qu'il est un ivrogne, à l'autre qu'il mène une vie scandaleuse, que l'Évangile les condamne, et qu'ils aient h se dissoudre sur-le-champ. Ses officiers ^ ses soldats entrent dans la chambre, a Qu'on em- «■ porte la masse du parlement, dit-il; qu'on nous déa fasse de cette marotte. » Son major -général, Harrisson , va droit à l'orateur, et le fait descendre de la chaire avec violence. « Vous m'avez forcé , s'écria « Croinwell , à en user ainsi ; car j'ai prié le Seigneur, a toute la nuit, qu'il me fit plutôt mourir que de c commettre une telle action. » Ayant dit ces paroles, il fit sortir tous les membres du parlement l'un après l'autre, ferma la porte luinnéme, et emporta la clef dans sa poche.

Ce qui est bien fim étrange, c'est que le parlement étant détruit avec cette violence, et nulle. autorité législative n'étant reconnue, il n'y eut point de confusion. Cromwell assembla le ctm-seil des officiers. Ce furent eux qui changèrent véritablement la constitution de l'état; et il n'arrivait en Angleterre que ce qu'on a vu dans tous les pays de la terre, ou le fort a donné la loi au bible. Cromwetl fit nommer par ce conseil cent quarantequatre députés du peuple, qu'on

D,s,i,7ertbyGoot^le

3a4 CHAP. CLXXXI. DE CROHWBLL.

prit pour 1a plupart dans les bmitiques et dans lei ateliers des artisans. Le plus accréthté de ce nouven parlement d'Angleterre était un marchand de cuir, nommé Barebone; c'est ce qui fit qu'on appela cette assemblée hparlemeat des Barebones'. Crranirell, e» qualité de général , écrivit une lettre circulaire à tout C88

d'À»ittés , et les somma de venir gouerner l'An* gleterre, l'ËcoMe, et l'Irlande. Au bout de cinq mois, ce prétendu parlement, aussi méprisé qu'incapable , fut obligé de se casser lui-même , et de remettre à nouveau tour le pouvoir souverain au conseil de guerre. Les officiers Seigneurs déclarèrent alors Cromwell protecteur des trois royaumes (sa décembre 1653). On envoya chercher le maire de Londres et les lords. Cromwell fut installé à Whitehall, dans le palais des rois, où il prit dans-le-Ky son logement. On lui donna le titre de d'Acésse, et la ville de Londres l'invita à un festin, avec les mêmes honneurs qu'on rendait aux monarques. C'est ainsi qu'un citoyen obscur du pays de Galles parvint à se faire roi, sous un autre nom, par sa valeur secondée de son hypocrisie.

Il était âgé alors de près de cinquante ans, et m'avait passé quarante ans aucun emploi ni militaire. A peine était-il connu en l'Angleterre, lorsque la chambre des communes, dont il était membre, lui donna une commission de major de cavalerie. C'est de lui qu'il parvint à gouverner la chambre et l'armée, et que, vainqueur de Charles I^{er} et de Charles II, il monta sur leur trône, et régna, sans être roi, avec plus de pouvoir et plus de bonheur qu'aucun roi.

* Cala signifie at / (échamé).

CHAP. CLXXXI. DE CROMWELL. l'ir

Il choisit d'abord, parmi les seuls officiers compas gnons de ses victoires, quatorze conseillers, à chacun «lesquels il assigna mille livres sterling de pension. Les troupes étaient toujours payées un mois d'avance, les magasins fournis de tout; le trésor public, dont il disposait, était rempli de trois cent mille livres sterling : il en avait cent cinquante mille en Irlande. Les Hollan-

dais lui demandèrent la paix, et il eu diota les conditions', qui furent, qu'on lui paioait trois cent mille livres sterling, que les vaisseaux des Provinces-, Unies baisseraient pavillon devant les vaisseaux anglais, et que le jeune prince d'Orange ne serait jamais rétabli dans Les charges de sa ancêtres. C'est ce même prince qui détrôna depuis Jacques II, dont Cromwell. avait détrôné te père.

Toutes les natitms courtisèrent îk l'envi le proteoteur. La France rechercha son alliance contre l'Espagne, et liû livra la ville de Dunkerque*. Ses flottes {Mirent sur les Espagnols la Jamaïque, qui estresté« à l'Angleterre. Lirlande fiit entièrement soumise, et traitée comme un pays de conquête. On donna aux vainqueurs les terres des vaincnis, et ceux qui étaient le plus attachés à leur patrie périrent par la main des bourreaux.

Cromwell, gouvei'Dant en roi , assemblait des par^ lements; mais il s'en rendait le maître, et les cassait à sa volonté. Il découvrit toutes les conspirations contre lui, et prévint tous les soulèvements. Il n'y eut aucun pair du royaume dans ces parlements qu'il

■EnifllS. V(>]relclap.cLiuTri. B.

- Vajra la SUTU dt louit XI f {ckAf. >i).

j-,Goot^le

3ati CHAP. CLXXXI. UE CRUMWKLL.

convoquait : tous vivaient obscurément dans leurs terres. Il eut l'adresse d'engager un de ces parlements k lui offrir le titre de roi (r656), aBn de le refuser et de mieux conserver la puissance réelle. Il menait dans le palais des rois une vie sombre et retirée ,

sans aucun faste, sans aucun excès. Le général Ludiow, aia lieutenant en Irlande, rapporte que, quand le protecteur y envoya son fils, Henri Cromwell, il l'envoya avec un seul domestique. Ses mœurs furent toujours austères; il était sobre, tempérant, économe sans être avide du bien d'autrui, laborieux, et exact dans toutes les affaires. Sa dextérité ménageait toutes les sectes, ne persécutant ni les catholiques ni les anglicans, qui alors à peine osaient paraître; il avait des chapelains de tous les partis; enthousiaste avec les fanatiques, maintenant les 'presbytériens qu'il avait trompés et accablés, et qu'il ne craignait plus; ne donnant sa confiance qu'aux indépendants qui ne pouvaient subsister que par lui, et se moquant d'eux quelquefois avec les théistes. Ce n'est pas qu'il vît de bon œil la religion du théisme, qui, étant sans fanatisme, ne peut guère servir qu'à des philosophes, et jamais à des conquérants.

Il y avait peu de ces philosophes, et il se délassait quelquefois avec eux aux dépens des insensés qui lui avaient frayé le chemin du trône, l'Évangile à la main. C'est par cette conduite qu'il conserva jusqu'à sa mort son autorité cimentée de sang, et maintenue par la force et par l'artifice.

La nature, malgré sa sobriété, avait fixé la fin de sa vie à cinquante-cinq ans. (13 septembre 1658) Il nKW-

CBAP. CLXXXI. DE CHOMWELI. 3^^

rut d'une Bèvre ordinaire, causée probablement par l'inquiétude attachée à la tyrannie; car dans les derniers teni« il craignait toujours d'être assassiné; il ne couchait jamais deux nuits de suite dans la même chambre. Il mourut après avoir nommé Richard Cromwell son successeur. A peine eut-il expiré qu'un de

ses chapelains, presbytérien , nommé Herry, dit aux assistants : « Ne vous alarmez pas^ s'il a protégé le > peuple de Dieu tant qu'il a été parmi nous, il te pro- < tégera bien davantage à présent qu'il est monté au ■ ciel où il sera assis à la droite de Jésus-Christ. » Le fuiatisme était si puissant, et Crom'weil si respecté, que personne ne rit d'un pareil discours.

Quelques intérêts divers qui partageassent tous les esprits, Richard Cromwell fut déclaré paisiblement protecteur dans Londres. Le conseil ordonna des funérailles plus magnifiques que pour aucun roi d'Angleterre. On choisit pour modèle les solennités pratiquées à la mort du roi d'Espagne, Philippe IL II est il remarqua' qu'on avait représenté Philippe II en purgatoire pendant deux mois , dans un appartement tendu de noir, éclairé de peu de flambeaux, et qu'ensuite on l'avait représenté dans le ciel , le corps sur un tt btillant d'or, dans une salle tendue de même, éclairée de cinq cents flambeaux, dont la lumière, renvoyée par des plaques d'argent, égalait l'éclat du soleil. Tout oela fut pratiqué pour Olivier Cromwell : on le vit sur son lit de parade, la couronne en tête et Un sceptre d'or à la main. Le peuple ne fit nulle attention ni à cette imitation d'une pompe catholique , ni a la profusion. I^e cadavre embaume, que Charles H

j-,Goot^le

'iis CHAP. CUCXXI. DK CJIOMWELt.

fit exhumer depuis , et pister an gibet , fut entoré dan*

le tombeau des rois.

CHAPITRE CLXXXII

De riH^eterre «nu Cturle* a

Le second protecteur, Richard Cromwell , a'aysDt

pas les qqaUtés du premier , ne pouvait en avoir la forUine. Son iiceptre n'était point soutenu par l'épée; et n'ayant ni l'intrépidité ni l'hypocrisie d'Olivier, il ne sut ni se faire cnûadre de l'ainée, ni eo imposer aux partis et aux sectes qui divisaient l'Angleterre. Le conseil guerrier d'Olivier CrcHnwelI brava d'abord Richard. Ce nouveau protecteur prétendit s'affermir en convoquant un parlement, dont une chambre, composée d'officiers, représentait les pairs d'Angleterre, et dont l'autre, formée de députés anglais, écossais, et irlandais, représentait les trois royaumes; mais tes chefs de l'armée le forcèrent de dissoudre ce parlement, lis rétablirent eux-mêmes l'ancien parlement qui avait fait couper la tête à Charles I", et qu'ensuite Olivier Cromwell avait dissous avec tant de hauteiv< Ce parlement était tout républicain, aussi bien que l'armée. On ne voulait point de roi ; mais rat ne voulait pas non plus de protecteur. Ce parlement, qu'on appela le croupion (mmp), semblait idolâtre de la liberté; et, malgré son enthousiasme fanatique, il se flattait de gouverner, haïssant également les noms de roi, de protecteur, d'évêques, et de pairs , ne parlant jamais qu'a»

CHA.P. CLXXXII. DE l'aN£LETERB£. 839

nom du peuple. (la mai 1659) Les oEBciers demandèreat à larfois au parlement étabU par eux, que tous les partisans de la œaisoD royale fusseat à jamais prives de leurs emplois , et que Richard Cromwell fût [rivé du protectorat. Ils le traitaient boao-

blement, demandant pour lui vingt mille livres sterling de rente, et huit mille pour sa mère; mais le parlement ne donna à Richard Cromwell que deux mille livres une fois payés, et lui ordonna de sortir dans six jours de la maison des rois; il obéit sans murmure, et vécut en particulier paisible.

On n'entendait point alors parler des pairs ni des évêques. Charles II paraissait abandonné de tout le monde, aussi bien que Richard Cromwell; et on croyait dans toutes les cours de l'Europe que la république anglaise subsisterait. Le célèbre Monk, officier-général sous Cromwell, fut celui qui rétablit le trône; il commandait en Ecosse l'armée qui avait subjugué le pays. Le parlement de Londres ayant voulu casser quelques officiers de cette armée, ce général se résolut à marcher en Angleterre pour tenter la fortune. Les trois royaumes alors n'étaient qu'une anarchie. Une partie de l'armée de Monk, restée en Ecosse, ne pouvait la tenir dans la sujétion. L'autre partie « qui suivait Monk en Angleterre, avait en tête celle de la république. Le parlement redoutait ces deux armées, et voulait en être le maître. Il y avait là de quoi renouveler toutes les horreurs des guerres civiles.

Monk ne se sentant pas assez puissant pour succéder

D, s, i, 7ertby Goot le

330 CHAP. CLXXXII. DE l'ANGLETERRE

der aux deux protecteurs, forma le dessein de rétablir la monarchie royale; et au lieu de répandre du sang, il embrouilla tellement les affaires par ses négociations, qu'il augmenta l'anarchie, et mit la nation au point de désirer un roi. A peine y eut-il du sang répandu. Lambert, l'un des généraux de Cromwell, et des

plus ardents républicains, voulut en vain renouveler la guerre; il fut prévenu avant qu'il eût rassemblée un assez grand nombre des anciennes troupes de Cromwell, et fut battu «t» pris par celles de Monk. On assembla un nouveau parlement. Les pairs, si longtemps oisifs et oubliés, revinrent enfin dans la chambre haute. Les deux chambres reconnurent Charles II pour roi, et il fut proclamé dans Londres.

(8 mai 1660) Charles II, rappelé ainsi en Angleterre, sans y avoir contribué de son consentement, et sans qu'on lui eût fait aucune condition, partit de Bréda, où il était retiré. Il fut reçu aux acclamations de toute l'Angleterre; il ne paraissait pas qu'il y eût eu de guerre civile. Le parlement exhuma le corps d'Olivier Cromwell, d'Ireton son gendre, d'un nommé Bradshaw, président de la chambre qui avait jugé Charles I^{er}. On les traîna au gibet sur la claie. De tous les juges de Charles I^{er}, qui vivaient encore, il n'y en eut que dix qu'on exécuta. Aucun d'eux ne témoigna le moindre repentir; aucun ne reconnut le roi régnant : tous remercièrent Dieu de mourir martyrs pour la plus juste et la plus noble des causes. Non seulement ils étaient de la faction intraitable des indépendants, mais de la secte des anabap-

j-,Goot^le

sous CHARLES II. 331

listes qui attendaient fermement le second avènement de Jésus-Christ, et la cinquième monarchie'.

Il n'y avait plus que neuf évêques en Angleterre, le roi en compléta bientôt le nombre. L'ordre ancien fut rétabli : on vit les plaisirs et la magnificence d'une cour succéder à la triste férocité qui avait régné si longtemps. Charles II introduisit la galanterie

et ses fêtes dans le palais de Whitebal) , souillé du sang de son père. Les indépendants ne parurent plus; les puritains furent contenus. L'esprit de la nation parut d'abord si changé, que la guerre civile précédente fut tournée en ridicule. Ces sectes sombres et sévères, qui Avaient mis tant d'enthousiasme dans les esprits, furent l'objet de la raillerie des courtisans et de toute la jeunesse.

Le théisme, dont le roi fesait une profession assez ouverte, fut la religion dominante au milieu de tant de religions. Ce théisme a fait depuis des progrès prodigieux dans le reste du monde. Le comte de Shaftesbury, le petit-fils du ministre, l'un des plus grands soutiens de cette religion, dit formellement , dans ses Caractéristiques , qu'on ne saurait trop respecter ce grand nom de théiste. Une foule d'illustres écrivains

I OiaHea n eât monlré une meilleure politique en ne permettant auciae recherche contre ces misérables, et en ne leur laissant pas Hiomieur de ■ toorir «TOC un connge qui diminuait l'horreur de leur crime. Il eût Été plus noble de Taincre Cnnowell , que de bire Iraîner sou cadavre sur la daie. Ou a prétendu que Charles n bibiI mitae pa^ dea assosùns pour bire périr qoelqiKS uni des meurtrienqui s'étaient retiré* dans its |iays élnmgen. Cette conduite augmenta li haine du parti qui avait détrAné son père , parti dtnit les restes troublerait son règne , et contribuèreot i l'expuUîou dt sa &-

j-,Goot^le

33a CHAP. CLXxxii. de l'Angleterre «n ont &ât profession ouverte. La plupart des soct* niens se sont enfin rangés à ce parti. On reproche à cette secte si étendue de s'écouter que la raison , et

d'avoir secoué le joug de la foi : il n'est pas possible à un chrétien d'excuser leur indocilité; mais la Bidâité de ce grand tableau que nous traçons de la vie humaine ne permet pas qu'en condamnant leur erreur on ne rende justice à leur conduite. Il faut avouer que de toutes les sectes , c'est la seule qui n'ait point 'troublé la société par des disputes; la seule qui, en se trompant, ait toujours été sans fanatisme : il est impossible même qu'elle ne soit pas paisible. Ceux qui la professent sont unis avec tous les hommes dans le principe commun à tous les siècles et à tous les pays, dans l'adoration d'un seul Dieu; ils diffèrent des autres hommes en ce qu'ils n'ont ai dogmes ni temples, ne cro^nt qu'un Dieu juste, tolérant tout le reste, et découvrant raremrat leur sentiment. Ils disent que cette religion pure est aussi ancienne que le monde; qu'elle était celle du peuple hébreu avant que Moïse lui donnât un culte particulier. Ils se fondent sur ce que les lettrés de ta Chine l'ont toujours professée; mais ces lettrés de la Chine ont un culte public , et les théistes d'Europe n'ont qu'un culte secret, chacun adorant Dieu en particulier, et ne faisant aucun soupule d'assister aux cérémonies publiques : du moins il n'y a eu jusqu'ici qu'un très petit nombre de ceux qu'on nomme unitaires qui se soient assemblés; mais ceux-là se disent chrétiens primitifs plutôt que théistes.

Ijl Société royale de Iiondres, déjà formée, mais

j-,Goot^le

sous CH&RLES il. 333

qui ne s'établit par des lettres-patentes qu'en 1660 , commen-
ça ik adoucir les mœurs en ëcUiraot les esprits. Les beltes4ettres
renaquirent et se perfectionnèrent de jour en jour. On n'avait

guère connu , du temps de Cromwelt , d'autre science et d'autre littérature que celle d'appliquer des passages de l'ancien et du nouveau Testament aux dissensions publiques et ■nz révolutions les plus atroces. On s'appliqua alors àconnaître la nature, et à suivre la route que le chaneelia- Bacon avait montrée. La scieoce des mathématiques fiit portée bientôt à un point que les Archimède o'aunûent pu même deviner. Un grand homme' a connu enfin les lois primitives, jusqu'alors cachées, de la constitution générale de l'univers ; et , tandis que toutes les autres nations se repaissaient de fables, les Anglais trouvèrent les plus sublimes vérités. Tout' ce que les recherches de plusieurs siècles avaient appris en [^jsique n'approchait pas de la seule découverte de la nature de la lumière. Les progrès furent rapides et immenses eu vingt ans; c'est là un mérite, une gloire, qui ne passeront jamais. Le fruit du génie et de l'étude reste; et les efiets de l'ambition, du fanatisme , et des passions , s'anéantissent avec les temps t^ les ont produits. L'eaprit de la naUon acquit sous le règne de Charles II une réputation immortelle, quoique le gouvernement n'eu eût point.

L'esftfit français qui régnait à la cour la rendit aimabk et brillante; mais en l'assujettissant à des BKBurs nouvelles, elle l'asservit aux intérêts de Louis XXV : et le gouvernement anglais, vendu long-

j-,Goot^le

334 CHAP. CLXXXII. DE l'aNGLETERBE

temps à celui de France, fit quelquefois r^retter le temps où l'usurpateur Cromwell rendait sa Datioû respectable.

Le parlement d'Angleterre et celui d'Ecosse rétablis s'empresèrent d'accorder au roi , dans chacun de ces deux royaumes, tout ce qu'ils pouvaient lui donner, comme une espèce de réparation du malheur de son père. Le parlement d'Angleterre surtout, qui seul pouvait le rendre puissant, lui assigna un revenu de douze cent mille livres sterling , pour lui et pour toutes les parties de l'administration, indépendamment des fonds destinés pour la flotte ; jamais Elisabeth n'en avait eu tant. Cependant Charles II, prodigue, fut toujours indigent. La nation ne lui pardonna pas de vendre pour moins de deux cent quarante mille livres sterling Dunkerque, acquise par les négociations et les armes de Cromwell.

La guerre qu'il eut d'abord contre les Hollandais fut très onéreuse, puisqu'elle coûta sept millions et demi de livres sterling au peuple; et elle fut honteuse, puisque l'amiral Kuyter entra jusque dans le port de Chatham, et y brûla les vaisseaux anglais.

Des accidents funestes se mêlèrent à ces désastres : (1665) une peste ravagea Londres au commencement de ce règne, (1666) et la ville presque entière fut détruite par un incendie. Ce malheur, arrivé après la contagion , et au fort d'une guerre malheureuse contre la Hollande, paraissait irréparable; cependant, à l'étonnement de l'Europe, Londres fut rebâtie. En trois années, beaucoup plus belle, plus régulière, plus commode, qu'elle n'était auparavant. Un seul impôt

SODS COARLBS II. 330

SURTOUT le charbon, et l'ardeur des citoyens, suffirent à ce travail immense. Ce fut un grand exemple de ce que peuvent les

hommes, et qui rend croyable ce qu'on rapporte des aDciennes villes de l'Asie et de l'Egypte, construites avec tant de célérité.

Ni ces accidents, ni ces ti'avauz, ni la guerre de 167a contre la Hollaade, ni les cabales dont la cour et le parlement furent remplis , ne déroberent i-ien aux plaisirs et à la gaieté que Chartes II avait amenés en Angleterre , comme les productions du climat de la France, où il avait demeuré plusieurs années. Une maîtresse française, l'esprit français, et surtout l'arg^it de la France, dominaient à la cour.

Maigre tant de changements dans les esprits, ni l'amour de la liberté et de la fection ne changea dans le peuple , ni la passion du pouvoir absolu dans le roi et dans le duc dTork son frère. On vit enfin, au milieu des plaisirs, la confusion, la division, la haine des partis et des sectes , désoler encore les trois royau> mes. Il n'y eut plus, à la vérité, de grandes guerres (»viles comme du temps de Cromwell, mais une suite de complots, de conspirations, de meurtres juridiques ordonnés en vertu des lois interprétées par la haine, et enfin plueurs assassinats, auxquels la nation n'était point encore accoutumée, Jiinestère/U' quelque temps le règne de Charles II. U semblait, par son ca-

' Let éditKHu de 17B1 , 17891 >T]S portcDt Hoininni! le» idi-liona ile KcU Kiat 1» première ob t'iM lue fimutàrmt; c'cit sini dnnte une de* CMTCctioiu mamucritei de t'iutair, qui mit déjl employé le verbe /usMfvr en 1770 daui \a QualUmi tur f Encjclo-pèiit , >u mot Aka {Bteut lar U nanfciaf iT Ancre), et qui ; en i Tfis, t'éuit servi du verbe lafimaltr. Toyei kttiapiitrcxMTidii Prr-rhimiimeilerHuloirt.{Mflaiigr3, inné* 176^.) R.

ractèredoux et aimable, formé pour rendre sa i heureuse, comme it fesait les délices de ceux qui l'approchaient. Cependant le sang coulait sur les échafauds sous ce bon prince comme sous les autres. La rehigion seule fut la cause de tant de désastres , quoique Charles fût ti-ès philosophe.

Il n'avait point d'enfant; et son frîre, hérîti^' présomptif de la courODue , avait embrassé ce qu'on appelle en'Angletâre la seetè papiste , ohiet de Texécration de presque tout le parlement et de la nation. Dii qu'on sut cette défection, la crainte d'avoir un joor UQ pa]Mste pour roi aliéna presque tous les esprits. Quelques malheureux de la lie du peuple, apostés pula faction opposée à la cour, dénoncèrent une conspiration bien plus étrange encore que celle des poudres. Ils aTinnèrent par serment que les papistes devaient tuer le roi , et donner la couronne à son frère ; que le papeGéraentX, daus unecongrégatîmi qu'on appelle de la propa-gande, avait déclaré, en 1675, que)e royaume d'Angleterre appartenait aux papes par un droit imprescriptible; qu'il en donnait la IJeutenance au jésuite Oliva, ■ général de l'ordre; que ce jésuite r^ mettait son autorité au duc d'York, vassal du pape; qu'on devait lever une armée en Angleterre pour détrôner Cliarles II ; que le jésuite La Chaise , confesseur de Louis XIV, avait envoyé dix mille lonis d'or à Londres pour commencer les opérations; que le jésuite Conyers avait acheté un poignard une livre sterling pour assassiner le roi , et qu'on en avait offert dix mille à un médecin pour l'empoisonner. Ils produicaïeni les noms et les commissions de tous les officiers qw

D,s,i,7ertbyGoot^le

sous CHARLES II. 33^

le général des jésuites avait nommé pour commander l'armée papiste.

Jamais accusation ne fut plus absurde, le fameux Irlandais qui voyait à cinquante pieds sous terre; la femme qui accoucha tous les huit jours d'un lapin dans Londres; celui qui promit à Ut ville assemblée d'entrer dans une bouteille de deux pintes; et, parmi nous, l'affaire de notre bulle Unigenitas, nos convulsions, et nos accusations contre les philosophes, n'ont pas été plus ridicules. Mais quand les esprits sont échauffés, plus une opinion est impertinente, plus elle a de crédit.

Toute la nation fut alarmée. La cour ne put empêcher le parlement de procéder avec la sévérité la plus prompte. Il se mêla une vérité à tous ces mensonges incroyables, et dès-lors tous ces mensonges paraissent vrais. Les délateurs prétendaient que le général des jésuites avait nommé pour son secrétaire d'état en Angleterre un nommé Coleman, attaché au duc d'York: on saisit les papiers de ce Coleman, on trouva des lettres de lui au P. La Chaise, conçues en ces termes:

« Nous poursuivons une grande entreprise; il s'agit de convertir trois royaumes, et peut-être de détruire à jamais l'hérésie; nous avons un prince « zélé, etc.. Il faut envoyer beaucoup d'argent au roi: l'argent est la logique qui persuade tout à notre cour. »

Il est évident, par ces lettres, que le parti catholique voulait avoir le dessus; qu'il attendait beaucoup du duc d'York; que le roi lui-même favoriserait les

John Gootle

CHAP. CLXXXII. DE L' ANGLETERRE

catholiques, pourvu qu'on lui donnât de l'argent ; qu'entiques jésuites fesaient tout ce qu'ils pouvoient pour servir le pape en Angleterre. Tout le reste était manifestement faux; les contradictions des délateurs étaient si grossières, qu'en tout autre temps on n'aurait pu, s'empêcher d'en rire.

Mais les lettres de Coleman, et l'assassinat d'un de ses juges, firent tout croire des papistes. Plusieurs accusés périrent sur l'échafaud : cinq jésuites furent pendus et écartelés. Si on s'était contenté de les juger comme perturbateurs du repos public, entretenant des correspondances illicites, et voulant abolir la religion établie par la loi, leur condamnation eût été dans toutes les règles; mais il ne fallait pas les pendre en qualité de capitaines et d'aumôniers de l'armée papale qui devait subjuguier trois royaumes. Le zèle contre le papisme fut porté si loin, que la chambre des communes vota presque unanimement l'exclusion du duc d'York, et le déclara incapable d'être jamais roi d'Angleterre. Ce prince ne confirma que trop, quelques années après, la sentence de la chambre des communes.

L'Angleterre, ainsi que tout le Nord, la moitié de l'Allemagne, les sept. Provinces-Unies, et les trois quarts de la Suisse, s'étaient contentés jusque-là de regarder la religion catholique romaine comme une idolâtrie: mais cette flétrissure n'aurait encore passé nulle part en loi de l'état. Le parlement d'Angleterre ajouta à l'ancien serment du test l'obligation d'abhorrer le papisme comme une idolâtrie.

Quelles révolutions dans l'esprit humain ! Les prof

D,s,i,7ertbyGoot^le

HOUS CHARLES II. 3^9

miers chrétiens accusèrent le sénat de Rome d'adorer des statues qu'il n'adorait certainement pas. Le christianisme subsista trois cents ans sans images; douze empereurs chrétiens traitèrent d'idolâtres ceux qui priaient devant des figures de saints. Ce culte fut reçu ensuite dans l'Occident et dans l'Orient, abhorré après dans la moitié de l'Europe. Enfin Rome chrétienne, qui fonde sa gloire sur la destruction de l'idolâtrie, est inscrite au rang des païens par les lois d'une nation puissante, respectée aujourd'hui dans l'Europe.

L'enthousiasme de la nation ne se borna pas à des démonstrations de haine et d'horreur contre le papisme; les accusations, les supplices, continuèrent.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, ce fut la mort du lord Stafford, vieillard relégué pour l'état, attaché au roi, mais retiré des affaires, et achevant sa carrière honorable dans l'exercice paisible de toutes les vertus. Il passait pour papiste, et ne l'était pas. Les délateurs l'accusèrent d'avoir voulu engager l'un d'eux à tuer le roi. L'accusateur ne lui avait jamais parlé, et cependant il fut cru; l'innocence du lord Stafford parut en vain dans tout son jour; il fut condamné, et le roi ne lui donna sa grâce : faiblesse infâme, dont son père avait été coupable, et qui perdit son père. Cet exemple prouve que la tyrannie d'un corps est toujours plus impitoyable que celle d'un roi : il y a mille moyens d'apaiser un prince; il n'y eu point d'adoucir la férocité d'un corps entraîné par les préjugés. Chaque membre, enivré de cette fureur commune, la reçoit

1 voyez la fin Ju chap. c

340 CHA.P. CLXXXIf. 1>E L'ibNGLETEBRF

et la redouble dans les autres membres, et se porte » l'inhumanité sans crainte, parceque personne ne r^ pond pour le corps entier.

Pendant que les papistes et les anglicans donnaient à Londres cette sanglante scène, les presbytériens d'Ecosse en doiuièrent une non moins absurde et plus abominable. Ils assassinèrent l'archevêque de Saint* André , primat d'Ecosse ; car il y avait eacore des ëv^ues dans ce pays , et l'archevêque de Saint-André avait conservé ses prérogatives. I^es presbytériens assemblèrent le peuple après cette belle action , et la comparèrent hautement dans leurs sermons à celles de Jahet, d'Aod, et de Judith, auxquelles elle ressemblait en effet. Ils menèrent leurs auditeurs, au sortir du sermon , tambour battant, à Glasgow, dont ilss'eniparèrent. Ils jurèrent de ne plus obéir au roi comme chef suprême de l'Eghse anglicane, de ne reconnaître jamais son frère pour roi, de n'obéir qu'au Seigneur, et d'immoler au Seigneur tous les prélats qui s'opposeraient aux saints.

(1679) Le roi fut obligé d'envoyer contre les saints le duc de Moimouth, son Bis naturel, avec une petite armée. Les presbytériens marchèrent contre lui au nombre de huit mille hommes, commandés par des ministres du saint Évangile. Cette armée s'appelait Xarmée du Seigneur. Il y avait un vieux ministre qui monta sur un petit tertre, et qui se fit soutenir les mains comme Moïse, pour obtenir une victoire sûre. L'armée du Seigneur fut mise en déroute dès les prr> miers coups de canon. On fit douze

cents prisonniers. 1^e duc de Monmouth les traita avec humanité; il ne

j-,Goot^ele

sous CHAULES 11. 3^e1

fit pcadi-e que deux prêtres , et donna la liberté k tous les prisonniers qui voulurent jurer de ne plus troubler la patrie au nom de Dieu : neuf cents firent le serment ; trois cents jurèrent qu'il valait mieux obéir ît Dieu qu'aux hommes, et qu'ils aimaient mieux moui-ir que de ne pas tuer les anglit^{ns} et les papistes. On les transporta en Amérique, et leur vaisseau ayant fait naufrage, ils reçurent au fond de ta mer la couronne du martyre.

Cet esprit de vertige dura encore quelque temps en Angleterre , en Ecosse , en Irlande : mais enfin , le roi apaisa tout, moins par sa prudence, peut-être, que par son caractère aimable dont la douceur et les grâces prévalurent, et changèrent insensiblement la férocité atrabilaire de tant de factieux en des mœurs pkis sociables.

Charles II paraît être te premio* roi d'Angleterre qui ait acheté par des pensions secrètes les suffrages des membres du parlement; du moins, dans un pays où il n'y a presque rien de secret, cette méthode n'avait jamais été publique ; on n'avait point de preuve que les rois ses prédécesseurs eussent pris ce parti , qui abrège les difEcultés , et qui prévient les contradictions.

Le second parlement, convoqué en 16^e9, procéda contre dix-huit membres des communes du parlement précédent, qui avait duré dix-huit années. On leur reprocha d'avoir reçu des pensions;

mais comme il n'y avait point de loi <[lui défendît de recevoir des gratifications de son souverain, on ne put les poursuivre.

34^ CHAP. CLXXXII. D£ l'aNGLETERBE

Cependant Charles II, voyant que la chambre des communes, qui avait détrôné et fait mourir son père, voulait déshériter son frère de son vivant 4 et craigoaot pour lui-même les suites d'une telle entre[»ise, cassa le parlement, et régna sans en assembler désormais.

(1681) Tout fut tranquille dès le moment que l'autorité royale et parlementaire ne se choquèrent plus. JjB roi fut réduit enfin à vivre avec économie de s(hi revenu , et d'une pension de cent mille livres sterling, que lui faisait Louis XIV, 11 entretenait seulement quatre mille hommes de troupes, et on lui reprochait cette garde comme s'il eût eu sur pied une puissante armée. Lee rois n'avaient communément, avant lui, que cent hommes pour leur garde ordinaire.

On ne connut alors en Angleterre que deux partis politiques, celui des torys qui embrassaient une soumission entière aux rois, et celui des wliigs qui soutenaient les droits des peuples , et qui limitaient ceux du pouvtnr souvei'ain. Ce dernier parti l'a presque toujours emporté sur l'autre.

Mais ce qui a fait la puissance de l'Angleterre, c'est que tous les paitis ont également concouru , depuis le temps d'Elisabeth , à favoriser le commerce. Le même parlement qui fit couper la tSte h son roi, fut occupé d'établissements maritimes, comme si on eût été dans les temps les plus paisibles. Le sang de Charles I" était encore fumant , quand ce parlement, <juoique presque tout composé de fanatiques , 6t en i650 le fameux acte de la naviga-

tion, qu'on attribue au seul Cromwell, et auquel il n'eut d'autre
\tart que

SOLS CUARLF.S 11. 343

celle d'en être fâché, parceque cet acte, ti-ès préjudiciable aux
Hollandais , fut une des causes de la guerre entre l'Angleterre et
les sept Provinces , et que cette guerre, en portant toutes les
grandes dépenses du " côté de la marine, tendait à diminuer l'ar-
mée de terre, dont Cromwell était général. Cet acte de la naviga-
tion a toujours subsisté dans toute sa force. L'avantage de cet
acte consiste à ne permettre qu'aucun vaisseau étranger puisse
apporter en Angleterre des marchandises qui ne sont pas du pays
auquel appartient le vaisseau ■ .

Il y eut dès le temps de la reine Elisabeth une com- |>aguie
des Indes, antérieure même à celle de Hol-

> On l'ouloit par eux. Me punir les Mslknibù dis guini qu'ils fe-
saient en ^raissail à l'Angleterre les marchands étrangers.
L'économie qu'ils voulaient mettre dans les affaires de trans-
porter de les doubler à un prix plus bas que les négociants na-
tiaux ou les commerçants du pays même dont les denrées
étaient tirées : ainsi cet acte n'eut d'autre effet que de faire payer
aux Anglais les marchandises étrangères un peu plus cher, et
d'augmenter le prix des transports par mer. La jalousie des mar-
chands anglais fit porter cette loi, que l'on a révoquée depuis coar-
mel« fruit d'une profbade politique. M. de Voltaire, qui n'avait
point fait son étude principale des principes du commerce, se
conforme ici à l'opinion commune; mais en parta-

geant cette opinion, il n'en assigne pas K

!, dans l'article suivant, les

>érital^ ouse* de la richeue de l'Angleterre.

Quant à la prime proposée pour encourager l'euportation des grains, elle a lieux inconvénients ; l'un d'elle un itnpdt leié sur la nation, l'autre d'éleicr tm peu U prix majeure dn Ué pour l'Angleterre , comparé ans antres nations; mais ces deux inconvénients sont peu sensibles. Cette loi n'a d'ailleurs aucun avantage qu'une liberté absolue u'eilt procuré plus sûrement et plus complètement encore. Il eal possible cependant que la faiblesse du gouvernement anglais, coolre toute iasurrection populaire, rende tes ramiasiuemeiils peu sûrs. AJors la loi pourrait être un véritable encouragement pour la culture ; mais elle serait alors un remède qu'on oppose à un vice regardé comme incurable; et quelque bon que puisse être ce remède, il vaudrait sUeux n'en avoir p«s besoinL K.

j-,Goot^le

344 CHA.P. CLXXXIf. DE L'AHGLETEItRE

lande , et on en forma encore une nonvetle du temps du roi Guillaume. Depuis 1597 jusqu'en i6ia, les Anglais furent seuls en possession de la pêche de la baleine; mais leurs plus grandes richesses vinrent toujours de leurs troupeaux. D'abord ils ne sur-ent que vendre les laines; mais depuis Ëlizabeth ils manufacturèrent les plus beaux draps de l'Europe. L'agriculture, long-temps négligée, leur a tenu lieu enfin des mines du Potose. La culture des terres a été surtout encouragée, lorsqu'on a commencé, en 1689, à donner des récompenses à l'exportation des grains. Le gouvernement a toujours accordé depuis ce tempslà cinq scheiltngs pour chaque mesure de froment portée à l'étranger,

lorsque cette mesure, qui contient vingt -quatre boisseaux de Paris, ne vaut à Londres que deux livres huit sous sterling. La vente de tous les autrui-grains a été encouragée à proportion ; et dans les derniers temps il a été prouvé dans le parlement que l'exportation des grains avait valu en quatre années cent soixante-dix millions trois cent trente mille livres de France.

L'Angleterre n'avait pas encore toutes ces grandes ressources du temps de Charles II : elle était encore tributaire de l'industrie de la France , qui tirait d'elle plus de huit millions chaque année par la balance du commerce. Les manufactures de toiles, de glaces, de cuivre, d'airain, d'acier, de papier, de chaux même, manquaient aux Anglais : c'est la révocation de l'édit de Nantes qui leur a donné presque toute cette nouvelle industrie.

On peut juger par ce seul trait si les flatteurs de

le Gout

sous CHARLES II. 175

Les Français XIV ont eu raison de le louer d'avoir privé la France de citoyens utiles. Aussi, en 1687, la nation anglaise, sentant de quel avantage lui seraient les ouvriers français réfugiés chez elle, leur a donné quinze cent mille francs d'aumônes , et a nourri treize mille de ces nouveaux citoyens dans la ville de Londres, aux dépens du public, pendant une année entière.

Cette application au commerce, dans une nation guerrière, l'a mise en état de soudoyer une partie de l'Empire contre la France. Elle a de nos jours multiplié son crédit, sans augmenter ses fonds, au point que les dettes de l'état aux particuliers ont monté à cent de nos millions de rente. C'est précisément la situa-

tion où s'est trouvé le royaume de France, dans lequel l'état , sous le nom du roi , doit à peu près la même somme par année aux rentiers et h ceux qui ont acheté des charges. Cette manœuvre, inconnue à tant d'autres nations, et surtout à celles de l'Asie, a été le triste fruit de nos guerres , et le dernier effort de l'industrie politique; industrie non moins (tengereise que la guerre même. Ces dettes de la France et de l'Angleterre sont depuis augmentées prodigieu-

' Le capital nonuniil de la dette de la France est en 1818 (non oompris la nntc Tîgère ni les cautionnements) de quatre milliards quatre crat loiikDl&^euK millimu draxceatcinquante mille fraoci. La dette de l'Angle' tcne eit de TÎnEt et ua milliards troii cent dii-nRuf millions six cent loiiantedii mille &sncs. Bans ces comptes }e met^ decâlc tes fntclians. On peut, lur h dette de l'Anglelerre, consultET l'ouvrage de M. de MontîéiaD, intitulé: Hù-Hiirt cri^^at et raisimnêe Je la iloialion de CAngleUrrt, 1S11-1831; huit Tolumei in-S", et aimi l'ouvrage de M. D. L. Rodcl, intitulé : Qticiùoitr commerciale* , iB3B,in-S°. B.

j-,Goot^le

346 CHA.P. CLXXXIII. DE l'iT&LIE

CHAPITRE CLXXXIIT

De l'Italie, et principalement de Rome, k la fin du seizième siècle. Du concile de Trente. De la réfonne dn calendrier, etc.

Autant la France et rAtlemagae fureot bouleversées à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle, languis-

santes, sans commerce, {M-ivées d«8 arts et de toute police, abaudoonnées à l'anarchie; autant les peuples dlalîc commenc^nt ea général à jouir du repos , et cultivèrent à l'envi les arts (le goût, qui ailleurs étaient ignorés, ou grossièrement exercés. Tfpals et Sicile furent sans révolutions; on n'y eut même aucune inquiétude. Quand le pape Paul IV, poussé par ses neveux, voulut ôter ces deux royaumes à Philippe II, par les armes de Henri II, roi de France , il prétendait les transférer au duc d'Anjou, qui fut depuis Henri IH, moyeimaot vingt mille ducats de tribut annuel au lieu de six mille, et surtout il condition que ses neveux y auraient da principautés considérables et indépendantes.

(le royaume était alors le seul au monde qui fut tributaire. On prétendait que la cour de Rome voulait qu'il cessât de l'être, et qu'il fût enfin réuni au saint-siège; ce qui aurait pu rendre les papes assez puissants pour tenir en maîtres la balance de l'Italie. Mais il était impossible que ni Paul IV, ni toute l'Italie ensemble, ôtassent Naplès à Philippe II, pour l'ôter ensuite au roi de France, et dépouiller les deux plus puissants monarques de la clirt^tienté. L'entreprise de

j-,Goot^le

A. LA. FIS DU SEIZIEME SIÈCLE

Paul IV ne fut qu'une témérité malheureuse. Le fameux duc d'Albe , alors vice-roi de Naples , insulta aux dëoiarcliep de ce pontife, en faisant fondre les cloches et tout le bronze de Bénévent qui appai'tenait au saint-siège, pour en faire des canons. Cette

guerre fut presque aussitôt finie que commencée. Le duc d'Albe se flattait de prendre Rome, comme elle avait été prise sous Charles-Quint , et du temps des Othon , et d'Arnoud , et de tant d'autres ; mais il alla , au bout de quelques mois, baiser les pieds du pontife; on rendit les cloches à Bénévent, et tout fut fiai.

(1560) Ce fut un spectacle affreux, après la mort de Paul IV, que la condamnation de ses deux neveux, le prince de Patliano, et le cardinal Caraffa : le sacré collège vit avec horreur ce cardinal , condamné par tes ordres de Pie IV, mourir par ta corde , comme était meurt le cardinal Soli ' sous Léon X. Mais une action de cruauté ne fit pas un règne cruel , et la nation romaine ne fut pas tyrannisée : elle se plai^it seulement que le pape vendît les charges du palais , abus qui augmenta dans la suite.

(1563) Le concile de Trente fut terminé sous Pie IV d'une manière paisible '. Il ne produisit aucun effet nouveau ni parmi les catholiques qui croyaient tous les articles de foi enseignés par ce concile, ni parmi les protestants qui ne les croyaient pas ; il ne changea rien aux usages des nations catholiques qui adop-

■ Soli s'éunt racheté, ainsi que Voltaire l'a dit au chapitre ou vu, ce bt le (srdiiiBl Fetrucci qu'on pendit dans sa primn. B.

* 1^ nJotioD des di^Mtea et des actes de ce concile se lrau>'C au clw-

3ti6 CUAP. CLXXXIII. DI l'ITAUE

taient quelques règles de discipliae différentes de celles du concile.

La France surtout conserva ce qu'on appelle les libertés de son Église, qui sont en effet les libertés de sa nation. Vingt-quatre ar-

ticles, qui choquent les droits de la Juridiction civile, ne furent jamais adoptés en France : les principaux de ces articles doanaient aux seuls évêques l'administration de tous les hôpitaux, attribuaient au seul pape le jugement des causes criminelles de tous les évêques, soumettaient les laïques en plusieurs cas à la juridiction épiscopale. Voilà pourquoi la France rejeta toujours le concile dans la discipline qu'il établit. Les rois d'Espagne le reçurent dans tous leurs états avec le plus grand respect et les plus grandes modifications, mais secrètes et sans éclat : Venise imita l'Espagne. Les catholiques d'Allemagne demandèrent encore l'usage de la coupe et le mariage des prêtres. Pie IV accorda la communion sous les deux espèces, par des brefs, à l'empereur Maximilien II et à l'archevêque de Mayence; mais il fut inflexible sur le célibat des prêtres. L'histoire des papes en donne pour raison que Pie IV, étant délié du concile, n'en avait plus rien à craindre : « De là » vient, ajoute l'auteur, que ce pape, qui violait les « lois divines et humaines, faisait le scrupuleux sur le « célibat » Il est très faux que Pie IV violât les lois divines et humaines; et il est très évident qu'en conservant l'ancienne discipline du célibat sacerdotal depuis si long-temps établie dans l'Occident, il se conformait à une opinion devenue une loi de l'Eglise. Tous les autres usages de la discipline ecclésiastique

j-, Goot^le

A LA Fin av SEizième siècle. 34^

particulière à l'Allemagne subsistèrent Les questions préjudiciables à la puissance séculière ne réveillèrent plus ces guerres qu'elles avaient autrefois fait naître. Il y eut toujours des difficultés, des épines, entre la cour de Rome et les cours catholiques : mais le sang ne coula point pour ces petits démêlés. L'interdit de

Venise sous Paul Y a été depuis la seule querelle éclatante. Les guerres de religion en Allemagne et en France occupaient alors assez ; et la cour de Rome ménageait d'ordinaire les souverains catholiques , de peur qu'ils ne devinssent protestants. Malheureusement aux princes faibles, quand ils avaient en tête un prince puissant comme Philippe, qui était le maître au conclave !

Il manqua à l'Italie la police générale : ce fut là son véritable fléau. Elle fut infestée long-temps de brigands au milieu des arts et dans le sein de la paix , comme la Grèce l'avait été dans les temps sauvages. Des frontières du Milanais au fond du royaume de Naples , des troupes de bandits , courant sans cesse d'une province à une autre, achetaient la protection des petits princes, ou les forçaient à les tolérer. On ne put les exterminer dans l'état du saint-siège Jusqu'au règne de Sixte-Quint; et après lui ils reparurent quelquefois. Ce fatal exemple encourageait les particuliers à l'assassinat : l'usage du stylet n'était que trop commun dans les villes, tandis que les bandits couraient les campagnes; les écoliers de Padoue s'étaient accoutumés à assommer les passants sous les arcades qui bordent les rues.

Malgré ces délits trop communs , l'Italie était

D, s, i, 7ertby Goot ^ le

J5o CH& ^ P. CLWSIII. D£ LtTALIK

le pays le plus florissant de l'Europe, s'il n'était pas le plus puissant. On n'entendait plus parler de ces guerres étrangères qui l'avaient désolée depuis le règne du roi de France Charles VIII , ni de ces guerres intestines de principauté « contre principauté , et de ville contre ville ; on ne voyait plus de ces conspirations autrefois si fréquentes. Naples , Venise , Rome , Florence,

attiraient les étrangers par leur magnificence et par la culture de tous les arts. I*s plaisirs de l'esprit n'étaient encore bien connus'que dans ce climat. La religion s'y montrait aux peuples sous un appareil imposant, nécessaire aux imaginations sensibles. Ce n'était qu'en Italie qu'on avait élevé des temples dignes de l'antiquité; et Saint-PieiTc de Rome les surpassait tous. Si les pratiques superstitieuses, de fausses ti-aditionK, des miracles supposés, subsistaient encore, les sages les méprisaient, et savaient que les abus ont été de toiis les temps l'amusement de la populace.

Peut-être les écrivains ultramontains, qui ont tant déclamé contre ces usages, n'ont pas assez distingué entre le peuple et ceux qui le conduisent. Il n'aurait pas fallu mépriser le sénat de Rome parceque tes malades guéris par la nature tapissaient de leurs offrandes les temples d'Esculape, païTe{[ue mille tableaux votifs de voyageurs échappés aux naufrages ornaient ou défiguraient les autels de Neptune, et que dans Egnatia l'encens brûlait et fumait de lui-même sur une pierre sacrée. Plus d'un protestant , après avoir goûté les délices du séjour de Naples, s'est répandu en invectives conti'c les trois miracles qui se font à jour nommé dans cette ville, quand le sang

j-,Goot^le

A LA. Fin DU SKIZII^He SliCLE. 35 1

de saint Janviei', de saint Jean-Bapliste , et de saint Etienne, conservé dans des bouteilles, se liquëBe étant approché de leurs têtes. Ils accusent ceux qui président à ces églises d'imputer à la Divinité des prodiges inutiles. Le savant et sage Addison dit qu'il n'a jamais vu a more bungling trkk, un tour plus grossier. Tous

ces auteurs pouvaient observer que ces institutions ne nuisent point aux mœurs, qui doivent être le principal objet de la police civile et ecclésiastique; que probablement les imaginations ardent des climats chauds ont besoin de signes visibles qui les mettent continuellement sous la main de la Divinité; et qu'enfin ces signes ne pouvaient être abolis que quand ils seraient méprisés du même peuple qui les révère '.

' Ces superstitions ne nous paraissent pas aussi indifférentes qu'à M. de Tollaie. Comme le miracle réussit! ou manque au ^ du chariaun qui est chargé de le faire, et que le peuple entre en fureur lorsqu'il ne réussit pas, le drrgé de Naplrs a le pouvoir d'rariler à son gré des sédition* parmi une populace nomlircusc, dépourvue de toute morale,. que le sang n'est pas, et qui n'a rien à perdre à en sorte que la cérémonie de la liquéfaction met absolument le gouvernement de Naples dans la déperdition de sa prérogative. Toute réformation, toute loi qui dépend aux prêtres devient impossible à établir, il faudrait éclairer le peuple mais si un miniaire était soupçonné d'en avoir l'intention, le uirade maaquerait, et il se verrait exposé à toute la fureur du

Un seigneur napolitain avait imaginé de faire le miracle clie à lui; <> moyen était un des plus sûrs pour le faire tomber; mais le gouvernement eut peur des prêtres, et on lui défendit de continuer. Son weretse trouve décrit dans les Mémoires de l'Académie de Scuiice de Paris, 175; (page 383); mais il n'est pas sûr que ce soit exactement le même que celui des prêtres.

Espérons qu'un archevêque de Naples aura quelque jour assez de véritable piété et de courage pour avouer que ses prédécesseurs et son dévot ont abusé de la crédulité du peuple, pour révéler toute la fraude, et en exposer le secret au grand jour.

Il est bon de savoir que, si le miraele est retardé, il arrive souvent que le peuple s'en prend ann êli^ngera qui se Iruuvenl dans l'église, et qu'il soup-

352 CHA.P. CLXXXIlf. DE l'ITAUE

A Pie IV succéda ce domÎDÎcaio Ghisleri, Pie V, a haï dans Kome même, pour y avoir fait exercer avec trop de cruauté le ministère de l'inquisition, publiquement combattu ailleurs par les tribunaux séculiers. La fameuse bulle In coend Doinini, émanée sous Paul III, et publiée par Pie V, dans laquelle on brave tous les droits des souverains, révolta plusieurs cours, et fit élever contre elle les voix de plusieurs universités.

L'extinction de l'ordre des humiliés fut un des principaux événements de son pontificat. Les religieux de cet ordre, établis principalement au Milanais, vivaient dans le scandale. Saint Cbai-les Borromée, archevêque de Milan, voulut les réformer : quatre d'entre eux conspirèrent contre sa vie ; l'un 'des quatre lui tira un coup d'arquebuse dans son palais , pendant qu'il faisait sa prière (rSyi). Ce saint homme, qui ne fiit que légèrement blessé, demanda au pape la grâce des coupables; mais le pape punit leur attentat par le dernier supplice, et abolit l'ordre entier. Ce pontife envoya quelques troupes en France au secours du roi Charles IX contre les huguenots de son royaumefaune d'Ëlrc Ars îiérelîqîies. Alors ila sddI aUigûs de se rulirer, «I cpielqvrfois le peuple les poiinuit à coups île pierres. Il n'y a pu quinze ans que M. le prince de S. et H. le comte deC. osujèrent ce traitement, mu le l'Ëltre attiré par aiicune indisgrélion. K. — En i-^g-j on vEuaîL de &ire li pïiit avec les Fram^ais; la liqiîèfacloii du «ag de saïut Janvier n'eut [■ < lieu i Naples, d'oil le peuple concluait que le laint désapprouvait qu'cnecl (nilé B>^ les Françûi. L'aiinée d'aprcson

était en guerre, et l'on auron; qu« le saug bouillauucrait plus fort iuc de coutume. En 179g U ville de Ti>ples était an pouvoir d« Français; le géuéral en chef Championuct exign que le iiiit«cle se fit , et il eut lieu pliulât qu'on ne l'altendail. (To^ le JV»" aitaïr. u" 1 39 de l'an v ; i5r> de l'an vi % a5g de l'an Tii.) B.

A I, A FIN DU SEIZIÈME SIÈCLE

Elles se trouvèrent à la bataille de Moncontour. Le gouvernement de France était alors parvenu à cet excès de subvertissement , que àeui mille soldats du pape étaient un secours utile.

Mais ce qui consacra la mémoire de Pie Y, ce fut son empressement à dëiendi-e la chrétienté contre les Turcs « et l'ardeur dont il pressa l'armement- de la flotte qui gagna la bataille de Jjépante. Son plus bel éloge vint de Constantinople même, où l'on 6t des réjouissances publiques de sa mort.

Grégoire XIII, Buoncompagno, successeur de Pie V, rendit son nom immortel par la réforme du calendrier qui porte son nom; et en cela, il imita Jules César. Ce besoin où les nations furent toujours de réformer Tannée montre bien la lenteur des arts les plus nécessaires. Les hommes avaient su ravager le monde d'un bout à l'autre, avant d'avoir su cbnnaître les temps et régler leurs jours. Les anciens Romains n'avaient d'abord connu que dix mois lunaires et une année de trois cent quatre jours ; ensuite leur année fut de trois cent cinquante-cinq. Tous les remèdes a cette fausse computation furent autant d'erreurs. Les pontifes, depuis Numa Pompilius, furent les astro- Domes de la nation, ainsi qu'ils l'avaient été chez les Babyloniens, cliez les Égyptiens, chez les

Perses, chez presque tous les peuples de l'Asie. La science des temps les rendait plus vénérables au peuple, rien ne cctficiant plus l'autorité que la connaissance des choses utiles inconnues au vulgaire.

Comme chez les Romains le suprême pontificat était toujours entre les mains d'un sénateur, Jules César,

duc IDR I.U MOIORI. IV. 'l3

354 CHA.P. CLXXXIII. DE l'itAUE

en qualité de pontife , réforma le caleodrier autant qu'il le put; il se servît de Sosigènes, mathématicien, Grec d'Alexandrie. Alexandre avait transporté dans cette ville les sciences et le commerce; c'était la {Jus célèbre école de mathématiques, et c'était là que les Égyptiens , et même les Hébreux , avaient enfin puisé quelques connaissances réelles. Les Egyptiens avaient su auparavant élever des masses énormes de pierre; mais les Grecs leur enseignèrent tous les beaux-arts, ou plutôt les exercèrent chez eux sans pouvoir former d'élèves égyptiens. En effet, on ne compte, chez ce peuple d'esclaves efféminés, aucun homme distingué dans les arts de la Grèce.

Les pontifes chrétiens réglèrent l'année, ain« que les pontifes de l'ancienne Rome, parceque c'était à eux d'indiquer les célébrations des fêtes. Le premier concile de Nicée, en 3a5, voyant le dérangement que le temps apportait au calendrier, de César, consulta, comme lui, les Grecs d'Alexandrie : ces Grecs répe^ dirent que l'équinoxe du printemps arrivait alors le a I mars ; et les pères réglèrent le temps de la fête de Pâques suivant ce principe^

Deux légers mécomptes dans le calcul de Jules César, et dans celui des astronomes consultés par le concile, augmentèrent dans la suite des siècles. Le premier de ces mécomptes vient du fameux nombre d'or de l'Athénien Méton ; il donne dix-neuf années à la révolution par laquelle la lune revient au même point du ciel : Il ne s'en manque qu'une heure et demie ; méprise insensible dans un siècle, et considérable après plusieurs siècles. Il en était de même de la

A LA FIK DU SBIZI[^] MK SIÈCLE. 355

révolution apparente du soleil, et des points qui fixent les équinoxes et les solstices. L'équinoxe du printemps, au siècle du concile de Nicée, arrivait le 21 mars[^] mais au temps du concile de Trente , l'équinoxe avait avancé de dix jours , et tombait à l'onze de ce mois. La cause de cette précession des équinoxes, inconnue à toute l'antiquité, n'a été découverte que de nos jours: cette cause est un mouvement particulier à l'axe de la terre ; mouvement dont la période s'achève en vingt-cinq mille neuf cents années, et qui fait passer successivement les équinoxes et les solstices par tous les points du zodiaque. Ce mouvement est l'effet de la gravitation , dont le seul Newton a connu et calculé les phénomènes, qui semblaient hors de la portée de l'esprit humain[^].

Il ne s'agissait pas, du temps de Grégoire XIII, de songer à deviner^{*} la cause de cette précession des équinoxes, mais de mettre ordre à la confusion qui commençait à troubler sensiblement l'année civile. Grégoire fit consulter tous les célèbres astronomes de l'Europe. Un médecin, nommé Lilio, né à Rome, eut l'honneur de déterminer la manière la plus simple et la plus facile de rétablir l'ordre de l'année , telle qu'on la voit dans le nouveau calendrier ;

il ne fallait que r^ancher dix jours à l'année 158a, où l'on était pour tbrs , et prévenir le dérangement dans les siècles k venir par une précaution aisée. Ce Lilio a été depuis ignoré; et le calendrier porte le nom du pape

> Voltaire confond ici l'anticipatish del'Hmée julienne)ur l'innée tropique avec la précession des équidoics (Toyei ÉUmeati dt chronologie hiiimiquit, par M. Sekaél, IWné V, •gtft S3). B.

D,s,i,7ertbyGoot^le

356 CHAP. CLXXXIII. DE l'ITALIZ -

Grégoire, ainsi que le, nom de Sosigènes fiit couTOt par celui de César. Il n'en était pas ainsi chee les uunens Grecs; la gloire de l'invention demeurait aux artistes.

Grégoire XIII eut celle de presser la conclusion it cette réforme nécessaire; il eut plus de peiné à la &ire recevoir par les nations qu'à la faire rédiger parles mathématiciens. I^a. France résista quelques mois; et enfin, sur un édit de Henri III, enregistré au parliement de Paris (3 novembre 158a), on s'ac<»utuina à compter comme il le fallait ; mais l'empereur Maximilien II ne put persuader à la diète d'Augsbourg que l'équinoxe était avancé de dix jours. On craignit que la cour de Rome, en instruisant les hommes, ne prit le droit de les maîtriser. Amsi l'ancien calendrier subsista encore quelque temps chez les catholiques même de l'Allemagne. Les protestants de toutes les communions n'obstinèrent à ne pas recevoir des mains du pape une vérité qu'il aurait fallu recevoir des Turcs, s'ils l'avaient proposée.

(1575) Les derniers jours du pontificat de Grégoire XIII furent célèbres par cette ambassade d'obédience qu'il reçut du Japon.

Rome faisait des conquêtes spirituelles à l'extrémité de la terre, tandis qu'elle faisait tant de pertes en Europe. Trois rois ou princes du Japon, alors divisé en plusieurs souverainetés, envoyèrent chacun un de leurs plus proches parents saluer le roi d'Espagne, Philippe II, comme le plus puissant de tous les rois chrétiens; et le pape, comme père de tous les rois. Les lettres de ces trois princes au pape commençaient toutes par un acte

A LA. FIK SD SEIZitHE SltCLE. 35^

d'adoration envers lui. La première, du roi de Bungo, était écrite, «A l'adorable qui tient sur terre la place. «du roi du ciel»; elle finit par ces mots, a Je m'a- « dresse avec crainte et respect à votre sainteté, que «j'adore, et dont je haise les pieds très saints. » Les deux autres disent à peu près la même chose. L'Espagne se flattait alors que le Japon deviendrait une de ses provinces, et le saint-siège voyait déjà le tiers de cet empire soumis à sa juridiction ecclésiastique.

Le peuple romain eût été très heureux sous le gouvernement de Grégoire XIII, si la tranquillité publique de ses états n'avait pas été quelquefois troublée par les bandits. Il abolit quelques impôts onéreux, et, ne démembra point l'état en faveur de son bâtard, comme avaient fait quelques uns de ses prédécesseurs'.

CHAPITRE CLXXXIV

De Sixte-QuinL

Le règne de Sixte-Quint a plus de célébrité que ceux de Grégoire XIII et de Pie V, quoique ces deux pontifes eussent fait de grandes choses : l'un s'étant signalé par la bataille de Lépante , dont il fut le premier mo-

' Grégoire XIII approuva le massacre de la Saint-Barthélemy , l'amidieu dans un coiffeoire comme un évêque de Combray par le ligouin et ranhit en consacrant et en éternuer le souvenir par un labteau qu'il fit placer dans le palais. Cette seule action « suffit pour rendre à la mémoire jamais

n fit aussi appeler une médaille sur ce sujet horrible. Elle porte le nom et le portrait de ce pape , et au revers des figures allégoriques* avec ce» moti Vgoniorum iuraget, 1573. Tai une de ces médailles entre mes mains. K..

j-,Gout^le

358 CUAP. CLXXXIV. DE SIXTE-Quint.

bile, et l'autre par la réforme des temps. Il arrive quelquefois que le caractère d'un homme et la singularité de son élévation arrêtent sur lui les yeux de la postérité plus que les actions mémorables {les autres. La disproportion qu'on croit voir entre la naissance de Sixte-Quint fils d'un pauvre vigneron, et l'élévation à la dignité suprême, augmente sa réputation: cependant nous avons vu que jamais une naissance obscure et basse ne fut regardée comme un obstacle au pontificat, dans une religion et dans une cour où toutes les places sont réputées le prix du mérite^ quoiqu'elles soient aussi celui de la brigue. Pie V n'était guère d'une famille plus relevée ; Adrien VI fils d'un artisan ; Nicolas V était né dans l'obscurité ; le père du fameux Jean XXII, qui ajouta un troisième cercle à la tiare, et qui porta trois cou-

ronnes, sans posséder aucune terre, raccommo-
 dait des souliers à
 Cahors; c'était le métier du père d'Urbain IV. Adrien IV, l'un des
 plus grands papes, fils d'un mendiant, avait été mendiant lui-
 même. L'histoire de l'Église est pleine de ces exemples, qui en-
 couragent ta simple vertu, et qui confondent la vanité humaine.
 Ceux qui ont voulu relever la naissance de Sixte-Quint n'ont pu
 songé qu'en cela ils rabaissaient sa personne; ils lui ôtaient le mé-
 rite d'avoir vaincu les premières difficultés. Il y a plus loin d'un
 gardeur de porcs, tel qu'il le fut dans son enfance, aux simples
 places qu'il eut dans son ordre, que de ces places au trône de
 l'Église. On a composé sa vie à Rome sur des journaux qui n'ap-
 prennent que des dates, et sur des panégyriques ■ VojM li-ân du
 Aap. iltii. B.

CUAP. CLXXXJV. DB «IXTB-QUIÏfT. 55q

qui u'apprenuent rien. Le cordelier qui a écrit la vie de
 Sixte^uîDt commeDCe par dire « qu'il a l'honneur K de parler du
 plub haut, du meilleur, du plus ^aad a des pontifes , des pmices ,
 et des sages , du glorieux « et de l'iuimortel Sixte. » Il s'ôte lui-
 même tout crédit par ce début

L'esprit de Sixte-Quint et de son règne est la partie essentielle
 de son histoire: ce qui le distingue des autres papes, c'est qu'il ne
 fit rien comme les autres. Agir toujours avec hauteur, et même
 avec violence, quand il est un simple moipe ; dompter tout d'un
 coup la fougue de son caractère dès qu'il est cardinal ; se donner
 quinze ans pour incapable d'affaires, et surtout de régner, afin de
 déterminer un jour en sa faveur les suffrages de tous ceux qui
 compteraient r^uer sous soB nom; reprendre toute sa bauteur au
 moment même qu'il est sur le trône ; mettre dans son pontificat
 Une sévérité inouïe, et de la grandeur dans toutes ses entreprises

; embellir Borne, et laisser le trésor pontifical très riche ; licencier d'abord les soldats, les gardes même de ses prédécesseurs , et dissiper tes bandits par la seule force des lois, sans avoir de troupes ; se faire craindre de tout le monde par sa place et par son caractère ; c'est là ce qui mit son nom parmi les noms illustres, du vivant même de Henri et d'Elisabeth. Les autres souverains risquaient alors leur trône, quand ils tentaient quelque entreprise sans le secours de ces nombreuses armées, qu'ils ont entretenues depuis : il n'en était pas ainsi des souverains de Rome qui, réunissant le sacerdoce et l'empire, n'avaient pas même besoin d'une garde.

3Cu CU&P. CLXXI.IV. DE SIXTE-QUINT.

Sixte-Quint se fit une grande réputation en embellissant et en policant Rome , comme Henri IV embellissait et policait Paris ; mais ce fut là le mérite de Henri, et c'était le premier de Sixte. Aussi ce pape fit en ce genre de bien plus grandes choses que le roi de France : il commandait à un peuple]»en plus paisible, et alors inSiment plus industrieux; et il avait dans les ruines et dans les exemples de l'ancienne Rome, et encore dans les travaux de ses prédécesseurs, tout l'encouragement à ses grands desseins.

Du temps des Césars romains, -quatorze aqueducs immenses, soutenus sur des arcades, voituraient des fleuves enDti<TS à Rome l'espace de plusieurs milles^ et y entretenaient continuellement cent cinquante fontaines jaillissantes, et cent dix-huit grands bains publics, outre l'eau nécessaire à ces mers artificielles , sur lesquelles on représentait des batailles navales. Cent mille statues ornaient les places publiques, les carrefours, les temples, les maisons. On voyait quatre-vingt-dix colosses élevés

sur des portiques : quarante-huit obélisques de marbre de granit , taillés dans la Haute- Egypte , étonnaient l'imagination , qui concevait à peine comment on avait pu transporter du trit^iqueaux bords du Tibre ces masses prodigieuses. Il restait aux papes de restaurer quelques aqueducs^ tic relever quelques obélisques ensevelis sous des décombres, de déterrer quelques statues.

Sixte-Quint rétablit la fontaine Mazia, dont la source est n vingt milles de Rome, auprès de l'anciennc Préneste, et il la fit conduire par un aqueduc de treize mille pas: il fallut élever des arcades dans

D,s,i,7ertbyGoot^le

CUAP. CLXXXIV. DE SIXTE-QUIKT. 361

un chemin de sept milles de longueur ; un tel ouvrage, qui eât été peu de chose pour l'empire romain, était beaucoup pour Rome pauvre et resserrée.

Cinq obélisques furent relevés par se» soins. Le nom de l'architecte Fontana , qui les rétablit, est enfXire célèbre à Rome; celui des artistes qui les taillé reit,qUiles transportèrent de si loin, n'est pas connu. On- lit dans quelques voyageurs, et dans cent auteurs qui les ont copiés, que quand il fallut élever sur son piédestal l'obélisque du Vatican, les cordes employées à cet usage se trouvèrent ti-op longues, et que, malgré la défense sous peine de mort de parler pendant cette opération , un homme du peuple s'écria : IHomllez les con^j. Ces contes , qui rendent l'histoire ridicule, sont le fruit de l'ignorance ; les cabestans dont on se servait ne pouvaient avoir besoin de ce ridicule secours. L'ouvrage qui donna quelque supériorité à Borne moderne sur l'ancienne

fut ta coupole de Saint-Pierre de Borne. Il né- restait dans le monde que trois monuments antiques de ce genre, une partie du dôme du temple de Minerve dans Athènes, celui du Panthéon à Bome, et celui de la grande mosquée de Constanlinople, autrefois Sainte-Sophie, ouVage de Justinien. Mais ces coupoles, asses élevées dans l'intérieur, étaient trop écrasées au-dehors. Le Brunelleschi , qui rétablit l'architecture en Italie au quatorzième siècle, remédia à ce défaut par un coup de l'art, en établissant deux fm-Jupoles l'une sur l'autre, dans la cathédrale de Florence; mais ces coupoles tenaient encore un peu du gothique, et n'étaient pas dans les nobles proportions. MiclieUAnge Buonarotti, peintre, sculp-

36a CH&p. CLXxxiv. db sixte- quibt.

teur, et architecte, également célèbre dans ces trcû genres, donna, dès le temps de Jules II, le dessin des deux dômes de Saiot-Pierre ; et Sixte-Quint fit cojiisLruire en ^^igt-deux mois cet ouvrage dont rien n'approche.

La bibliothèque , commencée par Nicolas V, (ïit tellement augmentée alors, que Sixte-Quiot peut passer pour en être le vrai fondateur. Le vaisseau'qui la «ontient est encore un beau monument. Il n'y avait pcunt alors dans l'Europe de bibliothèque ui si ample, ni si curieuse; mats la ville de Paris l'a emporté depuis sur Rome en ce point; et si l'architecture de la bibliothèque royale de Paris n'est pas comparable à cdle du Vatican, les livres y sont en beaucoup plus grand nombre, bien mieux arrangés, et prêtés aux partietuiers avec une tout autre facilité.

Le malheur de Sixte-Quint et de ses états fut que toutes ces grandes fondations appauvrirent son peuple, au lieu que Henri IY

soulagea le sien. L'un et l'autre, a leur mort, laissèrent à peu près la même somme en argent comptant ; car quoique Henri IV eût quarante millions eu réserve dont il pouvait disposer, i) n'y en avait qu'environ vingt dans les caves de la Bastille; et les cinq millions d'écus d'or que Sixte mit dans le château Saint-Ange revenaient à peu près à vingt millions de nos livres d'alors. Cet argent ne pouvait être ravi à la circulation dans un état presque sans commerce et sans manufactures , tel que celui de Rome, sans appauvrir les habitants. Sixte, pour amasser ce trésor, et pour subvenir à ces dépenses , fut obligé de donner encore plus d'étendue à la vénalité des

CMLP. CI.XXXIV. DE SIXTE-QDIITT. 363

emplois , que n'avaient fait Ses prédécesseurs. Sixte IV[^] Jules II, Léon X, avaient commencé; Sixte aggrava beaucoup ce fer-deau; il créa des rentes à huit, à neuf, k dix pour cent, pour le paiement desquelles les im> pots furent augmentés. Le peuple oublia qu'il embelliissait Rome; il sentit seulement qu'il l'appauvriissait: et ce pontife fut plus haï qu'admiré.

11 iaut toujours regarder les papes sous deux aspects, comme souverains d'un état, et comme chefs de l'Église. Sixte-Quint , eo qualité de premier pontife', voulut renouveler les temps de Grégoire VII 11 déclara Henri IV, alors roi de Navarre, incapable de succéder à la couronae de France. Il priva la reine Elisabeth de ses royaumes par une bulle ; et si la ^flotte invincible de Philippe II eût abordé en Ângletarre, la bulle eût pu être mise à exécution. La manière dont il se cooduisit avec Henri III, après l'assassinat du duc de Guise et du cardinal son frère, ne fiit pas si emportée. Il se contenta de le déclarer excommunié s'il ne fesait pénitence de ces deux meurtres. C'était imiter saint Ambroise; c'était agir

comme Alexandre IH, qui exigea une pénitence publique du meurtre de Becket, canonisé sous le nom de Thomas de Cantorbéry. Il était avéré que le roi de France, Henri HI, venait d'assassiner dans sa propre maison deux princes, dangereux à la vérité, mais auxquels on n'avait point fait le procès, et qu'il eût été très difficile de convaincre de crime en justice réglée. Ils étaient les chefs d'une ligue funeste, mais que le roi lui-même avait signée. Toutes les circonstances de ce double assassinat étaient horribles; et sans entrer ici dans les justifica-

364 CHJLP. CUEXXIV. DX STXTB-QDI9T.

lions prises de la politique et du malheur des temps, la sûreté du genre humain semblait demander un frein à de pareilles violences. Sixte-Quint perdit le fruit de sa démarche austère et inflexible, en ne soutenant que les droits de la tiare et du sacré collège, et non ceux de l'humanité; en ne blâmant pas le meurtre du duc de Guise autant que celui du cardinal; en n'insistant que sur la prétendue immunité de l'Église, sur le droit que les papes réclamaient de juger les cardinaux; en commandant au roi de France de lâcher le cardinal de Bourbon et l'archevêque de Lyon, qu'il retenait en prison par les raisons d'état les plus fortes; enfin en lui ordonnant de venir dans l'espace de soixante jours expier son crime dans Rome. Il est très vrai que Sixte-Quint, chef des chrétiens, pouvait dire à un prince chrétien, « Purgez-vous devant Dieu d'un double homicide »; mais il ne pouvait pas lui dire, « C'est à moi seul de juger vos sujets ecclésiastiques; c'est à moi de vous juger dans ma cour. »

Ce pape parut encore moins conserver la grandeur et l'impartialité de son ministère, quand; après le parricide du moine Jacques Clément, il prononça devant les cardinaux ces propres

paroles, fidèlement rapportées par le secrétaire du consistoire : « Cette mort, H dit-il, qui donne tant d'étonnement et d'admiration, « sera crue h peine de la postérité. Un très puissant « roi, entouré d'une forte armée qui a réduit Paris à « lui demander miséricorde, est tué d'un seul coup B de couteau par un pauvre religieux. Certes, ce grand « exemple a été donné, afin que chacun connaisse la « force des jugements de Dieu. » Ce discours du pape

CDAP. CLXXXIV. DX SIXTE-QUINT. 365

parut horrible , en ce qu'il semblait regarder le min« d'un scélérat insensé comme une inspiration d^ la Providence.

Sixte était en droit de refuser les vains honneurs d'un service funèbre à Henri III, qu'il regardait comme exclu de la participation aux prières. Aussi dit-il dans le même consistoire :'« Je les dois au roi de France, « mais je ne les dois pas à Henri de Valois impénitent, n

Tout cède à l'intérêt : ce même pape, qui avait privé si Bèrement Elisabeth et le roi de M^avarre de leurs royaumes, qui avait signifié au roi Henri III qu'il &llait venir répondre à Rome dans soixante jours, ou être excommunié, refusa pourtant à la fin de prendre le parti de la ligue et de l'Espagne contre Hrairi IV, alors hérétique. Il sentait que si Philippe II réussissait, ce prince, maître à-la-fois de la France, du Milanais, et de Naples, le serait bientôt du saintsiège et de toute Iltatie. Sixte-Quint fit donc ce que tout homme sage eût fait à sa place ; il aima mieux s'exposer k tous les ressentiments de Philippe H que de se ruiner lui-même en prêtant la main à la ruine de Henri IV. Il mourut dans ces inquiétudes (a6 auguste iSgo), n'osant secourir Henri IV, et crai-

gnant Philippe H. Le peuple romain, qui gémissait sous le fer-deau des taxes, et qui haïssait un gouva-nement tnste et dur, éclata à la mort de Sixte; on eut beaucoup de peine à l'empêcher de troubler la pompe funèbre, de déchirer en pièces celui qu'il avait adoré à genoux. Presque tous ses trésors furent dissipés un an après sa mort, ainsi que ceux de Henri IV: destinée

D,s,i,7ertbyGoot^le

CHAPITRE CLXXXV

lite succeueurt de Sncte-Qaint.

On voit coinbien l'éducation , la patrie , tous 1rs préjuges, gouvernent les hommes. Grégoire XIV, né Milanais et sujet du roi d'Espagne, fiit gouverné par la faction espagnole, à laquelle Sixte, né sujet de Rome, avait résisté. Il immola tout à Philippe II. Une armée d'Italiens fut levée pour aller ravager la France aux dépens de ce même trésor que Sixte-Quint avait amassé pour défendre ll-talie ; et cette armée ayant été battue et dissipée , il ne resta à Grégoire XJY que la honte de s'être appauvri pour Philippe II , et d'être dominé par lui.

Clément VIU , Âldobrandiu , Bis d'un banquier flo* rentin , se conduiait avec plus d'esprit et d'adresse : il connut très bien que l'intérêt du saint-siège ^tait de tenir, autant qu'il pouvait, la balance entre la France et la maison d'Autriche. Ce pape accrut le domaine ecclésiastique du duché de Ferrare : c'était encore un effet de ces lois féodales si épineuses et si contestées, et c'était une suite évidente de la faiblesse de l'empire. La csmtesse MJathilde,

dont nous avons tant parlé[^] avait donné aux papes Ferrare, Modène et Reggio, avec bien d'autres terres. Les empereurs réclamèrent

CIIAP. CLXXXV. DES SUCCB3SFUKS, ETC. 36n

toujours contre la donation de ces domaines, qui étaient des fiefs de la couronne de Lombardie. Ils de[^] vinrent, malgré l'empire, fiefs du saint-siège, comme Naples, qui relevait du pape après avoir relevé des empereurs. Ce n'est que de nos jours que Modène et Reggio ont été enfin solennellement déclarés fiefs impériaux. Mais depuis Grégoire AHQ, ils étaient, ainsi que Ferrare, dépendants de Rome; et la maison de Modène, autrefois propriétaire de ces terres, ne les possédait plus qu'à titre de vicaire du saint-siège. En vain la cour de Vienne et les diètes impériales prétendaient toujours la suzeraineté. (1597) Clément VHI enleva Ferrare à la maison d'Est, et ce qui pouvait produire une guerre violente ne produisit que des protestations. Depuis ce temps, Ferrare fut presque déserte'.

Ce pape fit la cérémonie de donner l'absolution et la discipline à Henri IV, en la personne des cardinaux du Perron et d'Ossat; mais on voit combien la cour de Rome craignait toujours Philippe II, par les ménagements et les artifices dont usa Clément VIII pour parvenir à réconcilier Henri IV avec l'Eglise. (iSgS) Ce prince avait abjuré solennellement la religion réformée; et cependant les deux tiers des cardinaux persistèrent dans un consistoire à lui refuser l'absolution. Les ambassadeurs du roi eurent beaucoup de peine à empêcher que le pape se servît de cette formule : « Nous réhabilitons Henri dans sa royauté '. » Le ministère de Richelieu voulait bien reconnaître Henri

* Vof ex l'artide FiHA*ni dans le Dictiaunàrc ptùloicphiifm. ' Vajeih Cri Ha naliom llU4laiigri,anntf- i-Sg), R.

CHAP. CLXXXV. DÈS SUCCESEURS

pour roi de France , et opposer ce prince à la maiaou d'Autriche; mais en métne temps Rome soutenait, autant qu'elle pouvait, son ancienne prétention de disposer des royaumes.

Sous Borghèse, Paul V, renaquit l'ancienne querelle de la juridif^lon séculière et de l'ecclésiastique, qui avait fait verser autrefois tant de sang. (i605) Le sénat de Venise avait défendu tes nouvelles donations faites aux églises sans son concours, et surtout l'aliénation des biens-fonds en faveur des moines. Il se crut aussi en droit de faire arrêter et de juger un chanoine de Vicence, et un abbé de Nervèse, convaincus de rapines et de meurtres.

Le pape écrivit à la république que les déo-ets et l'emprisonnement des deux ecclésiastiques blessaient l'honneur de Dieu; il exigea que les ordonnances du sénat fussent remises à son nonce, et qu'on lui rendit aussi tes deux coupables, qui ne devai^it être justiciables que de la cour romaine.

Paul V, qui peu de temps auparavant avait fait piler la république de Gènes dans une occasion pareille, crut que Venise aurait la même coodescendance. Le sénat envoya un ambassadeur extraordinaire pour soutenir ses droits. Paul répondit à l'ambassadeur que ni tes droits ni les raisons de Venise ne valaient rien, et qu'il fallait obéir. Le sēnat n'obéit point. Le doge et les sénateurs furent excommuniés (i*^ avril 1606), et tout l'état de Ve-

nise mis en interdit, c'est-à-dire qu'il fut défendu au clergé, sous peine de damnation éternelle, de dire la messe, de faire le service, d'administrer aucun sacrement, et de prêter son ministère

D,s,i,7ertbyGoogIe .

DE SIXTE-QUIHT. 369

à la Sépulture des morts. C'était ainsi que Grégoire Vit et ses successeurs en avaient usé envers plusieurs empereurs, bien sûrs alors que les peuples aimeraient mieux abandonner leurs empereurs que leurs églises, et comptant toujours sur des princes prêts à envahir les domaines des excommuniés. Mais les temps étaient changés : Paul V, par cette violence, hasardait qu'on lui désobéît, que Venise fît fermer toutes les églises, et renoncât à la religion catholique : elle pouvait aisément embrasser la grecque, ou la luthérienne, ou la calviniste, et parlait, en effet, alors de se séparer de la communion du pape. Le changement ne se fût pas fait sans troubles ; le roi d'Espagne aurait pu en profiter. Le sénat se contenta de défendre la publication du monitoire dans toute l'étendue de ses terres. L'archevêque de Padoue, à qui cette défense fût signifiée, répondit au podestat qu'il ferait ce que Dieu lui inspirerait ; mais le podestat ayant répliqué que Dieu avait inspiré au conseil des dix de faire pendre quiconque désobéirait, l'interdit ne fut publié ailleurs ; et la cour de Rome fût assez heureuse pour que tous les Vénitiens continuassent à vivre en catholiques malgré elle.

Il n'y eut que quelques ordres religieux qui obéirent. Les jésuites ne voulurent pas donner l'exemple aux premiers. Leurs députés se rendirent à l'assemblée générale des capucins ; ils leur dirent que, « dans cette grande affaire, l'univers avait les yeux

sur les capu- ■ cins f et qu'on attendait leur démarche pour savoir (qnd parti on devait prendre, n Les capucins, qui se crurent en spectacle h l'univers , ne balancèrent pas

Eiwi »u> LU Hwut*. IV. 14

CHAP. CLXXXV. DES SUCCESSEURS

à fmner leurs églises. Les jésuites et les théatiasfér' mèrent alors les leurs. Le sénat les fit tous embarquer pour Rome, et les jésuites furrat baouis à perpétuité.

Parmi tant de moines qui, depuis leur foodaticm « avaient trahi leur patrie pour les intérêts des papeSf il s'en trouva un à Venise qui fut citoyea, et qui acquit une gloire durable en défeodaut ses souverain» contre les prétentions romaines; ce fut lecélèbre Sarpi , si connu sous le nom de fra-Paolo. Il était théologien de la l'épublique : ce titre de théologien oe l'empêcha pas d'être un «u^llent jurisconsulte. Il soutint la cause de Venise avec toute la force de la raison, et avec une modération et une finesse qui rendaient cette raison victorieuse. Deux sujets du pape et un prêtre de Venise subornèrent deux assassins pour tuer &a-Paolo; Ils le percèrent de trois coups de stylet, et s'enfuirent dans une barque à dix rames, qui leur était préparée. Un assassinat si bien concerté, la fuite des meurtriers assurée avec tant de précautions et de frais, marquaient évidemment qu'ib avaient obéi aux ordre* de quelques hommes puissants. On accusa les jésuites; on soupçonna le pape; le crime fut désavoué par la cour romaine et par tes jésuites. Fra-PacJo, qui réchappa de ses blessures, garda long-

temps un des stjh lets dont il avait été frappé, et mit au-dessous cette inscription : Stilo délia chiesa romana.

Le roi d'Espagne excitait le pape contre les Vénitios, et le roi Henri IV se déclarait pour eux. Les Vénitiens armèrent à Vérone, à Padoue, à Bergame, à Brescia; ils levèrent quatre mille soldats en France.

DE SIXTE-QUIBT, 3^e

Le pape, de son côté, ordonna U levée de quatre mille Corses, et de quelques Suisses catholiques. Le cardinal Borghèae devait commander cette petite armée. Les Turcs remercièrent Dieu solennellement de la discorde qui divisait te pape et Venise. Le roi Henri IV eut la gloire , comme je l'ai déjà dit ' , d'être l'arbitre du différeot, et d'exclure Philippe III de la médiation. Paul Y essaya la mortification de ne pouvoir même obt«ur que l'accommodement se fit à Rome. Le cardinal de Joyeuse , envoyé par le roi de France à Venise, révoqua, au nom du pape, Texcommunication. «t rinterdit(i609). Lepape, abandonné par l'Espagne, ne montra plus que de la modération , et les jésuites restèrent bannis de la république pendant plus de cinquante ans ; ils n'y ont été rappelés qu'en ifiS^ , à la prière du pape Âlexandre VII ; mais ils n'ont jamais pu y rétablir leur crédit.

Paul V, depuis ce temps, ne voulut plus faire aucune décision qui pût compromettre son autorité : on le pressa en vain de iàire un article de foi de l'immaculée conception de la sainte Vierge; il se contenta de défendre d'enseigner le contraire en public, pour ne pas choquer les dominicains , qui prétendent qu'elle a été conçue comme les autres dans le péché originel. Les dominicains étaient alors très puissants en Espagne et en Italie.

Il s'appliqua à embellir Rome, à rassembler les
plus beaux ouvrages de sculpture et de peinture.
Rome lui doit ses plus belles fontaines, surtout celle
qui fait jaillir l'eau d'un vase antique tiré des thennés
> Cbip. cxiiv. B.

D,s,i,7ertbyGoot^le

'^n■X CHAP. CLXXXV. DES SUCCESEURS

de Vespasien, et celle qu'on appelle fAcqua Paeia^ ancien ouvrage d'Auguste, que Paul V rétablit; il y fit conduire l'eau par un aqueduc de trente-cinq mille pas, à r«atemple de Sixte-Quint : c'était à qui lainerait dans Rome les plu» nobles monuments. 11 «cbera le palab de Monte- Cavallo. I* palais Borghèse esi un des plus considérables. Rome , embellie sous chaque pape, devenait la plus belle ville du monde. Urbain Vin construisit ce grand autel de Saint-Kerre, dont les colonnes et les ornements paraîtraient partout ailleurs de» ouvrages immenses, et qui n'ont U qu'une juste proportion : c'est le chef-d'œuvre du Horentin Bemini , digne de mêler ses ouvrages avec «mi de son compatriote Michel-Ange.

Cet Urbain Vïïï, doijt le nom était Barberini , aimait tous les arts; il réussissait dans la poésie latine. Les Romains , dans une profonde paix , jouissaiwit de toutes les douceurs que les talents i-épandent dans la société, et de la gloire qui leur est attachée. (ï644) Urbain réunit Jt l'état ecclé«astique le duché dTïi^ bino, Pesaro, SinigagHa, après l'extinction de la maison de La Rovère, qui tenait ces principautés en firf du saint-siége. La domination

des pontifes romains devint donc toujours plus puissante depuis Alexandre VI. Rien ne troubla plus la tranquillité publique : à peine s'aperçut-on de la petite guerre qu'Urbain VIII, ou plutôt ses deux neveux, firent à Edouard, duc de Parme, pour l'argent que ce duc devait à la chambre apostolique sur son duché de Castro. Ce fut une guerre peu sanglante et passagère, telle qu'on la devait attendre de ces nouveaux Romains, dont le

D,s,i,7ertbyGoot^le

OB SIXTB-gUlMT. 373

noëurs doivent être nécessairement conformes à l'esprit de leur gouvernement. Le cardinal Barberio, auteur de ces troubles, marchait à la tête de sa petite armée avec des indulgences. La plus forte bataille qui se donna fut entre quatre ou cinq cents hommes de chaque parti. L'archevêque de Piémonte se rendit à demi-mort, dès qu'elle vit approcher l'artillerie : cette artillerie consistait en deux coulevrines. Cependant il fallut pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'histoire, plus de négociations que s'il s'était agi de l'ancienne Rome et de Carthage. On ne rapporte cet événement que pour faire connaître le génie de Rome moderne, qui finit tout par la négociation, comme l'ancienne Rome finissait tout par des victoires.

Les cérémonies de la religion, celles des préséances, les arts, les antiquités, les édifices, les jardins, la musique, les assemblées, occupèrent le loisir des Romains, tandis que la guerre de trente ans ruina l'Allemagne, que le sang des peuples et du roi coûtait en Angleterre, et que bientôt après la guerre civile de la fronde désola la France.

Mais si Rome était heureuse par sa tranquillité, et illustre par ses monuments, le peuple était dans la misère. L'argent qui servit à élever tant de chefsd'œuvre d'architecture retournait aux, autres nations par le désavantage du commerce.

Les papes étaient obligés d'acheter des étrangers le blé dont manquent les Romains , et qu'on revendait en détail dans la ville. Cette coutume dure encore aujourd'hui ; il y a des états que le luxe enrichit , il y en

D,s,i,7ertbyGoot^le

CUAP. CLXXXV. DES SUCCESEURS

a d'autres \fu'il appauvrit. La splendeur de qHelquei cardinaux et des pareats des papes savait à bin mieux remarquer l'iodigeDce des autres citoyens, qui pourtant, à la vue de tant de beaux édifices, semblaient s'eoorgueiilir, dans leur pauvreté, d'être habitants de Rome.

Les voyageurs qui allaient admirer eette ville étù^it étonnés de ne voir, d'Orviette à Terracîne, dans l'espace de plus de cent milles, qu'un terrain dépeuplé d'hommes et de bestiaux. La campagne de Rome, il est vrai, est un pays inliabitobte , infecté par des marais croupissants, que les anciens Romains avaient desséchés. Rone, d'ailleurs, est dans un tfrvain ingrat, sur le bord d'un fleuve qui est à peine navigable. Sa situation entre sept montagnes était plutôt celle d'un repaire que d'une ville. Ses premières guerres furent les pillages d'un peuple qui ne pouvait guère vivre que de rapines; et lorsque le dicta-* teur Camille eut

pris Véies, à quelques lieues de Rome, dans l'Ombrie, tout le peuple romain voulut quitter son territoire et ses sept montagnes, pour se transplanter au pays de Véies. On ne rendit depuis les environs de Rome fertiles qu'avec l'argent des nations vaincues, et par le travail d'une foule d'esclaves; mais ce terrain fut plus couvert de palais que de moissons. Il a repris son premier état de campagne déserte.

Le saint-siège possédait ailleurs de riches contrées, comme celle de Rologne. L'évêque de Salisbury, Buiet, attribue la misère du peuple, dans les meilleurs cantons de ce pays, aux taxes et à la rigueur du gou-

DB SIXTB-QUINT. 37\$

vement. Il a prétendu, avec presque tous les écrivains, qu'un prince électif, qui règne peu d'années, n'a ni le pouvoir ni la volonté de faire de ces établissements utiles qui ne peuvent devenir avantageux qu'avec le temps. Il a été plus aisé de relever les obélisques, et de construire des palais et des temples, que de rendre la nation commerçante et opulente. Quoique Rome fut la capitale des peuples catholiques, elle était cependant moins peuplée que Venise et Naples, et fort au-dessous de Paris et de Londres; elle n'approchait pas d'Amsterdam pour l'opulence, et pour les arts nécessaires qui la produisaient. On ne comptait, à la fin du dix-septième siècle, qu'environ cent vingt mille habitants dans Rome, par le dénombrement imprimé des familles; et ce calcul se trouvait encore vérifié par les registres des naissances. Il naissait, année commune, trois mille six cents enfants : ce nombre de naissances, multiplié par trente-quatre, donne toujours à peu près la somme des habitants ; et cette somme est ici de cent vingt-deux mille quatre cents. Paul Jove, dans son His-

toire de Léon X, rapporte que, du temps de Clément VII, Rome ne possédait que trente- deux mille habitants. Quelle différen<» de ces temps avec ceux des Trajan et des Antonin! Environ huit mille Juifs, établis à Rome, n'étaient pas compris dans ce dénombrement: ces Jui& ont toujoui's vécu paisiblement à Rome, ainsi qu'à livoume. On n'a jamais exercé contre eux en Italie les cruautés qu'ils ont souffertes en Espagne et en Portugal. L'Italie était le pays de l'Europe où la religion inspirait alors le plus de douceur.

CHA.P. CLXXXV. DES SUCCE5SEUK5, ETC

Rome fut le seul centre des arts et de la politesse jusqu'au siècle de Louis XIV, et c'est oe qui déterminua la reine Ciiristiae à y fixer son séjour; mais bieutôt l'Italie fut égalée dans plus- d'uo geore par la France, et surpassée de beaucoup dans quelques uns. Les Anglais eurent sur elle autant de supériorité par les sciences que par le coounerce. Rome conserva la gloire de ses antiquités et des travaux, qui la distinguèrent depuis Jules II,

CHAPITRE CLXXXVI

Suite de l'Italie an dix'

I^ Toscane était, comme l'état du pape, depuis le seizième siècle, un pays tranquille et heureux, Florence, rivale de Rome,, attirait chez elle la même foule d'étrangers qui venaient admirer les che&- (Twuvre antiques et modernes dont elle était remplie.

On y voyait cent soixante statues publiques. Les deux seules qui décoraient Paris, celle de Henri IV et le cheval qui porte la statue de Louis XIII, avaient été fondues à Floroïce, et c'étaient des présents des grands-ducs.

Le commerce avait rendu la Toscane si florissante et ses souverains si riches, que le grand-duc, Cosme III, fut en état d'envoyer vingt mille hommes au secours du duc de Mantoue contre le duc de Savoie, en 1613, sans mettre aucun impôt sur ses sujets; exemple rare chez les nations plus puissantes.

CH. CLXXXVI. L'ITALIE AU XVII^e SIÈCLE.

La ville de Venise jouissait d'un avantage plus singulier, c'est que depuis le treizième siècle sa tranquillité intérieure ne fut pas altérée un seul moment; nul trouble, nulle sédition, nul danger dans la ville. Si on allait à Rome et à Florence pour y voir les grands monuments des beaux-arts, les étrangers s'empressaient d'aller goûter dans Venise la liberté et les plaisirs; et on y admirait encore, ainsi qu'à Rome, d'excellents morceaux de peinture. Les arts de l'esprit y étaient cultivés; les spectacles y attiraient les étrangers. Rome était la ville des cérémonies, et Venise la ville des divertissements: elle avait fait la paix avec les Turcs, après la bataille de Lépaute, et son commerce, quoique déchu, était encore considérable dans le Levant: elle possédait Candie, et plusieurs îles, l'Istrie, la Dalmatie, une partie de l'Albanie, et tout ce qu'elle conserve de nos jours en Italie.

(1618) Au milieu de ses prospérités, elle fut sur le point d'être détruite par une conspiration qui n'avait point d'exemple depuis la fondation de la république. L'ambassadeur de Saint-Hélier, qui a écrit cet événement célèbre avec le style de Salluste, y a mêlé quelques

embelliasoDents de roman; mais le fond en est très vrai. Venise avait eu une petite guerre avec ta maison d'Autriche sur les côtes de l'Istrie. Ije roi d'Espagne, Philippe m, possesseur du Milanais, était toujours l'ennemi secret des Vénitiens. Le duc d'Ossone, virent de Naples, don Pèdre de Tolède, gouverneur de Milan, et le marquis de Bedmar, ambassadeur d'Espagne à Venise, depuis cardinal de la Cueva, s'unirent tous trois pour anéantir la république : les me-

'i'jS CUAP. CLXXILVI. SUITS DS l'iTAUE

sures étaieDt si extraordinaires, et le projet si hors de vraisemblance, i\ue le sénat, tout vigilant et tout éclairé qu'il était, ne pouvait en concevoir de 3oii[h ^n. Venise était gardée par sa situation , et par les lagunes qui l'entourent. La fange de ces lagunes, que les eaux, portent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ne laisse jamais le même chemin ouvert aux vaisseaux; il faut chaque jour iodiquei- une route nouvelle. Venise avait une flotte formidable sur les côtes de l'Istrie, oii elle faisait la guerre k l'archiduc d'Autriche, Ferdinand, qui fut depuis l'emp^vur Ferdinand II. Il paraissait impossible d'entrer dans Venise : cependant le marquis de Bedmar rassemble des étrangers dans la ville, attirés les uns par les autres jusqu'au nombre de cinq cents. Les principaux conjurés tes engagent sous dilTérents prétextes, et s'assurent de leur service avec l'argent que l'ambassadeur fouruit. On doit mettre le feu à ta ville en plusieurs endroits à-la-fois; des troupes du Milanais doivent arriver par la terre ferme; des matelots gagnés doivent montrer le chemin à des barques chargées de soldats que le duc d'Ossone a envoyées à quelques lieues de Venise; le capitaine Jacques Pierre, un des ccHijurés, ofBcîer de marine au service de la république, et qui commandait douze

vaisseaux pour elle, se charge de taire brûler ces vaisseaux , et d'empêcher, par ce coup extraordinaire, le reste de la flotte de venir à temps au secours de la ville. Tous les conjurés étant des étrangers de nations différentes, il n'est pas surprenant que le complot ait été découvert. Le fHH>curateur Nani, historien célèbre de la république, dit que le

AV DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. 379

sénat fut instruit de tout par plusieurs personnes : il ne parle point de ce prétendu remords que sentit un des a>njurés, noimné JafGer, quand Renaud, leur chef, les harangua pour la dernière fois, et qu'il leur liC , dit-on^.une peinture si vive des horreurs de leur entreprise, que ce JaiKer, au lieu d'être encouragé , se livra au repentir. Toutes ces harangues sont de rimagination des écrivains ; on doit s'en défier en lisant Itiistoire : il n'est ni dans la nature des choses, uî dans aucune vraisemblance, qu'un chef de conjurés leur fasse une description pathétique des horreurs qu'ils vont commettre, et qu'il effraie les imaginations qu'il doit enliardir. Tout ce que le sénat put trouver de conjurés fut noyé incontinent dans les canaux de Venise. On respecta dans Bedmar le caractère d'ambassadeur, qu'on pouvait ne pas ménager; et le sénat le fit sortir seo^tement de la ville, pour le dérober à la fureur du peuple.

Venise, échappée à ce danger, fût daus un état florissant jusqu'à la prise de Candie. Cette république soutint seule la guerre conti-e l'empire turc pendant près de trente ans, depuis i64i jusqu'à 1669. Le siège de Candie, le plus long et le plus mémorable dont l'histoire fasse mention, dura près de vingt ans; tantôt tourné en blocus, tantôt ralenti et abandonné, puis recommencé à plusieurs reprises, fait enfin dans les formes, deux ans et demi

sans relâche, jusqu'à ce que ce monceau de cendres fût rendu aux Turcs avec l'île presque tout entière , en j 669.

Avec quelle lenteur, avec quelle difficulté le genre humain se civilise, et la société se perfectionne ! On

380 CH&P. CLXXXVI. SUITE UE I.'ITALtE

voyait auprès de Venise, aux portes de cette Italie, où tous les arts étaient en honneur, des peuples aussi peu policés que l'étaient alors ceux du Nord. L'istrie , la Croatie, la Dalmatie, étaient presque bai4>ares : c'était pourtant cette même Dalmatie si fertile et si agréable sous l'empire romain; c'était cette terre délicate que Dioclétien avait choisie pour sa retraite , dans un temps où ni la ville de Venise ni ce nom n'existaient pas encore. Voilà quelle est la vicissitude des choses humaines. Les Morlaques, surtout^ passaient pour les peuples tes plus farouches de la tore. C'est ainsi que la Sardaigne, la Corse, ne se ressen* taientni des mœurs ni de la culture de Tesprit, qui fesaient la gloire des autres Italiens : il en était comme de l'ancienne Grèce, qui voyait auprès de ses limites des nations encore sauvages.

Les chevaliers de Malte se soutenaient dans cette île , que Cbarles4^uint leur donna après que Soliman les eut chassés de Rhodes en i5s5. I^e graad-maitre Villiers L'Isle-Adam, ses chevaliers, et les Rhodiens attachés à eux , furent d'abord errants de ville en ville , à Messine, h Gallipoli, à Rome, à Viteriie. Llsle-Adam alla jusqu'à Madrid implorer Charles-Quint; il passa en France, en Angleterre, tâchant de Telever partout les débris de son ordre qu'on croyait entièrement ruiné. Charles-Quint fit présent de Malte aux dievaliers en i5a5, aussî-^ien que de Tripoli; mais Tripoli leur fut bientôt enlevé par les amiraux de Soliman.

Malte n'était qu'un rocher presque stérile: le travail y avait forcé autrefois la terre à être féconde, quand ce pays était possédé par les Carthaginois : car

AU DIX-K|^F^li'.Hli .Sli'XI.E. 'iHl

les nouveaux possesseurs y trouvèrent des débris de colonnes , de grands édifices de nurbre , avec des inscriptions en langue punique. Ces restes de grandeur étaient des témoignages que le pays avait été florissant. Les Romains ne dédaignèrent pas de le prendre sur les Carthaginois; les Arabes s'en emparant au neuvième siècle; et le Normand Roger, comte de Sicile, l'annexa à la Sicile vers la fin du douzième siècle. Quand Villiers L'Isle-Adam eut transporté le siège de son ordre dans cette île, le même Soliman, indigné de voir tous les jours ses vaisseaux exposés aux courses des ennemis qu'il avait cru détruire, voulut prendre Malte comme il avait pris Rhodes. U envoya trente mille soldats devant cette petite place, qui n'était défendue que par sept cents chevaliers, (i £65) Le grand-maître, Jean de La Valette , âgé de soixante et onze ans, soutint quatre mois le siège.

Les Turcs montèrent à l'assaut en plusieurs endroits différents; on les repoussait avec une machine d'une nouvelle invention ; c'étaient de grands cercles de bois', couverts de laine enduite d'eau-de-vie , d'huile, de salpêtre et de poudre à canon , et on jetait ces cercles enflammés sur les assaillantji. Enfin , environ six mille hommes de secours étant arrivés de Sicile, les Turcs levèrent le siège. Le principal boui^ de Malte, qui avait soutenu le plus d'assauts , fut nommé la cité victorieuse, nom qu'il conserve encore aujourd'hui d'haï. Le grand-maître de La Valette fit bâtir une cité nouvelle, qui porte le nom de La Valette, et qui rendit Malte

imprenable. Cette petite île a toujours, depuis ce temps , bravé toute la puissance ottomane; mais

j-,Goot^le

38a CE. CLxxxvi. l'itaue au xvii" siècle. l'ordre n'a jamais été assez riche pour tenter de grandes conquêtes, ni pour équiper des flottes nombreuses. Ce monastère de guerriers ne subsiste guère que des bénéfices qu'il possède dans les états catholiques, et il a fait bien moins de mal aux Turcs que les c algériens n'en ont fait aux chrétiens.

CHAPITRE CLXXXV

De U Hidlanile au dix-septième siècle.

La Hollande mérite d'autant plus d'attention, que c'est un état d'une espèce toute nouvelle , devenu puissant sans posséder presque de terrain, riche en n'ayant pas de son fonds de quoi nourrir la vingtième partie de SCS habitants, et considérable en Europe par ses travaux au bout de l'Asie. (1609) Vous voyez cette république reconnue libre et souveraine par le roi d'Espagne, son ancien maître, après avoir acheté sa liberté par quarante ans de guerre. Le travail et la sobriété furent les premiers gardiens de cette liberté. On raconte que le marquis de Spinola et le président Richardot, allant à La Haye, en 1608, pour négocier chez les Hollandais mêmes cette première trêve , ils virent sur leur chemin sortir d'un petit bateau huit ou dix personnes qui s'assirent sur l'herbe, et firent un repas de pain., de fromage et de bière, chacun portant soi-même ce qui lui était nécessaire. Les ambassadeurs

espagnols demandèrent à un paysan qui étaient ces voyageurs. Le paysan répondit : a Ce sont

CaiP. CLXXXVir. DB LA. HOLLANDE. 'iS'.i

nies députes des états, nos souvovins seigoeurs et « maîtres. » Les ambassadeurs espagnols s'écrièrent : «Voilà des gens qu'on ne pourra jamais vaincre, et «avec lesquels il &ut faire la paix.» C'est à peu près ce qui était arrivé autrefois à des ambassadeurs de Idcédémone, et à ceux du rot de Perse. Les mêmes mœurs peuvent avoir ramené la même aventure. t,n général les particuliers de ces provinces étaient 'pauvres alors, et l'état riche; au lieu que depuis, les citoyens sont devenus riches, et l'état pauvre. C'est qu'alors les premiers fruits du commerce avaient été consacrés à la défense publique.

Ce jwuple ne possédait encore ni le cap de Bonne- Espérance, dont il ne s'empara qu'en i653 sur les Portugais, ni Cochin et ses dépendances, ni Malaca. U ne trafiquait point encore directement à la Chine. Le commerce du Japon, dont les Hollandais sont aujourd'hui les maîtres, leur fut interdit jusqu'en 1609 par les Portugais , ou plutôt par l'Espagne , maîtresse encore du Portugal. Mais ils avaient déjà conquis les Moluques : ils commençaient à s'établir à Java ; et ta compagnie des Indes, depuis 1602 jusqu'en 1609, avait déjà gagné plus de deux fois son capital. Des ambassadeurs de Siam avaient déjà fait à ce peuple de commerçants, en 1608, le même honneur qu'ils firent depuis à Louis XIV. Des ambassadeurs du Japon vinrent, en 1609, conclure un traité à La Haye, sans que les états célébrent cette ambassade par des médailles. L'empereur de Maroc et de Fez leur envoya demander un secours d'hommes et de vaisseaux. Ils augmentaient, depuis quarante ans, leur

fortune et leur gloire par le commerce et par la guerre.

La douceur de ce gouvernment , et la tolérance de toutes les manières d'adorer Dieu, dangereuse peut-être ailleurs', mais U nécessaire, peuplèrent la Hollande d'une foule d'étrangers, et surtout de Wallons f{ue rinquisititm persécutait dans leur patrie, et qui d'esclaves devinrent citoyens.

ÏjA religion réformée , dominante dans la Hollande, servîten-core à sa puissance. Ce pays, alors si pauvre, n'aurait pu ni suffire à la magniscence des prélats , ni nourrir des ordres religieux; et cette terre où il fallait des hommes, ne pouvait admettre ceux qui s'engagent par sennent à laisser périr, autant qu'il est en eux, l'es-pèce humaine. On avait l'etemple de l'Angletore, qui était d'un tiers plus peuplée, depuis que les ministres des autels jouissaient de la douceur du mariage, et que les espérances des familles n'étaient point ensevelies dans le célibat du cloître.

Amsterdam, malgré les inconvénients de son port, devint le magasin du monde. Toute la Hollande s'enrichit et s'embellit par des travaux immenses. Jjes eaux de la mer furent contenues par des doubles di-. gués. Des canaux creusés dans toutes les villes îiirent "

■ Lorsque VolUire s'ciprîmait aiim, c'éuîl en i; 56, après do penccahonaquiluiivaÎRiitlaïlchprcbpruDR irtraite sur lei bords du bcde G«Dhr. Sa posilioo l'obligMil 1 da màiageiDeali dans un oorrage où il mettait Ma mua. Mais daiu lu momeiit ninK où il ■ccordait (Ji>e U tolàance c*t Ja»genust pttti-rlre , il la réclamait ans resTriction dans les duipilrei util rt IXT1I1 de set UiHaiiget, dont on a bit depuis, et qui forment la seetioDn dcl'aiticle Ajfa-

daiulei)(e(ÛMiiir«^bni^i;ir. Siiou leptaai ptmlard c'était Buui
suu restrictiim qu'il dinit : la lalêrana aajtmaii cuûc dt guerre
clrHe ; riatolératiee a couvtrt fa Ittre lie carnage. Toyei chapitre
■< du TrakéJt /ab>Mn>nM(daiis'ies «iUiaget, tuott t-fii). B.

AU DIX-SEPTIÈME SlàCLE. '6ii!y

revêtus de pierres; les rues devirent de larges quais CHvé» de
grands arbres. Les barques chargées de marchandises abordèrent
aux portes des particuliers, et les étrangers ne se lassent point
d'admirer ce mélange singulier, formé par les faites des maisons ,
les cimes des arbres, et les banderoles des vaisseaux, qui donnent
à-la-fois , dans un même lieu , le spectacle de la mer, de la ville,
et de la campagne.

Mais le mal est tellement mêlé avec le bien, les honHnes
s'éloignent si souvent de leurs principes, que cette république fut
près de détruire elle-même ta liberté pour laquelle elle avait com-
battu, et que l'intolérance fit couler le sang chez un peuple dont
le bonheur et les lois étaient fondés sur la tolérance. Deux doc-
teurs calvinistes firent ee que tant de docteurs avaient fait
ailleurs. (1609 et suiv.) Gomar'ct Armia disputèrent dans Leyde
avec fureur sur ce qu'ils n'entendaient pas, et ils divisèrent les
Provinces- Unies. La querelle fut semblable, en plusieurs points,
à celles des thomistes et des scotistes, des jansénistes et des moli-
nistes, sur la prédestination, sur la grâce, sur la liberté, sur des
questions obscures et frivoles, dans lesquelles on ne sait pas
même définir les choses dont on dispute. Le loisir dont on jouit
pendant la trêve donna la malheureuse facilité à un peuple igno-
rant de s'entêter de ces querelles; et enfin, d'une controverse sco-
lastique il se forma deux partis dans l'état, he prince d'Orange,
Maurice, était À la tête des gomaristes; le pensionnaire Barnevelt

favorisait les arminiens. Du Maurier dit avoir appris de l'ambassadeur son père, que Maurice ayant fait proposer au Emà suk lu Mocdm. rv. tJ

CHAP. CLXXXVII. DE LA HOLLANDE

pensionnaire Bamevelt de concourir à donnw au prince un pouvoir souverain , ce zélé républicain n'en fit voir aux états que le danger et l'injustice, et que dcs-lors la ruine de Barnevelt fut résolue. Ce qui est avû^, c'est que le stathouder prétendait accroître son autorité par les gomaristes , et Bamevelt la restrôndre par les arminiens : c'est que plusieurs villes levèrçnt des soldats qu'on appelait ^UendarUs , parcequ'ils attendaient les ordres du magistrat, et qu'ils ne prenaient point l'ordre du stathouder; c'est qu'il y eut des séditions sanglantes dans quelques villes (1618); et que le prince Maurice poursuivit sans relâche le parti contraire à sa puissance. Il fit enfin assembler un concile calviniste à Dordrecht, composé de toutes les Églises réformées de l'Europe, excepté de celle de France, qui n'avait pas la permission de son roi d'y envoyer des députés. Les pères de ce synode, qui avaient tant crié contre la dureté des pères de plusieurs conciles, et contre leur autorité, condamnèrent les arminiens, comme ils avaient été eux-mêmes condamnés par le concile de Trente. Plus de cent ministres arminiens furent bannis des sept Provincss. l^e prince Maurice tira du corps de la noblesse et des magistrats vingt«ix commissaires pour juger le grandpensionnaire Bamevelt, le célèbre Grotius, et quelques autres du parti. On les avait retenus six mois en prison avant de leur fiùre leur procès.

L'un des grands motifs de la révolte des sept Provinces et des princes d'Orange contre l'Espagne, fut d'abord que le duc d'Albe faisait languir long-temps des prisonniers sans les juger, et qu'enfin il les faisait

D, s, i, 7ertbyGoot^le

kV DIX-SKPTiàME SIKCLE. 38-J

condamner par des coinnissaires. Les mêmes griefs dont on s'était plaint sous la monarchie espagnole renaquirent dans le sein de la liberté. Barneveldt eut la tête tranchée dans T^ Haye (1619), plus injustement encore que les comtes d'Égmont et de Horn à Bruxelles. C'était un vieillard de soixante et douze ans, qui avait servi quarante ans sa république dans toutes les affaires politiques, avec autant de succès que Maurice et ses frères en avaient eu par les années. La sentence portait qu'il avait centriste au possible régné de Dieu. Grotius, depuis ambassadeur de Suède en France, et plus illustre par ses ouvrages que par son ambassade, fut condamné à une prison perpétuelle, dont sa femme eut la hardiesse et le bonheur de le tirer. Cette violence fit naître des conspirations qui attirèrent de nouveaux supplices. Un fils de Barneveldt résolut de venger le sang de son père sur celui de Maurice (1648). Le complot fut découvert. Ses complices, à la tête desquels était un ministre arminien, périrent tous par la main du bourreau. Ce fils de Barneveldt eut le bonheur d'échapper tandis qu'on saisissait les conjurés: mais son jeune frère eut la tête tranchée, uniquement pour avoir su la conspiration. De Thou mourut en France précisément pour la même cause. La condamnation du jeune Hollandais était bien plus cruelle; c'était le comble de l'injustice de le faire mourir parcequ'il n'avait pas été le délateur de son frère. Si ces temps d'atrocité eussent conti-

nué , les Hollandais libres eussent été plus malheureux que leurs ancêtres esclaves du duc d'Albe. Ces persécutions gomariennes ressemblaient h ces

D,s,i,7ertbyGoot^le

iSS CHAI'. CLXXXVII. 1>K LA HOLLANDE

premières persécutions que les protestants avaiéot si souvent reprochées aux catholiques , et que toutes les sectes avaient exercées les unes envers les autres.

Amsterdam, quoiqu'elle remplie de gomariâtes, favorita toujours les arminiens, et embrassa le parti de la tolérance. L'ambition et la cruauté du prince Maurice laissèrent une profonde plaie dans le cœur des Hollandais, et le souvenir de la mort de Barneveldt ne contribua pas peu dans la suite à faire exclure du stathoudéral le jeune, prince d'Oï'ange, Guillaume m, qui fut depuis roi d'Angleterre. Il était encore au berceau , lorsque le pensionnaire de Witt stipula , dans le traité de paix des états-généraux avec Oomwell, en 1 653 , qu'il n'y aurait plus de stathouder en Hollande *. Cromwell poursuivait encore, dans cet enfant, le nw (Charles 1^{er}), son grand - père , et le pensionnaire de Witt vengeait le sang d'un pensionnaire. Cette manœuvre de Wilt fut enfin la cause funeste de sa mort et de celle de son frère : mais voilà à peu près toutes les catastrophes sanglantes causées en Hollande par le combat de la liberté et de l'ambition.

La compagnie des Indes, indépendante de ces factions, n'en bâtit pas moins Batavia, dès lannée 1618, malgré les rois du pays, et malgré les Anglais qui vinrent attaquer ce nouvel établissement. La Hollande, marécageuse et stérile en plus d'un canton, se faisait, sous le cinquième degré de latitude septentrionale, un

royaume dans la contrée la plus fertile de la terre, où les campagnes sont couvertes de riz, de poivre, de cannelle , et où la vigne porte deux fois l'ainée.

' Çiap. ci. \xii. B.

\U UIX-SHPTIÈMK SIÈCLK. 3B()

Elle s'installa depuis de Batavia dans la même île, et eut liaison avec les Anglais, (cette seule compagnie eut huit grands gouvernements dans les Indes , en y comptant le cap- de' Bonne -Espérance, quoique à la pointe de l'Afrique , poste important qu'elle enleva aux Portugais en 1653.

Dans le même temps que les Hollandais s'établissaient ainsi aux extrémités de l'Orient , ils commencèrent à étendre leurs conquêtes du côté de l'Occident en Amérique , après l'expiration de la trêve de douze années avec l'Espagne. La compagnie d'Occident se rendit maîtresse de presque tout le Brésil , depuis 1623 jusqu'en 1636. On vit avec étonnement, par les registres de cette compagnie , qu'elle avait , dans ce court espace de temps , équipé cent vaisseaux, tant pour la guerre que pour le commerce, et qu'elle en avait enlevé cent quarante-huit aux Espagnols. Cette compagnie l'emportait alors sur celle des Indes orientales; mais enfin lorsque le Portugal eut secoué le joug des rois d'Espagne , il défendit mieux qu'eux ses possessions , et regagna le Brésil , où il a trouvé des trésors nouveaux.

La plus fructueuse des expéditions hollandaises fut celle de l'amiral Pierre Hein, qui enleva tous les galions d'Espagne revenant de la Havane, et rapporta, dans ce seul voyage, vingt millions de nos livres à sa patrie. Les trésors du Nouveau-Monde , conquis par les Espagnols, servaient à fortifier contre eux leurs

anciens sujets, devenus leurs ennemis redoutables. La république, pendant quatre-vingts ans, si vous en exceptez une ti-ève de douze années, soutint cette

j-,Goot^le

'ilft CUAP. CLXXXVII. DE LA UOIXAnDE

guerre dans les Pays-Bas, dans les Grandes-Indes et dans le Nouveau -Monde; et elle fut assez puissante pour conclure une paix avantageuse à Munster, en 1647, indépendamment de la France, son alliée et long -temps sa protectrice, sans laquelle elle avait promis de ne pas traiter.

Bientôt après, en 1658, et dans les années suivantes, elle ne craint point de rompre avec son alliée, l'Angleterre; elle a autant de vaisseaux qu'elle; son amiral Tromp ne cède au fameux amiral Blake qu'en mourant dans une bataille. Elle secourt ensuite le roi de Danemarck, assiégé dans Copenhague par le roi de Suède, Charles X.. Sa flotte, commandée par l'amiral Obdam, bat la flotte suédoise, et délivre Copenhague. Toujours rivale du commerce des Anglais, elle leur eût la guerre sous Charles II comme sous Cromwell, et avec de bien plus grands succès. Elle devient l'arbitre des couronnes en 1666, Louis XIV est obligé par elle de faire la paix avec l'Espagne. Cette même république, auparavant si attachée à la France, est depuis ce temps-là jusqu'à la fin du dix-septième siècle l'appui de l'Espagne contre la France même. Elle est longtemps une des parties principales dans les affaires de l'Europe. Elle se relève de ses chutes; et enfin, quoique affaiblie, elle subsiste par le seul commerce, qui a servi à sa fondation, sans avoir eue en Europe aucune conquête que celle de Maastricht et d'un très petit et mauvais pays, qui ne sert qu'à défendre set

fruitières; on ne l'a point vue s'agrandir depuis U paii ^ Munster: eu cela plus semblable à l'ancienne république de Tyr, puissante par le seul commerce, qu*

AU fIDC-SBPTIKHE SIBCLE. 301

celle de Carthage, qui eut tant de possessions ea AXrique, et à celle de Venise , qui s'était trop éteodue clans la terre lèrme.

CHAPITRE CLXXXVIII

Du Danemitrck , de la Suède , et de la Pologne , *u dis-Mptiime «ikle.

Vous ne voyez point le Danemarck entret- dans le système de l'Europe au seizième siècle. Il n'y a rien de n^morable qui attire les yeux des autres nations depuis la déposition solennelle du tyran Christiem II. Ce royaume, composé du Danemarck et de la Norvège, tilt long-temps gouverné à peu près comme la Pologne. Ce fut une aristocratie à laquelle présidait un roi électif. C'est l'ancien gouvernant de presque toute l'Europe. 'Mais, dans l'année 1660, les états assemblés défèrent au roi, Frédéric III, le droit-héréditaire et la souveraineté absolue. Le Daoemarck devient le seul royaume de la terre où les peuples aient établi le pouvoir arbitraire par un acte solennel. La Norvège, qui a six cents lieues de long, ne rendait pas cet état puissant. Un traraln de rochers stériles ne peut être beaucoup peuplé. Les îles qui composent le Danemarck sont plus fertiles; mais on n'en avait pas encore tiré les mêmes avantages qu'aujourd'hui. On ne s'attendait pas encore que les Dauols auraient un jour une compa-

gnie des Indes, et un établissement à Tranquebar; que le roi pourrait enti-eteoir aisément

'i^i CMA.P. CLXXXVIII. XtV DA!>fEHA.nCK

trente vaisseaux de guerre et une arinée de vingt-cioq mille hommes. Les gouvememeDts sont comme les hommes : ils se forment tard. L'esprit de commerce , d'iodustrie, d'économie, s'est communiqué de proche en proche. Je ne parlerai point ici des guêtres que le Danemarck a si souvent soutenues contre la Suède; elles n'ont presque point laissé de grandes traces; et vous aimez mieux considérer les mœurs et la forme des gouvei-nements , que d'entrer dans le détail des meurtres qui n'ont point produit d'événements dignes de la postérité.

Les rois, en Suède, n'étaient pas plus despotiques qu'en Dane-marck aux seizième et dix'«cptième siècles. Les quatre états, composés de mille gentilshommes, de cent ecclésiastiques, dé-cent cinquante bourgeois , et d'environ deux cent cinquante pay-sans , fesaient tes lois du royaume. On n'y connaissait, non plus qu'en Danemarck et dans te Nord , aucun de ces titres de comte , de marquis , de baron , si fréquents dans le reste de l'Europe. Ce fut le roi Éric , fils de Gustave Vasa,qui les introduisit vers l'an i56i. Cet Éric cependant était bien loin de régner avec un pouvoir absolu , et il laissa au monde un nouvel exemple des malheurs qui peuvent suivre le désir d'être despotique, et l'incapacité de l'être, (i 569) Le fils du restaurateur de la Suède fut accusé de plusieurs crimes pardcvantle^ états assemblés, et déposé par une sentence unanime , comme le roi Clirístiem II l'avait été en Dane-marck : on le condamna à une prison perpéluelle, et on donna ta couronne à Jean son frère.

Comme votre principal dessein, dans cette foulfl

Ali dix-septième siècle. 393

^l'événement, est de porter la vue sur ceux qui tiennent aux mœurs et à l'esprit du temps, il faut savoir que ce roi Jean , qui était catholique, craignant que les partisans de son frère ne le tirassent de sa prison et ne le remissent sur le trône, lui envoya publiquement du poison, comme le sultan envoie un cordeau, et le fit enterrier avec solennité, le visage découvert, afin que personne ne doutât de sa mort, et qu'on ne pût se servir de son nom pour troubler le nouveau règne.

(1580) Le jésuite Possevin, que le pape Grégoire XIII envoya dans la Suède et dans tout le Nord, en qualité de nonce, imposa au roi Jean , pour pénitence de cet empoisonnement , de ne faire qu'un repas tous les mercredis ; pénitence ridicule , mais qui montre au moins que le crime doit être expié. Ceux du roi Kric avaient été depuis plus rigoureusement.

Ni le roi Jean , ni le nonce Possevin, ne purent réussir à faire dominer la religion catholique. Le roi Jean , qui ne s'accommodait pas de la luthérienne, tenta de faire recevoir la grecque ; mais il n'y réussit pas davantage. Ce roi avait quelque teinture des lettres, et il était presque le seul dans son royaume qui se mêlât de controverse. Il y avait une université à Upsal, mais elle était réduite à deux ou trois professeurs sans étudiants. La nation ne connaissait que les armes , sans avoir pourtant fait encore de progrès dans l'art militaire. On n'avait commencé à se servir d'artillerie que du temps de Gustave Vasa ; les autres arts étaient si inconnus, que, quand ce roi Jean tomba malade, en 1591 , il mourut sans qu'on pût lui trouver un méde-

cin ; tout au contraire des autres rois , qui quelquefois en sont trop environnés. Il n'y avait encore ni médecin ni chirurgien en Suède. Quelques épiciers vendaient seulement des drogues médicales qu'on pr& oait au hasard. On en usait ainsi dans presque tout le Nord. Les hommes , bien loin d'y être exposés à l'usage des arts, n'avaient pas su en se procurer les arts nécessaires.

Cependant la Suède pouvait alors devenir très puissante. Sigismond , fils du roi Jean , avait été élu roi de Pologne, (1596) cinq ans avant la mort de son père. La Suède s'empara alors de la Finlande et de l'Éstouie. (1600) Sigismond , roi de Suède et de Pologne , pouvait conquérir toute la Moscovie, qui n'était autre que bien gouvernée n& bien armée ; mais Sigismond étant catholique, et la Suède luthérienne, il ne pouvait rien , et perdit la couronne de Suède. Les mêmes états qui avaient déposé son oncle Éric se déposèrent aussi (1604), et déclarèrent roi un autre de ses oncles, qui fut Charles IX , père du grand Gustave-Adolphe. Tout cela ne se passa pas sans les troubles, les guerres et les conspirations qui accompagnent de tels changements. Charles IX n'était regardé que comme un usurpateur par les princes alliés de Sigismond : mais en Suède il était roi légitime.

(1611) Gustave-Adolphe, son fils, lui succéda sans aucun obstacle, n'ayant pas encore dix-huit ans accomplis , qui est l'âge déjà majorité des rois de Suède et de Danemarck, ainsi que des princes de l'empire. Les Suédois ne possédaient point alors la Scanie , la plus belle de leurs provinces : elle avait été cédée au

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Danemarck dès le quatorzième siècle ; de sorte que le territoire de Suède était presque toujours le théâtre de toutes les guerres entre les Suédois et les Danois. La pranière chose que fit Gustave-Adolphe, ce lut d'en* trer dans cette province de Scanie; mais il ne put jamais la reprendre. Ses premi^«s gua-res furent infructueuses : il fut obligé de faire la paix avec le Danemarck (i613). Il avait tant de penchant pour la guore, qu'il alla attaquer les Moscovites au-delà de la Nawa , dès qu'il fut délivré des Danois. Ensuite il se jeta sur la Livonê, qui appartenait alors aux Polonais; et, attaquant partout Sigiauioud , son cousin, il pénétra jusqu'en Lithuaioie. L'empereur Ferdinand II était allié de Sigismond, et craignait Gustave-Adolphe. Il envoya quelques troupes contre lui. On peut juger de là que le ministère de France n'eut pas grande peine à faire venir Gustave en Allemagne. Il Bt avec~ Sigismond et la Pologne une trêve pendant laquelle il garda ses conquêtes. Vous savez contine il ébranla le trône de Ferdinand II,- et comme il mourut à la fleur dé son âge , au milieu de ses victoires.

(i63a) Christine, sa iille, non moins célèbre que lui , ayant régné aussi glorieusement que son père avait combattu, et ayant présidé aux traités de Yestphalie qui pacifièrent l'Allemagne , étonna l'Europe par l'abdication de sa couronne, à l'âge de vingt-sept aos. PutFendorf dit qu'elle fut obligée de se démettre : mais en même temps il avoue que , lorsque cette reine communiqua pour la première fois sa résolution au sénat, eu i65i , des sénateurs en larmes la conjurèrent de ne pas abandonner le royaume; qu'elle n'en

fut pas moins ferme dans le mépris tie son b-ône , et qu'enfin, ayant assemblé les états (ai mai i654)t ^^i-' quitta ta Suède, malgré les prières de tous ses sujets. Elle n'avait jamaisparu incapable de porter le poids de la couronne , mais elle aimait les beau.-art8. Si elle avait été reine eu Italie , où elle se retira , elle n'eût point abdiqué. C'est le plus grand exemple de ta supériorité réelle des arts, de la politesse, et de la société perfectionnée, sur la grandeur qui n'est que grandeur.

Charles X, son cousin, duc de Deux-Ponts, fut choisi par les états pour son successeur. Ce prino; ne connaissait que la guerre. Il marcha en Pologne, et ta coïit quit avec la mime rapidité que nous avons vu Charles XII, son petit-Bis, la subjuguier, et il la perdit de même. Les Danois, alors défenseurs de la Pologne, parcequ'ils étaiest toujours ennemis de la Suède, tombèrent sur elle (1 658): maisCliarlesX, qurnoue rhassé de la Pologne, marcha sur la mer glacée, d'île en île, jusqu'à Cop^ihague. Cet événement prodigieux fit enfin conclure une paix qui rendît à la Suède la Scanie, pet^ due depuis trois siècles.

Son fils, Charles XI, fut le premier roi absolu, et son petit-fils , Charles XII , fut le dernier. Je n'observerai ici qu'une seule chose, qui montre combien l'esprit du gouvernement a cliangé dans le Nord , et combien il a fallu de temps pour le changer. Ce n'est qu'après la mort de Charles XII que la Suède, toujours guerrière, s'est enfin tournée à l'agriculture et au commerce, autant qu'un terrain ingrat et la médiôa-ité de ses richesses peuvent le pen-nettre. IjCS Sué-

D,s,i,7ertbyGoot^le

dois ont eu enfin une compagnie des Indes; et leur fer, dont ils ne se servaient autrefois que pour combattre, a été porté avec avantage sur leurs vaisseaux, du port de Gothembourg aux provinces méridionales du Mogol et de la Chine.

Voici une nouvelle vicissitude et un nouveau contraste dans le Nord. Cette Suède, despotiquement gouvernée, est devenue de nos jours le royaume de la terre le plus libre, et celui où les rois sont le plus dépendants. Le Danemarck, au contraire, où le roi n'était qu'un doge, où la noblesse était souveraine, et le peuple esclave, devint, dès l'an 1661, un royaume entièrement monarchique. Le clergé et les bourgeois aimèrent mieux un souverain absolu que cent nobles qui voulaient commander; ils forcèrent ces nobles à être sujets comme eux, et à déférer au roi, Frédéric III, une autorité sans bornes. Ce monarque fut le seul dans l'univers qui, par un consentement formel de tous les ordres de l'état, fut reconnu pour souverain absolu des hommes et des lois. Us faire, les abroger, et les négliger, à sa volonté. On lui donna juridiquement ces armes terribles, contre lesquelles il n'y a point de bouclier. Ses successeurs en ont rarement abusé. Ils ont senti que leur grandeur consistait à rendre heureux leurs peuples. La Suède et le Danemarck sont parvenus à cultiver le commerce par des routes diamétralement opposées, la Suède en se rendant libre, et le Danemarck en cessant de l'être.

■ Cc̄rbāp̄l̄reāl̄«icril>mm la rérolution de ^^^i.

CHAPITRE CLXXXIX

De b Pologne aa dix-Beptième M[^]le , et de* tocinien od nnitsirEt.

La Pologne était le seul pays qui , joignant le nom de république à celui de monarchie , se donnât toujours UD roi élranger, comme les Vénitiens choisissent un général de terre. C'est encore le seul royaume qui n'ait point eu l'esprit de conquête, occupé seulement de défendre ses frontières contre les Turcs et contre les Moscovites.

Les factions catholique et protestante, qui avaient troublé tant d'états, pénétrèrent enfin chez cette nation. Les protestants furent assez considérables pour se faire accorder la liberté de conscience en 158"] ; et leur parti était déjà si fort, que te nonce du pape, ^nibal de Capoue , n'employa qu'eux pour tâcher de donner la couronne à l'archiduc Mazimilien , frère de l'empereur Rodolphe II. En effet,- les protestants polonais élurent ce prince autrichien , tandis que la tao tion opposée choisissait le Suédois Sigismoud , petitfils de Gustave Vasa, dont nous avons parlé. Sigismond devait être roi de Suède, si les droits du sang avaient été consultés : mais vous avez vu que les états de la Suède disposaient du trône. Il était si loin de régner en Suède, que Gustave-Adolphe, son cousin, fut sur le point de le détrôner en Pologne , et ne renonça à cette entreprise que pour aller tenter de détrôner l'empereiH'.

AU DIX-SKPTiïïMF. SifeCLR. Sof)

C'est une chose étonnante que les Suédois aient souvent parcouru la Pologne en vain(]uflurs, et que les Turcs, bien plus puis-

sants, n'aient jamais pénétré beaucoup au-delà de ses frontières. Le sultan Ogman attaqua les Polonais avec deux cent mille hommes , au temps de Sigismond , du côté de la Moldavie ; les Cosaques, seuls peuples alors attachés à la république et sous sa protection , rendirent , par une résistance opiniâtre, l'irruption des Turcs inutile. Que peut-on conclure du mauvais succès d'un tel armement, sinon que les capitaines d'Osman ne savaient pas faire la guerre ?

(1632) Sigismond mourut la même année que Gustave-Adolphe. Son Bis T^{adislas}, qui lui succéda, vit commencer la fatale défection de ces Cosaques qui , ayant été long-temps le rempart de la république, se sont enfin donnés aux Russes et aux Turcs. Ces peuples , qu'il faut distinguer des Cosaques du Tanais , habitent les deux rives du Borysthène : leur vie est entièrement semblable à celle des anciens Scythes et des Tartares des bords du Pont-Euxin. Au nord et à l'orient de l'Europe, toute cette partie du monde était encore agreste : c'est l'image de ces prétendus siècle» héroïques où les hommes, se bornant au nécessaire, pillaient ce nécessaire chez leurs voisins. Les seigneurs polonais des patatinats qui touchent à l'Ukraine voulurent traiter quelques Cosaques comme leurs vassaux, c'est-à-dire comme des serfs. Toute la nation, qui n'avait de bien que sa liberté, se souleva unanimement, et désola long -temps les terres de la

j-,Goot^{le}

400 CH&P. CLXXXIX. DE LA POLOCIF

Pologne. Ces Cosaques étaient de la religion grecque, et ce fut encore une raison de plus pour les rendre irréconciliables avec les Polonais. Les uns se donnèrent aux Russes, les autres aux

Turcs, toujours à condition de vivre dans leur libre anarchie. Ils ont conservé le peu qu'ils ont de la religion des Grecs, et ils ont enfin perdu presque entièrement leur liberté sous l'empire de la Russie, qui , après avoir été policée de nos jours, a voulu les policer aussi.

Le FOI Ladislas mourut sans laisser d'effiints de sa femme, Marie-Louise de Gonzague, la même qui avait aimé le grand-écuyer Cinq^Mars. Ladislas avait deux frères, tous deux dans les ordres : l'un jésuite et cardinal, nommé Jean Casimir; l'autre évêque de Breslau et de Kiovie. Le cardinal et l'évêque disputèrent le ' trône. (1648) Casimir fut élu. Il renvoya son chapeau, prit la couronne de Pologne, et épousa la veuve de son frère; mais après avoir vu, pendant vingt années, son royaume toujours troublé par des factions , dévasté tantôt par le roi de Suède, Charles X, tantôt par les Moscovites et par les Cosaques, il suivit l'exemple de la reine Christine : il abdiqua comme elle (1668), mais avec moins de gloire , et alla mourir à Paris , abbé de Saint-Germain-des-Prés.

La Pologne ne fut pas plus heureuse sous son successeur Michel Coribut. Tout ce qu'elle a perdu en divers temps composerait un royaume immense. Les Suédois lui avaient enlevé la Livonie, que les Russes possèdent encore aujourd'hui. Ces mêmes Russes, après leur avoir pris autrefois les provinces de Pies-

D,s,i,7ert"byGoot^le

A.U DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. 4^1

kou et de Smolensko , s'emparèrent encore de presque toute la Kiovie et de l'Ukraine. Les Turcs prirent, sous le règne de Michel, la Podolie et la Volhinie (1678). La Pologne ne put se conser-

ver qu'en se rendant tributaire de la Porte ottomane. Le grand-maréchal de la couronne, Jean Sobieski, lava cette honte, à la vérité, dans le sang des Turcs à la bataille de Chokzîm : (1674) cette célèbre bataille délivra la Pologne du tribut, et valut à Sobieski la couronne; mais apparemment cette victoire si célèbre ne fut pas aussi sanglante et aussi décisive qu'on le dit, puisque les Turcs gardèrent alors la Podolie et une partie de l'Ukraine, avec l'importante forteresse de Kamienieck qu'ils avaient prise.

Il est vrai que Sobieski, devenu roi, rendit depuis son nom immortel par la délivrance de Vienne; mais il ne put jamais reprendre Kamienieck, et les Turcs ne l'ont rendu qu'après sa mort, à la paix de Cartowitz, en 1699. La Pologne, dans toutes ces secousses, ne changea jamais ni de gouvernement, ni de lois, ni de mœurs, ne devint ni plus riche ni plus pauvre; mais sa discipline militaire ne s'étant point perfectionnée, et le czar Pierre ayant enfin, par le moyen des étrangers, introduit chez lui cette discipline si avantageuse, il est arrivé que les Russes, autrefois méprisés de la Pologne, l'ont forcée en 1795 à recevoir le roi qu'ils ont voulu lui donner, et que dix mille Russes ont imposé des lois à la noblesse polonaise assemblée.

L'impératrice-reine Marie-Thérèse, l'impératrice de Russie Catherine II, et Frédéric, roi de Prusse.

Eum TOI MI MoKiM. rv. la

j;,Goot^le

402 CHAP. CLXXXIX. DE LA IKtLOGNE

ont imposé des lois plus dures à cette république, au moment que nous écrivons'.

Quant à la religion , elle causa peu de troubles dans cette partie du monde. Les unitaires eurent quelque temps des églises dans la Pologne, dans la Lithuanie, au commencement du dix-septième siècle. Ces unitaires , qu'on appelle tantôt sociniens , tantôt ariens , prétendaient soutenir la cause de Dieu même, en le regardant comme un être unique, incommunicable, qui n'avait un fils que par adoption. Ce n'était pas entièrement le dogme des anciens eusébiens. Ils prétendaient ramener sur la terre la pureté des premiers Ages du christianisme, renonçant à la magistrature et à la profession des armes. Des citoyens qui se fesaient un scrupule de combattre, ne semblaient pas propres pour un pays où l'on était sans cesse en armes contre les Turcs. Cependant cette religion lut assez florissante en Pologne jusqu'à l'année 1658. On la proscrivit dans ce temps-là, parceque ces sectaires, qui avaient renoncé à la guerre, n'avaient pas renoncé à l'intrigue. Ils étaient liés avec Bagotski, prince de Transylvanie, alors ennemi de la république. Cependant ils sont encore en grand nombre en Pologne, quoiqu'ils y aient perdu la liberté de feire une profession ouverte de leurs sentiments.

Le déclamateur Maimbourg prétend qu'ils se réfugièrent en Hollande, où « il n'y a , dit-il , que la religion « catholique qu'on ne tolère pas. s Le déclamateur

■ (jet alinéa «t une do additions posthume*. Il a trait au pm-in- pvlagr delà Pologne en 1771. B.

AU DIX-SEPTIÈME SiàCLÉ. /(oS

Matinbourg se trompe sut- cet article comme sur bien d'autres. Les catholiques sont si tolérés dans les Provinces-Unies , qu'ils y composent le tiers de la nation , et jamais les unilairef

ou les socimeos n'y ont eu d'assemblée publique. Cette religion s'est-étendue sourdemeqten Hollande, en Transylvanie, en Silésie, en Pologaç, mais surtout en Angleterre. On peut compter, parmi les révolutions de l'esprit humain, que cette religion , qui a dominé dans l'Église à diverses fois pendant trois cent cinquante années depuis Coostantio, se soit reproduite dans l'Europe depuis deux siècles, et soit répandue dans tant de provinces, sans avoir aujourd'hui de temple en aucun endroit du monde. Il semble qu'on ait craint d'admettre parmi les communions du christianisme une secte qui. avait autrefois triomphé si longtemps de toutes les autres communions.

C'est encore une contradiction de l'esprit humain. Qu'importe, en efTet, que les chrétiens reconnaissent dans'Jésus-Christ un Dieu portion indivisible de Dieu, et pourtant séparée, ou qu'ils révèrent dans lui la première créature de Dieu ? Ces deux systèmes sont également incompréhensibles; mais les lois de la morale, l'amour de Dieu et celui du prochain , sont également à la portée de tout le monde , également nécessaires^

404 CHAP. CXC. U8 LA HDSSIE

CHAPITRE- CXC

De la Riusie uix ■eûième et dii-Mptième tiècles.

Nous ne donnions point alors le nom de Russie à la Moscovie, et nous n'avions qu'une idée vague de ce pays; la ville de Moscou^ plus connue tai Europe que le reste de ce vaste empire, lui faisait donner le nom de Moscovie. Le souverain prend te titre

d'empereur de toutes les Russies, parcequ'oi eTet il y a plusieurs provinces de ce nom qui lui appartiennent, ou sur lesquelles il a des prétentions*.

La Moscovie ou Russie se gouvernait au seizième siècle à peu près comme la Pologne. Les barons ainsi que les nobles polonais, comptaient pour toute leur richesse les habitants de leurs terres ; les cultivateurs étaient leurs esclaves. Le czar était quelquefois choisi par ces boyards; mais aussi ce czar nommait souvent son successeur, ce qui n'est jamais arrivé en Pologne. L'artillerie était très peu en usage au seizième siècle dans toute cette partie du monde; la discipline militaire inconnue : chaque boyard amenait ses paysans au rendez-vous des troupes, et les armait de flèches, de sabres, de bâtons ferrés en forme de piques, et de quelques fusils. Jamais d'opérations régulières en campagne, nuls magasins, point d'hôpitaux : tout se faisait par incursion ; et quand il n'y avait plus rien à

* Tojez l'histoire de Pologne/-Graz, etMp. i".

j-,Gott^le

A.DX XVI* ET XVII' SIÈCLES. 5

pillier, le boyard, ainsi que le staroste polonais, et le mirza tartare, ramenait sa troupe.

Labourer ses champs , conduire ses troupeaux , et combattre, voilà la vie des Russes jusqu'au temps de Pierre-le-Grand ; et c'est la vie des trois quarts des habitants de la terre.

Les Russes conquièrent aisément, au milieu du seizième siècle, les royaumes de Casan et d'Astracan sur les Tartares affaiblis et plus mal disciplinés qu'eux (encore ; mais jusqu'à Pierre-le-Grand

, ils ne purent se soutenir contre la Suède du côté de la Finlande; des troupes régulières devaient nécessairement l'emporter sur eux. Depuis Jean Bastlowitz, ou Basilides, qui conquiert Astracan et Casan, une partie de la livonie, Meskou, Novogorod, jusqu'au czar Pierre, il n'y a rien eu de considérable.

Ce Basilides eut une étrange ressemblance avec Pierre I^{er}; c'est que tous deux firent mourir leur fils. Jean Basilides, soupçonnant son fils d'une conspiration pendant le siège de Pleskou, le tua d'un coup de pique; et Pierre ayant fait condamner le sien à la mort, ce jeune prince ne survécut pas à sa condamnation et à sa grâce.

Lliiatûire ne fournit guère d'événement plus extraordinaire que celui des feux Demetrius (Dmitri), qui agita si long-temps la Russie après la mort de Jean Basilides (1584). Ce czar laissa deux fils, l'un nommé Fédor ou Théodor, l'autre Demetri ou Demetrius. Fédor régna; Demetri fut confiné dans un village nommé Uglis avec la czarine sa mère. Jusque-là les mœurs de cette cour n'avaient point encore adopté la politique

406 CHAP. CXC. DE LA RUSSIE

des sultans et des anciens empereurs grecs, de sacrifier les princes du sang à la sûreté du trône. Un premier ministre, nommé Boris-Gudeaou', dont Fédor avait épousé la sœur, persuada au czar Fédor qu'on ne pouvait bien régner qu'en imitant les Turcs, et en assassinant son frère. Ce premier ministre, Boris, envoya un officier dans le village où était élevé le jeune Demetri, avec ordre de le tuer. L'officier de retour dit qu'il avait exécuté sa commission, et demanda la récompense qu'on lui avait promise. Boris, pour toute récompense, fit tuer le meurtrier, afin de sup-

primer les preuves du crime. On prétend que Boris, quelque temps après, empoisonna le czar Fédor; et quoiqu'il en fût soupçonné, il n'en monta pas moins sur le trône.

(1597) Il parut alors dans la Lithuanie un jeune homme qui prétendait être le prince Demetri échappé à l'assassin. Plusieurs personnes, qui l'avaient vu auprès de sa mère, le reconnaissaient à des marques certaines. Il ressemblait parfaitement au prince; il montrait la croix d'or, enrichie de pierreries, qu'on avait attachée au cou de Demetri, à son baptême. Un palatin de Sandomir le reconnut d'abord pour le fils de Jean Basilides. et pour le véritable czar. Une diète de Pologne examina solennellement les preuves de sa naissance, et les ayant trouvées incontestables, lui fournit une année pour chasser l'usurpateur Boris, et pour reprendre la couronne de ses ancêtres.

' Dans l'histoire de Russie, etc, chap. m de la première partie (*Ofci lome XX VJ, Toluiir a écrit Barû-OodoDoii ; l'art de nier la dtiri rriiriuiilniioiif. B.

D,s,i,7ertbyGoot^le

AtX XVI' ET XVJI* SIÈCLES. ,\o-J

Cependant on n'eut en Russie Demetri d'imposteur, et même de magicien. Les Russes ne pouvaient croire que Demetri, présenté par des Polonais catholiques, et ayant deux jésuites pour conseil, pût être leur véritable roi. Les boyards le regardaient tellement comme un imposteur, que le czar Roris étant mort, ils mirent sans difficulté sur le trône le fils de Boris, âgé de quinze ans.

(1605) Cependant Demetri s'avancait en Russie avec l'armée polonaise. Ceux qui étaient mécontents du gouvernement moscovite se déclarèrent en sa faveur. Un général russe, étant en présence de l'armée de Demetri, s'écria, a II est le seul légitime héritier «de l'empire u, et passa de son côté avec les troupes qu'il commandait. La révolution fut bientôt pleine et entière ; Demetri ne fut plus un magicien. Le peuple de Moscou courut au château, et traîna en prison le fils de Boris et sa mère. Demetri fut proclamé czar sans aucune contradiction. On publia que le jeune Boris et sa mère s'étaient tués en prison ; il est plus vraisemblable que Demetri les fit mourir.

la veuve de Jean Rasilides, mère du vrai ou faux Demetri, était depuis long-temps reléguée dans le nord de la Russie; le nouveau czar l'envoya chercher dans une espèce de carrosse aussi magnifique qu'on en pouvait avoir alors. Il alla plusieurs milles au-devant d'elle; tous deux se reconnurent avec des transports et des larmes, en présence d'une foule innombrable; personne alors dans l'empire ne douta que Demetri ne fût le véritable empereur. (1606) H épousa la fille du

j-,Goot^le

C CHA.P. CXC. DE LA. SDS₅IB

palatin de Sandomir, son premier protecteur; et ce fut ce qui le perdit.

Le peuple vit avec horreur une impératrice catholique, une cour composée d'étrangers, et surtout une église qu'on bâtissait

pour des jésuites. Demetri dès lors ne passa plus pour un Russe.

Un boyard, nommé Zuski , se mit à la tête de plusieurs conjurés, au milieu des fêtes qu'on donnait pour le mariage du czar : il entra dans le palais, le sabre dans une main et une croix dans l'autre. On égorga la garde polonaise : Demetri est chargé de chaînes. Les conjurés amènent devant lui la czarine, veuve de Jean Basilides, qui l'avait reconnu si solennellement pour son fils. Le clergé l'obligea de jurer sur la croix, et de déclarer enfin si Demetri était son fils ou non. Alors , soit que la crainte de la mort forçât cette princesse à un faux serment et l'emportât sur la nature, soit qu'en effet elle rendit gloire à la vérité, elle déclara en pleurant que le czar n'était point son fils; que le véritable Demetri avait été, en effet, assassiné dans son enfance, et qu'elle n'avait reconnu le nouveau czar qu'à l'exemple de tout le peuple, et pour venger le sang de son fils sur la famille des assassins. On prétendit alors que Demetri était un homme du peuple , nommé Griska Utropoya , qui avait été quelque temps moine dans un couvent de Russie. On lui avait reproché auparavant de n'être pas du rite grec, et de n'avoir rien des mœurs de son pays; et alors on lui reprocha d'être à-la-fois un paysan russe et un moine grec. Quel qu'il fût, le chef

kVS. XYj" ET XTII* UICLES. 4⁹

était conjuré, Zuski, le tua de sa main (1606), et se mit à sa place.

Ce nouveau czar, monte au moment sur le trône, renvoya dans leur pays le peu de Polonais échappés au carnage. Comme il n'avait d'autre droit au trône ni d'autre manière que d'avoir assassiné Demetri , les autres boyards, qui de ses égaux devenaient ses

sujets, prétendirent bientôt que le czar assassiné n'était point un imposteur, qu'il était le véritable Demetri, et que son meurtrier n'était pas digne de la couronne. Ce Dom de Demetri devint cher aux Russes. Le chancelier de celui qu'on venait de tuer s'avisa de dire qu'il n'était pas mort, qu'il guérirait bientôt de ses blessures, et qu'il reparaîtrait à la tête de ses Édèles sujets.

Ce chancelier parcourut la Moscovie, menaant avec lui, dans une litière, un jeune homme auquel il donna le nom de Demetri, et qu'il traitait en souverain. A ce nom seul les peuples se soulevèrent ; il se donna des batailles au nom de ce Demetri qu'on ne voyait pas : mais le parti du chancelier ayant été battu, ce second Demetri disparut bientôt. Les irraginations étaient si frappées de ce nom, qu'un troisième Demetri se présenta en Pologne. Celui-là fut plus heureux que les autres ; il fut soutenu par le roi de Pologne Sigismond, et vint assiéger le tyran Zuzli dans Moscou même. Zuzki, enfermé dans Moscou, tenait encore en sa puissance la veuve du premier Demetri, et le palatin de Sandomir, père de cette veuve. Le troisième redemanda la princesse comme sa femme. Zuzki . rendit la fille et le père, espérant peut-être adoucir le

410 CHAPITRE CXC. DE T.A. BUSITRICK

roi de Pologne, ou se fut dit que la palatine ne recouvrait pas son mari dans un imposteur; mais cet imposteur était victorieux. La veuve du premier Demetri ne manqua pas de reconnaître ce troisième pour son véritable époux : et si le premier trouva une mère, le troisième trouva aussi aisément une épouse. Le beau-père jura que c'était là son gendre, et les peuples ne doutèrent plus. Les boyards, partagés entre l'usurpateur Zuzki et l'imposteur, ne reconnurent ni l'un ni l'autre. Ils déposèrent Zuz-

ki,- et le mirent dans un couvent. C'était encore une superstition des Russes, comme de l'ancienne Église grecque, qu'un prince qu'on avait fait moine ne pouvait plus régner : ce même moine s'était insensiblement établi autrefois dans l'Église latine. Zuskine reparut plus, et Demetrios fut assassiné dans un festin par des Tartares.

(1610) Les boyards alors offrirent leur couronne au prince Ladislas, fils de Sigismund, roi de Pologne. Ladislas se préparait à venir la recevoir, lorsqu'il parut encore un quatrième Demetrios pour la lui disputer. Celui-ci publia que Dieu l'avait toujours conservé, quoiqu'il eût été assassiné à Uglich par le tyran Boris, à Moscou par l'usurpateur Zoukine, et ensuite par des Tartares. Il trouva des partisans qui crurent ces trois miracles. La ville de Pleskou le reconnut pour czar; il y établit sa cour quelques années, pendant que les Russes, se repentant d'avoir appelé les Polonais, les chassaient de tous côtés, et que Sigismund renchanta à voir son fils Ladislas sur le trône des czars. Au milieu de ces troubles, on mit sur le tronc le fils du patriarche Fédor Romanow : ce patriarche était païen,

je, Goutte

AUX XVI ET XVII^{es} SIECLES. 4^e!

par les femmes, du czar Jean Basilides. Son fils, Michel Fédorowitch, c'est-à-dire fils de Fédor, fut élu à l'âge de dix-sept ans par le crédit du père. Toute la Russie reconnut ce Michel, et la ville de Pleskou lui livra le quatrième Demetrios, qui finit par être pendu.

Il en restait un cinquième : c'était le fils du premier, qui avait régné en effet, de celui-là même qui avait épousé la fille du pala-

tin de Sandomir. Sa mère l'enleva de Moscou lorsqu'elle alla trouver le troisième Demetri, et qu'elle feignit de le reconnaître pour son véritable mari. (1633) Elle se retira ensuite chez les Cosaques avec cet enfant, qu'on regardait comme le petit-fils de Jean Basilides, et qui, en effet, l'était bien. Mais dès que Michel Fédorowicz fut sur le trône, il força les Cosaques à lui livrer la mère et l'enfant, et les fit noyer l'un et l'autre.

On ne s'attendait pas à un sixième Demetri. Cependant, sous l'empire de Michel Fédorowicz en Russie, et sous le règne de Ladislas en Pologne, on vit encore un nouveau prétendant de ce nom à la cour de Russie. Quelques jeunes gens, en se baignant avec un Cosaque de leur âge, aperçurent sur son dos des caractères russes, imprimés avec une aiguille; on y lisait : Demetri, fils du czar Demetri. Celui-ci passa pour ce même fils de la palatine de Sandomir, que le czar Fédorowicz avait fait noyer dans un étang glacé. Dieu avait opéré un miracle pour le sauver; il fut traité en fils du czar à la cour de Ladislas, et on prétendait bien se servir de lui pour exciter de nouveaux troubles en Russie. La mort de Ladislas, son protecteur, lui ôta toute espérance : il se relira en Suède, et fut dans le Hols-

te, Gooten

41a CBAP. CXC. DE LA EUSSU

teia; mais malheureusement pour lui le duc de UoUtein ayant envoyé en Moscovie une ambassade pour établir un commerce de soie de Perse, et son ambassadeur n'ayant réussi qu'à faire des dettes à Moscou, le duc de Holstein obtint quittance de la dette en livrant ce dernier Demetri, qui fut mis en quartiers.

Toutes ces aventures, qui tiennent du fabuleux, et qui sont pourtant très vraies , n'arrivent point ébez les peuples policés qui ont une forme de gouvernement régulière. Le czar Alexis , fils de Midiel Fédérowitz, et petite du patriarche Fédor Romanow, couronné en 1645, n'est guère connu dans l'Europe que pour avoir été le père de Pierre-le-Grand. La Russie, jusqu'au czar Pierre, resta presque inconnue aux peuples méridionaux de l'Europe, ensevelie sous on despotisme malheureux du prince sur les boyards, et des boyards sur les cultivateurs. Les abus dont se plaignent aujourd'hui les nations policées, auraient été des lois divines pour les Russes. Il y a qudques réglonents parmi nous qui excitent les murmures des commerçants et des manufacturiers j mais dans ces pays du Nord il était très rare d'avoir un lit : on couchait sur des planches , que les moins pauvres couvraient d'un gros drap acheté aux foires éloignées, ou bien d'une peau d'animal , soit domestique , soit sauvage. Lorsque le comte de Carlisle, ambassadeur de Charles II d'Angleterre à Moscou, traversa tout l'empire russe d'Archangel en Pologne, en i663, il trouva partout cet usage , et la pauvreté générale que ai usage suppose, tandis que l'or et les pierreries brillaient à la oour, au milieu d'une pompe grossière.

D,s,i,7ertbyGoot^le

AUX m* ET XVn* SIÈCLES. 4i3

Un Tartare de la Crimée, un Cosaque du Tanaïs, rêdwt à la vie sauvage du citoyen russe, était bien plus heureux que ce citoyen, puisqu'il était libre d'aller oii il voulait, et qu'il était défendu au Russe de sortir de son pays. Vous connaissez, par l'histoire de Charles XII, et par celle de Pierre 1% qui s'y trouve renfermée', (ji'e'Ir diTô.Tnc? immense un denii-siècle a produite dans cet

empire. 'l'rente siè>.Ies n'auraient pu faire ce qu'a fiût Pier.'e en voyageant quelques années.

CHAPITRE CXCI

De Tempire oUomui an (Ui-septième «iècle. Sié^ de Candie. Faux meule.

Après la mort de Sélim II (iS85), tes Ottomans conservèrent leur supériorité dans l'Europe et dans l'Asie. Ils étendirent encore leurs frontières sous le règne d'Amurat III. Ses généraux prirent, d'un côté, Raab en Hongrie, et de l'autre, Tibris en Perse, hes jannissaires, redoutables aux ennemis, l'étaient toujours à leurs maîtres; mais Amurat III leur fit voir qu'il était digne de leur commander. (i SgS) Ils vinrent un jour lui demander la tête du tefterdar, c'est-à-dire du grand-trésorier. Ils étaient répandus en tumulte à la porte intérieure du sérail, et menaçaient le sul-

> VollaireiiarUil*imi«ii756: c'ot depnû (en ijSg et 1763) qu'il a donné son Siioire de la ttuttiesoiu Pitm iF , qui forme le tinne XXV de la jinsente édition. B.

414 CHAP. CXCI. DE l'eHPIBE OTTOMAN

Ud même. Il leur fait ouvrir la porte : suivi de tous les officici-s du sërail, il fond sur eux le sabre à U main, il eu tue plusieui-s; te i-este se dissipe et obéit. Cette milice si Bère souffre qu'ou exécuté à ses yeux les principaux auteurs de Tâneute : mais quelle nû- ■ lice que des soldats que leur maître était obligé de combattre! On pouvait quelquefois laréprioier; mais OH ne pouvait

ni l'accoutumer au joug, tt'i la discipliner, ni l'abolir, et elle disposa souvent de Tempire.

Mahomet III, fils d'Amurat, méritait plus qu'aucun sultan que ses janissaires usassent contre lui du droit qu'ils s'arrogeaient de juger leurs maîtres. Il commença son règne, à ce qu'on dit, par faire étrangler dix-neuf de ses frères, et par faire noyer douze fils de son père, qu'on croyait enceintes. On a peine; il n'y a que les faibles de punts : ce barbare gouverna avec splendeur. Il protégea la Transylvanie contre l'empereur Rodolphe II, qui abandonnait le soin de ses états et de l'empire; il dévasta la Hongrie; il prit Agria en personne (1696), à la vue de l'archiduc Matthias; et son règne affreux ne laissa pas de maintenir la grandeur ottomane.

Pendant le règne d'Achmet I^{er}, son fils, depuis 1603 jusqu'en 1631, tout dégénère. Sha-Abbas-le-Grand, roi de Perse, est toujours vainqueur des Turcs. (1603^{er} Il reprend sur eux Tauris , ancien théâtre de la guerre . entre les Turcs et les Persans; il les chasse de toutes leurs conquêtes, et par là il délivre Rodolphe, Mathias et Ferdinand II d'inquiétude. Il combat pour les chrétiens sans le savoir. Achmet conclut, en 1615.

411 DIX-5^{ME} KPTIÈME -SIÈCLE. ^{er}16

une paix honteuse avec l'empereur Mathias; il lui rend Agria, Canise, Pest, Albe-Royale conquise par ses ancêtres. Tel est le contre-poids de la fortune. C'est ainsi que vous avez vu Ussum Cassan , Ismaël Sophi arrêter les progrès des Turcs contre l'Allemagne et contre Venise; et, dans les temps antérieurs, Tamerlan sauver Constantinople.

Ce qui se passe après la mort d'Achmet nous prouve bien que le gouvernement turc n'était pas cette monarchie absolue que nos

historiens nous ont représentée comme la loi du despotisme établie sans contradiction. Ce pouvoir était entre les mains du sultan comme un glaive à deux tranchants qui blessait son maître quand il était manié d'une main faible. L'empire était souvent , comme le dit le comte Marsigli ', une démocratie militaire, pire encore que le pouvoir arbitraire. L'ordre de succession n'était point établi. Les janissaires et le divan ne choisirent point pour leur empereur le fils d'Achmet qui s'appelait Osman , mais Mustapha, frère d'Achmet (1617). Ils se dégoûtèrent au bout de deux mois de Mustapha , qu'on disait incapable de régner; ils le mirent en prison et proclamèrent le jeune Osman , son neveu , âgé de douze ans : ils régnèrent en effet sous son nom.

Mustapha, du fond de sa prison, avait encore un parti. Sa faction persuada aux janissaires que le jeune Osman avait dessein de diminuer leur nombre pour affaiblir leur pouvoir. On déposa Osman sur ce prétexte; on l'enferma aux Sept-Tours, et le grand-vizir Daoud alla lui-même égorger son empereur (1622).

■ Voyez ci-dessous, B.

416 CHAP. CX.CI. DE l'EMPIRE ottoman

Mustapha fut tiré de la prison pour la seconde fois, reconnu sultan , et au bout d'un an déposé encore par les mêmes janissaires qui l'avaient deux fois élu. Jamais prince, depuis Vitellius , ne fut traité avec plus d'ignominie. Il fut promené dans les rues de Constantinople, monté sur un échafaud, exposé à toutes les outrages de la populace . Il fut enfin (1622) ; il fut exécuté. Les et les anglais dans sa prison.

Tout changea sous Amurat IV, surnommé Gasi, l'Intrépide. Il se fit respecter des janissaires en les occupant contre les Persans,

en les conduisant lui-même, (la décembre 1661) Il enlève Erzerom à la Perse. Dix ans après , il prend d'assaut Bagdad , cette ancienne Séléuade , capitale de la Mésopotamie , que nous appelons Diarbekir, et qui est demeurée aux Turcs , ainsi qu'Erzerom. Les Persans n'ont cru depuis pouvoir mettre leurs frontières en sûreté qu'en dévastant trente lieues de leur propre pays par-delà Bagdad, et en faisant une solitude stérile de la plus fertile contrée de la Po'se. Les autres peuples défendent leurs frontières par des citadelles; les Persans ont défendu les leurs par des déserts.

Dans le même temps qu'il prenait Bagdad, il envoyait quarante mille hommes au secours du grand mogul, Sha-Gean, contre son fils Aurengzeb, Si ce toirent qui se débordait en Asie fût tombé sur l'Allemagne, occupée alors par les Suédois et les Français, et déchirée par elle-même, l'Allemagne était en risque de perdre la gloire de n'avoir jamais été entièrement subjuguée.

Les Turcs avouent que ce conquérant n'avait de

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. 47

mérite que la valeur, qu'il était cruel , et que la débauche augmentait encore sa cruauté. Un excès de vin termina ses jours et déshonora sa mémoire (1639). Ibrahim, son fils, eut les mêmes vices » avec plus , de faiblesse, et nul courage. Cependant c'est sous ce règne que les Turcs conquièrent l'île de Candie, et qu'il ne leur resta plus à prendre que la capitale et quelques forteresses qui se défendirent vingt-quatre années. Cette île de Crète, si célèbre dans l'antiquité par ses lois, par ses arts, et même par ses fables, avait déjà été conquise par les mahométans arabes au commencement du neuvième siècle. Ils y avaient bâti Candie, qui depuis ce temps donna son nom à l'île entière. Les empereurs

grecs les en avaient chassés au bout de quatre-vingts ans; mais, lorsque du temps des croisades les princes latins , ligués pour secourir Constantinople, envahirent l'empire grec au lieu de le défendre, Venise fit assez riche pour adier l'île de Candie, et assez heureuse pour la conserver.

Une aventure singulière, et qui tient du roman, attira les armes ottomanes sur Candie, Six galères de Malte s'emparèrent d'un grand vaisseau turc, et vinrent avec leur prise mouiller dans un* petit port de nie nommée Calismène. On prétendit que le vaisseau turc portait un Èls du grand-seigneur. Ce qui le fit croire, c'est que le kislar-aga, chef des eunuques noirs, avec plusieurs officiers du sérail, était dans le navire, et que cet enfant était élevé par lui avec des soins et des respects. Cet eunuque ayant été tué dans le combat, les officiers assurèrent que l'ciitant appar^ ' tenait k Ibrahim, et que sa mèvc l'envoyait en Egypte.

Emai wn tu Molli». IV. 17

4l6 CHAP. C;CCI. DU L'BMPtRK OTIOHAH

Il fût long-temps traité à Mitlte comme fils du- sultan , dans l'espérance d'une rançon propcwtiDnée k sa naissance. Le sultan dédaigna de proposer la rançoD, soit qu'il oe voulût point traiter avec les dievaliers de Malte, soit que le prisonnier ne fût point en effet son fils. Ce prétendu prince, négligé enfin par les Maltais, se fit dominicain : on l'a connu long-temps sous le nom du père Ottoman ; et les dominicains se sont toujours vantés d'avoir le fils d'un sultan dans leur ordre.

La Porte ne pouvant se venger sur Malte, qui de son rocher inaccessible brave la puissance turque, fit tomber sa colère sur les Vénitiens j elle leur reprochait d'avoir, malgré les traités de paix,

reçu dans leur port la prise faite par les galères de Malte. La flotte turque aborda en Candie : (1645) on prit la Canée, et en peu de temps presque toute l'île.

Ibrahim n'eut aucune part à cet événement. On a fait quelquefois les plus grandes fautes sous les princes les plus faibles. Les janissaires furent absolument les maîtres, du temps d'Ibrahim : s'ils firent des conquêtes, ce ne fut pas pour lui, mais pour eux et pour l'empire. Enfin il fut déposé sur une décision du muphti, et sur un arrêt du divan. (1648) L'empereur turc fut alors une véritable démocratie; car après avoir enfermé le sultan dans l'appartement de ses femmes, on ne proclama point d'empereur; l'administration continua au nom du sultan qui ne régnait plus.

(1649) Nos historiens prétendent que Ibrahim fut enfin étranglé par quatre muets, dans la finisse sap- '

AU DIX-SEPTIEME SIECLE. ^IQ

position que les muets s'en employaient à l'exécution des ordres sanglants qui se donnent dans le sérail; mais ils n'ont jamais été que sur le pied des bouffons et des nains ; on ne les emploie à rien de sérieux. Il ne faut regarder que l'empereur romain la relation de la mort de ce prince étranglé par quatre muets; les annales turques ne disent point comment il mourut : ce fut un secret du sérail. Toutes les finissées qu'on nous a débitées sur le goiivement des Turcs, d'Hit nous s'ODunes si voisins, doivent bien redoubler notre défiance sur l'histoire ancienne. Comment peut-on espérer de nous faire connaître les Scythes, les Go* mérites et les Celtes, quand on nous instruit si mal de ce qui se

passé autour de nous? Tout nous confirme que nous devons nous en tenir aux événements publics dans l'histoire des nations , et qu'on perd son temps à vouloir approfondir les détails secrets, quand ils ne nous ont pas été transmis par des témoins oculaires et accrédités.

Par une fatalité singulière, ce temps funeste à Ibrahim Tétait à tous les rois. Le trou de l'empire d'Allemagne était ébranlé par la fameuse guerre de trente ans. La guerre civile désolait la France, et ÉH^çait la mère de Louis XIV à fiiir de sa capitale avec ses eo-fiints. Charles I", i Londres, était condamné à mort par ses sujets. Philippe IY, roi d'Espagne, après avoir perdu [UTesque timtes ses possessions ea Asie, avait perdu encore le Portugal. Le commencement du dix-septième siècle était le temps des usurpateurs presque d'un hout au mo&de à l'autre. CrcHnwell subjuguait l'Angleterre, l'ÉPOSse, et l'Irlande.

4^o CBAP. CXCI. DE l'empire OTTOUAir

Un rebelle, Dommë Listt^ng, forçait le dernier empereur de la race chiooise à s'étraDgIer avec sa femme et ses enfants, et ouvrait l'empire de ta Chine aux conquérants tartares. Aurengzeb, dans le Mogol, se révoltait contre son p^; il le fit languir en prison, et jouit paisiblement du fruit de ses crimes. Le plus grand des tyrans, Mulei-Ismaël , exerçait dans l'empire de Maroc de plus horribles cruautés. Ces deux usurpateurs, Aurengzeb et Mulei-Ismaël, furent de tous tes rois de ta terre ceux qui vécurent te plus tieureus«nent et te plus long- temps. La vie de l'un et de l'autre a passé cent années. Cromwell , ausd méchant qu'eux , vécut moins , mais régna et mourut tranquille. Si on parcourt l'histoire du monde, on voit les faiblesses punies, mais les grands

crimes heureux , et l'univers est une vaste scène de brigandage abandonnée à la fortune.

Cependant la gu^re de Candie était semblable à celle de Troie. Quelquefois les Turcs menaçaient la ville; quelquefois ils étaient assiégés eux-mêmes dans la Canée, dont ils avaient fait leur place d'armes. Jamais les Vénitiens ne montrèrent plus de résolution et de courage; ils liattirent souvent les flottes turques. Le trésor de Saint-Marc fut épuisé à lever des soldats. Les troubles du sé-rail , les irruptions des Turcs en Hongrie, firent languir l'entre-prise sur Candie quelques années , mais jamais elle ne fut inter-rompue. Enfin, en 1667, Achmet Cuprt^li, ou Kienperli ', grand-vizir de Mahomet IV, et fils d'un gran^ vizir, assiégea réguliè-rement Candie, défendue par

AU DIS.-&EPTIÈHE SIÈCLE

le capitaine général Francesco Morosinî , et par du Pui-MoDt-brun-Saiat-André , officier français, à qui le sénat donna le com-mandement des troupes de terre. .

Cette ville ne devait jamais être prise, pour peu que les princes chrétiens eussent imité Louis XIY, qui, en 1669, envoya six à sept mille hommes au secours de la ville , sous le commandement du duc de Beaufort et du duc de Navailles. Le port de Candie fut tou* jours libre , il ne fallait qu'y transporter assez de aoU dats pour résister aux janissaires. La république ne fut pas assez puis-sante pour lever des troupes suffisantes. Le duc de fieaufort , le même qui avait joué du temps de la fronde un personnage plus étrange qu'illustre, alla attaquer et renverser les Turcs dans leurs

tranchées, suivi de la noblesse de France : mais UD magasin de poudre et de grenades ayant sauté dans ces tranchées, tout le fruit de cette action fut perdu. Les Français, croyant marcher sur un terrain ' miné, se retirèrent en désordre poursuivis par les Turcs, et le duc de Beaufort fut tué dans cette action avec beaucoup d'officiers français.

Louis XIV, allié de l'empire ottoman, secourut ainsi ouvertement Venise, et ensuite l'Allemagne contre cet empire , sans que les Turcs parussent en avoir beaucoup de ressentiment. On ne sait point pourquoi ce monarque rappela bientôt après ses troupes de Candie. Le duc de Navailles , qui les commandait après la mort du duc de Beaufort, était persuadé que la place ne pouvait plus tenir contre les Turcs. Le capitaine général, Francesco Morosini, qui soutint si

D,s,i,7ertbyGoogIe

4^1 COiP. CZCt. DE l'empire OTTOHAH

long-temps ce fameux stége, pouvait abaudooner des ruines sans capituler, et se retirer par la mer dont il fut toujours te maître : mais en capitulant il conservait encore quelques plates dans l'île à la république, Et la capitulation était un traité de paix. Le vizir Achmet Cuprogli mettait toute sa gloire et celle de Tempire ottoman h prendre Candie.

(Sept. 1 669) Ce vizir et Morosioi firent donc la paix, dont le prix fut la ville de Candie réduite en cendres, et où il ne resta qu'une vingtaine de chrétiens matadea. Jamais les chrétiens ne fireot avec les Turcs de capitulation plus honorable ni de mieux observée par les vainqueurs. Il fiit permis à Morosioi de faire embarquer tout le canon amené à Candie pendant la guerre.]> vizir

prêta des chaloupes pour conduire des citoyens tpïi ne pouvaient trouver place sur les vaisseaux vénitiens. Il donna cinq cents sequins au bourgeois qui lui présenta les cle&, et deux cents à chacun de ceux qui raccompagnaient Les Turcs et les Vénitiens se visitèrent comme des peuples amis jusqu'au jour de l'embarquement. ^

I^e vainqueur de Candie, Cuprogli, était un des meilleurs généraux de l'Europe, un des plus grands ministres, et en même temps juste et humain. U acquit une gloire immortelle dans cette longue guerre, oh, de l'aveu des Turcs, il périt deux cent mille de leurs soldats.

Les Morosini (car il y en avait quatre de ce nom dans la ville assiégée), les Comaro, les Gustiniani, les Benzoni, le marquis de Montbrun-Saiot-André, le marquis de Frontenac , rendirent leurs noms célèbres

LV DIZ-SSPTIÈME SIÈCLE

dans l'Europe. Ce n'est pas sans raison qu'on a comparé cette guerre à celle de Troie. Le grand-vizir avait un Grec auprès de lui qui mérita le surnom d'Ulysse; il s'appelait Payanotos, ou Payanotî. Le prince Cantemir prétend que ce Grec détermina le conseil de Candie k capituler, par nn stratagème digne d'Ulysse. Quelques vaisseaux français, chaînés de provisions pour Candie, étaient en route. Payanotos fit arborer le pavillon français à plusieurs vaisseaux turcs qui , ayant pris le large pendant la nuit, entrèrent le jour à la rade occupée par la Botte ottomane, et furent reçus avec des cris d'allégresse. Payanotos, qui négocia avec le

conseil de guerre de Candie, leur persuada que le roi de France abandonnait les intérêts de la république en faveur des Turcs dont il était allié ; et cette feinte hâta la capitulation. Le capitaine général Morosini fut accusé en plein sénat d'avoir trahi Venise. On fut défendu avec autant de véhémence qu'on en mit à l'accusation. C'est encore une ressemblance avec les anciennes républiques grecques, et surtout avec la romaine. Morosini se justifia depuis en faisant sur les Turcs la conquête du Péloponèse, qu'on nomme aujourd'hui Morée, conquête dont Venise a joui trop peu de temps. Ce grand homme mourut doge, et laissa après lui une réputation qui durera autant que Venise.

Pendant la guerre de Candie il arriva chez les Turcs un événement qui fut l'objet de l'attention de l'Europe et de l'Asie. Il s'était répandu un bruit général, fondé sur la vaine curiosité, que l'année 1666 devait être l'époque d'une grande révolution sur la terre. Le

j-,Goot^le

4^4 Ca^P. CXCI. DE l'empire OTTOHAJr

nombre mystique de 666 qui se trouve <}ans V^pocaijrpse ^tait Is source de cette opinion. Jamais l'attente de t'antechrist ne fut si universelle. Les Juifs^ de leur côté, prétendirent que leur messie devait naître cette année.

Un Juif de Smjme, nommé Sabatei-Sevi, homme assez savant, fils d'un nche courtier de la factorerie anglaise, profita de cette opinioa générale, et s'annonça pour le messie. Il était éloquent et d'une figure avantageuse, affectant de la modestie, recommandant la justice, parlant en oracle, disant partout que les temps étaient accomplis. Il voyagea d'abord en Grèce et en Italie.

Il enleva une fille à Livourne, et la mena à Jérusalem, où il comença & prêcher ses frères.

C'est chez les Juifs une tradition constante, que leur Shilo , leur Messiaïh , leur vengeur et leur roi , ae doit venir qu'avec Elie. Ils se persuadent qu'ils ont eu un Éliah qui doit reparaître au renouvellement de la terre. Cet Éliah, que nous nommons Élie, a été pris, par quelques savants pour le soleil , à cause de la conformité du mot HVT6E,-qui signifie le soleil diez les Grecs, et parce-qu'Élie, ayant été transporta hors de sa terre dans un char de feu , attelé de quatre chevaux ailés , a beaucoup de ressemblance avec le dutr dû Soleil et ses quatre chevaux inventés par les poètes. Mais sans nous arrêter à ces recherches, et sans examiner si les livres hébreux ont été écrits après Alexandre, et après que les facteurs juifs eurent appris quelque chose de la mythologie grecque dans Alexandrie, c'est assez de remarquer que tes Juifs attendent Elie

à.V DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. 4⁵

de temps immémorial. Aujourd'hui même encore, quand ces malheureux circonscisent un enfant avec cérémonie, ils mettent dans la salle un fauteuil pour Élie, en cas qu'il veuille les honorer de sa présence. Élie doit amener le grand sabbat, le grand messie, et la révolution universelle. Cette idée a même passé chez les chrétiens. Élie doit venir annoncer la fin de ce monde et un nouvel ordre de chose». Presque tous les fanatiques attendent un Élie. Les prophètes des Cévennes, qui allèrent à Londres ressusciter des morts en 1707, avaient vu Elie ; ils lui avaient parlé ; il devait se montrer au peuple. Aujourd'hui même ce ramas de convulsionnaires qui a infecté Paris pendant quelques années, annonçait Élie à la populace des faubourgs. Le magistrat de

la police fit, en 1731 d'arrêter à Bicêtre deux Elies qui se battaient à qui serait reconnu pour le véritable. Il fallait donc absolument que Sabatei-Sevi fût annoncé chez ses frères par un Elie, sans quoi sa mission aurait été traitée de chimérique.

Il trouva un rabbin, nommé Nathan, qui crut qu'il y aurait assez à gagner à jouer ce second rôle. Sabatei déclara aux Juifs de l'Asie Mineure et de Syrie ' (que Nathan était Elie, et Nathan assura que Sabatei était le messie, le Shilo, l'attente du peuple saint.

' Ils firent de grandes œuvres tous deux à Jérusalem, et y réformèrent la synagogue. Nathan expliquait les prophètes, et faisait voir clairement qu'au bout de l'année le sultan devait être détrôné, et que Jérusalem devait devenir la maîtresse du monde. Tous les Juifs de la Syrie furent persuadés. Les synagogues

426 CHAP. CXCI. DE L'EMPIRE OTTOMAN ^

retentissaient des anciennes prédictions. On se fondait sur ces paroles d'Isaïe : « Levez-vous, Jérusalem ; « levez-TOUS < Jetez votre force et dans votre gloire ; il « n'y aura plus d'impurs ni d'impurs au milieu de « vous. « Tous les rabbins avaient à la bouche ce passage* : Les Juifs feront venir vos frères de tous les climats à la montagne sainte de Jérusalem, sur des chars ^ a sur des litières, sur des mulets, sur des charrettes.* Enfin, cent passages < pie les femmes et les enfants répétaient, nourrissaient leur espérance. Il n'y avait point de Juif qui ne se préparât à loger quelqu'un des dix anciennes tribus dispersées. La persuasion fit si forte, que les Juifs abandonnaient partout leur commerce, et se tenaient prêts pour le voyage de Jérusalem.

Mathan choisit à Damas douze hommes pour présider aux douze tribus. Sabatei-Sevî alla se montrer h ses frères de Smyrne, et Nathan lui écrivait : a Roi des «trois, seigneur des seigneurs, quand serons- nous a dignes d'être à l'ombre de votre âne ? Je me prosterne « pour être foulé sous la plante de vos pieds. j> Sabatei déposa dans Smyrne quelques docteurs de la loi qui ne le reconnaissaient pas , et en établit de plus dociles. Un de ses plus violents ennemis, nommé Samuel Pennia, se convertit à lui publiquement, et l'annonça comme le fils de "Dieu. Sabatei s'étant un jour présenté devant le cadi de Smyrne avec une foule de ses suivants, tous assurèrent qu'ils voyaient une colonne de feu entre lui et le cadi. Quelques autres miracles

AU DIZ-SBFTliMK SrkCVE. 4^7

de cette espèce mirent le sceau il la certitude de sa mission. Plusieurs Juifs même s'empressaient de porter à ses pieds leur or et leurs pierreries.

Le bâcha de &nynie voulut le fiiire arrêta'. Sabatei partit pour Constantinople avec les plus zélés de ses disciples, he grand-vizir, Acbmet Cuprogli, qui partait akvs pour le siège de Candie, Fenvc^a prendre dans le vaisseau qui le portait à Ckmstantinople , et le 6t mettre en prison. Tous les Juifs obtenai«it aisément l'entrée de la prison pour de l'argent, comme c'est l'usage ep Turquie ; ils vinrent se prosterner i ses pieds et baiser ses fers. U les prêchait , les exhortait, les bénissait, et ne se plaignait jamais. Les Juifs de Constantinople , persuadés que la venue d'un messie abolissait toutes les dettes, ne payaient plus lears créanciers. Les marchands anglais de Galata s'avis^ent d'aller trouver Sabatei dans sa prison; ils lui dirent qu'en qualité de roi des Juifs il devût ordonner à ses- sujets de payer leurs dettes. Sabatei écrivit ces

mots à ceux dont on se plaignait : a A vous qui atten- « dez le salut dTsraël , etc , satisfaites à vos dettes

- légitimes; si vous le refusez, tous n'entra«z point
- avec nous dans notre joie et dans notre empire. »

La prison de Sabatei était toujours remplie d'adorateurs. Les Juifs commençaient à exciter quelques tumultes dans Constantinople. Le peuple était alors très mécontent de Mahomet IV. On craignait que la [»édiction des Juifs ne causât des troubles. Il semblait qu'un gouvernement aussi sévère que celui des Turcs dût faire mourir celui qui se disait nu^/nnaë^.* cepeo-

j-,Goot^le

4a8 cuKP. cxcî. DR l'empire ottoman dant OD se contenta de le transférer au cliâteau des Dardanelles. Les Juifs alors s'écrièrent qu'il n'était pas au pouvoir des hommes de le faire mourir.

Sa réputation s'étant'étendue dans tous les pays de l'Europe, il reçut aux Dardanelles les députations des Juifs de Pologne, d'Allemagne, de Livourne, de Venise , d'Amsterdam ; ils payaient chèrement la permission de lui baiser les pieds , et c'est probablement ce qui lui conserva la vie. Les partages de la Terre- Sainte se faisaient tranquillement dans le diâteau des Dardanelles.Entîn le bruit de ses miracÿs fut si grand f que le' sultan, Mahomet, eut la curiosité de voir cet homme, et de l'interroger lui-même. On amena le roi des Juifs au sérail. Le sultan lui demanda en turc s'il était le messie. Sabatei répondit mode8tement^u't//'était; mais comme il s'exprimait incorrectement en turc : a Tu partes bien mal, lui dit Mahomet, pour un ec messie qui devrait avoir le don

des langues. Fais-tu « des miracles? Quelquefois, répondit l'autre. Eh bien , « dit le sultan, qu'on le dépouille tout ou; il servira o de but aux flèches de mes icoglans; et s'il est invulnérable, nous le reconnâtrons pour le messie. » Sabatei se jeta à genoux, et avoua que c'était un mirade qui était au-dessus de ses forces. On lui proposa alors d'être empalé ou de se feire musulman, et d'aller publiquement à la mosquée. 1} ne balança pas; et il embrassa ta religion turque dans le moment. Il prêclia alors qu'il n'avait été envoyé que pour substituer la religion turque k ta juive, selon les ancienues prophéties. Cependant tes Juife des pays éloignés crurent

j-,Goot^le

AD ULX-SBPTlèMB SIÈCLE. 4^9

encore long-temps eo Ivd ; et cette scène, qui ne fut point sanglante, augmenta partout leur confusion et leur opprobre.

Quelque temps après que les Juifs eurent essuyé cette honte dans l'empire ottoman , les chrétiens de l'Église latine eurent une autre mortification. Ils avaient toujours jusqu'alors conservé la garde du Saint-Sépulcre à Jérusalem, avec les secours d'argent que fournissaient plusieurs princes de leur communion, et surtout le, roi d'Espagne; mais ce même Payanotos, qui avait conclu te traité de la reddition de Candie, obtint du graad-vizir, Achmet Cuprogli (1674); que l'Eglise grecque aurait désormais la garde de tous les lieux saints de Jérusalem. Les religieux du rite latin formèrent une opposition juridique. L'affaire fiit plaidée d'abord devant le cadi de Jérusalem , et «isuite au grand divan de Constantinople. On décida que l'Eglise grecque ayant compté Jérusalem dans sou district avant le temps des croisades , sa pré-

tention était juste. Cette peine que prenaient les Turcs d'examiner les droits de leurs sujets chrétiens, cette permission qu'ils leur donnaient d'enfermer leur religion dans le lieu même qui en fut le berceau, est un exemple bien frappant d'un gouvernement tolérant sur la religion, quoiqu'il fut sanguinaire sur le reste. Quand les Grecs voulurent, en vertu de l'arrêt du divan, se mettre en possession, les mêmes Latins résistèrent, et il y eut du sang répandu. Le gouvernement ne punit personne de mort : nouvelle preuve de l'humanité du vizir Âchmet Cuprogli, dont les exemples ont été rarement imités. Un de ses prédé-

43a cH&p. CX.CI. DK l'kmpibb ottomah.

cesseurs, en 1638, avait fait étrangler Cyrille, favori de l'empereur grec de Constantinople, sur les accusations répétées de son Église. Le caractère de ceux qui gouvernent fait en tout lieu les temps de douceur ou de cruauté.

CHAPITRE CXCI

Progrès de la Turquie. Siège de Vienne.

Le déclin de la puissance ottomane ne se répandait pas seulement en Candie et dans les îles de la république vénitienne; il pénétrait souvent en Pologne et en Hongrie. Le sultan Mahomet IV, dont le grandvizir avait pris Candie, marcha en personne contre les Polonais, sous prétexte de protéger les Cosaques maltraités par eux; Il enleva aux Polonais l'Ukraine, la Podolie, la Volhinie, la ville de Kamienieck, et ne leur donna la paix (1678) qu'en leur

imposant ce tribut annuel de vingt mille écus, dont Jean Sdbieski les à6livra bientôt.

Les Turcs avaient laissé respirer la Hongrie pendant la guerre de trente ans qui bouleversa l'Allemagne. Ils possédaient, depuis 1541, les deux bords du Danube à peu de chose près, jusqu'à Bude inclusivement. Les conquêtes d'Amurat IV en Perse l'avaient empêché de porter ses armes vers l'Allemagne. La Transylvanie entière appartenait à des princes que les empereurs Ferdinand II et Ferdinand III étaient obligés de ménager, et qui étaient tributaires des

CHA.P. CXCII. PROGRÈS DES TURCS, ETC. 431

Turcs. Ce qui restait de l'Hongrie jouissait de la liberté. Il s'en fut assez de même au temps de l'empereur retiré Léopold : la Haute-Hongrie et la Transylvanie furent le théâtre des révolutions, des guerres, des dévastations.

De tous les peuples qui ont passé sous nos yeux dans cette histoire, il n'y en a point eu de plus malheureux que les Hongrois. Leur pays dépeuplé, partagé entre la faction catholique et la protestante, et entre plusieurs partis, fut à-la-fois occupé par les armées turques et allemandes. On dit que Ragotz, prince de la Transylvanie, fut la première cause de tous ces malheurs. Il était tributaire de la Porte ; le refus de payer le tribut attira sur lui les armes ottomanes. L'empereur Léopold envoya contre les Turcs le comte de Montécuculli, qui depuis fut l'émule de Turenne. (1663) Louis XIV fit marcher six mille hommes au secours de l'empereur d'Allemagne, son ennemi naturel. Ils eurent part à la célèbre bataille de Sajo-Gothard (1664), où Montécuculli battit les Turcs. Mais,

malgré cette victoire, l'empire ottoman fit ilbe paix avantageuse , par laquelle il garda Bude , Neuhausel même , et la Transylvanie.

Les Hongrois, délivrés des Turcs, voulurent alors ftéfendre leur liberté contre Léopold; et cet empereur ne connut que les droits de sa couronne. De nouveaux troubles éclatèrent. Le jeune Émerik Tékéli , seigneur hongrois, qui avait à venger le sang de ses amis et de ses parents, répandu par ta cour de Vienne, souleva la partie de la Hongrie qui obéissait à l'empereur Léopold. Il se donna à l'empereur Mahomet IV, qui le dé>

43» CHAP. CXCI. PROGKia DES TORCS.

clara roi de la Haut&Hongrie. La Porte ottomane donnait alors quatre couronnes à des princes chrétiens , œlles de la Haute-Hongrie, de)a Transylvanie, de la Yalachie, et de la Moldavie.

Il s'en fallut peu que le sang des seigneurs hongrois du parti de Tékéli , répandu à Vienne par la main des bourreaux, ne coûtât Vienne et l'Autriche "k Léopold et a sa maison. Le grand-rizir, Kara Mustapha, successeur d'Achmet Cuprogli , fut chargé par lUahomet IV d'attaquer l'empereur d'Allemagne, Sous prétexte de venger Tékéli. Le sultan Mahomet vint assembler son armée dans les plaines d'Andrinopte. Jamais les Turcs n'en levèiCnt une plus nombreuse; elle était de plus de cent quarante mille hommes de troupes régulières. Les Tartares de Crimée étaient au nombre de trente mille; les volontaires, ceux qui servent l'artillerie, qui ont soin des bagages et des vivres, les ouvriers en tout genre, les domestiques, composaient avec l'armée environ trois cent mille hommes. Il fallut épuiser toute la Hongrie pour fournir des provisions k cette multitude. Rien ne mit obstacle à la

marche de Kara Mustapha. Il avança sans résistance jusqu'aux portes de Vienne (16 juillet 1683), et en forma aussitôt le siège.

Le comte de Staremborg, gouverneur de la ville, avait une garnison dont le fonds était de seize mille hommes, mais qui n'en composait pas en effet plus de huit mille. On arma les bourgeois qui étaient restés dans Vienne; on arma jusqu'à l'université. Les professeurs, les écoliers, montèrent la garde, et ils eurent un médecin pour major. La retraite de l'empereur Léopold augmentait encore la terreur. Il avait quitté

D,s,i,7ertbyGoÛgIe

SIICGK DE VIENNE. o\$

Vimoe dès le Mptième juillet, avec l'imp[^]tiice sa belle •mère, rimpèratrice sa femme, et toute sa famille. Vienne, mat fortifiée, ne devait pas tenir longtemps. I«s annales turques prétendent que Kara Mustapha avait dessein de se former, dans Vienne et dans la Hongrie, un empire indépendant du sultan. Il s'[^] tait figuré que la ràidence des empereurs d'Allemagne devait contenir des tréscH[^] immenses. En effet, de Gonstantioople jusqu'aux bornes de l'Asie, c'est l'usage que les souverains aient toujours un trésor qui lait leur ressource en temps de guerre. On ne conuatt chez eui ni les levées extraordinaires dont les traitants avancent t'aident, ni les créations et les ventes de charges, ni les renies foncières et viagères sur l'Atat; le fantôme du crédit public, les artifices d'une banque au nom d'un souverain, sont ignorésj les pthtentats ne savent qu'aucumuler l'or, l'argent, et les pierreries : c'est ainsi qu'on en use depuis le temps de Cyrus. Le vizir pensait qu'il en était de même chez l'empereur d'Allemagne ; et, dans cette idée , il ne poussa pas le siège assez vivnnent, de peur que la

* ville étant prise d'assaut, le pillage ne le priva de ses trésors imaginaires. Il ne fit jamais donner d'assaut général, quoiqu'il y eût de très grandes brèches au corps de la place, et que la ville fût sans ressource. Cet aveuglement du grand-vizir, son luxe, et sa mollesse, sauvèrent Vienne qui devait périr. Il laissa au roi de Pologne, Jean Sobieski, le temps de venir au secours; au duc de Lorraine, Charles V, et aux princes de l'empire, celui d'assembler une armée. Les janissaires murmuraient; le découragement succéda à leur

E«»i (D> LU Hocm». IV. 18

CHAP. CXCI. PROGRÈS DES TURCS

indignation; ils s'écroulèrent : à Vienne, les Turcs; la seule à vue de vos chapeaux nous fera fuir.»

En effet, dès que le roi de Pologne «t le duc de Lorraine descendirent de la montagne de Calenberg, les Turcs prirent la fuite presque sans combattre. Kara Mustapha, qui avait compté trouver tant de trésors dans Vienne, laissa tous les siens au pouvoir de Sobieski, et bientôt après il fut étranglé (le septième jour 1683). Tékéli, que ce vizir avait fait roi, soupçonné bientôt après par la Porte ottomane de négocier avec l'empereur d'Allemagne, fut arrêté par le nouveau vizir, et envoyé, les fers aux pieds et aux mains, à Constantinople (1685). Les Turcs perdirent presque toute la Hongrie.

(1687) Le règne de Mahomet IV ne fut plus fameux que par des disgrâces. Morosini prit tout le Péloponèse, qui valait mieux

que Candie. I^ bombes de l'année vénitienne détruisirent, dans cette conquête, plus d'un ancien monument que les Turcs avaient épargnés, et entre autres, le fameux temple d'Athènes dédié aux dieux inconnus. Les janissaires, qui attribuaient tant de malheurs à l'indolence du sultan, résolurent de le déposer. Le calmacan, gouverneur de Constantinople, Mustapha Cuprogli , le shérif de la mosquée de Saiote-Sophie , et le nakif, garde de l'étendard de Mahomet, vinrent signifier au sultan qu'il pliait quitter le trône, et que telle était la volonté de la nation. Le sultan, leur parla long-temps pour se justifier*. Le nakif lui répliqua qu'il était venu pour lui commander, de la pju't du peuple, d'abdiquer l'empire, et de le laisser à son frère Soliman. Mahomet IV

j-,Goot^le

SIÈGE DE VIENNE

r^Mndît : «La volonté de Dieu soit faite; puisque sa colère doit tomber sur ma t^te, allez dli-e à mon ei frère que Dieu déclare sa volonté par la bouche du « peuple. »

La plupart de nos historiens prétendent que Mahomet IV fut égorgé par les janissaires : mais tes aOnales turques font foi qu'il vécut encore cinq ans renfermé dans le sérail. Ijc même Mustapha Cuprogli, qui avait déposé Mahomet IV, fut grand-vizir sous Soliman III. 11 reprit nne partie de la Hongrie, et rétablit la réputation de l'empire turc : mais depuis ce temps les limites de cet empire ne passèrent jamais Belgrade ou Têmesvar. Les sultans conservèrent Candie; mais ils De sont rentrés dans le Péloponèse qu'en 1715. Les célèbres batailles que le prince Eugène a données

contre les Turcs ont fait voir qu'on pouvait les vaincre, mais non pas qu'on pût faire sur eux beaucoup de conquêtes.

Ce gouvernement, qu'on nous peint si despotique, si arbitraire, paraît ne l'avoir jamais été que sous Mahomet II, SolimaQ, et Sélim II, qui firent tout plier sous leur volonté. Mais sous presque tous les autres padishas ou empereurs, et surtout dans nos derniers temps, vous retrouvez dans Constantinople le gouvernement d'Alger et de Tunis; vous voyez en l'oyi le padisha, Mustapha II ', juridiquement déposé par la milice et par les citoyens de Constantinople. On ne choisit point un de ses enfants pour lui succéder ^ mais son frère Achmet III. Ce même empereur Achmet est condamné en 1730, par les janissaires et par

" VoTW uuaidup.cKcr.pge iiS. B.

436 CHA.P. CXCI. PROGRÈS DES TDBFS.

le peuple, à l'ignorer t« trône à son neveu Mahmoud, et il obéit sans rénstance, après avoir inutilement sacrifié son grand-vizir et ses principaux oflBcièrs au ressentiment de la nation. Voilà ce» souverains si ab> solus ! Ou s' imagine qu'un homme est par les lots le maître arbitraire d'une grande partie de la terre, parcequ'il peut faire impunément quelques crimes dans sa maison, et ordonner le meurtre de quelques esclaves; mais il ne peut persécuter sa nation, f4 il est phu souvent opprimé qu'oppresseur.

T-^es mœurs des Turcs offrent un grand contraste ; ils sont i-U-foÎB férAceB et charitables, intéressa et ne commettant presque jamais de larcin ; leur oinvcté ne les porte ni au jeu, ni à l'intempéniDCe; très pea usent dn privilège d'épouser plusieurs femmes, et de jouir de plusieurs esclaves; et it n'y a pas de grande ville en Eun^ ott il y ait moins de fnnmes publiques qu'il

Constantinople. Invinciblement attachés à leur religion, ils haïssent, ils méprisent les chrétiens : ils les regardent comme des idolâtres ; et cependant ils les souffrent , ils les protègent dans tout leur empire et dans la capitale : on permet aux chrétiens de faire leurs processions dans le vaste quartier qu'ils ont à Constantinople, et on voit quatre janissaires précéder ces processions dans les rues.

Les Turcs sont fiers , et ne connaissent point la noblesse : ils sont braves, et n'ont point l'usage du duel; c'est une vertu qui leur est commune avec tous les peuples de l'Asie, et cette vertu vient de la coutume de n'être armés que quand ils vont à la guerre. C'était aussi l'usage des Grecs et des Romains ; et l'usage con-

j-,Goot^le

itiÉGE DE ViEHHE. 4^7

traire ne s'introduisit chez le* i^t-étieos que dans les îles de barbarie et de chevalerie, où l'on a fait un devoir et un honneur de marcher à pied avec des éperons «ux talons, et de se mettre À table ou de prier Uieu avec une longue-épée au côté. Le plus méprisé des chrétiens se distingua par cette coutume, bientôt suivie, Comme on l'a déjà dit, par le plus vil peuple, et. mise au rang de ces ridicules dont on ne s'aperçoit point, lorsque les voit tous les JQrtirs.

CHAPITRE CXCin

OalAPoTK.deMsiiaun, dcu ifanuàrB rtuolotion , i Thami» Kouli-Un , ou StM-Nadii'.

La Perse était alors plus civilisée que la Tuix|uie ; les arts y étaient plus en honneur, les mœurs plus douces, la police générale bien mieux observée. Ce n'est pas seulement un effet du climat; les Arabes y avaient cultivé les arts cinq siècles entiers. Ce furent ces Arabes qui bâtirent Ispahan, Chiras, Casbin, Cachan , et plusieurs autres grandes villes : les Turcs , au contraire , n'en ont bâti aucune, et en ont laissé plusieurs tomber en ruine. Les Tartares subjuguèrent deux fois la Perse après le règne des califes arabes, mais ils n'y abolirent point les arts; et quand la Emilie des Sophis régna, elle y porta les mœurs douces de l'Arménie , où cette Emilie avait habité longtemps. Les ouvrages de la main passaient pour être mieux travaillés, plus finis en Perse qu'en Turquie. Les

j-fGoot^le

438 CHAP. CXCI. DE LA PERSE,

sciences j avaient de bien plus grands encoimgements ; point de ville dans laquelle il n'y eût plusieurs collèges fondés où l'on enseignait les belles-lettres. La langue persane , plus douce et plus harmonieuse que la turque , a été féconde en poésies agréables. Les anciens Grecs, qui ont été les précepteurs de l'Europe, sont encore ceux des Persans. Ainsi leur philosophie était, au seizième et au dix - septième siècle, à peu près au même état que la nôtre. Ils tenaient l'astrologie de leur propre pays, et ils s'y attachaient plus qu'aucun peuple de la terre , comme nous

l'avons déjà indiqué '. I^ coutume de marquer de blanc les jours heureux, et de noir les jours funestes, s'est conservée chez eux avec scrupule. Elle était très &milière aux Komaius, qui l'avaient prise des nations asiatiques. Les paysans de nos provinces ont moins de foi aux jours propres à semer et à planter indiqués dans leurs almanachs, que les courtisans dispalian n'en avaient aux heures favorables ou dangereuses pour les affaires. Les Persans étaient, comme plusieurs de nos nations , pleins d'esprit et d'erreurs. Quelques voyageurs ont assuré que ce pays n'était pas aussi peuplé qu'il pourrait Têtre. II est très vraisemblable que du temps des mages îl était plus peuplé et plus fertile. L'agriculture était alors uu point de religion : c'est de toutes les professions celle qui a le plus besoin d'une nombreuse famille, et qui, en conservant la santé et la force , met le plus aisément l'homme en état de former et d'entretenir plusieurs cufants.

Cependant Ispahan , avant les dernières révolu-

> Cbap. CLViii. fi.

j-,Goot^le

DB SES HCCDRS, ETC

tioBs , eût aussi grand et aussi peuplé que Londres. On comptait dans Tauris plus de cinq cent mille habitants. On comparait Ca-chan k Lyon. I) est impossible qu'une ville soit bien peuplée si les campagnes ne le sont pas, à moins que cette ville ne subsiste uniquement du commei-ce étranger. On n'a que des idée^ bien vagues sur la population de la Turquie , de \a Perse, et de tous les

états de l'Asie, excepté de la Chine : mais il est indubitable ([ue tout pays policé qui met sur pied de grandes armées , et qui a beaucoup dé mauuËictuMs , possède le nombre d'hommes nécessaire.

La cour de Perse étalait plus de magnîBcence que la Porte otomane. On croit lire une relation du temps de Xenès , quand on voit dans nos voyageurs ces chevaux couverts de riches brocards, leurs harnais bril- ' lants d'or et de pierreries , et ces quatre mille vases d'or dont parle Chardin, lesquels servaient pour la table du roi de Perse. Jjes choses communes, et surtout les comestibles, étaient à trois fois meilleur mai^ ché à Ispahan et à CoQStantinople que parmi nous. Ce bas prix est la démonstration de l'abondance, quantf il n'est pas une suite de la rareté des métaux. IjCS voyageurs, comme Chaiiliu, qui ont bien connu la Perse, ne nous disent pas au moins que toutes les terres appartiennent au roi. Ils avouent qu'il y a , comme partout ailleurs, des domaines royaux, des terres données au clergé, et des fonds qïib les particuliers possèdent de droit, lesquels leur sont transmis de père en fils.

Tout ce qu'on nous dit de la Pei'sc nous persuade

D,s,i,7ertbyGoot^le

qu'U n'y Avait point da p^ nKWwchîqae où l'oa jouît ptus dei droits Je l*hiuaaaité. On s'y était procuré, plus qu'en aucun pays de l'Orient, de* rc** sources contre l'ennui , qui est partout le poison de U vie. On se rastemblait dan» des salles immenaes, qu'on appelait les niaisons à café , où les uns pre* Bai«nt de cette liqueur, qui n'est en usagefaimi nous que depuis la fin du dix-sqktièqie siècle; les aatm jouaient» ou lisaient, ou écoutweat des

fesetirs de qontes, tandit qu'à un bout de la salle un eodésia»tique prêchait pour quelque argent, et qu'^ un autre bout ces espèces d'hommes , qui se sont &ât un art de l'anmaement des autres, déployaient ^us laun talents. Tout cela aanoQCe un peuple sociable, et tMt nous dit qu'il méritait d'être heureux. Il le fiit, à ce qu'tm prétend , sous le'règne de Sba-Abbas , qu'on » appelé le Grand. Ce prétendu grand homme «tait Ir^ cruel; mats il y a des exemples que des hommes E^ roces qnt aimé l'ordre et le bien public. La cruauté ne s'exffiXQ que sur des particniers exposés sans ot&Beà la vue du tyran , et ce tyran est quelquefois pnr ses lois le bien^teur de la patrie.

Shi-Âhbas , descendant dIsmaël-Sophi , se rradit despotique en détruisant une milice telle jt peu près que celle des janissaires , et que les gardes pt^orienffi. C'est aiosi que le czar Pierre a détruit la milice des strélits pwir établir sa puissance. Mous voyons dam toute la t^rc les tronpes divisées en |^ sieurs petits corps affermir' le trône, et le* tnHqies réunies en un grand corps disposer du trône et le reuverser. Sha-Abbas transporta des peuples d'un

OK »S HOBUBli, STC. 44'

pays dau un autre; c'«\$t ce que les Turcs n'ooot jinais &ât. Ces colonies réuasùseat rarement. De trente nilie fiuuelles chrétieu-Dea que Sha-Abbas transporta de l'Arménie et de, la Géorgie dans le Mazauderan, vers la mer Cas|Menne, il n'en est resté que quatre à cinq cents : mais il construisit des édifices publics, il rdiâtît des villes , il fit d'utiles fondations ; il reprit sur les Turcs tout ce quR Soliman et Sélim avaient conquis sur la Perse : il chassa les Portugais d'Ormus ; et toutes ces grandes actions lui méritèrent le ncan de Grand: il mourut en 1639. Son fils Ska-So-

phi^ plus cruel que Sha-Abbas, mais moins guerrier, moins politique, abruti par la débauche, eut un règne malheureux. Le grand mogol Sba-Gean enleva Caodabar à la Perse, et le sultan Amurat IV |H-it d'assaut Bagdad en 1638.

Depuis ce temps vous voyez la monarchie prwute décliner sensiblement, jusqu'il oe qu'enfin la mollesse de la dynastie des Sophi» a causé sa ruine« entière. Les eunuques gouvernaient le sérail et l'empire sous Muza- Sophi , et sous Husaùn , le dernier de cette race.

C'est le comble de l'avUissement dans la nature humaine , et l'oi^robre de l'Orient , de dépouiller les hommes de leur virilité; et c'est le dernier attentat du despotisme de confier le gouvernement à ces mal* heureux. Partout où le pouvoir a été excessif , la décadence et la ruine sont arrivées. La faiblesse de Sha-Hussein feait tellement languir l'empire, et sa confiision le troublait si violemment par les factions* des eunuques noirs et des eunuques blancs , que si

CHAP. CXCI. DE LA PEKSE

Myri-Weis * et ses agnats n'avaient pas détruit cette dynastie, elle l'eût été par elle-même. C'est le sort de la Perse que toutes ses dynasties commencent par sa force et finissent par la faiblesse. Presque toutes ces familles ont eu le sort de Serdan-pull , que nous nommons Sardanapale.

Ces agnats , qui ont bouleversé la Perse au commencement du siècle où nous sommes, étaient une ancienne colonie de Tartares

habitant les montagnes de Candahar, entre l'Inde et la Perse. Presque toutes les révoltitions qui ont changé le sort de ce pays-là sont arrivées par des Tartares. T.e8 Persans avaient reconquis Candahar sur le Mogol, vers l'an i650, sous Sha-Âbbas II , et ce fut pour leur malheur. Le ministère de Sha-Hussein , petit-fils de Sha-Abbas II, traita mal les aguans. Myri-Veis, qui n'était qu'un particulier, mais im particulier courageux et entreprenant, se mit à leur tête.

C'est encore ici une de ces révolutions oîi le caractère des peuples c[ui la firent eut plus de part que le caractère de leurs chefs : car Myri-Veis ayant été assassiné et remplacé par un autre barbare , nommé Maghmud, son propre neveu, qui n'était âgé que de dix-huit ans , il n'y avait pas d'apparence que ce jeune homme pût faire beaucoup par lui-même, et qu'il conduisît ces troupes indisciplinées de montagnards féroces, comme nos généraux conduisent des armées

■ C'csl le mùoie per^unage ijue Vollaïrc app«llu Uiri-vitz daus ton deuxième DUcoiifi lar ClïoiBint {Po/siei, tome XII). Vovpi aasai k dupilre ivi de la ncoiulc pirlie de i"Hittoirt di Rouie tous Piart-lfCnmd (lume XS.V}. R.

DE SES UCBtIRS, ETC. 443

rég\ées. l* gouvernement de Hussein était méprisé ; et la province de. Candahar ayant commencé les troubles, les provinces du Caucase, du côté de la Géorgie, se révoltèrent aussi. Enfin Maghmud assiégea Ispahaa en 1722. Slia-Hussein lui remit cette capitale, abdiqua le royaume à ses pieds, et le reconnut pour son maître; trop heureux <\ae Maghmud daignât épouser sa fille.

Tous les tableaux des cruautés et des malheurs des hommes, que nous examinons depuis le temps de Charlemagne, n'ont rien de plus horrible que les suites de la révolution d'Ispahan. Maghmud crut ne pouvoir s'affermir qu'en faisant égorger les familles des principaux citoyens. La Perse entière a été trente années ce qu'avait été l'Allemagne avant la paix de Westphalie, ce que fut la France du temps de Charles VI, l'Angleterre dans les guerres de la rose rouge et de la rose blanche : mais la Perse est tombée d'un état plus florissant dans un plus grand abîme de malheurs.

La religion eut encore part à ces désolations. Les agnans tenaient pour Omar, comme les Persans pour Ali; et ce Maghmud, chef des agnans, mêlait les plus lâches superstitions aux plus détestables cruautés : il mourut en démence, en 1745, après avoir désolé la Perse. Un nouvel usurpateur de la nation des agnans lui succéda ; il s'appelait Asraf. L'agitation de la Perse redoublait de tous côtés. Les Turcs l'inondaient du côté de la Géorgie, l'ancienne Colchide. Les Russes fondaient sur ses provinces, du nord à l'occident de la mer Caspienne, vers les bords du Delbent dans le

444 CUAV. CXCVI. 1745 LA. PKSSE,

Shirran, qui était autrefois l'Ibérie et l'Albanie. On ne voit point ce que devint tant de troubles le roi détrôné d'Ibérie-Husseiu. Ce prince n'est resté que pour avoir servi d'époque au malheur de «on pays.

Un des fils de cet empereur, nommé Thamas, échappé au massacre de la famille impériale, avait encore des sujets fidèles qui se rassemblèrent autour de sa personne vers Tauris. Les guerres civiles et les temps de malheur produisent toujours des hommes

extraordinaires qui dissent été ignorés dans des temps paisibles. I^e 6) s d'un berger devint le protecteur du prince Thamas , et le soutien du trône dont il Ait enauite l'usurpateur. Cet homme, qui s'est placé au rang des plus grands conquérants, s'appelait Nadir. 11 gardait les moutons de son père dans les plaines du Corassan , partie de l'anciemie Hyrcanie et de la Bactriane. It ne faut pas se figurer ces bergers comme les nôtres : la vie pastorale qui s'est conservée dans plus d'une contrée de l'Asie n'est pas sans opulence ; les tentes de ces riches bergers valent beaucoup mieux que les maisons de nos cultivateurs. Nadir vendit plusieurs grands troupeaux de son père , et se nùt à la tête d'une troupe de han<hu , chose encore tort coatmune dana ces pays où les peuples ont gardé tes mœurs des temps antiques. Il se donna avec sa troupe fiu {vince Thamas; et à force d'ambition, de courage, et d'activité , il fut à la tête d'une armée. Il se &t ».pj^

mats l'esclave était le maître sous un prince aussi

laible et aussi efféminé que wn pèn: Hussein. (17^9)

DE SES ttCetlls, TTC. ^^ ^

li reprit Isfmhan et toute la Perse, poursuivit le nouveau roi Asraf jusqu'à Candahar, le vainquit, le prit prisonnier, et lui fit couper la tête apr^ lui avoil* arraché les yeux.

Kouli-kan ayant ainsi rAabli le prince Thamas sur le trône de ses aïeux, et l'ayant mis en état d'être ingrat , voulut Tenipêcher de l'être. Il l'enferma dans la capitale du Corassan, et agissant toujours au nom de ce prince prisonnier , il alla faire ia guerre aux Turcs», sachant bien qu'il ne pouvait afièrmir sa puissance que par la même voie qu'il l'avait acquise. Il battit les Turcs à Éri- van, reprit tout ce pays, et assura ses conquêtes en fesant la paix

avec les Russes, (i 7^6) Ce fiit alors quil se fit d^arer roi de Perse, sous le nom de Sha-Nadir. Il n'oublia pas TancienDe coutume de crever tes yeux h ceux qui peuvent avoir droit au trône. Cette cruauté fiit exercée sur son souverain Tbamas. Les mêmes armées qui avalât servi i désoler la Perse servirent ausn à la rendre redoutable à ses voisins. Kouli^can mit les Tures plusieurs fois en fuite. H fit enfin avec eux une paix honorable , par laquelle ils rendirent tout CB qu'ils avaient jamais pris aux Persans, excepté Bagdad et son territoire.

Kouli-kan, chargé de crimes et de gloire, alla ensuite conquérir llnd^ coirlme nous le verrons au chapitre du Mogol. De retour dans sa patrie, il trouva un parti formé en faveur des princes de la maison royale qui existait encore j et, au milieu de ces nouveaux troubles, il fut assassiné par son propre neveu, ainsi que l'avait été Myri-Veis, le premici' auteur de

44^ CHJIP. CXCIIL. DE LA. PEKSE, KTC.

la révolution. La Perse alors est devenue enctHx; te tliéâtre des guerres civiles. Tant de dévastations j ont détruit le commerce et les arts , en détruisant une partie du peuple : mais quand le terrain est fei^ tile et la nation industrielle, tout se répare à la longue.

CHAPITRE CXCV

Dn Mogul.

Cette prodigieuse variété de mœurs, de coutumes, de lois, de révolutions, qui ont toutes le même principe, l'intérêt, forme le tableau de l'univers. Nous n'avons vu ni en Perse ni en Turquie de fils révolté contre son père. Vous voyez dans l'Inde les deux fils du grand mogul Gean-Guir lui faire la guerre l'un après l'autre, au commencement du dix - septième siècle. L'un de ces deux princes, nommé Sha-Gean, s'empare de l'empire, en 1627, après la mort de son père, Gean-Guir, au préjudice d'un petit-fils à qui Gean-Guir avait laissé le trône. L'ordre de succession n'était point dans l'Asie une loi reconnue comme dans les nations de l'Europe. Ces peuples avaient une source de malheurs de plus que nous.

Sha-Gean, qui s'était révolté contre son père, vint aussi dans la suite ses enfants soulevés contre lui. Il est difficile de comprendre comment des souverains, qui ne pouvaient empêcher leurs propres enfants de lever contre eux des armées, étaient aussi alisolus

CHAP. CXCV. DU MOGOL

qu'on veut nous le faire croire. Il paraît que l'Inde était gouvernée à peu près comme l'étaient les royaumes de l'Europe du temps des grands fiefs. Les gouverneurs des provinces de l'Indoustan étaient des maîtres dans leurs gouvernements, et on donnait des vice-royautés aux enfants des empereurs. C'était manifestement

un sujet éternel de guerres civiles : aussi, dès que la santé de l'empereur Shāh-Jehan devint tant guérissante, ses quatre enfants, qui avaient chacun le commandement d'une province, armèrent pour lui succéder. Ils s'accordaient pour détrôner leur père, et se faisaient la guerre entre eux ; c'était précisément l'aventure de Louis-le-Débonnaire ou le Faible. Aurangzeb, le plus scélérat des quatre frères, fut le plus heureux.

La même tyrannie que nous avons vue dans Cromwell se retrouve dans ce prince indien; la même dissimulation et la même cruauté avec un cœur plus dénaturé. Il se liguait d'abord avec un de ses frères, et se rendit maître de la personne de son père, Shāh-Jehan, qu'il tint toujours en prison; ensuite il assassina ce même frère, dont il s'était servi comme d'un instrument dangereux qu'il fallait exterminer; il poursuit ses deux autres frères, dont il triompha, et qu'il fit enfin étrangler l'un après l'autre.

Cependant le père d'Aurangzeb vivait encore. Son fils le retenait dans sa prison la plus dure; et le nom du vieil empereur était souvent le prétexte des conspirations contre le tyran. Il envoya enfin un médecin à son père, attaqué d'une indisposition légère, et le vieillard mourut (1666); Aurangzeb passa dans toute

D,s,i,7ertbyGoogle

44^ CHi.P. CXCV. Du MOGOL.

L'Asie pour l'avoir empoisonna. Nul homme n'a mieux montré que le bonheur n'est pas le prix de la vertu. Cet homme, souillé du sang de ses frères, et coupable de la mort de son père, réussit dans toutes ses entreprises : il ne mourut qu'en 1707, âgé d'environ cent trois ans. Jamais prince n'eut une carrière si longue et si fortunée. Il ajouta à l'empire des Mogols les royaumes de Vis-

pour et de Golconde , tout le pays de Camate, et presque toute cette grande presqu'île que bordent les côtes de Coromandel et de Malabar. Cet homme, qui eût péri par le dernier supplice, s'il eût pu être jugé par les lois ordinaires des nations, a été sans contredit le plus puissant prince de l'univers. La magnificence des rois de Perse, tout éblouissante qu'elle nous a paru, n'était que l'effort d'une cour médiocre qui étale quelque chose, en comparaison des richesses d'Aurengzeb.

De tous temps les princes asiatiques ont accumulé des trésors; ils ont été riches de tout ce qu'ils entassaient, au lieu que dans l'Europe les princes sont riches de l'argent qui circule dans leurs états. Le trésor de Tamerlan subsistait encore, et tous ses successeurs l'avaient augmenté. Aurengzeb y ajouta des richesses étonnantes : un seul de ses trônes a été estimé par Tavernier cent soixante millions de son temps, qui en font plus de trois cents du nôtre. Douze colonnes d'or, qui soutenaient le dais de ce trône, étaient entourées de grosses perles : le dais était de perles et de diamants, surmonté d'un paon qui étalait une queue de pierreries ; tout le reste était proportionné à cette étrange magnificence. JJC
jour le plus solennel

CHA.P. CXCIV. DV HOGOL

(le l'anal était celui où l'on pesait l'empereur dans des balances d'or, eu présence du peuple; et, ce jour-là, il recevait pour plus de cinquante millions de présents.

- Si jamais le climat a influé sur les hommes , c'est assurément dans l'Inde : les empereurs y étalaient le même luxe, vivaient

dans la même mollesse que les rois indiens dont parle Quinte-Curce; et les vainqueurs tartares prirent insensiblement ces mêmes mœurs, et devinrent Indiens.

Tout cet excès d'opulence et de luxe n'a servi qu'au malheur de l'Indoustan, Il est arrivé, eu 1739, au petit-Éls d'Aurengzeb, Mahamad-Sha, la même chose qu'à Crésus. On avait dit à ce roi de Lydie : « Vous a avez beaucoup d'or, mais celui qui se servira du fer « mieux que vous, vous enlèvera tout cet or. »

Thamas Kouli-kan , élevé au trône de Perse après avoir détrôné son maître, vaincu les aguans et pris Candaliar, est venu jusqu'à la capitale des Indes , sans autre raison que l'envie d'arracher au Mogol tous ces trésors que les Mogols avaient prb aux Indiens. Il n'y a guère d'exemple ni d'une plus grande armée que celle du grand mogul Maliamad, levée contre Thamas Kouli-kan , ni d'une plus grande faiblesse. Il opposa ' douze cent mille hommes, dix mille pièces de canon, et deux mille éléphants armés en guerre, au vainqueur de la Perse, qui n'avait pas avec lui soixante mille combattants. Darius n'avait pas armé tant de forces contre Alexandre.

On ajoute encore que cette multitude dIndiens était couverte par des retranchements de six lieues d'éten-

Euui tDK LU HtaiTM. IT. ig

j-,Goot^le

450 CHAP. CXCIV. DU HOGOL.

due, du côté que Thamas Kouli-kao pouvait attaquer; c'était bien sentir sa iaihlesse. Cette année innombrable devait entourer les enn^nis, leur couper la communication et les faire périr par la

disette dans un pays qui leur était étranger. Ce fut, au contraire, la petite armée p[^]-aaae qui assiégea la grande, lui coupa Jes vivres , et la détruisit en détail. Le grand mogul Mahamad semblait n'être veau que pour étaler sa vaine grandeur, et pour la soumettre à des brigands aguerris. Il vint s'humilier devant Tbammas Kou)i-kan, qui lui parla en maître, et le traita en sujet. Le vainqueur entra dans Delhi, ville qu'on nous représente plus grande et plus peuplée que Paris et Londres. Il traînait à sa suite ce riche et miséraUe empereur. Il l'enferma d'abord dans une tour, et ^e fit proclamer lui-même empereur des Indes.

Quelques offHciers mc^ols essayèrent de profiter d'une nuit oii les Persans s'étaient livrés à la débauche, pour prendre les armes contre leurs vainqueurs. Thamas Kouti-4(aa livra la ville au pillage ; presque tout ffit mis à feu et à sang. Il emporta beaucoup plus de trésors de Delhi que les Espagnols n'en prirent à la conquête du Mexique. Ces richesses, amassées par un brigandage de quatre siècles, ont été apportées en Perse par un autre brigandage, et n'ont pas «npéché les Persans d'être long-temps le plus mallieurcus peuple de la terre : elles y sont dispersées ou ensevelies pendant les guerres civiles jusqu'au temps où quelque tyran les rassemblera.

KouU-kan, en partant des Indes pour retourner en Perse, eut la vanité de laisser le nom d'empereur à ce

CHAP. CXCIV. DV MOGOL. /j5l

Mahamad-Sha qu'il avait détrôné; mais il laissa le jjouvernement à un vice-roi qui avait élevé le grand Hiogol , et qui s'était rendu indépendant de lui. Il détacha trois royaumes de ce vaste

empire, Cachemire, Caboul, et Multan, pour les incorporer à la Perse, et imposa à l'Indoustan un tribut de quelques millions. .

L'Indoustan fut gouverné alors par un vice-roi, et par un conseil que Thamas Kouli-kan avait établi. Le petit-fils d'Aurengzeb garda le titre de roi des rois et de souverain du monde, et ne fut plus qu'un fantôme. Tout est rentré ensuite dans l'ordre ordinaire quand Kouli-kan a été assassiné en Perse au milieu de ses triomphes : le Mogol n'a plus payé de tribut; les provinces enlevées par le vainqueur persan sont retournées à l'empire.

-Il ne faut pas croire que ce Mahamad, roi des rois, ait été despotique avant son malheur; Aurengzeb l'avait été à force de soins, de victoires, et de cruautés. Le despotisme est un état violent qui s'élève ne pouvant durer. Il est impossible que, dans un empire où des vice-rois soudoient des armées de vingt mille hommes, ces vice-rois obéissent long-temps et aveuglément. Les terres que l'empereur donne à ces vice-rois deviennent dès là même indépendantes de lui. Gardons-nous donc bien de croire que dans l'Inde le fruit de tous les travaux des hommes appartienne à un seul. Plusieurs castes indiennes ont conservé leurs anciennes possessions. Les autres terres ont été données aux grands de l'empire, aux raïas, aux nababs, aux omras. Ces terres sont cultivées, comme ailleurs, par des

451 ClfAP. CXCIV. DU MOGOL.

fermiers qui s'y enrichissent, et par des colons qui travaillent pour leurs maîtres. Le petit peuple est pauvre dans le riche pays de l'Inde, ainsi que dans presque tous les pays du monde; mais il n'est point serf et attaché à la glèbe, ainsi qu'il l'a été dans notre Europe, et qu'il l'est encore en Pologne, en Bohême, et dans plu-

sieurs pays de l'Allemagne. Le paysan, dans toute l'Asie, peut sortir de son pays quand il en est mécontent, et en chercher un meilleur, s'il en trouve.

Ce qu'on peut résumer de l'Inde en général, c'est qu'elle est gouvernée comme un pays de conquête par trente tyrans qui reconnaissent un empereur amoili comme eux dans les délices, et qui dévorent la substance du peuple. Il n'y a point là de ces grands tribunaux permanents, dépositaires des lois, qui protègent le faible contre le fort.

C'est un problème qui paraît d'abord difficile à résoudre, que l'or et l'argent venus de l'Amérique en Europe aillent s'engloutir continuellement dans l'Indoustan pour n'en plus sortir, et que cependant le peuple y soit si pauvre qu'il y travaille presque pour rien; mais la raison en est que cet argent ne va pas au peuple; il va aux marchands, qui paient des droits immenses aux gouverneurs; ces gouverneurs en rendent beaucoup au grand mogol, et enfouissent le reste. La peine des hommes est moins payée que partout ailleurs dans ce pays le plus riche de la terre, parce que dans tout pays le prix des journaliers ne passe guère leur subsistance et leur vêtement. L'extrême fertilité de la terre des Indes, et la clialeur du climat.

j-,Goot^le

CHAP. CXCIV, i>U HOGDL. 4^3

fiMit que cette subsistance et le vêtement ne coûtent rien. L'ouvrier qui cherche des diamants dans les mines gagne de quoi acheter un peu de riz et une chemise de coton. Partout la pauvreté sert à peu de frais la richesse.

Je ne répéterai point ce que j'ai dit des Indiens : leurs superstitions sont les mêmes que du temps d'Alexandre; les brahmines y enseignent la même religion^ k» femmes se jettent elles-mêmes dans des bûchers allumés sur le corps de leur mari : nos voyageurs, nos négociants, en ont vu plusieurs exemples. Les disciples se sont fait aussi quelquefois un point d'honneur de ne pas survivre à leurs maîtres. Tavernier rapporte qu'il fut témoin dans Âgra même, l'une des capitales de l'Inde, que le grand Jiram étant mort, un négociant, qui avait étudié sous lui, vint à la loge des Hollandais, arrêta ses comptes, leur dit qu'il était résolu d'aller trouver son maître dans l'autre monde, et se laissa mourir de faim, quelque effort qu'on fit pour lui persuader de vivre.

Une chose digne d'observation, c'est que les arts ne sortent presque jamais des familles où ils sont cultivés ; les filles des artisans ne prennent des maris que du métier de leurs pères: c'est une coutume très ancienne en Asie, et qui avait passé autrefois en loi dans l'Egypte.

La loi de l'Asie et de l'Afrique, qui a toujours permis la pluralité des femmes, n'est pas une loi dont le peuple, toujours pauvre, puisse faire usage. Les riches

' Voyez l'introduction, tome IV, page 75, et l'essai sur Ici Mann, chapitre III «1 IV, tome XV, page 104. B.

D, s, i, 7, et l'essai sur Ici Mann

CHAP-, CXCIV. DU MOGOL

ont toujours c(Hnpté les femmes au nombre de leurs biens, et ils ont pris des eunuques pour les garder: c'est, un usage immémorial, étabU dans l'Inde c<Hnme dans toute l'Asie. Lorsque les 7ui& voulurent avoir un roi, \\ y a plus de trois mille ans, Samuel, leur magistrat et leur prêtre, qui s'opposait à l'ëtahlisement de la royauté, remontra aux Juife que ce roi leur imposerait des tributs pour avoir de quoi donner k ses eunuques. Il fallait que les hommes fussent dès toogtemps bien plies k l'esclavage, pour qu'une telle coutume ne parût point extratudinaïre.

Lorsqu'on finissait ce chapitre, une nouvelle révolution a bouleversé l'Indoustan. Les princes tributaires, les vice-rots, ont tous seccAié lie joug. Les peuples de l'intérieur ont détrôné le souverain. L'Inde est devenue, comme ta Perse, le théâtre des guerres civiles. Ces désastres font v(ùr que le gouvememeot était b^ mauvais, et en même temps que ce prétendu despotisme n'existait pas. L'empereur n'était pas assez puissant pour se faire obéir d'un raïa.

Nos voyageurs ont cru que le pouvoir arbitraire résidait essentiellement dans la personne des grands mogols, parcequ'Aurengzeb avait tout asservi. Us n'ont pas considéré que cette puissance, unifiement fondée siu* te droit des armes, ne dure qu'autuit qu'on est à la tête d'une armée, et que ce despotisme, qui détruit tout, se détruit enfin de lui-même. Il n'est pas une forme de gouvernement, mais une subversion de tout gouvernement; il admet le caprice pour toute règle; il ne s'appuie point sur des lois qui assurent sa durée; et ce colosse tombe par terre dès qu'il n'a plus

le bi-as levé : il ae forme de ses débris plusieurs petites tyrannies, et l'état ne reprend une foime constante que quand les lois régnet.

CHAPITRE CXCV

D« la Chine «u dii-septiime «Me et an commenceni du dix4)uitième.

Il VOUS est fort inutile, sans doute, de savoir que, dans la dyoaittie chinoise qui régnait après la dynastie des Tartares de Gengis-kan, l'empereur Quancum succéda à Kinkum, et Kicum à Quancum. Il est bon que ces n<Hns se trouvent dans les tables chronologiques ; mais, vous attachant toujours aux événements et aux mœurs, vous franchissez tous ces espaces vides pour venir aux temps marqués par de grandes choses. Cette même mollesse qui a perdu la Perse et l'Inde lit à la Chine, dans le siècle passé, une révolution plus complète que celle de Gengis-kan et de ses petitsfils. L'empire chinois était, au commencement du dixseptième siècle, bien plus heureux que l'Inde, la Perse, et la Turquie. L'esprit humain ne peut certainement imaginer un gouvernement meilleur que celui où tout se décide par de grands tribunaux, subordonnés les uns aux autres, dont les membres ne sont reçus qu'après plusieurs examei» sév^es. Tout se règle à la Ghîn< par ces tiibunaux. Six cours souveraines sont à la tête de toutes les coui-s de l'empire. La première veille sur tous les mandarins des provinces ; la sc-

conde dirige les finances ; la traisième a l'intendance des rites, des sciences, et des arts; la qaatrtème a l'intendance de la guerre; la cinquième préside aux juridictions chargées des affaires criminelles ; la sixième a soin des ouvrages publics. Le résultat de toutes les affaires décidées à ces tribunaux est porté à un tribunal suprême. Sous ces tribunaux, il y en a quarantequatre subalternes qui résident à Pékin. Chaque mandarin , dans sa province, dans sa ville , est assisté d'un tribunal. Il est impossible que, dans une telle administration , l'empereur exerce un pouvoir arbitraire. Ses lois générales émanent de lui; mais, par la constitution du gouvernement, il ne peut rien faire sans avoir consulté des hommes élevés dans les lois, et élus par les suffrages. Que l'on se prosterne devant l'empereur comme devant un dieu , que le moindre manque de respect à sa personne soit puni selon la loi comme un sacrilège, cela ne prouve certainement pas un gouvernement despotique et arbitraire. Le gouvernement despotique serait celui où le prince pourrait, sans contrevenir à la loi , ôter à un citoyen ses biens ou la vie, sans forme et sans autre raison que sa volonté. Or, s'il y eut jamais un état dans lequel la vie , l'honneur, et le bien des hommes , aient été protégés par les lois., c'est l'empire de la Chine. Plus il y a de grands corps dépositaires de ces lois, moins l'administration est arbitraire; et si quelquefois le souverain abuse de son pouvoir contre le petit nombre d'hommes qui s'expose à être connu de lui, il ne peut en abuser contre la multitude, qui lui est inconnue, et qui vit sous la protection des lois.

ET A.U COMHENCEMENT DC XVIII'. 4⁷

La culture des terres , poussée à un point de perfection dont on n'a pas encore approché en Europe, Élit assez voir que le

peuple n'était pas accablé de ces impôts qui gênent le cultivateur ; le grand nombre d'hommes occupés de donner des plaisirs aux autres montre que les villes étaient florissantes autant que les campagnes étaient fertiles. Il n'y avait point de cité dans l'empire où les festins ne fussent accompagnés de spectacles. On n'allait point au théâtre , on faisait venir les théâtres dans sa maison ; l'art de la tragédie, de la comédie, était commun, sans être perfectionné ; car les Chinois n'ont perfectionné aucun des arts de l'esprit : mais ils jouissaient avec profusion de ce qu'ils connaissaient ; et enfin ils étaient heureux, autant que la nature humaine le comporte.

Ce bonheur fiit suivi, vers l'an 1630, de la plus terrible catastrophe et de la désolation la plus générale. La famille des conquérants tartares, descendants de Gengis-kan, avait fait ce que tous les conquérants ont tâché de faire ; elle avait affaibli la nation des vainqueurs, afin de ne pas craindre, sur le trône des vaincus, la même révolution qu'elle y avait faite. Cette dynastie des Ives ayant été enfin dépossédée par la dynastie Ming, les Tartares qui habitèrent au nord de la grande muraille ne furent plus regardés que comme des espèces de sauvages dont il n'y avait rien ni à espérer ni à craindre. Au-delà de la grande muraille est le royaume de Leaotong, incorporé par la famille de Gengis-kaa à l'empire de la Chine, et devenu entièrement chinois. Au nord-est de Leaotong étaient quelques hordes de Tartares mantchoux, que le vic-

458 CH. CXCV. DE LA CHIIIE AtJ XVII' SIÈCLR

roi de Leaotong traita durement. Us firrat de* représentations hardies , telles qu'on nous dit que les Scythes en firent de tout temps depuis l' invasion de Cyrus ; car le génie des peuples est toujours le même^ jusqu'à ce qu'une longue oppression les &sse

dégénérer, lie gouvemew, pour toute réponse^ Bt brûler leurs cabanes, enleva leurs troupeaux, et vmilut tiansplanter les habitants. (1633) Alors ces Tartares, qui étaient libres, se choisirent un chef pour faire la guen-e. Ce chef, nommé Taïtsou, se £t bientôt roi; il battit les Chinois, entra victorieux dans le Leaotong, et |Hît d'assaut la capitale.

Cette gunre se fit comme toutes celles des tesips les plus reculés. Les armes à feu étaient inconnues daua cette partie du inonde. Les anciennes armes , comme la flèche, la lance, la masue, le cimenterre, étaient en usage ; on se servait peu de boucliers et de casques, encore moins de In-assards et de bottines de métal. Les fortifications consistaient en un fossé, un mur, des tours; on sapait te mur, ou on montait à l'escalade. La seule force du corps devait donner la victoire ; et les Tartares , accoutumés à dormir eu plein champ, devaient avoir l'avantage sur un peuple élevé dans une vie moins dure.

Taïtsou , ce premier chef des hordes tartares, étaat mort en 1626, dans le commencement de ses couquâtes, son fils, Taïtsong, prit tout d'un coup le titre d'empei^ur des Tartares, et s'égala à l'empereur de la Chine. On dit qu'il savait lire et écrire, et il paraît qu'il reconnaissait ua seul Dieu , comme tes lettrés cliinois; il l'appelait Tien, comme eux. Il s'expriuiu

byGoot^le

ET AV COMMSnCEHEAT DU XVIIH*. 4^

ainsi dans une de ses lettres circulaires aux magistrats des provinces chinoises : «Le Tien élève qui lui plaît; « il m'a peut-être choisi pour, devenir votre maître, w En effet, depuis l'année i6a8, le Tien lui fitrempoi^ ter victoire sur victoire. C'était un

homme très habile; il poliçait son peuple féroce pour le rendre obéissant, et établissait des lois au milieu de la guerre. Il était toujours à la tête de ses troupes ; et l'empereur de la Chine, dont le nom est devenu obscur, et qui s'appelait Hoaitsong, restait dans son palais avec ses femmes et ses eunuques : aussi fiit-il le dernier empereur du sang chinois. Il n'avait pas su empêcher que Taïtsong et ses Tartares lui prissent ses provinces du nord ; il n'empêdia pas davantage qu'un mandarin rebelle, nommé Li-tsé-tching , lui prit celles du midi. Tandis que les Tartares rava-geaient l'orient et le septentrion de la Chine, ce Li-tsé-tching s'emparait de presque tout le reste. On prétend qu'il avait six cent mille hommes de cavalerie et quatre cent mille d'infanterie. Il vint avec l'élite de ses troupes aux portes de Pékin , et l'empereur ne sortit jamais de son palais; il ignorait une partie de ce qui se passait. Litsé-tchtng le rebdle (on l'appelle ainsi , parcequ'il ne réussit pas) renvoya à l'empereur deux de ses principaux eunuques faits prisonniers, avec une lettre fort courte, par laquelle il l'exhortait à abdiquer l'empire. Cest ici qu'on voit bien ce que c'est que l'orgueil asiatique, et combien il s'accorde avec la mollesse. L'empereur ordonna qu'on coupât la tête aux deux eunuques , pour lui avoir apporté une lettre dans laquelle on lui manquait de respect. On eut beaucoup

D,s,i,7ertbyGoot^le

^6o eu. CXCv. DE LA CHINE kV XVfl' SlfxLE de peine à lui feire entendre que tes têtes des princes du sang, et d'une foule de mandarins que lâ-tsé-tehing avait entre ses mains, répondraient de celles de ses deux, eunuques.

Pendant que IVmpereur délibérait sur la réponse, Li-tsé-tehing était déjà entré dans Pékin, L'impératrice eut le temps de

faire sauver quelques uns de se« enfants mâles; après quoi elle s'enferma dans sa cliambre , et se pendit. L'empereur y accourut ; et ayant fort approuvé cet exemple de fidélité, il exhorta quarante autres femmes qu'il avait à l'imiter. Le P. de Mailla, jésuite, qui a écrit cette histoire dans Pékin même, au siècle passé, prétend que toutes ces femmes obéirent sans réplique; mais il se peut qu'il y en eût quelques unes qu'il fallut aider. L'empereur, qu'il nous dépeint comme un très bon prince, aperçut, après cette exécution, sa fille unique, âgée de quinze ans, que l'impératrice n'avait pas jugé à propos d'exposer à sortir du palais; il l'exhorta à se pendre comme sa mère et ses belles-mères : mais la princesse u'en voulant rien faire , ce bon prince, ainsi que le dît Mailla, lui donna un grand coup de sabre, et la laissa pour morte. On s'attend qu'un tel père, un tel époux se tuera sur le corps de ses femmes et de sa fille; mais il alla dans un pavillon hors de la ville pour attendre des nouvelles ; et enfin , ayant appris que tout était désespéré, et que Li-tsé-tehing était dans son palais, il s'étrangla, et mit fin à un empire et à une vie qu'il n'avait pas osé défendre. Cet étrange événement arriva l'année 1641. C'est sous ce dernier empereur <lc la race cliinoisc ([uc les jésuites avaient eufin pénét'n.'

rr AU commrncement du xvm'. 461 dans la cour de Pékin. Le P. Adam Schall, natif de Cologne, avait tellement réussi auprès de cet empereur.par ses connaissances en physique et en mathématiques, qu'il était devenu mandarin. C'était lui qui le -premier avait fondu du canon de bronze à la Chine: nais le peu qu'il y en avait à Pékin, et qu'on ne savait pas employer, ne sauva pas l'empire. Le mandarin Sciall quitta Pékin avant la révolution.

Après la mort de l'empereur, les Tartai'es et les rebelles se disputèrent la Cliine. Les Tartares étaient unis et aguerris; les Chi-

nois étaient divisés et indisciplinés. Il fallut petit à petit céder tout aux Tartares. Leur nation avait pris un caractère de supériorité qui ne dépendait pas de la conduite de leur chef. Il en eût comme des Arabes de Mahomet, qui furent pendant plus de trois cents ans si redoutables par eux-mêmes.

La mort de l'empereur Tattsong, que les Tartares perdirent en ce temps-là, ne les empêcha pas de poursuivre leurs conquêtes. Us élurent un de ses neveux encore enfant; c'est Chun-teli, père du célèbre Kangbi, sous lequel la religion chrétienne a fait des progrès à la Chine. Ces peuples, qui avaient d'abord pris les armes pour défendre leur liberté, ne connaissaient pas le droit héréditaire. Nous voyons que tous les peuples ont commencé par élire des chefs pour la guerre; ensuite ces chefs sont devenus absolus, excepté chez quelques nations d'Europe. Le droit héréditaire s'établit et devient sacré avec le temps.

Une minorité ruine presque toujours des conquêtes.

■ On Ut Cam-lii, livre XV, p. 85, lre, B.

CH. CXCIV. DE LA CHINE AU XVII^e SIÈCLE

, rants, et ce fut pendant cette minorité de Chun-teli que les Tartares achevèrent de subjugu^er la Chine. L'usurpateur Li-tsé-tchiang fut tué par un autre usurpateur chinois qui prétendait venger le dernier empereur. On reconnut dans plusieurs provinces des enfants vrais ou faux du dernier prince détrôné et étranglé, comme on avait produit des Demetri en Russie. Des mandarins chinois tâchèrent d'usurper des provinces, et les grands usurpa-

teurs tartares vinrent ea- Bn à bout de tous les petits. Il v eut un général cbincHS qui arrêta quelque temps leurs pn^rès, parce-qu'il avait quelques canons, soit qu'il les eût des Portugais de Macao, soit que le jésuite Scbatl les eût fait fondre. Il est très remarquable que les Tartares, dépourvus d'artillerie , l'emportèrent à la fin sur ceux qui en avaient: c'était le contraire de ce qui était arrivé dans le Nouveau-Monde, et une preuve de la supériorité des peuples du Nord sur ceux du Midi.

Ce qu'il y a de plus surprenant , c'est que les Tar^ tares conquièrent pied à pied tout ce vaste empire de la Chine sous deux minorités; car leur jeune «npei-eur Chun-tchi étant mort, en 1661, à l'âge de vingtquatre ans, avant que leur domination fût entièrement affermie, ils élurent son fils, Kang^ù, au même âge de huit ans auquel ils avaient élu son père, et ce Kang-ki a rétabli l'empire de la Chine, ayant été assez sage et assez heureux pour se faire également obéir des Chinois et des Tartares. Les missionnaires qu'il fit mandarins Toot loué comme un prince par^ fait. Quelques voyageurs, et surtout Le Gentil, qui u'ont point été mandarins, disent qu'il était d'une

KT AU COMMENCEMEin DU XVill'. 4^^

avarice sordide , et plein de caprices : mais ces détails personnels n'entrent point dans cette peinture gêné' rate du monde; il suffit que l'empire ait été heureux sous ce prince; c'est par là qu'il faut regarder et juger les rois.

Pendant le cours de cette révolution , qui dura plus de trente ans, une des plus grandes mortifications que les Chinois éprouvèrent^ fut que leurs vainqueurs les obligeaient à se couper les cheveux à la manière tartare. 11 y en eut qui aimèrent mieux

mourir que de renoncer à leur chevelure. Nous avons vu les Moscovites exciter quelques séditions, quand le czar Pierre 1^{er} les a obligés à se couper leur barbe : tant la coutume a de force sur le vulgaire.

Le temps n'a pas encore confondu la nation fKinquéaraate avec le peuple vaincu , comme il est arrivé . dans nos Gaules, dans l'Angleterre ^ et ailleurs. Mais les Tartares ayant adopté tes lois, les usages, et la religion des Chinois, les deux nations n'en composeront bientôt qu'une seule.

Sous le règne de ce K.ang-ki les missionnaires d'Europe jouirent d'une grande considération ; plusieurs furent logés dans le palais impérial : ils bâtirent des églises; -ils eurent des maisons opulentes. Us avaient réussi en Amérique en enseignant à des sauvages les arts nécessaires : ils réussirent à la Chine en enseignant les arts les plus relevés à une nation spirituelle. Mais bientôt la jalousie corrompit les fruits de leur sagesse; et cet esprit d'inquiétude et de contention, attaché en Europe aux connaissances et aux talents, renversa les plus grands desseins.

D,s,i,7ertbyGoot^le

4^4 ^^ - CXCIV. DE LA CniHB AU ZVII* SIECLE

On fut étonné à la Chine de voir des sages qui n'étaient pas d'accord sur ce qu'ils venaient enseigner, qui se persécutaient et s'anathématisaient réciproquement, qui s'intentaient des procès criminels à Rome*, et qui fesaient décider dans des congrégations de cardinaux si l'empereur de la Cliine entendait aussi bien sa langue que des missionnaires venus d'Italie et de France.

Ces querelles allèrent si loin , que l'on craignit dans la Chine, ou qu'on feignit de craindre les mêmes troubles qu'on avait essuyés au Japon ^ . Le successeur de Rang-ki défendit l'exercice de la religion chrétienne, tandis qu'on permettait la musulmane et les différentes sortes de bonzes. Mais cette même cour, sentant le besoin des mathématiques autant que le prétendu danger d'une religion nouvelle, conserva les mathématiciens, en leur imposant silence sur le reste, et en chassant les missionnaires. Cet empereur, nommé Yongtching, leur dit ces propres paroles, qu'ils ont eu la bonne foi de rapporter dans leurs lettres intitulées curieuses et édifiantes.

a Que diriez-vous si j'envoyais une troupe de bonzes n et de lamas dans votre pays ? comment les recevriez vous ? Si vous avez su tromper mon père , n'espérez a pas me tromper de même. Vous voulez que les Chia nois embrassent votre loi. Votre culte n'en tolère B point d'autre, je le sais : en ce cas que devicndrons-« nous ? les sujets de vos princes. Les disciples qiie

* Vofei le cbtp. xuik des Dupulei sur Ut etrimoiùà ehiaoUet, tic.,k h Eu du SiècU de Louii XIV.

^ VoTci le chapitre mûtuiI h

j-,Goot^lL-

F.T aO COHMENCEMEKT DU XVIII*. /|65

« VOUS &itc3 ne connaissent que vous. Dans un temps (t de troubles ils n'écouteront d'autre voix que la « vôtre. Je sais bien qu'à présent il n'y a rien à crain- « dre; mais quand les vaisseaux viendront par mil- « liers, il pourrait y avoir du désordre. »

Les mêmes jésuites qui rendent compte de ces paroles, avouent avec tous les autres que cet empereur était un des plus sages et des plus généreux princes qui aient jamais régné ; toujours occupé du soin de soulager les pauvres, et de les faire travailler, exact observateur des lois, réprimait l'ambition et le manège des bonzes, entretenant la paix et l'abondance, encourageant tous les arts utiles, et surtout la culture des terres. De son temps les édifices publics, les grands chemins, les canaux qui joignent tous les fleuves de ce grand empire, furent entretenus avec une magnificence et une économie qui n'a rien d'égal que chez les Romains.

Ce qui mérite bien notre attention , c'est le tremblement de terre que ta Chine essuya en 1699, sous l'empereur Rang-hi. Ce phénomène fut plus funeste que celui qui de nos jours a détruit Lima et Lisbonne ; il fit périr, dit-on, environ quatre cent mille hommes. Ces secousses ont dû être fréquentes dans notre globe : la quantité de volcans qui vomissent la fumée et la flamme font penser que la première écorce de la terre porte sur des gouffres, et qu'elle est remplie de matière inflammable. Il est vraisemblable que notre habitation a éprouvé autant de révolutions en physique que la rapacité et l'ambition en ont causé parmi les peuples.

466 cau>. cxcvi. DO iàpoit

CHAPITRE CXCVI

Du Jipon an dit4qitiMDe liècle , et de Vextinction de U ralî^oB chrétienne en ce paya.

DaD3 la foule des révolutions que nous avons vues d'un bout de l'univers à l'autre, il paraît un enchaînement fatal des causes qui entraînent les hommes, comme les vents poussent les sables et les Bots. Ce qui s'est passé au Japon en est une nouvelle preuve. Un prince portugais, sans puissance, sans richesses, imagine au quinzième siècle d'envoyer quelques vaisseaux sur les côtes d'Afrique. Bientôt après les Portugais découvrent l'empire du Japon. L'Espagne, devenue pour un temps souveraine du Portugal, fait au Japon un commerce immense. La religion chrétienne y est portée à la faveur de ce commerce; et à la suite de cette tolérance de toutes les sectes admises si généralement dans l'Asie, elle s'y introduit, elle s'y établit. Trois princes japonais chrétiens viennent à Rome baiser les pieds du pape Grégoire XII. Le christianisme allait devenir au Japon la religion dominante, et bientôt l'unique, lorsque sa puissance même servit à le détruire. Nous avons déjà remarqué que les missionnaires y avaient beaucoup d'ennemis; mais aussi ils s'y étaient fait un parti, très puissant. Les bonzes craignirent pour leurs anciennes possessions, et l'empereur enfin craignit pour l'état. Les Espa-

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. 4^e

Les Espagnols étaient rendus maîtres des Philippines, voisins du Japon : on savait ce qu'ils avaient fait en Amérique ; il n'est pas étonnant que les Japonais fussent alarmés.

L'empereur du Japon, dès l'an 1586, proscrivit la religion chrétienne ; l'exercice en fut défendu aux Japonais sous peine de mort : mais comme on permettait toujours le commerce aux Portugais et aux Espagnols, leurs missionnaires faisaient dans le peuple autant de prosélytes qu'on en condamnait aux supplices. Le gouvernement défendit aux marchands étrangers d'introduire

des prêtres chrétiens dans le pays : malgré cette défense, le gouverneur des îles Philippines envoya des cordeliers en ambassade à Tempereur japonais. Ces ambassadeurs commencèrent par faire construire une chapelle publique dans la ville capitale, nommée Méaco; ils furent chassés, et la persécution redoubla. U y eut long-temps des alternatives de cruauté et d'indulgence. Il est évident que la raison d'état fut la seule cause des persécutions, et qu'on ne se déclara contre la religion chrétienne que par la crainte de la voir servir d'instrument aux entreprises des Espagnols; car jamais on ne persécuta au Japon la religion de Confucius, quoique apportée par un peuple dont les Japonais sont jaloux, et auquel ils ont souvent fait la guerre.

Le savant et judicieux observateur Kempfer, qui a si longtemps été sur les lieux, nous dit que, l'an 16-j^e, on fit le dénombrement des habitants de Méaco. Il y avait douze religions dans cette capitale, qui vivaient toutes en paix; et ces douze sectes composaient plus

468 CHAP. CXCVI. DU JAPON

(Le quatre cent mille habitants, sans compter la cour nombreuse du daïri , souverain pontife. Il paraît que si les Portugais et les Espagnols s'étaient contentés de la liberté de conscience, ils auraient été aussi paisibles dans le Japon que ces douze religions. Ils y faisaient encore en 1636 le commerce le plus avantageux; Kempfer dit qu'ils en rapportèrent à Macao deux mille trois cent cinquante caisses d'argent.

Les Hollandais, qui trafiquaient au Japon depuis 1600, étaient jaloux du commerce des Espagnols. Us prirent en 1637, vers le cap de Bonne-Espérance, un vaisseau espagnol qui faisait

voile du Japon à Lisbonne : ils y trouvèrent des lettres d'un officier portugais, nommé Moro, espèce de consul de la nation; ces lettres renfermaient le plan d'une conspiration des chrétiens du Japon contre l'empereur ; on Spécifiait le nombre des vaisseaux et des soldats qu'on attendait de l'Europe et des établissements d'Asie, pour faire réussir le projet. Les lettres furent envoyées à la cour du Japon : Moro. reconnut son crime , et fut brûlé publiquement.

Alors le gouvernement aima mieux renoncer à tout commerce avec les étrangers que se voir exposé k de telles entreprises. L'empereur Jemitz, dans une assemblée de tous les grands , porta ce fameux édît , que désormais aucun Japonais ne pourrait sortir du pa^, sous peine de mort j qu'aucun étranger ne serait reçu dans l'empire ; que tous les Espagnols ou Portugais seraient renvoyés , que tous les chrétiens du pays seraient mis en prison , et qu'on donnerait environ mille crus à quiconque découvrirait un prêtre chrétien. Ce

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLB

parti extrême de se séparer tout d'un coup du reste du monde, et de renoncer à tous les avantages du commerce, ne permet pas de douter que la conspiration' u'ait été véritable : mais ce qui rend la preuve complète, c^t qu'en effet les chrétiens du pays, avec quelques Portugais à leur tête, s'assemblèrent en armes au nombre de plus de trente mille. Ils furent battus en i638, et se retirèrent dans une forteresse sur le bord de la mer, dans le voisinage du port de Nangazaki.

Cependant toutes les nations étrangères étaient alors chassées du Japon; les Chinois mêmes étaient compris dans cette loi générale, parceque quelques missionnaires d'Europe s'étaient vantés au Japon d'être sur le point de convertir la Chine au christianisme. Les Hollandais eux-mêmes, qui avaient découvert la conspiration, étaient chassés comme les autres; on avait déjà démolé le comptoir qu'ils avaient à Firaado; leurs vaisseaux étaient déjà partis: il en restait un, que le gouvernement somma de tirer son canon contre la forteresse où les chrétiens étaient réfugiés. Le capitaine hollandais Kokbeker rendit ce funeste service: les chrétiens furent bientôt forcés, et périrent dans d'atroces supplices. Encore une fois, quand on se représente un capitaine portugais, nommé Moro, et un capitaine hollandais, nommé Kokbeker, suscitant dans le Japon de si étranges événements, on reste convaincu de l'esprit remuant des Européens, et de cette fatalité qui dispose des nations.

Le service odieux qu'ils avaient rendu les Hollandais au Japon ne leur attira pas la grâce qu'ils méritaient

J., Goot le

470 CBAP. CXCVI. DD JlfOS

d'y coDunoiver et de s'y éubler librement; mais ils obtinrent la permission d'abord* dans une petite île nommée Désima, près du port de Nangitzaki; c'est là qu'il leur eut perQis d'apporter une quantité déterminée de marchandises.

Il leur fut permis de marcher sur la croix ■, de se rendre à toutes les marques du christianisme, et jurer qu'ils n'étaient pas de la religion des Portugais, pour se tenir d'être reçus dans cette petite île* qui leur sert de prison: dès qu'ils y arrivent on s'empare de

leurs vaisseaux et de leurs mardandises , auxquelles on met le priy. Ils viennent chaque année subir cette {uison pour gagner de l'argent ; ceux qui sont rthS k Batavift et dans les. Moluques, se laissent ainsi traiter etk esclaves : on les conduit, il est vrai, de la petite Ue où ils s<Hit retenus jusqu'à la cour de l'empereiB-; et ib sont partout reçus avec civilité et avec honneur, mais gardés à vue et observés ; leurs conducteurs et leurs gardes font un serment par écrit signé de leur sang, qu'ils observeront toutes les dånarches des Hollandais, et qu'ils en rendront un compte fidèle.

On a imprimé dans pluùeurs livres qu'ils abjuraient le diristia- nisme au Japon : cette opinion a sa source dans l'aventure d'un Hollandais qui, s'étant échappé et vivtmt parmi les naturels du pays, Ciit bientôt reconnu; il dit, pour sauvev sa vie, qu'il n'é- Uit pas chrétien, mais HoUsmdais. Le go«versi«aenC japtmats s dé- fendu depuis ce teni|)s ipi'on bâtit des vaisseaux qui pussent aller en haute mer. Jia ne vea>

' Tujei une iiule du chipilre premier du PragmaM lùr FlñJt (duu k „i). B.

AD DIX-SEPTliME SIÈCLE. ^"J t

lent avoir que de longues barques à voiles et à rames pour le commerce de leurs îles. Lia fréquentation des étrangers est deve- nue chez eux le plus grand des crimes; il semble qu'ils les |craignent encore après le danger qu'ils ont couru. Cette terreur ne s'accorde ni aTte le courage de la nation , ni avec la grandeur de l'empire; mais l'horreur du passé a plus agi en eux que Is crainte de l'avenir. Toute la conduite des Japonais a été celle <fun peuple généreux, facile, fier, et extrême dans ses résolutions ; ib reçurent d'abord les étrangers avet cordialité ; et quand ils se

sont crus outragés et trahis par eux , ils ont rompu avec eux sans retour.

Lorsque le ministre Gilbert, d'éternelle mémoire, établit le premier une compagnie des Indes en France, il voulut essayer d'introduire le commerce des Français au Japon , comptant se servir des seuls protestants , qui pouvaient jurer qu'ils n'étaient pas de la religion des Portugais : mais les Hollandais s'opposèrent à ce dessein; et les Japonais , contents de recevoir tous les ans chez eux une nation qu'ils font prisonnière, ne voulurent pas en recevoir deux.

Je ne parlerai point ici du royaume de Siam , qu'on nous représentait beaucoup plus vaste et plus opulent qu'il n'est; on verra dans le Siècle de Louis XIV (chapitre xiv) le peu qu'il est nécessaire d'en savoir. La Corée, la Cochinchine, le Tonkin, le Laos, Ava, Pégou, sont des pays dont on a peu de connaissance; et dans ce prodigieux nombre d'îles répandues aux extrémités de l'Asie, il n'y a guère que celle de Java, où les Hollandais ont établi le centre de leur domi-

^•Ji CHAP. CXCVI. DU JAPON

nation et de leur connoissance, qui puisse servir dans le plan de cette histoire générale. Il en est ainsi de tous les peuples qui occupent le milieu de l'Afrique, et d'une infinité de peuplades dans le Nouveau-Monde. Je remarquerai seulement qu'avant le seizième siècle, plus de la moitié du globe ignorait l'usage du pain et du vin^ une grande partie de l'Amérique et de l'Afrique orientale l'ignore encore , et il faut y porter ces nourritures pour y célébrer les mystères de notre religion.

Les anthropophages sont beaucoup plus rares qu'on ne le dit, et depuis cinquante ans aucun de nos voyageurs n'en a vu '. Il y a beaucoup d'espèces d'hommes manifestement différentes les unes des autres. Plusieurs nations vivent encore dans l'état de la pure nature ; et » tandis que nous faisons le tour du monde pour découvrir si leurs terres n'ont rien qui puisse assouvir notre cupidité, ces peuples ne s'informent pas s'il existe d'autres hommes qu'eux^ et passent leurs jours dans une heureuse indolence <pù serait un malheur pour nous.

' Depiti* le t^ipi ai H. de Tohaire t écrit cette histoire , lei voyage ont trouvé des intliropopluges duu plmteun île» de U aer du Sud. U paraît résulter de leurs obsenations que cet uuge l'ibolit peu4-peu Atx ces peuples, à mesure que le temps amène quelques progrès dans leur diilisilion. Les peuples qui mangeai quelques uds de leurs eimemis dans une espèce de (été barbare sont mcore eoasseï grand nomlKVj mais il e»l très me d'fn trouver qui tuent leurs eruiemis pour les num^r. Ce soot dcuï deçs de barbarie tHen distincts, dont le premier a précédé Ttutre qui farait n'être qu'un reste de l'ancien usage. Au leste, on n'a lrou>ré diexaiiin àt ces peuples l'usage de laire briUer vitanla les hommes qui ne sont p«s de l'avis des autres, ni celui de bire mourir les prisounien daus les supplices : ces routumes paraissent appartenir exdusii'ement aux tbéotogie&s de l'Carope et au sauvages de l'Amérique septentrkmale. K.

D,s,i,7ertbyGoot^le

CHAPITRE CXCVII

e tonte cette histoire jtuqn'an temps où beau ûècle de Louis XIV.

J'ai parcouru ce vaste théâtre des révolutions de-: puis Charlemagne , et même en remontant souvent beaucoup plus haut, jusqu'au t^mps de Louis XIV. Quel sera le fruit de ce travail ? quel profit tirera-t-on de l'histoire? Ou y a vu les faits et les mœurs; voyous quel avantage nous produira la connaissance des uns et des autres.

Un lecteur sage s'apercevra aisément qu'il ne doit croire que les grands événements qui ont quelque vraisemblance , et regarder en pitié toutes les fables dont le fanatisme, l'esprit romanesque, et la crédulité , ont chargé dans tous les temps la scène du monde.

Constantin triomphe de l'empereur Maxence : mais certainement un Labarum ne lui apparut point dans les nuées, en Picardie, avec une inscription grecque.

Clovis, souillé d'assassinats, se &it chrétien, et commet des assassinats nouveaux; mais ni une colombe ne lui apporte une ampoule pour son baptême, ni un ange ne descend du ciel pour lui donner uu étoidard.

474 CHAP. CXCVII. R^QH^

Uo moine de Clervieux peut prÉcher uoe croisade; nuis il faut être imb^le pour écrire que Dieu fit des miracles par la maio de ce moine, afin d'assurei' te succès de cette croisade, qui fut aussi malheureuse que follement entreprise et mal conduite.

Le roi Louis VIII peut moi^u de phthisie; mais il n'y a qu'un fanatique ignorant qui puisse dire que les embrusements d'une jeune fille l'aient guéri, et qu'il mourut martyr de sa cliasteté.

Chez toutes les nations l'histoire est défigurée par la fable, jusqu'à ce qu'enfin la philosophie vienne éclairer les hommes; et lorsque enfin la philosophie arrive au milieu de ces ténèbres, elle trouve les esprits si aveuglés par des siècles d'erreurs, qu'elle peut à peine les détromper; elle trouve des cérémonies, des faits, des monuments, établis pour constater des mensonges.

Comment, par exemple, un philosophe aurait-il pu persuader à la populace, dans le temple de Jupiter Stator, que Jupiter n'était point descendu du ciel pour arrêter la fuite des Romains? Quel philosophe eût pu nier, dans le temple de Castor et de Pollux, que ces deux jumeaux avaient combattu à la tête des troupes? ne lui aurait-on pas montré l'empreinte des pieds de ces dieux consacrée sur le marbre? Les prêtres de Jupiter et de Pollux n'auraient-ils pas dit à ce philosophe: Criminel incrédule, vous êtes obligé d'avouer, en voyant cette colonne rostrale, que nous avons gagné une bataille navale dont cette colombe est le monument: «vouez donc que les dieux sont descendus sur terre pour nous défendre, et ne l'avez-

J>B CFFTE HISTOIRE. i^h's

prévenez point nos miracles en présence des monuments qui les attestent. C'est ainsi que raisonnaient dans tous les temps la fourberie et l'imbécillité.

Une princesse idiote bâtit une chapelle aux onze mille vierges; le desservant de la chapelle ne doute pas que les onze mille vierges n'aient existé» et il fut lapider le sage qui le doute.

Les monuments ne prouvent pas que quand ces fûts vraisemblables nous ont transmis par des coins temporels éclairés
'.

Les chroniques du temps de Philipe-Auguste et l'histoire de la Victoire sont des preuves de la bataille de Bouvines : mais quand vous verrez à Chartres, le groupe du Troïen, croirez-vous pour cela la fable du cheval de Troie ? et quand vous verrez les hideuses statues d'un saint Denys sur le châtelet de Paris ces monuments de barbarie vous prouveront bien que saint Denis, ayant eu le cou coupé, marcha une lieue entière portant sa tête entre ses bras, et le battant de temps en temps ?

Enfin, plupart des monuments, quand ils sont élevés longtemps après l'action se prouvent que des églises consacrées ; il faut marquer quelquefois se débiter des médailles frappées dans le tenon d'un événement. Nous avons vu les Anglais, trompés par une fausse nouvelle, graver sur l'exergue d'une médaille, le Famiral français, vainqueur de Carthage ; et à peine cette médaille fut-elle frappée, qu'on apprit que l'Amiral Vernon avait levé le siège. Si telle nation dans

intendait Bindumot

je, Goutte

476 CHA.P. CXCVII. BISUKÉ

laquelle il y a tant de philosophes a pu hasarder de tromper ainsi la postérité, que devons-nous penser des peuples et des temps abandonnés à la grossière ignorance ?

Croyons les événements attestés par les registres publics, par le consentement des auteurs contemporains, vivant dans une capi-

tale, éclairés les uns par les autres, et écrivant sous les yeux des principaux de la nation. Mais pour tous ces petits & obscurs et romanesques , écrits par des hommes obscurs dans le fond de quelque province ignorante et barbare; pour ces contes chargés de circonstances absurdes ; pour ces prodiges qui déshonorent l'histoire au lieu de l'embellir, renvoyons- les à Voragine% au jésuite Caussin , à Maïmbourg , et à leurs semblables.

Il est aisé de remarquer combien les mœurs ont changé- dans presque toute la terre depuis les inondations des barbares jusqu'à nos jours. Les arts, qui adoucissent les esprits en les éclairant, commencèrent un peu à renaître dès le douzième siècle ; mais les plus lâches et les plus absurdes superstitions, étouff&nt ce germe, abrutissaient presque tous les esprits ; et ces superstitions , se répandant chez tous les peuples de l'Europe ignorants et féroces, mêlaient partout le ridicule à la barbarie.

* Voragine est l'auteur de la Légende* Jor^e. — L'ouvrage de Jacques de Voragine est intitulé : -Legenda sanctorum, livre d'histoire longotardica. la première édition stbc date est de 1175. -Le succès qu'il obtint lui fit, dit

• Ginguet, donner le nom de Légende arabe, que sous son nom en - français par Légende dorée; mais nom en nous le prix par cette tn-

• d'ailleurs JnGdèlei nous mettois la couleur auieu d'un mitre; il laudrait

• dira Légende d'or. • B.

DE CETTE HISTOIRE

Lés Âiabes polirent l'Asie, l'Afrique, et une partie de l'Espagne, jusqu'au temps où iU furent subjugués par les Turcs , et enGn chassés par les Espagnols ; alors rignorance couvrit toutes ces belles parties de la terre; des mœurs dures et sombres rendirent le genre humain farouche de Bagdad jusqu'à Rome.

Les papes ne furent âus , pendant plusieurs siècles, que les armes à la main; et les peuples, les princes même, étaient si imbéciles, qu'un anti-pape reconnu par eux était dès ce moment vicair de Dieu , et un homine infaillible. Cet homme infaillible était-il déposé , on révérait le caractère de la Divinité dans son successeur ; et ces dieux sur terre, tantôt assassins , tantôt assassinés, empoisonneurs et empoisonnés tourà-tour, enrichissant leurs bâtards, et donnant des décrets contre la finnication, anatématisant les tournois, et fesant ta guerre, excommuniant, déposant les rois, et vendant la rémission des pédiés aux peufies, étaient -à-la-fois le scandale, l'horreur, et la divinité de l'Europe catholique.

Vous avez vu % aux douzième et treizième siècles, les moines devenir princes, ainsi que les évêques; ces évêques et ces moines partout à la tête du gouvernement féodal. Ils établirent des coutumes ridicules, aussi grossières que leurs mœurs; le droit exclusif d'entrer dans une église avec un faucon sur le poing, le droit de faire battre les eaux des étangs par les cultivateurs pour empêcher les grenouilles d'interrompre le baron , le moine , ou le prélat ; le droit de passer la première nuit avec les nouvelles mariées dans leurs

' Clwp. mm. B.

D,s,i,7ertbyGoot^le

^■ji CHAP. CXCvU. * BiSDlfÉ

domaines; te droit de rançonner let marchands forains, car alors il n'y avait point d'autres manJiandi.

Vous avez vu parmi ces barbaries ridicuhs les bai^ baries sanglantes des guerres de religion.

lia querelle d^ pontifes avec les erapeFeun et les rois , commencée dès le temps de Louïs-le-Faible, n'a cessé entièrement en Alleniagne qu'après Cbaries- Qtiint; en Angleterre, que par la constance d'Éliaibeth ; en France , que par la soumission Ibrcée de Henri IV à l'Église romaine.

Une autre source qui a &it couler tant de sang a ét^ la fureur dogmatique ; elle a bouleversé plus d'un état, dqmis les massacres des Albigeois au treizième siècle, jusqu'à la petite guerre des Cévenaes au commeneonent du dix-huitième. Le sang a coulé dans les campagnes et sur les échafauds , pour des arguments de théologie , tantôt dans un pays , tantôt dans un autre, pendant cinq cents années, presque sans interruption ; et oe fléau n'a duré si long-^^nps que parcequ'on a toujours négligé la morale pour le dogme.

Il faut donc, encore une fois , avouer qu'en général toute cette histuire est un ramas de crimes, de fiv lies , et de malheurs , pumi lesquels nous avons va quelques vertus, quelques temps b^ireux.^ comme on découvre des habitations répandues çà et là dans des déserts sauvages.

L'homme peut-être qui , dans les temps grossiei^ qu'on ttO-Dune du moyen ige, mérita le plus du genre humain, fiit le pape

Alexandre III. Ce fiit lui qni, dans un concile, au douzième siècle, abolit autant qu'il le put la servitude. C'est ce même pape qui triompha

SE CETTE BISTOIRS. 479

dans VeniK, par ga sagesse , de la violence de l'^npereur Frédéric Barbwousse, et qui força Henri H, roi d'Angleterre, de demander pardoo i Dieu et aux hoznmes du meurtre de ThcHoas Becket II ressuscita les droits des peuples, et réprima Iç crime dans les rois. Nous avons ronarqué ^ qu'avant ce texnps toute l'Europe, excepté un petit nombre de villes, était partagée entre deux sortes d'hommes, les seigneurs des terres, soit séculiers , soit ecclésiastiques , et les esclaves. Les hommes de loi qui assistaient les chevaliers, les baillis, les maîtres - d'hôtel des 6efs dans leurs jugements, n'étaient réellement que des serfs d'origine. ^ les hommes sont rentrés dans leurs droits, c'est principalement au pape Alexandre III qu'ils en sont redevables; c'est à lui que tant de villes doivent leur splendeur : cqiendant nous avons vu que cette liberté ne s'est pas étendue partout Elle n'a jamais pénétré en Pf^gne; le,cuUivateur y esC atcore serf, attadié à la glèbe, ainù qu'en Bohême, en Souabe, et dans plusieurs autres pays de l'Allemagne j on vmt même encore en France, dans quelques provinces éloignées de la capitale , des restes de cet esclavage. Il y a quelques chapitres, quelques moines, à qui les biens des paysans appartiennent *.

n n'y a chez tes Asiatiques qu'une servitude domestique, et chez les chrétiens qu'une servitude civile. Le paysan polonais est serf dans la teire, et non esclave dans la maison de son seigneur. T(ous n'achetons des esclaves domestiques que chez les nègres. On nous

■ Chqi. muii. B.

' Vojei mi Dote lur lecbapiu» luuii. B.

D,s,i,7ertbyGoot^le

/jSo CHAP. CXCVII. BÉSDMÉ

reproche ce comma^^: un peuple qui trafique de seé ■ enfants est encore plus condamnable que l'acheteur: ce négoce démontre notre supériorité; celui qui se donne un maître était né pour en avoir'.

Plusieurs princes, en délivrant les sujets des seigneurs, ont voulu réduire en une espèce de servitude les seigneurs mêmes ; et c'est ce qui a causé tant de guerres civiles.

On croirait, sur la foi de quelques dissertateurs qui accommodent tout à leurs idées, que les républiques furent plus vertueuses, plus heureuses que les monarchies ; mais , sans compter les guerres opiniâtres que se firent si long-temps les Vénitiens et les Génois à qui vendrait ses marchandises chez les mahométans, quel trouble Venise , Gènes, Florence , Pise , u'éprouvèrent-elles pas? combien de fois Gènes, Florence, et Pise , ont-elles changé de maîtres ? Si Venise n'en a jamais eu, elle ne doit cet avantage qu'à ses profonds marais appelés lacunes.

On peut demander comment, au milieu de tant de secousses , de guerres intestines , de conspirations , de crimes , et de folies , il y a eu tant d'hommes qui aient

' Cette expression doit t'entendre d'un le même seos qu'Ariolole diu qu'il y a des esclaves jnr nature. Mais celui qui profite de l'infirmité de la lacheté d'un autre homme pour le réduire: ai

aerritude n'en est f>s TDoins coupable. Si l'on peut dira que cvla-
jns hoïuBies m^teat d'ilre adavcs , c'est comme l'on dit quelque-
loii qu'un aiare mérite d'être volé.

Certainement le roitelet ugre qui vend sea tnjeU , cdui qui bit
k ptem pour «Toir des prisouniers à vendre , le péra qui Tend sea
en&Dt> , con- ■neueol un crinte exécénble; mais ces crime» >ont
t'ouvT^^. des Ean^iéHu. qui ont inspiré aux aolrs le dcsir de les
commettre , et qui le> paient ponr les aitoir commis. Les nègres
ne sont que les complices et les iostramenli

D,s,i,7ertbyGoot^le

DE CETTE HiSTOIKE. ^il

«iltivë les arts utiles et ies arU agréables en Italie, et «isuite
dans les autres ^tats chrêtiëos. C'est ce que nous ne voyons point
sous la domination des Turcs.

Il faut que notre partie de l'Europe ait eu. dans se* oiceurs et
dans son génie un' laractère qui ne se trouve ni dans la Thracé,
où les Turcs ont établi te siège de leur empire , ni dans la Tartarie
, dont ils sortirait autrefois. Trois choses influent sans cesse sur
l'esprit des bonunest le climat, te gouvernement, et la retigiixi :
c'est la seule manière d'expliquer l'énigme de ce monde.

On a pu remarquer, dans le cours de tant de révolutions, qu'il
s'est formé des peuples prescpie sauvages , tant en Europe qu'en
Asie , dans les contrées autrefois tes plus policées. Telle île de
l'Archipel qui flewissait autrefois est réduite aujourd'hui au sort
des bourgades de l'Amérique. Les pays où étaient les villes d'Ar-
taxartes , de Tigranocertes, de Cotctios, ne valent pas à lieaucoup
près nos colonies. Il y a dans quelques îles , dans quelques forêts ,

et sur quelques montagnes, au milieu de notre Europe, des portions de peuples qui n'ont nul avantage sur ceux du Canada ou des noirs de l'Afrique. Les Turcs sont plus policés ; mais nous ne connaissons presque aucune ville bâtie par eux : ils ont laissé dépérir les plus beaux établissements de l'antiquité; ils règnent sur des ruines.

Il n'est rien dans l'Asie qui ressemble à la noblesse d'Europe : on ne trouve nulle part en Orient un ordre de citoyens distingués des autres par des titres héréditaires , par des exemptions et des droits attachés uniquement à la naissance. Les Tartares paraissent les

Ehai iDii LU Mmo». rv. 31

D,s,i,7ertbyGoot^le

453 CHiLP. CXCVII. BBSaMÉ

seuls qui aient dans les races de leurs Mirzas quelque faible image de cette institution : on ne voit ni en Turquie, ni en Perse, ni aux Indes, ni à la Chine, rien qui donne l'idée de ces corps de nobles qui ferment une partie essentielle de chaque monarchie européenne. Il faut aller jusqu'au Malabar pour retrouver une apparence de cette constitution, encore est-elle très-différente; c'est une tribu entière qui est toute destinée aux armes, qui ne s'allie jamais aux autres tribus ou castes , qui ne daigne même avoir avec ^e* aucun commerce.

L'auteur de l'Esprit des Lois dit qu'il n'y a point de républiques en Asie '. Cependunt cent hordes de Tartares, et des peuplades d'Arabes, forment des républiques errantes. Il y eut autrefois des républiques très florissantes et supérieures à celles de fa

Grèce, comme Tyr et Sidon. On n'en trouve plus de pareilles depuis leur chute. Les grands empires ont tout oiglouti. Le même auteur croit en voir une raison dans les vastes plaines de l'Asie. Il prétend que ta liberté trouve plus d'asiles dans les montagnes ; mais il y a bi^i autant de pays montueux en Asie qu'en Europe. La Pologne, qui est une république, est un pays de plaines. Venise et la Hollande ne sont point hérissées de montagnes. Les Suisses sont libres, à la vérité, dans une partie des Alpes ; mais leurs voiùns sont as-

< HoDtCiquieu, dou la izi' de su Lellnt penaaa, dit fiw ta phparl Jtt ÂÔBtûfati n'ont pat FitUt itt cette unie de geureme-meul. Vjint tl tÂfriifiit ont toujours iU aeeaUéei loa le dt^iolume , à voum «a rurjitiii ijuti-fuei villtt de FAiit Mineure, tl la npabli-qae de Cardtagt. Duw Vteprit dtt LoU, livK II, chip. Tiii, il parie dei coloain greoqoet de TA»

»E CBTTE HISTOIRE. 483

sujettts de tout temps dans l'autre partie. Il est bien délicat de chercher les raisons physiques des gouvernements ; mais surtout il ne faut pas chercher la raison de ce qui n'est point.

La plus grande difTérenre entre nous et les Orientaul est la manière dont nous traitons les femmes. Aucune n'a régné dans l'Orient, si ce n'est une princesse-de Mingrêlie dont nous parle Chardin, par laquelle il dit qu'il fut volé. Les femmes , qui ne peuvent régier en France, y sont régentes ; elles ont droit à tous les autres trônes , excepté à celui de l'empire et de la Pologne.

Une autre différence qui naît de nos usages avec les femmes, c'est cette coutume de mettre auprès d'elles des hommes dépouillés de leur virilité ; usage immémorial de l'Asie et de

l'Afrique, quelquefois introduit en Europe chez les empereurs romains. Nous n'avons pas aujourd'hui dans notre Europe chrétienne trois cents eunuques pour les chapelles et pour les théâtres ; les sérails des Orientaux en sont remplis.

Tout diffère entre eux et nous; religion, police, gouvernement, mœurs, nourriture, vêtements, manière d'écrire, de s'exprimer, de penser. La plus grande ressemblance que nous ayons avec eux est cet esprit de guerre, de meurtre, et de destruction , qui a toujours dépeuplé la terre. Il faut avouer pourtant que cette fureur est bien moins dans le caractère des peuples de l'Inde et de la Chine que dans le nôtre. Nous ne voyons surtout aucune guerre commencée par les Indiens ni par les Chinois contre les habitants du Nord : ils valent en cela mieux que nous ; mais leur

484 CHAP. CXCVII. RÉSOHÉ

vertu même, ou plutôt leur deucenr les a partis ; ils ont été subjugués.

Au milieu de ces saccagements et de ces destructions que nous observons dans l'espace de neuf cents années , nous voyons un amour de l'ordre qui anime en secret le genre humain, et qui a prévenu sa mine totale. C'est un des ressorts de la nature qui reprend toujours sa force ; c'est lui qui a donné le code des nations ; c'est par lui qu'on révère la loi et les ministres de la loi dans le Tunquin et dans l'île Forroose, comme à Rome. Les enfants respectent leurs pères en tout pays; et le fils en tout pays, quoi qu'on en dise, hérite de son père: car si en Turquie le fils n'a point l'héritage d'un timariot , ni dans l'Inde celui de la terre d'un omra, c'est que les fonds n'appartenaient point au père. Ce qui est un bien à vie n'est en aucun lieu du monde un héritage;

mais dans la Perse, dans l'Inde, dans toute l'Asie, tout citoyen, et l'ébanger même, de quelque religion qu'il soit, excité au Japon , peut acheter une terre qui n'est point domaine de l'état, et la laisser à sa famille. J'apprends par des personnes dignes de foi , qu'un Français vient d'acheter une belle terre auprès de Damas, et qu'un Anglais vient d'en acheter une dans le Bengale*.

C'est dans notre Europe qu'il y a encore quelques peuples dont la loi ne permet pas qu'un étnogar achète un champ et un tombeau dans leur territoire. Le barbare drcHt d'aubaine , par lequel un franger voit passer le bien de son pèreaufiscToyal,subsisteeii-

* Ceci étiit écrit long-temps avant que lei Anglais mssent co-
quois It

DE CETTE HISTOIIIE. 4^5

Gore dans tous les royaumes chrétiens, à moins qu'on n'y ait dérogé par des conventions particulières'.

Mous pensons encore que dans tout l'Onent les sēnaae\$ sont esclaves , parcequ'elles sont attachées à une vie domestique. Si elles étaient esclaves, ellfs «o^ent donc dans la mendicité à la mort de leurs maris ; c'est ce qui n'arrive point : elles ont partout une portion réglée par la loi , et elles obtiennent cette portion en cas de divorce. D'un bout du monde à l'autre vous trouvez des lois établies pour le maintien des fanülles.

El y a partout un frein imposé au pouvoir arbitraire , par la loi , par les usages , ou par les moeurs. Le sultan ture ne peut ni toucher à la monnaie, ni casser les janissaires , ni se mêler de l'intérieur des sérails de ses sujets. L'empereur chinois ne promulgue pas un édt sans la sanction d'un tribunal. On essuie dans tous les

états de rudes violences. Les grandsvizirs et les itimadoulets exercent le meurtre et la ra-

I On propou d'abdir en Fraoce le irmt il'anbalDC par uoe kit géoirale. Le <'lmmi4if d'Aguoteau t'j raffiu, panique e'kait, d'ùait-il, la loi It plm uaâauit de la monarchie. Ce droit a été aboli dqiais par dm traité* pKTliculiera btgc lei puissances chez qui il était réciproque II subsiite encore BTCC l'Angleterre, p«rceqaene) An^aia ne l'ont pas alnlidlM eux , et goa tona la iuonTénieou de oe droit étant pour la natkiti qui l'eacra, l'AngleteiT n'a aucun intérêt d« le détruire en France. K. — Le droit d'aubaiaCf aJtolî en '790 par fasssemblée consfituanle, rétabli en i803 pac > ■«code o*o, a été de nouveau aboli par la lot du i4 jnnilet iSiç, dont ■Q^ci le telle :

486 CHAP. CXCVII. RÉSUMÉ

pine; mais ils n'y sont pas plus autorises psr les l(HS que les Arabes et les Tartares vagabonds ne le sont à piller les caravanes.

La religion enseigne la même morale k tous les peuples sans aucune excepti<»i : les cérémonies asiatiques sont bizarres, les croyances absurdes, maia les pr^ptes justes. Le derviche ^ le fequir, le bonze, le takipoin , disent partout , Soyez équitables et bienfesants. On reproche au bas peuple de la Chine beaucoup d'infidélités dans le négoce : ce qui l'«icourage peut-être dans ce vice , c'est qu'il achète de ses b<»ize* pour la plus vile monnaie l'ex^uation dont il croit avoir besoin. La morale qu'on lui inspire est bonne; l'indulgence qu'on lui vend , pernicieuse.

En vain quelques voyageurs et quelques missionnaires nous ont représenté les prêtres d'Orient comme des prédicateurs de l'iniquité ; c'est calomnier la BSture humaine : il n'est pas pos-

sible qu'il y ait jamais une société religieuse instituée pour inviter au crime.

Si dans presque tous les pays du monde on a immolé autrefois des victimes humaines , ces cas ont été rares. C'est une barbarie abolie dans l'ancien monde ; elle était encore en usage dans le nouveau. Mais cette superstition détestable n'est point un précepte religieux qui influe sur la société. Qu'on immole des captifs dans un temple chez les Mexicains , ou qu'on les étrangle chez les Romains dans une prison , après les avoir traînés derrière un char au Capitole, cela est fort égal , c'est la suite de la guerre ; et quand la religion se joint à la guerre , ce mélange est le plus horrible des délits. Je dis seulement que jamais on n'a

DE CETTE SOCIÉTÉ. 4⁷

Il n'y a aucune société religieuse , aucun rite institué dans la vue d'encourager les hommes aux vices. On s'est servi dans toute la terre de la religion pour faire le mal, mais elle est partout instituée pour régler le bien ; et si le dogme apporte le fanatisme et la "guerre , la morale inspire partout la concorde.

On ne se trompe pas moins quand on croit que la religion des musulmans ne s'est établie que par les armes. Les mahométans ont eu leurs missionnaires aux Indes et à la Chine ; et la secte d'Omar combat la secte d'Ali par la parole jusque sur les côtes de Ceylan et de Malabar.

Il résulte de ce tableau que tout ce qui tient intimement à la nature humaine se ressemble d'un bout de l'univers à l'autre ; que tout ce qui peut dépendre de la coutume est différent , et que c'est un hasard s'il se ressemble. L'empire de la coutume est bien plus vaste que celui de la nature; il s'étend sur les mœurs, sur

tous les usages ; il répand la variété sur la scène de l'univers : la nature y répand l'unité ; elle établit partout un petit nombre de principes invariables : ainsi le fonds est partout le même, et la culture produit des fruits divers.

Puisque la nature a mis dans le cœur dès hommes l'intérêt, l'orgueil, et toutes les passions, il n'est pas étonnant que nous ayons vu, dans une période d'environ dix siècles , une suite presque continue de crimes et de désastres. Si nous remontons ans temps {ffécédents , ils ne sont pas meilleurs. La coutume a fait que le mal a été opéré partout d'une mamèrc différente.

4^ CUAP. CXCVII. RiSLIM^

Il est aisé de juger par le tableau que noua avons fait de t'Ëun^, depuis le temps de Charlemagae ju»qa'h nos jours, que cette partie du monde est iDcomparablement plus peuplée, plus civilisée, plus riche, plus édtiirée, qu'elle ne l'était alors, et que même elle em. beaucoup aup^eure à ce cju'était l'empire romain , si tous en exceptez l'Italie.

C'est une idée digne seulement des plaisanteiie» des Lettres persanes , ou de cas nouveaux paradoxes , non moins frivoles , quoique débités d'un ton plus sérieux , de prétendre que l'Europe soit dépeuplée depuis le temps des anciens Romains.

Que l'on considère, depuis Pétersbourg jusqu'à Madrid, ce nombre prodigieux de villes superbes , bâties dansées lieux qui étaient des déserts il y a six cents ans; qu'on fasse attention à ces forêts immenses qui couvraient ta terre des bords du Danube à la mer Baltique , et jusqu'au milieu de la France ; il est bicD évident que quand il y a beaucoup de terres défncbées , il y a beaucoup

d'hommes. L'agriculture , quoi qu'on en dise, et le commerce, ont été beaucoup plus en honneur qu'ils ne l'étaient auparavant

Une des raisons qui ont contribué en général à la population de l'Europe , c'est que dans les guerres innombrables que toutes ces provinces ont essuyées, on n'a point transporté les nations vaincues. '

Charlemagne dépeupla, k la vérité, les bords du Vésèr ; mais c'est un petit canton qui s'est rétabli avec le temps. Les Turcs ont transporté beaucoup de &milles hongroises et dalmatiennes ; aussi ces pays ne sont-ils pas assez peuplés; et la Pologne ne manque

D,s,i,7ertby-Google ■

DE CETTE HISTOIRE. 4B

d'habitants que parceque le peuple y est encore esclave.

Dans quel état étoit l'Europe, sans les guerres continuelles qui la troublaient pour de très légers intérêts, et souvent pour de petits caprices! Quel degré de peuplement n'aurait pas reçu la culture des terres , et combien les arts qui produisent ces productions n'auraient- ils pas répandu encore plus d'abondance et d'aisance dans la vie civile, si on n'avait pas enterré dans les cloîtres ce nombre étonnant d'hommes et de femmes inutiles ! Une humanité nouvelle qu'on a introduite dans le monde de la guerre, et qui en adoucit les horreurs, a contribué encore à sauver les peuples de la destruction qui semble les menacer à chaque instant. C'est un mal à la vérité très déplorable,

.que cette multitude de soldats entretenus continuellement par tous les princes ; mais aussi, comme on l'a déjà remarqué, ce mal produit un bien : les peuples ne se mêlent point de la guerre que font leurs maîtres j les citoyens des villes assiégées passent souvent d'une domination à une autre, sans qu'il en ait coûté la vie à un seul habitant ; ils sont seulement le prix de celui qui a eu le plus de soldats, de canons, et d'argent.

Les guerres civiles ont très long-temps désolé l'Allemagne , l'Angleterre, la France ; mais ces malheurs ont été bientôt réparés ; et l'état florissant de ces pays prouve que l'industrie des hommes a été beaucoup plus loin encore que leur fureur. 11 n'en est pas ainsi de la Perse, par exemple, qui depuis quarante ans est en proie aux dévastations ; mais si elle se réunit

49» CHA.P. cxcvii. siavMi de cette histohe. sous uu prince sage, elle repreodra sa cousiataoce en moins de temps qu'elle ne l'a perdre.

Quaod une nation connut les arts, quand elle n'est point subjuguée et transportée par les étiangers, elle sort aisément de ses ruines , et se rétablit toujours.

DE L'ESSAI

IVM IT t'uTBIT DU a

Cbaf. CLXTV. FoodatioD de li r^oblique dn'PTimDca-VDia,page t. — L* Hollande république par baurd , ibid. — Andea gounernnnneDt dei Pajra-B»,!.— Philippe □ vent être trop abiola, 3.-'^::Bi>ctère de Gniltanmci prince d'Orange , 4. — Sa fermeté,

5. — Le) HoUandaû derenns gaerrien intrépide), 6. — Siège mémorable de Leyde, 7. — Don Jnan, gonTemear dei Pays^Bu, S- — Troubleai cette (NAaaian, g. — Mort de don Jotn, ibid. — Aleundre Famiee , 10. — Fameuse union dlJtredit, ibid. — ~Dbii d'Anjou, frère de Henri m, m Brabant, ibid. — ProicriptioD, II. — Dne d'Anjou pani d'aTnir «oulu Biurrir ceni qa'il était leun protéger, la. — Frineed'OtangeaMawioé, ibid.— AMOMJnala religieui, t3. — Alexandre FtrnèM, i5. — ÉliMbelh, ibid. — Mceurt des Hollandaii en c« tenpt-là , ibid.

Oup. CLXT. Suite dn règne de Miilippe IL HaBieir de don S«ëartien, ni de Portugal, IO.—Sébtutien débarque en .Afriquai?. — BataiDe oii tnn'i roîi périrent, ibid. — ht pape Teui bire un bltaid roi de Portugal, i S. — Le prier de Cratodi^tele-Portagalfig. — La France donne dei leonn an prier, 90. — Flotte fianfaise , ai. — Et le* priaonuïen fran^ pendui, car il^élaient huguenots, as. — Ambundeda Japon, ibid. — Prépuatib pour envahir l'An^leiTC, ibid.

Cou. CLXVL De l'inraïkin de l'Angleterre , pTDJMée [ur Philippe' II. De h flotte imindUe. DupouToîrde FbiHppe Hen France>Euimende la mort de don Carîoa , etc., i3. — Halgtè cette perte , Philippe Q est nir le point de nbjtigner ta France ,38. — Le due de Savoie recounn proteclenr pirleparleBMot deProieBee,s7r^Propèt deFfailippeenFrance, ibid. — Sa poUlique avec b France, 18. — Le aaïque de ta religion , ta plut Imte d« M* amet , ibid. — Genève tni rélifte , ibid. — Eicatade de nenève, ag. — Uécboueenfin danstouleatetentrepriies, ibid.— Paît de Terviuu, 30. — Se* fcvenui, sei dèpauiei, ibid. — Sa mort, 3i. — Sa r^ulation, ibid. — Euoten de ta mort de don Carlot, 3a.

j-,Goot^le

TABLE DES MA.TIÈRE

Chaf. CLIVU. Dn Angltii umb tiaoMid TI , Him, et É —I^ Bcr • fait leur irandenr comme leur MlTeté , ibid. — Giandra «ntreprii-ci, 35. — HiDulictiiref , ibid. — Belles fooditioiu par de ùraples dtayena, 36. — Rerenu) de la euaronoe, ibid. — Éclufiuid* trè* cobboim i Londres, J7. — Lareioe JMDBeGnj«itoilés, ibU.

Cau.CLXTUI.DelaTciiieÉliMlieth, 38.— Premiô» leçiHn donuéM |ur le malheur,' 39. — Ellecluu^ de re1i|:ion,ibid. — Elle eoetf le dxf, 40. — Liberté de coiudeBce, i\ — Miilippe U vent U ditrAner, 44- — fidie letlral Heuri IT, 45. — Jénitteipaidui, 4& — Comiad'Eaaei, ibid.

CsAF. CLXIT.De la rdaeMarie-StMTt, 47. — Première qiw- Uei dlÛi»- 'beth et de Marie , 48. — Marie amourenw d'un mnaieïen ilaliea, ibid. — Le muïcien tué , 49. — Le mari de la reine anaaiiné anui, ibid. — 1^ relue épouse l'aMUiiii , Sa.^— Marie priaonniàe d'tiln^Mtb , 5i . — Blaria eiécuiée, 53.

Ciur.CLXX. DeUFraDCe,ierslafiadu*eil!èfaeiiecle,ioiu Franfoiii, 5t. — Founpioi II eour te dédarç ooaire la réformueun, 55. — Coor^ralioa d'Ambuiw, 56. — Aulrefoiu Imu la rnii de l'Europe n'aimiait qu'nae gtnie lr« médiocre, S7. — PnuMjoiide Guiie a h puinance do mairea du palaii, 58. — Pnwè* Tait au{mjKed« Condé, 59. — Mort de François Ut ibid.— Tilrede DUJeMé, 60.

Cbu. CLXXLI>aUFranc8:5liiiioritid«ClwrieiX.,60.— Séparm-tiiMile l'épéeel deUrocbid.— L'eut eadetlé, et par cMaéquent ftiblerfia- — Colloque de Poiot , ibid. — Le jéauila Lainei ae fait Boquer de loi an colloque, 63. — Manicce de Tasai, 64. — Bataille de Dreoi , 65. — Fns' qoiï fie Guise auauibé par Poliroi de Bien,

66, — Éiéque de Bcaawi , caidiDal, pn^J^Mant, et marii, 67. — Bataille de Saint-Denja, 6S. — Armée calvioiite le ootiae pour payer lea alliée; cluaa mjqaa, 69. — Bataille de Jamae, 70. — Journée de H<HK>ntour, 71. — Iji Saiat-BntbAlemi, 7a. — Contradiction du jéiuile Daniel, 7f. — Pmcraoa ananeOe pour rendre gneci i Dieu dea maiatcrea, 7l.

CaiF. CLXXII. Sommaire dei partira^aritéi prinmpalei du cpaeile de Trente, jfi. — Idée det coodlei, ibid. — lUlanoini et Vrahoh» comp»' rta.77. — Oû M tiendra le Goadle, 78. — Boone bulle dePt«l IU, 7ti> — Quatre ana d'indulgencei ou eniiron, 8a. — Plaiiaot aennan à l'iMnerlure du ceiKile, ibid. — Prcoiicm disputée au conole, 8t.— Bonne tléciiiop, ibid. — Ga/ias eamtal, ibid. — Qooitiaa anr ta réaidenoe, 8a, — Deh graoa, probod, 33,- Muallité dei béoéficw, délicat, ibid.— Qaieile ttautiré 1 Bologne, 84. — Fili du pape aMaaainé, et quelle mite, ibid. — Intérim, 85.— Af-biTM ijrieaaca , 86.— la qmreUe de Pâme Iraverte tonjourt le conôle, ibid. — Le roi irèa chrétien contre la condle , ibid. — Conleliers et jacabiu en querelle va l'eucharialie, 87. — Pré-

. TA.BLE DES M&TIÈUSâ. 49^

lendn bkl douié pu le concile, 83.— Cuiliml •uuuim , ibid.— Le concàlei'eufuÎL, S9.— Il Tecommence, ibid, — Suiaae* oflieol de tuer le» tanœiï du concile, 90. — Qaovlle nir lepuiictiliD,ibid. — Diiputewr la Tcudence, gi. — Pie IT donne de l'argent à CathériDe de Médiçii, ibid. — Pliinlet de rempereur Ferdiiund, à qui on ne donne point d'argent, ga. — Diipulea sur le calice, g3. — Plaisant diiconn du jésuite Ijûnet, ibid. — Pères gagnés par argent, 94. — TkéologieBS français mal p*yé>, ibid. — Décret contre les-rois, ibid. — Décret tor les mariagn, gS. — B.eliques, g6. —

Moines, *ibid.* — Indulgences à quatre sous, *ibid.* — Fia du concile, 97.

Ca&r. CLXXni. De U France sous Henri m. Sa Iruupbnlatiou eu Pologne, sa [uilG, son retour en France. Hixuii du temps, ligne, asiasaiuals, meurtre du roi, anecdotes curieases, gj. — Henri IV clief du parti edviniite, loi. — Henri in revient en France, *ibid.* — Mal reçu, loa. — An«nhie,io3. — Guis»Je-Bala&é, *ibid.* — LaSainl-Bartbéleuii désaTOuée par Henri m, 104. — i* ligiw, io5. — Gawre dvile, 107. — Sixl»Qatnt euwBiBHiaieetdaaiBe Henri IV, lut. — Coutras, 109. — Prince de Gmdé eaapoisonné, iio. — Lea buricades, m. — Qui sont les aMaMiD» du duc de Goiae, m. — Les assassins du due de Goie n'osent tuer son frère te cardinal , de peur des censures, 1 1 3. — Soixante et dix sorbonisles se mêlent de déclarer le roidécbn du trdae, 11 1. — Henri UI tssMii-né par MD naine, ii5. — Le pei^ile regude Jacques Clément coa-mie uo saint DMitjrr, ti6. — Prooèilut «1 CMime du raune par Henri IT, 117. —

Caar.CLXXIV. De Henri rV, 117. — Histoire de Henri IV mal faite par Daniel, *ibid.* — Bayle Toudreit qn'on eâttdiltré Henri IT, 1 18. — Kéilexioassnr lea eunuques, *ibid.*—Sommaira de la liedatUenrilV, lao. — Novice* létnites enréléi oMlre Uenii IV, iiI.-~Ëlats-généran priwndn, 1*6. — Le parlement n'assiste point aux états, 137. — Décrets de la SeHMOue ctmtre Henri IV, *ibid.*— Henri IV obligi de changer de religio», lag^reute* dea nisent de ce dbangement, i3i.— Hensange •bsnrde de DHdel, iSa.— Il entre enfin dans Paris, ilnd.— Il iànl on arrtt dn pariemoit pour forcer les prêtres à prier Dieu pour le roi de France, i34.— Henri IT devait-il restBprotBMant, il5.— Triste état do KfMme,*ibid*— Ilniiaonle tonte* les difficultés, i}&— Discours d^ne delni, 1I7.—

Amiens snriHis, Ibid. — Amiens repris, iS». — ?aix de Venins, ibid. — Royaume rétabU. ibid. — Ordre, abondaïKe, uagnifitcAce, lia. — Henri ai4)ître de l'Europe, 141. — Uert le plut grand bmmesesoQ temps, it*^Set amonr*, itl—Oiiimère des parlâmes de CEnrope, 144. — PInsieun attentats contre sa vie, ibid. — Jean-ChIIel, 147. — Jeu Ch* tel et le jésuite OnigDard,i48. — Le jéniite-Jouvenci justifie le jéamteGuignard, ibid. — Jésuites chaasés , iSo. — Apologie de

TABLE DES MATIÈRES

CUtd, ibid. — Livre du jémite La Croix, iSi.—KnùllMtae Henri IT, iSi.— Praoèi de BanitlÉc, i53.— Le lonbeande Henri IT cnbnnéM ■TrOii de Uraiei, i56.

Adsitiob, iS;. — Première lettre de Henri TV k Corinnnde d'An-dooki, veuve de Hiilibert, comte de GnBmant, ibid. — Seconde leltre i h même, iSg. — Traisième lettre k U même, 160. — Qoi-trième IcUre 1 b même, 163. — Cinquième lettre 1 la mime, 16J. — Sixième leimi li mène, i64.~^tièmeknreilBmême, iM. — Ru-tième lettre à b néme, 167. — Neuvitee lettre i la mèuMi 16t. Chu. CLXXT. De la Pranee, uni Louii sm , juqu'aa minislêr* do car' di-nal de Richelieu. Élat»fteérani tenui (malbeumue. Le marédul d'Ancre ti itre brAlée. Hiniilcre dn due de Loinei. Gnerrei dvilei. Comnaeal le caidinal de Rididien entra au ecMueil , 169. — Le paillemenl de Pari» farté par le duc d'épemon de donner la ré-gence k Marie de Uédicii , 170. — T4an*ellet meinro, 171. — Èta-ti-ginéran , ibid. — L'univeniti veut 7 ailiiter, 171. — Sioguliète dispute , ibid. — QHtdni, i;4. — Henri fwince de Condé,i75. —

Tronbta dviii , ibid.-'Coacîni,niarédiai d'Ancre, aaani- «nè an Lonvre, 176. — Le «sur de Cmcini gnhéel mangé, 177. — St femme condimoée : cinq eonteillers refluant d'aMitter an jugement, ibâd. — BnUéecomibe u>rcière,ibid. — lArein»raère tirée de priwD parledne d'Épemon, 179. — Sencon reaMrqnabif , ibid. — Inlrigua, iSo. — Gnena dviki iUd.— Égliie, iSi.— Mœot*, iSa.— Déwrdre de l'état, iSi. — BeaDciMipde«eigneundevenuipuiuanlieldangereni,il»d. — CahioNlai en Frenee Cormeot dei cerclei comme daoi l'empire, 186. — Leroilenr fait la gaeire, 18;. — Ancienne foriDalité de* hértuti d'armes , ibid. — Benjamin dcRoban, grand bommej iM, — Siège de Blonlmban , ibid. — Carme qui prophétiM, i8g. — BÉcartda connétable de Luioei, ibid. — Suite de la guerre conlre lei calviniste! , 190. — Rddilei récompeatét par le roi, 191. — Intrigue! ; paix avec lei hogooioti , 19a. — Leprineede CondéiRome, ig3. — Le cardinal de Richelieu au coieuil , 194. — Introduit par la reine-mère, ibid- — Le cardinal de Richelieu n'eit etne lient Mre Hauteur du Tutamtot politisât, ig6. . CaiF. CLXXTI. Du mini!tèt« dn cardinal de Hicbelieu, 197. — La TienviHe cspriaon, tgS. — LaTalldine, ibid. — Bdle et courte lettre dn cardinBl

de Richelieu, 199 Lc« huguenot! franfaia animta par le* Ei-papMll ,

comme le! proteMaUi aUemand! l'ont été parla France , ibid. — LaRodtelle, capitale du calvininM, 300. — Le cardinal de Richelieu brave tout lei grande, et en fitt enfermer [dniieun, vtt. — La reine, leBaMduroi, penéeutée, aoi. — Richelieu, Buddngham, C^varès, in3. — Caraelàw de Bnekingham, ibid. — Il Me «e déclarer amoureux de la reine , ao4^ Nouvelle guerre dvile dei huguenot! ccmire la cour, ia5. — Si^ de L*

EochcDe, 306. — Le cardiiml de Rûjlielieu géoènl d'innée, 408.
 — La RodiellepriK.iio. — Lei divin iilo tnitent btccIki Espagnols li
 catholiques, 311. — Lu calTiDÛtea terrauéa , ibid- — Greods de-
 meini du «rdinal de Kichcfieu, an. — HbriTe la relDe-mère, u
 bienbitrice, 31 3. — Le cardiail premier miniitre, 5114. — Le car-
 dîiuiIlgédéraliuime, ibid. — Combil deTégluDe, 31 5. — iDtriguei
 de cour, 916. — Le cardinal diifpvcidé,ibid. — Jourute dea dupea, a
 i7.^Le maréchal de Marillac jugé i sort dam la maisin de csm-
 pagne du cardinal , 3 1 8. — Haritlac ciécoté, iig. — Traité avec
 guitaie-Adi>Jpbe:tcgeriubride, aao.—Trouble» i la cour, ibid. —
 Capacin Joieph, m. — La reioe-nière arrêtée, tbid.—I^ reine-
 mère ftigilire pour le reste de n vie, ibid.— Suceèt du cardinal,
 911. — ProacriptioM.aaJ. — CBalelnaiidari, aaS.—Le duc de
 Montmorenci prit et exécuté, iiO. — Inlrigne ridicules, 31S. — Le
 frère de LounXHI, marié sacs le comenteoteDideM»] frère,
 était'il bienmariéP 319. — Le mariage cassé , sJo. — Harangiieri-
 dicule, i3i. — Complot «antre U vie du cardinal, iSi. ~ H déclare
 la fpierre i toute la maiaon d'Antridie , ibîd. — Héraut d'amu en-
 voyé i Bruxelles, i33. — Prttrea pénénux d'armée, ibid. — Guerre
 d'abord trèi malheureiue , lii. — Danger du ranlinal, ilûd. — On
 veut l'aisanintr, i35. — Académie , ibid.— Remarque! cela, 137.—
 Favori, maJlre«iet,et confasear ; lieez el profitez, ibid.— la reine
 prèle interro^nire, aîg. — Guerre cÎTiIe, ^io.—Caospiration, q4.i.
 — CoTupiration découverte, aji. — Duc de Bouitlon , ibid.

— De 'II1oU tué juridiquement , 343. ^- Le cardinal avait (oii-
 jnnn de l'aident oim;naut; lani quoi..., 144. — Qui était le plus
 malheureux da roi, de ta reine, on du rardiulP345. — Arts,

mceun, et uuges, ibid. — TTVitveiquelé Teiltauntpoliliqae o'at poiax du cardinal, 3^7.

Cair. CLXXTn. Du gomememeat et des mœun de PEipagne depnîs Philippe ir Juiqu'i Charles II, 34S. — Philippe m conclut une trère de dotne ani arec ta Hollande, s4g. — Expulûon des Maurei, ibid. — Elle afhiblit la monarchie, nSi. — Hiilippe IY prend le nom de grand, ibid.

— L'Espagne pauvre malgré tout For du Konvcaw-Honde , i5a. — Lea Hollandais enlèrent le Brésil i l'Espagne, i53. — Le Portugal secoue la joug de l'Espagne , ibid. — Parallèle d'Olivarès et de Richelieu, 3S5. —• Sciences, miEiin, arts, i56. — Le jàuite nitard , premier mioiitre, aSg.

— Le jésalte Nitard bouleverse tout, ibid. — On le chasse : il est (ait cardinal, 160.

Cbaf. CLXXTnj. De* Allenanda sous Rodolphe U, Malhiaï, cl Ferdinand n. Des malheurs de Frédéric, électeur palatin. Des ronquélea de Gustave- Adolphe. Paix de TestpbauE , eic, a6f.— Plui de couronnement desempereSs i Rome, ibid. — L'Allemagne subsiste; l'empire, mm, alti.— État de l'Allemagne , 963.- Rodolphe empereur trè« médiocre , bonebimitte, 16t.— Guerrefaile par aiimAnes, ibid.— Ugue catholique

496 TAB^E DES HATliRSS.

et proteiliile ra Allamagne cauw la mort du roi Henri IV, aSS. — L^M>pereur Eotlolpbe Hlrouome , a6A. — Ticho-Brahc, ihid. — Capermic, 167.— Kepler, ibiil. — Ciuei de l« guerre de trente ut, ibid. — Liberté gemuDique, 168. — Gotm de traite ua, 969. — HKlbeon d« l'âaclew palitin, ijo, — Deux priucei déclarent la

gDeiTeJitDiuleiprèlTC*, ifaid. — Empereur «iMalu, 171. — Déta-
tilios de l'AJlenwgne, ibid. — Litatieadate, ibid. — Ferdinand n le
croit arbitre de l'Europe, 17a. — Tout l'unit contre Ferdinand U,
173. — Le grand Gnitive en AUemagiie, ibid. — Succà de Guataie,
974. — Bauàlle de Leipuck, ihid. — Le pape bien aiie, ibid. —
Ouiiave tui, 375. ^-Suédoitloujour* taiaqo«an, ibid. — Vabtein
auiuiné, i76, ~Oien>(ieni, ibid. — Teimar, ibid. — Mort de Ferdi-
nand II, 177. — Ferdioand m, ibid. — Tnaur, 978. — fitixde
Teit|dulie, 17\$^ — État de l'Atlamagne, ibid.

Cbap. CLXXIX. De l'Angleterre juiqu'i l'année i6«i, ato. — Dé-
cadeace paMBgêre de rAnglotare, ibid. — Conapiration det
poudres, aSi. — Jé- ■ uitea ciécutéi, aS3. — Jacqui aana crédit,
iS4. ~Favgrii gitufemenl l'Europe, aSS. — Seiemcet et arts, 396-
— Querella de rdigion, aS;. — Ar^enl, autre querelle plui forte,
ibid. — Parlameut, autre qnenlle, 3SS. — Auauinat, 189. — Imp-
ti, autre querelle, ibid. — Ègliie dlÉcoiK, autre quarelle, igo. — Li-
turgio, autre querelle, agi. — Le caidinal de KJdielieu fbmeate
toutei lei quereUei, ibid. — Il entoie un pràre pour &ire révolter
l'Écoue, 191. — Honventi trouMes, ibid. — Roi opiuUiE : heureui,
ile^étéappdé forme, agS. — Requête pour faire la gnaraô-

Caà. CLXXX. Da malliean et de U mort de Cliarle* t", agS. —
Caractère det tTDubleid'AugleteTe. ibid. — Huu«re» otholiquiKB
eolriude, ibid. — Mauacrei rdigietii, khitm de dépi^HilatioD,
agfi. — 'fSuaibr* baue, puiuante, 3</j. — Conduite du roi, maU-
Taiae, 398. — GiMrre âvile, a 99- — Hotbam à genoux diaue un
roi, 30a. — Le roi quelque temp* nùnqueur, naii inutilement,
30i. — Parlment plui idrme que la roi, Soa. — Eicéa de ridicnte,
3a4. — Ei{»ît da nctel, ibid. — Afdievéquei récbabud, 3oS. —
Cromwdl gagne une bataille, 306. — DéûténMement du par-

lenent : cboae unique , 307.— Victoire déeiuve de CrmweH, 308.
 — Le roi livré pai l^Fiannaer, 3iOk — Le roi priaonniet, iti dace
 de Cromwell , ibid. — L'année demande qa'on b»e jurtrice da ni ,
 3i3. — hrlemanimepràeet forcé, ibid. — Jugea da nii, iii. — Poi-
 Muee reconnue originaire dam le people, ibid. — Procéi crimitial-
 du roi, 3iS. — On lui tranche la té(e, ibid.

Chif. CLXXXL DeCnnBwell, 3i6.— République, ibid. « Cbu.
 CLXXXn. De l'An^leiTe lou) CbaHes II, 338:~lliéiMu), 33i.—
 Tbéi>tea,333. — Société rojaiereod •errioel l'capHl hnmain , ibid.
 — Ei-

D,s,i,7ertbyG(.X>gIe

TABif DES MATliBES. 497'

pnt bançtît il* coor, 3J3.— Hevenodu roi, 33t.— Attidant), ibiit
 — lYoubktiEaDJuntioaiiODuiifa papüU, 135. — HornunTîib-
 Miea, 336. — Soppbea, 338.— Duc dTwfc exela ds trdiw, ibid.—
 L«e•lhDliciIDledéd^ iddltrie, ibid— Mu d« [«ricment, 34>.— lé-
 tal DorimWtl de l'An- ^eiMTK, ibid. — CoiinHwi)a,ilHd. —
 Agrienltre, 3U.

Cmu. CLXXXm. Delllalie.elpriikdpdaoeiildellomc.àUfin-
 duieiicnie Blèdc Da coBcile d« TrenM. De U nftime du calen-
 drier, eln, 34fi. — Papee fcnleiit aroir Hiplea, ibid. — Caidiiuuv
 pendiu, 347. — Concile de Treate, ibid.— Liboléi
 gdlicaiM,34a.~ItaliBuiupalicD, 14g. — Arts caltiiei, 350. — Sa|Kn-
 litiaDt, ibi± — Pie V, 353. — Stiul Cbarie) BcHTDOié«, ibid. —
 SéfbmedncrieiKtrier, 353. — Hitioire ducalendiier, ibid. — Bim-
 talice an cdfadrier, 356. — Ambamade du Japon an pipe, ibid.

Cau. CLXXXJT. De 5iit6<}aiat, 357. - 'Papesii^daiut'ob«CDrité, 358. Tcmpeiti, eordelier, a Adit eDcorddi«r, 359. — Police de Rome, 360. — OaTragei des Hamaini , iliid. — Coapcdede Saint-Pierre, J6i. — BilAoihèqm du Vatican, 369. — Peuple pantra, ibid. — TémMiéa deSixtC' Qnint, 363. — Aboi dn pontiGeai, 364. — fiiite-Quiitt rraie d« Mrvir lliipagMCt laligiM contre Henri IV, 365.

Our. CU\XT. De» «uoceuenn de SiiteKJmnl , 366. — Grégoiic XIV, ibid.— aémenlVm, ibid.— CUMeM donne la diidpliDei Henri IVanr le do* de Dupecron et d'OMal, 367.— Pnil V, 368.— Querelle de Paul V a*ec Veoijs.e. ibid. — HcÔMickasaéide Veniie, 3Sg. — Henri IV Média lenr enlra Venise et Kome, 370. — Paul T embellit ftoœ, 371. — (Jrliain «nui, 371. — Petite guerre, ibid. — Petites oecupitiou, 373. — Hisère de* peufdea, ibid. — Dépopulation de Rome , 374.

CuT. CLXXXKTL Suite de l'Italie au dii-septiéne nède, 176. — De la 'IbteMie, ibid. — Teniie florinante, 177. — Coajnmioa de Bednar, ibid. — Ifake, 380.— Siège de Halte, 38i.

Catr. CLXXXVn. De la Hollande an dU-Mpliinie nkie, 38>.— Frugalité, lioiplidté, et giandeor, ibid. — Qoerdles tl>éologiqu«■,impainentMetalh«uscs, 385.- Meurtre dn lidllard Barsmdt , 3S6.— ennds éuUiiKtomu dM HniUndai», 388.

Cbu. CLXXXVnLDuD«Deaurck,deU Suède, et delà Pidog-M.aodixseptiéme déde, 391. — Le roi de Danemarck dcapotique par eoetra, iÛd.— 5aéde tout au contraire, 3g3.>~ainM atroce, ibid. — Pénitence ridicule, 3^3. — Usages de la SoMe , ibid. — Gnstare-Adolplie, 394.— Christine , IçS.- Gotnamentat de ta Suède , him changé, 396. Cwr.CLXXXIX. De la Pologne an dix-

septièmesiéde, et deisociniuis, ou mnlairéi , 398.— Pidogne tage, non con^nfattute, ibid. — Suédois plus dangereux à la Pida-
gnetpK !•• Tara, 399.- Couques, ibid.— Jéiuito Essai soi lu Mo-
mas, IT. 3s

D,s,i,7ertbyGoot^le

49^ TABLE DES HATlilles,

devenu roi, too. — Sobieaki, ^o\ . — Kfcli^oD, i(d*. — So-
ciaiMW, itâd. — Une det erreun de Hûmbourj; , ibid.

Cmiki. CSC De 11 Runio uii Milice al 4ti-iept!ÉKie ûédei , f s^ .
— n«mier Demelri , impcHtenr, 4dS. — Second Dcmeirî , impo-
Menr, 409. ~ Troisième DcDwIri, inpoitear, ibid.— QoitrUmg
Demélri, impcNleur, tio. — Ciili]uMmeBemCtrî,iiiipoeteiir, 4ii. —
ffiiiénié Deoielri , impoiteur, 'àM. — Hceon de la Sussie en eei
tempft-lâ, 411.

Ckkt. CXO. De l'empire ottonun ta dix-sepiifaie liéde. Sitft de
C^Jidie. Ftui messie, i\3. — AmuMt DI, ibid. — Dii-wmf frères
itruigUs,4i(. — Pênes Tiinqneun des Tarea , ibid. — GoOTenn-
neat ture pis à despotique qu'on le croit, itS. — Oanven éffilffi,
tbid. — UosttplH émnglêi 416. — AmaretIV, raDqntnnl, ibid. —
IbrahiiD, 417. — L«rtrâtCDd père Ollomao , jacobin , fils d'Ibra-
him, ibid. — Ibnhim dipoct, ii9. — Uemonges historiquin sur les
'Dira, îbid. — L'oinvert tuiAc; ceb i*lieM souvent, ibid. — Siège de
Candie, plus long qoecludide Tnae^ pas si faneux, 410. — Le doc
de BeanTorl tuè devant Candie, 43r.— -Candie prise, comme
Troie, par le Mralagénie d'un Grec, it3, — De Sabatei-Sevi, qni
prit U qualité de metaie, 434.^-PridielioD, 43S. — Doue eDTojés
de Sabatei, 4^6.- Stbetai en prison, 417. — Sabatei, devant k sul-
lan, 4a8. — Ce rneBie le Dut tare, ibid.

Chaf. CXCIL Progrès des Ttatt. Siège de Vienne, 430. — Blal-beon des Hongrois, 411. — Kaia Mutt^ha nurcbe i Vieoue, 431. — L'empereur Léopold s'enfoil, ibid. — Tienne délirée, 433. — Mi-hoHMI déposé, 434- — Premedu non-dcspotiaiDcdesempeTeun turcs, 435.

Ckif. CXCIII De 1« Perse, de ses mcears, de m dernière réiola-liaa , et dr ThimasKouli-kan, ou Sba-Ifadir, 437. — Persans autre-fois édiiris, ibid. — Perse bien peuplée, 438, — Conr, on Porte magDifique, 439. — IbMirs douces, ibid. — Déndraice, 441. — Rimlle, 441. — Guerre diile, 443. — Malbeurs horribles, ibid. — La religion s'en mêle, ibid. — CoouMBcemenli de Sha-Nadir, 444. — Shi-Nadir dia l'Inde, 44^.

(^ir. CXCIT. Du Hogul, 446- — Grand nogol raret>nildnolu,ibid.— AuTeueieb,!e premier des hypocrites, 447- — Parricide et dèrol.ibid. — Trûor du gnnd niogol, 448. — Le di-mat de lnde ènerre, 449. — Le grand mogul humilié devant Sha-Sadir, 45e. — Delhi au pilllge, ibâd- — Tr«HKi immenses, ibid. — Kérdution, 45r.— Examen du r1ni|inti—i . ibid. — Peuples pannes en pajsrdM, 45i. — Hœots, 453. — Poljgante, ibid. — Eunuques, ibid.^ — BoulevaMment, 4S4.

Catt. CXCV. De U Cbine an dii-eeptième aiède et au commen-cement du dii-hailiéaH, 455. — Tribnnau gardiena de* lois , ibid. — Avec tiîliiiiwiii pe« de despotisme, 456. — Conquête de la Cbine, 457. — San* «me» à leo, 4S1I. — Le capitaine d'une boide vaiuquenr de la Cbine, ibid. —

j-,Goot^le

TA.BLE DES MATIÈRES

Exemple d'orgueil , 45g. — Va empercuT Uble Gai) Il dyaulie chimnae, 460. — Suite de la conquête, 461. — Qoerdlsi icuid-deuiei du milsioD' nairei d'Europe à la Chine , 463. — Bdka pirolei de l'enipereur aux jé< suites, 464. -

r.Hittr. CKCVI. Du Japon au dii^Mptième *iècle, et de l'exli-Dctioa de la religion cbrédenne en ce paya. 466. — Le Japon preique chrétien, ibid. — Chriftianiune prowril, 46^ . — Toutes les lectei en paix au Japon, ibid. — CoiupiratiDn des maufais cbrétieni, 468. — Le Japon fermé aux étrangers, ibid. — Cbrétieui baltui, 469. — UoHandaii leuli commercent a» Japon, ibid. — HoUak-daii obligésde marcher lurb croix, 4^o. — De^' Fran^ait veulent en vain cranmercer au Japon, 471.

Cair. CXCritR^BiMné de IMile celle histoire juiqu'aa temps où eamtaeattle beau lièck de Louis XIT, 47}. — Faits historiques, ibid. — MtEun, -'176.— Strrilude, 47S.~Hteurs asiatiques comparées aux nôtres, 481.

DE L'ESSAI SUR LES MOEURS

A(MO,t.III,53.

Aaroa il RMdùM, 1. 1,193, 313,

3I4, 116,433,496. Sot ;II,iSi.

AbMii<IM(lu),t. t,33l; U, l5o,

iSi, 116.

AbbaTills (d'), (.1,46.

Abddla, 1. 1, 3i6.

AbdiUa, raideToUlhit. H, 54- Abdilli MooMlab, t. I,3t6, 317.

Abdeluia, 1. 1, igl.

t-I, 331, 49»·4»î- • (In), M, 498- Abdiu, 1.1,349.

Al>âinl,t. n, 4ta.

Alk^iudi , I. n , Ao.

Aben-Ecn, 1.1,179; m, 53.

Abgir«,t. I, 361,368.

Abid,t.I,399.

AUrOD , t. rv, 7g.

Aboogii&r Alnmuiir, L I, 33i.

74, 93, iBi, «16, »I7, 3i4,

3i6,3iS; in,s6o,36>.

Abnin on Abnuoa , L 1 , 71, 71.

Abnbekir, 1.1, 3a5,3*6,3sS, lag.

AbvAr, t. T, (g3.

Abolcaii, t. I, si; II, ii3.

Aoeann, 1. 1, 1*3.

Ai[^]b.t. I,a5, iSS, ig3.

AdiM, t. 1,195.

Aclieri(Liicd'). (. Il, >5t.

F.V.1.1 iirn m MniiKv [T.

Aehfla, 1.1,148,161.

AcIuMtl*', I.IV, 414, 41S.

AcbmctUI, t.rV, 435.

Acuibat, 1. 1, log.

Ad*d, t. I, 17,41-

AdiD, 1. 1, to, 44, 141,117,110,

IV,Si, gS

Addiaon, I.IV, 35i.

AdcDnrt,!. I, 53o.

Adenur Clul»noi>, 1. 11, 11.

A<lotp)u,dDDd<GiiddTe, 1.111,34.

Adolphe de ZTuuD, empowir, (. n,

loDlî, AdoDĭ, t. 1, 17* 19, 61,

97,110; m. Si.

AdoaîM, 1. 1, 18S.

AdoDÛ, 1. I, 197.

A drim , cardinal , voy; Adries TI ,

Adrien, cBparnir, t. t, i35, iSg, 351-353, 363,4lff, 499;" , t6l.

Iricn I" , pape , t. 1 , 3gi, 3g4, 409, 411, 4i3, 4l6, 433, 435, 437, 438, 474; m, ail.

Adrien II, pape, t. I, 5og, 5 10.

pape, 1.1, 418; H, 97.

ioî,ii9;IV,358,

Adrien Tl, pipe, 1. m, 177, 197, 161 ; IT. 358.

DéMSilTim, 1.11, 466.

Agag,l.I.i63. .BtillI,*"

LISTE A.LPBABETIQT1E

A«ii, t. IT.liS. Agnc* SonI , Yoj. Sorcl.

Agobinl, t. I, U5.

AguCMcan (i'), voy. Digneiccan.

AightiUloD(d-],t. rV, >i6.

Ainuii de Pxie, 1. 11, S£5.

AJBoia, t.l, ttill.

. 4Sr. tSî.

t. II.*».

Alukn, I.I, ai.

Aluic.t. 1,133, a3t, 378, 18Si

Alb*io(Petage}, t.11, 19;.

Albi (due d'), t. III, 5i8, 5io; IT. 4,5, 8. 19. 3*7. 386, 387, AUh
(cardind d'), t.II,3l5.

Alberl d'Aatriobi, archidiic , goo- ■r d«i PaycBM, t. IV, 3o,

Aldalinndia , voy. CUnrat VIIL Alnbert (d"), toj. D'Alsmbert.

Alençon (docd'), t. H, 456; IT.

AIcDçiiii (duc d'), depnù duc d'An»

IV, 73. io3, 107.

Aleundn, Ll, 365.

Alexuldre-lc-Gnind , t. I, ai, *i , S*, 66,68, 69,95, it*, ifg, l6g,
186, 906-ioS, 3*6, iJi, s*6, iSa, !i8i, 393, 396, 3<n, 303, 306,
307,3i7, 3iS,3i7, 3iS, 407, 5iS; II, id6, i63, „471. «7». *7*.

>ii m.

Albert r^d'AoIritic, «Dpcmu,

i39, i77i *8a, 19}, 39*1 SST

DI

Albert H d'Aolricbc, •Mporot, rai

di Boblme et de Hongrie , t. ni ,

Albert, dac de Bnudebonrg, graad-

auieue de l'ordre toDlonique , t.

Albert - le - Gnod , t. Il, 49, >6r> ;

m, Bo, Bi.

Albiui (Butbéleaii}, t. III, 317.

Alboacen , roi de Greuede , t. III ,

Alboin, Albonin

tu, 379.

Albret (le connétable d'),Ln.387.

Albrel (Henri d'), voy. Henri 11

d'Albrat.

Albiel (Jeind'),vDy. Jeud'Albrer.

Albrel(jMn»d-},I.IV, 70.

Albuquerque (Alfoiue d'), t. 111,

— ■ ■ Ll, 169.

<,tl,69.

Ll,ll3.

AlcaiD,t. 1, 43i, 449, 447- Aldobnndln (Pierre), dit Petraa

igneot t >. n , 71 ; m , 77.

363,480,4113, s 10; IV, iS,it S,

log, 354,414. 449, 453.

Alexindre, lil^'ArUlDbule , ni ^

Juif*, 1. I, t88.

Aleundre II , p^e , t. II, 43, 44,

IV, 371, Aleundte Ul, t. II, 98, io

106, iig, 141, 164, 319,410,

439 1 Ul , 343i rv, tS, 363, 47S,

Alexindre IT, t. U , i36-i38 ; m,

Alexindre V, t. II, 314.

Alex*ndniVl,t.n,376, 344; IH.

89> 90< 9^-99, toi, i33,tK,

43i;IT,61, 373.

AleundtvVU, t. IT,37i.

Alex

Alexandre, loy. Scuidetbeg.

Alexandre Sévère , oopeRBr, 1. 1,
 AlexU Comnène, piûwe , vojr. Ces-
 nène (Aiexi.).
 Aleiial Comnène, I. Il, 33, iS),
 l58, i6l,i63-iG6, 169, 178,
 igi- Alexû II Hinoel, 1. U, iSo.
 Aleiù m l'Ange, I. n, iS^ 190.
 Alexii, cur, t. IVt 4t>.
 AlloDM 1 le Ba(u8Mr, toi A'AiaglM
 et de Nararre, t. Il, i63, iGS.
 Alfonu V le Sege on h MaiCHniM ,

DES PERSONNAGES

AUbdH I le Citholiqna, rai dea
 ^tnriei, L I, 4ga.
 AlfODK U la Chute , roi d'Orlédo ,
 t. I,4g3, 4gt.
 AUbaïc m le Grand , roi d'OTĭédo,
 AironwT, roi deUou, L II, 5*.
 AUbdK yi le TiilUM , roi da Ci>-
 tiUs et de Uou , t. II , St&o.

■" e IX le Kobli ■ " "

tille.

Alfoaue X. le Sige on le PhilMopbe, t.I,t9S;II,a70-a73,477;lU,
3«5;IT, lo, a6e.

AlfoDM XI, roi de CHtille et de Léon, t. II, 37g,

Alfoiue II, roi de Nffpige, 1. U, 73.

AUonie I , loi de PoitDgal , t. II ,

s63, >64;rv, 18.

AlfoueT l'Afinin.

Uigal, t. m, 43.

AlfonM , frère de Heori ! ▼ , roi de

CeitiUe, t. m, 41- Alfoiue d'AngoD, gendre d'Alésée-

dnTI, 1. 111,83.

Alfred I le Gnnd , roi d'An^etene,

oi; II

3g, 3 Sa.

Alfred U, Lll, 40- Alfrenu.t. TV, iil.

Algerua , 1. 1 , 43g.

Ali,HDinl,Lm,5a8.

Aii, oOife, t. I, 3ig, 3a5, 33i,

346; III, i38, 438, 491; IV,

AlixPeree, t.n, 378. AldMgro (Dt^ d'}, cm, 4ig,

AlmemoB, t. I, 333, 4g6, «gg;

11,58, iSi.

Almoidin, t. U, 106.

AlTirédo, t. m, 4i5- Alnrèi (doD FnmdKo), t. m, 3S3,

AaïaA, t. IT, aa5.

Amuiei, t.I,i8S.

Ani*Dri,conttfde Hootfort, t. II,

Soi

AmboiM (Chaumom , cardloil d'),

AmIiToïw (S.), t. I, 83, agj, 377,

46S, 5ii, Si 3; lU, Sg; IV, 363.

AnKHX (Pierre), t. Ht, «Si.

Améd^ VIU, pipe, t. II , 4C4- Amédée , comte de Gettire , 1. II

,

Am^ric Veipae, t. ni. aOo, 391,

3gi, 433.

AmmienMiTcelliD, t. I, 371, 371.

Ammon,!. I, 19, ga.

AinmoD, (i]adaMaDaué,t. I,lS5.

Amaon, t. III, aSS.

Amphion. ' Amphitiyoa , 1. 1 , 184.

Anuret I", idIuq , t. U , 468, 486.

Amant n, t. U, 474, 479-48\$,

Amunt III, t. rv, 4l3, 4i4.

AonntIV, t. Il, 5il; IV, 416,

Abjoi (Jaoqoet), t. IV, 87.

Aneolet, pape, t. Il , 3j, ^5 Aduûc, 1. 1, ig3.

Atuttue III, pipe, 1. 1, Sap.

Ancre (Concini , nurécfail à'), I

406; IV, iGg, 174-178,

ADcn(Iiiii»écb>led'). t-I, lS7i

AodelotCd*),!. IV, 58.

AndoiOo (CuriHnde d*) , t. IV, i J7,

AndndoCd*), t. lU, 40g.

Aaàii de Hongrie , rai de Kiplei ,

t. II. 307. 308,3ii; III, 161.

André n, roi de Hongrie, t. II,

ADdiémieVénilien, t. m, 161.

Aiidi<(S.],t.l,UT.36l.

André de Vⁱ , tdj. Vegl.

Andrehen, l.II, 38 1. Andronio T' Comnène, t. n, 171),

104 I »oji >

LISTE ALPHABETIQUE t. IT, I9i, loa

Ani» ComociM , voj. CoBitii

Amie de Bnojeu , voj. Bcaq

(Aw>cd«).

AniM de Bnugne, t. lU, 3S, 1

lll, 133.

Anne de Clèvei , Adju d'E«pagxu ,

I. III , ig

roy. A.

Tojei Dobonrg lAimej.

AoiM Jirulia , nûna de FruM» , t. U.ai.

t. TV, 3»8.

Accadiiu, (. 1, :

ArcUinide,- 1. 1 , iS3 ; III , 354;

rv, 3Î3.

ArcemboldioaArdBboldî, t. UI, lS«;IV, 77.

Aretin (Gui), t. II, i>i.

Anno (Coi d') , t. H , 417.

'rgiu>iaD(d'), t. n,((; m, 17,

AtgCDUL (d*) , *oy. D'AfjiBBiaL Arpr, ..IV, .46.

1miii, ArimiiM, 1.1,16, 37, SI6,

Aonibal de Capone, Anton, anunl, 1. 1, 173.

Aotigone, frère d'Arôtobok, tSS.

ADlJuchu T Eapitot, (. I AntiocbiuVII Sidetèi, t. I,iSS.

AutioclHU TIU ÉpipbuK*

Antoine, priear de Cnta, n rV,

AmoÎDe, roi diNinrra, i.IV, 58,

Anionin, «npeceqr, t. I, 106, i58,

Soi; rv, 375.

Anlomiui(lei), t. I, 83, 111, 3Sa,

AamgDei, 1. III,3S.

Anabu.t. I, ig,i3o; IU,4S6.

. Aoà,t..ï, i83; IT,6S,J4o.

Apaimée, t. I, 104.

Apdles,t. II, (SS.

Apiop, t.1, aS, >i>, t56, io3,

ai4.

Ap>>, L i, ig, g5, 104, l3o.

A[>oUaD,i.I,34-36, Si, 136, 104;

III , 3ti.

Apolloioi delliYuM, 1. 1, iSo.

Apolée, t. I, 83, 107, 16À, ijtg,

AnDd*(coiiu d') , (. III , 349.

AritUR]», 1. 1, 43.

Ariilide,!. I.iii.

Lriatobule, t. I,lSS.

Anstokole, fili de Jianéc , t.1, ill.

Ariitogiton, t. ni, 61.

Amtophane, (. IH, iSi, a34.

Aristole, 1. I, iiS, t iS; II , iS3, 160,418,493) III, 116, a47,

148, 3ga; IV.iS3,48o.

riiu,l. 111,177; IT.99S.

nupuc (comte d'), L U , 3g4,

rmignu! (Jacqnod'), 1. 1, S 17.

ArnugDic (lei), 1. 1, 46; II, 384,

396, 399, 403,5i8, 5ig,5a4-

nnin, t. IV, 385.

rnuDJu*, I. I, 4«4,4oS.

nDoiKi(1e>),t.tI,4ii.

Anuud , TOjCK Amond , due de

Gaeld».

, t. II , 9G, 97,

Anwnld, I. I, 117; III, 81.

Ainalde, voy. Araonld.

Ajtioire , f oy. Arnoold.

Arnand . ««qae , t. II , 4 , S JI.

Aiiioad , dac de Goetdre, t. Ul, 34- Amotild, empereur, t.I, 475,
S19-

Sil; IV, 3*7.

AmaoK, jinule, t. rv, 17g.

]>ES PERSONNAGES

Arterelt (Jacqua i'), t. II, 3Sg.

Artnr, prince, fr. aine de Monri TIU ,

t. lU.nSe.

ArtQi, TM, t. II, J78.

Anmdel, 1. 1, i((.

Am, II, iSS.

AHrph,t.I,iiiS.

AMclin, 1.1,39; II.i3i.

Aacoli (priBCC à.'), t. IQ, £17.

Aamodée, t.1, 5i,aai.

Aiiaf , rai de Pena, t. TV, 443, 445.

Auclin , voj. Aacalin.

Aaiarolh, 1. 1, ia3.

Asiolpbe, roi dei lAcnbarda, t. I,

3S3, 3gi-393i UI, J^g.

Aalor, t. ni, 99.

Aaiyige, 1. 1, Sa, >i>3.

Alabalipa, 1.111,491-414.

Atareolpb , I. I, lai.

Até, t. I, 316.

AlhaUric, 1. 1, 38i.

AUiaUa, t.I, ■8S;in,37i.

Atliuuae, 1. 1, 3⁷, J^g; tV, agfi.

Ati., 1.1,5,.

Attde, t.J,a34, 978.

Attila, t. I, 335,378, 379, 41 > ,

ja4; n, 170,490.

Anbeapina (!'), t lU, 5ig.

ADbn,CDri,t.IT, US.

AaJHUMm (Picn* d') , I . II , 499 ,

Andn, t. H, 146,347-

Aogaate, 1. II, iga.

Angnite, empemir, 1. 1, gS, iSg,

4i6,4i7,4g&U,i,36S; Ut,

.89, an; IT, 373.

Angulin {&.), t.I, 385, 5t7; U,

65,86) m, 349; IV, 88.

Atunom (d'), l. ty, i63.

Anrélicn, enipcmir, t. I, ia6.

Aonngub , nwgol , I.IV, 416, 410, HTH9, iSi, iSi.

AnMio, To7. AngnMin, moine.

Avenoi, I. I,ia5.

Aiila (Goualte d'), t. m. Ho.

Baal, 1. 1, 17, 10, 97, i3i, i5i.

Baaia, t. t, lll.

Babar, t. III, 480,481.

Bacchna, I. I, i>, 34, 76, 77, iio,

Back, Backoa, To7. BacdiDt.

Bacon (Faacoû), chancelier, t. I,

ia3i IV, 367, aB6, 333.

Bacon (Koger), t, IJ, 369.

Baillons, t. UI, 6S.

Baioham, l. III, 993.

Bajawt 1", l, n, S99, J94, 489.

470, 47*-<75, 479- Bttjaiet II, t. m, 63,68, 70-79,

Bil, Toy. Baal.

Balaira, t. I, T99, 969; IV, 80.

fialiol, roi d'Écoue, t. II, 3So. BallDi, I. I, i3S.

IUIoM(ÉLi«iiut),t. I, 454- Balucd'EntragDei, To7. Entngœ*.

Bandim (Bernard), t. IU, 63.

Bannier, t. tV, 379.

Barbarigo, I. III, So7.

Barbaian, l. II, 401- '

 Rariie(S.), (.111,957,331.

 Barké-Mariraù, 1.111,443.

 BarberiD, cardinal, t. IV, 873.

 Barbenoi, loy. llri»i<>VIII.

 Bai^Mranaae , Toy. Chercdin-BHbe-

 ronaK, et ViidiiiB Barbeinwae.

 Barbier (A.-A.),l. lil, 33g.

 BaKhochébai, I. I, i8g.

 Bardana (Philippe), 1. 1, Soo.

 Barebone, t. IV, 3i4.

 BaijoDe (Simon), *oj. SidMn.

 Baraiécide (Giafar le) , Toy. Glilar.

 B.rm™de.(le.), t. 1,334.

 Barnabe, I. I, 3Sg.

 Barnevelt.l. rV, 343, 385-388.

 Baroniui, cardinal, i.n, a; IV, 7t.

 Barrière (Pierre), t. IV, .4S, «55.

 Banbcleaàì-dea-Martyn (don), 1.

 Bartliole, 1. II, 3ii, 3l3; III, la.

Btrneb, 1. 1, l3s.

Buiie, t. m, 14*.

BMile, unpenar, 1. 1, So3, 5l3- 5i5.

Banlc II le Jean», t. U, ■}, ^^. BMIie(S.),t.m,3ii,3i};IT,77.

Buqiw (le), t. Ot, («7.

LISTE ALPHABETIQUE

Btlb-iH>(GaidU), t-D Bellone, 1. 1,109.

Bclloy (de), t. H , 3& fitIpÛgor, t.1, ao, a B^lu.t. I,(S, 46.

Relié bath, Bel-K-poU

BalbiiM Coua, roj. Je*n KXni.

Batmi kio, 1. 1, 11; II, sag , ali;

HI,*19- BiAori, t. IT, aOt.

Baudouin (wignnir de), t. n, lia.

BandoDÎD P', roi de Jénnniem, fr^

de Godefroj de BonîlloD, t. II ,

159,164,167,173. , BMidonin ft empernu de CouUd-

tinople, t. II, li3, 187,1(10, iga,

BuidoiuU U, empeiimi deOnuUDtinople, 1. 11,199, »>*• "7*-

Bandoahi IX , eomie de Flandre , TOj. Bandonin I*',
emparenr.

Baadriconrt , I. II, 40B.

Bayard, t. III, g3, log, log, 175,

Ba7le,t.I,go, loS, ia3, aloj IT,

iil.iig.

BaÛD (PaeodooTiM daToluûm),

Baune', (. î, aS^.

Beanfort (de), t. IT, 4ai.

Beanjeu (Anne de], t. lit, 36.

Beamnailoir, t. II, 377.

Beau»!* (comteMe de), t. IT, 67.

BeckM(Thoiaai), t. IJ,ltl, 117-

lao, 141,191; IT, Sg, 363, 479- Bedmar, t. IT, 377-37g.

Behem (HartlB), t. III, 3go.

BebmaD, 1. 1, 3ia.

Bekker, t. t, an.

Bel, To7. Baal.

Bd-Cutel (PermiUao de) , L IV, 1 1 o,

Bembo, oirdiul, t. m, gi, 95,

'i ; IT, lo.

Bcmdid , t. il , S9.

d!ct(S.),TOT. Benotl(S.>.

Ben-Hoiuiii, 1. 1, 333.

Bénigne (S.) , t. I.SiS.

- .min.t. ni.4g(.

Benjamin-de-Tadèlc , t. I, 1S9.

Beo-Jotuioa, I. IV, 186.

Benoti (S.), t.I,3gi; in,3>s,

Benoît TI, pape, t. II, &.

Benoît TIII, pape, t. II, ■.

Benc^t IX, pape, t. H, g, 10.

Benoit XII, pape, t. II, a6o.

Benoit XIII, pape, t. n, 89; ID,

Bentivoflio, t. III, 6S, 107.

BenioBi, t, IT, 4as.

Bù'rnger, archidiacre , t. II , 6S-6S,

iiSi m,a43.

Birenger, dnc ds Friool, 1. 1, 5ig,

5ao.

Bérenger le jeune, t.1, 53*; U, i,

B^reiif[er(lea),l. t,S3o.

Bergb» (comte de) , t IT, 4.

Beringhen,!. IT, a 16, aifi.

Bennudea (Jean), I. DI , 385,

Bernard, roi d'Italie, 1. 1, 416, 45S,

Bernard (S.), 1. II, 37, 9-}, f}o,

Bernard, et non Bermndjjrtqoa de

Tolède, t. II , 59.

Bernard Politio de Montepnlriano ,

Bemier, 1. ni , 483, 4S4.

Bemini, t. IT, 3ja.

BAroae, t.I, 4t,3i4.

Berri (duc de) , Mra de Loni* XI ,

DES PEHSOKirA.GES.

B«rri (doc 4e), oncle de ChirieiTI,

Berri (daebcM de), tiatE de Ctur-

leeVI, t.n,39i.

Derthe, reine de Fnnce, t. II, l8.

Serthier, jémile, t. IT, i5i.

Bertlial, t. n, So.

Berthold Schvarti, loy. Sdmrti.

Bntnde, t. II, lo.

Bertnnd, >oy. Benurd.

BerRind, bonrgeoi, t. III, ii.

Bertrand, cbaucelier, l. III, ii.

Bertnnd, fils doecomledeToulouM,

c de), t. II, to6, 407,

I. II, I Belfoit (di

Benil (do), t. IV, 396.

Béxe (lliïodi>ra de), t. IT, 61, 66,

Bibiena, cardinal, t III, lS3, i3t.

Biragne, t. IT, lJ8.

Biragne (cardinal de), t. IT, 71.

Blake , L IT, 3go.

Blanche ds Bourbon , leina de Ca>-

tille, 1. II, 379.

Blanche deCaadJle, reine de France,

II, l35, f36, igg, aoS, >5o , 3f I, 35s.

Bloia (Oiarlei de), t. □, 30>, 376.

Bluii (comte Lonia de) , t. II , 364.

Blaû (comteiae de) , t. II , 377.

Blnnl, t. lu, aS6. Boabdilla , t. III , «4 , <5- Boccace,I.U, 4>6.

Bochait, 1. 1, G[, fil, laS.

Bogeris, t. I, 5iS.

Boheira, t, I, 337- Bohémond, t. II, 33,34, l6a-l67.

Boiardo (le). ^ 11,496; UI,4t5.

BoHean, t. UI, 363.

Boiaboordon , 1. II, Sgg.

BoUngbroke,, t. I, Sa , ia5, igB,

Bollandiu, 1. 1, 363,)6«.

Bonarentora (S.) , t. UI, 350.

Bonirace(S.),évtqae,I.I,3S7,4a8.

BuoibcB, marqiÂ daHonirenat,

384, >Bg

4«li

Bonne de Sa

.lu, n5

BoDDiTet, t

B<,ra(C.ther

n.},ceHeienM,t.lU,

Bo^béw.caidiial

Boi^hèie , Toy, Pan

Borgia (César), I. lU, 83-86, 90-9*,

Borgia (FiaucoLi), 1. Hl, 333.

Borgia (Locc^cc}, t. UI , 83, B4.

Borgia (Roderico), loyec Almcan-
dreTI.

Boria-Gudenoa , oiar, t. IT, 406,

Borromée (S. Charlo), To7. Uhariei.

fioHDcI, 1. 1, 346,347- Botbnell (comte de), t-IT, 4g,50.

Bancicanl, t. II, 3g3.

Boobonra, t. UI,33i.

Bouillon (cardinal de) , t. lU , 73.

ioniilon (de), t. IV, i58, 17S, 176,

186, iBH, 340-943.

Bodainvillien (comte de), t. II ,

533.534;IT, i33.

Bonien (Anne de) , I. m , i85, >S6,

3gS-ig7 ; IT, 36.

Bonrbon-Baijen (dno de), t III,

Bonrbon (Blanche de) , reine de Ca»-

tille , TO7. Blanche de Bourbon.

Bonrbon-TendAme (cardinal de],

t.]T,75, I30, 133, 136,364- Bourbon (Cfaariea de) , connétable
;

UI, ig3, igg-905, 907, i9i.

BonrboD (Jacquet de), ■.U,34S.

Bourbon (le duc Jean de), t. UI,

T (Henti de).

Bourbon -U 01

,e(Jea,

c de), ,

,de).

fiosr

TOy. JeaB-iana-Penr, Bourgogne (Pbilippe'le- Hardi, dnc
de), voy. Fbilippe-le-Hardi.

Bouqtain.t. IV, iiS, 146.

BoKon, 1. 1, 5*0.

D,s,i,7ertbyGoot^le

IJSTB ALPHABXTIQQE

BféJiIuw, t. IT, 330.

Bragadino, t. III, Soo, Sot.

BngiDce (duo de), Toy. Jctn im

Bnmnitc (U), t. I, iS4i III, 37*.

Brandon , t. IV, 37, 3g.

BrautAmc , t. IT, 67.

Bricne (de), 1.1[^],177.

BriemM (Joa d«), Toy. J«ui d<

Bripno o» mieux Priguuo, to;.

Uibain TL.

Briglw(S"),l. n.SiS.

RrUlaoi, t. IV, iio, iSo-ifia.

BrilUnd , To7. Brillant.

Briquiuiunl, t. IV, 75.

Briquoéiière, t. IT, i63, 168.

Hriuar (maridul da}, t. IV, 133.

HriMoniMI, t. III. 70> btmx (Robcn), toj. Robert Bruce.

BniMbanE, t. I, 140 , s(i, 419,

Branennchi, (.11,417; UI, 3f|i; , rV, 38 ■.

Brnnon , voy. Léon IX.

BraïUTick (prince de), 1.111, 941;

IV, 170, »7i- Bmtu, t. II, i.

Bniliu{MklHl),t.ni,«i.

niici(SiDonde),l.III,ii.

BockiDfglwB (doc de), t. IV, 303-

soS, 907-310, »7, aSS, agfi,

Baffi» , 1. 1 , 3.

BolUoB,!.. 1V,9I6.

Baonirolti , *uy. Michel-Aa|c.

BuoacooipagTio.Toy. Grégoire XIII.

Buoncoupigiîû , bâtard de Gri^

goireXm, L IV, iS.

Barigny, t. II. loS; 111, >40.

Baraet, t. III, 191, lot; IV, 374- BiueiBliinB, t. IV, iSi.

Bnired, t. I, 4<4- C. (conie deX. '■ IV, 35».

Cahnl.anittl, t.in. 43*.

CadaBet, *oy. Latnea.

Cad%e,l.I, 317, 3a3.

Cidnnu, t. I, 106, IIO; 0,499.

Cûem, caliié, t. H, iSi.

Caïn, t.1, aso.

Caîphe, t. IV, go.

Cajetan, cardinal, I. m, 33a; TV,

Cal-Kan,'t. H, iiS.

Calao oa Olaana, t. I, ags.

Ca]t«,t.II,s47; ln,aSO.

CBlohaa,(.I, 40, l3S.

Calipila, t. I, >34i n, S, 3*>;

Callia^èna , 1. 1, 41,87, 91.

Calfin{JeaD), t. 111,96a, 379, 974-

aSi , 390 , 435 , 436 , iM ; IV,

4,90- CaBbjM, t. 1,9s.

Cam-hi , ▼□;. Kang-hi.

CamiUe^t. 1,938; rv,3;4.

Campiao i jÔHiite , t. IV, 46.

Candtah, t. IV, 35.

Canidia , t. i , i58.

Cano (.<Mlia(ti«i) , t III, 4*8.

Culacoanie (Jean VI) , 1 1 , 3#9 ;

Canumîr (Démétriiu), t. U, 491.

493;in,7.iIV,4i3.

CaDDt , roi de DaDeoark , t. U,

CiqdUod (Cbarlea), roi de Swdc,

voT. Cbarle* TIU.

Cippel, aTocat fi^aéal , t. m, 917.

CancatU , 1. 1 , 353.

araocioli, t. 111,353.

CanfGi, cardinal , t. IV, 347.

CiralTa (Jean-BaptlAe) , *. Paul IV.

Carambun , I. IT, 16S.

Caribert, 1. 1, 409, So7.

Carillo , ardMTt<tH! , t. m . 41- Carliale, t. IT, 41a.

Carlomau, 1. 1,3>7, 3gi, toi,4na,

CaiiOBan, IMre da P^in-lc-Bnf,

rot d'Aoatraale, 1. 1, 387,401.

Carimwn , HIa de Pepio-la-Bnl, roi

d'Ananiie,! I, 3g«t 4oi,403.

DES PERSONNAGES

CJariomui, Ek d* LoaMa-Oenam-

ntqne, I. I, <7l.

Carionun, fila de Loaii-la-Bip» ,

l. I,47S, iig.

CmIo* (don) , I. m, 534i IT,i3,

Carlo* (doo), to;, Charic* II, rai

fiipigDa.

C>rob«n, roi de Hoogrie, t. m,

ifi*.

CuVD.t. I, I(

CmtT, 10J. Son

CamicI>e(Ic),i

Cirronga, t. m, ig, 175.

Cancr, t. I , ij.

Cwt , t. rV, So.

Cuimir (Jein), t. IT, «oo.

ir IV, n

, daP

prince palatin, I. IV, IOS.

Cauiiii, I. m, 4g3- Canîodora,t.I,38l.

CaatalioD, I. III,*7fi.

CmIot, 1. 1 , sa, 1 10, aî8j IV, 474.

Gaamcani , 1. Il , 3oi , 144- Culriol (Jeu), *o7. SctndsriMg.

Catanoiw, t. II, 307.

Cilherine, 1

II d'Anglalerre, 1. It,

Caiberiie d'Angon , *o;. Calbanns

d'Eupagne.

Cathcrioe d'Espagne , t. UI, a85-

s«5, 303;rV

Catlmiiw de Hédhci* , TOy. Médi-

Catlierine Homrd, loj. Howard.

CalberiiM (S"), i. HI , «58.

Catherine da Sienne (S'o), t. II, Su,

3lS.

CatbeiiDe Parr, Vo7. Pair.

Catherine Bore, religleaie , v. Bon.

Calberioa da Saal , L UI , 164.

Catherine , nuttresaa de Balltaaur

Coua,t. II,3aS. ^

CatfaeriiM , on natux Chrialine , t. II,

CatUioa, 1. II, 34\$; !▼, 6S.

Caixi, 1. 1, 90, • 10, *30; III, »60;

IV, 7Î

Catrou, t. m, «SI.

Catnila, t.I, 51.

Canchon , t. II , 4ag,

Caiwin, jéaoile, t. IV, *M, 4f6.

Catagnea, t.IV, 73.

Cayloi, t.IU,3ï.

C^cTOpa, t.I,Tit.

CdeuinlU.pape, t. II, 107, la».

Céla)tinlV,t. II, a3i.

CétaitinV, t. II, 183, aS4.

Cdaa, t, 1, 107, i6â.

Cenciin , t. II , 8o.

CJria, 1. 1, 6a, loi, i65, 1G6, iCS, 448; II, Soi.

Càaat {Jules), t. I, S4, gS, lOo, 148, sSo-i5a, 3ii, Sa4l H, lu; lU, afi. 6«, »4, Su; V, 118, 353, 3S4, 3S8.

C^n(les), 1. 1, i3o,s35, 3Si, 38l, 383, 400, 401, 5oi, 5ai; n, 7, 56, 7S, p9, i3g, 147, 904,197,436; ID, 114; IT,

Céthara, 1. I, 69; m, 3fl3.

Chabanon, t. IV, 1 56.

Chakondyle, t. U,4gi.SiM>; III, 64,i34.

Cham, t. I, 64, 1(1.

Ch«nf»,t. I, 18.

ChampiODHl , g^oérai , t. IV, 359.

Cbancelor, t. III, 1(4-

Changli, 1. 1, 88.

CbaDIslouiibe , t. IV, 9)1.

~Hrdin, t. I, 8o) m, 489, 49r,

Cbari*. I. Il, 499.

Ciurio I , dil Chariemsgne , roi de France, t. 1 , 141. U6 , ySf, 160, 961, 9Ha, 181,184,188, 191,193, 333,3<l6,37<. 38o, 385. Sb". ^9". 39Î,Î9S,4o.- 419, 4i3. 494,496-430, 43>- 438, 440, 44«-444,*t6,4*«tSo, 4^1.453, 455, 458,45\$, 466-468, 470, 473-474. 470, 478, 483, 493,498-Soi, So6, 507, 5io, 5i9-5i6,Sid, 53i; II, 1,1, 8. it,(9,i4-i8, i3.

1 MCKHH). IV.

j-,Goot^le

5io

LISTE ALPHAB^IQUE

a8,30, So, 63, 90, 93, 9g, loo, i>9, iBs, 190, agi, 343, «47, 3S6, 178, >Bi, ag8. Soi, 305, 316,389,414, 435, 446,5i3, SaS, 53i,S34; lU, i, >, 6, 9, 64, 73, 1I7, 153, 108, > II, 997, a9S,3i4i rv, 10, 180, 443, *73. *»8,

Cfaarin II , (fit Is CbuiTa , 1. 1 , 480, 463, 466-471,473, *i*.4i7.

47g, 483, So7, So9, 5i8, 5ia, Su; II, «S.

Qaxkt-lt-Gtot, Vo7. ClurlMIII,

aur]jeiin,iii(leaimple, 1. 1,481,

Ourla IV, iSt la Bel, t. II, 3Sa,

OMridV, ^IcSaga, t. II, 3ro, 3io, 348,363, 373, 378, 3Bo, 381-387, 38g, 408, 4>i,437, 44O; lU, II, iS, 36; IT, 70,

CbtriaTI,t.I,597;II,3i7,3is> 3B7, 3S9, 390, 39I, 403, 404, 406,4'9> 435,438,454,455, 470 ; m , i3, 99 , 49 , 5i , Sg, 116, llB, 193, 175,306, 968; IT, 39, 135,443.

ChitleiTII, l. II,3q8, 400, 4&1, 407-410, 4", 4i3,4i5, *i6, 441,439. 443-4*5,448, 454, 456, 457,483, 464,470, Si9, 5i3,5[6,590,593,5i6;U[, II, 59, 107 , 117, t33, 30gi IT, 14.

Cluri«TUt, t.U, 348,363,368; m, 36-38, 45, 60, 6B-73, 7S, 76, 80, B4, B5, 87, B8, 104, 109, a>, i33, iSi, 196,938, 3io, 388; IV, 35d.

Clurlu IX , t. m , 94 . 308, 41 1> 437, i«S, SiB; IV, 57, 59, 60, 67,68,71-74,91,99-109,104, I90, 171,351.

Chack* X , t. II , 4 1 ■

Charln X (Boarbon-Tcn'dâme, de- TCna], TOf. Bomboii-Taidi-ni (cardinal de).

Uurla 1", roi d'Angltterre , t.],

5i7i in,4i>i69i4SS; IT>13>

988 , 990-997, 300, 309, 304, 305, 3ii, 3iS-3l7, 3[9,3>9, 394, 3iB, 330,349,388,419.

Caurlei II, I. III, i3i, 366,998, Scai IT, 309, 3i7, 3l8,3ao- 3», 394, 3*7-33i, 333-336, 341, 349.344,390,41a.

larlc* 1 , 4' Autriche , roi d'E^iagDC , To7. Ourla- Qniit.

OuHm n, roi d'E^agne, t. IT, 48, a58'a6o.

Ourla m , 1^ le Grot, vmpeitm et roi de Fianoa , 1. 1, 474 • t7*i 4So, 481; II, 18, 53a.

Charia IT, enpBvnr, 1. II, 3i9, 3l3, 3i6, 317, l9'> 33B< 38B, 519; m. II, 170, ai8.

Ouila T, Jil Charlea^joiot , t. I , 41S; II, 383, 53 1; 111,94,33, 45, 86, 99, 137-141, 148. i57> 159, 167, 16g, 174. 177, «79, 181, iSa,iSB, 190, igi, 194- 904, 106, 908-aTi, ai4-a93, a9S-9ag, 93 1, iSi, 337, aSo, i5i, 9S9, 984-187, 989, 990,

4!ig, 506-509, Si5, 590, 5ai, 595; rv, 4, 5, 9, 10, 3r, 77, 79, Bo,
84-89< 9>< 9(< >*5' 973, 975,978, 347. î8o,4j«.

Ouriu VIU , roi de Suède , L m , t5i, lS4-

CbarlH IX , t. IT, 3g4.

Charia X , t. IT, igo , 396 , 400-

CbariaXI, L IT, 396.

Ouiia XU , t. IV, 1 18, 396, 4i3,

Outlea (duo de Baue-LomiiM , £li

de Lmu d'Outnmai), 1. II, 17.

Ourla IV, due de Lornioe, t. IV,

Ouriei T, L IV, 433.

Chirica-le-Boiteax , roi de Napka.

Charlea-le-Hannia, niî de Nivam,

DES PBRSolnrAGES.

5l6,5lS-S9S,i3o| UI , 34,

Cbariu, dnc de BoorliaD, gendni

d« JauidaBDar);<^a,t. II, toi.

CbarlM da BoariKm , coDDiubla ,

Toy. Boaboa. Cfanlw d'ADJoD, t.1, 44S; II, aolt,

, *36, aSS-ii

«66; m, 3a, iSi, igS.

Ourie* , prince du Gatl« , *i>y.

Chailu I", roi d'Ao^Meire.

OiuIm BoiTomca (S.), t. IT, SSs.

Ckarla de Bloii , raj. Blou.

Ctwiki de Maatona, t. IT, 171.

duTlce, 1' fil* de LothuT* i", roi

de ProTeIioe,t.I, 4l>.

Chulet de Valoû , 107. Taloîi.

duriei Édonard, I. IT, 39i.

(SurlaHirtel, 1. 1,341,331,411,

4aB, 417, 441, 49» ; in, îi

Cbede* Hartel , roi dt Hongrie .

I. in, (Si

CluHc* EtDDunaal , duc da SaToie .

l.IU.SiS; IT,i7-a9, 171.

Chamioé, LIT, an.

C3iinil,t.II,36S.

ChiniUi* (comte de),I.II, SiS.

Cbamiidu, 1. 1, 111.

Qmttou, l. I, ii3.

ChtteaaFon (wignear ds) , t. II

CUaaMiMnan] , t. IV, l3o.

Chaid(JnD}, t.IT, i47-i5o, >!

ClMtdii*,!. II, 397.

CUlillon (oordinal dt) , t. IT, gl CbiiiUon (comle de), t. IT, i<
186, 191. Oiililloa (Dudame de) , t. IT, S' Chanmoni , cardinal
d'Amboû

voj. Amboiae.

CbiaTÎn, Toy. CalTin.

Cfaerédin-Barberoiue , t. III, il

ai3,iao, 499, Sio.

CImttcbw (diiobcBie de) , t, IV, ai

lis, i3g.

Chianmonta (Oidgoîn-Lonli-Bar-

ubéj, Toy. PùTn.

Chicon, t. 1,373.

Chfivrea (arigneiT de] , t. III , igo.

Clii-hoiDg-ti, 1. 1 , aBo.

Cbildeberi, t. r,a4o, 4ao,(4«,

I. m.iJi

riitiernII,t.ni,l53->5S,aGi

161; rv, 391,391,

Cluiatiern IT, t. IV, 371, Cbriitine, raine de Suède

Chriuine de Saroia, I. IT, 93B.

Chriiline de Sue, t. III, 164.

Chrûtioe, voy. Calberinc.

Cliriatobale, (. II , 493.

Chrinophe , re ' '

t. II , iSo.

Cbriilapba Colomb , Toy. CokHBba.

CSiryiaatAnie (S. Jean), voj, Jean

Cbryaoïl&me.

ChauKHitoa , t. I, 398, 30a, 30i.

Cbnn-Tchi, l. IV, 461, 46a.

CicàroD, t. 1, ii, 44, To4, io5,

ii5, laa, 167,139, 933, 377,

Si7;n,35,4lS,43o;III,i8q,

»İ4>IV, 7S- Cid(le), I. D,S6-6o,aei.

Ciawbné, t. II, 437. .

Ci>ion,t. I, III.

anq-Han (d'Emat), I. IT, 341-

Cinna, 1.111,371.

Clairt-Eng^ie, Toy. EngiiUe^^tiw,
inânte.

ClarenceCdnc de), t. llf , li5, 197.

5ist

USTB ALPHAB^QDE

CI>Ddi>(S"),

aita (<]«), I. IV, <ai.

Cbvier, t. I,>33.

diinciit (S.), I. I, 35g, 3Si.

déiDeni II, pipe, t. It , g.

CléBuntlU, t. U,l83.

aérnenl IT, t. II, sog, ^3»-»ia.

OétuttaV, c II, iSJ, 384,187,

*g7, 398, Il 7 ; lU , 3S5, ^S^.

aânwntTI, t. II, 3oS, 3oe, 3o8,

3og,3i6, 4İS.

Clé»enlTII,t.U, 3io,34>,3i3;

m, ao3 , S07, 111, 3t6 , 190,

193, 3B7, Sso; IT, 7g, 83, 100,

Cltn>«i(TIII,t IV, 134,366, 367.

OéMcatX, t.IT, 336.

acmentXrV, t. III, 3l(.

CléuicDI (JaoquM) , t. IV, ii5->l7,

QémcDt d'Aleuadrie (S.) , 1. 1 , S3,

io3, lia, tSj, 197.

afopiire,t.UI,lgB. CUophu, t.1, 36i.

Clcc, pape, 1. 1, 349.

QiHtm, t. II , '3g5, Sao.

ailof, t. III, 189.

Qcwciiu, t. I, i3i>.

Clodoald , voy. Cload (S.) Clodomir , I. 1 , 410.

doriirc 1", 1. 1, a^o, 410dotainU, t. I, 410.

Clolilde, t. I, 4\$!.

Cloiid(S.), t.1,410.

aoviaI*[†], I.I, 340, 958, 37>, 3Bo,

385, 388, 417. 4>o> im.i"!,

4fi. 463, 504, 5iS; U.61,

167, 5i8, 533-534; III. 93,314;

IV, 473- CloviaU, t. I, «43.

Cobham (bâton de), t. II, 410.

Coblaî-Kan , t. 11,137, >30; UI,

CouTna (marqnia da), I. IV, rgj Coialiu(de), (. lU. 341- Coh ,
107. Eienii.

Coll)Rl,i.I,43i;m,4J3;IV.47l

Colnooi , jétoUe. t. IT, 33?, 33*.

Colifiii , aminl , t. UI , 435, 4^7'

IV, I r, S8,G4-66, Qg-71, 7I-75.

iu5, 186. 183,191.

Coligni (LoQĭie de}, 1. IT. 16.

Culomlian (.S.), t. I , 4SC1.

Colooibier. uaplioal, (. Il, Ĩ16.

Cotumbo (Barthélenii),l.lU. 3S7.

Colombo (Chiiatopbe), I.I, 36. 3g;

III,i6o,3S5, 36<,386-3g*.

3gS,4i8,4al, 444- Coloniū (Sciarra). t.U, «83.

Cdooe , cardinal , l. III , >86.

Colonne (Marc-AMokw), t. Ol ,

Sa6.

Colonne (OtboD), Taf. UaitinV.

Colonne* (let) . t. Q, 999, 4S6;

Combiboa, 1. 1 , S7.

Comatoe (Alexia), pciocce, L 11,

Comoène (Alexia) , taj. AUxii 1.

Comoèi» (ADoe), l. U , 31, ifiS,

CoBiDiiM (Darid), 1. U, 498.

Coamcna (MaDoei; , To7. Hanoel.

Comnèoe (le*), I, II , 193, 486.

CoDcini , Toj. Ancre.

Coodë (princeaw de), i. IV, i43.

Cond< (Heori I de BoDcboa, ftince

Je). -

Condé (Lonû I" de BooritoD , prince de), t. IT, 56-Sg, 63, 64-
66,68,70. IOI.

Coudé (Louiall de Bourbon , prince de), dit la Grand Condé, (.
UI , 10«; IT, 61, 110, 17S. 360, »î8, 379.

Condottieri (lei), t. II, 356.

ConAnhu, ou

Confnlée , 1. 1 , 8g, go, 133, 157, 165,374, »77, »79,a96l H,
>05i m, 368. 36g, 474 i IV.

CoDiad , fila de l'empateDr Henri IV.

I. ri

DIS PZBSOiriirAGES.

Fri-

Coandl",!. t, S*i, 5*4.

Coond n 1b Salîqiu , cmparmiT

Connâin, 1. II, 98, 175-178.

Connd IV, fili du l'i

dério II, M, 390; II ~ U6t >33-

Coundio, t.II,i3i, a3S, a3g,

aio,!.ia,5i9.

Cousunci , impéraliicc, t. II, 147 ,

CoHUnce, raina dt FnoM, t. II, St, 61.

CoMtuice CUon, 1. 1, 3SS, iSa.

Cooflmt n , empnrar, 1. 1 , Sae.

CoDftliiEiii I", empereur, 1. 1 , 143, 170, i3S, iSo,35S, 3S8,3fl7-
379, 37t, 375, 38^, 3g4,to3, *i^4i3,4»9.487,SoSiU,3fl, 116,947,
3ifl,3i7, Soi, S18; ^,3i4{rr,4i, 41,60,91, 473-

CoDiUnliii m , Pogout, 1. 1, Soo.

Cmutuilin IV, Copranyma , (• I , 383, 399, Joo.

CooiUDIin TU , Vorphjiagaattt , I. I, 434'; II,i53.

CoomuUd Tm , t. n, 7.47.

CoiMtuitm X, Dncu, t. 1I,4»3.

CtuuMDtm XII , Dngui* ou PaUo-

lognt, I. II, 4S7, 4g[, 49>- Coiutaotin , toj. H^cfin* - Con-

CoiuUDtiD , fil> de Hiebel Ddcem ,

t. II, 3», 33.

CDutiatia Ponce, t. UI,3So, 3Si,

SiS.

ConKrini, t. IT, 78.

Coati (ptînce de), t. IT, t56.

C<>Dti(le>),Ll]I,65.

CoDTen, jbaite, t. IT, 336.

Cook, t. III, 46a.

Copenuc, 1. 1, iSg; 111, 1S7 [IT,
 Coproiyn>e(CoiulaDtid), raj. Con-
 Corbeil(barODdc),l. U, ii>.
 Cordito (Hioro), laj. ni anro Coi-
 Coré, U I, 184; IV. 7g.
 Cursili, voy. Cjnu.
 Corinnda , toj. i
 Cocsuo (Mareo), t. m , 66.
 C>>m>io(lea), t. IT, 4*>.
 Corneille, 1. III, i8g;IT, *45-
 ComdiD, t. il, 19S.
 Comrio, L 11, 394, 396, 330,
 Conei(Feniand), t. m , ilS, i43,
 CortiuiuB, I.II, 4iS' Coime I", duc de Flonnae, t. II,
 4oS;m,937.
 Coimell, t. rv, 376.
 CoiToJ* l", Toy. Nonaliimn.
 Cowoès II, t. I, 3lO,39[.
 Coton, jànita, 1. IT, 118.
 CoUa,I.I,iiS.

Conoi (lire de) , t. II, 119.
 Coaoonpltn, loy. Fieire l'Evatle.
 Conrtin , t IT, 114, 17).
 Cowper , I. m , 966.
 Coui(Bill]iaiiar),vo7.J<aaXXUI.
 Cnnmer, t. III, 990, 1»9, 304.
 Ciapdel , t. II , 376.
 Crépi (comia de) , t. U , 9a.
 CreuenliD», t. II, 6-8.
 Créins , 1. 1 , a5 ; IT, ^^g.
 Criton,jéHiite, t. IV, 46.
 CrilIoD, t. IT, 191, i63.
 Crûpni, t. II, 369.
 CroiiiweU (Henri), t. IT, 3i6.
 Croonrell (UliTier) , t. III , 446 ;
 IT, î9j,306-3i7,3ia-395,
 3SS, 39a, 419. (>0, 4^7.
 Cromwell (Richard), t. IV, I97-
 3«9- Cronk, t. m, 989.
 Croj (Gnilianme) , év^qoe deCam-

bni, I. 111,936.

Crout,!. ID,443.

CDenpiilre , To7. Piarre l'Emule.

Cngnièrei (Pierre) , IMI , 368.

Canjgonde, t. II, 7a.

CDpraeU(Acliinet),t.rV, 4a«, 49a,

497,499,439- Outiu, t. I, 938.

Coud, t.I, |S3.

Cybile , 1. 1 , 49 , S7, loS i Ul , 5« Cjprian(».),l.l,î53.

D,s,i,7ertbyGoot^le

CTii*qDS, L I, 3iS.

Cyiilla (S.},t.I,f4, 377, 379.

C jrilla , de CoMtMnâH^ , 1. IT,

95, iii,m8, *a7,«47; nlfSj,

360; IT, t)J,4Sg.

DMiar, 1. 1, t3>.

DifDbat l**, roi d* FnDoa, 1. 1 ,

5(iT}II,i5.

Digobert n, t. 1, 4>i> Oa; n,

Dnoini , I. lU , 3i.

I, t. IV, 485.

, 1.I, i33, %»Si n,

USTE ALPHABETIQUE

Dand.nddaJdb,!., U*, i63, 171,181,185,187,188,316,33*.

3Si, 56>,3«a, 36gi D, «8 ; m, •■8.

Dind Coonènt , >ay. Coauine.

Dmiom,!., «53; 11,437.

Ddwi, t. n , 307.

t.I, i83, iSi.

t.1, IS4.

il,t.I, Soi.

(Mnion), t. IT, 19S.

u dt PbâUn, t.I,i>S.

m (bu), LUI, i35; IV,

■me, t. □, 430; m, iB*.

wU, t.U,

, t.II,i6g.

DiBien (Hem) , ordinal ; II, ig

DuBpiem, t. m, 37S, 407, 45g.

DuupIarrB (Gai ds), t. II, 114.

Dm, 1. 1, 10.

DuUDL, (. Il, 4gg.

Dans (PieiT«},t.IT, 81, 81.

Dmid, jérailt, 1. 1, 38a, 407; II,

m, iii-iiS, isi, 314, fiiS;

IV, 73, 74, 117, 118, t3i, l3i,

Daaicl.prophito, t.I,ii>3, 104- Diiit(i(lc), t. 11,493, 4i4i in,

77, Si, 360, 301.

Itaoul, Tiiir, t.IT, 4i5.

Dutli , 107. Diriiu.

D'AifCPUL, t. m, iS.

Duioi CodomMn, 1. 1, loO , iBi,

317; IV, 44g.

Duioi, fib d'H^nupe , 1. 1 , ig4i

I la Uèdc , È\s d'Ailjige ;

Den;t(8o, 1. 1, 3S7 ; II, 114, i3o;

IV, 47 J

DsP7>-U-Petit, 1. 1, 445- D«rw, 1. 1, 330.

ai.

DariiuOehiu,!. II, 471.

DanJ; {ciaii(e), t. IV, 48, 49-

Ditluii, L IV, 7 g.

DiTid, t. II, 317.

DiTid , roi d'Élbiopie, I. III, 385.

Dcoolion , t. I, 84, 10

DéTon [oanHB de}, L I, 48 DerODiikiRi^IoaTlniu (coa IV, 3k.

le, t.1, 364; m, 411 dePoitien, t. ŪI, 1

Didier, m) , 1. 1

□idoD.t. II, 1

Diègne de Lara (don) , Toy. Lare.

Di|by,t. IV, 198.

Dioclitien , «Bpneur, I. I, 35> ,

5i8;IV, 3So.

DiddoredBSicili, t.l,SD,6i, 74,

93, g4, ifli, 107, 33g.

Diogèoe, 1. 1, ig6.

Diomède, l. I, m.

DiouCiHiiu, I. 1, 54, 35i.

DoBÙoiqae , moine , t. TV, 1 8i|

DES PERSONNAGES.

I>ondiili](H(8.), I. U,3H4 «49;

m, 77, iag; IV, 8r.

Domiuîqna de Sotu , t. TT, 83.

DomHien > t. I , ij|8 , s5o , 35l ,

35>, 3ea,369.

Doria (Aixlrt), t. Ht, sio, m.

Dorà.gteénl, t.IT,ai5.

Donnuu (GatlMiDu de), t. ni,

■ i,ii.

DonibM, 1. 1, 35(.

Doyiit, t. tV, ttt.

Dnke ^nn^), t. tV, >3, 3S.

DtQgm, I. n, 96, 37.

DrogDM, L H, 141.

Dnum, t. I, i^o.

Dd Buri de l^ Rgnindû , TOj. J*

Beiuodi*.

Do Belle; [cardiul) , t. rv, 67.

Dpboû (la chiTilier) , t. UI, 19.

Dnbo*, t. m, 101.

DoboDlli;, 1. 111,339.

Dab<»rg(AilM}, t. III, Si», 3io;

IT, Si.

DouDge, t. Il, 16, t3i-, m, l«,

»7- Dneu, t. n, igt, 491.

Docu, >oy. Contunlin el Hichel.

Do CUta) (Tuuiegui), t. IT, 3a4,

DaChèulM(iudHDe),L 1, 1, 145;

DaChcMM, t. II, 17.

Dd OnBtdio (Berlnnd}, t. U, 378,

DoHilde, I. I, 8g, a6S, 375.

DaHalUer, I. IT, 176.

Du H....., t. I, 1B4.

DniMi, I. 1 , 99a.

DaH«itici,l.IT, 385.

Daiioi*(comtade),l. II, ti5, 5lt,

Duu (Jean), laj. Seot.

Do PanoD , urdînal , t. IV, 17*-

DiqiUix

Ddplcuit Uonui , t. IV, i go, 1 93.

Dupnl , cluDCclier, pw cardinal ,

Dnpié (GoiHuBM), t. TV, 140.

DaPni (Pitm), t.II,ag>.

Dd Fdï MoDILrDD-SaiDt-ÂDdré,

TOj. UoDibRnhSaiDi-Andrd (Du

Pui).

npoiï, t. 1 , 49.

DanBo (!«• Quulaa da), 1. II,

3o8-3ii, 3is, 1*3, laS, 45S|

m , i6a , tS3.

Dd Tnablai (Joa^) , ttjnâa ,

Dnprar , évoqua da Ocraiont , (. IV,

Éboli (princaiH d') , t. IV, 33.

ÉdsiTolf, To7. ÉtelTOLF.

Édithe, raina d'Aaglataire , t. II,

Edmond, Gl* da Henri lU , roi

d'Anglelatn , 1. II, aSg.

Édonard I''' , roi d'Anglataira , t. II ,

Édonird U, t. 11, 350, 35a, 3S3,

3SS, 3S9; III, a3, 119.

ÉdoDard m, le CoDfeuear (S.), t.I, iSoi 11,40.43, 43, 4t, 116, 3ao, 3So, 35a-354,357<36a, 384, 365, 367, 369, 374 , 3tS, 377, 378, 380, 383-383, 38;, 388, 397, 435, 443, 44S, S>9i III, 4, a3,33, 117, I90, i3*, i34,iB8, 170, 304,aoe,>if,

Edouard IT, 1. II, 617; UI,6a, i9a->*g,i3i,i34,i3S.

ÉdooardV,!. III, lag.

Edouard TI, t. UI, aaa, 394, «98, 399, 303, 304,306; 1V,34, 36-38, 43.

Ėdonud, dac da Parma , t. rv, 37*.

Egben,i.I,483, 5i5.

Égilooe,!. I,4SI■ ÉgiDhtTd , 1. 1 , 3go,4i3, 43a.

ÉgloD,t.I, i83.

EgiBoal (lacomlead'),t. m, S17, 53a; IV, 5,133,387.

Eid*r,i&'(Sopbi, t. m, 487.

ÉU,i

Elb«af(d'},t.IV, laS.

D,s,i,7ertbyGoot^le

USTE ALPBABériQDE

BUutr, I. I.M, (99.

ÉUoBon da GoicDPe, I. II, 111,

Ii3,i74,i77,ij«;l-V,7(.

EUmon d* Guan, t. II, 379.

fiJiifa, voj.Élic El», L I, 194, >i3; III, 3>6; IV,

Élinbelh,narin,l. I, 66.

Éliubctb, [BH d'AmglMein, t. UI, «ig, 196, 3oS,3o6, 3a7, 390, 4I6, 4S3, So5, 5(5, 5i6,5i3; IV, i5, iS, >D,>3, 3o,3i,34- 4i,i3-4S,5i-S5,7o.i3o,i3i, i3S, 1(3, US, i6i, *8i,9i6, >S7, 334,341-344, 35g, 3<3, 36S, (78.

ÉlUabelIi do Boanie, régamt d< RoBg», t. a, 4SSi m, i63,

Ifii.

Ëlinbeth d* Tnae» , 1. IT, 33.

tïiïie, t. I,«a, ig3, 194-

ElmauiiB , t. II , i Bg.

iitû, Éloin, 1.1,61; m, J*.

ilol(S.),t.I,4a>.

ElHin, noine.t. II, 193.

éaîae, t. I,Ii«.

EamiBiid (Chiïia) , duc d« Savoie,

MU, 5i6i IT, 97-19,171.

EnnuDoel , roi de PoTtngil, t. lU, _ 36ij IV, 17, 18.

~ n (le* dnod'), MU, 110,

Eague

ii,5ii.

md de H«ri^, loy. Ma-

ËpemiD (d'}, I. IV, 10 i63, 170, I79<iti,

Épûitite, I Ë|Hcate, 1. 1, 17s.

ËpipluDC (S.}, t. I,3g8.

Ënww.t. m, 1(o, 148.

ÉntoMhcne, Ll, 74, g6.

Eric , rai de DutemiTck , t. ',

IV, 3gi, 3fl4, txi^iat , voy. Scot (Iran}.

ËryiiBl*, 1. 1, >i«.

Erythrée, dbjlfe, t. I, 139,140.

EadiiM, t. m, its.

EKbylc, Lin, 47I.

EKoiédo, t. m, 5iS.

EMulapc , 1. 1 , 1*6) IT, 350.

Eidnu, t. I, i*e, i54,so3; III,

Éwpe, I. I, 307, 3i3.

E«MZ (comte d^, t. IV.ifl, 46, Ehcx , géa^nl , I. rV, 306, 3oS.

EiUadei (eomte d*). t. IV, aSO ,

Eitrie* (GabcMle d') , t. IV, 1 19 ,

tU,i3o, ili, (38.

Ealrn [nuréhd d'), t. IV, 177.

ÉtelTcdf , t. n , g.

Ëi^ode, t.I,ii3.

ÉtLdbert , t. I , t5o , 483 ; O .

Êtbdxcd I" , t. I , i9i.

olb , Toj. ÈttiroU.

ÉlùoDe, roi ifA^leteiTe, t. Il,

ne , roi d* UoDgiie , (. m ,

De (S.), t.t, 19, i5s;t.in.

leone IV aa V, t. 1 , 461.

ienne VJ ou TU, t.1, SiS.Sag.

ÉtieniwTIU ouIX.L I,53t; U,

Eti«iDe, prjlte, t.11, 61.

En (comte d'), t. Q, 369.

I, 969,183; in, 493.

Eade* oo Oâtm , d'abord comte de Paria, jnùt ni de Fiadee, 1. I
, 4îS,479iSio: ". '6.>7.

Eadâa, duc de Boargogiw, t. II ,

Eugène , prioce , I. IV, 435.

EagèDe , compMlenr de TWodoae , t.I,ĩ34. ,

DES PERSONifAGES.

Engèn* TH , pape , t. II , 97, 173,

Euftène IV, t. I, 5ĩ5, (58, (6a,

46*,t79,tSl.

Engéiue (Cliin) , İD&iİM, Glla de

Philippe U,l.n, 16,31, ii«.

Enphcmias, (. I, 496, Soi.

Epplir>*ie(S"), t.1, 365.

Em^bfl , t. 1 , 60 , 64 , gg , log ,

350, Î54, 3SS , 35î, 358, 3Si,

367, 368; III, 177

Entfchii, 1. 1, 379. ET», t. I, m, 109, »i7, 119,

tixiebiel, 1. 1, 19}, ig<;; II1,4<>6.

Euclino d> Kommo, t. II , 3(4.

FiUiu Pletor, (. 1 , 337.

Fdiriciiu, 1. 1, i8>.

V^rbx, général, t. IT, 30a, 308-

3io, 3ii-3i5,3i9,3io.

WitfuL, cbsvalier, t. IY, 3o8.' Vwxaiæ (Aleundre), doc de
Pinnc,

t.ni,5i6;IT,io.n, i5,»4,

EiroHe (Oclin), t. rv, 8S.

ttraitt (Piim-Louii) t t. iT, 79,

Punèw , voj. Pédi III.

Fatime, t. I , Jig. SaS.

F.dmil^(H.t.n,.5l.

Fiachst, LUI, 355.

Fatuta

Panl», 1. 1, 493.

Tans Vitmt, t. II, S16.

Pédor, car, t. IV, 4oS, 406.

Fédor RonuDon, t. IV, 410-411.

F^dU(S'^),t.I,363.

FeltoD , t. IV, 309, 189.

Fendille*, t. m, 3i.

Féoéloii, t. II, 4S1.

Ferdinindl", cmpcrear, roi de Hongrie et de Bohime, t. III, 177,
3111, 116, laS, 119, i6gt 5i3; IV. 77, SB, Bg, gi-g3. 361-163,

Ferdinand II, t. III, 337 ; IT, 300,

Tjui sdb IM Mœdbj. TV.

FeTdii>aDdIII,l.ni,37; IV. 377, 379, 430.

FerdinaDd I" le Grand, nil de Castilk at da Uoo, I. II, 55, 56.

Ferdinand III (S.), t. n, »68-3 7i;

FerdiDaad rV, t. II, 373, 3ig.

Fradioand V la Catboliie , roi d'AragoD, t. H,5ll, S>4,5l7,
533; m, 3g, 43-46, 68, 74, 75, 89, 90, gS, 98,99, Io3, 106, IIC-I13,
116,175, 196, 385, 345, 347, 388, 3«g , 3g6 ,

Fernando, roi de Naplea, 1. III,

«7. 7'. 7'- Femel, t. III , 49}. Fenand, comte de Flandre, t. II,
ia8.

Feinre (cardinal de) , t. IV, 63.

i'erTare(dnc de), t. III, 10g.

Pernre (luarqaia de), t. II, 77.

Ferriei, t. TV, go, gs, 9S, Fnrlère (de),abU, t. I, 471.

Fidno(HamUo),i. m,64.

nrmian (comte de), t. III, 353.

Fiaher, t. m, igi, 3g3.

nti-olhberD , I. 11,43namma (La) , loy. La Flamme.

Flenii , abU , 1. 1 , 407, 43 1, d'à,

454; 11,68, igi.

Flanri, cardinal, t. II, 89.

FeaK (Orner de) , t. m, 1B6.

FlenrinioDl, t. IV, (65.

Flore, t. I, 133.

FloreniiD, moine, I. Ht, 464.

Florinde, t. 1 , 489.

Flotte (Pierre), i "

Fo, t.

Po-bi, 1. 1, S6, 35g, 360.

Foix (de), t. m, 197. .

Foii («omte de) , t. II, m, 5t3; 111,11.

i(Panlde), t. IT, lOi.

D,s,i,7ertbyGoot^le

LISTE ALPHABE-nQUE

Fonienelle, t. [, ia3, i3S.

Forinoief pipe, t. I, Sao, SaSi3o.

Fonlqnca de VîUiret, t. If, 499,

Foaqaer, jiniu, t. 1, »io.

Fuaniisr(J>cqaei],vay.Beiu>itXIL

Pnm^u 1^o, roi de Fruca , t " 106,373,45}; III, ai, 3i,33, SS, 87, 9s, i37, i3g, 140, iS3, i58, 16B, 16g, 177-181, i go, «91, 193-199, aoa-aio, J", iit<9i7, aad-)i6, aïi, iSo , 376, 987, 190, 309, 3ii, 3i3, 3i4,3i7,3t8;n',66,67,7S, Î9, 108, il3, lJ7, 199,973.

FriDGOù . daapbin , fik de Fnnfi^l", I. UI,si7.

Fnnqoii II , u m , 3a8, 3io; IT, U, m, S7, 59, 68, 108,

Fràdério II, roi de Du

I. IV

FridérioII,t.IV, 397.

Fradéric , ra

Fréditic, doc d'Antridie , t. Il,s4a,

iSti,

Fnnfoû, doc d'Anjen

FnDfoi* U , dnc de BieUfoc , i> m,

Fnmçoù d'Aiùe (S.), t, U, ig8,

'9S-I97i UI(77> 3»7. 3»*i

FnDçoit-de-Paole (S.), t. II, Su;

Franklin,!. III, 4S4.

Fn-Paolo 8«pi, TOj. Supi.

FraHide, t.1, 4<3.

Fr^dégaie, t. I,iAo, 341,384.

Fredério I" Barbcrouua , ampercar,

t. 0,98-101,103-107,109, III,

aii,4.i8iIT.479.

Frédéric II, empecetu, t. I, 434;

II,iDg, 110, 117, 137-148,

i9S,a<>i,ai4,à33,i34, iSa,

IT, i.

Ffédânc III , aaipennr, t. II^go ,

Frédéric4a-Sage , élecuur d« Saxa ,

I. II , 300

Fioiaaard, t. I. 353.

FromeDteaD, t. III, iiS, 30g.

Frontmae (da), t. IT, 4ai.

Froa«os, t. I, 363, 365.

Finpui (George*), t. II, Sao, Falgentio, LIT, 14a.

Forai (Walihar), I. U, ap3.

Gal»iel,t.l,ii5, aS6.

Galai (comte de}, t. IV, i34.

Galère, voj. Maximisa Galàn.

Galieo, 1. 1,334.

Galigai (Éléonote) , voj.

marédule d').

GaUlée, t. IU, 187,188.

Gallea (priucca de}, t. tl, 36a, Sja,

374 ; m, 110, IlS, 1*7.

Gallioaniu, 1. 1, 374> GaUieo.emparaar, 1.1,3».

GaUiu,t.IU, 51.

GaaU (Taicode), t. IO, 36i-363,

Gandie, t.IIl,S4.

Giogiiulli, Toy. CléiH*! XTT.

Ganoai (Jean de) , t. III , 7a. Garcie (doa), fila d'AJphmae-Ie-

Gnnd, L 1,495.

Garcie (don) , fila dcSaiMlw Garôe,

t. II, Si.

GaioiUwi da U Tegi , voj. La Vap.

Gargantoa, (. I, 5l.

Ganwt , jéHÛtc , t. ET, a<>.

DBS PEâSOlfMAGXS.

OuMT-Kui , vay. CtkKaii.

Guti» àm Poix , I. m , io8.

nulon, duc d'OrlMD*, t. IV, loi, los, 305, ai}, ai5, ano, «93- »7,
lift, t34, l3S, 139, >40, Mĩ, a 57.

GadnoiiD,!. ni,(l6-4ia.

GMibU(ta P.}tt> I.ii?! n.iil.

Gaoclier, conte ds S. Fiul, t. H,

I, IT, Il

GarcMOD, t. Il, SGi.

Gera-Gnir, L III , (8s ; IV, U6.

Geber, t. I , 3J4.

CMAoD.tl, l83.

Gcm , Toy, ZiÛB.

GcDgA-Kan, t.1, 11; II, 170, ■ <>», Ii6,li8-s3i, »77, 470-i7>i
47S, *7«. 498j in.ji, 110, M5, 471-473, 47İ. 47*-t»i; IV, 4S5, 457.

Gennwiiii, t. II, 4g5.

Gomerio, t, I, 37g.

GaoAi>i d« Vitralù , t. Il, 7.

Geoffrtd du HaÎDfl , t. IH , 30.

Gaoiia I", n^ d'AnglaMm, t. m, 4S1.

Gcorp-l»-S;i>adla, voy. SynccUt.

Gcorga (S.), t. Ul, a, iS, 33.

GJfard (Bahluw}, t. TV, i3, l4 , tSS.

Gfnnlo(Pictro), r. n, 344'

GolMrge, 1. 1, 5s((.

GoAcrt , Toy. Silietm II , papa.

GsniMuucia, 1. 1, 403.

Cctkid, t. n,333,

Geulcr, I. II, 194.

Gbûltii , To7. Pin V.

GU&T-le-Bumicide, (. 1 , 335.

Gibclioi (le*), t. II, iJ?, 14a, s34.

Gfem^d, I.I, 3is.

Gî((u, t. IT, a43.

(UUe, t I,374iII,3a3.

GiUa((Mn), t. U , 196; III, 317.

GiDfiieM, t. III, iSg; IT, 47A.

GioU, To7. Goti (PUio).

GioRo(le),I.U,4a7-

(Mnrdon, t. IV, l4S- Gûelle, t.II,'43.

Ginatiiiitii, i.II,49i- C^iutiniaDI (lei), t. IV, 4a9.

Gloceiler (dua de), t. III, 117.

GluceMer (dnc de) , t. BiulMrd IU.

Gloceater (daciMHede), 1. 11, 410,

Godsfroi dg BonilIoD , t. II , 8J .

Godefroy, priscc duol», 1. 1, 47H.

Godegnnd, t. U, iB.

GodoMalo, t.II,i6o,'io3.

GodeMak(Jeu), t. I, 5i7,5i8.

GoU(l'laTio),MII,355.

Gomar, I. IV, 385.

GomcT, 1. 1, A4, 149, i5q.

Goiideblud-le-BoDrgnigiiOD , 1. III ,

GoDMLte de Coidoua, t- IQ, j5,

89 > 9^1 97>9'- Gontier, t. I, 5o8.

GoBtrao, 1. 1, 409, 507.

Gonugoe (UiTÎe-Looiee de), t. IT,

Gordien, t I, 3S4.

Gorgoniiu , 1. 1 , 354- GoeUn, u I, 479,497.

Gouge (Jean de), I. II, 375.

Gogreeaa(de), 1. 111,438.

GoarriUa.t-rV, «SS.

Gncqiwsile*), I. II, 306.

it (Philibert , a iSj.

GnodioD, t. II, 385.

GnoTelle, cardinal, 1. III, 177;

IT. 4- Gntieii , roy. Orégoira TI.

Glatirai, moipe bénMietiB, 1. 1, ■ 37«.

Giavlna (doc de), I. III, 91.

Gny, t.III, laS.

Gloire I*' le Giand , pape , t. I ,

3i5,433,45i,5i7;III,3i3.

Grëe<rire/II,t. 1,399, «»* 4i6;

Grégoire III , 1.I, 386, 399, 400-

LISTE ALPHABETIQUE

Gngoîra IV, t. 1, So6.

fouira T, t. II , 8, 19.

Gr^<»c< VI , I. II , 9.

OiégoïnVU, L 1, 413; II, 10, 3i,

loS, 1 10, 140,163, 375, 3i9;
 m, 34S, a4S, 430; IV, 76, 85,
 GNgoiRlX,t.II, i39'i4'.9<>- Gicgoin X , I. II , 173.
 GrigoînXI, t. 11, 317-319.
 Giàgoire Xin , t. IU , 3 70 ; rV, 1 8,
 Grcgoire XIV, t, IV, 1 15, 366.
 Gr^oice de Nuûiue (S.), 1. 1 , 3 7 7;
 U, 43<- Grégo!» di H!o (S.], 1. 1, 438.
 Giégoira daTonn, 1. 1 , s3t, ito,
 369, 384, 4«9> Groltfin.t. IV,3 5, 36.
 GnT(JcailH), LU. loSjIV.Jj,
 GiiomMid , ' I. Il, 31foûka UtropOTi, t. IV, 408.
 Grodu, Lll, 494;IV, i36, 186,
 a87- Gtuiiot, t. UI,i83.
 Goébnut, t. IV, 178.
 OncUs , doc de Bwière , t. U , 89.
 Gnelfa , prince , fUi do doc da Ba-
 Tièra , t. n , Sg.
 GiieU'ca(le*), I. II,i37, I4a,a34,
 Gnén^.lbbé, Gacnt, i^Miite,

(.ni,3i7.

Gnànn, «Ttqiie, t. II, 149.

Giu,t.II,aBS, igo.

Gai, ▼iaomtadaLiipoge*, I. U.ia.

Gui, de Spoletta, 1. 1, 5i9, 5i«.

Guîbcit.t. II, 85.

369;II,3to; IU,73,74, 84

Gnldo.t. I, S3o,S3i.

CnigDard,jé<iiile,t.UI,336; IV,

Guildrorl, t. IV, 37,39,

Goillaiime II , italbonder , t. IV,

3ii.

GnilUoDie IU, t. 1. iSo; II, 40,

405; 111,501; IV, 344i 38B.

GnilUams da Kavaa, prince é'O-

lange, t. III, 516-518-, IV, >-

GnilUiima de Tyr, t. II , l5;, Gaillaame-Fêi^-Biaa, t. II, 96, «7.

GaUlmme-la-BieloD , t. n, 3I7. Gailliimie I" le Conquérant ,
roi

d'Anglallerre , t. H, 41-47, 76,

Gnillaiiiiie II le RJoox, t. II, |6».

Gniaurd (Aobert), voy. Koben.

GnUcird (Bugar), Toy. Bogcr.

Giiiae(eacdiuldB), t. rv, 1(1,165,

iSi, 363,364.

Gniie (FraDcoù de),t.lll, sa,;

Saa-Sai t IV, i3, 56, 58, S3.«6,

io3, ag*.

Gniaa (Henri de), dit le BaUM,

(. IV, io3, io5, it»7, loS, iio-

iit, 116, i56, i64,i65, s40>

Goba, fiU du précideal , t. IV. I «7,

Gnùea (la), I. U , afli; IQ, Sli;

106, lai, 16S, 17S, iSB, 14a.

Goïlon , t. IT, ao6, aog.

Giuttra- Adolphe, t. IV, aii-aiS, ' ao, ai3, aaS, a6t, a79- . 178,
394,395,398,399.

GoataTe-Van , (.m, i37, i54~

l59, 963; IV,3ga, SgS, 398.

Gnilenbarg , t. 1 , 367.

Gjac, t. II, 40I'

Maller, t. III, 493.

Uainedi KenDui, t. U, 476, 477.

Himillon, I. IV, 191,31a, 317.

Hwpnn, roi de riorTége , t. U, 1 4S.

MirUi,l.IV,ioa.

Heriot.ull, 41-

Harmodiuu, t.lU, 61.

DES PERSONNAGES.

Huold , t. II , 49-44.

UarrĭMOD, t. IV, 3*3.

HirT«7, t. III , a; 7.

Hlrrillc, t. II, 397.

Hiatidga , t. lU , i3o.

HatocD, t. m, 417.

H«ateTilk(TaDCTid« de}, t. II , 96,

Uiy, j^Miiu, I. IV, 14g.

Hir àa ChiiiUi (Paul) , t. IV, mg.

Hiiul,t. I, lo.

UeatOB, JTJqoe, t. IV, 4i.

'H[^]bé, t.1, 3JS.

H[^]àippa, t. I, 349 • [^][^]* < [^][^]S- Hein(Piem}, t. IV, 3Sg.

Hclol, t I, sig.

Hil[^]>, t.I, 35S.

Hdgiui, t. ï, ug.

Ijéliogibilc , t. 1 , 353.

Héninli (lcpr«tidcnt),t. II, 404;

IU,i:

BéDoch, Henri (le Ifeiu i", dit rbinelenr, «npensor,

t.1. 341, 404. 5». S>4)Sl5;

□I , ig.

Henrill, 1.11,48,71.

Henri III, t. II, 9,17, iS, 50,75,

78, !■, 87- Henri IV, t. II, ig, 3i, 7S-88,

go-gi, io3, 140, i6g; IV, 77.

Henri V, t II, go-g5, too.

Henri VI, t. Il, 107-110,117,138,

Henri Vn, LU, 198-300, 3ti;

rienri r', roi d'AngteteiN ,1. II ,

Dii U,

i4>>i83; UI, 168;

rv, 70, »g,479- Henri 111, t. U, m, i34, 137,

101, loS, i3S, 937, 3So.

Henri IV, I. II, 38g.

Henri V, t. Il , 3ig, 38g, 3gS, 3g7<

III, 104, >6S; IV

HenriVI,I.II,407,4i3;UI,ii5-

135,137, '33) ig7t 3fi8-

Henri VII, t. III, 40. 68, i33,i*8, i3i-i35, i6g, 186, 303, 387; IV, i3, 3j, 44.

Henri VHI, t, n, 508; UI , Jiill3, i36, i37, 17a, 177, 179, igS, ig7, loi, 104, 109, 33», ii3, 116, i4g, i85-3go, sgi- 'Dfi >96->99t 303, 304, 306, 3lSi IV, 37, 43, 85, 1*9,

Henni", rai de France, l.JI,ii,

Henri n,l. Ut, i3, 14, 3>, tSo, ii5,*ift, 3l4, 3t8,3ig,435, 5io,5ii,5i3, 5i4; IV, 53, 56, 66, 86, 8g, 113,173,346.

Henri 111,1. ni,T4, 34, 35, 4t.

S7, ii3, 114,180, 336;IV, Ili3, 10, II, 16, 46, 60, 70, 97< gg, >oi- io3, 106-108, 110, ■ 11-117, i», m, i36, 145, liS, 1 56, 164, 166, 170- 171 , i85, 1G4 , 16S, 176, 346, 356, 363, 36S.

Henri TV, t. I, 38g, 44gsn,g», 188, 363,411; m, I4,35,g6, 3io, 336, SiG, Sift; IT, 10, i3, 17-31, 36, 45,58,65,70, 71,73,76,100,101, 104, luS- III, iis, 117-iig, I1I-I38, 140-146, 14B, iSi-i57, i6a, 168-173, 175, 177, iSi, liJ.

1S6, 301, 313, 116, l33, 338, i3g, 144, 949< a50, 161, i63, 365, 168,177,180,384, 3B6, igg. Soi, 3i3, 359,360, 36i, 363, 365, 367, 370, 371, 376,

Henri, roi deiKomiini, Cli de Frédéric II, I. II. 140, 333, i34.

Henri , prince, fili de Jein r', rot dePortngel, I. UI, 356, 357, 430.

Henri (dont) , citdtul et roi de Portngil , t. IV, 18, 19.

HenriU,deB>vi^, 1. 11,8.

Henri de Beifue* , értqne de Ctnibrai, t. ni, 340.

Henri de Bourbon - Montpeouer , voj. BoDrboii>Honlpeniier.

j-,Goot^le

USTB AJLPHAB^IQUE

Henri m , ni de Cutill* , i. II ,

Honri rV, rOi d'EipUgoa, t. III, I9-

Uoiri II d'AlbcM , loi de N>Tarre ,

t. ITI , ig6, io3, aoS.

Henri île Tnultnua , («y. Uau-

Heari de T*loù , voj. ViloE*.

Henri-le-Noû, 1. 1 , 4[3.

HeariiUe de FnDoe, tdae d'AagUlem , t. IT, 19g, sot • l>6>

Henriquei (Im), t D, J79.

R^KlioDM , 1. 1 , Saa.

Héndîui I", empenur, 1. 1 , 3io ,

3ii, 3i5, 33o.

Hcracliiu II ConeiiiiriQ , t. I, 5oo.

Herbebde, I. IT, ii3.

Herbelot , 1. 1 , 46.

Ueibcrt (loid), t. III, *99.

Hercule, 1. 1, a», 1*4, li5, i5l,

336;II,4ggilU,38*.

Uérét, t. I, 147.

Hermu, t. I, ■4Di 439- UaniiB(lBi], t-I, gg,i43>>44- HomiDi-
gilde, 1. I, 4SS- Mrode, roi dei Jnift,!, I, [55,

■ 89, 113, aSS; U, i56; IV,

)iS.

Hàrodola, t. I, 4, g, 5o, 5r, 53,

rî4,l5i,iSî

rS5,i6a,>94,"»*,a37,a40,

319,376; III, 385, 495- Hemra, t. III, 405, 4i3, Uer^, t. IV, 3a7.

Huri, comia deReran, t. II, 114.

HerTÎg, t. I, 490.

HwriqiM, roi, 1. 1, 4SS.

He«dum,t.I,33i.

H^lode,! . I,flo,Si,S(l,i7i.

HUji, t. II, 58.

Hiao, t. I, a5B, 160, HiBTOBĭiiM, Toy. Jéi4me de Pngm.

Hildebrand , loj. Grégaire YII.

Hildjric, 1.1,39a.

HiIiiéricJII,i.l,39a.

Hillu,! . I, 160.

HiludoTĭe , TOj. Looia IV , l'en-

Hincmn,

Sf

Hippucrate, f. I, 314; ". 367.

Hippoljte.t. I,i4ï.

Uippoljte , cardôul, 1. IV, 83.

Hi'ntn, t. I, iSi, 195, laS.

Hirean, Gl> de Jimi«e, t. I, iSi.

HiroD, giuid-piim, L 1, 187. 1S8.

Haiûuong, t. IV, 4S9>

Uolban, peînlie, LII.agG,

Hobteio (de), t. IV, fis.

HolNeniiH , 1. 1, iSi.

H(dweU, 1. 1,80,987.

Uottèie, r. t, i5, 18, if, 9S, iiS, Ii4.ii6> i>o,i35,i6i, i6g,
i79,aro,i65, 3>S-]30; UI , >9,iS4.

HO>KKil,t.I, S7S.

Honorloi, «■pereur, 1. 1, a3», 934,

Hoooiui I", pipe , t 1 , 396.

Hmorliun, t. II, 44.

HoDoriuiU, t. n,i39,9i3.

Uonce, 1. 1, as, loti, l39, j33.

1J8, aS9,iSi; Q,*5,49S.

Honcea (les), 1. 1 , 5i.

Hondas Coclèi,t. LU, g3.

HonubduIV, t. I,3a7.

Hom[ca>iitede),t.IT, 5, 38?.

Honiac (conte de) , t. III, 164.

HorteBSDS, 1. 1, I77.

HolbaiB, t. tV, 3oO.

Honlacon , t. II, a3o.

UoTad, t. U,3i3.

Howard (Catherine), t. m, 19\$,

uiMKU', t. m, 411, 4».

Hoet, 1. 1,64,114.191,197.

Hvgo, ul, S3o, S3i.

Hagonil, t. IV, 94.

HDguea-le-BlaBO, abbj, I. I, 471,

Hugnei , fili de Henri I", I. II , i«i,

Hngue* d'Arles, 1. 1, 5Ja.

Home, t. I, 941.

HuBlïoi, t, II, 96, 98.

DBS PERSONNAGES.

HaBkda(J«nCorTin),t. Il, (S», 491,498; UI.16S, i6â.

Hiu(iaia), I. 11,314, 336-341.

4fiS,46e. 4Sii III, ■71. «Si,

Hnjgtt», 1. IV, 943.

KTde,t.l,Si,So,9i5.

HjHupe, I. t,3oS.

Uo, Ibibo, 1.1,61,69, loS, 157,

Um« (Hi Tbnal-Anlii , cuir , i. I ,

4oS, 493- Jbnhlm, t.I, 71, 3iB.

Omlini, (sltan, t. tV, 4i7>4i9.

IdlOHDte, 1. 1, t6t.

IMd, t. I, 33o.

Ipaca (5.), 1. 1, 3S9, 363.

Ignace (S.), ptlrùrcbc, 1. I, Sll-

Si4.

Ipuoe deLo7ob(5.),t. I1I,334X

333, 336, 465; IV, g3.

lliDniDé(Mn), t.II,ige.

luibciGoan, t. Il, S3i.

Inadiui, 1. 1, 106.

Indro , 1. 1 , 89.

Inigo, TOy. Igoica da Lo70U.

Iddoccdi II, papa, 1. II, 37, 38,

9S, 9S, loi, 365.

iDDocaitm,!. I, 3S3,4i3{ U,

Iog'ii(, 134-136, (3>, i33,

187, 191, 943, 945, 95a, sS^,

96S, 976; tU,34>- IniiocailIV,t.I,99i n, 141, 143,

145, 147. US, ii{, 3*7> »9,

934,936; iV, 85.

lonocnil VI, t. III, 170.

bmocantVin, l.III, 65, 71,8a.

Innocent X, t. III, 334' Ion, >• Il loS, tog^ Iphigteia, t. 1, 161.

Irèia,t. 1,414,415, 434, 435.

437,496. 500, 50aiII,47»' Iriûa , mâlcaua da Habomat II ,

InDie(S.),t.I,i44- IretOD.t IV, 3l4,3l9,33a.

Mil,i.l,4oS.

, i.IT, 187.

iMac-rAnge, «mpwcar. 1. II, loS,

laaballa da Baflàca , laina da Fnmce.

t. II, 394, 409-404.

Iwballa de Caaïlle, t. I, 398; II,'

5i4, 533; III,39,4a-4C. 49.

74, 17*, i77.>8S.iti. 347.

388, 3S9,3g6,5i3i IV, i5i.

lubelle de Fiuci), ni» d'Angle-

lam,t.n,35>,35q; lU, l3.

Ita)>elle da Pnnca , reine d'Eipagae,

liUe de Htan II, t. UI , 617 ,

S.4lubeile da LomÎM , t. III, 9>.

luH, t. I, 193, ig5 , 196, 919 ,

>l7 ; IV, 4>'i.

Iiboteth,!. 1, i85.

lùdora, caidinal, I. n, 490, 494.

Itidore Hercatot, 1. 1 , 439.

IwiOH IdMth, t. 1,91, 60, 101,

loï, 106, 107, iiS, i30, i5i,

lamul, t.l,6g, 34i.

maël-Sophi, t. 111, 910, su, 488.490; IV, 4i5, 440.

nël, Vo7. Jacob, ■cri , voy. J^aïu-Chriat.

tape, t. 1, 140.

en on Iventi, 1. II, i3i; IV, 457-

Jacob, t.I, 10,37, B3, 1⁴ • >ft7t 19g, 9fo,993, •i4,940.»86,
309; m, 53; IV, 187, 497.

Jlcomnuo, t. II, 348, 34\$.

Jacqaci I", roi d'Aragon, 1. II, 96B.

Ja«inea II la JoaM , (. II , aSS.

Juqnea ÎV, t. II , 974.

Jacquei I*", roi d'Anglalanti, t. IQ, 169 , 453 ; IV, 49 , 168 , 16g
, 181, 983-987, 390, 991, 303.

Jacqnei II, t. IV, 43, 3ii, 3sS.

Jioqnea I", r<tf d'Ecosae, t. III, ■68.

D,s,i,7ertbyGoot^le

jMqnci IT, t. ni , i6g.

Jicqnei V, I. IU , 169.

JjioqiH*TI, ioy. Jicfiui I", toi

d'Angleterte.

lacqneiTTl, t. m, 1S9.

Jan^DM Pioïie, t. IT, 3)8.

Jusque* de BonrboD, To j. Boarboo.

Jicqne* da Titri , értqaa <la Ptolé-

mùde, t. II, i4f.

Jacqnea (S.) le Minnu-, I. I, 1(1,
 3Gi, iS6; m, H.
 Jaddtu, 1. 1 , 107, soH.
 Lfifiet, t. IV, 379.
 Jigaul, t. m, 486.
 Jagc]loiM(Ic>), t. in, 146-149,314.
 Jihd, LIV, 340.
 JildibHt, (.1,(41.
 Jaunit, t. I, 157.
 Junu , 1. 1 , I s6. i-
 JniiicT(S.}, t. rv, 3Sl, 359.
 Japhet, t.1, >4.g.
 Janalaa , t. O i ai, voy. Anne. J>Tii*c,t. m, 3i.
 Jartulau, «of. Jansliu.
 Jar>(de), I. IV, iiS, lag.
 Jinrigni, 1. IT, i3.
 Jaian, t. I, loR, 10g.
 Jean , toj. Jeum  * Jean, cardinal, l. II, 4.
 Jean, moine, t. H , 61.
 Jean I" Ziroy w  i, empereor d'Orient,

Jean V CanUrouna , t.I,3Sg; II,

Jean n,p«p«, t. I, 3gi.

Jean VIII, t. I, 478, 47*, 5i4-

5 17, 5iS.

Jean IX, t. I.Sag.

Jean X, 1. 1, 530 ; 11,6.

Jean XI, t. I, S3i.

Jean XII, t.1, 53i, 53a; n,i,

4, 5.143, i44iUI,i73, 137.

Jean XIT,t. 11,6.

JeaaXTl onXVn, t. H, S.

Jean XVIII OD XIX, t.UI, 16o.

Jean XIX TM XX, t. II, S.

Jeao XXII , t. II , 16o , 3oo-3a4 ;

in, 343; IV, 358.

Jean XXIII, t. n, 3aS'3i^, 3ig>

33i.337.3io,38g,459.

LISTE ALPHABETIQUE

Jean, roi de Bobtea, t. n, 3ao.

■n II, r(d de Caatille, I. II,

■a , toi de DnKOMrd , I. IT, 3gs-

Jean-le-BoD, roi de FMaee, 1. n,

3iS, 365,368-371,375.376,

378,380, 387, 388, â07. 5i9.

5io, 530; m, ii,i3,i>3,i05,

aoflj IT, i35.

Jean d'Altmt , roi de Nararre, t. ni.

Jan I", roi de Portugal , t. Itl .

Jeao, t. m. 35g, 383,38?.

Jeao, roi de Suède, t. III, iSa.

Jean(S.),l'ÉTaiigâia(e. t. I, ijt.

Uî, 144, 35g; n, 189; ni.

So3.

JetD'BaptiaU (S.)i t. I, 346: II.

a6iiin,35e, 4ga! TV, 35i.

Jean Baailowiti au Bailîldei , ciar ,

t. m, 137, 14a, US; IT, 405-

I. III

Jean de Lejde, 1, III, «70, 17 t.

Jean del Honte, *oy. Joie* III.

Jean deMatba, t. ID, 33?.

Jean deSaliud. t. m, i5a.

Jean de Vienne, t. II, 365.

Jean 1" Paléologue , t. U , 46S-

Jean n Paléologue, t II, 45g, 461.

470,479. 487- Jean-aaili-Terre , roi d'AngleteiTē .

. II, III, >aa. isi-ia7, i3l- 34,137,391.

Jean Sobieiki , roi de Polofne , L ni.SoS; IV, 401, 430,4)l,

DES PBKSOHKAGIS.

u d'An, I. Il, ^o», 400. tu

JeliiM d'EipigiM, &lle de Henri IT, l.ln,4ii,4»,*3.

J«Diu> r° d> N*plM, t. II, >Sa, 3oS-3m, 330, 3ii, 3.f7-34D,
39a, 4i3,4l6i III, i6>i rv.

St.

JeanTw U de Niplei ,

3*9- J«ni» de Ninrre , t.]

S3S} III

Sa, 346, >47.>â4

iSS, 167,

300, Soi,

S.,,3aB,4S5lIT,

9Î,9i, Ug.iSÎ,

iB3,lS«,3s7,33>

Jelhro.M, t64,I77•

Jft»r, voy.TctMT.

Jemi«l,t.!,.99.

Joab, t.I, iSS.

Jwi.l. I.lAS.

Job, 1. 1, 16, 37, II), iM, 3iiB.

Joiadtd, t-I, i85.

Joinnlle, 1. 1, 448; II, aofi, su.

JoutbM, 1. 1, 173; IT, 9Î.

Jonm', t. I, i85, 199.

Joriun<U«, t. I, 376.

JowphM, 1. 1, 193.

Jowph, flU de Jecoli et de KmAmI,

Joieph(S.), t. I, i6S,360,4SC.

Jofeph II, emperenr, t. II, i43i

JoKpk, opoein, t. IT, (97.

Joe^he (FU«îen), t. I.aJ, 113,

ii4.ii5,i34,iS5,iS6, 1S7,

ao3-*o8,3i8, 3»4-3a8,347,

Joeee , cmpemir, t. UI, 170.

Jotni ou Jonuh , L 1 , 61, 63, 99,

JouTeoei, j&nite , I. IT, Ii5,i49.

Joyeiue (eerdinel de) , t. IT, 371.

JoyeiiH (doe de), I. m, 34 i IT,

Juin d'Autriobe (don), bltud de

Philippe IT, 1. IT, «60.

Joan d'Aairiche (don), bAlud de

Clurle*-QDint, t. III, 506, 608-

5io,5i6i IT, 8,9.

luw (doDi), t. m, 40.

Jabe, t.m,5io.

Jadi, t-l, 18. 19I, 300, asi, a40;

Judo, 1. 1, 5i4;II,46i; m, «;

IT, i3o.

Jnde (SO.l. I, lao, 313,3*7.

Jnditfa, I. IT, i3, 34o.

Judid), iaptouioe, ton. I, 46o ,

Jnla n, pape, t. H, 344, Soi;

m, 48, 9I, sS, 9*. [oo-107,

>iT, it3, ii5, ti6, tSt, 19o,

i33,a3S,a4i, 186; IT, 3«a,

J<il»III,pipe,l. IT, 86, 89.

Jolea Africain , t. 1 , 109.

Jolien , oomte, t. I, 489, 49o,

SaG

LISTE ALPHABETIQUE

J^itm, tmptnar, t. 1, it , As,

o,3;5, 5o4.Sofi

JbIwd CcwrUi, cardiMl, t. II , 46S,

tSo, 489, 483; III, 147- Jnliu(8"), I. I, 165.

Jddod, I. m, ISi.

Jnpaw, 1. 1, iS, 4>. 5?i lia. '*o,

ist, i3i, 14*. slo. •44. >S9.

>S4, 3\$9; III, Soit; IV, 8o,

Jiutin (S.), t. I, f4o,l4t,S37,

3Sg, 36S.

JaniDC, (. Itl, i65.

Jndinliin 1". ampsicur, t. I, 967,

liS;II,367,4g4; IV, }6i.

Jiuùaicu 11,1. I.Soo.

jBvnuJ , t. I, 104, 109.

Jnràul do Cniiu (Jcin), t. II,

Kaled, (.1, I3o.

Kiag-U, t. I, 76,85, 964.966,

Km MnsUiJu, t. IV, 43>-434- ILirl, TOf. nuilenupie.

Kjirlauuuui, rnj. CarloawD.

Kcwpfer. I. III, 369; IV, 46?

Kepler.l. IV, 906,967.

r.i(Hi

!di},t

Kicnm, t. IV, 455.

Kien-LoDg , t. 1 , 9 7 5.

tLincam, t.IV, (55.

Kircher, r. I, ido, 9Bo.

KipiB, TOjr. HemptuD.

Kiaperli, TOJ. Caprof^li.

Ko^opo, t. I, 300.

Kakbek», t. IV, 469.

K.alb(PietT«),t. in,36i.

Kopilo, 1. 1, 3ui.

Kordomo,). I, Soi.

Koruli, vpj. Cjnu.

Kaoblii-Kân, voy. CobUi.

Konli-lUa , *«; . Tlwmu.

Ubu, t. 1, 38.

LalMrte (duTilicT de), I. Il, 161

I. in,u

I^diilaa vni , t. IV, 3gg , 400 ,

UfiUD, I.I, 3S-3S.

La FlaaHDi , t. II, 417, 418.

La Fooniac, t. m, 1S9.

L« Fane (Jaeijaea Hoopar de),

l. IV, 188, 191,117.

La Grange (cardinal de}, t. II, 3io,

\» GneiU, t IV, >t7.

La Gnatu, L II, 507.

LaUin, L II, 590.

Lunei, t. m, 333; IV, 93.

U Hardie (oomte de] , t. DI . 1 19,

La Man^ (BtottiBcr, cobu de),

La Maick (de), LUI, 3l.

Lanbert, t. III, 994.

Lamhert, géïKnl, uIV, 330. La Hicudale (Pic de), I. lU, 64,

U Holbe le Va^, t. I, 1*3.

Lanp , jéauile , (. UI , 470.

Liiicarire (dooa de), 1. 1 , \$17; It,

388,380; UI,ii8,304.

j-,Goot^le

OKS PERSONNAGES.

LucMire, to;. Henri IV, roi d'An-

LancsloI, roi de Niplu, I. II, 3>S- J17, 339, U<.

' LMulaii, t. III, i3i.

Ltmdino, 1. III, 6t.

I'Ddoa, 1. 1, Sag.

I^nGnuc, t. II, 67.

LiDgcal, t. III, 317.

Ungloii , I. IV, |33.

LioDOy, t. 111, 101, toi.

L* Noue (dej , t. IT, i«7.

Laocoon, t. IV, 47S.

IdoUaDi, 1. 1, 90, 177, a79.

Laicher, t. I, a, tog.

I^rcher (Jno] , t. II , 404.

I^re (don Diègue d«], t. II, S7- UKe&iiidie(du Barri de), t. IV,

I.ucarû (Tbéodorfl), I. II, ig

L>«ari>(la),t. II, t86.

Lh Cau) (Banbélemi de), I. III ,

Laaa, to;. l^w.

Ia Trimoaille, t. D, 5sd.

La Trinnnille (Charlotte de), L IV,

La Trimonilla (Lonii de),

SS, log, 110.

La Trimouille (Looii de),

Land, arehert^a, t. lU, tSd; IV,

aaa, ïo4.

Laure, 1. II,4a5.

] .inlreo,l. lU, 197.

Laval, I. III, lat.

Uval (denioiHlieGDi de), I. III, aa.

I.avaletls, cardiiml, I. IV, a

Lavtlellc (duc de), 1. IT, i36.

III

Laialette (Jtan de] , |nBd-maiIi

t. IV, 38 1. LaVaquerie, t.Ul,37.

U Vaga (GarcOauo de) , l. UI , 4

La Vieniille, t. IV, 19S, 197, 11 Uw, t. UI,4t4- Le B[^]e de Vilai-
nea , voy . Vttaii Leclete , L I, 17g , 180.

Leeleic (Jean),!. tJI,3iS.

Le Comie, jésuite , 1. 1 , a75.

Leda, t. I, laS.

Lafranc, é>4i]iie, (. I, 366.

Lcftanc de Potnpifpan , •léqi

t. IV, 1S6.

Le Gentil, t. IV, 463.

Le Grand, t. II, 4a3.

Legria, t. III, ag , 175.

Leihniti. t. III, 3g9.

Leiceiter (comte de) , t. IV, 1 5 .

Le Labonreor, t. III , a3l.

Lenuitre (Jean) , t. lU , l3.

Lemoine , cardinal , t. II , aSi.

Lemol (Fiaoçoia-FiMéric) , t. 1

hioa 1, pape (S.), 1.1,378,

L[^]nlU, Ll, tii,4<i>47t;

Léon rv, t. I, 495, 497. So«-

Léon VI, t. 1, S30.

Uoa TIII, t. U, 3-S.

Uon IX, t. II. io,38'30, 3>.

Léon X , I. III , i3B , 1S4 , 179,

i8g, igi, ig3-igS, 197, a30,

349, a6a, aSa, 3io, 3ia, 3i3t

IV, 77, 347, Î

Léon in, riainrien, empereur, I.I,

39g, too, 434, 500.

LéoD rv, I. I, 50a.

Léon V, l'AméuiaD , t. 1 , 50 i .

LéonVt,lePliila«>phe, t. I, Soi,

Soi; II,iS3.

Léon (Pierre de) , fil* de Léon , iidr.

VoT. Anaclet.

LéoBct , 1. 1 , 500 .

USTE i.LPBABETIQDE

Léopold, iichidiic, t. IV, a65.

Léopold I on II , dao d'Aotricb* ,

filj d'Aibm I" , t-II.igj.

LJopold, empcTcnr, t. IV, iSI, atii,

Lcqnioi, t. IT, 157.

M(dl

: d«), I. IV, i3l, 1S7-

Leral(J«iH), BoiM,t.IV,ii7.

L'E*ale,t.II, H5, LudifDiim, t. IV, ni, iSS<i88,

La STscdlc (G«arga) , 1. I, 4>.

L'Ëloile, 1.III, 14- Lcaiigilda, L I, 4S7.

LeTuM>r,t. IV, 143.

LéTi,l. Itl, 4g(.

L'Uoipiul (de), L), go, t33; IT,

Sg, 61,7s, 91,101.

U-Tié-TcluDg, t. IV, 43g, 4M, tSa.

Licïnien, t. I, SOg.

UciuiM, t. I, 3flg.

Ulio, t. IV, 155.

Un , pape , L 1 , 34g , 350.

Uniu.t. m, 336.

I,'Til«-Ad*m , t. n , 3g7.

Llttching , t. IV, 410.

UoH,! I, 4l>.

IJT.ml,l. UI, 3İ.

Locke, t. I, fig, iiS. iig; III,

8i,4Si.*57;IV,43.

Lognm.t. IV, lia, ti3.

Lobeu, 1. 11,533.

LokmiD , voj. Ésope.

I.oii|Ccbrâpi (Goilûame de), t II

Longin, (. I, ia6.

LragoeiiUs (de), t. IV, 167.

Lopt dsVcfi, t. in,iS3.

Lor«Una,t. III, lOi.

Lomina (nrdind de), t. II, aSi;

111,336, i38,3ioj IV, 50,57,

88, 91-94 , 97, ">5, Lotb, Ll, 74, ia8,ai8. IxHhHTe I", empe-
mir, 1. 1 , 455,

460, 463, 464, 465-47», IB7- LoAun II, t. U, 37, 38, gS, too,

Lollnlre. roi de Ftaoev, 1. II, 1.

LoilBin,niideLondM, t.1, 47a, Sa6, 507, Sog-Sii.

Loaet, t. ni, i4-

LoDÛ, prioce dcTareate,!. II,So7.

Looù 1" le TÛUt <w le D^M* Mire, Toi de FraDC«, I. I, 4l5,
4i6,4S8-4(i7>47fi<<S>> «S^, 494, 5ii-, II, t, i5, 81, g>.

l5i; m, iS, 4i;IV, 447, 47B.

LoDÛIleBègm, Ll, 473-475-

Looie IV d'OotioMT. 1. 1, 5>«.

ùVleP

t. II, g

LoaU Tl le Gro*,

IV, îg.

LooùVIt le JtDne.t. I, 388; H,

ii*-it5, iiS, 119, 170, 174,

177, 178, 189; ni, >7.

LcmItVUL, t. n, laS, i3t-t37. iS4,a04, 348, iSo, 4071 rv,

LoiiliIX(S.),t.I, S; II, 40, m, ia8 , 141, 14a , aai-a06, «ol,
aio>ai9, 314, 9i6, sa?, a3a, >Î6, a3B-B40, 3Sa,aSa>954, aS7, aSg,

371, 379, 3it, 348, 3gi,404, 4Se, 440, 445, 447i
448,454,463,466,507; UI, 33, Si, 161, i<3, aoe, 343.

LoauX IeUDiiii,t.If,agt,3S5, S57, 370,439, 440.

Louis XI, t. U, 384t 414, 4i6.

453, Io8, 5ii-\$ii, 3i5-5aS, 530, 531.533, 516; lit, 1,4, II, »7, 36,
38,40,45, 19,68, 84, 134, 135, laS, ia9, 175, 1S6, 187, 19B,
130,336; IV,

LoniiXn, i. U, 345, 348; UI, 36, 37, 76, B3-go , gS, 94 , 97- 100,
tol-ioA, lol-iiS, i3i, 173, 174,175, 177, 180, igi, ■94i 196, 314 , 387,
log,l>o; ",37,39,55, 7t, 137.

LooiiXUI, (. I, 5a5; IV, tflg, 176, 179-181, i84-i86, >B*- 190,
191, 193,195,198,301, io3, taS, 307-311, ai5, *-i-, i>3, 114 , a37-l*9,
133, «34, 337,sl8,* (o, 341, nl-345.

DES PlIRSoNHA'GE3.

>5i, *5t, sfo, aS5, iS6, Ja3, î,6.

IXŒÛXIV, I. I.«04, 30-, 333, 514, S>s; II> i>S, 178, 390, 3«i;
m, U, iS, «5,36, 73, iSg,3oS,3Ti, 437,439, 44>- «44, 4S4,5>Si IV,
7, 14, ai, 1S6, 171, 181, 1*5, iSB,ai7, »37, i4\$>i47, aSg, a6i>, rtjZ,
3i5, 333, 336, 34a, 34S, 376, 383, 3vo,4>9,49>, 431,464,
471,473-

LoDiiXT, t. I,4a5iII, 4i; UI, ii4, 487 ; IT, 119, lie.

LoQÛXVI, t. n,4I.

Loaîi , daaplÛD , gendn dn due de Bourgogne, t. II, 3g6.

Lonii II la J«Rie, Bmpamir, 1. 1, 470, 47a, SoQ.

Ltmii IV, renfaiit , 1. 1 , 5ai, Su.

Loni* V ds BaiièreE , t. II , 300- 304, 3ia, 3i3, 344,3Sg,435.

Loni* 1''' d'&njoQ , roi de HoDgrie, ■nrnommé le Grand, I. II, 307- 309,311; m, i6a, i63.

Looli n , toi da Hongrie, t. III ,

« de CbtrleiV,

u d'Anjoo

roideFcaoca, t. II, 3ia, 3i>

3iS, 3a«, 34S, 3»o, 4»; UI

Looit d'Avion , paît^fils du préoé-
dent, t. II, 349.

LonûII de Bavière, le Gerau

fil» de L<Mii»4e-Délionoain

Lnnu de Bloia < le eomta]

Bloia.

LonU de Germanie , laj. Lm

de BaTiére.

Looù le Hanra, roj. Sftwce (Lb>

dOTic).

Loab , coBle , frets da GoilIaDBW

de Naaun , t. IV, S.

Lom-Amiàiti de SaToie , t. IV,

Lonii, priDce deTarcole, I. II, 307.

Louise de Saroie , (. 111, 199.

Loyola (S. Ignace de), t. HI, 330,

Î3, 336, 46Si IV, 9Î

ir(9.), t.I,>4a, 359, 441; n,

Luc d'Aefaéri, roy. Acbéri.

Luci (Uelchior) , t. TV, 90.

" ' (S"), t. m, a58. Lsdfer, t. I, aig , aS;* Lncini, (■ I, 107.

lall, pape, t. II, Si, g6.

Lacrèce , dame romaine , t. 1 , 5 1 ,

Lucrèce, poâe, 1. 1, 5i7(n,gi,

4a8; III, 30a.

Lgdlow, t. tV, ao8, 3i4>3iS, 3a6.

linea (Chirla-Albert , dnc de),

t. IV, 169, 17S, 178-180, i85,

187, igo, [g3, 18S.

liiprand,!. I, J17, S3a; II, 11.

Luaa (Pierre), pape, t. II, 3l3-
3sS, 3ag, 33o.I3a.

Lnna (comte de), t. IV, go.

' iignan (Emeri de), I. II, lg4.

uignan (Gui de) , t. II , lBi>-i8a,

Latbrr (Martin), t. III, 191, aai,

a6g, 174-878, a8i, a8a, aga ,

agg, 3i6, 3i8, 3ag , 33», 348,

4fl8.

Lnticlboa:^ (madane de), I. lit,

Ltuemboarg (de), t. H, £14.

Lycaon, t. 1, 161.

Lyceran , t, IV, 16Î.

Lyctirgue, I. I, a43; II , So3; UI,

Macbabéa , voy. Sinon , cMnta de

Honirotl.

Machib^e», 1.1,114, 186,187.

Machiavel, t.l, 36g; II,309,S44:

III, 61, 6g, 78, 97,181, a3(,

ĩ39S IV, 7,.

HatUci , L 1 , 3aa.

D,s,i,7ertbyGoot^le

LISTE ALPHABETIQUE

MiflTcd0, t. ll,iS4.

M«c*Ui>ciu, voy. Higellan.

Magd^iDc (S**) , I. II , i6i ; III ,

a*7- Higcllui, t. III, 08, 430, 43i,

Ma|^iiDad,[OÎd*PerM, t.IT, 441,

MigDOj, roi de Suide, I. II, tSg.

M(gog,t. I, 64.

Hihuiud-^u, mofcA, t. IT, 4(9-

4Sr.

Hahcr-ulal-hai-bii , t. 1 , 1 95.

Mihmoad, t. III, lio, 47g.

Mahmoud , aaltiD , t. PF, 430.

Mahoncd-Ben-JiMeph , t. Il, a6G.

Hihamct, prophète,!. 1,6^ , 70,

137,178, igo, 30S, 3i6'3>6,

3ig,33i, 334-343, 49A;n,i4<.

i50, iSG, 1Ě3, 170, 196, i05,

iiG, 49*; m. 91, afiS, iSS,

SiS; IT, 434, 461.

Blaboioet 1", t. II, 47S, 479- Hahomet II leGnnd, t. I, i3J;

II,i8S, 474, 4S1-4S4. 487-

489, Agi-igS, 497-501, Sot,

IV, 43S

Mahomet Itl, t IT, 4i4-

ii*h«Bet IT, t. IV, ^1l^, ^i^, ^i^,

Mabomet BoDjoDk, toj. Blabo-
melll.

Maigrot , 1. 1 , 90.

Maïlb (de) , j^ite, t. IV, 460.

MtiinboDrg, 1. 1, 399; II, 71; III,

3i7i IV, lia, 401, 403, 476.

MatiDODÎde, 1. 1, 179; III, S3.

Hnnfroi, 1. 1, 446; tl, i44< 147,

Majotien , empercDr, t. III , 338.

MaUlteU, t. II, 3i6; lU, 34«.

Haleapina , t. II , a 4 1 .

Malherbe, LIT, tSi.

Membre*, I. I, iSj, Mmabeni , 1. 1, l85.

MaoauB , t. I , iSS, 191.

Hancheetet, t. IT, 3a6,3o8, Maïuni Capeo, 1. 1, r6, 11.

Minda»,L I, Si.

MaDdog, Toi de Lilk

Menée,!. II, 61.

UanétboD, I. 1, 9

9«, 99- Henlredi, *oy. Meinfoi.

Manfredi (la), t. ni, 65.

MMUfeld, l. IT, 19g, 17a, *7i.

Manuel IComuène, t. II, 176, 18S,

Menael n , fil* de Jean FaUologM,

l. U, 468-470,475- Har-niomi* , 1. 1, 393.

Mare (S.), t. I,3S9.

MaroAnlaili», t. I, 1S8.

Marc Aortie, 1. 1, 996, 353,370,

46S, So4; [V, 75.

Merc'holo oh Harc-Faul, U I ,
 aS5; II, 137; IU, 365, 406.
 Marcel, 1. 1, 349.
 Herce! , ptêT^c, t. il, 373.
 Hanxliu, t. I, 140.
 Mandon, t. I, 14\$.
 Mereomir, t.I,35i.
 Mamilie, t. i, 44i. «57- Mardokemped , t. I, lia.
 Margnerite , goaTenunte dee Pa;*-
 Ba*,r. III, 190.
 Maifnerite d'Anjon, (. III, IIS,
 MargneHte de Boulogne, t. Il,
 Margaerile de Lomine, I. tT, ttg.
 Mar^erite At Naïaire, t. III, 3i8.
 HaifneriiB de Parme , t. IT, 4 , 86.
 Nai^eritr de Talola , ny. Valoii.
 Marguerite Waldemar, reine, t DI.
 Mariana, jcnitte, t. IT, 116, 14g.
 Marie (Sainte Vierge}, t. I, 36a.
 39a, 456; II, 43a, 433; m,

iSo; IT, i5{i38.

Marie , aonir de U prMdeole , 1. 1 .

reine de France, \oj. Marie

DES PKRSOSTNACRS.

M>rt«(Ubc1le), t. l,3ii.

Marie d'Anglclcm, reine, fille de

Henri Tllf, l. HI, i^g, aS5,

sg6, 303-306, 3l5, 3g5,Sti,

5i9, Sio, Sai , 5i3; IT, 34,

te

Marie d'Aogletene, femme dsLonù

XII, roi de Prnice , t. III , ii3;

Muie d'Angoo ,1. II , 7 1, 71.

Mwie d'Aolrichc, t. IV, i5S.

Mirie de Boargi^e , fiÛg de Char-

1e*4e-Téménire, t. II, 53«, 53 1,

S3S; in,38, io.

HiriedeHoii|;m,MII, 161. 1611.

Marie de Li»nine, t. III, i6g.

Marie de Hédlni, t. I, 90S; IV,
iS*.

Marie de Mootpdliér, tEine d'Ara-
gOQ, t. II, 16S.

Marie de Portugal, t.III,5i7.

M*ri»-Boi , rtine de Hongrie , (. III,

Marie Staan,t.ir,5igj 111,169,

119, 308; IV, a3, ai, 44, 4; ,

49, 50-54, i3i, ij3, »Qo, 3i6.

Marie-Tliérém , t. IH, 353; IV,

MarÎDO (Jean), i. III , 189.

MarloQ, 1. 111,460.

MarioD Oelorme, voy. Delorme.

MariOB, t. I, l39, 477.

Marot, t. 1,341.

Marel (CliineDI) , t. III , 334 , 3i8 ;

IV, 61- Man»êe, t. 1, 5i9-53i; 11,6,9.

Manjuemnnt , t. IV, 198. Mare, t. 1 , 65 , i38,3Sit, 405,

Minigli , t. II , ioi ; lU , joo)

Martea (La Chiipe), vo<r. La

Chapelle Marlean.

Marlin(S.), t.I.SSg; H , 6İ.

Martin IV, pape, t. II, iSS) III.

'SB- Martine , imp  tatrice > 1. 1 , Soo.

Martinnaini, t. 111 , 1775 IT, 77,

Martorillo (Fnn  oixui Fnn  ico),

  oj. Fnn  oi   de Paole (S.), Mauiniui, t. III , Sio.

Malhiaa, arcbidnc, pnii empem  T,

t. IV, 9-11, iS, 161, i65, atiS,

a69,4i4. tiS.

Malhiaa Currin , t, 111, 166.

MalbUde, comteaae, t. II, 7S, 76,

79, sa. 83, 8S-S7, 89, 93, 94,

96,105, lia, 143, 3ol, 3il,

34e; 111, 64; IV, 367.

Mathilde d'Eal , 1. II, 76.

Matrone (S"), i.I, .65.

Matlhieais.}, 1. 1, 189, ii3,35!l,-

Matthien, anabaptitte , t. LU, fjo.

Hatlhiea , hiitoriognphe , t. IV,

SS

Maximien Hercule, 1. 1, 356,357.

rchiduc

laximilien I", empeienr, 1. 1, 407:

11,345,347, 368, SiS, 5l6, 530. 53i; III, 38-to,6S, 74, 85, 86, gy,
loi, io3<io5, 109,

D,s,i,7ertbyGoot^le

IJSTK ALPHABliTIQDfe

Huimilioi II , t. I» , SoS ; IV,

Maiiaâlien de Baiiâe, t. IV, 168,

Miûmin, 1.1,151, 3;i.

M*;«D« (ili), (. IV, >e, aS, ti5,

i>i,ii3, ii5-i>j, i3t, l35,

tSS, 16S.

MuBriii,cardiiu),t. Ul.aooi IV,

i8j, aai, a6o.

MrckilboDTg, I. IV, 371, 97i.

MédK.l. Ill,3&a.

HsdichiiH), voy. Pi a IV.

Midicii (Alcxiodre de),!, ni, *og.

Madleu (Oilberiaa de), t. 111,

3o8;IV, SI, «0,63-65, 79, 91, ' 100, loS, 114,141, i6i,a96.

MMicU (Coan da), t. U , itS;

m, 60, 61, 64, 117, *33i IV,

MMkii (Jun <)■), I. m, aoi, io3,

Médicii (Julien de], t. lU, 6o-6a,

333.386;)V, Si.

Bdididi (Lemenlde), t. III, 6o^4.

Kédici* (Hurii de), yoj. Haiiaile

Hédio*.

Médicii(PierTede),l.III,64,70,

NMidi(le*), 1. 1 , Sa? ; [II, 58,

i IV, S

Hédicii (la) , «oy. Uob X , Calbe-

tiiH el Herie de UédioM.

HâanebtoD, t. Ql, S14.

Melchul, t.11,993.

UelecMU, Lll, tgy, 305, loC SlelecMcaph, t. II, 311.

Ucledin, t. II, i^f, 196, 198, 19g.

HdiênUi.L II, 333.

Heikom, Ll, 17, 18.

BfcMgef, t. III, ij.

Mutée, Ll, l₅i.

Meqninêa , t. III , 499.

M««EBr(da), t. IV, iSj.

Mercure, i. I, i6g, aSg, Meapbem, I. III, 144.

M«Mth PeiéologiK, I. II, Soo.

MctOB, LIV, 354.

aeni,i.ll.i, iS5, 3fifi,4oS) Ill,5i};IV,74,ii9,iS4icbMl, 1. 1, 3i3,a8S.

Michce, 1. 1,193.

M]diel-An(e,t.I, lH; Ul, 3711

rv, 36 1, 37s.

Hicbel I" CoropalMe, CBpeTcar,

M, Soi.

Micbd U k BJ^w, 1. 1 , 49[^]. [^]t,

Soa.

Michel m PoipliTTOgàMU (le
jcaae), 1. 1, Sos, Sa3, 5d\$, 5ii>
Si 3.

I IV Pap

Mkbel vn Dneae, t. n , 3*, 31.

Michel VllIPelrologiM, t.I.StSi

Michel CMifaol, roi de PalogM,

MV, 400, 40'- Michel PédaroTiU, car, I. IV, 411.

Michon,!. rv, 114.

Hicialu, duc de Pologae, l. U, 4I.

MidletoD

Milit

MlLOB, t.

HUllade, t.l,iii; U, 503.

Millon, I. I, 187.

Hiner», t, I, 944, 3C(: H. 5m;

IU,339;rv, 3«i.

Miag, t.m,47«, 475;IV. 45;.

HiDoa, (. 1 , 61, 107, 114, iif,

Miphiboath, t.I, i85.

Minbel, t. IV, 199,316.

iwîti, To7. Hjii-Velt.

MïisiEoe, I

Ll.l

Moetia, 1. 1, 330.

Hodave{de), t. I, > McBiii, I. I, 1S8.

Mohamed- le-Ce riam il

Ï.7, "»."3- Hoiaaoi, (. I, *»6.

UOIM, VOT. Mo».

DES PERSOITIÏAGES.

164, ijo, 174-181, 1S4,

11;, »3. iai(, i5r, 360.398;

n,i4i, 178; III,4a6-,IV,33i,

MoU7 (Jicqan du) , t. U , iSS. Holiii.,1. IV, 149.

Holodi, 1. 1, ig, i5i.

Moton, 1.1, lat.

HoIdcco, roi de Maroc, t. FV, 17,

iS.

HaiulilcKo(LBdoTico),t.II, Soi.

ManconùlloD , t. Il , iS i .

Hondar, 1. I, Sao.

Hoiik,t. IV, 339, 330.

Honlonct (de), I. IT, |57, iS<.

Mofunoath, t. IT, 3(o.

Hou, (.111, 157.

MoDMrald, r. II , 40t.

MonugD, r. 11,507.

HoamîgDe, 1. 1 ,)s3.

HonMUMD, (. iV, i5i.

Uonlbrnii, t. IV, io3.

Honlbnm-Snnt'ADdrc (Dnl>oi),

t. IV, 411,41».

Momohal, 1. IV, igS.

HoDleagle, I. IV, 18*.

MoarécDCulli , éehaiïuon , I. III ,

Moat^cnenlU , génénl de Tempin ,

t.rv, 43i.

MoaleU, ittqa» , t. 11 , t65.

MonteouiT (doc de), t. m, 5l4.

■loQUapan(audamede), I. ir.iig.

HoDiuquien, t. I, liS; IV, 4B1.

Monteiquioa, I. IT, 70.

Montemau, I. III, 34g, 4>i, ii3,

Honlfeml (manjni* de), Toy. Bo-

Montfbn (comte de) , t. II , 36l,

Uontfart(Aiiiairi, coralF it), 11*

de Simon, i.U,i37,a50,i5l. Hontrotr (Simon , conte de) , t. II ,

ig3, liS, 346> a4S-aSOi ^AS.

HontigB], t. IT, 147- Moadhéri (de),t.n, m.

Montlne, CTèque, t. IT, ga.

UoDtnioranei-Montiinl, t. IT, 4.

Hontmorenci (1m), t. III, 186,

116, 1.9, 5ig, Sii; IV, Si,

3g, 60, 64,65, 67, 68, aoi,

aa6, aiS, aa4-*a7.

HoDlpender, l. IT, a 3a.

Montrer, 1. IV, aSj.

MaDtroH<(de), I. IV, 3i8, 3ig.

Monttonn (la dame de), L II, 5l6.

Montréran (de), t. IV, 34S.

Moret (de) , t. IT, laO.

Morgan, (. III, 447.

Morland ou Morlaoi , t. IV, igt,

Horo, t. IV, 468, 469.

MOToiini (Franceaco), 1. IV, 411-

ortimer, comte de Lamarcbe. loj.

lamarclu.

Mon» (Thomas) , 1. III , iga, 193.

MotaaHim.MI, i5n, iSl.

MolteTiUa(de}, 1. IV, 197.

Moarfai,t. lU, 3ig.

Mooik,!. II, 354.

Malel Inoiël , t. Il, 197; ni. Si 5;

IV, 4«o.

ulei-Mriiemed, roi de Uaroo et

de F«, I. IV, I-.

ancer, LUI, 167, 96B, S70.

Mntatori , t. II , i3o, 410.

■7 (comte de), t. IV, 48-5i.

nfle, »oy. f -

*73- Mualapha 1", t. IV, iiS, 416.

Murtaptia U, fiU de Uabomat IT,

IL IV, 43S., Moitapha IfLnprogli, t. IT, «34.

Matins SccToU , voy. SccTOla.

MDU,soplii, I. IV, 441.

Main, t. I, 4go, 491.

Myri-Telz, roi de PcrK, t. IV, 441,

Fvwt :

9 Mnnai. IV.

j-,Goot^le

LISTE ALPHABBTIQUE

NuMla,I.I.li>.

Nibim.l. I, i»a. Niboiuuir ou NâboD-Awar, t. I , '

NibndiodoiioMir, (. 1, lo, gS, ai,

iS4, i9?,io8i II, iiR; III,

Nabiuardan, 1. 1, iSi.

Nadib,[. I, i85.

Nani, t. IV, 177, }?<■ nanù.l. I,Sei;IV, 119.

Tjuuu (de), To7. Adolphe, Gaillauow, MiDTÎcfl cl Pbflippe de

N>uer, t. II, »l.

Nadm, I. rr, 41S, 4i«.

Naudet.t. Il, 533.

Hafülle*(de),t. IT, tu.

NavaRlte,t.I,i76, iBi.

Nci'laire, 1. I, 447- Ntiiàniig,t.I,i54,i55, 187^111,

Nemoar* (duc de), 1. III, gS; IT,

Hcra, I. IV, ij3.

NéraD, 1. 1, 1 34, 170, 3(7, 3iB,

350, 36 1; II, 6, foCSia; III,

Nern, t. 1,35s.

narvJH, abU, t. IV, 36S.

NcMoriat, 1. 1,sl3,37gt Il,iir9.

neailH. ptàideni. I. IV, t64,i«5.

Nere» (comte de) , Toy. JeiD-Siat-

Nleolu I", jteùle, toi, L □!, 47onicoUi l*^, pipe, t. I, 50S-S10.

■ixdu II. (.11,30,95,319.

Nieoh* III, t. m, 93.

" la* IV, t.II, aSa; m, i«i.

biv, t. Il', 437, 464 i m,

i; IV, 3S8, 3âs.

imp, 1. 1, 3oS.

Nifri, jnoite, t. IV, iiS.

■■■ 1,1.1, 46- Niricaulabaaar, 1. 1, m.

Niurd (Éinrd) , JMoih

9S9, aOa.

Nidurd, L m, ig.

Noaillea (le Sire de), I.

Nod, t.1,44, 108,109,1

UI

NotTodei, t. II, a86.

Nognet (GoUlaoiBe de) , t

iS4.

t. IV,

Nagent, L D, SgS.

NoDOlle, es-jàoiu, I. I, 371,

374 ; IV, lOi, NoniUn, I. II, iSl.

Norbert (S.), t. m, Ja3.

Norfbk (duc de) , L IV, 37, 5>. 53.

Nonhnemberlind (duc de) ,1. tV.l?.

No»ndaiinu, LLaO, Ilg.

.•ali«ii, t 1, 396.

Nugnii, I. I, 179.

"nna Pompilla* , (. t, 17B, ait;

III, 56, 160; IV

Nno, I

Newton, t. 1, 133, 179, 180, 358;

III, 83, 37», îg», 4Î7. *93;

Nicéphure I"', empcniu, t. 1 , 496,

nici^ore II PhocH, t.It . ii. l53.

Nic^>horc UI Botoniate, 1 Niféua Coniate* , t. II, ij

O ^marquii d*), 1. IV, 107.

Obdani^ L IV, 390.

Ocboiiai, t. I, iSS, 133.

Ochu, t. 1 , 95.

Octai-Kao, t. II, 317, 119; III.

47'- , Oclaiien Sporco, foj. Jean XII.

, Odel Daidie, 1. II. SiS.

OdetteChatillai, cardinal, t. IV,

Odillon (S.), I. II, 70, 77.

DRS PEBSOHN^GES.

Odin, M, ja, i*9. '

Odile, (. I,3i>0.

OdoB , TOy. Enctei , conta de Paru,

OBdipe, ul, in.

Ogyjii, t.I, io8, 109, m.

fijii» , «mini , t. III , 3gii.

ObTidM, t. m, 354.

OldcoTD , jâtiile , t. W, iBi.

OHTi, t. IV,.336.

oi1*>rè* , t. IV, 303 , 904 , 107 ,

141, iSi, aSl, i55, >5S, 1S6.

Oliverollo, t. III, 91.

OloinU(l'),t.III, 44?.

OIopuëD, 1.1,180, iSi.

Omar, t. I, 9S, 100, ig> , 3i9 ,

3>S-33i, 346; II> iSft; III,

i38,4Si,(i8,49a; IV, 443,

Onnniidca (la), t. I, SSi.

Oui», 1. 1, 187.

Ooliba,l. I, ig(t.

Oolla, t. I, 19g. Opu, I. I, 4go; II, Oo.

OpliioDée, 1. 1, 134.

Oppède (Jeu Uejnin d'), t. III,

Oraii(e(princ«td'), TOy. Adolphe,

GaUbanie et Hinrice de ffantn.

Otcid, t. II , 467, 468, 479- Ucmle, I. I, ail, 314.

Origine, t.1,107,166, 313,153 1

m, 377; rV, iig.

OclmDt(d'),*voett, 1. IV, itt.

Oii^a(dDcd'), t. m, 3iS,ai3.

Orl^us (dac d'), Mre de Oiariei VI,

t. II , 3gi, 39a, 394-396 , (oo,

4oi,4o4,4S5.

OiMuu (dao d'), fil* dn piitiâtat,

t.n,4<a- OriJUM (diicd'),T«genl, 1. II, 391.

OnuDO , I. IT, aoi, ao3.

OmduMi Oronu», I- 1, >6, S14.

OnMe(Paat), I. 1,307.

OroMiude , Toy. Oromue.

Orphje, t. J, 107, 114, 1)5, lao,

Onlni , voy. Benoît XUI.

Orte(râ)ointed'),t.IV, 74.

OrKM;ral-B«g,t.ir,iSi.

OiMÎi|ib, 1. 1, i>5.

Oiéa , voy. Oiée.

OsÛQder, I. m, 34<t.

Ouris,Oriiireth, 1. 1, 96, 97, 1 13, >6, t6i, 37e, 3i5; 111,57.

la , «dtan , t. IV, 39g, 4i5.

o»>Tio(IiabeUa),t.m, Slf.

Owat (carditMl d'] , t. IV, 3B7. OiKine (d'), t. IV, Ĩ77, 37B.

Othnttn, t. I, S30.

Olhonl" le Grand, 1. 1, 51S-S17,

~33; U, 1-3, 5,6,S,ii,>4,

iS, 98,100,398; lU.aoS.

Olhon II,t.II,S,7, 14.

Olbon HT, t. I,4i4; II, 6, 8, ig,

Othoik IV, t. II, 117-139, i3i,
 Otbou, comte palatin , t.II,-ioi.
 OUiOB,dao de Saxe, t. I, 5i3.
 Olbon de Bninnrick, 1. II, log.
 OlhQQ de Bnuiawiok , cadet , t. II ,
 3ag.3io.
 Othona (lea), 1. 1, 414, Sl7i U,
 8, iS.Sl.SiOsnij Sg, 174;
 IV, 347- Ottocare , toi île BoUme , t. II ,
 Ottoman, t. U, 467.
 Ottoman (leP.), ■■ IV, 4i8.
 OlioDuuu(lea), t.II,iSi.
 OiÛD, t.IV, 146, i55.
 Ooloagbeg, t. II, 477.
 Oonca , t. U, S7.
 Oride, t. I, 114, 137, la), 197;
 UI,4iS.
 Oienttiem, t. IV, i33, 176.
 Oziel, t.IV, 100.
 Oiée,l.I, 185,193, I9g;ni, 4gi.

Oiiaa, t. IV, 138.

Pachimèra, 1. 1, 387, 456. Palafbx (dom Jein de) , t. UI, 3I4.

Pilierius, t.m,353.

Piléologue , To7, Conataalin XII ,

Jean I , Jean IT , Jean VI , Hcc

*ith, et HkhelVIII.

Faléologue* (lei), t. H, 4991 I",

PiUade, t. 1,81, 197.

ertbyGoOt^lc

LISTE ALPBABETIQUK

PalUvidDÎ, t. IV, 77, SB.

PiIlaTicinî , «ifaciu, (• III , ig?.

ndliino (de) , l. IV, Hj.

Paodoire, t. U,ia6.

Pindora, 1. 1, lO, SiS.

Pipcbroc, t. 1,366.

Finnnio, I. I, 87. 16g.

Fari* (HalthUo), t. U, aS?, lii.

Fume (Alcsindn , doc ila) , *aj.

FaroNC.

ParménioD > [■ 1 , 108.

Parr (Catliaiac), 1. UI . 197.

" il, t. m, Si;IV, 14S.

il II, pbp«, t. II, 90, g3, ^^,

PwcalU

U P«quW, .. I Païqnier (Eui

Piilonrel (JcaaJ , I. IU , 1 1, i ».

Paurin (1« eheralier), t. III, 30.

Patrocle, I. I,i6i.

Paul m, pape, t. III, 3ti,ia6,

agî, 3i3,îîî,î3îi IV, 10,78-

Paul IV, t. m,3i, 11g, aSi, 35i,

353, Sia, Si4; IV, SS,63, 346,

Pidl V, L IV, lii, 349, 368, 36g,

37'. î?"- PaDl(S.),l.I,Ua, Ui,u3, igi.

lia, lao, 350,3fio, 36l, 37',

373,37*, 379, 4i>, *4»;1II,

49, i6o, îia; IV, 77, 7g.

Paul-Emile, t.l, a3o; U, 377- PiulJove.i. m, 7î, 95,1071 IV,

Pax.'t. U, 4>8.

Pajanoti ou Pajanotoa, I. IV, 4a3,

4>9- Paui,t.m,6i;IV,58.

F«dra (don), voy. Pierrc-le-Cnirl. FUr« de Tolède (doo) , t. IV,
1 (1 ,

Pidn-le-M*ère(don), t. lU, 67.

PiljgeCdon),l.H,49i.

Pelage, «éclaire, 1. 1, iSo.

Pelage AJfaaiui, tôt. Albao (Pé-

Filage TeadomeT, 1.1,491.

I. IV

PdJei4(cudIuld«).t

Pdopi, t. I, 1(7.

PeUart, I. m, 37\$, (5g.

Peiiliroke(ccniilede),t. II, 110.

Penn IGnilLanme), (. IH, 4X4 , 455.

Pecnû (Samoel) , t. IV, 4a6.

Penainglbon (Jekn), 1. IV, ao8.

Pépin, t. I, 3<5-3g3, 401, 40», 404, 40S, 4'i, 417,4», 4>3, 4i5,
417. 435, 466, 46a, 506.

5iSi II, I, 30, g3, 539; UI,

PépiD , Gli de QurlemagBe , 1- I ,

Pépin. RU de Loaii I", roi d'Aqoi-

Uine, 1. 1, tSo, 466, 467, 478.

Pépin , fin de Clurie* Blwrted , 1. 1,

PMfie, t. IV, iig.

Pér«i,aain],t. ni,5l5.

Pérèa (Antoine ou Antonio) , t. IO,

5i8i rv, 33.

Per», prieur, I. IH, 388.

Périclèi, I. III, 18a.

Ferigord (cosilcHe de), t. II , tgS.

Perin TomaMl, l. II, 3a3.

Perkin.l. III, i3S.

PemûUac de Bel-Caitd , Toy. B^

Cutel.

Penan. t. rv, 176.

PeiH (AlijL), 1.0,378.

Penée, Ll.aa.iii, laS.

PertuDda, t.l, a3i>.

Pnciire, t. Ill.aoï.

Pélau, t.), log, Ito.

Petit (Jean), 1. 11 , 333, 334 , 383,

Pelil-Jean , t. IV, 167.

Pétnrque, t. II, 40S, 493'.4>6,

4ag; III, 77,81.

PelrDcci,cardiul,t.IU,a34,a3Si

IV, 347- Pbaoée,t. I, i»5.

Phacda, 1. 1, i»S.

Phiéloo, t. 1,84.

PluiDé(S'*), t.l,36i.

Fba'nNekefr, 1. 1, il?.

Pbanmond, t. I, 35i, 504.

Phanon, t. I, 73, g6, |57, 174,

DES PERSONNAGES

nuraow(tM},t I,>BS, Pbcî^cide, t. I, aj.

Phila^(Pi«Ta),T<(j. AlexindreV PhJlibert-EnuHDiël , duc de Savoie t. m, 5l6, 5i.o,Sii; IT, 3i.

Pbilippa, ompcrear, 1. 1. 353, 354

Miilippa II

40S; III, li, 45, lôsTiiS, 919, 305, 33S, 35[,3S4, 395,396, 436,
(34, «11, 5D4,So(i,507, 5l4-5a5i IT,i-5, 8, 9,11-33, 35, 38, 39, 44,
4S, 53,63, 71, 87<9*>.97.'o'li lao, ia4,ïa6, laS, iig,-i33, i35,
141,^48, a56, aGi, 180, 337,346,349, 356, 363, 365-36?.

Philippe III, t. m, 3Si, 3S3;rr, 3i,3S, i4i,i7i,a33,a48-35i,
a6t>,>65, a85, 371, 377.

PhiUppe ly, t-TV, loo, aii,a5ia53, i55, a56, a58, *60, 4'9-

PhUippe V, t. III, 5i4.

phili

ippe,

388, Sic *6, 78, j

■73! in,

PhOIppa n Aagana, 1. 1, 5iOi II, I1.I-I55, 137, i93-i8S, 187,
i94.»i>9.a";rv, >38,47S.

PUlippelIl le Hudi, 1. II, i5a , 4ï4,4*o;Ul,i.,a»,3».

Philips IV le Bel, t. II, iSg, 365, a74<*Si, 385-387, agi, aga, 35
[,354, 355, 35S, (ig,4l4, 437, Uo, 44", 447-4So, 463; III, II, la.aS.

Philippe y h Long, 1. II , 3(r, 357, 44g, 45i.

niilippeTI de Taloi, l. U, 350, 358-361,364, 367-369, 3-a, 411,
«35, 43g, 443,447, 5a4i III, II, ag, 33, ia3, ao6;IT, i35.

Philippe , due dt IWargogne , t. II , 3gS-397, 454.

Philippe , moioe , u II, 175.

niilippe < roi du Rmaaiot , oncle de FréiUricII.t. II.iog.

Pbilippe-le-Beaii , 1. II , 383 ; III , 40,86,171.

nUUi^ifri»-Boa , âac de Boatfogna,

t. II, 401, 4'», 4i>4, 411, 4ia.

Si3im

Philippe-te-Magnuiiime, lindgnve

deUew, 1. 111, 364.

Philippe de NiiHQ, t. m, 38.

Philippe BiTdene , igy. Bcrdana.

Philippe de Comniiiet , t. U , 48S,

5i8, 5aa, 5i8.

Philippe, roi de HacUcrine, t. 1,

t. I, eo, :

Philon de Bihloi,

PhiloetntB, 1. 1, i50, 197.

PhocM, t. I, 3i5, 500.

Phodon, 1.1,1.1.

Pholia.,l.I,504.5ii-ii7i IV,

Picolomidi (£ne«), Vo7. Pie U.

Picrocole, 1. 1, 94.

Pietor (Pduai) , To7. Fibtiu.

Pie n, ptpe, t. Il, 464. 4fi5; III-, eni,i.Ii;, 98.

Pie rv, t. III, 353; IV, 89,91, 347, I4S, 3Sa.

eV, t. 111,504. So5, SoB; IV, 33, 45, 5i, 353, 353, 357, 3SS.

Pie Vil, I. ltl,33f.

Pierer, t. IV, aSa, a83.

Pierre (S.), t. 1, 141, 3*9, 350, 36i, 373, 374, 37g, 385, 388, 3gi, 39a, (ii,50g; U,i, 9, 11, îi, 37, 47. 77. 8*- 87, "o«, 110, 148,358,175, 3di, I19, 3ai, 464; m, 49. 143, ig>, a4>, 385, 390; ry, 79.8»-

PiemdeOpoae, t. II, 3i8.

de Culeluta, t. II , ai4-

Plem deConneui, I. Il, ii3.

Pierre de NiTwra, tom. m, g3 , Sog.

j-,Goot^le

USTE ALPHABÉTIQUE

m; II, 4oS, Sia; III, ISS, 473; IV, 3i, *oi, 4o4. *' «II, 4i3, 4iD, 449,4»3- Pism rEnniu, 1. II , iS?, i.

Plamm ieCnnd, t. H, 14>.

Pism , rcrf de Bongàe , t. III , Pierrot, 1.1,374- KeiroCF.Em.di],
t.I,5.

Pignerol, marquniideS*l<icea,i

Filile,t.I,36o, 36i, 3fi8.

Pil«,t.m, 5l5., Pilp«y, L I, 381,184.

Pinuoe, t. III, 3SS.

Pirilhoiii, t. I, 334.

Pùitnte, t. m, 61.

Fi»n», t. II,» .9.

Piurro (Francisco), t. IU, 4igi

PiMrro(l«).t. m, .39.

Ptii^CirpiD, moi», t. II, 91g.

Pbion, 1. 1, iS,io3, iiS, iig.

I», 167,116,154,133, lis,

196; II, 63, Soi; 111,187, 177,

301, 430- PUuu,t. m, |S3, a34.

Plelo<di), 1.1, 4Sf- Firne, t. 1, i3, 148,149, 35>;

FlDqa<i,abbë, t. II,33S.

I^DUngoe, L 1, 19, lol, 161, 16B,

ii0;IT, 87,195.

Poë[(marquis de), I. III , 181.

Pt^o, t. II, 140, 464, Polentini,!. III, 65.

FolidaDO <w PolJlien (Ange), l. III,

Foliden (Bernard), de Hontepol-

oiam , voy. B«nurd.

PoUôD, t.I, 140.

PoUnx, t. 1 , 11 , 110 , 118 ; IT,

Poltrot deMM,t.IV, i3,<6, 110, iSS.

. Potnaoa Delà Pôle, cardinal, 1.1a,

, Polybe', t. I, 938, 33g, 3g(.

Poljcarpe (S.), Ul, 363.

, Polymie, 1. I, ii3.

Pompe Targoa, L IV, lafl.

Pomp^, t.I, i8S;n, 3ig.

, PomperaD, 1. III, 104.

Pompaniiu Hd*, 1. 1, 93.

Pops, t. I, 1.

PopiliEu.t. II, 3g6.

Popon, Toj. Dnnaw n.

Por, TOJ. Poms.

Porcellet, t. II , 341.

Poreelleu (d«) , t. II, 141.

Porphyre, 1. 1, 61, 83, 397.

Porai, t. III, tSi.

PoucTÎn, jnnite, t. IT, 393.

PoiuÛD, t. TV, 145.

Primiilai II , rat de Bohtee ,

t. U, io3.

Préteital, t.I, 37}.

Prtm-Jeui, t. II, a>9; ^l,384- Pleai]li (Geoffroy de), t. tll, 10,

Priipe, t. I, S7, 1*7, ili , i33;

ni,380.

Prlgnano , *oy. Urbain VI.

Prince Noir (le), t. II, 36a, I61,

Prùcillien, (.11,63.

Probui, t. I, 5i3.

Prudida tJein de) , I. II , 141,141.

Procope, t. I, 376, 403.

Procope-le-Haai, t.U, 46S, 4<6.

Procriti, 1. 1, 84, 399.

Prométhée , 1. 1 « 1 09.

Ptolomic (Claude), MTonoaae,!..!,

Ptolomée-Épipliaoe* , 1. 1, 1S6.' Ptolomje-PhUiddpbe , t. I , lit

PlolomJe-PUlometor, 1. 1 , 1S6.

Ploionéea (le*), t. 1, loi, loG,

iS6;III,S

PoReadorf, t. III, i SI, 196; IT,

D,s,i,7ertbyGoot^le

DES PERSONNAGEli.

PntMiOeSIred.), t.ll,<i>.

B<riui,,t. m,4S«.

Ptilci(lt),t.II,4i6.

Regiiw.t.I,4î.

PjUdï, 1.1,3!.*.

agnisr, comira, 1. 1, (jj.

Pjrrtu, 1. 1, ID9, iio.

Pyil"". t. I.âî.

Pyll»go«,l.I,76.l<.3,..9,-a<,

RBniiion,I.J,ao.

»a9,aî4,i8î, aga.

P,tl«.n.t.I,:.*,I«7-

RcuDd.t.IT, 379.

Reuad , comte de Boologoe , 1. II ,

Qiiuuniii,l.IT, iSS.

Renand de OutiUon, t. II , 180,

QDiebotte(d<Hi), t. 111,34.

iSi.

Q<.la.<.ll,t.I, la*.

Reiundol, 1. 1,>74-

Quinte- Cnree, 1. 1. «i-fiô, Jo7,

Ktai II, doc de Lomiiw, (. II, 530.

a97;IU,4ia;[T, ao9,449.

René d'ADJon, t. n, 349: HI, >o.

lUbelii.,!. I, .60.

RaciD, t. IV, iSi.

Richii, t. 1,401.

R,t.,e.rdin.1,i. IV, 7a.

Rtctne, I. III, iSg.

Eet. («rdinri de), t. IV, i8a. Ij4,

Higouki, LIT, 401,431.

a3S, >jo.

a>lub,i. I,i6S.

tidvTiiuloDie, t.II,

Humoiid VI , comte de TodIodm ,

Rùrnood VII lu JcoiH, comte de

TouloDif.t.II, i5i,3S:i; IT, 76.

Riimond , prioce d'Antîoche , t. II,

III

Raimond (Looi*) , •teiWnr,

lUimond Dopa;; t. II, 171.

RaÛDir, t. U, 144.

IUleig,t.III,436, 453; IT, 35.

Rimbooîllet (de),i. IV, 157.

Ramin (don), roi d'AngoD, I.U,

Raoul, 1.1,481, 489.

Rioal rOrfivrc, I.II, 440; IH, it.

Raphaël, t. I, Si, ii5, ai6, a»,

Hapbiel, peintre, I. III, 37s; (V,

Raai , t. 1 , 330. Ralbert(Puchue), t. 11, OS, «6;

RatTUD, moine, t. II, (>â, 60,09.

Rtvaitlie, t. IT, i5a, i53. i55.

Riaiio (Jirànw), t. IU, Si, 6a.

Riario (Raphaël), I.III, 61, Riario (le>),6t, 65.

Kibaamoul , t. II, 365.

icant,'t.U, Su.

Richard, comte d'Averu et de Cane, t.II, a8-30.

Richard , frire de Henri III , roi d'Angleterre, I. II, l35.

Richard I", Cimir de Lion, roi d'ADgIeierre > I. II , i oB , i a 1 ,
m, 1119, 184-1S6, ail, a4>.

Richard II , t. II, 3S3, 387-390.

Richard III , d'abord doc de Gloceater,!. III, 117-133.

Rich«rdoi,t. IV, 38a.

Richeliea (cHrdiial de), t. 1 , 107 ; III,44liIV,lS,70,i69,i78iBo,
iS5, ig4-'9S, aoo, soi, aa3 , io5-io7, aog, 110, aia, ai3, ai6, 118,110,
an, ai3, iaS,ii7, i3a-i34, a38, iSg, 141, i4.'i-i(8, i53, i55, 170, 173,
176, 180, 191,193,300.

Richelieu (ma rqnt* de), t.iV,ii7.

USTC ALPHiBliTIQILE

RichdiODil (eonle de) , t. Henri Vil,

roi d'Angletene.

midlcori, t. IV, 146.

RiMui(NiEoluoCoU),t.II,3oS,

lo«, JoS.

KiiuUa de Signi , TOy. Aleund n IV.

Riiiio (DiTld) , t. IV, 48>So.

Robert, *o;. âémentVII.

Robertl, cordeiiet, "

Koben

LU

aoa, «35.

Kobeit, dne da Pnocc, t. II, ifi.

Hobett, dac d* Noraundie, fili de

GaiUamiH-le-GmMiDlnDt , t. II ,

Rfdxit , doc de Ifomtndia , pert

de Gaill*iiDie-Ie--Con|Béruit ,

Robert, emperrar, t. II, 3i4; ni,

Robert , moi

Robert, pelalin, t. IT,3«i, Saa, 305.

Robert, roi de Fr«Dee, 1. 1, 149,

5io;II, i6-93,6>-63, 70.

Robert, roi de Niplee, t. II, 19g,

307, lit, 493- Robert BniH.roi d'Ëcoue, I. U,

3Sa.

Robert de Clerm Robert Gnùcerd.

Robert Slurt, ici d'^oMe, t. II,

Rochi(Jeende),i. II, 334.

Rocbefori (Gui de), cbneelier ,

t. III, 86.

Rodet (D. L.), t. IV, 345- Rodolphe I", de Hibaboarg, t. II,

aSS, tS6, a5S, 171,393,197;

m, i6i,i7i,aiS.

Rodolphe II, t. IV, 141, «61, 164,

116S, a6S, 977,. 303, 39B, 414- Rodolphe U de Souabe, I. II, 84, 8S.

Rodrigue , *D J. Qd (le).

Rodrigue, t. I, 489-491; II, 368.

Rofer, comte de Sicile, I. II, 3i,

IV, 3«i

Ropy, doc de U PooUU, L n, 3(.

KogKtéwtqtu, t. n, 117.

Kofei, >«ideSMa«,t. n, 37,3t,

95, loi, 108. Roger Gniicwd, t. U, 34- Roge», eipilaine, t. III, 4aa.

aob*n(Iteijunia de), 1. TV, iM, I, 19*, a«5, 906, aog, aiL

Halle, t. 1,1 13.

"n, 1. 1, s S, 96, a07, 108, 43i.

BoUIn (NicoUa), t. Il, 404.

Rolloc , TO; . RiddL

lin I", empereur, t. II, iSS.

RomeÎB Diogtee, ^p«r., t. Ô, i S3.

Romeli, t. 1, i85.

Romnliu, 1. 1, >■, itO, a3o, aSr,

>3S;lt,\$o4;in,44S.

Raie, n^e, t. IV, iSS.

Roeni, toj. Solli.

Rotbiric, Ll, 381,487.
 teia (J.-B.) , 1. 1, 39;.
 Raben, patriarche, 1. 1, «so, »i.
 Habniqni*, t. H, aaS.
 Rnccclai,;. III,iB3.
 Ro^ieri (Coime), t. IV, 100.
 Rni Gomei, t. lit, 5t8.
 Riili]irt(di»n), t. 1,366.
 Rnii de Hertanu (don] , t. II, 7I.
 RnHel, t. 1, 19>.
 Rnatan, I.I, iig.
 Kuth, t.1, iBo.
 RulliDd. I. tu, ■>■.
 Rtijtcb, t.1, 7i m, 35S.
 Rajter, t. tV, 334- Rnié, t. IV, 117.

prince de), t. IV, 35i

3*(EmminDel),j^ite,t. IT, 149.
 Si«l (dOieriDe de), t. III, 964- SuDi, t-I,6S.

Seb>(reiDede),t. I,l95;m,3ll.

^bMHb, t. m, 5i; rV, i5i.

Sebelei-ScTi, t. IV, 4>4-4>8.

Sebelliu, t. m, 977.

SirecHice , yoj. Bingne.

S.di,'t.II,'4a9,43o.

D,s,i,7ertbyGoot^le

DXS PIRSONVAGES.

Sainl-AagD (ctrdiiul de) , t. n,»5i.

Saint-An dnl (de), *TolM*fc|jie, l. III,

SiJnt-ABditf (de), miré<fal , t. IT,

SaiDi-CipaiitBt , t.IT, it).

Saint-Cb*iiuiii it Pe*cU , 1. II ,

S*iat-GebB, t. m, ii3.

Saint-Hernn , L IT, 7(.

SaiDt-Jicqact (la fnnd-milire de) ,

t. II,Sj9,3So.

Seint-Higrin , t. IT, itS.

Siiit-Kèal (de) , l. IT, 317.

' Sunt-Sinoo (dna de), t. IT, slB.

5eInle-Hfa» , 1. TV, 160.

Seintnille, t. II, 5ao.

S«)w, t.III, 3se.

Sabdlñ , t. It , 177.

SaladtnJe-Gnad , t. II, 170, 17g-

iSe, ig>, iflS.

Setiheddin, toj. Seladln-lii-Gnnd.

Saleéda,!. IT, it.

Sale. kl, 317.

SeUiute, t IT, 377.

SalDMDuer, 1. 1, t86i m, 491.

9eIiiwTaD,jJ*qlts,t. III,333i IV,

SiloiDoh , Toy. S^eïmap.

StlOBOD, roi des Jnift, 1. 1, i33,

iSi.i5S,i7it,i85,ig5,*i3,

aiS, 184, 33«; II, t56, i;i ;

m, 48, i»ii IT,i85.

SalomOB, roi de Bretagne, 1 1,479.

SalooMMi, roi de Hongrie , I. II, 8fl.

Salrieti, t.m,Si.

SdTim degli irauli , t. II , 4 1 7.

S*mld,t.I, an.

t.I,iSa,(S3, >ii.

Sannel, (. I,iSj, i63, 184, 171,

3t6;in,4Ti:rT, 454.

Sanenre (eomte de), t. IV, 5g.

Saodie (don) , &l> de Perdiund-le-

Oiand, en, SS-51.

t«ui ara LU Moavm. IT.

Sendia Itl (don], roi de anHlr,

Sud» (don) le Gnnd, rai de Ne-

TRITe et d'AngoD, t. II, 55.

SuKbc Tn le Fort ou l'Enferml ,

roi de ITanure, t. If, aS6.

S>Dcbe-Ie-Grot , roi de Uon , (. n ,

Si.

SaDcbe Garnie, t. U, 55.

SesolKiiûathon, 1. 1, 44, Ss, 90, O1,

fi4,SS,gg, lit, 160,168.

Send, t.tT, ii5.

SandoTil, toj. l«cme (duc de).
 Sante-Cnii (muquù de), t. IT, a*.
 Sephadin, t. H, igS.
 San , femme d'Abnham , 1. 1 , 7S.
 Sara, femme de Tobie , t. 1, aa*.
 Saipi(FraP>oIo),t. m,353; IT,
 Sardaoapale, t.IT, 148, 44a.
 Sitra, t. I, a7, ai8, aS?, 3o> ,
 3og, 3ia; n, 14a, 3ia; HT,
 Saturne, t.I, 4a, 57, 161, aSg.
 Sûl, 1. 1, 157, i«3, 171, 173, iSi,
 ■S3,i65,38e;in,4i*.
 Sanrid,t.I, g3.
 SaTiUi, I. tn,B5,gi.
 Savoie (ddca de), I. lU, ai4 , aiS,
 aiS, 517; rT,a34.
 Sa*onaTOle(MrAne), t.ni, 7A-7O,
 Scala , (oy. Eacale (f).
 Scanderi>rg, i. Il, 484-486, 49r,
 499 , Soo.

Sc^Tola (Mntiui), t. m, 305.

Scball (le P. Adam), t. IT, 461,

4Ba.

Scbdoer, *oy. SUnoer (Bfalthiaa).

Schoell, t.IT, 35s.

Scholariiqne , t. I, 3Sa.

- ■ ■ 1. m, 35; IT,al7,

fieiITam(BenboId), t.II,36i.

Sciarra Colonne, t. II, aB3.

Scipion rAfrioiin , 1. 1 , aaS.

Scipiûni (lei), 1. 1, a30, >35, 377;

11,96,377; m, aai.

Scot(JeaB), tom. II, 65, «S; IU,

LISTE AI^HàméaUVi

«(Job), toi da focug*!, t. m , 185, 5a5, 506, 5i(; IT, >S-iB.

SédmaH, roi, t.1, ig3; UI, 491.

SediUs , I. UI , 1 1.

S^sniet, i.rV,i3g,>ti.

Ségniut, t. II, 4<n.

Sdd ERMkdi, t.1, lol.

9élnMidM,l.t, [86, ^8o, aBl

MiaI".t.I,B5in,t93, 5o?

m, 130, 140, 4S9, 4M, 4gB.

Sclôo H, t. m, 49g, 5a7, 509,

5ioi rv.tiJ, 455, 441.

SAinieuui«t.l. 4\$> 4<><>S; m,

ili, 183.

S^aiqu, t.1, 36o; IU,36o.

Saifpù, Ll,io3, 14g; 111,50.

SacdiB-Poll, TOT- Sinûii»ral«. Sar||iw,iiMiu,t.I,33j.

Se^uII.paya, t.I,47oi4l>- S<TgiuIII,t. i, Si9,5)l.

Banet (Mii^iel}, l 111, s7S-a8i.

Sàac, 1. 1, 193, 3oi.

MfOMiû, t. 1, 5g, 94-g6; 111,

«»6-4gi.

S«th, t.l, 141, «ML

Belim, [Mlll-GlidaHoitt. I,ii4 SéTén, t.IU,aS5.

Saxtu, 1. 1, 1S8.

SBZtii»JEmpMcii*, t.l, SSfia.

BiymoDr (lÉdourd), uIV, 37.

S^nwor (Jmmii), I. m, agS, igS,

•W; ". >!)- Baj-Bunu (ThoBiu), unirai, t,

ftfondnt, vaj, Gidgoin XIT.

SfbnM (Tnn^ii), t, n , 34B I Hl ■

£8, \$g, »04, >og, 11 Sr«c(CG«laM),t. m,S8, 19,69;

Sfcto (GaleM-Muki), t ID , Sg ,

Sferaa (LodoTic), t.111, 59,6«,

70, 74, 8Si 87,88,10\$, 109

«gi.

BfbiM(Harie), t. 111, SS.

"oKM (iM},t.n, i4<. i4S-,in, Sto-ÂUwi'i, t.t,3><iin,4ao.

„-,<gi;IT,4i4,440, 44t.

Sln-AbbBn,t.IT, 44«- Sha^G^a , t. 111 , 4Ui ; IV, 416 ,

446, Uï- Sba-Hnucia , t. IT, 44I-444.

Shi-Nidir, ^aj. TlibBiu KoolUUa.

i, |.1II,4SL Sbj-Sophi, t.IT, 44(- SliiftMhiirr{oaMla d<),t.IT,
I3i.

~' iLapMre, I.I, iiSi lU, iSl, 184 ; IT, 3% »«6.

UDDÛd«J, 1. 1, lia.

Shodad, t.l,St.

Bbiaatt (HattUm),!. Ut, 19t.

H, 409. 4".*<»7- 8ig«fri>T, 1. 1,*7»' SlgînMHid 1" , «npaenr ,
fcâ di BoUna et de Han|rie , t. Il , 3 II, 3i6-3i8, 330,33i, 33S, 341-

943, 443, 457, 4Ss, 4S9; m,

)64, 165,170, ilS, aSi.

SîgiMUOnd r*, n>i de Pologaa , t. Ut,

SigiiBoodll, Eoi de Polffttmmét " 'ide, L IU, SoS, &B«; I*, ■
,173,594,395.398,399, (>4Io.

(de), I. IT, 170; 'o».

SilvaMra I". papa, 1. 1, 3^3.

S^toB , 1. 1 , Ma i IT. lOS.

dt Montrait, a. MewfMt SimoD BaijoM, Ll, Sfg , 3St>.

SiBW>4*-Û«iaàB , 1. 1 , 3 5a , 3< r,

Sim«Betn, Lni.C».

Sùnordik, 1. 1, ii«. Sàu IT, pafM, ^ m, S8, 61, «S;

IV, iG3.

Sl^Qûit, t. Q.tot; in,Ii4,

50S; IT, 4S, !•«, if>g. i«5, 14I.

34g, 357-360, 3fa<MI^ 3^1.

SmMdii, 1.1,4a.

Smùù (Leiiio) , t. ni, »77, *<^ Socnie, 1. 1, iig,!*), iSft, iSa,

D,s,i,7ertbyGoot^le

ms PiRSoimAais.

>9S;U, 940, 3«i m, lis.

5oLi, ordiul, L III, iSf) IT, S47.

8<diBUD , •avdwi da Nïaàs , 1. II ,

SotiiMD , KHidui de Sjii* , I. n ,

SoUbuo 1" , t. II, 4f4. (7G1 IT,

SaliiiaiiII,t.I,iofIj II,So7t III,

(36i lA?) ■a3| io9-ai3, 117,

uo, «11, 117, iai,4*9<4fi>.

Sog.Sio; rV,43S,44l.

talla>uiia,t.IT,43t, 435- Mb (Aalo^ de) , L m , 4 1 S- Smibowi,
*oy. Sofmovr (ThoaMH

ad>),t.IV,s».

■ophiB de Bavlin, t. n,)37, Sopbode, t-U, 41», SOa; lU, 1I9.

Soral (A^DCi) , t. III , »4.

SoilBidn, t.I,165.

Sotigèou, t. IT, 35(, 3S6.

S<»ib«(d<)od«),t.n,iB4.

•onbîM (due da), t. IV, 1S6, tgi,

Bonrdi* (cwdiul de), I. IV, *3(.

Sprncer, t. n,353. 353.

SpcBMr, poStt, t. IV, 3S, iM.

Spina (Alexandre), t. II, 417.

gtàooU (de), t. rv, 114, 3B>.

SqtuB de Flarin») t. II, 1B6.

BÛflord , I. rv, 339.

SMnky, (.m, t33.

Starembetg (de) , t. IV, «Sa.

BtanffiuJUT, t. n . 193.

StcDoD Stnre, t. m, i54.

•Uphuio, I. ni, 69, 63.

Itllii»«i, L 1,134.

'Stcud, 1. 111,107.

Stnboa,t. I, 54, as, 83.i«<,

•gA; m, US.

Smdi, t.IV, i3.

Stnffbfd, t.rv, igi, 194, 3Sg.

fltsMt (Henri), nrf. Darnlj.

SUnu-t, Toj. Muîe ei Soben SiOHt.

ftlDarta (!«■), LOI, i«l.

Snirii , jéeaite , t. IV, ijg.

SoétoiM, t. I, 148.

snrroiL, t. m,ii8.

Siifrolk(dDede),n>T. I

Sngii, t. n,i74.

Soidgar, roj. CUment IL

SolU (Roeni , duc da) , 1. m , 1 S71 IV, 73, tig,i3o,iS4, iS«, lis,
140, 141, 143, i3«, 1*4.

Sualel, l.l,a«i.

Snrrille (d<), t. m, fto.

Suie (de). t.n, H!L

Sfla, t. I,i39, g«>;III, aa^.

Sjlière, p*pc, t.1, Sli.

SynuDiquae , 1. 1 , 3S i.

SymphoniH (S*^ , 1. 1 , 3S3.

Sjiiâalle (George le), II, 4a,

SjpfaH,!.. m.Sio.

T>oa (Pikire), IV, 140.

Ticbon , t. m , lo.

Tacite , > . I , SS, iS> , £17.

Tadso, jénùm,* . III, 470.

Tii-I^anig, (.m, 473(IV,4SI->

Tat-TeoB, t. IV, 4SS.

TaOlerar, t.ll,4l> TalejnD^h^ia, t. IV, >oi, >i>a.

T*nicdu, 1,11,151,470^76,478,

479' tgs> 498; m, 91, 141,

110, 479-481 îrV,4iS, 448.

TaDciide, roi de Sicile , t. U , loS.

Taabu, 1. 1, 405.

Tannegiil ds CUtal, Toy JOa OArf.

TanÎM, I. I,43S- Terik , 1. 1 , 490.

Ttnjnin-rAïuiiaa f 1. 1, iSg.

TarqnÎDJe-SapailH, L I, 148^ igJL TunuB, [.m, 459.

~uu(le),i. I,3>g;ll,>5,4«S.

TaHillDii,t.I,5a3.

TaDpiD(NiDide), t. lU.ll.

Tfipiai(lci), t. m. II.

"iTM>iio(de), t. IV. 7», tu.

■Tmner, 1. HI, 483, 4B4t IV,

Tioat ($S^{\wedge}$, r. I, 3*4, 3Sf.

D,s,i,7ertbyGoot[^]le

T«ka> (£««ik), I. iT, «]■, iii.

Tbéaie,l.l,[^]4.

■nâUadi,ChMmp»fp»,t.U

Tàlémique,!. I,5i.

Ibleriot, t. in,>So.

Thieni, toideFnoca, x.1

Tan»» (de), I.IQ, Su.

■niolni(d«), t.IT, ao5.

Tennllien, t I, 144, 14S, 170,

■ni(»>u(3.),epAtre,t.I,a8i

3Si,)6S;U,.i7.

lliaiiii (sr),doet«T, t. t

Taitit««t.I,Sg.

ni, 80, ><g,i5«,3>0

9,Si

Taoalictge.niia, t.I, 4SS, Sa-j.

Tboou» de Cmorbài (S.)

Jiam,vl, 3d7.

BecLat (-numu).

Thilii, t.I,iiB,a<I.

niomirii, 1,1,67.

Thwnic,l.ni,sB8.

11ia>i(de),l'hi«<>riaii, 1. 1 ,

Thamu, t. m, 311, 480.

II, >40, 404, ioS; m

Thamu, t.in,495.

IV, iii.

Tbana»KiMiU-Kui , t. I, Soi; n.

■n«.B(ChTMiophede),t.IV,

47a;III.495i rv, 437. 444.

t.rv

Thif*,». 1.7», 7i.

'nmcydide, t.I,s37iUI,i

-nxnuaa.l.l.iii.

Tljam, t. I,3i4.

Tludt.tl, 99,116,171.

lîWre.t. 1,347, i«o, 368

TliàîÛHii.t. IV, 17S.

TUocrite, t.m,S54.

Tigrue, 1. m, (8a.

TUod.l»rt,t.I,403.

TiI]y(c«ot«d«),t.IV,»5i

ThiDdMle,t.I.3a6.

»So.

Thioaw, TOy. F«or, eut.

Timoir, Toy. TaBcdni.

Thcodon , damaninuiiM, 1. 1, S39.

Tùd.t.I.iai.

Théodon , fiilc de b pr^cUoita ,

Tiritit,t.IV, 309.

l.I,5>9;II.9-

Tirtel, t. m, i3i.

JhÀoien (DeipniM), femna de

TiMOt, 1. 1,1.

l'emperanc Théophil. , 1. 1 , Ho,,

Tit^Ure, 1. 1, 14a, gM,s3«,184;

5oS.

III

Thàadora , fcmaM da l'anipBmir

Tinu, t.1, i34, i5S,i8g

>oS,

JnMbOenl^, t. II.4B4■

ao6,i5S,3Si,369,Si

Tl>4odotedeBiM,t. IV, 6>,«S, i3i.

486 î IV, 76.

robrB,t.I,5i, ai5,>i6

'n>éi>dont,t.I,Ol.

lUodork, t.l,3S«,185, 4it;

ToUm,)i«ilta,l.IV, 149.

Tbéodoae I*', 1. 1, >34 , S^i, 37S,

377, 378, 4iB,4>ï,440,465,

Tonaii, t. IU,9S.

Si3; 111,56.

Tonora, t. III, 167.

TbioioÊaU, Ll, I4«,i33, a35.

ToBori. coTd«Iiet,l.m,l«7■

To^Uo.t.I,^,o.

TotcueUa (nurqnù de), 1. 1

DU VASSOHKAGES.

ToachM(H>rU), blT, 119.

Toochi, 1.II, iig.

Tnôio, 1. 1, 69, iSg, 106, tif,

4»g,5ii; IV, 375.

TruuuiMn(RrDri de), 1. II, SSo*

3B*i m, 40, fa.

Tdptolàw, I. I, 168.

TTÎMina, t.m, tJJ.

TrîTidoe, I. III, log, ig3.

Troll, 1.IU, 1S4, tS5, (57,(58,

atfi.

Troop, LIT, 390.

Tïochtii (Geifaanl de), t. IV, 166.

TViumI (Gaillinme} , t. II, 35S.

Tr7phoii,(.I,M4.

Ti«<Ukii,t.I,ig3.

Tab^ , 1. 1 , 64.

TndoT, t. rv, 3g.

TDli.TDy. TntL Tiir<iui«(ils),l.IT, i5>.

Taniiiie(Tii)oinude), t. U,3S4;

Torpln , 1. 1 , 408, Tnli.'l. Il.iSo.

Tycho-BnU, I. IT, «66, 167.

T7phii,t.UI,960.

TJphon, l. I, s6,i7, Sg, iio.

inpûu, 1. 1, i35.

' UlyiM, t.l,lSiiy, 4l3.

DrbuBn, pipe, t. a, %0, 35,16,

OrbtiD IT, [. Il , a38, a6 1 ; IT, 35S. HibiiiiV, t.11,468; m, i3.

tJib*niTI,t.II,3ia, 3aa-3a3,

IlibaînVIII, t. IT, 89, 198, 374,

nrbln(daed'), t.m,9[.

Drif, 1.I, 19İ, Uriin* (JmcôU da) , to; . JnvétuI

daUniiu, Unliu (Du), «chef JqiH , 1. Il ,

{n>u(l«i),l. II,ig8; m, 65,05.

muii-Cu«tn, t. II, 4g8j ni,47g.

487irT, 4i5.

llMarii, t.IT, iSB.

Tab, t.I,460,4fli. 4«3- Vildec, t.m,a70.

Taldtriot, t. m, 46g.

Tildo(Pi«n), t. III, a43, 3l5.

T.I<Ioa,t.I, 44S.

Tilanlin* da Milan , 1. II , 3ga. T>lei>aiilea I*' l'Aneicii , t. lU ,
«Sf . m, 1. 1,378.

(dadteue de), tojn Diane da Poidan.

Tilid, t. I, 33i.

Talid Atmanuir, 1. 1 , 490.

Taloi>(Charlta de), t.U,i74. a7»j

TaloI>(Hanri de), l.I, S71.

Tiloia (MargDcriia de) , t. IT, loS,

Talcade, 1. 1, S07, Sog.

Tilslein (da), t.IT, 171, a7a, 176.

TalTcrda, t. m, 4ai, 4a3.

Tamba , M , 387, 465, 4SMBo.

V«D-Dala, t.I,64,i35.

Tanolle* (de), t.IT, 14.

T>aoia,t. m,«6.

Tirade, j^nita, t.IT, US.

Varillu, LII,40.'C.

Tanu, I. I, 403, 405;III,i4v.

TaKO de Ginu , *oy. Gama.

Tutf>(del), t. m, lao, 331.

Tcga (André de) , t. IT, 83.

Tega (LapedB),Taj.LDpedeTeg>.

Teimar (Beniud de] , t. IT, a34-

Telaaqnei, tin, 415, ^34.

TeUi, t.I, (07, 4<3.

Tence, t. I, 19.

Tsncalaa, roi da &obèòie,pini on-

perenr, 1. 11,3)7,337, 341, 34>>

38g, 443.457; ni,iiS, 170.

TendAme (Céur do), t. IT, r7S,

TeiierçiiTeDien>[SébHtieD),t.III,

LUtB ALPHAV^TUyiE

Viam.i. l, 53, 1*3, iSg; U, AU;

ni,3Sa.

Twdifai (Jcm de), t. OI, 33.

VMMumd, t.I, ig3.

Tenel, t. m, 97a.

T«miall (mu^li da) , *ay. Krtn-
guet (BaUao d*).

Tgnuniit.IV, 3ii.

VoDoa, uminl, t. TV, i^S.

Tartot (abba da), t. U, iSS; m ,

Tanina (cbanllel da) ,1.111, «9.

Tcule, Lin, tg3.

3Si, 35ii U, 106, 48S; IT,

Veila, 1. 1, da,

Viotof IT, pape, t. n,io3.

Tlgtm.t.DI, »5B.

Ti|nea { Keiia det) , ehanoallar ,

t. U.iU.UÎ.

Tîlainat(LalUgnide), 1.11,381.

^Uani, t.II,304.

allant, t. n, 364.

Tillaret , voy. Foolqiwa.

THIagagoop, t.JH, 435, 436.

'raieqniar (eonlc da) , t. IV, 11*. TniBioî, Lin, Sil.

TllUei da L'blcAdun, t. IT, 3So,

3Si.

TnUaa (GflOTga) , vof . Bneking»

va<]néù(Tbomu), t. IT, i3i.

Tir(il«, t.1, 101, 117,140.149,

i5l, i<7,aii,a77i n,6g, 49S,

Sio; m.iSi^ Tlacontl(MHtfain), t. m, 343.

TiKODii (lu), t. II, Soi, 3i6,

S; m, SB

Tiûlipatili, t. in, 4tl.

Tianou, 1 1, 77, Sooj I[I,37g.

TlteUi (P>|tdo), t. in , gi.

'ntclliu, t. U, 6; IT, 74 , 416.

Vitd4bai!h [OihoDi Kignanr da] ,

t. n,io9.

TîtariM (GeotTroî ds), voy. GaoficoL 'ntiUnd, 1.1,404-406.

Vilia, 1.1,489, 490.

Yitii(da),t. IT, 176.

TitniT«,l,l,5<hiSI.

TlUaric, 1. 1, 4BS.

Tolodimat, t.D, 47.

TalEaira , 1. 1 , i , (3 , loa , loS , llJ, laS, 164, 167, igo, at4, aSo, 3aa, 3 16, 371,411, 43fj U,4i, III, lai, 141, iSotlll, 341, a47, aSS, ajs, aS;, 3io, 34a, 36i,3B4,39T,4ii,4>«î 440. 4Bo-4Sa, Sut UI,l7.3Sl p6, g), 149, iSe, a56, aS?, i66,a8o,994, 3o3,339,353, 356,36o, 440, 4To.4t\$; IT,3*, 74, Sa, 140, 1(6, iSt, i53,a)n 3t5,343,347iS5l, 355. SMi 4i3, 44»,47a, 47S.

Totagioa (Jaoqoaa de) , t. TV, iy6,

Touiiu, 1. 1, 974.

YntblMII,roi, t.11, idS.

Tnleain, 1. 1, iSi.

Walderaar, t.ni, i5i.

Wallar, LIT, 3ao,3i4.

Walpols, I. m, 117, i3i.

W(TbactoD,Ll,6(i,ll6, 117, iBg,

Wacfaim, efaancaHtr, t. III , 17B.

TTarwick, LIII, iig-ia6.

Wi<der(J<iaD), L il, 335, 337, SSSt

Win (de), t. m, 4o6; IT, 3)).

Wolf(JMina),Ln,I9I.

W<d*ey, cardiiaal, t. m, 177, tfS,

ifiS, iS«.

WoodtOIe (ÉOmIM*) , t. m, IiS.

Xaviar (FiaDfoîi), jìmàUt t, III,

X^opkon, Ll, So, Si, «37; O,

lia.

Xenèi, t. n, 503; IT, 43g.

Xim^n , ircbertqM de ToUde ,

Ximéiib (cardinal) , Ttgcot de Ca».

lille,LlI,i6gj UI , 4g, 177,

936,346,399,514- ^Motre ou Xîsoomta, L 1, 43.

DES PERSONirA.GES.

t«Mr, I. m , I67.

Tnf-TMDg, I. m, ifi.

To, t. I.aig.

ToBiding, Lt, 163, 175; IV, 464 Tadt(aMid'},t.I,S*7sIII, tl7 ■
T•9,llo,I54,I35,^o4.

Ta, Ll,a^.

T(al,^m,(7I, 474.

Tra de CbattrM, L UI, 30.

Zashuiu, roiijoif, 1. 1, tSS.

Zadurie, pip«, 1. 1, S8S, 4tS.

Ziclurie, ptopbttt, 1. 1, igS.

Zacfairie, p^daS. Jean, 1. 1, 14 Zaciél-Pviiur, t.I, lai.

Z»d«, (. U, Sg.

Zûra,I.I,aS5(Il, 1(1.

Zalmoxiioj

Zintfadi, t.I,O»,a44. n.ăio.

Z«nM,Lin, 4*3.

UpbjM.I-I, Il3.

ZÔdiut , To7. ZoraMO*.

Znu, L I, 61, tM>.

Ziika (Jmb), t.U, 341, 465.

Zùin , L m, 6S, 7 1, 71.

Zoioutre, 1. 1, ai, 71, 106, (07,

laS, iés,.i7>, iil, agi, 3i>S,

3o7,)ol,lii,3iS, 3i4i ni,

Zorababal, t.I, ao4.

Zoilma, i.I, 17a.

Zafaiaela, I. ni, a54, i5S, aSg,

»6a, 17S, agg, 3iS*, IT, 9o,

Zadir.t. IV, 40S-410.

■yGoot^le

ertbyGoOt^lc

ertbyGoOt^le

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/essaisurlesmurs01unkngoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.